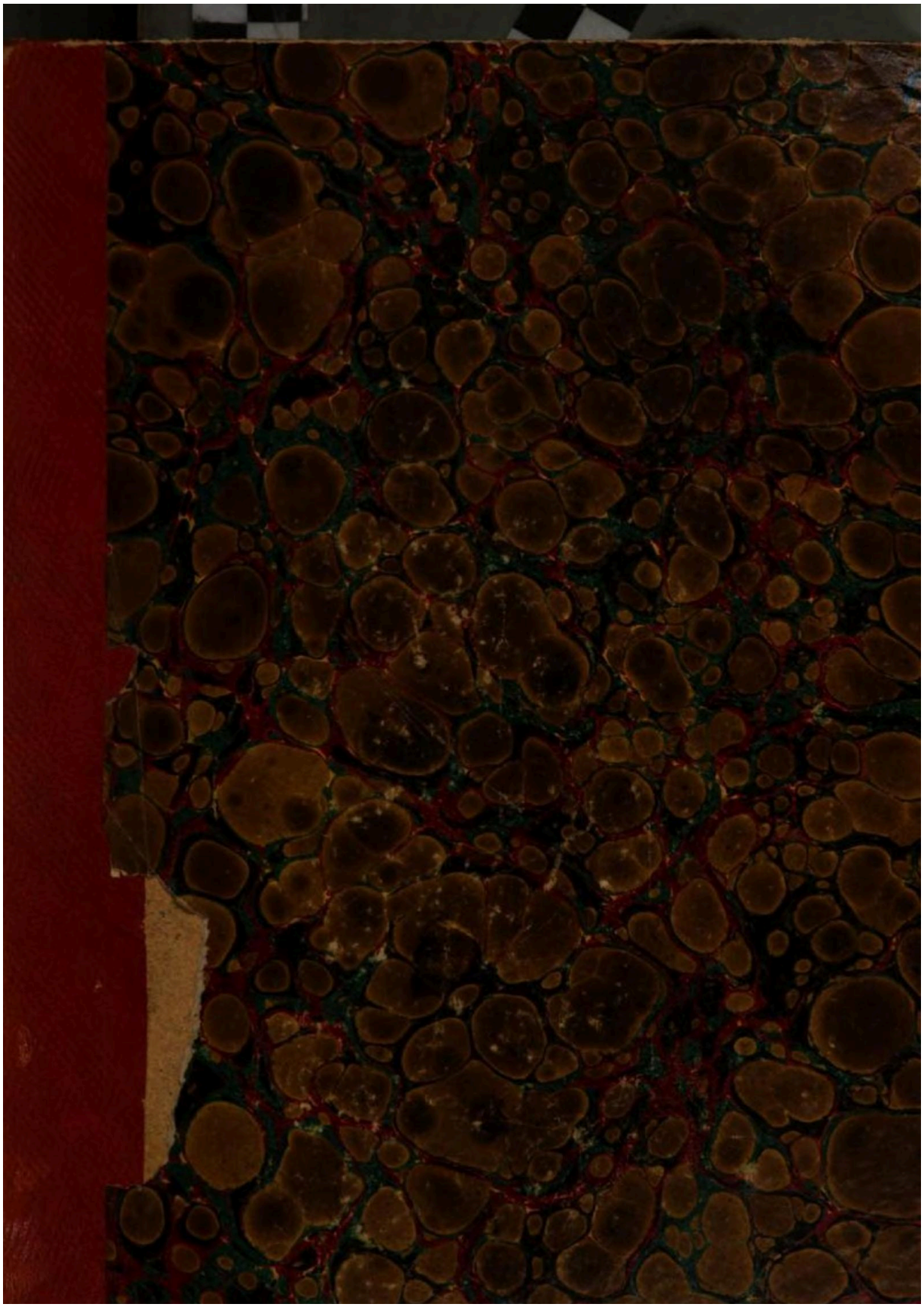
This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)



The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

6m w iiiuotcca itZ'OhAiE «IllUt • FlRCIZC • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

Digitlzed by Google

The text on this page is estimated to be only 19.59% accurate

Prix de la série: 60 cenUaci. HISTOIRE Par C. LEYNADIEH MIBCÉDKB D'üNB ÉTUDE HISTORIQUE SUR L'EMPIRE Pu M. VIENNET, de l'Académie frunçniie Cet ouvrage est terminé jusqu’en • *«• Série N° g -A ». PARIS AETHÈXE FAYARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR, 49, RUE DE* NOYERS (BOULEVARD Saint-Germain). 1866 4 f_

Prix de la série : 60 centimes. Série N° 6



HISTOIRE

DE LA

FAMILLE

BONAPARTE

Par **C. LEYNADIER**

PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE HISTORIQUE SUR L'EMPIRE

Par M. VIENNET, de l'Académie française

Cet ouvrage est terminé jusqu'en **1866**

PAR

De LA BRUGÈRE

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 7.44% accurate

23 0 r ÏA2 'Ali TÏS Digitized by Google



H. Valentin del.

ÉTUDE SUR L’EMPIRE. Ce brillant épisode de nos fastes révolutionnaires, qu’on a nommé l'Empire, a montré plus que tout autre ce que pouvait la France . sons l'impulsion d'un puissant génie; mais il a fait voir en même temps que cette puissance n’était point sans limite ; et si celte grande épreuve, féconde en enseignements, a tourné en définitive a notre désavantage, c'est que cette limite a été méconnue par l'homme extraordinaire qui s'était emparé de notre nation pour en faire l'instrument de son ambition. Ce n'en fut pas moins une époque de grandeur et de gloire, telle que nos annalistes n'en avaient jamais retracé de semblable, et qu’il n'est peut-être pas donné à la France de jamais la reproduire. C’était cependant f*ur la seconde fois qu'un empereur, sorti de son sein, entreprenait ia domination de l'Europe; et ces deux tentatives, faites à dix siècles de distance, ont entre elles des points de ressemblance qu'il est curieux de remarquer, sans y attacher toutefois l'importance que des historiens fatalistes se sont pld a leur donner. Nous trouvons dans les deu

Digitized by Google

ÉTUDE

SUR L'EMPIRE.

Ce brillant épisode de nos fastes révolutionnaires, qu'on a nommé l'Empire, a montré plus que tout autre ce que pouvait la France, sous l'impulsion d'un puissant génie; mais il a fait voir en même temps que cette puissance n'était point sans limite; et si cette grande épreuve, féconde en enseignements, a tourné en définitive à notre désavantage, c'est que cette limite a été méconnue par l'homme extraordinaire qui s'était emparé de notre nation pour en faire l'instrument de son ambition. Ce n'en fut pas moins une époque de grandeur et de gloire, telle que nos annalistes n'en avaient jamais retracé de semblable, et qu'il n'est peut-être pas donné à la France de jamais la reproduire. C'était cependant pour la seconde fois qu'un empereur, sorti de son sein, entreprenait la domination de l'Europe; et ces deux tentatives, faites à dix siècles de distance, ont entre elles des points de ressemblance qu'il est curieux de remarquer, sans y attacher toutefois l'importance que des historiens fatalistes se sont plû à leur donner. Nous trouvons dans les deu

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

M ETUDE empires une furie administration intérieure, résultat d’une centralisation exagérée. Les deux chefs reconnaissent toutefois la nécessité de confier à de puissants délégués l'administration des provinces les plus éloignées: et dans l'un comme dans l’autre de ces empires, ces proconsuls prennent le titre de rois; mais il ne leur est pas permis de mettre leur volonté à la place de la volonté suprême qui ies dirige, ou qui a la prétention de les diriger. De là surgissent des dissentiments qui se traduisent en révoltes plus ou moins apparentes. et qui sc terminent là par des soumissions forcées, ici par des abdications involontaires. Les deux colosses vont enfin se briser ou se heurter au nord et au midi, cl presque aux mêmes points du cercle où leur action s’esl concentrée. Il y a pourtant pins de grandenr dans ce que uous avons vu que dans ce qui nous a été raconté par l'histoire. Charlemagne n'avait qu’à étendre et à consolider Pieuvre de ses deux devanciers. Charles Martel avait rejeté au delà des Pyrénées le torrent dévastateur qui avait débordé de l'Orient sur l'Europe; cl, grâces à son épée, le croissant avait reculé devant la croix. Pépin avait à son tour ébranlé la puissance lombarde qui maîtrisait l'Italie , et il restait peu de chose à faire pour l'anéantir. L’œuvre de Napoléon n’avait été au contraire préparée par personne. Ce qu’il avait même fait pour la grandeur de la France avant son départ pour l’Egypte, avait été effacé par les revers de ses lieutenants. Qu'étaient d'ailleurs les puissances qui gênaient l'ambition de Charlemagne auprès de celles que Napoléon avait à renverser? Quant à l’intérieur, les difficultés qui naissent d’un changement de dynastie étaient aplanies presque toutes par la prudente rigueur de Pépin, tandis que l'édifice administratif bâti par les révolutionnaires n'était pour ainsi dire qu’une anarchie organisée. Napoléon avait non-seulement à fonder, mais à détruire pour réédifier. 11 faut le reconnaître, il fut plus grand que Charlemagne; et quoique son œuvre ait péri avant lui, il laissera dans l’histoire une figure plus imposante, plus grandiose que celle Digitized by Google

ni SUR L'EMPIRE. du vainqueur des Lombards et des Saxons. L’empire du neuvième . siècle ne s'esl d'ailleurs soutenu qu'en se divisant, en se séparant de la France pur laquelle il avait été fondé. C’est que les grands empires ne s’improvisent point : Alexandre, Tamcrlan, Gengiskan nous l’avaient dit avant que Napoléon en eût donné une nouvelle preuve. La réunion forcée, simultanée de plusieurs peuples sous un môme sceptre ne peut être que passagère. Il faut plus d’une génération pour briser l’asceudaut des imeurs, des habitudes, des rivalités naturelles et du langage. L’empire de Rome, celui de Mahoulet, furent l'ouvrage des siècles. L'avenir dira à nos neveux ce que deviendra celui qui s’avance du Nord vers l'Occident et le Midi de l'Europe; mais il y a tout à l'heure cent cinquante ans qu'il est en marche. L'histoire de l'Empire français n’est au fond que celle d’un homme; et le nom de cet homme est resté si grand, malgré scs fautes, qu'on l’entend prononcer avec une sorte de vénération, nonseulement par les nations qu’il a vaincues ou effrayées, mais par celles que l'éloignement mettait à l'abri de son atteinte. Encore celleslà ne raisonnent-elles point leur admiration ou leur stupeur. Elles ne pensent ni à la grandeur des difficultés qu'il eut à vaincre pour s'établir, ni aux monuments politiques de son passage dans notre histoire. C'est l'éclat de son épée qui les éblouit, c’est le bruit des empires qu'il broyait dans sa course qui les étonne. Les philanthropes, les utopistes, les rhéteurs, les princes de la tribune, sc révolteront peut-être contre celte pensée. J’ai contre eux l’expérience de quatre mille ans; et leurs déclamations ne changeront ni la nature de l’homme ni les éléments de sa grandeur. Il y a plus de magie dans les coups de canon qui annoncent une victoire que dans les phrases sonores de nos plus éloquents orateurs. La guerre est un jeu cruel, barbare; c’est un fiéau, une honte pour l’hnmanilé. La philanthropie essaie de la détruire ; cl dans celte longue paix que nous ont donnée la restauration des Bourbons et la politique de LouisDigitized by Google

IV ETUDE Philippe , bien des rêveurs s’étaient flattés de réaliser enfin le rêve de l'abbé de Saint-Pierre. Hélas ! ce sont les apôtres de la fraternité des peuples qui les ont poussés eux-mêmes à la guerre, qui ont rouvert la lire où les peuples s’entr’égorgent ; et, s’ils triomphent, ils seront les premiers à honorer, à diviniser leurs capitaines qui auront cependant trempé leurs drapeaux dans des fleuves de sang. Il y eut, il y aura toujours des guerres justes. Telles furent celles de notre première révolution, quand .'es armées de l’étranger voulurent étouffer notre liberté naissante. Tel fut aussi le caractère de la plupart des guerres que Napoléon eut à soutenir, car c’était la même cause qu’il eut d’abord à défendre, comme consul, et dans des conditions bien plus fatales que celles où il l’avait prise comme géuéral de l'armée d'Italie. La France, épuisée d’hommes et d'argent, était aux abois. A un gouvernement barbare, mais énergique, avait succédé, sous le nom de Directoire, un pouvoir sans force, sans dignité, sans prévoyauce, sans influence politique sur le corps législatif qui l’avait créé. A l’exception de deux hommes de quelque valeur, les deux conseils semblaient s’entendre pour confier ce pouvoir éphémère à des révolutionnaires énervés, à des représentants subalternes qui n’eussent ni la volonté ni la pensée d’en abuser. Il n’y avait plus de grands caractères qu'aux armées; et ce n'est point là que les conseils auraient jamais choisi des directeurs. Ils auraient craint de se donner des maîtres. Pendant trois ans , le Directoire s’était maintenu par sa nullité même, à l'abri des lauriers que moissonnaient en Italie et en Allemagne les généraux improvisés des armées républicaines. Mais quand la paix de Campo-Formio eut fait cesser tout ce bruit de victoires et de conquêtes, la France, qu’il avait distraite des honteuses misères de son intérieur, ne put regarder en face ce gouverne- ' ment que lui avait légué la Convention expirante. Une corruption effrénée, l'audacieuse rapacité des nouveaux traitants qu’avait enrichi la scandaleuse administration de nos armées, le dénùment du Digitized by Google

SUR L’ K MPI RI. t trésor public, la dépréciation du papier-monnaie, l'incapacité des autorités départementales, l’anéantissement de notre industrie , la vénalité des consciences, l'immoralité politique et sociale poussée jusqu'au dévergondage, tel est le désolant tableau que la France présentait au monde. Toutes les factions qui sommeillaient dans son sein.se réveillèrent pour y mettre un terme; mais, loin de s’accorder sur les moyens, elles ne tirent éclater que des dissentiments précurseurs de la guerre civile. Chacun eut scs clubs et ses espérances. Des trahisons, des insurrections éclatèrent de toutes parts, et le Directoire crut échapper à cette menaçante coalition de la haine et du mépris, en rejetant sur l'étranger celte effervescence du sentiment national. Mais le choix de son premier ennemi est une lâche ingratitude. C’est la Suisse républicaine que vont troubler les armes de la république française. Toute l’Europe s’en émeut. L’Autriche, Naples, la Russie, la Porte elle-même s’unissent à l’Angleterre. Nos armées sont battues, repoussées, rejetées sur nos frontières d’Allemagne et d’Italie. La victoire semble un moment rentrer sous nos drapeaux. Les Anglais capitulent devant Brune dans les marais de la Hollaude, Masséna et Lecourbe sauvent la France de l'invasiou deSouwarow. Mais les vainqueurs de Zurich n’ont fait que retarder nos désastres. Forcés d'accourir au secours de notre armée d’Italie, ils sont refoulés eux-mémes dans les murailles de Gènes, où, par des prodiges de valeur, ils arrêteront du moins la marche victorieuse de l’armée autrichienne. L’espoir des royalistes s'eu accroît, la rage des républicains en redouble. Les mesures les plus révolutionnaires sont remises en vigueur. La terrible loi des suspects ressuscite sous le litre de loi des étages ; les emprunts forcés, les visites domiciliaires, les emprisonnements recommencent. La terreur repa. rail avec son hideux cortège; et la France, qui ne sait jamais chercher son salut dans elle-même, dans l’initiative énergique de ses sentiments d’ordre et de justice, attend dans le silence de la stupeur ou un libérateur ou un bourreau. Digitizeçl by Google

trésor public, la dépréciation du papier-monnaie, l'incapacité des autorités départementales, l'anéantissement de notre industrie, la vénalité des consciences, l'immoralité politique et sociale poussée jusqu'au dévergondage, tel est le désolant tableau que la France présentait au monde. Toutes les factions qui sommeillaient dans son sein se réveillèrent pour y mettre un terme; mais, loin de s'accorder sur les moyens, elles ne firent éclater que des dissentiments précurseurs de la guerre civile. Chacun eut ses clubs et ses espérances. Des trahisons, des insurrections éclatèrent de toutes parts, et le Directoire crut échapper à cette menaçante coalition de la haine et du mépris, en rejetant sur l'étranger cette effervescence du sentiment national. Mais le choix de son premier ennemi est une lâche ingratitude. C'est la Suisse républicaine que vont troubler les armes de la république française. Toute l'Europe s'en émeut. L'Autriche, Naples, la Russie, la Porte elle-même s'unissent à l'Angleterre. Nos armées sont battues, repoussées, rejetées sur nos frontières d'Allemagne et d'Italie. La victoire semble un moment rentrer sous nos drapeaux. Les Anglais capitulent devant Brune dans les marais de la Hollande, Masséna et Lecourbe sauvent la France de l'invasion de Souwarow. Mais les vainqueurs de Zurich n'ont fait que retarder nos désastres. Forcés d'accourir au secours de notre armée d'Italie, ils sont refoulés eux-mêmes dans les murailles de Gênes, où, par des prodiges de valeur, ils arrêteront du moins la marche victorieuse de l'armée autrichienne. L'espoir des royalistes s'en accroît, la rage des républicains en redouble. Les mesures les plus révolutionnaires sont remises en vigueur. La terrible loi des suspects ressuscite sous le titre de loi des ôtages; les emprunts forcés, les visites domiciliaires, les emprisonnements recommencent. La terreur reparaît avec son hideux cortége; et la France, qui ne sait jamais chercher son salut dans elle-même, dans l'initiative énergique de ses sentiments d'ordre et de justice, attend dans le silence de la stupeur ou un libérateur ou un bourreau.

n ÉTUDE Cest le libérateur qui apparaît. C'est la Providence qui le veut ainsi ; elle nous protège encore. Bonaparte est débarqué sous son égide sur les terres de France; et un cri de joie et d'espérance s'élève de toutes parts. Personne ne doute plus du salut public, tant est grande la confiance qu'il inspire. C'est que, dans sa rapide campagne d'Italie, il s'était montré administrateur habile et sévère .autant que savant et hardi capitaine, c'est que sa gloire avait dominé louler les gloires contemporaines, que dans son séjour en Egypte il avait révélé toutes les qualités d'un fondateur d'empires. Tous les cœurs volent au devant de lui, toutes les mains sont tendues vers ce pouvoir futur dont l'unité fécondante va rouvrir toutes les sources de le prospérité publique, et devant qui se dissipe déjà toute cette fantasmagorie d'institutions et d'idées républicaines qui nous avait fascinés. Ceux-là mêmes qu'il vient renverser n'auront ni l'intelligence de scs desseins que toute la France devine, ni le courage de les prévenir par un coup d'Etat au-dessus de leurs forces. Il a déserté son armée, et ne reçoit que des ovations de ceux qui ont pour mission le maintien de la discipline. Il conspire sous leurs yeux, presque à ciel ouvert. Toutes les renommées militaires viennent se grouper autour de lui, et lui répondent de l'armée. La majorité des deux conseils lui est acquise; celle du Directoire le seconde, entraînée par des espérances diverses. Siéyès a le fol orgueil de le dominer après la victoire ; Barras se flatte de lui être nécessaire; Boger-ltucos se livre sans conditions comme fatigué d'un pouvoir que le pays abandonne. Collier et Moulins résistent seuls à l'entrainement général. Ils ont foi dans un pouvoir qui s'écroule. Ils ne conçoivent par qu'un homme ose teuter le renversement d'une constitution que h peuple s'est donnée. Bernadolte soutient leur frivole assurance. Ce général a d'abord suivi scs compagnons de gloire dans les salons du conquérant de l'Égypte. Mais un instinct de jalousie l'en a séparé. 11 s'est rattaché à la république dans l'espoir secret de la gouverner, et se croit de taille à lutter contre le héros de vingt batailles célèbres; Digitized by Google

C'est le libérateur qui apparaît. C'est la Providence qui le veut ainsi; elle nous protége encore. Bonaparte est débarqué sous son égide sur les terres de France; et un cri de joie et d'espérance s'élève de toutes parts. Personne ne doute plus du salut public, tant est grande la confiance qu'il inspire. C'est que, dans sa rapide campagne d'Italie, il s'était montré administrateur habile et sévère autant que savant et hardi capitaine, c'est que sa gloire avait dominé toutes les gloires contemporaines, que dans son séjour en Égypte il avait révélé toutes les qualités d'un fondateur d'empires. Tous les cœurs volent au devant de lui, toutes les mains sont tendues vers ce pouvoir futur dont l'unité fécondante va rouvrir toutes les sources de la prospérité publique, et devant qui se dissipe déjà toute cette fantasmagorie d'institutions et d'idées républicaines qui nous avait fascinés. Ceux-là mêmes qu'il vient renverser n'auront ni l'intelligence de ses desseins que toute la France devine, ni le courage de les prévenir par un coup d'État au-dessus de leurs forces. Il a déserté son armée, et ne reçoit que des ovations de ceux qui ont pour mission le maintien de la discipline. Il conspire sous leurs yeux, presque à ciel ouvert. Toutes les renommées militaires viennent se grouper autour de lui, et lui répondent de l'armée. La majorité des deux conseils lui est acquise; celle du Directoire le seconde, entraînée par des espérances diverses. Siéyès a le fol orgueil de le dominer après la victoire; Barras se flatte de lui être nécessaire; Roger-Ducos se livre sans conditions comme fatigué d'un pouvoir que le pays abandonne. Gohier et Moulins résistent seuls à l'entraînement général. Ils ont foi dans un pouvoir qui s'écroule. Ils ne conçoivent pas qu'un homme ose tenter le renversement d'une constitution que le peuple s'est donnée. Bernadotte soutient leur frivole assurance. Ce général a d'abord suivi ses compagnons de gloire dans les salons du conquérant de l'Égypte. Mais un instinct de jalousie l'en a séparé. Il s'est rattaché à la république dans l'espoir secret de la gouverner, et se croit de taille à lutter contre le héros de vingt batailles célèbres,

SUR V EM P I RE. VH lui qui n'a brillé jusques là que parmi les premiers lieutenants de nos grands capitaines. Il dresse une conspiration rivale avec les deux directeurs qui croient encore régir les destinées de la France. Mais ils sont trahis par un des conjurés, par le Corse Salicetti, et tel est le peu d'importance qu'on attache à cette opposition que Bonaparte ne daigne changer ni ses dispositions, ni le jour où doit éclater le mouvement. La journée du dix-huit brumaire lui livre enfin le pouvoir et la France; elle ouvre celle série de grands jours qui vont jeter un nouvel éclat sur notre histoire. La faction républicaine, caries partisans de la république sont déjà réduits à leur état de faction, pense comprimer cet élan de réprobation qui va la rejeter dans l'omlne. Les décrets de vengeance que propose sa colère sont repoussés. Les poignards qu'elle brandit n'arrivent point à la poitrine de celui qui vient l'anéantir. Cet homme a cependant hésité. Ce nom de représentation nationale avait encore quelque magie; et il a reculé devant ce fantôme. Mais la faction n'a pas su profite; des trois heures que lui a données l'hésitation de l'illustre conspirateur. Il fallait que la perte de la république fût bien arrêtée dans les décrets de la Providence; car elle se sert pour la détruire d'un homme qui croyait la consolider en Secondant les desseins de son frère. Lucien Bonaparte, entraîné par un sentiment d'amitié fraternelle, détermine sans le savoir une usurpation, dont il refusera de recueillir les fruits, quand elle sera poussée à son dernier terme. Au reste, de tous ces conspirateurs que la victoire a décorés du titre glorieux de libérateurs de la patrie, Napoléon Bonaparte est le seul qui rêve à l'empire. Cette ambition éclate dans ses paroles. Dès ce moment il rapporte tout à lui-même. Ce n'est point au nom du pays, c'est en son propre nom qu'il s'adresse au Conseil des cinq-cents. « Qu'avez-vous fait, dit-il, de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre; je vous ai laissé des victoires, je retrouve des revers; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et je Digitized by Google

lui qui n'a brillé jusques là que parmi les premiers lieutenants de nos grands capitaines. Il dresse une conspiration rivale avec les deux directeurs qui croient encore régir les destinées de la France. Mais ils sont trahis par un des conjurés, par le Corse Salicetti, et tel est le peu d'importance qu'on attache à cette opposition que Bonaparte ne daigne changer ni ses dispositions, ni le jour où doit éclater le mouvement.

La journée du dix-huit brumaire lui livre enfin le pouvoir et la France; elle ouvre cette série de grands jours qui vont jeter un nouvel éclat sur notre histoire. La faction républicaine, car les partisans de la république sont déjà réduits à leur état de faction, pense comprimer cet élan de réprobation qui va la rejeter dans l'ombre. Les décrets de vengeance que propose sa colère sont repoussés. Les poignards qu'elle brandit n'arrivent point à la poitrine de celui qui vient l'anéantir. Cet homme a cependant hésité. Ce nom de représentation nationale avait encore quelque magie; et il a reculé devant ce fantôme. Mais la faction n'a pas su profiter des trois heures que lui a données l'hésitation de l'illustre conspirateur. Il fallait que la perte de la république fût bien arrêtée dans les décrets de la Providence; car elle se sert pour la détruire d'un homme qui croyait la consolider en secondant les desseins de son frère. Lucien Bonaparte, entraîné par un sentiment d'amitié fraternelle, détermine sans le savoir une usurpation, dont il refusera de recueillir les fruits, quand elle sera poussée à son dernier terme. Au reste, de tous ces conspirateurs que la victoire a décorés du titre glorieux de libérateurs de la patrie, Napoléon Bonaparte est le seul qui rêve à l'empire. Cette ambition éclate dans ses paroles. Dès ce moment il rapporte tout à lui-même. Ce n'est point au nom du pays, c'est en son propre nom qu'il s'adresse au Conseil des cinq-cents. « Qu'avez-vous fait, dit-il, de cette France que je vous ai laissée si brillante? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre; je vous ai laissé des victoires, je retrouve des revers; je vous ai laissé les millions de l'Italie, et je

ÉTUDE trouve partout des lois spoliatrices et la misère. Qu'avez-vous fait de eentmille Français que je connaissais tous, mes compagnons de gloire? Ils sont morts. • C'est ainsi qu'il s'approprie tout ce qu'ont fait pour la gloire de la France les généraux qui l'ont précédé dans la carrière, f Son armée d'Italie est la seule qu'il mentionne, qu'il présente à la reconnaissance publique. Il se targue du vœu de la nation qu'il n'a pas consultée, qui a seulement manifesté par sa joie la sympathie doRt il s'étaye. Il ne veut pas abuser, dit-il, de celte manifestation populaire en usurpant l'autorité suprême qui lui est offerte par le peuple et par l'armée. C'est qu'il craint d'effaroucher encore un vieux reste de républicanisme qui s'éleint. Le nom de Césarlui viendra dans son temps. Il se contente pour cette fois d'en saisir l'autorité sous le nom de premier consul. Il associe à sa puissance dictatoriale deux conventionnels sans énergie, qui ne le gêneront ni dans ses allures, ni dans ses espérances, mais dont le nom révolutionnaire donnera à ses décrets une sorte de sanction dont il n'a pas même besoin. Le Consulat commence avec le siècle. C'est une magniGque préface de l'Empire , plus grande peut-être; mais à coup silr plus féconde en résultats utiles que l'Empire lui-même. Dans la proclamation qui annonce son avènement à la capitale, Bonaparte ne dissimule point le véritable caractère de la révolution qu'il vient d'improviser. « C'est unt 'eslauralion générale, dit-il »; et ce mot seul, que les républicains n'osaient contredire, révélait à tous le secret de la mission qu'il s'était imposée. Dès le lendemain , il lit voir à ses deux collègues qu'il était capable de la remplir. En développant ses idées de gouvernement , il se montra si habile à les discuter , si versé dans , fes questions d'administration et de finances, si fort en législation et en politique, que l'abbé Siéyès, le rêveur de tant d'utopies, le fabricaleur de tant de constitutions avortées resta déconcerté devant cette sorte d'apparition surnaturelle. Etonné de ce génie universel qui joignait de si hautes conceptions à une si nerveuse éloquence, une vo I lonté si féconde à une si grande puissance d'exécution , le métapbysiDigitized byGoogl

SUR L'EMPIRE. ,» cien politique courut abjurer ses rêveries, en criaul à ses intimes : « Cel homme fait tout, veut tout et peut tout, vous avez un maître. ■ Convaincu dès ce moment de la vanilé de la puissance que lui avaient donnée quelques brillantes théories , il se laissa absorber dans cette pompeuse vétérauce qu'ouvrit aux vieux athlètes de la révolution la constitution de l'an vm, sous le nom dcséual conservateur. Celle constitution renfermait cependant quelques-unes de ses pensées. Ce sénat était son grand jury couslilulionnairc qui surveillait l'exécution des lois et dans lequel il prétendait engloutir toutes les ambitions dangereuses en l'olïraul pour récompense à tous les grands services. C'est encore à Siéyès qu'on dut ce Corps législatif muet devant lequel venaient plaider les délégués du T. Humai et ceux du Conseil d'Etat. Bonaparte ne pouvait qu'accepter celte conception d'un penseur qui, fatigué de la turbulente loquacité de la tribune, s'était rendu célèbre par son silence systématique. Itoger-Ducos suivit son collègue au Luxembourg; elle premier consul se donna dans la personne de Cambacérès et de Lebrun des assesseurs tout aussi commodes que les premiers, mais plus utiles par la spécialité de .eurs connaissances. La première pensée du nouveau chef du gouvernement fut une pensée de conciliation. Il ouvrit les portes de la France aux proscrits de fructidor qui gémissaient dans les déserts de la Guyane. Il n'osait encore rappeler les émigrés au sciu de leur patrie . parce qu'il ignorait peut-être leurs intentions secrètes ; mais il ferma ce registre de proscription qui était resté ouvert à la haine des révolutionnaires, tandis que par un acte de clémence il lit tomber les armes des mains des Vendéens et des Bretons. Le plus grand nombre se soumit à sa voix; le supplice de Frotté servit d'exemple et d'épouvantail au peu qui voulut résister encore. Vainqueur de la guerre civile, il manifesta le vécu de mettre aussi un terme à la guerre étrangère; mais l'Angleterre ayant refusé de s'associer à cette pensée de pacilicaliou générale, Bonaparte ne songea plus qu'à obtenir par les armes ce qu'il n'avait pu gagner par les négociations. u Digitized by Google

cien politique courut abjurer ses rêveries, en criant à ses intimes : « Cet homme fait tout, veut tout et peut tout, vous avez un maître. » Convaincu dès ce moment de la vanité de la puissance que lui avaient donnée quelques brillantes théories, il se laissa absorber dans cette pompeuse vétérance qu'ouvrit aux vieux athlètes de la révolution la constitution de l'an VIII, sous le nom de sénat conservateur.

Cette constitution renfermait cependant quelques-unes de ses pensées. Ce sénat était son grand jury constitutionnaire qui surveillait l'exécution des lois et dans lequel il prétendait engloutir toutes les ambitions dangereuses en l'offrant pour récompense à tous les grands services. C'est encore à Siéyès qu'on dut ce Corps législatif muet devant lequel venaient plaider les délégués du Tribunat et ceux du Conseil d'Etat. Bonaparte ne pouvait qu'accepter cette conception d'un penseur qui, fatigué de la turbulente loquacité de la tribune, s'était rendu célèbre par son silence systématique. Roger-Ducos suivit son collègue au Luxembourg; et le premier consul se donna dans la personne de Cambacérès et de Lebrun des assesseurs tout aussi commodes que les premiers, mais plus utiles par la spécialité de leurs connaissances. La première pensée du nouveau chef du gouvernement fut une pensée de conciliation. Il ouvrit les portes de la France aux proscrits de fructidor qui gémissaient dans les déserts de la Guyane. Il n'osait encore rappeler les émigrés au sein de leur patrie, parce qu'il ignorait peut-être leurs intentions secrètes; mais il ferma ce registre de proscription qui était resté ouvert à la haine des révolutionnaires, tandis que par un acte de clémence il fit tomber les armes des mains des Vendéens et des Bretons. Le plus grand nombre se soumit à sa voix; le supplice de Frotté servit d'exemple et d'épouvantail au peu qui voulut résister encore. Vainqueur de la guerre civile, il manifesta le vœu de mettre aussi un terme à la guerre étrangère; mais l'Angleterre ayant refusé de s'associer à cette pensée de pacification générale, Bonaparte ne songea plus qu'à obtenir par les armes ce qu'il n'avait pu gagner par les négociations.

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

ÉTUDE Une armée de soixante mille hommes est décrétée. Dijon en est le rendez-vous, et cette armée se recrute comme par enchantement dans un pays où le Directoire ne trouvait pins un soldat pour aller an secours île nos frontières menacées. L'organisation de la nouvelle administration départementale marche de front avec celte création militaire. Les préfets sont institués; et l'unité administrative est établie comme le complément nécessaire de l'unité de direction qui va désormais se faire sentir du eenlre à tous les points de la circonfércnce. Le système monarchique commence, et cet essai n'a effrayé personne. Les armées obéissent en môme temps à une impulsion commune. Moi eau passe le Rhin, le 25 avril 1800, à Bâle, à Neufbrisach et h Strasbourg, pendant que Lccourbe le franchit entre Stain et Sella Ifunse. Les deux généraux se réunissent , se concourent dans la Souabe, battent les Autrichiens à Moéskirsch, àSsokach, les repoussent au delà du Danube, remportent sur eux nue troisième victoire dans les champs de Bilierach, et menacent à la Fois les villes de Munich et d'Angsbourg. Une campagne pins merveilleuse, touvre en même temps en Italie. Le camp de Dijon s'est ébranlé, le premier consul s'est mis à sa tète. Ce n'est plus par les chemins battus qu'il veut rentrer dans celte contrée où il a laissé tant de souvenirs de gloire. Tandis que l'Autrichien Mêlas l'attend sur les rives du Var , Bonaparte franchit le Saint-Bernard, étonné de donner passage ii travers ses neiges à nne aussi grande armée, et de voir passer sur des glaciers des masses de cavalerie et une artillerie aussi formidable. La vallée d'Aoste, le fort de Bard , les Villes d'Ivrée , de Verrait , de Novarrc ont revu nos drapeaux libérateurs. Milan est an pouvoir de Bonaparte, avant que Mêlas ail pu se convaincre de l'existence réelle d'une année qui vient lui couper la retraite. Il allait combattre les Français en Provence, et c'est par le Tésin cl le Pô qti'ils arrivent, c'est dans les plaines de Monlcbelio que son avant-garde les rencontre. La bataille de Murengo est livrée le 14 juin. Les historiens de l'Empire en raconteront de plus terribles, de mieux combiDigitized by Google

SUR L'EMPIRE » nées; mais il n’en est pasde plus décisive , du plus importante par ses résultats. L'armée de Mêlas est' à moitié détruite, et la capitulation de :e qu'il en reste livre au premier consul les forteresses cl les provines du Piémont, du Milanais et de la Ligurie. Les témoins de ce rend évènement peuvent seuls comprendre l'enthousiasme de la France à celle nouvelle. Les promesses du 18 brumaire étaient accomplies. Le restaurateur de la sécurité publique venait d'assurer l'indépendance du pays; et son retour fut salué par de bruyantes acclamations. Après cinquante jours d'absence, il ne rentra dans Paris que pour reprendre sou œuvre de régénération. Il avait déjà créé ce Conseil d'Etat qui fut eu peu de temps si célèbre par ses travaux et parle savoir de ses membres. Etabli d'abord pour résoudre les difficultés administratives, il devint une haute école d'administration publique et l'un des plus puissants instruments de la monarchie nouvelle. Là s'élaborèrent toutes les lois qu'un esprit d'ordre et de justice voulait substituer a la législation révolutionnaire. Alors furent appelés et mis en œuvre ces grands talents dont la république n'avait su que faire , ou qu'elle avait redoutés et proscrits. La juste renommée qu’ils vout acquérir formera uu contraste pénible avec les noms) b sans de ces gouvernants éphémères qu'elle allait prendre dans ibs rangs intimes de la représentation nationale. Quatre de ces hommes d'élite, le sénateur Tronche! , Malleville, membre du tribunal de cassation, les conseillers d'Etat Portalis et Bigot de Préameneu entreprennent, sous l'inspiration du premier consul, cet immense recueil de lois, qui, sous le nofc de Code civil, régirent la société nouvelle, en déterminant les droits et les devoirs de ses membres, les conditions de son existence el de sa durée ; monum nt immortel, que l’esprit de désordre et d'innovation démolirait cependant pièce à pièce, si la raison publique ne le protégeait contre ses atteintes. Le travail préparatoire des quatre jurisconsultes est soumis aux délibérations du Conseil d'Etat , dont les attributions sont dès ce moment agrandies; et c'est dans ces discussions savanDigitized by Google

nées; mais il n'en est pas de plus décisive, de plus importante par ses résultats. L'armée de Mélas est à moitié détruite, et la capitulation de ce qu'il en reste livre au premier consul les forteresses et les provinces du Piémont, du Milanais et de la Ligurie. Les témoins de ce grand évènement peuvent seuls comprendre l'enthousiasme de la France à cette nouvelle. Les promesses du 18 brumaire étaient accomplies. Le restaurateur de la sécurité publique venait d'assurer l'indépendance du pays; et son retour fut salué par de bruyantes acclamations. Après cinquante jours d'absence, il ne rentra dans Paris que pour reprendre son œuvre de régénération. Il avait déjà créé ce Conseil d'Etat qui fut en peu de temps si célèbre par ses travaux et par le savoir de ses membres. Etabli d'abord pour résoudre les difficultés administratives, il devint une haute école d'administration publique et l'un des plus puissants instruments de la monarchie nouvelle. Là s'élaborèrent toutes les lois qu'un esprit d'ordre et de justice voulait substituer à la législation révolutionnaire. Alors furent appelés et mis en œuvre ces grands talents dont la république n'avait su que faire, ou qu'elle avait redoutés et proscrits. La juste renommée qu'ils vont acquérir formera un contraste pénible avec les noms obscurs de ces gouvernants éphémères qu'elle allait prendre dans les rangs infimes de la représentation nationale.

Quatre de ces hommes d'élite, le sénateur Tronchet, Malleville, membre du tribunal de cassation, les conseillers d'Etat Portalis et Bigot de Préameneu entreprennent, sous l'inspiration du premier consul, cet immense recueil de lois, qui, sous le nom de Code civil, régirent la société nouvelle, en déterminant les droits et les devoirs de ses membres, les conditions de son existence et de sa durée; monument immortel, que l'esprit de désordre et d'innovation démolirait cependant pièce à pièce, si la raison publique ne le protégeait contre ses atteintes. Le travail préparatoire des quatre jurisconsultes est soumis aux délibérations du Conseil d'État, dont les attributions sont dès ce moment agrandies; et c'est dans ces discussions savan-

tes que Bonaparte se révèle à tous comme le pins éminent des législateurs, par la justesse de scs observations, par la profondeur de ses vues, par l'étendue et la variété de ses connaissances. Son génie s'applique à tout, et ne néglige aucun détail de notre vie civile et politique. Il étudie en môme temps le peuple au milieu du peuple lui-même. La nuit, le jour, tantôt déguisé, tantôt à découvert, il le surprend nu sein de ses plaisirs et de ses travaux. Il pénètre dans les ateliers, se mêle aux groupes des carrefours, se glisse à travers les marchés. C'est de la police à la manière d'Ifaroun-Rascliild ; et dans tout le cours de son règne, dans ses lions comme dans ses mauvais jours , il continuera celte vie d'observateur, il se plaira à converser avec les boulines du peuple, dont il connaîtra ainsi les besoins, la pensée et les sentiments. * Une mesure imprévue annonce tout à coup à la France le rétablissement de la confiance et du crédit, l'amélioration des linnnres : les renies et les pensions sont payées en argent, ainsi que la solde de l'armée; cl sept mois nous séparent à peine des temps où le trésor du Directoire ne contenait pour ainsi dire qu'un papier sans valeur. Ce symptôme de prospérité publique alTermil de plus en plus le gouvernement nouveau ; mais l'un des caractères les plus remarquables de celte époque, c'est que le contraste de cette situation avec le régime directorial ne soulevait aucune récrimination, aucune pensée de vengeance. Un de ces hommes déclins avait dit à M"' de Staël, après le 18 brumaire, « qu'il ne s'agissait plus de sauver les r

SLR L'EMPIRE. *«l point la doctrine des volants, mais il respectait la conviction des uns et pardonnait la faiblesse des autres. Il lui suffisait qu'un liomme fût utile à son œuvre ; il ne lui demandait pas compte de ses actes. Il ne leur supposai! point cependant le même esprit d'indulgence et de concilialion , et craignait d'éveiller leur ombrageuse susceptibilité en effaçant d'un coup tous les vestiges de l'émigration. Nous l'avons vu marquer ses premiers pas dans celle voie, en prononçant la clôture de celle liste fatale. Il avait presque en même temps manifesté sa répulsion pour la fameuse loi des ôlages, en allant lui-même ouvrir les portes de la trop célébré prison du Temple aux prêtres qu'une haine impie et sauvage y avait entassés. Il osa faire un antre pas en rayant du registre des émigrés tous les constituants qui avaient donné des gages à la Révolution. D'autres gémissaient dans les cachots de liant : c'étaient ceux que la tempête avait jetés sur les plages de Calais, et que n'avaient point osé frapper les exécuteurs d'une loi sanguinaire. Bonaparte proclama que la France ne doit pas être plu* cruelle que la tempête, et rendit ces proscrits à la liberté. 11 ne cherchait que des prétextes pour diminuer le nombre de ces bannis volontaires ou forcés qui n'aspiraient qu'à rentier dans leur patrie. Il la rouvrit à ceux d'entre eux que leurs professions d'ouvriers, d'artisans, de laboureurs séparaient de toutes 1rs nuances de l'aristocratie. Il ne resta plus au dehors que ceux qui avaient porté les armes contre leur pays. Leur temps n'était pas encore venu, mais leur retour était déjà arrêté dans la pensée du premier consul. Cependant -les partis s'agitent autour de lui; œs anarchistes et les royalistes conspirent dans l'ombre. Les premiers tentent le 40 octobre de l'assassiner à la porte de l'Opéra, et payent de leur tête cette tentative avortée. Les seconds fabriquent celte machine infernale qui éclate le 24 décembre dans la rue Sainl-Nicaise, sur le passage du consul. Il échappe par miracle à cette explosion terrible; et, soit préoccupation , soit calcul, il en fait retomber le châtiment sur les révolutionnaires, qui n'ont pris aucune part à cet attentat des Digitized by Google

«I» étude royalistes. Ceux-ci lui Fourniront plus tard l'occasion de les punir de leurs téméraires entreprises. Le plus grand nombre demeure étranger à ces moyens barbares. Ils se bercent d'une illusion étrange. La sndance du consulat leur échappe, ils prêtent à Bonaparte des projets e restauration que rêve leur Gdélité. Louis XVI11 partage celle espé.ance et s'étonne de ne pas être déjà rappelé au trêne de ses pères par l'homme qni veut tout rétablir. Il l'écrit à Bonaparte lui-même, il lui offre pour ses amis et pour lui toutes les places qu'il lui plaira de désigner; mais c'est la sienne même que Bonaparte se réserve, et il détruit cette espérance du frère de Louis XVI en lui répondant qu'il ne pourrait jamais rentrer à Paris que sur cent mille cadavres. Heureux s'il se fût borné à celte menace à l'égard des princes de la maison de Bourbon ! La sévère leçon donnée à l'Autriche dans les plaines de Marengo ne lui a pourtant inspiré que des projets de vengeance. Les armistices d'Alexandrie eide Munich, les préliminaires de paix qui en avaient été la suite, Furent rompus par le cabinet de Vienne ; et l'Allemagne comme l'Italie , fut encore ravagée par la guerre. Bonaparte avait détaché la Russie de la coalition par un trait d'habileté qui n'était point sans grandeur. Septntille Russes étaient prisonnierseu France. L'Autriche et l'Angleterre avaient refusé de les comprendre dans leurs échanges. Le premier consul les fait habiller à neuf et les renvoie à leur maître. Paul 1" répond à cette adroite galanterie par une ambassade qui reconnaît le nouveau gouvernement de la France. Il met en même temps un embargo sur les navires anglais, renvoie l'ambassadeur d'Angleterre, arme contre elle et dirige une armé sur l'Iadoslan, mais trois mois après, le ezar est assassiné dans son palais; et ('histoire cherche encore si h politique du cabinet de Saint* James n'a pas servi d'auxiliaire au mécontentement de la noblesse moscovite. Brune a cependant franchi le Mincio à la tête de l'armée d'Italie, et porté ses drapeaux au-delà deTrévisc. Macdonald a pénétré dans le Tyroi par les escarpements glacés du Splugeu et renouvelé Diqilizcd by Cioogle

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

SUR L’EMPIRE. XT l. g merveilles du Saint-Bernard ; Moreau porte à l’Autriche des coups plus décisifs dans les plaines de la Bavière ,et met lecotnble à sa gloire par la savante «l immortelle bataille d'IIolienlindeu, qui, malheureusement pour lui, ne fût pas sa dernière. L’Electeur demande II paix et l’obtient an prix d’une contribution de six millions de francs. L’Autriche la signe enfin à Lunéville. Elle ratifie le traité de CampoForrnio, reconnaît les républiques italienne et ligurienne, au moment où ces rêveries de l’esprit révolutionnaire vont tomber comme leHr mère aux pieds de l'ambitieux qui les fait reconnaître. Le premier consul jette comme une ironie dans ce traité la création d'un roi d'Etrurie. C’est un ballon d’essai qu'il lance dans l’espace. Le nouveau roi est même appelé à Paris pour recevoir l'investiture ; et la France ne s’étonne point de celte apparition. La réunion des quatre départements du Rhin et l’acquisition de l'ile d'Elbe sont pour elle d’une antre importance. Pendant que Joseph Bonaparte a négorié ce traité, Lucien l’a fait accepter par la cour d'Aranjuès. Le Portugal résiste encore, une Armée française traverse l'Espagne sous les ordres du général Leclère, beau-frère dn premier consul, cl la cour de Lisbonne se soumet àson approche. Bonaparte accoutume ainsi les Français à voir traiter leurs affaires par les membres de sa famille. Mulet, son antre beau-frère, va installer le bouveau roi dans Florence et rétablir le pape Pi* VU dans l'exercice de sa double autorité. Le pontifie reconnaissant s’associe à tontes les mesures qu’il prend pour rétablir eh France ta religion catholique, pour mettre Un terme aux discordes de ses ministres. 11 a déjà permis que les églises fussent rouvertes aux fidèles. Le culte a été rétabli ; et Ce h’a pas été sans Opposition. « H m’eut été plus facile, » disait-il à Sainte-Hélène «d'arbûrér la bannière protestante, lés révolutionnaires rn’au » raient suivi pins volontiers. Mais jé tenais à ma religion natale » J’aurais créé d'ailleurs deux géands partis à peu près éçin.x. quand » je n’en voulais plus souffrir aucun ; j’aurais réveillé les guerres de n religion quand les lumières dit siècle, d’accord avec ina volonté',

les merveilles du Saint-Bernard ; Moreau porte à l'Autriche des coups plus décisifs dans les plaines de la Bavière ,et met le comble à sa gloire par la savante et immortelle bataille d'Hohenlinden, qui, malheureusement pour lui, ne fût pas sa dernière. L'Electeur demande la paix et l'obtient au prix d'une contribution de six millions de francs. L'Autriche la signe enfin à Lunéville. Elle ratifie le traité de Campo-Formio, reconnaît les républiques italienne et ligurienne, au moment où ces rêveries de l'esprit révolutionnaire vont tomber comme leur mère aux pieds de l'ambitieux qui les fait reconnaître. Le premier consul jette comme une ironie dans ce traité la création d'un roi d'Etrurie. C'est un ballon d'essai qu'il lance dans l'espace. Le nouveau roi est même appelé à Paris pour recevoir l'investiture ; et la France ne s'étonne point de cette apparition. La réunion des quatre départements du Rhin et l'acquisition de l'île d'Elbe sont pour elle d'une autre importance. Pendant que Joseph Bonaparte a négocié ce traité, Lucien l'a fait accepter par la cour d'Aranjuès. Le Portugal résiste encore, une armée française traverse l'Espagne sous les ordres du général Leclerc, beau-frère du premier consul, et la cour de Lisbonne se soumet à son approche. Bonaparte accoutume ainsi les Français à voir traiter leurs affaires par les membres de sa famille. Murat, son autre beau-frère, va installer le nouveau roi dans Florence et rétablir le pape Pie VII dans l'exercice de sa double autorité. Le pontife reconnaissant s'associe à toutes les mesures qu'il prend pour rétablir en France la religion catholique, pour mettre un terme aux discordes de ses ministres. Il a déjà permis que les églises fussent rouvertes aux fidèles. Le culte a été rétabli ; et ce n'a pas été sans opposition. « Il m'eut été plus facile, » disait-il à Sainte-Hélène « d'arborer la bannière protestante, les révolutionnaires m'au » raient suivi plus volontiers. Mais je tenais à ma religion natale » J'aurais créé d'ailleurs deux grands partis à peu près égaux, quand » je n'en voulais plus souffrir aucun ; j'aurais réveillé les guerres de » religion quand les lumières du siècle, d'accord avec ma volonté,

ÏT1 ruine • tendaient à les faire disparaître. » Il traita donc avec la cour de Rome et lui lit signer le concordai qui aurait dil lui rallier à jamais tout le clergé de France. La religion apostolique fut déclarée celle île la grande majorité des Français. Le clergé fut remis en possession de son autorité spirituelle, l'épiscopat fut rétabli dans ses hiérarchies, une circonscription nouvelle eu régla les juridictions. Cet acte important fut secrètement signé à Paris le 15 juillet 1801, et ralilié à Rome le 14 août suivant; mais il ne fut promulgué que dix mois après, le 28 avril 1802, sous la protection d'un nouveau triomphe de la diplomatie consulaire. L'Angleterre, abandonnée par les puissances qu'elle avait ameutées contre nous, menacée par les préparatifs immenses que faisait Bonaparte sur les rives de la Manche, s'élail d'abord vengée sur l'Égypte des défaites de ses alliés. Celte conquête du vainqueur de l'Italie était déjà fortement compromise par la mort de Kléber, qu'un fanatique avait assassiné le jour même où Desaix tombait dans les champs de Murengo. Une armée anglaise avait débarqué sur les plages d'Alexandrie ; et une longue suite de revers avait amené la capitulation de l'armée française. La restitution de l'Égypte à la Porte ottomane ayant rassuré les Anglais sur leurs possessions de l'Inde, ils sentirent le besoin de prendre baleine; et un mois après celte capitulation, ils consentirent les préliminaires d'une paix factice, que le 25 mars de l'année suivante signèrent à Amiens les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre. C'est sous les auspices île celle paix, qui excite chez les deux nations des élans d'eulhoutiasme, que le premier consul ose eulin présenter à la sanction lu Corps législatif l'acte qui rendait jusm la paix à l'Église en la rétablissant dans tous ses honneurs. Il fait plus , il entiaine ? sa suite, tous les voûtes de Notre-Dame, les chefs de l'armée, les grands corps de l'Etat, pour rendre gràcesà Dieu de la pacification de l'Europe, delà réconciliation de la France avec le Saint-Siège. La plupart de ces grands du jour avaient assisté peut-être sous les mêmes voûtes aux Digitized by Google

» tendaient à les faire disparaître. » Il traita donc avec la cour de Rome et lui fit signer le concordat qui aurait dû lui rallier à jamais tout le clergé de France. La religion apostolique fut déclarée celle de la grande majorité des Français. Le clergé fut remis en possession de son autorité spirituelle, l'épiscopat fut rétabli dans ses hiérarchies, une circonscription nouvelle en régla les juridictions. Cet acte important fut secrètement signé à Paris le 15 juillet 1801, et ratifié à Rome le 14 août suivant; mais il ne fut promulgué que dix mois après, le 28 avril 1802, sous la protection d'un nouveau triomphe de la diplomatie consulaire.

L'Angleterre, abandonnée par les puissances qu'elle avait ameutées contre nous, menacée par les préparatifs immenses que faisait Bonaparte sur les rives de la Manche, s'était d'abord vengée sur l'Égypte des défaites de ses alliés. Cette conquête du vainqueur de l'Italie était déjà fortement compromise par la mort de Kléber, qu'un fanatique avait assassiné le jour même où Desaix tombait dans les champs de Marengo. Une armée anglaise avait débarqué sur les plages d'Alexandrie; et une longue suite de revers avait amené la capitulation de l'armée française. La restitution de l'Égypte à la Porte ottomane ayant rassuré les Anglais sur leurs possessions de l'Inde, ils sentirent le besoin de prendre haleine; et un mois après cette capitulation, ils consentirent les préliminaires d'une paix factice, que le 25 mars de l'année suivante signèrent à Amiens les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre. C'est sous les auspices de cette paix, qui excite chez les deux nations des élans d'enthousiasme, que le premier consul ose enfin présenter à la sanction du Corps législatif l'acte qui rendait aussi la paix à l'Église en la rétablissant dans tous ses honneurs. Il fait plus, il entraîne à sa suite, sous les voûtes de Notre-Dame, les chefs de l'armée, les grands corps de l'État, pour rendre grâces à Dieu de la pacification de l'Europe, de la réconciliation de la France avec le Saint-Siége. La plupart de ces grands du jour avaient assisté peut-être sous les mêmes voûtes aux

SUR L'EMPIRE. ÎYH fêles de la déesse raison, ou aux prédications des théophilanlhropes. Ils s indignaient peut-être de leur servile complaisance, de leur hypocrisie; mais leur oreille n'était pas moins tendue aux paroles de I archevêque de Boisgelin , de ce même prélat qui avait prêché au sacre de Louis XVI, et qui mentait, comme son auditoire, à sa propre conscience en exaltant la République. Deux hommes seuls étaient là dans toute la sincérité de leur mission, c'était le cardinal Caprara cl le premier consul. L'un reliait l'Église de France au Saint-Siège cl s applaudissait franchement de ce triomphe du catholicisme ; l'autre contemplait ces témoignages de servilité comme un progrès vers sa monarchie, et calculait tous les avantages que son ambition pouvait en retirer. Le 2(5 avril, l'avant-veille de ce jour mémorable, au milieu de la joie publique et de l'étourdissement général, il avait lancé son dernier décret d'amnistie qui rouvrait enfin aux émigrés les portes de la France, qui leur rendait même les biens dont la vente n'avait pas été consommée. Les proscriptcurs, repus de fonctions lucratives, n'eurent pas même l'idée de s'y oppôser. Le collège des tribuns , le plus populaire des nouveaux corps de l'État, donna sur-le-champ une éclatante sanction à ces grandes mesures, en demandant au Sénat, de porter à dix ans la durée de la dignité consulaire ; cl le Sénat enchérissant sur la munificence des tribuns, demanda au peuple le consulat à vie pour son nouveau maitre. La réponse n'était pas douteuse. II disposait des opinions et des sentiments ; il ne lui manquait plus que 1 hérédité, et pour associer à ses pensées monarchiques la vanité de T armée et des principaux citoyens, il créa un ordre de cheva'erie sous le titre inoffensif et attrayant de Légion-d'FIonneur. Sa diplomatie s'empare en même temps de l'Europe et du nouvel empereur de Russie. Il règle avec Alexandre la destinée des princes d'Allemagne et d'Italie, et fixe les limites de leurs territoires... II se fait seul l'arbitre des États voisins de nos frontières... Il donne une constitution nouvelle à l'Helvétie, à l'Étal de Gênes, qui lui concède la nomination de ses sénateurs; il appelle à Lyon les députés de la lit Digitized by Google

fêtes de la déesse raison, ou aux prédications des théophilanthropes. Ils s'indignaient peut-être de leur servile complaisance, de leur hypocrisie ; mais leur oreille n'était pas moins tendue aux paroles de l'archevêque de Boisgelin, de ce même prélat qui avait prêché au sacre de Louis XVI, et qui mentait, comme son auditoire, à sa propre conscience en exaltant la République. Deux hommes seuls étaient là dans toute la sincérité de leur mission, c'était le cardinal Caprara et le premier consul. L'un reliait l'Église de France au Saint-Siége et s'applaudissait franchement de ce triomphe du catholicisme ; l'autre contemplait ces témoignages de servilité comme un progrès vers sa monarchie, et calculait tous les avantages que son ambition pouvait en retirer. Le 26 avril, l'avant-veille de ce jour mémorable, au milieu de la joie publique et de l'étourdissement général, il avait lancé son dernier décret d'amnistie qui rouvrait enfin aux émigrés les portes de la France, qui leur rendait même les biens dont la vente n'avait pas été consommée. Les proscripteurs, repus de fonctions lucratives, n'eurent pas même l'idée de s'y opposer. Le collége des tribuns, le plus populaire des nouveaux corps de l'État, donna sur-le-champ une éclatante sanction à ces grandes mesures, en demandant au Sénat, de porter à dix ans la durée de la dignité consulaire ; et le Sénat enchérissant sur la munificence des tribuns, demanda au peuple le consulat à vie pour son nouveau maître. La réponse n'était pas douteuse. Il disposait des opinions et des sentiments ; il ne lui manquait plus que l'hérédité, et pour associer à ses pensées monarchiques la vanité de l'armée et des principaux citoyens, il créa un ordre de chevalerie sous le titre inoffensif et attrayant de Légion-d'Honneur.

Sa diplomatie s'empare en même temps de l'Europe et du nouvel empereur de Russie. Il règle avec Alexandre la destinée des princes d'Allemagne et d'Italie, et fixe les limites de leurs territoires... Il se fait seul l'arbitre des États voisins de nos frontières... Il donne une constitution nouvelle à l'Helvétie, à l'État de Gênes, qui lui concède la nomination de ses sénateurs ; il appelle à Lyon les députés de la

i»m eiüPK Cisalpine et se fait offrir la présidence de cette république. Il annexe de sa pleine autorité le Piémont à la France, et se fait pardonner l'accroissement de sa puissance par l'agrandissement de son pays. L'enivrcmenl commençait ; il se trompait déjà sur ses véritables intéréls et sur les nôtres ; et le peuple français était son complice. Il l'éblouissait de l'éclat de ses bienfaits. A la paix, à la sécurité, qui faisait le bonheur de tous, se joignait une foule de projets qui portaient la vie et la prospérité dans chacune de nos provinces. C'étaient des routes nouvelles, des canaux ouverts au commerce , des appels faits à l'industrie, des commandes aux manufactures, des ponts jetés sur les fleuves. Il allait lui-méme surveiller ces travaux immenses, recueillir les bénédictions des peuples, et revenait toujours plus puissant et plus fort. Il sc croit même assez affermi pour briser les résistances qu'il rencontre dans sa marche ascendante. Quelque opposition se manifeste dans le sein du Tribunat ; l'esprit frondeur de la nation sc réveille toujours avec la prospérité publique. Mais cette opposition peut nuire aux ambitieux projets du consul, il la prise avant qu'elle soit dangereuse. Un sénalus-consullc réduit les cent tribuns à cinquante; cl l'élimination frappe sur les Chénier, les Dannou, les Benjamin Constant, sur tous ceux qui, dans le silence de la presse musclée, pensaient pouvoir conserver l'indépendance de la parole. Bonaparte reçoit en même temps le droit de nommer son successeur; et scs désirs allant toujours au-delà de ce qu'on lui accorde, à cette plénitude d'autorité il veut joindre déjà l'appareil de la puissance suprême. I! s'est depuis longtemps établi aux Tuileries, il fait de Saint-Cloud sa résidence d'été. Mais quand scs empiètements ne trouvent à l'intérieur que des applaudissements cl des félicitations, les murmures de l'extérieur se font entendre. Les émissaires du cabinet de Saint-James parcourent l'Europe, sc plaignent des usurpations de la France, réveillent les souvenirs irritants, les rivalités assoupies, eucouragentles résistances au partage des indemnités et des territoires qu'ont fait de concert, en Digitized by Google

Cisalpine et se fait offrir la présidence de cette république. Il annexe de sa pleine autorité le Piémont à la France, et se fait pardonner l'accroissement de sa puissance par l'agrandissement de son pays. L'enivrement commençait ; il se trompait déjà sur ses véritables intérêts et sur les nôtres ; et le peuple français était son complice. Il l'éblouissait de l'éclat de ses bienfaits. A la paix, à la sécurité, qui faisait le bonheur de tous, se joignait une foule de projets qui portaient la vie et la prospérité dans chacune de nos provinces. C'étaient des routes nouvelles, des canaux ouverts au commerce, des appels faits à l'industrie, des commandes aux manufactures, des ponts jetés sur les fleuves. Il allait lui-même surveiller ces travaux immenses, recueillir les bénédictions des peuples, et revenait toujours plus puissant et plus fort. Il se croit même assez affermi pour briser les résistances qu'il rencontre dans sa marche ascendante. Quelque opposition se manifeste dans le sein du Tribunat ; l'esprit frondeur de la nation se réveille toujours avec la prospérité publique. Mais cette opposition peut nuire aux ambitieux projets du consul, il la prise avant qu'elle soit dangereuse. Un sénatus-consulte réduit les cent tribuns à cinquante ; et l'élimination frappe sur les Chénier, les Daunou, les Benjamin Constant, sur tous ceux qui, dans le silence de la presse muselée, pensaient pouvoir conserver l'indépendance de la parole. Bonaparte reçoit en même temps le droit de nommer son successeur ; et ses désirs allant toujours au-delà de ce qu'on lui accorde, à cette plénitude d'autorité il veut joindre déjà l'appareil de la puissance suprême. Il s'est depuis longtemps établi aux Tuileries, il fait de Saint-Cloud sa résidence d'été.

Mais quand ses empiètements ne trouvent à l'intérieur que des applaudissements et des félicitations, les murmures de l'extérieur se font entendre. Les émissaires du cabinet de Saint-James parcourent l'Europe, se plaignent des usurpations de la France, réveillent les souvenirs irritants, les rivalités assoupies, encouragent les résistances au partage des indemnités et des territoires qu'ont fait de concert, en

SUn L'EMPIRE. in Allemagne, l’empereur Alexandre el Bonaparte. A la rentrée dn Parlement, le 23 novembre 1802, Georges 1H se plaint de ces infractions au traité d’Amiens, et rend compte des mesures qu’il a prises pour la conservation de la paix. Ces menaces de l'Anglelcrre n'arrêlent point le premier consul... 11 enlreprend la pacification de la Suisse que de longs discords bouleversent. La division du général Neyy pénétre par ses ordres. 11 lui donne une conslitulion nouvelle et se fait décerner le litre de médiateur par la diète helvétique. L’Angleterre n’Iiésitc plus. A cette marque de dédain, son ambassadeur Withworlli quitte Paris. Ses vaissaux, qui couvraient les mers depuis longtemps, interceptent nos convois, nos navires de commerce, menacent nos Antilles et les débris de l’armée que Bonaparte a malheureusement envoyée à Saint-Domingue, et que le climat a déjà presque anéantie. La prise de nus bâtiments irrite le premier consul. Il donne l’ordre d'arrêter tous les Anglais qui voyagent ou séjournent en France et les déclare prisonniers de guerre. L’Angleterre répond par le blocus de tous nos ports; le consul réplique par l'interdiction de tous nos rivages aux marchandises de fabrique anglaise. Le général Mortier marche sur le Hanovre, rhasse les troupes de l’Electorat, s'empare de la capitale au nom de la France, sans que l’Allemagne s'y oppose. La Prusse, l'Autriche, la Russie, après avoir offert vainement leur médiation, n’ont plus voulu se mêler de nos débats avec l’Angleterre. Libre de ses mouvements, le premier consul borde la Manche de scs légions et de ses (lolillcs ; le camp de Boulogne est posé en face des côtes de Douvres; là se rassemble la plus belle armée qu'ait vue le continent européen, depuis les guerres de notre indépendance Bonaparte lui a promis la conquête de l'Angleterre ; et elle a foi dans ses promesses. Les vaissaux qui doivent la porter n'existent point encore, mais d'Anvers à Bayonne tous les ports, tous les fleuves se couvrent de chantiers de construction. Des chaloupes semblent sortir de toutes nos forêts; Iles Ootilles s’élancent de toutes les etnbou

Allemagne, l'empereur Alexandre et Bonaparte. A la rentrée du Parlement, le 23 novembre 1802, Georges III se plaint de ces infractions au traité d'Amiens, et rend compte des mesures qu'il a prises pour la conservation de la paix. Ces menaces de l'Angleterre n'arrêtent point le premier consul... Il entreprend la pacification de la Suisse que de longs discords bouleversent. La division du général Ney y pénètre par ses ordres. Il lui donne une constitution nouvelle et se fait décerner le titre de médiateur par la diète helvétique. L'Angleterre n'hésite plus. A cette marque de dédain, son ambassadeur Withworth quitte Paris. Ses vaisseaux, qui couvraient les mers depuis longtemps, interceptent nos convois, nos navires de commerce, menacent nos Antilles et les débris de l'armée que Bonaparte a malheureusement envoyée à Saint-Domingue, et que le climat a déjà presque anéantie. La prise de nos bâtiments irrite le premier consul. Il donne l'ordre d'arrêter tous les Anglais qui voyagent ou séjournent en France et les déclare prisonniers de guerre. L'Angleterre répond par le blocus de tous nos ports; le consul réplique par l'interdiction de tous nos rivages aux marchandises de fabrique anglaise. Le général Mortier marche sur le Hanôvre, chasse les troupes de l'Électorat, s'empare de la capitale au nom de la France, sans que l'Allemagne s'y oppose. La Prusse, l'Autriche, la Russie, après avoir offert vainement leur médiation, n'ont plus voulu se mêler de nos débats avec l'Angleterre.

Libre de ses mouvements, le premier consul borde la Manche de ses légions et de ses flotilles; le camp de Boulogne est posé en face des côtes de Douvres; là se rassemble la plus belle armée qu'ait vue le continent européen, depuis les guerres de notre indépendance. Bonaparte lui a promis la conquête de l'Angleterre; et elle a foi dans ses promesses. Les vaisseaux qui doivent la porter n'existent point encore, mais d'Anvers à Bayonne tous les ports, tous les fleuves se couvrent de chantiers de construction. Des chaloupes semblent sortir de toutes nos forêts; des flotilles s'élancent de toutes les embou-

XX Etude ch » res. Les vaisseaux anglais les voient glisser le long de nos plages sans pouvoir les atteindre ou les arrêter. Elles avancent en combattant, en repoussant toutes les attaques. La fortune de Bonaparte semble les protéger. Elles se groupent, se rallient, s'amoncèlent dans les ports de Calais, de Boulogne, de Vimereux, d'Ainbleleuse. Des simulacres d'embarquement désignent à chaque corps, à chaque compagnie, à chaque soldat, la place qu'il occupera dans ce vaste amas de navires. Depuis les jours de Philippe-Auguste, ces plages n'ont pas vu un armement aussi gigantesque... Et ce n'est point le seul qui témoigne de la puissance de la France sous le gouvernement réparateur de l'homme extraordinaire qui semble se multiplier lui-même pour surveiller tant de travaux. Il est partout; rien n'échappe à sa vigilance ; ses autres armées occupent l'Italie, contiennent l'Espagne, menacent la Baltique. L'Angleterre a d'abord douté de tant de ressources ; elle a fini par s'en alarmer. Ses préparatifs de défense témoignent de ses inquiétudes. La flotte qui observe nos armements ne suffit point pour la rassurer, car une tempête peut la chasser vers les mers du nord ou la rejeter dans l'Atlaulique ; et un calme de vingt-quatre heures peut décider du sort de l'Angleterre... Le premier consul ne s'en lie point à ce bienfait du hasard. Une combinaison savante a roulé dans sa tête. Une flotte est partie sous prétexte d'une expédition lointaine. Elle doit toucher aux Antilles, revenir par les côtes d'Espagne, rallier toutes les escadres de la Charente et du Blavet, de Brest cl de Cherbourg, attaquer la flotte de Nelson, nettoyer le détroit et couvrir le passage des flottilles. Mais la mer n'est point soumise connue la terre à la fortune du premier consul ; et les intrigues de l'Angleterre vont détourner sur l'Autriche l'orage qui grondait sur son île. Cepcndantdes évènements de nature diverse onttransfermé le gouvernement de la France. Des royalistes, des chouans ont été jetés sur scs rives par les croisières anglaises. Un vaste complot s'est organisé contre la vie de Bonaparte. Georges Cadoudal, Lajollais, Digitized by Google

chures. Les vaisseaux anglais les voient glisser le long de nos plages sans pouvoir les atteindre ou les arrêter. Elles avancent en combattant, en repoussant toutes les attaques. La fortune de Bonaparte semble les protéger. Elles se groupent, se rallient, s'amoncèlent dans les ports de Calais, de Boulogne, de Vimereux, d'Ambleteuse. Des simulacres d'embarquement désignent à chaque corps, à chaque compagnie, à chaque soldat, la place qu'il occupera dans ce vaste amas de navires. Depuis les jours de Philippe-Auguste, ces plages n'ont pas vu un armement aussi gigantesque... Et ce n'est point le seul qui témoigne de la puissance de la France sous le gouvernement réparateur de l'homme extraordinaire qui semble se multiplier lui-même pour surveiller tant de travaux. Il est partout; rien n'échappe à sa vigilance; ses autres armées occupent l'Italie, contiennent l'Espagne, menacent la Baltique. L'Angleterre a d'abord douté de tant de ressources; elle a fini par s'en alarmer. Ses préparatifs de défense témoignent de ses inquiétudes. La flotte qui observe nos armements ne suffit point pour la rassurer, car une tempête peut la chasser vers les mers du nord ou la rejeter dans l'Atlantique; et un calme de vingt-quatre heures peut décider du sort de l'Angleterre... Le premier consul ne s'en fie point à ce bienfait du hasard. Une combinaison savante a roulé dans sa tête. Une flotte est partie sous prétexte d'une expédition lointaine. Elle doit toucher aux Antilles, revenir par les côtes d'Espagne, rallier toutes les escadres de la Charente et du Blavet, de Brest et de Cherbourg, attaquer la flotte de Nelson, nettoyer le détroit et couvrir le passage des flottilles. Mais la mer n'est point soumise comme la terre à la fortuue du premier consul; et les intrigues de l'Angleterre vont détourner sur l'Autriche l'orage qui grondait sur son île.

Cependant des évènements de nature diverse ont transformé le gouvernement de la France. Des royalistes, des chouans ont été jetés sur ses rives par les croisières anglaises. Un vaste complot s'est organisé contre la vie de Bonaparte. Georges Cadoudal, Lajollais,

SUll L'EMPIRE. ui ics deux Polignac y associent liï général Pichegru, qui avait déjà conspiré contre le Directoire. C'est à Paris même que tous ces conjurés se réunissent. Ils y rencontrent le général Moreau ; ils essaient d'exploiter son mécontentement, et le compromettent sans l'entraîner. La France apprend le même jour l'existence de celte conspiration secrète et l'arrestation des conjurés. Elle s'étonne de voir sur celle liste le nom du vainqueur de Holienlinden , la seconde renommée des armées républicaines. Un doute pénible pèse sur toutes les consciences. On hésite d'abord à se prononcer entre l'illustre accusé et son plus illustre accusateur. Pendant qu'on instruit ce procès célèbre, une plus grande victime est immolée. Le duc d'Engliicn est arrêté sur la terre étrangère , jeté dans les cachots de Vincennes, et fusillé pendant la nuit. Pourquoi ce crime? pourquoi celte différence dans les deux procédures, quand les accusés avaient le même but? On se perd en conjectures. Est-ce une garantie donnée aux régicides, un démenti jeté aux espérances des royalistes ? On parle de la servilité des juges, de la précipitation des exécuteurs de la sentence. Les courtisans de Bonaparte cherchent des prétextes , des justifications. C'est lui qu'il faut entendre. Que dit-il dans son testament? Qu'il le ferait encore s'il était à le faire. Que dit-il à ses compagnons d'exil? Qu'il était fatigué de toutes les conspirations qu'on ourdissait contre sa vie. fl se comparait et se demandait si son sang n'était pas aussi précieux que le sang des plus grands de ses ennemis. Il ne savait pas ce qu'était le duc d'Enghien; on lui prouvait qu'il était . l'âme de tous les complots ; que Georges et Pichegru n'étaient que ses instruments. Et après tout, disait-il, mon sang est-il donc de boue? Il est temps de le mettre à l'égal du leur. Mais alors il fallait le réunir à ses amis, lui donner les mêmes juges. Tranchons le mot : ce fut un crime. C'est ainsi qu'en jugea la France; la stupeur fut grande ; mais elle ne pénétra point dans les masses : il aurait fallu leur apprendre ce qu'était un Bourbon. Elles l'avaient oublié; et c'était là ce qui rendait ce crime inutile. Un plus grand intérêt les Digitized by Google

les deux Polignac y associent le général Pichegru, qui avait déjà conspiré contre le Directoire. C'est à Paris même que tous ces conjurés se réunissent. Ils y rencontrent le général Moreau ; ils essaient d'exploiter son mécontentement, et le compromettent sans l'entraîner. La France apprend le même jour l'existence de cette conspiration secrète et l'arrestation des conjurés. Elle s'étonne de voir sur cette liste le nom du vainqueur de Hohenlinden, la seconde renommée des armées républicaines. Un doute pénible pèse sur toutes les consciences. On hésite d'abord à se prononcer entre l'illustre accusé et son plus illustre accusateur. Pendant qu'on instruit ce procès célèbre, une plus grande victime est immolée. Le duc d'Enghien est arrêté sur la terre étrangère, jeté dans les cachots de Vincennes, et fusillé pendant la nuit. Pourquoi ce crime ? pourquoi cette différence dans les deux procédures, quand les accusés avaient le même but? On se perd en conjectures. Est-ce une garantie donnée aux régicides, un démenti jeté aux espérances des royalistes ? On parle de la servilité des juges, de la précipitation des exécuteurs de la sentence. Les courtisans de Bonaparte cherchent des prétextes, des justifications. C'est lui qu'il faut entendre. Que dit-il dans son testament ? Qu'il le ferait encore s'il était à le faire. Que dit-il à ses compagnons d'exil? Qu'il était fatigué de toutes les conspirations qu'on ourdissait contre sa vie. Il se comparait et se demandait si son sang n'était pas aussi précieux que le sang des plus grands de ses ennemis. Il ne savait pas ce qu'était le duc d'Enghien ; on lui prouvait qu'il était l'âme de tous les complots ; que Georges et Pichegru n'étaient que ses instruments. Et après tout, disait-il, mon sang est-il donc de boue ? Il est temps de le mettre à l'égal du leur. Mais alors il fallait le réunir à ses amis, lui donner les mêmes juges. Tranchons le mot : ce fut un crime. C'est ainsi qu'en jugea la France ; la stupeur fut grande ; mais elle ne pénétra point dans les masses : il aurait fallu leur apprendre ce qu'était un Bourbon. Elles l'avaient oublié ; et c'était là ce qui rendait ce crime inutile. Un plus grand intérêt les

nu ÉTUDE préoccupait; il balançait même ld douloureuse surprise que cette mort avait produite dans les hautes régions de la société. C'était la conservation de l'homme nécessaire qui avait sauvé la France de l'aliinic; qui l'avait rendue redoutable à l'étranger; qui avait comprimé les raclions et rouvert toutes les sources de la prospérité publique. Un rapport du chef suprême de la justice avait dévoilé les dangers que Taisaient courir au premier consul et les machinations de l'Angleterre et l'audace des assassins qu'elle soudoyait. Six jours après la mort du prince, avant même le jugement de Georges et de ses complices, le Sénat se rend l'interprète des alarmes publiques, et demande au premier consul des institutions qni sauvent sa personne et la France. A ce message du 27 mars, Bonaparte répond le 2JS avril , comme s'il avait eu besoin de méditer sur ce qu'il avait inspiré lui-même. Il demande à son tour au Sénat d'indiquer la nature des institutions qu'il désire; et trois jours après, le tribun Curée prononce les mots d'empereur et d'empire, pour que l'initiative de cette résolution parle du corps qui a la prétention de représenter le peuple. Le Sénat répond à son tour que la république ne peut plus être gouvernée que par un empereur héréditairë. Le peuple est consulté ; et trois ou quatre millions de suffrages décernent la couronne à Bonaparte, qui se transforme désormais en empereur Napoléon. Mais le nouveau César n'a point attendu ce vole populaire pour se proclamer lui même , pour s'entourer de tout l'appareil de la puissance impériale. Les suffrages du peuple ne devaient être recueillis et publiés par le Sénat que le 6 novembre, et, dès le 19 mai, • Napoléon avait reçu, sur le trône, les hommages de tous les corps de l'État. Dix-huit maréchaux d'empire , choisis dans les plus grandes illustrations de l'armée, se rangent autour de ce trône. Deux frères de l'empereur paraissent sur les degrés comme princes. Ses deux collègues au consulat deviennent ses premiers sujets, sous les titres d'archi-cbancelicr , d'arclii-trésorier de l'empire. D'autres grands dignitaires ajoutent à la pompe de ce spectacle. Cette nouveauté plaît Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

«un L’EUPiRr.. au peuple. Une protestation de Louis XVIII sc perd dans tes acclamations de joie qui accueillent ce changement d'état, et pour faite voir au monde le peu de crainte que celle protestation lui insDirc, il la fait insérer dans le Moniteur. Les partisans de la vieille monarchie sont frappés en même temps dans la personne des conjurés qui ont voulu allenler à ses jours. Pichcgru s’élail fait justice lui-même. Georges Cadoudal, Joyaux et dix autres payèrent de leur «èle ■eur folle entreprise. MM. de Polignac, de Rivière et six de leurs complices sont également condamués à mort, mais épargnés par la clémence impériale. Moreau est aussi déclaré coupable ; mais la faiblesse du châtiment qu'on lui inflige passe pour un témoignage d'innocence au tribunal de l'opinion qui l'absout. Il échange ses deux ans de prison contre un exil éternel : cl plût à Dieu que cet exil n'eût point fini ! Moreau en reviendra plus lard pour détruire les préventions favorables qui le suivaient en Amérique , et le ciel lui refusera la triste joie de voir tomber le rival dont il aura conspiré la chute. Le nouvel empereur sc présente cependant à sou armée, dont les acclamations répondent à celles du peuple. Il reçoit à floulogne le serment de scs légions, et leur distribue lcs'décorations qu'il avait d’instituer, pendant que les pompes de son couronnement se préparent. Il visite, en courant, la vieille capitale de Charlemagne; reçoit à Mayence l'hommage volontaire des petits princes d'Allemagne ; visite les nouveaux départements du Piémont, cl ne rentre à Paris que sous des arcs de triomphe. Le pape y arrive après lui. pour ajouter la sanction céleste au consentement du peuple. Jamais les papes n'étaient venus en France qu'en fugitifs et en suppliants. Etienne III n'avait consacré l’usurpation de Pépin que pour l'entraîner en Italie, d'où les Lombards l'avaient chassé. Charlemagne, de son côté, était allé chercher l'huile sainte dans la basilique de Saint-Pierre, après avoir délivré l'Italie et les pontifes de Rome de la tyrannie des Lombards. Wapoléon n'avait pas besoin d’en faire la conquête; elle était accomplie; il pouvait même se passer de la consécration pontificale; Digitized by Google

au peuple. Une protestation de Louis XVIII se perd dans les acclamations de joie qui accueillent ce changement d'état, et pour faire voir au monde le peu de crainte que cette protestation lui inspire, il la fait insérer dans le *Moniteur*. Les partisans de la vieille monarchie sont frappés en même temps dans la personne des conjurés qui ont voulu attenter à ses jours. Pichegru s'était fait justice lui-même. Georges Cadoudal, Joyaux et dix autres payèrent de leur tête leur folle entreprise. MM. de Polignac, de Rivière et six de leurs complices sont également condamnés à mort, mais épargnés par la clémence impériale. Moreau est aussi déclaré coupable ; mais la faiblesse du châtiment qu'on lui inflige passe pour un témoignage d'innocence au tribunal de l'opinion qui l'absout. Il échange ses deux ans de prison contre un exil éternel : et plût à Dieu que cet exil n'eût point fini ! Moreau en reviendra plus tard pour détruire les préventions favorables qui le suivaient en Amérique, et le ciel lui refusera la triste joie de voir tomber le rival dont il aura conspiré la chute.

Le nouvel empereur se présente cependant à son armée, dont les acclamations répondent à celles du peuple. Il reçoit à Boulogne le serment de ses légions, et leur distribue les décorations qu'il avait d'instituer, pendant que les pompes de son couronnement se préparent. Il visite, en courant, la vieille capitale de Charlemagne; reçoit à Mayence l'hommage volontaire des petits princes d'Allemagne ; visite les nouveaux départements du Piémont, et ne rentre à Paris que sous des arcs de triomphe. Le pape y arrive après lui, pour ajouter la sanction céleste au consentement du peuple. Jamais les papes n'étaient venus en France qu'en fugitifs et en suppliants. Etienne III n'avait consacré l'usurpation de Pépin que pour l'entraîner en Italie, d'où les Lombards l'avaient chassé. Charlemagne, de son côté, était allé chercher l'huile sainte dans la basilique de Saint-Pierre, après avoir délivré l'Italie et les pontifes de Rome de la tyrannie des Lombards. Napoléon n'avait pas besoin d'en faire la conquête; elle était accomplie; il pouvait même se passer de la consécration pontificale:

MIT ÉTUDE mais il ne voulait pas qu'il manquât à son élévation une seule des cérémonies qui signalaient l'avènement des anciens rois ; il espérait ainsi achever la soumission d'un clergé qui, tout en le flattant, regrettait encore que le rétablissement des autels n'eût pas été l'ouvrage de ses princes légitimes. On assure que Napoléon avait même tenté de se donner ce caractère , en sollicitant la renonciation des succès seurs de Louis XVI, en sa faveur. Louis XVIII n'avait point voulu échanger ses droits contre des indemnités avilissantes ; et Napoléon , que le souvenir de ce refus entraîna plus tard en de folles entreprises, voulut du moins entourer son avènement de toutes les pompes de la religion. La cérémonie du sacre fut empreinte de grandeur et de majesté. La basilique de Notre-Dame n'avait jamais prêté ses voûtes à un si magique spectacle ; mais le plus étonnant peut-être se passait .dans les rues, où tout ce peuple qui avait prêté ses mains dévastatrices aux démolisseurs des temples et des palais, à la dégradation de tous les monuments de la religion et de la royauté, applaudissait maintenant au restaurateur de la monarchie, et se prosternait devant le vénérable chef de la religion. Le cortège du nouveau César était magniOque. C'était une longue suite de dignitaires, de maréchaux , de généraux, de fonctionnaires, de chambellans, d'écuyers, dont les costumes arlistcment variés, éblouissaient de dorures et de pierreries, sur lesquels tranchaient les glorieux insignes de cet ordre que trois révolutions nouvelles n'ont pas osé détruire. C'étaient les traditions et les splendeurs de Louis XIV qui reparaissaient aux yeux d'un peuple qu'on avait saturé de la haine des rois et des prosaïques emblèmes de l'égalité. 11 n'y manquait que les descendants des courtisans du grand roi. Us ne tarderont pas à y venir; et dès que les antichambres des Tuileries leur seront ouvertes , ils s'y jetteront en foule. Napoléon.n' oublia point d'où lui venait son pouvoir. Au milieu de l'éblouissement que produisaient cet éclat et cette magniticence , il suivait de point en point le programme qu'il s'était tracé. Le succèsDigitized by Google

SUR L'EMPIRE. UT seurde Grégoire Vil et d'innocent III, des pontifes qui avaient disposé des couronnes du lu terre , n’avait pu obtenir, en échange de sa complaisance, l’apparence même de celte autorité. Napoléon voulait ^ montrer au inonde et à la France qu'il ne devait sa couronne qu’à jlui-mèuie. Il la prit sur le carreau que lui présentait le pontife, et la plaça sur sa télé. On trouva juste et simple qu’il en posât une seconde sur la télé de Joséphine; qu’il associât à sa dignité suprême celle qui avait partagé sa fortune. A ces pompes de la religion succéda, trois jours après, une solennité militaire. Tous les corps de l’armée, représentés par une députation, vinrent recevoir au Chain pde-Mars les nouveaux drapeaux de l'empire, ces aigles qui devaient flotter sur toutes les capitales du continent. Déjà même il agissait en maître de l’Europe , en changeant la forme des Etats que la victoire avait entraînés dans notre tourbillon politique. Il transformait en royaume d'Italie la république cisalpine , et posait sur son front la couronne de fer des vieux Lombards. 11 engloutissait la Ligurie dans son empire, et la divisait en trois départements français. Il donnait en même temps la principauté de Lucqucs et de Piombino à sa sœur Elisa Bacciochi , qu’importunait la grandeur de Joséphine. Parme , Plaisance et Guastalla recevaient enün une administration française. Son activité était inconcevable. Pend;' et que la renommée racontait son voyage à travers l’Italie, ii reparaissait tout à coup à Boulogne, et semblait tout occupé d’une descente qui était désormais impossible, il en accusera plus tard la faiblesse et l’incapacité de l’amiral Villeneuve qui n’avait pas su mener à lin l’étonnante combinaison de son génie, et qui, rencontré par l’amiral Calder dans les parages du Ferrol , s’était replié vers Cadix pendant que l’empereur semblait l’attendre à l’extrémité de la Manche. Mais celte rencontre, suivie de la perte de deux vaisseaux espagnols avait eu lieu le 22 juillet, et depuis plus d’un mois les regards de Napoléon étaient lixés sur un autre point que l’Angleterre. Quand la flotte combinée de IV Digitized by Google

seur de Grégoire VII et d'Innocent III, des pontifes qui avaient disposé des couronnes de la terre, n'avait pu obtenir, en échange de sa complaisance, l'apparence même de cette autorité. Napoléon voulait montrer au monde et à la France qu'il ne devait sa couronne qu'à lui-même. Il la prit sur le carreau que lui présentait le pontife, et la plaça sur sa tête. On trouva juste et simple qu'il en posât une seconde sur la tête de Joséphine; qu'il associât à sa dignité suprême celle qui avait partagé sa fortune. A ces pompes de la religion succéda, trois jours après, une solennité militaire. Tous les corps de l'armée, représentés par une députation, vinrent recevoir au Champ-de-Mars les nouveaux drapeaux de l'empire, ces aigles qui devaient flotter sur toutes les capitales du continent. Déjà même il agissait en maître de l'Europe, en changeant la forme des États que la victoire avait entraînés dans notre tourbillon politique. Il transformait en royaume d'Italie la république cisalpine, et posait sur son front la couronne de fer des vieux Lombards. Il engloutissait la Ligurie dans son empire, et la divisait en trois départements français. Il donnait en même temps la principauté de Lucques et de Piombino à sa sœur Elisa Bacciochi, qu'importunait la grandeur de Joséphine. Parme, Plaisance et Guastalla recevaient enfin une administration française.

Son activité était inconcevable. Pendant que la renommée racontait son voyage à travers l'Italie, il reparaissait tout à coup à Boulogne, et semblait tout occupé d'une descente qui était désormais impossible. Il en accusera plus tard la faiblesse et l'incapacité de l'amiral Villeneuve qui n'avait pas su mener à fin l'étonnante combinaison de son génie, et qui, rencontré par l'amiral Calder dans les parages du Ferrol, s'était replié vers Cadix pendant que l'empereur semblait l'attendre à l'extrémité de la Manche. Mais cette rencontre, suivie de la perte de deux vaisseaux espagnols avait eu lieu le 22 juillet, et depuis plus d'un mois les regards de Napoléon étaient fixés sur un autre point que l'Angleterre. Quand la flotte combinée de

The text on this page is estimated to be only 29.90% accurate

SUR L’EMPIRE un mille hommes sur l'Adige , sous les ordres de l'archiduc Otaries. Cinquante mille autres marchèrent sur le T y roi avec l'archiduc Jean; et ceul douze mille s’avancèrent sur le Lcclt sous le commandement du général Mack , que devaient soutenir les quatre-vingt-dix mille Russes promis par Alexandre. Napoléon ne pouvait ignorer ni ces négociations, ni leurs résultats. Le départ de l'ambassadeur Oubril élail un présage de guerre. Six jours après, le 5 septembre, le roi de Suède avait rappelé le sien. Des notes diplomatiques avaient été échangées entre ces deux puissances et le cabinet de Saint-Cloud. L'Angleterre avait répondu par un nouveau refus aux ouvertures pacifiques du nouvel empereur, et tous los journaux de l'Europe lui avaient annoncé que, dans la séance du 13 février 1803, l’ilt avait demandé au parlement 123 millions de francs à titre de subsides pour les puissances continentales. Les tentatives de médiation qu'avait faites le roi de Prusse, que Napoléon lui-même paraissait avoir acceptées ne devaient lui laisser aucune incertitude sur l'existence de cette troisième coalition; et le jour où il ordonna la levée du camp de Boulogne, où ses ordres furent adressés à ses armées d’Italie et d’Allemagne, il est probable qu'il lie connaissait pas encore l'échec et la retraite de l'amiral Villeneuve. îlasscua fut opposé sur l'Adige au peiner Charles; et Napoléon courut au secours de la Bavière que venait d'envahir le général Mack , pour punir l'électeur d’avoir refusé sa coopération. Napoléon seul la nécessité d'écraser cette armée autrichienne avant l'arrivée des Busses qui soûl encore en Lithuanie; et jamais combinaison plus habile n'aura été plus habilement cl plus rapidement exécutée. Le grand capitaine, qui des rochers de la Ligurie avait jadis eu moins de deux ans porté ses drapeaux aux portes de Vienne, pendant que nos généraux d'Allemagne avaient reculé trois fois vers le itliin , voulait montrer au monde que lu conquête de celle Allemagne ne lui était pas plus difficile que n'avait été celle de l'Italie. Bernadotte et l'armée d'Hanovre sont arrivés sur le liane droit de l’arDigitized by Google

mille hommes sur l'Adige, sous les ordres de l'archiduc Charles. Cinquante mille autres marchèrent sur le Tyrol avec l'archiduc Jean; et cent douze mille s'avancèrent sur le Lech sous le commandement du général Mack, que devaient soutenir les quatre-vingt-dix mille Russes promis par Alexandre.

Napoléon ne pouvait ignorer ni ces négociations, ni leurs résultats. Le départ de l'ambassadeur Oubril était un présage de guerre. Six jours après, le 5 septembre, le roi de Suède avait rappelé le sien. Des notes diplomatiques avaient été échangées entre ces deux puissances et le cabinet de Saint-Cloud. L'Angleterre avait répondu par un nouveau refus aux ouvertures pacifiques du nouvel empereur, et tous les journaux de l'Europe lui avaient annoncé que, dans la séance du 13 février 1805, Pitt avait demandé au parlement 125 millions de francs à titre de subsides pour les puissances continentales. Les tentatives de médiation qu'avait faites le roi de Prusse, que Napoléon lui-même paraissait avoir acceptées ne devaient lui laisser aucune incertitude sur l'existence de cette troisième coalition; et le jour où il ordonna la levée du camp de Boulogne, où ses ordres furent adressés à ses armées d'Italie et d'Allemagne, il est probable qu'il ne connaissait pas encore l'échec et la retraite de l'amiral Villeneuve. Massena fut opposé sur l'Adige au prince Charles; et Napoléon courut au secours de la Bavière que venait d'envahir le général Mack, pour punir l'électeur d'avoir refusé sa coopération. Napoléon sent la nécessité d'écraser cette armée autrichienne avant l'arrivée des Russes qui sont encore en Lithuanie; et jamais combinaison plus habile n'aura été plus habilement et plus rapidement exécutée. Le grand capitaine, qui des rochers de la Ligurie avait jadis en moins de deux ans porté ses drapeaux aux portes de Vienne, pendant que nos généraux d'Allemagne avaient reculé trois fois vers le Rhin, voulait montrer au monde que la conquête de cette Allemagne ne lui était pas plus difficile que n'avait été celle de l'Italie. Bernadotte et l'armée d'Hanovre sont arrivés sur le flanc droit de l'ar-

xxrm ÉTUDE inée autrichienne à travers le territoire d'Anspach , quoique garanti par la neutralité de la Prusse. Elle en sera blessée, elle s'cn plaindra même avec une sorte d'aigreur; mais Napoléon la paralysera par ses négociations et ne lui laissera pas le temps de rassembler ses troupes. Marmont et l'armée de Hollande courent se rallier à Ilernadolte. La grande armée , c'est le nom que la victoire va lui donucr, a quitté le 27 août les hauteurs de Boulogne, elle a passé le Rhin le 26 septembre, et, dix jours après, toutes les forces de Napoléon sont concentrées dans les environs de Nordlingue.Les masses autrichiennes sont déjà tournées, et dès le premier choc, le sort de la lampagne est décidé comme celui de 1 Autriche. En apprenant a Strasbourg les mouvements et la position du général Mack, Napoléon s'était écrié que les fourches caudines étaient à Ulm , et c'est eu effet dans cette ville que l'armée autrichienne fut obligée de capituler. Le 8 octobre , Murat avait occupé Wertingen , pendant que Ncy battait à Gunlzbourg l'archiduc Ferdinand. Le 12, la ville de Munich était rendue aux Bavarois, et la ligne d'opérations de Mack entièrement coupée. Le 14, Soull faisait six mille prisonniers à Memmingen ; et, le 17 , le général ennemi , enveloppé de toutes parts, remettait sa forteresse et son armée au vainqueur qu'il se Battait peut-être de surprendre. Soixante mille prisonniers, deux cents pièces de canon, quatre-vingt-dix drapeaux étaient déjà dans les mains de Napoléon. Il l'annonce à ses soldats dans une de ces proclamations que lui seul peut écrire. 11 leur promet la conquête de l'Autriche, la destruction de l'armée russe; et les lance sur la route de Vienne Les débris de l'armée autrichienne fuient devant ses av*Snt-gardes , coupant les ponts, disputant à peine le passage des fleuves, et ne se fiant plus qu'à ces barrières naturelles pour retarder la marche du conquérant. C'est à Brannau que le maréchal Le n nés aperçut , le 29 octobre , l'avant-garde de l'armée moscovite. Elle avait rallié le corps autrichien de Meerfeldt qui venait au secours des vaincus ; mais les deux Digitized by Google

SUR 1.’ F, Ml* IR K. XXIX corps réunis n’osèrent se mesurer contre nous et se replièrent devant nos colonnes. François II crut pouvoir les arrêter par un armistice. Napoléon répondit qu’à la tête de deux cent mille hommes on ne traitait point avec unearmée qui fuyait; et sa course victorieuse n’en fut point ralentie. Sa confiance a passé dans toutes ses légions. 11 n’est point d'ohstacle qu’elles ne renversent. Mortier est environné à Diernstein par toute l’armée de Kuluzow. Il n’a que cinq mille Français, et le Danube le sépare de la grande armée. Que lui importe ! Kuluzow est mis en déroule, et laisse aux mains de Mortier plus de prisonniers que son vainqueur ne compte de soldats. Vienne ne saura pas mieux se défendre. Napoléon commande dans cette capitale, quarante jours après qu’il a quitté la sienne. Lanncs cl Murat s’emparent des ponts du Danube que les fuyards n'ont pas le temps de détruire; et les Français courent au devant de l'empereur Alexandre qui est enlin arrivé sur l’extréme frontière de la Moravie. La jactance de ce monarque annonce r.n aveuglement inconcevable. Il esta la vérité supérieur en nombre aux quatre-vingt mille hommes que Napoléon lui présente. Les archiducs ont abandonné le Tvrol et l’Italie et marchent au secours de Vienne à la télé de quatre-vingtdix nulle combattants. La Bohème et la Hongrie sont prêtes à se lever en masse; la Prusse, ébranlée par la violation de son territoire , entraînée enfin par l’exa'lation d'Alexandre, ne demandait plus pour se rallier à la coalition qu'à faire une dernière tentative pour ramener Napoléon à une politique plus modérée. Le comte de Haugxvitz était venu apporter cet ultimatum, le 28 novembre, au quartier général du vainqueur; mais l'armée qui devait l’appuyer était à cent lieues du champ de bataille, et i’ennemi que venait affronter le Moscovite connaissait le prix du temps. Napoléon se joue de l’envoyé prussien, il s’indigne de la jactance d’Alexandre et de sa cour guerrière. île l'insolence de l’aide-de-camp Dolgorouki qui vient lui proposer la paix au prix de la Hollande et de l'Italie, a Quand vous seriez campés sur les hauteurs de Montmartre, dit-il, je ne répondrai; Digitized by Google

corps réunis n'osèrent se mesurer contre nous et se replièrent devant nos colonnes. François II crut pouvoir les arrêter par un armistice. Napoléon répondit qu'à la tête de deux cent mille hommes on ne traitait point avec une armée qui fuyait; et sa course victorieuse n'en fut point ralentie. Sa confiance a passé dans toutes ses légions. Il n'est point d'obstacle qu'elles ne renversent. Mortier est environné à Diernstein par toute l'armée de Kutuzow. Il n'a que cinq mille Français, et le Danube le sépare de la grande armée. Que lui importe! Kutuzow est mis en déroute, et laisse aux mains de Mortier plus de prisonniers que son vainqueur ne compte de soldats. Vienne ne saura pas mieux se défendre. Napoléon commande dans cette capitale, quarante jours après qu'il a quitté la sienne. Lannes et Murat s'emparent des ponts du Danube que les fuyards n'ont pas le temps de détruire; et les Français courent au devant de l'empereur Alexandre qui est enfin arrivé sur l'extrême frontière de la Moravie. La jactance de ce monarque annonce un aveuglement inconcevable. Il est à la vérité supérieur en nombre aux quatre-vingt mille hommes que Napoléon lui présente. Les archiducs ont abandonné le Tyrol et l'Italie et marchent au secours de Vienne à la tête de quatre-vingt-dix mille combattants. La Bohême et la Hongrie sont prêtes à se lever en masse; la Prusse, ébranlée par la violation de son territoire, entraînée enfin par l'exaltation d'Alexandre, ne demandait plus pour se rallier à la coalition qu'à faire une dernière tentative pour ramener Napoléon à une politique plus modérée. Le comte de Haugwitz était venu apporter cet ultimatum, le 28 novembre, au quartier général du vainqueur; mais l'armée qui devait l'appuyer était à cent lieues du champ de bataille, et l'ennemi que venait affronter le Moscovite connaissait le prix du temps. Napoléon se joue de l'envoyé prussien, il s'indigne de la jactance d'Alexandre et de sa cour guerrière, de l'insolence de l'aide-de-camp Dolgorouki qui vient lui proposer la paix au prix de la Hollande et de l'Italie. « Quand vous seriez campés sur les hauteurs de Montmartre, dit-il, je ne répondrais

m ÉÏUIÏE qu’à coups ire cauon a ces impertinences. » Nobles paroles que la fortune le forcera plus tard à démentir. Celles qu'il répondit à Berthier furent plus prophétiques. * Avant demain soir cette année est à moi, dit-il le i" décembre, • et le 21a prophétie était accomplie. Ce jour était l'anniversaire de son couronnement; et dans la veillée qui précéda la journée d'Austerlitz, cinquante mille bouchons df paille furent allumés au beut des baïonnettes en signe de réjouissance. Le jour parut enfin, et quatre-vingt mille Français se levèrent en face de cent mille Busses ou Autrichiens. « Souvenez-vous, dit Napoléon à ses soldats, que celle bataille doit être un combat de géants. Il faut finir par un coup de tonnerre qui apprenuc au monde que vous n'avez plus de rivaux.» Le maréchal Soult, l'un des héros de Zurich et du siège de Gênes, ouvrit cette journée mémorable par un de ccs traits d'audace qui décident la victoire. Le sort de la journée était sur les hauteurs de Prœlzcu : il avait promis de les enlever en moins d’une heure, et il tint parole. Bernadotle, Lanncs, Murat, Friant, Kellerman, Vandamme, tous les lieutenants de l'empereur se montrèrent dignes de leur réputation. L'armée russe fut anéantie. Les deux alliées perdirent quarante mille hommes, cent pièces de canon , quarante-cinq drapeaux et une innombrable quantité de bagages. « Je suis content de vous, dit Napoléon à ses soldats»; et ccs mots magiques- consolaient de toutes les fatigues, effaçaient tous les dangers, produisaient des miracles d'intrépidité. Alexandre fut abattu. Celui qui voulait nous forcer d'évacuer la Hollande et l'Italie, fut trop heureux de rentrer dansson empire. Cerné de toutes parts, il considéra comme un bienfait le sauf-conduit que son allié avait obtenu pour lui. François 11 était venu lui-même demander la paix à son vainqueur, et il l'acheta partie grands sacrifices. Les préliminaires seuls lui coûtèrent cent millions. Le traité de Presbourg, «ui en fut I?. suite , lui enleva le territoire de Venise qui fut annexé uU royaume d'Italie, le margraviat de Burgau, leVoralbcrg, le Tyrol , et autres seigneuries de Souabe et de F ranconie dont la BaDigitized by Google

qu'à coups de canon à ces impertinences. » Nobles paroles que la fortune le forcera plus tard à démentir. Celles qu'il répondit à Berthier furent plus prophétiques. « Avant demain soir cette armée est à moi, dit-il le 1er décembre, » et le 2 la prophétie était accomplie. Ce jour était l'anniversaire de son couronnement; et dans la veillée qui précéda la journée d'Austerlitz, cinquante mille bouchons de paille furent allumés au bout des baïonnettes en signe de réjouissance. Le jour parut enfin, et quatre-vingt mille Français se levèrent en face de cent mille Russes ou Autrichiens. « Souvenez-vous, dit Napoléon à ses soldats, que cette bataille doit être un combat de géants. Il faut finir par un coup de tonnerre qui apprenne au monde que vous n'avez plus de rivaux.» Le maréchal Soult, l'un des héros de Zurich et du siége de Gênes, ouvrit cette journée mémorable par un de ces traits d'audace qui décident la victoire. Le sort de la journée était sur les hauteurs de Prœtzen : il avait promis de les enlever en moins d'une heure, et il tint parole. Bernadotte, Lannes, Murat, Friant, Kellerman, Vandamme, tous les lieutenants de l'empereur se montrèrent dignes de leur réputation. L'armée russe fut anéantie. Les deux alliées perdirent quarante mille hommes, cent pièces de canon, quarante-cinq drapeaux et une innombrable quantité de bagages. « Je suis content de vous, dit Napoléon à ses soldats »; et ces mots magiques consolaient de toutes les fatigues, effaçaient tous les dangers, produisaient des miracles d'intrépidité. Alexandre fut abattu. Celui qui voulait nous forcer d'évacuer la Hollande et l'Italie, fut trop heureux de rentrer dans son empire. Cerné de toutes parts, il considéra comme un bienfait le sauf-conduit que son allié avait obtenu pour lui. François II était venu lui-même demander la paix à son vainqueur, et il l'acheta par de grands sacrifices. Les préliminaires seuls lui coûtèrent cent millions. Le traité de Presbourg, qui en fut la suite, lui enleva le territoire de Venise qui fut annexé au royaume d'Italie, le margraviat de Burgau, le Voralberg, le Tyrol, et autres seigneuries de Souabe et de Franconie dont la Ba-

The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate

SCR L'EMPIRE. un vièrs fut accrue; le Wurtemberg et l’électeur de Bade reçurent également des augmentations de territoire. L’Autriche perdit trois millions de sujets, et ralilia en même temps tous les arrangements de .Napoléon eu Italie et eu Hollande. La nouvelle princesse de Lucques fut reconnue , le litre de roi fut donné aux électeurs de Wurtemberg eide Bavière en récompense d’une fidélité momentanée qui fut suivi plus tard de la plus noire ingratitude; le comte de Haugwilz, qui parlait encore de rullimatuui de son maître, ne lui rapporta que l’ordre de eéder la principauté d'Anspach, celle de Neuchâtel elle duché de Clèves en échange du Hanovre dont on lui permettait dt prendre possession. Le roi de Naples ayant seulement menacé do faire une diversion en faveur du prince Charles fut dépossédé de son royaume , et Joseph Bonaparte eut ordre d'aller prendre ce diadème. Ce u’élait point dans le traité de l’reshourg; mais Napoléon commençait une nouvelle série d’empiètements que son epée se char géra de justifier. Eugène Ueauharnais. son (ils adoptif, est déclaré prince héritier de sa couronne d'Italie; le grand duché de Cléves et do Berg est adjugé à son beau-frère Murat, qui reçoit ainsi le litre de prince. La princesse Pauline sa sœur est nommée duchesse de Guastalla, et le Udèle Berthier, prince de Neuchélel et de Valcngin; ainsi sous les auspices de la victoire une noblesse nouvelle s’élève en France aux acclamations de ce même peuple qui avait proscrit l’ancienne. Une foule de villes d'Italie sont érigées en duchés qui donnent leur nom aux maréchaux . aux ministres, aux grands dignitaires de l'Empire. Des litres de comte, de haro n, de chevalier sont distribués aux sénateurs, aux généraux, aux colonels, aux conseillers d'Etat. L'ère républicaine contraste avec ce nouvel ordre de choses, Napoléon la jette parmi les immondices de la révolution et reprend le calendrier grégorien. Le sénat décerne en même temps un monument triomphal au vainqueur d'Austerlitz, et les canons apportés de Vienne sont fondus et dressés eu colonne sur la place Vendôme. Dans le fracas des acclamations publiques , dans cette Digitized by Google

vière fut accrue ; le Wurtemberg et l'électeur de Bade reçurent également des augmentations de territoire. L'Autriche perdit trois millions de sujets, et ratifia en même temps tous les arrangements de Napoléon en Italie et en Hollande. La nouvelle princesse de Lucques fut reconnue, le titre de roi fut donné aux électeurs de Wurtemberg et de Bavière en récompense d'une fidélité momentanée qui fut suivi plus tard de la plus noire ingratitude ; le comte de Haugwitz, qui parlait encore de l'ultimatum de son maître, ne lui rapporta que l'ordre de céder la principauté d'Anspach, celle de Neuchâtel et le duché de Clèves en échange du Hanovre dont on lui permettait de prendre possession. Le roi de Naples ayant seulement menacé de faire une diversion en faveur du prince Charles fut dépossédé de son royaume, et Joseph Bonaparte eut ordre d'aller prendre ce diadème. Ce n'était point dans le traité de Presbourg ; mais Napoléon commençait une nouvelle série d'empiètements que son epée se chargera de justifier. Eugène Beauharnais, son fils adoptif, est déclaré prince héritier de sa couronne d'Italie ; le grand duché de Cléves et de Berg est adjugé à son beau-frère Murat, qui reçoit ainsi le titre de prince. La princesse Pauline sa sœur est nommée duchesse de Guastalla, et le fidèle Berthier, prince de Neuchâtel et de Valengin ; ainsi sous les auspices de la victoire une noblesse nouvelle s'élève en France aux acclamations de ce même peuple qui avait proscrit l'ancienne. Une foule de villes d'Italie sont érigées en duchés qui donnent leur nom aux maréchaux, aux ministres, aux grands dignitaires de l'Empire. Des titres de comte, de baron, de chevalier sont distribués aux sénateurs, aux généraux, aux colonels, aux conseillers d'État. L'ère républicaine contraste avec ce nouvel ordre de choses, Napoléon la jette parmi les immondices de la révolution et reprend le calendrier grégorien. Le sénat décerne en même temps un monument triomphal au vainqueur d'Austerlitz, et les canons apportés de Vienne sont fondus et dressés en colonne sur la place Vendôme. Dans le fracas des acclamations publiques, dans cette

mn BTünr bruyante transformation d’hommes et d'Etats, Napoléon s'aperçoit qu’il a oublié la république de Hollande ; il en fait un royaume et force pour ainsi dire son frère Louis de l’accepter. Un conseil, un ordre arrive en même temps aux princes d'Allemagne de faire entrej eux un traité d'alliance offensive et défensive; et la Confédération du ltliin vient se former à Paris sous les auspices de Napoléon qui s’en déclare le chef sous le nom de protecteur. L’empire d'Allemagne est détruit, et François 11 se résigne à n'être plus qu’un empereur d’Autriche ; mais d’auli ?s s’en irritent et s'arment pour l’indépendance germanique. L'empereur de Russie refuse de ratifier le traité de paix que sou ambassadeur a signé à Paris. Le plénipotentiaire anglais rompt les conférences cl retourne en Angleterre, que la mort de Fox a rendue à ses instincts de haine et de vengeance. La sagesse du roi de Prusse cède aux instances de ses frères, à l'influence de la reine. Cent cinquante mille Prussiens sont réunis aux contingents de la Saxe sous les ordres du vieux duc de llrunswick, le héros du manifeste de 1792. La quatrième coalition est formée, et montre la même jactance que les autres. Frédéric-Guillaume renouvelle les imprudences de François II. Il n'attend point les armées russes, et se précipite en étourdi dans un abîme de désastres. Telle est l’imprévoyance de son orgueil qu’il somme Napoléon de vider l'Allemagne. La réponse ne se lit pas attendre. Six corps d'armée marchèrent sur la Saale, à la rencontre des Prussiens qui se concentraient dans les champs d'iéna. Les premiers coups lurent portés par Murat , le 8 octobre. Deux jours apres périssait , à la tête de sou avant-garde , le prince Ferdidaud, le principal instigateur de celle guerre, et le 14 la monarchie prussienne s'éçroulail tout entière sous les coups de Napoléon. Pendant qu'il dispersaità léna les corps de Tauenzieu, de llohenlohe et de Huche!, le maréchal Davoust anéantissait dans Averslaedt ceux de Brunswick et de Mielendorf. Ces deux généraux furent blessés à mort et ne survécurent pas longtemps à leur défaite. Trente mille de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

sur L uupine. 1UIU leurs soldats furent tués nu pris. Trois cents canons et soixante drapeaux restèrent aux mains du vainqueur. Leurs divisions mutilées, chassées, pressées de toutes parts, capitulèrent l'une après l'autre. Slcttin, Magdehnurp, Lubeck, toutes les places fortes se tendirent sans essayer de se défendre. Il ne resta a Frédéric-Cuillaunie que le Vieille-Prusse et les promesses de son puissant allié. L'électeur de Hesse Tut enveloppé dans sa ruine. Napoléon n'avait point ignoré le traité qui l'unissait au roi vaincu, les prépartifs qu'il avait faits poui le soutenir. Ses Liais furent occupés, et le Moniteur annonça que la sûreté de la France était iueompalilde avec l'existence de cellp maison. L'électeur de Saxe Tut mieux traité; quoiqu'il edt pris une part plus active à celte guerre, il convint à la politique de Napoléon de le considérer comme neutre, de lui renvoyer ses troupes; il lui donna même le litre de roi, qu'il mérita par sa Odéiilé. Le duc de iUecklemhourg partagea le sort de la liesse. La Pologne se souleva à l'approche de l'armée française qui poussa ses conquêtes jusqu'à Varsovie. Mai;; avant d'y porter son quartier général. Napoléon rendit à Uerlin, le 28 novembre, le fameux décret qui mettait les lies Britanniques en étal de blocus, et interdisait tout commerce, toute communication avec elles aux peuples et aux souverains qui étaient sous sa dépendance. Ce décret sera fertile en dissentiments politiques cl deviendra la source ou le prétexte des guerres les plus désastreuses. Cependant quatre colonnes russes étaient entrées dans la Pologne prussienne, et ralliaient les tristes débris de la monarchie qu'elles ne pouvaient plus que venger. Mais celle consolation même leur fut refii'ée. Les champs de Czarnwo, de Guiv.no, de Pullusk, dcfiolyniiti, les virent reculer devant nos maréchaux. Le vieux Kamenskoï générai de Catherine, rebuté par ces premiers revers, remit le commandement de l'armée russe à Bennigsen ; et l'hiver parut suspendre un moment cette guerre acharnée. Mau le nouveau général d'Alexaudre n'employa ce repos qu'à préparer de nouvelles attaques. Il ma. y Digitized by Google

leurs soldats furent tués ou pris. Trois cents canons et soixante drapeaux restèrent aux mains du vainqueur. Leurs divisions mutilées, chassées, pressées de toutes parts, capitulèrent l'une après l'autre. Stettin, Magdebourg, Lubeck, toutes les places fortes se rendirent sans essayer de se défendre. Il ne resta à Frédéric-Guillaume que le Vieille-Prusse et les promesses de son puissant allié. L'électeur de Hesse fut enveloppé dans sa ruine. Napoléon n'avait point ignoré le traité qui l'unissait au roi vaincu, les prépartifs qu'il avait faits pour le soutenir. Ses États furent occupés, et le *Moniteur* annonça que la sûreté de la France était incompatible avec l'existence de cette maison. L'électeur de Saxe fut mieux traité; quoiqu'il eût pris une part plus active à cette guerre, il convint à la politique de Napoléon de le considérer comme neutre, de lui renvoyer ses troupes; il lui donna même le titre de roi, qu'il mérita par sa fidélité. Le duc de Mecklembourg partagea le sort de la Hesse. La Pologne se souleva à l'approche de l'armée française qui poussa ses conquêtes jusqu'à Varsovie. Mais avant d'y porter son quartier général, Napoléon rendit à Berlin, le 28 novembre, le fameux décret qui mettait les Iles Britanniques en état de blocus, et interdisait tout commerce, toute communication avec elles aux peuples et aux souverains qui étaient sous sa dépendance. Ce décret sera fertile en dissentiments politiques et deviendra la source ou le prétexte des guerres les plus désastreuses.

Cependant quatre colonnes russes étaient entrées dans la Pologne prussienne, et ralliaient les tristes débris de la monarchie qu'elles ne pouvaient plus que venger. Mais cette consolation même leur fut refusée. Les champs de Czarnowo, de Gurzno, de Pultusk, de Golymin, les virent reculer devant nos maréchaux. Le vieux Kamenskoï général de Catherine, rebuté par ces premiers revers, remit le commandement de l'armée russe à Bennigsen; et l'hiver parut suspendre un moment cette guerre acharnée. Mais le nouveau général d'Alexandre n'employa ce repos qu'à préparer de nouvelles attaques. Il ma-

xujr ÉTUDE nœuvra sur la gauche de nos cantonnements, qui se re| lièrent vivement à son approche. Napoléon le laissa poursuivre sa pointe sur la liasse Vislulecl uinmeuvra de sou côté pour lui couper la retraite. Le temps était horrible, les chemins défoncés; une neige épaisse obscurcissait l'atmosphère. Les deux armées se rencontrèrent dans Eylau. Soixante mille Français y combattirent contre quatre-vingt mille Russes et le corps prussien de Lestocq. Les pertes furent immenses de part et d'autre, mais le champ de bataille resta à Napoléon. Il était couvert de morts. Des lignes d'infanterie étaient couchées tout entières sur la neige. Bennigsen y perdit seize drapeaux et soixante-trois pièces de canon , et laissa les Français reprendre en paix leurs quartiers d'hiver. Le canon ne tonna plus qu'autour des forteresses de Neisse, de Dantzig et de Colherg. Neisse se rendit à Vaudamme après trois mois de siège; Dantzig, après ciuquaule-un jours de tranchée ouverte, fut remise au maréchal Lefebvre par le Prussien Kalkrculh, le 24 mai 1807. Le major de Gueiscnau, gouverneur de Colherg, fut le seul qui, dans celte guerre, ne se déshonora point par une capitulation. Pendant le repos des armées, la diplomatie ne resta point oisive. L'Autriche ofTrit sa médiation aux parties belligérantes; mais ses négociations furent inutiles; le roi de Prusse se montra constamment au-dessus de sa mauvaise fortune. Dépouillé de ses Étals, dépourvu d'armées, refoulé jusqu'aux extrémités de son royaume, il reprit les vastes projets de Pitt pour la délivrance de l'Europe, et signa, le 20 avril, avec le czar, la convention de Barlcnstein, dans le frivole espoir que l'Autriche y accéderait et y entraînerait tous les souverains d Allemagne. Les combats de Lomiltcn et de Deppen sur la Passarge, ceux d'Ilcilsherg et de Gulstadl, et euGn la bataille de Friedland enlevèrent à Frédéric-Guillaume ses dernières espérances. Celte bataille fut livrée le 14 juin, jour anniversaire de Marengo. Elle fut moins meurtrière , mais plus décisive que celle d'Eylau. L'année russe et le corps prussien de Lestocq furent rejetés au dçià Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

SUR L’EMPIRE. uinn du Niémen, et Napoléon porta son quartier général & Tilsitt, sur l'extrême frontière de l'empire des czars. C’est là qu'eut lieu celle entrevue si célèbre et si dramatique des deux empereurs qui parurent montrer une égale indifférence pour les malheurs do Frédéric Guillaume. Ce roi n’y assista qu’en suppliant. La politique d'Alexan dre y fut subitement changée; cl l'allié, le protecteur de tous les ennemis de là France devint toul-à-coup l’ami le plus dévoué de Napoléon. Ce fut pour lui

plaire que

du Niémen, et Napoléon porta son quartier général à Tilsitt, sur l'extrême frontière de l'empire des czars. C'est là qu'eut lieu cette entrevue si célèbre et si dramatique des deux empereurs qui parurent montrer une égale indifférence pour les malheurs de Frédéric Guillaume. Ce roi n'y assista qu'en suppliant. La politique d'Alexandre y fut subitement changée; et l'allié, le protecteur de tous les ennemis de la France devint tout-à-coup l'ami le plus dévoué de Napoléon. Ce fut pour lui plaire que de son côté l'empereur des Français daigna, non pas laisser, mais restituer au roi de Prusse la moitié de ses États. Alexandre ne rougit pas même d'accepter une province de son malheureux allié. Comme le nouveau roi de Naples, les royautés de Saxe, de Bavière, de Hollande, de Wurtemberg furent reconnues. Un nouveau royaume, celui de Westphalie, fut fondé en Allemagne pour Jérôme-Napoléon, d'un démembrement de la Prusse et des États de l'électeur de Hesse. Le czar adhérait par le même traité au fameux décret de Berlin, dans le cas où la Grande-Bretagne repousserait la paix qui lui serait offerte; il s'engageait même à faire accepter ce décret par les cours de Danemarck, de Suède et de Portugal qu'on serait étonné de trouver mentionné dans ce traité, si Napoléon ne nous avait accoutumés à le voir embrasser l'Europe entière dans les calculs de sa vaste politique. Il avait donné aux effets de son décret de Berlin le titre fastueux de système continental, vaniteuse et impuissante représaille des désastres qui avaient anéanti sa marine. Il se fit dès ce moment entre l'Angleterre et lui une guerre de prohibitions qui ruinèrent le commerce européen, et n'arrêtèrent qu'un moment l'essor du commerce britannique. L'incendie des marchandises anglaises, exécuté partout où dominait le drapeau ou l'influence de la France, tourna au profit des fabriques de la Grande-Bretagne; la fraude pourvut aux besoins du continent; et l'auteur de ce fameux décret fut forcé d'y recourir lui-même en inventant le système des licences qui donnait les gouffres de l'Océan pour débouché à nos manufactures. Gustave IV voulut

The text on this page is estimated to be only 28.03% accurate

uni CT DDE affranchir la Suède de cette oppression. Le cznr lui enleva la Finlande: et plus lard un maréchal français, Ih-rnadtille. lui ravit ses Elnls el sou diadème. L'Aulriclic s'y soumit ou s'efforça du moins de s'y soumettre, el il lui eu coula pour avoir essayé de s'y soustraire. Blais cette oppression ne fut que passagère, el la réaction devait un jour emporter Napoléon lui-même, et sa famille, el son ein|ire. Ce fut une erreur de sa haine el une faute de son ambition. Il rut porté des coups plus sûrs à l'Angleterre en achevant les ports de Cherliourg et d'Anvers, en créant des flottes, en tournant toutes ses vues vers les eûtes de la ülanrhe. La soumission du continent éla't réelle comme l'amitié d'Alexandre, et relie amitié lui répondait de tout. Celte Allemagne, qui lui fournil depuis tant de soldats, eût été pour lui une pépinière de matelots. Il pouvait, il devait s'arrêter à ce point de grandeur où il était parvenu , à ee degré de gluirc où il nous avait élévés nous-mêmes. Il savait mieux que nous qu'il n'avait pins rien à craindre de l'Europe. S'il en eût douté, il n'aurait point affronté les hasards d'une lutte plus dangereuse avec un peuple que l'admiration soumettait à sa politique. Le cabinet de Madrid avait commis une inconséquence pendant la guerre de Prusse. Le ministre Godoî, cédant à une velléité d'indépendance, avait ordonné, le 5 octobre, dix jours avant la bataille d'Iéna , une levée de quarante mille hommes pour faire face à des dangers éventm Is. Napoléon s'irrita de cette audace. Blais Charles IV aurait facilement désavoué son jmnislrc, et l'exil du prince de la Paix aurait dû suffire au vainqueur de la Prusse el de l'empereur Alexandre. Il voulut que la monarchie espagnole payât les torts du favori ; il saisit ce prétexte pour attaquer ce dernier retranchement de la maison de Bourbon , el il aggrava celte faute en voulant dérober pour ainsi dire re qu'il aurait plus facilement conquis. Il est probable même que relit usurpation de la péninsule ibérique était depuis longtemps arrêtée dans sou esprit, car, bien avaul la proclamation du prince de la Paix, il avait Digitized by Google

affranchir la Suède de cette oppression. Le czar lui enleva la Finlande; et plus tard un maréchal français, Bernadotte, lui ravit ses États et son diadème. L'Autriche s'y soumit ou s'efforça du moins de s'y soumettre, et il lui en coûta pour avoir essayé de s'y soustraire.

Mais cette oppression ne fut que passagère, et la réaction devait un jour emporter Napoléon lui-même, et sa famille, et son empire. Ce fut une erreur de sa haine et une faute de son ambition. Il eut porté des coups plus sûrs à l'Angleterre en achevant les ports de Cherbourg et d'Anvers, en créant des flottes, en tournant toutes ses vues vers les côtes de la Manche. La soumission du continent était réelle comme l'amitié d'Alexandre, et cette amitié lui répondait de tout. Cette Allemagne, qui lui fournit depuis tant de soldats, eût été pour lui une pépinière de matelots. Il pouvait, il devait s'arrêter à ce point de grandeur où il était parvenu, à ce degré de gloire où il nous avait élevés nous-mêmes. Il savait mieux que nous qu'il n'avait plus rien à craindre de l'Europe. S'il en eût douté, il n'aurait point affronté les hasards d'une lutte plus dangereuse avec un peuple que l'admiration soumettait à sa politique. Le cabinet de Madrid avait commis une inconséquence pendant la guerre de Prusse. Le ministre Godoï, cédant à une velléité d'indépendance, avait ordonné, le 3 octobre, dix jours avant la bataille d'Iéna, une levée de quarante mille hommes pour faire face à des dangers éventuels. Napoléon s'irrita de cette audace. Mais Charles IV aurait facilement désavoué son ministre, et l'exil du prince de la Paix aurait dû suffire au vainqueur de la Prusse et de l'empereur Alexandre. Il voulut que la monarchie espagnole payât les torts du favori ; il saisit ce prétexte pour attaquer ce dernier retranchement de la maison de Bourbon, et il aggrava cette faute en voulant dérober pour ainsi dire ce qu'il aurait plus facilement conquis. Il est probable même que cette usurpation de la péninsule ibérique était depuis longtemps arrêtée dans son esprit, car, bien avant la proclamation du prince de la Paix, il avait

SUR L'EMPIRE. son enlevé à l’Espagne un corps de seize mille hommes et l'avait transporté sur les Imrds de la Baltique. Son attaque fut encore dissimulée par un traité d'alliance signé à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, et qui associait la cour de Madrid au 'partage du Portugal. C’est là que devait être indemnisé et transplanté le jeune héritier du royaume d'Elrurie que Napoléon avait fondé, et qui gênait désormais ses nou- • veaux plans sur l'Italie. La Toscane avait aussi été enlevée à la maison de Bouchon; et la princesse Elisa en avait accru son apanage. C'est sous prétexte de celte guerre de Portugal qu'une armée française pénétra dans la Péninsule. Junot Tut chargé le l'exécution du décret qui déclarait que la maison de llragance avait cessé de régner; et une réserve considérable Tut réunie à Bayonne. Charles IV ne vit pas que celte réserve était destinée à lui enlever sa couronne , il adopta le système continental, et fournit au général Junot le contingent qu'il avait promis. La maison de Braganrc abandonna l’Europe et se réfugia dans scs riches possessions d'Amérique. La maison d'Espagne était alors minée par la discorde. Les ennemis de Godoï s’étaient emparés du prince des Asturies, qui fut depuis Ferdinand VU. Celui-ci voulut se Tortiller de l'alliance de Napoléon en lui demandant une de scs nièces; mais le favori connut telle démarche, la transforma en crime d'Etat, et osa faire arrêter le trioce. Effrayé bientôt de l'indignation, que manifestait le peuple tspagnol, il révoqua cet ordre, et publia que le roi avait pardonné à son 01s. Ils renouvelèrent de concert la demande d'une princesse française. Mais tout en les flattant de celle espérance, Napoléon poussait sa réserve de Bayonne sur Madrid, sous le commandement de Mural. C’est dans le Mémorial de Sainlc-UHéne qu’il faut chercher la pensée de l’empereur, et l'aveu de ses fautes et l'expression de ses regrets. Mais il faut sc délier de celle prétendue lettre du 29 mars 18ü8, que M. de Las Cases a rapportée, et dont chaque paragraphe est contredit par la correspondance restée dans les mains de la famille Murat, et dont l’auteur de ce résumé a pris connaissance

en Digitîzed by Google

enlevé à l'Espagne un corps de seize mille hommes et l'avait transporté sur les bords de la Baltique. Son attaque fut encore dissimulée par un traité d'alliance signé à Fontainebleau, le 27 octobre 1807, et qui associait la cour de Madrid au partage du Portugal. C'est là que devait être indemnisé et transplanté le jeune héritier du royaume d'Etrurie que Napoléon avait fondé, et qui gênait désormais ses nouveaux plans sur l'Italie. La Toscane avait aussi été enlevée à la maison de Bourbon; et la princesse Elisa en avait accru son apanage. C'est sous prétexte de cette guerre de Portugal qu'une armée française pénétra dans la Péninsule. Junot fut chargé de l'exécution du décret qui déclarait que la maison de Bragance avait cessé de régner; et une réserve considérable fut réunie à Bayonne. Charles IV ne vit pas que cette réserve était destinée à lui enlever sa couronne, il adopta le système continental, et fournit au général Junot le contingent qu'il avait promis. La maison de Bragance abandonna l'Europe et se réfugia dans ses riches possessions d'Amérique.

La maison d'Espagne était alors minée par la discorde. Les ennemis de Godoï s'étaient emparés du prince des Asturies, qui fut depuis Ferdinand VII. Celui-ci voulut se fortifier de l'alliance de Napoléon en lui demandant une de ses nièces; mais le favori connut cette démarche, la transforma en crime d'Etat, et osa faire arrêter le prince. Effrayé bientôt de l'indignation que manifestait le peuple espagnol, il révoqua cet ordre, et publia que le roi avait pardonné à son fils. Ils renouvelèrent de concert la demande d'une princesse française. Mais tout en les flattant de cette espérance, Napoléon poussait sa réserve de Bayonne sur Madrid, sous le commandement de Murat. C'est dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* qu'il faut chercher la pensée de l'empereur, et l'aveu de ses fautes et l'expression de ses regrets. Mais il faut se défier de cette prétendue lettre du 29 mars 1808, que M. de Las Cases a rapportée, et dont chaque paragraphe est contredit par la correspondance restée dans les mains de la famille Murat, et dont l'auteur de ce résumé a pris connaissance en

ÉTUDE présence de M. Bignon et de M. Menneval qui l'avait en partie écrite de sa main. C'est là que se déroule l'intrigue qui amena la famille d'Espagne à Bayonne, et que se trouve l'explication de res paroles de Nnpoléod : « Le vieux roi me demandait vengeance contre son fils, le jeune prince sollicitait ma protection contre son père et me demandait une femme. Je résolus de profiter de cette occasion unique pour me délivrer de cette branche des Bourbons, continuer dans ma propre dynastie le système de Louis XIV et enchaîner l'Espagdë aux destinées de la France. > Voiii la cause unique de céltë agression. En voici le? résultats. La même bouche lès a résumés en cèS termes : « Cette malheureuse affaire d'Espagne a tourné Subitement contre moi, et a réhabilité l'Angleterre. C'est elle enfin qui rû'i perdu. » Joseph Bonaparte fut donc transporté à Madrid et laissa son trôné de Naples à Murat, qui prit le nom de Joachim. Mais l'abdication de Charles IV, celle deFerdinaht VII, l'avènement de l'usurpartenr né furent point ratifiés par le peuple. Cette Espagne qui sommeillait depuis un siècle, se réveilla terrible, se leva tout entière de Gibraltar aux Pyrénées, massaern les gouverneurs qui s'étaient donnés au nouveau monarque; et, quoique n'ayant ni munitions, ni armes, ni trésor, elle osa dénoncer la guerre au maître de l'Europe, et à la face de cent mille Français qui occupaient déjà ses provinces. De toutes parts éclatèrent des insurrections et surgirent des années, des troupes de partisans, qui harcelèrent nos divisions éparses. Moncey fut chassé du royaume de Valence, Bessfères ne remporta qu'une victoire inutile à Riosecco. Il n'étonna qu'un moment les provinces de Léon, de Galliee, et des Asturies. Le désastre de Baylen, la capi tulation de Dupont, ranima le courage et l'enthousiasme. Lefèvre Desnouettes fut repoussé de l' Aragon. Les Portugais se scmtevèreir à leur tour, soutenus par une armée anglaise qui força Jimot à si gner la reddition de Lisbonne. Un trait d'audacc inouï rendit bientôt après à l'Espagne la division que Napoléon avait reléguée dans la Digitized by Google

présence de M. Bignon et de M. Menneval qui l'avait en partie écrite de sa main. C'est là que se déroule l'intrigue qui amena la famille d'Espagne à Bayonne, et que se trouve l'explication de ces paroles de Napoléon : « Le vieux roi me demandait vengeance contre son fils, le jeune prince sollicitait ma protection contre son père et me demandait une femme. Je résolus de profiter de cette occasion unique pour me délivrer de cette branche des Bourbons, continuer dans ma propre dynastie le système de Louis XIV et enchaîner l'Espagne aux destinées de la France. » Voilà la cause unique de cette agression. En voici les résultats. La même bouche les a résumés en ces termes : « Cette malheureuse affaire d'Espagne a tourné subitement contre moi, et a réhabilité l'Angleterre. C'est elle enfin qui m'a perdu. »

Joseph Bonaparte fut donc transporté à Madrid et laissa son trône de Naples à Murat, qui prit le nom de Joachim. Mais l'abdication de Charles IV, celle de Ferdinand VII, l'avènement de l'usurpateur ne furent point ratifiés par le peuple. Cette Espagne qui sommeillait depuis un siècle, se réveilla terrible, se leva tout entière de Gibraltar aux Pyrénées, massacra les gouverneurs qui s'étaient donnés au nouveau monarque; et, quoique n'ayant ni munitions, ni armes, ni trésor, elle osa dénoncer la guerre au maître de l'Europe, et à la face de cent mille Français qui occupaient déjà ses provinces. De toutes parts éclatèrent des insurrections et surgirent des armées, des troupes de partisans, qui harcelèrent nos divisions éparses. Moncey fut chassé du royaume de Valence, Bessières ne remporta qu'une victoire inutile à Riosecco. Il n'étonna qu'un moment les provinces de Léon, de Gallice, et des Asturies. Le désastre de Baylen, la capitulation de Dupont, ranima le courage et l'enthousiasme. Lefèvre Desnouettes fut repoussé de l'Aragon. Les Portugais se soulevèrent à leur tour, soutenus par une armée anglaise qui força Junot à signer la reddition de Lisbonne. Un trait d'audace inouï rendit bientôt après à l'Espagne la division que Napoléon avait reléguée dans la

SUR L'EMPIRE. usx Fionie. La Romana eut la gloire de l'enlever et de la ramener à travers l'Océan dans le port de la Corogne. Joseph fui contraint d'abandonner sa nouvelle capitale; et l'armée française, réduite en moins 4e quatre mois à cinquante mille hommes, ne replia ver" les Pyrénées et prit position à Viitoria, sur la rive gauche de l'Ebre, . Napoléon frémit il ces nouvelles désastreuses. Il s'empressa de diriger sur Bayonne les corps de Lannes, de Victor, de Lefebvre, et le* conliugeuU de Bade, de Wurtemberg, de Westphalie. Soixantedix mille hommes rejoignirent au mois d'octobre l'armée de Joseph ; soixante mille autres étaient en marche pour s'y réunir. Mais avant de s'y porter lui-méuie , Napoléon voulut s'assurer de la tranquillité de l'Allemagne, et convoqua dans Erfurth cette assemblée de souverains et de primes, qui vinrent renouveler dans ses mains l'hommage de leur fidélité. Alexandre y arriva le même jour que son illustre allié. Tous les premiers ministres de ces cours assistèrent à çetle conférence célèbre, qui dura depuis le 27 septembre jusqu'au 14 octobre, anniversaire de la bataille d'Iéna. Il avait dit à Talina : Venez à EiTulh, je vous donnerai un parterre de rois; et le spectacle le plus étonnant de ces soirées dramatiques n'était pas sur la scène. On se demande aujourd'hui quel est le secret de la magie qui s'attache au nom de l'empereur : nos philosophes, nos orateurs, nos prétendus hommes d'Etat s'étonnent de la popularité de celle grande mémoire, de l'inanité de leur propre puissance devant l'ombre d'un grand homme. C'est que cet homme avait mis les rois et les peuples de l'Europe aux pieds de la France, et que le peuple s'en souvient. Journalistes , tribuns , rêveurs d'utopies sociales , criez bien haut pe If liberté manquait à ce spectacle. Qui donc y pensait alors? Qui donc y penserait aujourd'hui , si la même gloire nous était donnée? Une pensée de paix occupa les deux maîtres du continent. Us l'offrirent de concert à l'Angleterre, avant de rompre leurs conférences. Mais le ministre Canniug n'avait garde d'ouvrir à Napoléon cette porte de salut, et en exigeant que les insurgés espagnols, dont il Digitized by Google

Fionie. La Romana eut la gloire de l'enlever et de la ramener à travers l'Océan dans le port de la Corogne. Joseph fut contraint d'abandonner sa nouvelle capitale; et l'armée française, réduite en moins de quatre mois à cinquante mille hommes, se replia vers les Pyrénées et prit position à Vittoria, sur la rive gauche de l'Ebre,

Napoléon frémit à ces nouvelles désastreuses. Il s'empressa de diriger sur Bayonne les corps de Lannes, de Victor, de Lefebvre, et les contingents de Bade, de Wurtemberg, de Westphalie. Soixante-dix mille hommes rejoignirent au mois d'octobre l'armée de Joseph; soixante mille autres étaient en marche pour s'y réunir. Mais avant de s'y porter lui-même, Napoléon voulut s'assurer de la tranquillité de l'Allemagne, et convoqua dans Erfurth cette assemblée de souverains et de princes, qui vinrent renouveler dans ses mains l'hommage de leur fidélité. Alexandre y arriva le même jour que son illustre allié. Tous les premiers ministres de ces cours assistèrent à cette conférence célèbre, qui dura depuis le 27 septembre jusqu'au 14 octobre, anniversaire de la bataille d'Iéna. Il avait dit à Talma: Venez à Erfuth, je vous donnerai un parterre de rois; et le spectacle le plus étonnant de ces soirées dramatiques n'était pas sur la scène. On se demande aujourd'hui quel est le secret de la magie qui s'attache au nom de l'empereur: nos philosophes, nos orateurs, nos prétendus hommes d'État s'étonnent de la popularité de cette grande mémoire, de l'inanité de leur propre puissance devant l'ombre d'un grand homme. C'est que cet homme avait mis les rois et les peuples de l'Europe aux pieds de la France, et que le peuple s'en souvient. Journalistes, tribuns, rêveurs d'utopies sociales, criez bien haut que la liberté manquait à ce spectacle. Qui donc y pensait alors? Qui donc y penserait aujourd'hui, si la même gloire nous était donnée? Une pensée de paix occupa les deux maîtres du continent. Ils l'offrirent de concert à l'Angleterre, avant de rompre leurs conférences. Mais le ministre Canning n'avait garde d'ouvrir à Napoléon cette porte de salut, et en exigeant que les insurgés espagnols, dont il

XL ÉTUDE avait reconnu les droits, fussent admis au congrès, il savait bien que cette clause ue serait pas consentie par uu homme qui regardait comme des droits acquis tons les empiètements de son épèe. Alexandre fut seul de lionne foi dans cette négociation avortée, dont, au reste, Napoléon n'attendit point le résultat. Vingt jours après l'entrevue d'Erfurlh, il avait passé l'Ebre à la tête de son armée ; le 10 novembre , Sonll s'emparait de Burgos ; le fl , Victor, Lefebvre et Maison gagnaient la bataille d'Espinosa; le 23, Victor forçait. les délilés de Somo-Sicrra , et le 4 décembre Napoléon replaçait son frère sur le trône de Madrid. L'approche d'une armée anglaise , commandée par John Moore, le rappela bientôt vers le royaume de Léon , «pie le maréchal Soult avait peine à défendre. Il y arriva, suivi de quarante mille boulines, devant lesquels les Anglais reculèrent sans combattre; et roulent de les avoir accompagnés jusqu'au delà d'Asiorga , Napoléon repartit subitement pour sa capitale, laissant au maréchal le soin et les oyens de les anéantir. Sonll accomplit cet ordre, le 16 janvier 1809. Il les battit sous les murs de la f.orogne, et les rejeta dans leurs vaisseaux, où ils n'emporlèrcnl que le cadavre de leur général. Les nouvelles du Nord avaient causé la retraite subite de Napoléon. L'Autriche ne s'était pas soumise de bonne grâce aux conséquences du traité de Presbourg. Elle avait rétabli ses finances, recruté ses armées, masqué tous ses préparatifs par une indifférence affectée, par une apparente soumission aux décrets de Berlin cl de Milan. Napoléon ne s'y trompait point. Dès le mois de juillet 1808, il avait adressé des représentations énergiques au cabinet de Vienne. Le 15 août, en présence du corps diplomatique, il avait demandé compte à l'ambassadeur Mctlrrnicli des armements de son maître; c'est pour observer de plus près celte altitude menaçante de l'Autriche, et l'effet qu'elle pouvait produire sur les princes d'Allemagne, qu'avait été combinée l'entrevue d'Erfurlh ; mais, dès son arrivée, le Digitized by Google

SUR L’EMPIRE: xu baron de Vincent était venu lui rendre une lettre de François II, qui avait dissipé ses inquiétudes. Ce message n'était pourtant qu'une perGdie; François était secrètement rentré dans l'alliance de l'Angleterre. Les embarras que Napoléon s'était créés en Espagne lui offraient une occasion de vengeance qu'il était impatient de saisir ; et ce fut en accourant de Madrid au secours du maréchal Soult que des rapports plus certains dévoilèrent à Napoléon la perfidie de l'Autriche. Il a bientôt calculé les ressources qui lui restent pour faire face à cette guerre imprévue, et combiné les moyeus d’en faire repentir les auteurs. Ses ordres partent de Valladolid dès les premiers jours de janvier. Les quatre divisions qui se dirigeaient sur l'Espagne s’arrêtent à Lyon , et rétrogradent vers le Rhin à marcher forcées, sous les ordresde Masséna. Le maréchal Lefebvre va prendre le commandement du contingent bavarois ; vingt mille Saxons sont rassemblés par Bernadotte ; Davoust réunit les cinquante mille hommes cantonnés dans la Thuringe; Vandamme rallie les contingents des autres princes de la confédération , et le corps d’Oudinot s'avance de Hanau sur le Danube. L’archiduc Charles, nommé généralissime d'une armée qu’il avai reconstruite, pouvait empêcher la concentration de tous ces corps, les détruire peut-être dans leur isolement ; il avait cent quatre-vingt mille combattants sous ses ordres, et des réserves nombreuses s’avancaient de tous côtés pour le soutenir. Mais il mit moins d’activité dans l’exé cution de ses plans que l’Autriche n’avait mis de perfidie à les combiner. Le rendez-vous de l’armée française était à Abensberg; et malgré les prévisions de l’archiduc, ce grand mouvement stratégique fut achevé le 18 avril, au moment où celui qui l’avait ordonné arrivait pour en recueillir les fruits. Napoléon résolut sur le champ de couper l’armée autrichienne. Il battit, le 20, les corps d’Hiller et du prince Louis , les poussa jusqu'à Landshut ; et laissant à Bessières le soin de les contenir sur la rive droite de l'Iscr, il retomba sur le centre et l'aile droite de l’archidue. La bataille d'Eckmulh, qu'il lui VJ Digitized by Google

baron de Vincent était venu lui rendre une lettre de François II, qui avait dissipé ses inquiétudes. Ce message n'était pourtant qu'une perfidie ; François était secrètement rentré dans l'alliance de l'Angleterre. Les embarras que Napoléon s'était créés en Espagne lui offraient une occasion de vengeance qu'il était impatient de saisir ; et ce fut en accourant de Madrid au secours du maréchal Soult que des rapports plus certains dévoilèrent à Napoléon la perfidie de l'Autriche. Il a bientôt calculé les ressources qui lui restent pour faire face à cette guerre imprévue, et combiné les moyens d'en faire repentir les auteurs. Ses ordres partent de Valladolid dès les premiers jours de janvier. Les quatre divisions qui se dirigeaient sur l'Espagne s'arrêtent à Lyon, et rétrogradent vers le Rhin à marcher forcées, sous les ordresde Masséna. Le maréchal Lefebvre va prendre le commandement du contingent bavarois ; vingt mille Saxons sont rassemblés par Bernadotte ; Davoust réunit les cinquante mille hommes cantonnés dans la Thuringe ; Vandamme rallie les contingents des autres princes de la confédération, et le corps d'Oudinot s'avance de Hanau sur le Danube.

L'archiduc Charles, nommé généralissime d'une armée qu'il avai reconstruite, pouvait empêcher la concentration de tous ces corps, les détruire peut-être dans leur isolement ; il avait cent quatre-vingt mille combattants sous ses ordres, et des réserves nombreuses s'avançaient de tous côtés pour le soutenir. Mais il mit moins d'activité dans l'exécution de ses plans que l'Autriche n'avait mis de perfidie à les combiner. Le rendez-vous de l'armée française était à Abensberg ; et malgré les prévisions de l'archiduc, ce grand mouvement stratégique fut achevé le 18 avril, au moment où celui qui l'avait ordonné arrivait pour en recueillir les fruits. Napoléon résolut sur le champ de couper l'armée autrichienne. Il battit, le 20, les corps d'Hiller et du prince Louis, les poussa jusqu'à Landshut ; et laissant à Bessières le soin de les contenir sur la rive droite de l'Iser, il retomba sur le centre et l'aile droite de l'archidue. La bataille d'Eckmulh, qu'il lui

ÉTUDE *LH livra le 22, et où le maréchal Davoust acquit un nouveau titre de gloire , eût fini par la destruction de l’armée aulri.liienne , si le colonel Coutard n'avait capitulé la veille dans Ralisbonne, et livré le pont du Danube au prince Charles, qui put ainsi se retirer sous la proeclion de sa cavalerie , après avoir perdu vingt-cinq mille hommes, douze drapeaux et cent pièces de canon. Il rejoignit le corps de Bellegarde , et se replia vers la Bohême. Napoléon ne jugea point à propos de le suivre. Il reprit la roule de Vienne , et reparut le 10 mai sous les-murs de cette capitale, qui fut vainement défendue par l’archiduc Maximilien. Une capitulation la remit dans ses mains ; mais plus heureux que dans la campagne de 1803, les vaincus eurent le temps de faire sauter les ponts du Danube. Napoléon sentit que ce n’était plus la même guerre. L’Autriche s’était relevée : ses peuples répondaient au patriotisme de leurs princes. Elle était seule contre nous ; elle n'avait plus les Busses pour alliés , et se montrait cependant plus forte. L'archiduc Charles était arrivé en face devienne, sur la rive gauche du Danube , et il venait en disputer le passage. Maîtres de l'ile de Lobau, les Français jetèrent un pont sur le troisième bras du Heure, et dans la nuit du 20 au 2i mai, ils rejoignirent leur ennemi entre Gros-Aspern et Essling. Les journées sanglantes qui uortent ces deux noms et les dates du 21 et du 22, nous coûtèrent de grandes-pertes. C'est la que périt le brave Lannes, l’nq des plus anciens et des plus intrépides lieutenants de l’empereur, qui n'osa poin risquer une troisième bataille. Il se replia dans l’ile de Lobau, et s’y trouva tout à coup séparé de Vienne. L’archiduc avait rassemblé un grand nombre.de moulins flottants, cl ces masses roulces en désordre narun fleuve que la fonte des neiges avait grossi, avaient emporté .es deux ponts qui joignaient l’ile de Lobau à la capitale. L’armée française , coupée de ses magasins et de ses réserves , resta deux jourssans vivres. Mais l'arclnduc manqua heureusement d’audace et de résolution . Napoléon eut tout le temps de réparer ses ponts , de ganiserson matériel, et d’attendre les armées d'Italie etd’Ulyrie, Digitized by Google

livra le 22, et où le maréchal Davoust acquit un nouveau titre de gloire, eût fini par la destruction de l'armée autrichienne, si le colonel Coutard n'avait capitulé la veille dans Ratisbonne, et livré le pont du Danube au prince Charles, qui put ainsi se retirer sous la protection de sa cavalerie, après avoir perdu vingt-cinq mille hommes, douze drapeaux et cent pièces de canon. Il rejoignit le corps de Bellegarde, et se replia vers la Bohême. Napoléon ne jugea point à propos de le suivre. Il reprit la route de Vienne, et reparut le 10 mai sous les murs de cette capitale, qui fut vainement défendue par l'archiduc Maximilien. Une capitulation la remit dans ses mains; mais plus heureux que dans la campagne de 1805, les vaincus eurent le temps de faire sauter les ponts du Danube. Napoléon sentit que ce n'était plus la même guerre. L'Autriche s'était relevée : ses peuples répondaient au patriotisme de leurs princes. Elle était seule contre nous; elle n'avait plus les Russes pour alliés, et se montrait cependant plus forte. L'archiduc Charles était arrivé en face de Vienne, sur la rive gauche du Danube, et il venait en disputer le passage. Maîtres de l'île de Lobau, les Français jetèrent un pont sur le troisième bras du fleuve, et dans la nuit du 20 au 21 mai, ils rejoignirent leur ennemi entre Gros-Aspern et Essling. Les journées sanglantes qui portent ces deux noms et les dates du 21 et du 22, nous coûtèrent de grandes pertes. C'est là que périt le brave Lannes, l'un des plus anciens et des plus intrépides lieutenants de l'empereur, qui n'osa point risquer une troisième bataille. Il se replia dans l'île de Lobau, et s'y trouva tout à coup séparé de Vienne. L'archiduc avait rassemblé un grand nombre de moulins flottants, et ces masses roulées en désordre par un fleuve que la fonte des neiges avait grossi, avaient emporté les deux ponts qui joignaient l'île de Lobau à la capitale. L'armée française, coupée de ses magasins et de ses réserves, resta deux jours sans vivres. Mais l'archiduc manqua heureusement d'audace et de résolution. Napoléon eut tout le temps de réparer ses ponts, de réorganiser son matériel, et d'attendre les armées d'Italie et d'Illyrie,

 que lui amenaient Marmont et le prince Eugène. Ces deux armées, réunies à Laybach le 14 mai, avaient gagné, le 14 juin, la bataille de Raab, rejeté l'archiduc Jean dans la Ilongrie, et le 2G, elles avaient enfin rallié la grande armée, que le prince Charles n'avait point osé attaquer dans son île. Napoléon put reprendre l'offensive; et la bataille de Wagram, quoique vigoureusement soutenue, le 5 juillet, par l'armée autrichienne, fut gagnée le 6 par la fermeté inébranlable de Bfasséna et par l'impétuosité' du corps de Macdonald. La perte de l'archiduc fut énorme; quarante-cinq mille de ses soldats furent pris ou tués. Mais la victoire fut chèrement achetée. Trois généraux périrent dans chacune des deux armées, et vingt-quatre des nôtres furent blessés. Mais Napoléon reprit Son ennemi le 11 juillet, dans les environs de Znaïm, et l'archiduc ne fut sauvé que par un nouvel armistice , qui fut suivi , trois mois après , du traité de paix de Schœnbrunn. Cette négociation fut traînée èn longueur par l'Autriche , et peutêtre aussi par Napoléon lui-ménie. L'Autriche , quoique vaincue , Se résignait ave peine à de nouveaux sacrifices, et ce qui se passait en Europe lui laissait encore quelques espérances. L'armée de Wellington pénétrait au cœur de l'Espagne. Des insurrections éclataient en Italie , provoquées par l'enlèvement du pape Pie VII , par la confiscation de ses États, par l'anathème lancé contre Napoléon, auteur de ces violences assez mal justifiées. Ces soulèvements étaient encouragés, appuyés par des débarquements de troupes anglaises qui insultaient lés côtes de la Calabre et de Naples. D'autres révoltes, dirigées par le tyrolien Hofcr, menaçaient les cantonnements du maréchal Lefebvre , dans cette contrée montagneuse qui séparait la Bavière du royaume d'Italie. Un armement considérable était enfin parti de Portsmoulh, sous les ordres de lord Chatam. Quinze nulle Anglais, débarqués le 50 juillet, dans la Zélande, s'étaient emparés des iles de Walkeren, de Cadzand, de Sud-Beveland , du fort deBatz, de la forteresse de Flessingue, et menaçaient le port d'Anvers, l'une des Digitized by Google

que lui amenaient Marmont et le prince Eugène. Ces deux armées, réunies à Laybach le 14 mai, avaient gagné, le 14 juin, la bataille de Raab, rejeté l'archiduc Jean dans la Hongrie, et le 26, elles avaient enfin rallié la grande armée, que le prince Charles n'avait point osé attaquer dans son île. Napoléon put reprendre l'offensive; et la bataille de Wagram, quoique vigoureusement soutenue, le 5 juillet, par l'armée autrichienne, fut gagnée le 6 par la fermeté inébranlable de Masséna et par l'impétuosité du corps de Macdonald. La perte de l'archiduc fut énorme; quarante-cinq mille de ses soldats furent pris ou tués. Mais la victoire fut chèrement achetée. Trois généraux périrent dans chacune des deux armées, et vingt-quatre des nôtres furent blessés. Mais Napoléon reprit son ennemi le 11 juillet, dans les environs de Znaïm, et l'archiduc ne fut sauvé que par un nouvel armistice, qui fut suivi, trois mois après, du traité de paix de Schœnbrunn.

Cette négociation fut traînée en longueur par l'Autriche, et peut-être aussi par Napoléon lui-même. L'Autriche, quoique vaincue, se résignait avec peine à de nouveaux sacrifices, et ce qui se passait en Europe lui laissait encore quelques espérances. L'armée de Wellington pénétrait au cœur de l'Espagne. Des insurrections éclataient en Italie, provoquées par l'enlèvement du pape Pie VII, par la confiscation de ses États, par l'anathème lancé contre Napoléon, auteur de ces violences assez mal justifiées. Ces soulèvements étaient encouragés, appuyés par des débarquements de troupes anglaises qui insultaient les côtes de la Calabre et de Naples. D'autres révoltes, dirigées par le tyrolien Hofer, menaçaient les cantonnements du maréchal Lefebvre, dans cette contrée montagneuse qui séparait la Bavière du royaume d'Italie. Un armement considérable était enfin parti de Portsmouth, sous les ordres de lord Chatam. Quinze mille Anglais, débarqués le 30 juillet, dans la Zélande, s'étaient emparés des îles de Walkeren, de Cadzand, de Sud-Beveland, du fort de Batz, de la forteresse de Flessingue, et menaçaient le port d'Anvers, l'une des

 plus belles créations de l’empire , l’un des établissements maritimes qui offusquaient le plus la jalousie intéressée de l’Angleterre. L'Autriche était avertie de ces mouvements, et l’énergique sympathie de ses peuples ajoutait encore à ses espérances. Mais les gardes nationales de France et de Hollande étaient accourues en foule sur les bords de l’Escaut ; Wellington , battu près de Talaveyra , était rentré en Portugal ; l'Italie n’obéissait pas franchement aux justes ressentiments de Pie VII; le Tyrol se soumettait enfin au duc de Dantzick; et l'agitateur Hofer était abandonné de ses partisans qui, peu de temps après, le virent monter sur l'échafaud. L’Autriche se soumit à son tour. Ou a donné une autre cause à la lenteur calculée de cette négociation. On attribuait à Napoléon le désir d'anéantir la puissance autrichienne , de la morceller en principautés indépendantes. On prétendait enfin qu’il ne s’était décidé à conclure quele jour où le poignard du jeune Stabs avait menacé sa poitrine, au milieu d'une parade de Scluenbrunn. Cet acte de fanatisme et l'interrogatoire qu’il avait fait subir à ce jeune homme , l'auraient convaincu du danger de ses vues secrètes , et il aurait alors pressé le moment de son re* tour en France. Quoiqu’il en soit, le traité de paix fut signé le 14 octobre. L’armistice avait coûté aux sujets de François II une amende de 250 millions. La paix lui enleva le Frioul autrichien, le territoire de Trieste, la Carniole , le cercle de Villach , tous les pays situés entre la Save et l'Adriatique, dont Napoléon fit une dépendance particulière de sa double couronne , sous le nom de provinces illyricnnes. Quelques princes de la confédération du Khin furent enrichis des dépouilles du vaincu. Le czar lui-même fut récompensé de sa neutralité par un présent de quatre cent mille âmes à prendre dans la Gallicie La paix de Presbourg avait réduit l’Autriche à vingt-quatre millions de sujets, celle de Shccenbrunn lui en enleva trois de plus. 11 fallut que l'or gueilleuse maison de Ilapsbourg se résignât à un autre sacrifice , à livrer une archiduchesse au parvenu couronné, qui faisait et défaisait Digitized by Google

plus belles créations de l'empire, l'un des établissements maritimes qui offusquaient le plus la jalousie intéressée de l'Angleterre. L'Autriche était avertie de ces mouvements, et l'énergique sympathie de ses peuples ajoutait encore à ses espérances. Mais les gardes nationales de France et de Hollande étaient accourues en foule sur les bords de l'Escaut; Wellington, battu près de Talaveyra, était rentré en Portugal; l'Italie n'obéissait pas franchement aux justes ressentiments de Pie VII; le Tyrol se soumettait enfin au duc de Dantzick; et l'agitateur Hofer était abandonné de ses partisans qui, peu de temps après, le virent monter sur l'échafaud. L'Autriche se soumit à son tour. On a donné une autre cause à la lenteur calculée de cette négociation. On attribuait à Napoléon le désir d'anéantir la puissance autrichienne, de la morceller en principautés indépendantes. On prétendait enfin qu'il ne s'était décidé à conclure quele jour où le poignard du jeune Stabs avait menacé sa poitrine, au milieu d'une parade de Schœnbrunn. Cet acte de fanatisme et l'interrogatoire qu'il avait fait subir à ce jeune homme, l'auraient convaincu du danger de ses vues secrètes, et il aurait alors pressé le moment de son retour en France.

Quoiqu'il en soit, le traité de paix fut signé le 14 octobre. L'armistice avait coûté aux sujets de François II une amende de 250 millions. La paix lui enleva le Frioul autrichien, le territoire de Trieste, la Carniole, le cercle de Villach, tous les pays situés entre la Save et l'Adriatique, dont Napoléon fit une dépendance particulière de sa double couronne, sous le nom de provinces illyriennes. Quelques princes de la confédération du Rhin furent enrichis des dépouilles du vaincu. Le czar lui-même fut récompensé de sa neutralité par un present de quatre cent mille âmes à prendre dans la Gallicie La paix de Presbourg avait réduit l'Autriche à vingt-quatre millions de sujets, celle de Shcœnbrunn lui en enleva trois de plus. Il fallut que l'orgueilleuse maison de Hapsbourg se résignât à un autre sacrifice, à livrer une archiduchesse au parvenu couronné, qui faisait et défaisait

SUR L'EMPIRE. IL» les rois. La France apprit le même jour la répudiation da la bonne Joséphine et le choix d’une nouvelle impératrice, qui se montra plus tard indigne de ce qui était alors le plus beau tréne du monde. Le mariage de Marie-Louise fut célébré !) Vienne , le H mars 1810, et à Saint-Cloud, le 1" avril suivant. Les fêles de ce mariage surpassèrent en magnificence celles du couronnement. Napoléon mena sa nouvelle épouse en triomphe dans scs provinces du Nord, sur les bords du Rhin, dans la Belgique, dans ce magnifique port d'Anvers, que les Anglais n'avaient pu détruire. Le roi Louis de Hollande s’était misa la tête de ses troupes. Bessières, le nouveau duc d’Istrie , avait pris le commandement des bataillons français. Les Anglais avaient successivement abandonné les iles qu’ils avaient surprises. Le général hollandais Dumonceau était descendu dans l’île de AValkeren , et les Anglais étaient enfin remontés sur leurs vaisseaux , mais non sans avoir dévasté leurs conquêtes passagères, et démantelé la citadelle de Flessingue. Cependant des divisions françaises restaient dans ces parages sous les ordres du maréchal Oudinol et sous le nom d’armée du Nord ; cl un avenir prochain révéla le secret de cette concentration de forces. L'ennemi qu'elles menaçaient était le propre frère de Napoléon, de ce prince Louis qui , en acceptant la couronne de Hollande, avait épousé les intérêts de ses peuples. Le système continental les ruinait ; et le nouveau roi s’élail fait l'honorable complice de leur résistance. Un traité dicté par l'empereur, le 16 mars 1810, dépouille son frère du Brabant hollandais, de la Zélande, du pays de Nimègue qui sont transformés en départements français. La Hollande est occupée par l’armée du Nord ; les marchandises anglaises sont saisies et brûlées ; tout commerce est interdit avec l’Angleterre. Le roi Louis ne peut supporter les malheurs de son peuple. Il abdique le 5 juin en faveur de son fils. Mais Napoléon s’irrite qu'on ose disposer sans son aveu i'un royaume qu'il a fondé. Un décret du 9 juillet prononce la réu«ion de la Hollande à la France. Un sénatus-consullc dul3 décembre Digitized by Google

les rois. La France apprit le même jour la répudiation de la bonne Joséphine et le choix d'une nouvelle impératrice, qui se montra plus tard indigne de ce qui était alors le plus beau trône du monde. Le mariage de Marie-Louise fut célébré à Vienne, le 11 mars 1810, et à Saint-Cloud, le 1er avril suivant. Les fêtes de ce mariage surpassèrent en magnificence celles du couronnement. Napoléon mena sa nouvelle épouse en triomphe dans ses provinces du Nord, sur les bords du Rhin, dans la Belgique, dans ce magnifique port d'Anvers, que les Anglais n'avaient pu détruire. Le roi Louis de Hollande s'était mis à la tête de ses troupes. Bessières, le nouveau duc d'Istrie, avait pris le commandement des bataillons français. Les Anglais avaient successivement abandonné les îles qu'ils avaient surprises. Le général hollandais Dumonceau était descendu dans l'île de Walkeren, et les Anglais étaient enfin remontés sur leurs vaisseaux, mais non sans avoir dévasté leurs conquêtes passagères, et démantelé la citadelle de Flessingue.

Cependant des divisions françaises restaient dans ces parages sous les ordres du maréchal Oudinot et sous le nom d'armée du Nord; et un avenir prochain révéla le secret de cette concentration de forces. L'ennemi qu'elles menaçaient était le propre frère de Napoléon, de ce prince Louis qui, en acceptant la couronne de Hollande, avait épousé les intérêts de ses peuples. Le système continental les ruinait; et le nouveau roi s'était fait l'honorable complice de leur résistance. Un traité dicté par l'empereur, le 16 mars 1810, dépouille son frère du Brabant hollandais, de la Zélande, du pays de Nimègue qui sont transformés en départements français. La Hollande est occupée par l'armée du Nord; les marchandises anglaises sont saisies et brûlées; tout commerce est interdit avec l'Angleterre. Le roi Louis ne peut supporter les malheurs de son peuple. Il abdique le 3 juin en faveur de son fils. Mais Napoléon s'irrite qu'on ose disposer sans son aveu d'un royaume qu'il a fondé. Un décret du 9 juillet prononce la réunion de la Hollande à la France. Un sénatus-consulte du 13 décembre

ILTI ETUDE suivant pousse jusqu’à l'Elbe les débordements de l’Empire, lui ad jupe onze nouveaux départements; et la France s'étend alors des plages de la mer du Nord aux frontières de Naples. Cet accroissement de territoire excite des inquiétudes réelles. Le peuple français croit s'affaiblir de tout ce qu'on lui donne bors de ses limites naturelles. Les motifs de ces usurpations sont sévèrement jugés. On voit un caprice fâcheux dans la destruction du royaume d’Elrurie, et une ingratitude fatale dans le délrônemenl d’un frère, dans la spoliation du souverain pontife. Les bataillons que dévore la Péninsule espagnole sont un objet de réflexions douloureuses qui se reproduisent d’autant plus que les glorieux bulletins de la grande armée ont cessé de faire diversion à celte guerre injuste et désastreuse. La puissance morale de l’empereur est affaiblie. On le voit à regret s'acharner à la conquête de l’Espagne, à la soumission d'un peuple qui semble renaître sous les coups qu'on lui porte. Cent mille hommes ont été nouvellement dirigés vers les Pyrénées. La France, l'Allemagne, .'Italie ont recruté celte armée. Elle remporte des victoires; mais ces ricloires sont inutiles. Les maréchaux ne dominent que dans les villes qu'ils occupent. Leurs colonnes passent à travers les provinces sans les réduire. Les insurgés s’ouvrent devant elles et se reforment sur leurs dernières. Les Anglais alimentent cette guerre nationale dont la durée et l'activité dévorante réjouissent les ennemis et les alliés forcés de Napoléon. Il est inutile de décrire ici les marches et les contre-marches de nos corps d’armée, les sièges mémorables de Saragosse et de Tarragone, cette alternative de succès et de revers, ces immenses perles d'hommes qui signalèrent cette lutte meurtrière depuis le jour où l'Angleterre vint la soutenir jusqu'au moment où ses armées franchirent les Pyrénées pour corter le dernier coup à 'eu r puissant et implacable ennemi. Napoléon se venge de cette fatale coopération des Anglais sur les produits de leurs fabriques. 11 les fait brûler en Suisse, en Italie, en Allemagne ; il présente ces contrées comme des marchés nécessaires Digitized by Google

 à l’industrie française, qu’il encourage par des prîmes et à laquelle il communique toute l'activité de son génie. L'Océan nous est fermé ; nos colonies sont au pouvoir de l’Angleterre. Que lui importe? U cherche dans les ressources de son empire les moyens de suppléer à leiO’s produits. Le thé, le café, les épices sont difficilement remplacés ; mais au sucre des Antilles l'industrie oppose un rival qui, tourné d'abord en ridicule par l'esprit frondeur de la nation, opère enfin sur le continent une révolution commerciale; les manufactures françaises rivalisent d'ardeur. Cet élan produit des découvertes utiles ; des améliorations qui survivront à l'empire, qui ajouteront au bien-être du peuple. De nouveaux monuments s'élèvent dans la capitale, des temples, des palais, des arcs de triomphe, des quais spacieux l'embellissent et l'enrichissent. Le Simplon, le Mont-Cenis, la rivière de Gênes sont traversés par des roules, qui en nivèlenl les aspérités, qui en dominent les précipices. A ces distractions offertes par un grand homme à un grand peuple, vient se joindre un bienfait du ciel qui donDe un fils à Napoléon. La joie de Paris et de la France est à son comble. La nouvelle monarchie, garant de leur sécurité, reçoit une consécration nouvelle. La succession de Napoléon ne se présente plus comme une cause de trouble et de dissensions domestiques. On espère que cet évènement ramènera l'empereur à des idées de paix, que le besoin d’assurer sa couronne à cet enfant le détournera désormais de ces entreprises téméraires qui ont déjà compromis sa fortune. La consolidation de l'empire semble à l'abri de toutes les atteintes. Son avenir n'est plus en question. Le peuple ne se rappelle plus qu’il fut une république en France. Les partisans de la famille des Bourbons ont accepté la dynastie nouvelle: ils peuplent ses pelais, ils grossissent ses armées, ils entrent dans ses administrations, dans ses magistratures; ils ambitionnent toutes les foncions dont elle dispose. Qui va donc ébranler cette puissance qui parait dès lors inébran labié, qui compte quatre-vingt-cinq millions de sujets? Celui-là
Digitized by Google

à l'industrie française, qu'il encourage par des primes et à laquelle il communique toute l'activité de son génie. L'Océan nous est fermé; nos colonies sont au pouvoir de l'Angleterre. Que lui importe? Il cherche dans les ressources de son empire les moyens de suppléer à leurs produits. Le thé, le café, les épices sont difficilement remplacés; mais au sucre des Antilles l'industrie oppose un rival qui, tourné d'abord en ridicule par l'esprit frondeur de la nation, opère enfin sur le continent une révolution commerciale; les manufactures françaises rivalisent d'ardeur. Cet élan produit des découvertes utiles; des améliorations qui survivront à l'empire, qui ajouteront au bien-être du peuple. De nouveaux monuments s'élèvent dans la capitale, des temples, des palais, des arcs de triomphe, des quais spacieux l'embellissent et l'enrichissent. Le Simplon, le Mont-Cenis, la rivière de Gênes sont traversés par des routes, qui en nivèlent les aspérités, qui en dominent les précipices. A ces distractions offertes par un grand homme à un grand peuple, vient se joindre un bienfait du ciel qui donne un fils à Napoléon. La joie de Paris et de la France est à son comble. La nouvelle monarchie, garant de leur sécurité, reçoit une consécration nouvelle. La succession de Napoléon ne se présente plus comme une cause de trouble et de dissensions domestiques. On espère que cet évènement ramènera l'empereur à des idées de paix, que le besoin d'assurer sa couronne à cet enfant le détournera désormais de ces entreprises téméraires qui ont déjà compromis sa fortune. La consolidation de l'empire semble à l'abri de toutes les atteintes. Son avenir n'est plus en question. Le peuple ne se rappelle plus qu'il fut une république en France. Les partisans de la famille des Bourbons ont accepté la dynastie nouvelle: ils peuplent ses palais, ils grossissent ses armées, ils entrent dans ses administrations, dans ses magistratures; ils ambitionnent toutes les fonctions dont elle dispose.

Qui va donc ébranler cette puissance qui paraît dès lors inébranlable, qui compte quatre-vingt-cinq millions de sujets? Celui-là

XLVIII ÉTUDE même qui se l'est faite. Son système continental soulève (le sourdes tempêtes dans le Nord de l'Europe. Les cours de Berlin, de Pétcrsbourg et deVienne renouvellent par de» traités commandés le serment de maintenir les décrets de Berlin et de Milan. Mais ces décrets leur pèsent, comme à leurs peuples. L'amitié du czar en est ébranlée. L'amitié vit de concessions réciproques. Napoléon n'en faisait aucune. Alexandre reconnaissant enfin l'impossibilité de soutenir un système qui ruine son commerce, rouvre tout-à-coup ses ports aux Anglais, met un impôt considérable sur les vins de France, et repousse les produits de nos manufactures. Cet ukase est du 19 décembre 1810, et dix jours après cinq divisions russes remontent de la Moldavie vers les frontières du grand-duebé de Varsovie, dont la création avait contrarié les vues secrètes du cabinet de Pélers bourg. Napoléon demande la cause de cet armement, et sans attendre la réponse, il se saisit du duché d'Oldembourg. Par un décret du 18 février 1811, il réunit à son empire ce patrimoine d'une branche de la maison de Ilolstein-Gottorp dont Alexandre est le chef. Un mois après, il se prépare à une guerre fatale, et des troupes aguerries, enlevées, dès le 8 mars, à son armée d'Espagne, s'acheminent vers le Nord de l'Europe. Il essaie en même temps d'attirer la Suède dans son parti. Déjà sur ses instances Charles VIII avait déclaré la guerre à la Grande-Bretagne; mais Napoléon s'était facilement aperçu que cette guerre n'était point sérieuse, que les Anglais respectaient les vaissscaux suédois et continuaient même de îommercer ouverlemcut avec la Suède. Son ministre Alquier exigea dès lors la remise de deux mille matelots pour la flotte de Brest, l'établissement de douaniers français à Gothembourg, et l'adhésion de la Suède au décret de Trianon, conséquence du décret de Berlin, qui, considérant toutes les provenances de la mer comme des marchandises anglaises, les soumettait à un impôt de 50 pour 100 de leur valeur. Il essaya même de réunir le Danemarck, la Suède et le duché de Varsovie en confédération du Nord, et de s'en faire déclaDigitized by Google

même qui se l'est faite. Son système continental soulève de sourdes tempêtes dans le Nord de l'Europe. Les cours de Berlin, de Pétersbourg et de Vienne renouvellent par des traités commandés le serment de maintenir les décrets de Berlin et de Milan. Mais ces décrets leur pèsent, comme à leurs peuples. L'amitié du czar en est ébranlée. L'amitié vit de concessions réciproques. Napoléon n'en faisait aucune. Alexandre reconnaissant enfin l'impossibilité de soutenir un système qui ruine son commerce, rouvre tout-à-coup ses ports aux Anglais, met un impôt considérable sur les vins de France, et repousse les produits de nos manufactures. Cet ukase est du 19 décembre 1810, et dix jours après cinq divisions russes remontent de la Moldavie vers les frontières du grand-duché de Varsovie, dont la création avait contrarié les vues secrètes du cabinet de Pétersbourg. Napoléon demande la cause de cet armement, et sans attendre la réponse, il se saisit du duché d'Oldembourg. Par un décret du 18 février 1811, il réunit à son empire ce patrimoine d'une branche de la maison de Holstein-Gottorp dont Alexandre est le chef. Un mois après, il se prépare à une guerre fatale, et des troupes aguerries, enlevées, dès le 8 mars, à son armée d'Espagne, s'acheminent vers le Nord de l'Europe. Il essaie en même temps d'attirer la Suède dans son parti. Déjà sur ses instances Charles VIII avait déclaré la guerre à la Grande-Bretagne; mais Napoléon s'était facilement aperçu que cette guerre n'était point sérieuse, que les Anglais respectaient les vaisseaux suédois et continuaient même de commercer ouvertement avec la Suède. Son ministre Alquier exigea dès lors la remise de deux mille matelots pour la flotte de Brest, l'établissement de douaniers français à Gothembourg, et l'adhésion de la Suède au décret de Trianon, conséquence du décret de Berlin, qui, considérant toutes les provenances de la mer comme des marchandises anglaises, les soumettait à un impôt de 50 pour 100 de leur valeur. Il essaya même de réunir le Danemarck, la Suède et le duché de Varsovie en confédération du Nord, et de s'en faire décla-

S ü K t, K M IM R E. rer le protecteur. Mais aucune Je ses exigences ne fut acceptée , et Bernadette, récemment appelé à l'héritage présomptif du trône des Gustave, fut iudigué de la hauteur avec laquelle le ministre français avait apporté ces propositions. — Il oublia dès ce moment qu'il avait été ic lieutenant de l'empereur. « Votre ministre, lui écrivait-il . nous a parlé en proconsul romain, sans se rappeler qu'il ne parlait point à des esclaves. » Alquier fut rappelé ; mais l'invasion de la Poméranie, effectuée par le maréchal Davoust, le 27 janvier 1812, montra bientôt que ce rappel n'était point une satisfaction donnée à la Suède. Charles XIII négocia dès ce moment avec la Russie, et, le 8 avril , elle s'engagea à fournir un contingent de trente mille Suédois à l'empereur Alexandre qui, de sou côté, lui promit la réunion delà Nonvége à sa couronne. Napoléon essaya vainement de traverser cette négociation, eu offrant la restitution de la Poméranie. Il employa même la médiation de l'Autriche, mais la cour de Stockholm fut inflexible, et l'Europe apprit dès lors que l'empereur des Frauçais aurait un ennemi irréconciliable dans celui qu'elle avait cru destiné à consommer l'asservissement de la Suède. Les deux puissances étaient déjà prêtes à se heurter. Un recrutement considérable, une imposition extraordinaire avaient donné au czar une armée active de deux cent soixante mille hommes sous les ordres de Barclay de Tolly, et une réserve de trois cents mille autres qui entrèrent successivemeut en ligne pendant cette campagne mémorable. Les préparatifs de Napoléon répondaient à cet immense déploiement de forces ennemies. Par une' prévision, que justifièrent bientôt les affreux évènements de cette guerre, les gardes nationales de France furent organisées comme une réserve dont le premier ban forma sur-le-champ quatre-viugl-huit cohortes. Cinq cent mille combattants, flanqués de mille trois cent quarante-quatre bouches à feu marchèrent vers le Niémen ; mais, dans ce nombre, on ne comptait déjà plus que cent cinquante mille envu Digitized by Google

rer le protecteur. Mais aucune de ses exigences ne fut acceptée, et Bernadotte, récemment appelé à l'héritage présomptif du trône des Gustave, fut indigné de la hauteur avec laquelle le ministre français avait apporté ces propositions. — Il oublia dès ce moment qu'il avait été le lieutenant de l'empereur. « Votre ministre, lui écrivait-il, nous a parlé en proconsul romain, sans se rappeler qu'il ne parlait point à des esclaves. » Alquier fut rappelé; mais l'invasion de la Poméranie, effectuée par le maréchal Davoust, le 27 janvier 1812, montra bientôt que ce rappel n'était point une satisfaction donnée à la Suède. Charles XIII négocia dès ce moment avec la Russie, et, le 8 avril, elle s'engagea à fournir un contingent de trente mille Suédois à l'empereur Alexandre qui, de son côté, lui promit la réunion de la Norwége à sa couronne.

Napoléon essaya vainement de traverser cette négociation, en offrant la restitution de la Poméranie. Il employa même la médiation de l'Autriche, mais la cour de Stockholm fut inflexible, et l'Europe apprit dès lors que l'empereur des Français aurait un ennemi irréconciliable dans celui qu'elle avait cru destiné à consommer l'asservissement de la Suède. Les deux puissances étaient déjà prêtes à se heurter. Un recrutement considérable, une imposition extraordinaire avaient donné au czar une armée active de deux cent soixante mille hommes sous les ordres de Barclay de Tolly, et une réserve de trois cents mille autres qui entrèrent successivement en ligne pendant cette campagne mémorable. Les préparatifs de Napoléon répondaient à cet immense déploiement de forces ennemies. Par une prévision, que justifièrent bientôt les affreux évènements de cette guerre, les gardes nationales de France furent organisées comme une réserve dont le premier ban forma sur-le-champ quatre-vingt-huit cohortes. Cinq cent mille combattants, flanqués de mille trois cent quarante-quatre bouches à feu marchèrent vers le Niémen; mais, dans ce nombre, on ne comptait déjà plus que cent cinquante mille en-

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

I «TUPR fants delà vieille France. Les il ('parlements réunis en avalent fourni cinquante mille, la Confédération du Rhin cent quatre , l'Italie quarante, la Fologne soixante-dix. La Prusse et l'Autriche, vassales douteuses, malgré le renouvellement de leurs traités d'alliance, avaient donné ou promis, la première vingt mille soldats, la seconde trente mille. Celte composition bizarre de la nouvelle grande armée aurait dû retenir l'ambitieux qui allait risquer sa fortune dans une contrée que les glaces fermaient la moitié de l'année. El quand il prononça, le 22 juin, ces paroles sacramentelles : » La Hussie est entraînée par la fatalité, que scs destins s'accomplissent. « La voix de la sagesse aurait dû lui répondre que c'était lui qui allait accomplir les siens. Cette campagne s'ouvrait déjà trop tard. Napoléon n'avait quitté Saint-Cloud que le 9 mai, il s'était arrêté dix jours à Dresde pour s'entourer encore une fois des princes de la Confédération du Illiin, pour donner des fêtes û l'empereur d'Autriche son beau-père et son secret ennemi, et pour attendre le retour de M. de Narbonne qu'il avait chargé de ramener le czar à des sentiments pacifiques. Pouvait-il espérer le succès de ces négociations tardives, tant avec la Russie qu'avec l'Angleterre, quand il posait pour première condition de sa part la reconnaissance de toutes les couronnes données à sa famille? Les offres étaient insensées comme la guerre qu'elles voulaient prévenir; et si elles curent pour premier effet de retarder l'attaque jusqu'aux derniers grands jours de l'année, on n'en saurait accuser la déloyauté de l'empereur de Russie. Il se refusa constamment à îles négociations dont le dernier terme était le servage commercial qu'il ne voulait plus subir; et depuis le 25 juin , jour fatal où le Niémen fut frauchi , il ne fit que profiter des imprudences de sou adversaire. \ l'aspect du vainqueur d'iéna, et des masses armées que dirigeait son génie, la Pologne crut renaître. Ce peuple qui ne se résignera jamais à son irrévocable destinée , le salua comme un libérateur. Mais ses paroles glacèrent tout-à-coup cet entliouDigitized by Google

fants de la vieille France. Les départements réunis en avaient fourni cinquante mille, la Confédération du Rhin cent quatre, l'Italie quarante, la Pologne soixante-dix. La Prusse et l'Autriche, vassales douteuses, malgré le renouvellement de leurs traités d'alliance, avaient donné ou promis, la première vingt mille soldats, la seconde trente mille. Cette composition bizarre de la nouvelle grande armée aurait dû retenir l'ambitieux qui allait risquer sa fortune dans une contrée que les glaces fermaient la moitié de l'année. Et quand il prononça, le 22 juin, ces paroles sacramentelles : « La Russie est entraînée par la fatalité, que ses destins s'accomplissent. « La voix de la sagesse aurait dû lui répondre que c'était lui qui allait accomplir les siens.

Cette campagne s'ouvrait déjà trop tard. Napoléon n'avait quitté Saint-Cloud que le 9 mai, il s'était arrêté dix jours à Dresde pour s'entourer encore une fois des princes de la Confédération du Rhin, pour donner des fêtes à l'empereur d'Autriche son beau-père et son secret ennemi, et pour attendre le retour de M. de Narbonne qu'il avait chargé de ramener le czar à des sentiments pacifiques. Pouvait-il espérer le succès de ces négociations tardives, tant avec la Russie qu'avec l'Angleterre, quand il posait pour première condition de sa part la reconnaissance de toutes les couronnes données à sa famille? Les offres étaient insensées comme la guerre qu'elles voulaient prévenir; et si elles eurent pour premier effet de retarder l'attaque jusqu'aux derniers grands jours de l'année, on n'en saurait accuser la déloyauté de l'empereur de Russie. Il se refusa constamment à des négociations dont le dernier terme était le servage commercial qu'il ne voulait plus subir; et depuis le 23 juin, jour fatal où le Niémen fut franchi, il ne fit que profiter des imprudences de son adversaire. A l'aspect du vainqueur d'Iéna, et des masses armées que dirigeait son génie, la Pologne crut renaître. Ce peuple qui ne se résignera jamais à son irrévocable destinée, le salua comme un libérateur. Mais ses paroles glacèrent tout-à-coup cet enthou-

SUR L’EMPIRE. u siasrae. S’il était Polonais, dit-il, il penserait comme eux ; mais il a d'autres intérêts à concilier; et la Pologne vit dès ce moment qu'elle n'était pour rien dans la lutte des deux colosses. 11 semble même que le czar lui donna à dessein tout le temps de désespérer les l'o. lonais. IVilna lui avait été livrée le 28 juin et il n’en sortit que le 17 juillet. Ce nouveau retard était justifié peut-être par la nécessité de refaire des magasins; car, suivant son plan de défense, Barclay de ToIIy avait détruit les siens. Se relirer en effet de poste en poste après avoir diminué l’armée française par une résistance meurtrière, changer en déserts toutes les coulrécs qu’elle avait à parcourir, l’attirer au fond de l'empire, la fatiguer par des marches forcées, l’épuiser par la faim , telle fut la tactique des généraux d'Alexandre ; cl les brillantes victoires de Napoléon aboutirent ainsi à un revers immense. Il réussit cependant à couper l’armée russe en deux. Davoust'refoula Bagration sur Mohilow, où la victoire fut vivement disputée. Ney et Oudinot poussaient en même temps Barclay de Tollysur la Ddna. Mais ces deux armées qu'avait séparées quelque temps un espace de cent lieues , se rallièrent vers Smolensk , après avoir abandonné à Murat et au prince Eugène les murs incendiés deWitepsk. Le passage du Borysthène fut chèrement acheté : la ville de Smolensk, assise sur ce fleuve, était la clef de la vieille Moscovie. Chacun de scs faubourgs était une citadelle. L'iulrépidilé de l'armée française triompha de tous ces obstacles; ces faubourgs, celle place furent enlevés d'assaut, mais leurs défenseurs ne nous laissèrent qu'un monceau de ruines. Chaque conquête de Napoléon était une leçon , un avis de la fortune, qu’il ne voulait pas comprendre. Ney suivit Barclay de Tolly sur la rive droite , et le battit le 19 août à Valentino. Napoléon arriva le SO à Wiazma, et le 1er septembre à Gralsk; mais comme à Witcpsk , à Smolensk, il ne trouva que des villes embrasées. Les hauteurs de Borodino et de Mojaisk lui firent espérer enfin une bataille décisive. Le vieux Kutu/.ow, le nouveau gênéDigitized by Google

siasme. S'il était Polonais, dit-il, il penserait comme eux ; mais il a d'autres intérêts à concilier ; et la Pologne vit dès ce moment qu'elle n'était pour rien dans la lutte des deux colosses. Il semble même que le czar lui donna à dessein tout le temps de désespérer les Polonais. Wilna lui avait été livrée le 28 juin et il n'en sortit que le 17 juillet. Ce nouveau retard était justifié peut-être par la nécessité de refaire des magasins ; car, suivant son plan de défense, Barclay de Tolly avait détruit les siens. Se retirer en effet de poste en poste après avoir diminué l'armée française par une résistance meurtrière, changer en déserts toutes les contrées qu'elle avait à parcourir, l'attirer au fond de l'empire, la fatiguer par des marches forcées, l'épuiser par la faim, telle fut la tactique des généraux d'Alexandre ; et les brillantes victoires de Napoléon aboutirent ainsi à un revers immense.

Il réussit cependant à couper l'armée russe en deux. Davoust refoula Bagration sur Mohilow, où la victoire fut vivement disputée. Ney et Oudinot poussaient en même temps Barclay de Tolly sur la Dûna. Mais ces deux armées qu'avait séparées quelque temps un espace de cent lieues, se rallièrent vers Smolensk, après avoir abandonné à Murat et au prince Eugène les murs incendiés de Witepsk. Le passage du Borysthène fut chèrement acheté : la ville de Smolensk, assise sur ce fleuve, était la clef de la vieille Moscovie. Chacun de ses faubourgs était une citadelle. L'intrépidité de l'armée française triompha de tous ces obstacles; ces faubourgs, cette place furent enlevés d'assaut, mais leurs défenseurs ne nous laissèrent qu'un monceau de ruines. Chaque conquête de Napoléon était une leçon, un avis de la fortune, qu'il ne voulait pas comprendre. Ney suivit Barclay de Tolly sur la rive droite, et le battit le 19 août à Valentino. Napoléon arriva le 30 à Wiazma, et le 1er septembre à Gratsk; mais comme à Witepsk, à Smolensk, il ne trouva que des villes embrasées. Les hauteurs de Borodino et de Mojaisk lui firent espérer enfin une bataille décisive. Le vieux Kutuzow, le nouveau géné-

ni ÉTUDE rai de l'armée russe l'attendit sur les bords de la Moskowa; et le soleil du 7 septembre éclaira une des plus brillantes et des plus meurtrières journées de Napoléon. La résistance fut égale à l'attaque. Six généraux français y périrent; et celte grande victoire ne le consola point des revers qu'un officier de l'armée d'Espagne était venu lui auuoncer. Mais six jours après, apparaît à ses yeux la grande Moscou , le but de cette course sanglante ; l'aspect de cette ville orientale, aux coupoles dorées, renouvelle les cris de surprise et de joie que, sous un autre climat, avait excités l'apparition de la Thèbes aux cent portes. Napoléon entre le 15 septembre dans cette capitale. Kulusow ne l'a point défendue. Ses habitants l'ont presque tous abandonnée; et ses riches magasins sont intacts. Ils promettent l'abondance et le repos à l'armée conquérante. Napoléon l'annonce à scs soldats. Son imagination s'exalte; et cette exaltation durait encore à Sainte-Hélène, quand il disait àsescompagnonsd'exil: « Figurez-vous Paris avec l'accumulation de l'industrie et des travaux des siècles. • Il voulait donner au monde le. spectacle singulier d'une grande armée hivernant en paix au milieu d'une nation ennemie, comme un vaisseau pris dans les glaces. L'hiver russe eut pesé sur tous. L'engourdissement etll été général; mais le printemps serait venu pour tous, et le reste de l'empire lui eût appartenu. Vainc illusion ! qu'a détruite une nuit fatale. L'incendie éclate à la fois dans tous les quartiers de celte ville immense. En moins de deux heures , ses palais , ses magasins , ses richesses ne présentent qu'un océan de feu qu'attise et que tourmente la violence des vents. Le gouverneur Ropslochin a fait enlever toutes les pompes. Moscou n'est plus : deux milliards sont engloutis dans les flammes. L'antiquité n'a rien de compararable à ce sacrifice, à cet acte d'un patriotisme sauvage. C'est de la barbarie, mais de la barbarie sublime. Il a sauvé la Russie , il changera encore une fois la face de l'Europe. La consternation des vainqueurs fut grande; mais la faim ranima leur courage. Officiers et soldats. Digitized by Google

rai de l'armée russe l'attendit sur les bords de la Moskowa; et le soleil du 7 septembre éclaira une des plus brillantes et des plus meurtrières journées de Napoléon. La résistance fut égale à l'attaque. Six généraux français y périrent; et cette grande victoire ne le consola point des revers qu'un officier de l'armée d'Espagne était venu lui annoncer.

Mais six jours après, apparaît à ses yeux la grande Moscou, le but de cette course sanglante; l'aspect de cette ville orientale, aux coupoles dorées, renouvelle les cris de surprise et de joie que, sous un autre climat, avait excités l'apparition de la Thèbes aux cent portes. Napoléon entre le 15 septembre dans cette capitale. Kutusow ne l'a point défendue. Ses habitants l'ont presque tous abandonnée; et ses riches magasins sont intacts. Ils promettent l'abondance et le repos à l'armée conquérante. Napoléon l'annonce à ses soldats. Son imagination s'exalte; et cette exaltation durait encore à Sainte-Hélène, quand il disait à ses compagnons d'exil: « Figurez-vous Paris avec l'accumulation de l'industrie et des travaux des siècles. » Il voulait donner au monde le spectacle singulier d'une grande armée hivernant en paix au milieu d'une nation ennemie, comme un vaisseau pris dans les glaces. L'hiver russe eut pesé sur tous. L'engourdissement eût été général; mais le printemps serait venu pour tous, et le reste de l'empire lui eût appartenu. Vaine illusion! qu'a détruite une nuit fatale. L'incendie éclate à la fois dans tous les quartiers de cette ville immense. En moins de deux heures, ses palais, ses magasins, ses richesses ne présentent qu'un océan de feu qu'attise et que tourmente la violence des vents. Le gouverneur Ropstochin a fait enlever toutes les pompes. Moscou n'est plus: deux milliards sont engloutis dans les flammes. L'antiquité n'a rien de compararable à ce sacrifice, à cet acte d'un patriotisme sauvage. C'est de la barbarie, mais de la barbarie sublime. Il a sauvé la Russie, il changera encore une fois la face de l'Europe. La consternation des vainqueurs fut grande; mais la faim ranima leur courage. Officiers et soldats,

SUR L'EMPIRE. uu tous se jetèrent à travers les'flammes pour leur disputer les magasins de vivres, devins, d'eau-de-vie, de fourrures, pour recueillir tout ce que l'incendie n'avait point dévoré. L'abondance reparut et avec elle l'imprévoyance. On avait perdu vingt-cinq jours en Pologne, on perdit un mois de plus sur les ruines de Moscou. Le baron Larrev a dit dans ses mémoires que cette ville fut pour nos troupes une nouvelle Capoue. Mais celle Capoue était environnée d'ennemis. De tous cétés le canon se faisait entendre. On essaya encore de négocier, comme s'il n'était pas écrit sur tant de villes incendiées, que la Russie ne traiterait point avec son ennemi , tant qu'il n'aurait point repassé les frontières de son empire. Il fallut s'y résoudre enOn ; et le 19 octobre commença cette retraite si pénible, si féconde en désastres. Seize jours avant, la gelée avait commencé; et, le 15, la neige était tombée sur Moscou . comme un avertissement du ciel. Le. 7 novembre ces deux fléaux reparaissent avec une intensité nouvelle. Les chemins sont à peine praticables, l'ennemi est partout , chaque jour éclaire un combat; les bivouacs sont plus meurtriers que les batailles ; et Napoléon n'est encore qu'aux ruines de Smolensk, cl les cent vingt mille hommes qui avaient vu le Kremlin étaient déjà réduits aux deux tiers ; et la veille il avait appris l'audacieuse tentative du général Mallet. Le châtiment avait suivi le crime; mais Napoléon avait remarqué que, dans le trouble où le bmit de sa mort avait jeté sa capitale, personne n'avait songé qu'il avait un héritier, on avait oublié le cri de la vieille monarchie: le roi est mort, vive le roi. Sa dynastie ne tenait donc qu'à lui seuil Quel fruit de tant de victoires, et d'une administration si merveilleuse! Il est impatientée revoir la France ; mais il n'ose, il ne peut encore abandonner son armée. Celle de Vinzingerode, celle de Witgenslein, manœuvrent sur ses flancs, et Kutusowl'a devancé à Krasnoé. L'intrépide Ncy, séparé de sou empereur, n'échappe à ce réseau d'ennemis que par d'incroyables prodiges de témérité. Le 17 uovembre, Davousl force Kutusowà lui livrer passage , mais il laisse douze mille hommes dans ces plaines Digitized by Google

tous se jetèrent à travers les flammes pour leur disputer les magasins de vivres, de vins, d'eau-de-vie, de fourrures, pour recueillir tout ce que l'incendie n'avait point dévoré. L'abondance reparut et avec elle l'imprévoyance. On avait perdu vingt-cinq jours en Pologne, on perdit un mois de plus sur les ruines de Moscou. Le baron Larrey a dit dans ses mémoires que cette ville fut pour nos troupes une nouvelle Capoue. Mais cette Capoue était environnée d'ennemis. De tous côtés le canon se faisait entendre. On essaya encore de négocier, comme s'il n'était pas écrit sur tant de villes incendiées, que la Russie ne traiterait point avec son ennemi, tant qu'il n'aurait point repassé les frontières de son empire. Il fallut s'y résoudre enfin; et le 19 octobre commença cette retraite si pénible, si féconde en désastres. Seize jours avant, la gelée avait commencé; et, le 13, la neige était tombée sur Moscou, comme un avertissement du ciel. Le 7 novembre ces deux fléaux reparaissent avec une intensité nouvelle. Les chemins sont à peine praticables, l'ennemi est partout, chaque jour éclaire un combat; les bivouacs sont plus meurtriers que les batailles; et Napoléon n'est encore qu'aux ruines de Smolensk, et les cent vingt mille hommes qui avaient vu le Kremlin étaient déja réduits aux deux tiers; et la veille il avait appris l'audacieuse tentative du général Mallet. Le châtiment avait suivi le crime; mais Napoléon avait remarqué que, dans le trouble où le bruit de sa mort avait jeté sa capitale, personne n'avait songé qu'il avait un héritier, on avait oublié le cri de la vieille monarchie: le roi est mort, vive le roi. Sa dynastie ne tenait donc qu'à lui seul! Quel fruit de tant de victoires, et d'une administration si merveilleuse! Il est impatient de revoir la France; mais il n'ose, il ne peut encore abandonner son armée. Celle de Vinzingerode, celle de Witgenstein, manœuvrent sur ses flancs, et Kutusow l'a devancé à Krasnoé. L'intrépide Ney, séparé de son empereur, n'échappe à ce réseau d'ennemis que par d'incroyables prodiges de témérité. Le 17 novembre, Davoust force Kutusow à lui livrer passage, mais il laisse douze mille hommes dans ces plaines

UT ÉTUDE glacées; onze mille autres se rendent le 19 à l'armée russe. Une lueur d'espérance succède cependant a tant de revers. L'hiver s'est radouci; les corps de Domurowski et d'Oudinot amènent un secours de cinquante mille liommcs aux trente mille qui restent à Napoléon. Mais la Bérésina n'est point franchie; et c'est laque ses ennemis l'atrtendent, ils se sont renforcés des armées de Moldavie que l'amiral Tchitchakolf vient de leur amener, après avoir chassé devant lui le corps autrichien do Schwarlzcnberg et les Saxons du général Reynier. La Dérésina devait être le tombeau de Napoléon et de son armée. Il n'y eut là qu'un glorieux désastre. L'empereur gagna deux marches sur Kutusow, trompa Tchitchakoff , fit forcer le passage de Dorisow par Oudinol, passa lui-méme à la télé de sa garde à Sudianka. Wilgenstein et Platow, que le maréchal Gouvion-Sainl-Cyr avait longtemps contenus dans la Lithuanie, n'arrivèrent point assez à temps pour prendre part à cette bataille. Mais le lendemain ils enveloppèrent et prirent la division Partonneaux qu'on avait sacrifiée pour le salut de t'armée, si l'on peut encore donner ce nom à un ramas confus de généraux, d'officiers et de soldats, sans cavalerie, sans artillerie, sans bagages, abrutis pour ainsi dire par le froid et la faim. Il y avait encore là quarante mille hommes , mais ils étaient exténués de fatigue et de misère; et dix jours après, à leur entrée dans Wilna, le 8 décembre, ils avaient laissé la moitié des leurs sur la route. La division Loyson était allée au devant d'eux jusqu'à Oszmiana. Des dix mille hommes qui la composaient, sept mille avaient péri dans quatre nuits, le reste mourut par le fer des Russes. De tous ces corps si brillants, si pleins de vie, qui avaient passé le Niémen cinq mois auparavant, il ne repassa qu'un débris informe lout on put composer à peine trois divisions. Napoléon les avait quittés le 5 décembre à Smorgoni, à la suite d'un conseil où avaient assisté Berlhier, le prince Eugène, Ncy, Bessières, Lefebvre, Mortier, Davoust et le roi Joachim Murat qui resta chargé du commandement. Le vingt-neuvième bulletin, qni conteDigitized by Google

glacées ; onze mille autres se rendent le 19 à l'armée russe. Une lueur d'espérance succède cependant à tant de revers. L'hiver s'est radouci ; les corps de Dombrowski et d'Oudinot amènent un secours de cinquante mille hommes aux trente mille qui restent à Napoléon. Mais la Bérésina n'est point franchie ; et c'est là que ses ennemis l'attendent, ils se sont renforcés des armées de Moldavie que l'amiral Tchitchakoff vient de leur amener, après avoir chassé devant lui le corps autrichien de Schwartzenberg et les Saxons du général Reynier. La Bérésina devait être le tombeau de Napoléon et de son armée. Il n'y eut là qu'un glorieux désastre. L'empereur gagna deux marches sur Kutusow, trompa Tchitchakoff, fit forcer le passage de Borisow par Oudinot, passa lui-même à la tête de sa garde à Sudianka. Witgenstein et Platow, que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait longtemps contenus dans la Lithuanie, n'arrivèrent point assez à temps pour prendre part à cette bataille. Mais le lendemain ils enveloppèrent et prirent la division Partonneaux qu'on avait sacrifiée pour le salut de l'armée, si l'on peut encore donner ce nom à un ramas confus de généraux, d'officiers et de soldats, sans cavalerie, sans artillerie, sans bagages, abrutis pour ainsi dire par le froid et la faim. Il y avait encore là quarante mille hommes, mais ils étaient exténués de fatigue et de misère ; et dix jours après, à leur entrée dans Wilna, le 8 décembre, ils avaient laissé la moitié des leurs sur la route. La division Loyson était allée au devant d'eux jusqu'à Oszmiana. Des dix mille hommes qui la composaient, sept mille avaient péri dans quatre nuits, le reste mourut par le fer des Russes. De tous ces corps si brillants, si pleins de vie, qui avaient passé le Niémen cinq mois auparavant, il ne repassa qu'un débris informe lont on put composer à peine trois divisions.

Napoléon les avait quittés le 5 décembre à Smorgoni, à la suite d'un conseil où avaient assisté Berthier, le prince Eugène, Ney, Bessières, Lefebvre, Mortier, Davoust et le roi Joachim Murat qui resta chargé du commandement. Le vingt-neuvième bulletin, qui conte-

SUR l.'EMPl RE. W naît le récit de tant de désastres, avait précédé l’Empereur dans sa capitale; et la consternation avait glacé tous les esprits, quand le Moniteur du 15 décembre annonça son retour. Il y eu1, des mécontentements injurieux , des malédictions ; mais la pensée d’une revanche éclatante domina ces murmures, et la France entière s'associa aux espérances de son souverain. Un sénatus-consulte du 11 janvier 1815 mit à sa disposition les cent mille hommes du premier ban de la garde nationale, le reste des conscriptions des cinq dernières années, et cent cinquante mille conscrits de 1814. A ces troupes de nouvelle levée, vinrent se joindre les quatre régiments d’artillerie de marine, et de nombreux escadrons de volontaires s’organisèrent sous le nom de gardes d'honneur. Les routes d’Allemagne furent couvertes de ces nouvelles troupes qui s’exerçaient en marchant ; l’Allemagne elle-même préparait ses nouveaux contingents, pour arrêter l'invasion des Russes et des alliés que venait de leur donner la victoire. Le corps prussien d’Yorck avait capitulé, le 50 décembre, et Frédéric-Guillaume avait eu l'air de blâmer son général. Nais scs ordres secrets avaient préparé dès longtemps le réveil de scs peuples; le cri d'indépendance s'était fait entendre, et la jeunesse prussienne so levait de toutes parts contre un ennemi que son roi ne nommait pas, mais que devinait la nation tout entière. 11 leva le masque le 28 février 1815, en signant à Kalisch un nouveau traité d'alliance avec la Russie qui lui promettait de le remettre dans la situation où il était avant la bataille d’Iéna. Le duc de Mcckl cmbourg entra bientôt dans celte ligue ; la Suède lui promit trente mille hommes sous le commandement de son prince royal, qui abjurait ainsi le nom français de Bcrnadotte, et l’Angleterre s’engagea à lui fournir un subside de 25 millions. Murat avait cependant quitté le commandement de I armée de France, et l’avait remis le 15 janvier aux mains du prince Eugène, qui s'était lentement replié devant l'armée de Kutusow. Il avait pris oosition le 10 mars sur l’Elbe , il avait attiré à lui le corps de GreDigitized by Google

nait le récit de tant de désastres, avait précédé l'Empereur dans sa capitale; et la consternation avait glacé tous les esprits, quand le *Moniteur* du 15 décembre annonça son retour. Il y eut des mécontentements injurieux, des malédictions; mais la pensée d'une revanche éclatante domina ces murmures, et la France entière s'associa aux espérances de son souverain. Un sénatus-consulte du 11 janvier 1813 mit à sa disposition les cent mille hommes du premier ban de la garde nationale, le reste des conscriptions des cinq dernières années, et cent cinquante mille conscrits de 1814. A ces troupes de nouvelle levée, vinrent se joindre les quatre régiments d'artillerie de marine, et de nombreux escadrons de volontaires s'organisèrent sous le nom de gardes d'honneur. Les routes d'Allemagne furent couvertes de ces nouvelles troupes qui s'exerçaient en marchant; l'Allemagne elle-même préparait ses nouveaux contingents, pour arrêter l'invasion des Russes et des alliés que venait de leur donner la victoire. Le corps prussien d'Yorck avait capitulé, le 30 décembre, et Frédéric-Guillaume avait eu l'air de blâmer son général. Mais ses ordres secrets avaient préparé dès longtemps le réveil de ses peuples; le cri d'indépendance s'était fait entendre, et la jeunesse prussienne se levait de toutes parts contre un ennemi que son roi ne nommait pas, mais que devinait la nation tout entière. Il leva le masque le 28 février 1813, en signant à Kalisch un nouveau traité d'alliance avec la Russie qui lui promettait de le remettre dans la situation où il était avant la bataille d'Iéna. Le duc de Mecklembourg entra bientôt dans cette ligue; la Suède lui promit trente mille hommes sous le commandement de son prince royal, qui abjurait ainsi le nom français de Bernadotte, et l'Angleterre s'engagea à lui fournir un subside de 25 millions.

Murat avait cependant quitté le commandement de l'armée de France, et l'avait remis le 15 janvier aux mains du prince Eugène, qui s'était lentement replié devant l'armée de Kutusow. Il avait pris position le 10 mars sur l'Elbe, il avait attiré à lui le corps de Gre-

Ul ÉTUDE nier qui portait à quarante-neuf mille hommes la totalité tic ses forces, et de nouvelles troupes les avaient accrues vers la fin de mars jusqu'au chiffre de quatre-vingt-sept mille. Forcé, le 5 avril, de se retirer sur la Saale , Eugène y attendit enfin la nouvelle année que la France avait donnée à son empereur. Napoléon confia la régence Marie-Louise pendant son absence. Ce choix n'était pas heureux mais il ne voulait pas que, s'il périssait dans celle campagne, on oubliât une seconde fois l'avènement du roi de Rome. Le 30 avril, il passa la Saale à Weissenstels ; et dirigea son avant-garde sur Leipsick pour dégager la droite du prince Eugène, que tournait l'armée alliée. Mais à peine arrivé dans la plaine de Lutzen , le maréchal Ney vit paraître sur sa droite les masses russes et prussiennes que la mort de Kutusow venait de faire passer sous les ordres de Witgenstein. Ney elSouham firent tête pendant trois heures à leurs cent sept mille hommes , avec des cohortes qui faisaient leurs premières armes , et donnèrent le temps aux différents corps d'armée d'arriver à leur secours. Le corps de Marmont , entré en ligne vers deux heures , soutint à son' tour l'effort des alliés. Napoléon revenait de son côté avec sa réserve et sa jeune et vieille garde que précédait une formidable artillerie. Le prince Eugène, Macdonald, Bertrand arrivèrent vers les quatre heures; elles alliés, repoussés enfin de tous les villages qu'ils avaient occupés , se retirèrent vers le Sloss-Graben sous la protection de leur nombreuse cavalerie. Napoléon donna le nom de Lutzen à cette rencontre qui signala le glorieux réveil de sa puissance, et chargea de direction sur les traces de l'armée vaincue. Le roi de Saxe fut ramené le 8 mai dans sa capitale de Dresde ; et ies 5>0 et 21 , furent livrées sur les bords de la Sprée les batailles de Baulzcn et de Wurchcn, où le czaret le roi de Prusse auraient vu anéantir leurs armées, si l'attaque eût été plus vive, et si les corps de Ney , de Laurislon et de Sébastian, tussent, arrivés à l'heure dite sur la roule de Gorilz pour couper la retraite aux vaincus. Ils se retirèrent vers l'Oder, en livrant des combats Digitized by Google

nier qui portait à quarante-neuf mille hommes la totalité de ses forces, et de nouvelles troupes les avaient accrues vers la fin de mars jusqu'au chiffre de quatre-vingt-sept mille. Forcé, le 5 avril, de se retirer sur la Saale, Eugène y attendit enfin la nouvelle armée que la France avait donnée à son empereur. Napoléon confia la régence Marie-Louise pendant son absence. Ce choix n'était pas heureux mais il ne voulait pas que, s'il périssait dans cette campagne, on oubliât une seconde fois l'avènement du roi de Rome. Le 30 avril, il passa la Saale à Weissenstels; et dirigea son avant-garde sur Leipsick pour dégager la droite du prince Eugène, que tournait l'armée alliée. Mais à peine arrivé dans la plaine de Lutzen, le maréchal Ney vit paraître sur sa droite les masses russes et prussiennes que la mort de Kutusow venait de faire passer sous les ordres de Witgenstein. Ney et Souham firent tête pendant trois heures à leurs cent sept mille hommes, avec des cohortes qui faisaient leurs premières armes, et donnèrent le temps aux différents corps d'armée d'arriver à leur secours. Le corps de Marmont, entré en ligne vers deux heures, soutint à son tour l'effort des alliés. Napoléon revenait de son côté avec sa réserve et sa jeune et vieille garde que précédait une formidable artillerie. Le prince Eugène, Macdonald, Bertrand arrivèrent vers les quatre heures; et les alliés, repoussés enfin de tous les villages qu'ils avaient occupés, se retirèrent vers le Stoss-Graben sous la protection de leur nombreuse cavalerie. Napoléon donna le nom de Lutzen à cette rencontre qui signala le glorieux réveil de sa puissance, et changea de direction sur les traces de l'armée vaincue. Le roi de Saxe fut ramené le 8 mai dans sa capitale de Dresde; et les 20 et 21, furent livrées sur les bords de la Sprée les batailles de Bautzen et de Wurchen, où le czar et le roi de Prusse auraient vu anéantir leurs armées, si l'attaque eût été plus vive, et si les corps de Ney, de Lauriston et de Sébastiani fussent arrivés à l'heure dite sur la route de Goritz pour couper la retraite aux vaincus. Ils se retirèrent vers l'Oder, en livrant des combats

SUR [.'EMPIRE. Lïll d'arrière- garde dont le dernier coula la vie au maréchal Duroc. Un armistice suspendit toul-à-coup la marche des deux armées. Il fut signé à Poischwilz, prés Jauër . en Silésie, et jamais présage de paix n'excita dans une armée victorieuse autant d'espérance et de joie. Ce n'était pas une de ces trêves comme Napoléon en avait dictées à Mareugo et Austerlitz; on s'est même demandé pourquoi il l'avait acceptée, pourquoi scs ennemis y avaient souscrit. Ses soldats, scs généraux ne s'en informaient pas. Ils y voyaient le terme d'une guerre qui était pour eux et pour leur pays une guerre de conscience. La victoire leur était demeurée, non pas avec ces brillants avantages, avec ce fracas étourdissant de conquêtes, de chutes d'empire qui avaient illustré les grandes campagnes de Napoléon. Mais la France s'était relevée, elle avait montré que malgré ses malheurs ci Russie et en Espagne, il était encore difficile de l'abattre; ce résultat sufAsail à sa gloire; et trois mois après, la reprise des hostilités fut loin d'être accueillie par des acclamations d'enthousiasme. Oet armistice ne profita qu'aux ennemis de Napoléon. La Prusse acheva l'organisation de ses landwcrhs, la Russie eut le temps de faire avancer ses réserves, le prince royal de Suède put arriver sur le théâtre de la guerre, et les instances d'Alexandre triomphèrent enfin des irrésolutions de l'Autriche. Sa coopération dans l'attaque de la Russie avait été fort équivoque. Elle avait essayé, depuis, d'intervenir entre les deux rivaux, et dans ce retour à des relations qu'elle avait interrompues à regret, il ne fut pas difficile de lui faire comprendre que le temps était venu d'affranchir l'Allemagne et de resserrer la France dans ses limites, que les trois puissances n'avaient jamais été battues que l'une après l'autre, et qu'un effort commun leur assurait une victoire infaillible. M. de Mellcrnich, qui dirigeait alors le cabinet de Vienne, était pénétré de celte pensée, et son empereur partageait les sentiments de ses anciens alliés. Mais son litre de beau père lui imposait une sorte de pudeur politique à l'égard de Napoléon, «t, quoique bien décidé h déclarer la "uerre à son gendre, si celui-ci VIII Digitized by Google

d'arrière-garde dont le dernier coûta la vie au maréchal Duroc.

Un armistice suspendit tout-à-coup la marche des deux armées. Il fut signé à Poischwitz, près Jauër, en Silésie, et jamais présage de paix n'excita dans une armée victorieuse autant d'espérance et de joie. Ce n'était pas une de ces trèves comme Napoléon en avait dictées à Marengo et Austerlitz; on s'est même demandé pourquoi il l'avait acceptée, pourquoi ses ennemis y avaient souscrit. Ses soldats, ses généraux ne s'en informaient pas. Ils y voyaient le terme d'une guerre qui était pour eux et pour leur pays une guerre de conscience. La victoire leur était demeurée, non pas avec ces brillants avantages, avec ce fracas étourdissant de conquêtes, de chutes d'empire qui avaient illustré les grandes campagnes de Napoléon. Mais la France s'était relevée, elle avait montré que malgré ses malheurs en Russie et en Espagne, il était encore difficile de l'abattre; ce résultat suffisait à sa gloire; et trois mois après, la reprise des hostilités fut loin d'être accueillie par des acclamations d'enthousiasme. Cet armistice ne profita qu'aux ennemis de Napoléon. La Prusse acheva l'organisation de ses landwerhs, la Russie eut le temps de faire avancer ses réserves, le prince royal de Suède put arriver sur le théâtre de la guerre, et les instances d'Alexandre triomphèrent enfin des irrésolutions de l'Autriche. Sa coopération dans l'attaque de la Russie avait été fort équivoque. Elle avait essayé, depuis, d'intervenir entre les deux rivaux, et dans ce retour à des relations qu'elle avait interrompues à regret, il ne fut pas difficile de lui faire comprendre que le temps était venu d'affranchir l'Allemagne et de resserrer la France dans ses limites, que les trois puissances n'avaient jamais été battues que l'une après l'autre, et qu'un effort commun leur assurait une victoire infaillible. M. de Metternich, qui dirigeait alors le cabinet de Vienne, était pénétré de cette pensée, et son empereur partageait les sentiments de ses anciens alliés. Mais son titre de beau père lui imposait une sorte de pudeur politique à l'égard de Napoléon, et, quoique bien décidé à déclarer la guerre à son gendre, si celui-ci

-Tlll ETUDE lie consentait à lui rendre le Tyrol et l'Illyrie, et à dissoudre la Confédération du Rhin, il espérait convaincre Napoléon lui-même de la nécessité de celte concession. M. de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, ne dissimula point à son mailre que telle était la pensée secrète de la cour d' Autriche, et dès le mois de mai 1813, six jours après la bataille de I.ulzcn, le comte de Bubna dut le faire entendre à Napoléon qu'il était venu trouver à Dresde. Celuici parut dès lors accepter la médiation de l'Autriche, et demanda la convocation d'un congrès général pour traiter de la paix du monde. I.a victoire de liaulzen ne changea rien à cette résolution pacifique, et l'armistice de Poischwilz fut conclu dans ce but. 11 fut même prorogé jusqu'au 10 août pour donner aux ministres des différentes cours le temps de se rendre à Prague. Mais Napoléon savait d'avance les sacrifices qu'on lui demanderait. Dès la fin de juillet, personne n'ignorait à Dresde que M. de Bubna s'était jeté à scs genoux pour le conjurer d'y consentir, en lui assurant que, sur son refus , l'Autriclie ferait cause commune avec scs ennemis, il ne voulut pas croire à ce qu'il appelait une perfidie; il résista même à ses propres ministres, aux manifestations de la France entière, comme il l'a dit à Sainte-Hélène; il ne voyait dans ces concessions qu'une déconsidéra tien sans frnit, qu'un encouragement à des exigences nouvelles; tout parti mitoyen lui semblait mortel ; et il déclara qu'il ne souscrirait jamais au plus léger démembrement de son empire. C'est la seule explication raisonnable qu'on puisse donner à 1:1 brusque séparation du congrès de Prague, et à la déclaration de guerre que l'Autriche lui fil signifier, le \i août, deux jours après celte rupture. Il est évident qu'elle avait prévu l'opiniâtreté de Napoléon, qu'elle avait pris d'avance la résolution de l'y contraindre, qu'en négociant avec lui elle rassemblait toutes ses forces, et qu'elle avait livré passage aux alliés dans la Bohême bien longtemps avant sa déclaration de guerre, (l'était une déloyauté manifeste ; mais Napoléon ne pouvait ignorer ni ces mouvements de troupes, ni la résolution de son beau-père. La Digitized by Google

ne consentait à lui rendre le Tyrol et l'Illyrie, et à dissoudre la Confédération du Rhin, il espérait convaincre Napoléon lui-même de la nécessité de cette concession. M. de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, ne dissimula point à son maître que telle était la pensée secrète de la cour d'Autriche, et dès le mois de mai 1813, six jours après la bataille de Lutzen, le comte de Bubna dut le faire entendre à Napoléon qu'il était venu trouver à Dresde. Celui-ci parut dès lors accepter la médiation de l'Autriche, et demanda la convocation d'un congrès général pour traiter de la paix du monde. La victoire de Bautzen ne changea rien à cette résolution pacifique, et l'armistice de Poischwitz fut conclu dans ce but. Il fut même prorogé jusqu'au 10 août pour donner aux ministres des différentes cours le temps de se rendre à Prague. Mais Napoléon savait d'avance les sacrifices qu'on lui demanderait. Dès la fin de juillet, personne n'ignorait à Dresde que M. de Bubna s'était jeté à ses genoux pour le conjurer d'y consentir, en lui assurant que, sur son refus, l'Autriche ferait cause commune avec ses ennemis. Il ne voulut pas croire à ce qu'il appelait une perfidie; il résista même à ses propres ministres, aux manifestations de la France entière, comme il l'a dit à Sainte-Hélène; il ne voyait dans ces concessions qu'une déconsidération sans fruit, qu'un encouragement à des exigences nouvelles; tout parti mitoyen lui semblait mortel; et il déclara qu'il ne souscrirait jamais au plus léger démembrement de son empire. C'est la seule explication raisonnable qu'on puisse donner à la brusque séparation du congrès de Prague, et à la déclaration de guerre que l'Autriche lui fit signifier, le 12 août, deux jours après cette rupture. Il est évident qu'elle avait prévu l'opiniâtreté de Napoléon, qu'elle avait pris d'avance la résolution de l'y contraindre, qu'en négociant avec lui elle rassemblait toutes ses forces, et qu'elle avait livré passage aux alliés dans la Bohême bien longtemps avant sa déclaration de guerre. C'était une déloyauté manifeste; mais Napoléon ne pouvait ignorer ni ces mouvements de troupes, ni la résolution de son beau-père. La

SUR L’EMPIRE. date du 9septembre, donnée à la triple .alliance deTreplitz, était d'une •bsnrde perfidie, puisqu’elle était postérieure à la bataille de Dresde k laquelle avaient coopéré les trois signataires de ce traité. L'Autriclie y avait secrètement adhéré dès le 27 juillet. Lrs trois puissances avaient dès lors arrêté la reconstruction de l’Autriche dans ses limites de 1805, le rétablissement de la I’rnsse dans celles qu’avait détruites la bataille d'iéna, la dissolution de la Confédération du Rhin et du grand-duché de Varsovie. Chacune des trois puissances s’était imposé un contingent de cent cinquante mille hommes, et chacune avait fait avec l'Angleterre un traité de subsides. On a su même plus tard que les envoyés de l’Autriche avaient assisté le 12 juillet à la conférence de Trachcnberg, où avait été réglé le nouveau plan de campagne des alliés; et que le contingent autrichien y était compris pour deux cent soixante-quatre mille hommes. J'ai dû m’étendre sur ces négociations pour marquer ce concert définitif de l’Europe comme une époque nouvelle, puisqu’il amena la chute de Napoléon et l'anéantissement de son empire. Il se montra, toutefois, supérieur à ce nouveau danger. Quand Gouvion-Saint-Cyr ni manifesta les craintes que lui donnait l’accession de l’Autriche à , celte dernière coalition, il répondit qu’il les battrait tous et que celte campagne serait superbe Hélas! elle ne le fut que pour les ennemis. Cinq cent mille alliés et quinze cents pièces de canon se dispo sèrentà marcher contre l'armée française qui comptait à peine trois cent douze mille combattants pour faire face à trois attaques diverses, à celle de Blilcher en Silésie, de Bcrnadotte dans la Prusse, de Schwarizonberg dans la Saxe. Par déférence pour l'Autriche, on avait donné à ce dernier le litre de généralissime, et c’est avec lui que marchaient les trois souverains coalisés. Napoléon ignorait le plan de campagne arrêté par eux à Trachenberg, tandis que le sien leur avait été livré par le Suisse Jomini. Il croyaitque leur grande armée déboucherait de la Bohême par Gabel et Zillau ; et il se porta en Silésie pour écraser Blücher avant leur arrivée. Mais, fidèle à ses Digitized by Google

date du 9 septembre, donnée à la triple alliance de Tœplitz, était d'une absurde perfidie, puisqu'elle était postérieure à la bataille de Dresde à laquelle avaient coopéré les trois signataires de ce traité. L'Autriche y avait secrètement adhéré dès le 27 juillet. Les trois puissances avaient dès lors arrêté la reconstruction de l'Autriche dans ses limites de 1805, le rétablissement de la Prusse dans celles qu'avait détruites la bataille d'Iéna, la dissolution de la Confédération du Rhin et du grand-duché de Varsovie. Chacune des trois puissances s'était imposé un contingent de cent cinquante mille hommes, et chacune avait fait avec l'Angleterre un traité de subsides. On a su même plus tard que les envoyés de l'Autriche avaient assisté le 12 juillet à la conférence de Trachenberg, où avait été réglé le nouveau plan de campagne des alliés; et que le contingent autrichien y était compris pour deux cent soixante-quatre mille hommes.

J'ai dû m'étendre sur ces négociations pour marquer ce concert définitif de l'Europe comme une époque nouvelle, puisqu'il amena la chute de Napoléon et l'anéantissement de son empire. Il se montra, toutefois, supérieur à ce nouveau danger. Quand Gouvion-Saint-Cyr lui manifesta les craintes que lui donnait l'accession de l'Autriche à cette dernière coalition, il répondit qu'il les battrait tous et que cette campagne serait superbe Hélas! elle ne le fut que pour les ennemis. Cinq cent mille alliés et quinze cents pièces de canon se disposèrent à marcher contre l'armée française qui comptait à peine trois cent douze mille combattants pour faire face à trois attaques diverses, à celle de Blücher en Silésie, de Bernadotte dans la Prusse, de Schwartzenberg dans la Saxe. Par déférence pour l'Autriche, on avait donné à ce dernier le titre de généralissime, et c'est avec lui que marchaient les trois souverains coalisés. Napoléon ignorait le plan de campagne arrêté par eux à Trachenberg, tandis que le sien leur avait été livré par le Suisse Jomini. Il croyait que leur grande armée déboucherait de la Bohême par Gabel et Zittau; et il se porta en Silésie pour écraser Blücher avant leur arrivée. Mais, fidèle à ses

LX ETUDE instructions, Blûcher se relira presque sans combattre; et Napoléon fut forcé d'accourir au secours (le Dresde. Scliwartzenberg était descendu parlteplilzà la tète de centqualre-vingl-dix mille Autrichiens, Prussiens e’ Dusses pour attaquer sur la rive gauche de l'Elbe les soixante mille Français qui garnissaient les abords elles murs de la capitale saxonne. Gouvion-Saint-Cyr tint tête à des forces triples pendant la journée du 26 août, et donna le temps à l'empereur de revenir avec sa garde. La mollesse des attaques de Scliwartzenberg sauva pour celle fois Napoléon cl son armée. Il reprit le 26 une vigoureuse offensive, chassa les alliés de toutes les hauteurs , fit mettre bas les armes à trente mille Autrichiens et refoula celle armée dans les gorges de la Bohême. 11 les avait tous battus en effet, et ce qui ajoutait une exaltation superstitieuse à son triomphe, - c’est qu’un des boulets de sa garde avait frappé un ancien rival de sa gloire, celui qu’on l'accusait d'avoir injustement enveloppé dans la conspiration de Georges, ce même Moreau qui le justifiait en reparaissant parmi les ennemis de la France, et dont l'armée française apprenait à la fois le retour et la mort. Mais ce triomphe ne dura qu'un jour. Le 29 août, le corps de Vandamme, qui s’était imprudemment aventuré dans la Bohême fut détruit dans les environs de Kulnt. Des nouvelles sinistres arrivaient en même temps de la Prusse et de la Silésie. Pendant que Napoléon triomphait à Dresde, Blûcher avait battu Macdonald et Laurislon sur la Kalsbach, les avait rejetés surlcBober, leur avait fait plus de vingt mille prisonniers. Les soixante-dix mille hommes d’Oudiuol avaient été repoussés de GrosBeeren, le 25, par Bernadolte. Tout le fruit de la victoire de Dresde était perdu ; et Napoléon ne devait plus éprouver que des désastres. Lemaréchal Ney, envoyé pour réparer la défaite d’Oudinot, est rejeté è son tour, le 6 septembre, sur la place de Torgau, aprèsavoii perdu ses bagages et xme grande partie de ses canons et de scs troupes. L'empereur, nlacé au centre de tous ces mouvements, court luimême à droite et à gauche, partout où ses lieutenants sont menacés, et ne trouve nulle part un ennemi qui l'attende.
Digitized by Google

instructions, Blücher se retira presque sans combattre; et Napoléon fut forcé d'accourir au secours de Dresde. Schwartzenberg était descendu par Teplitz à la tête de cent quatre-vingt-dix mille Autrichiens, Prussiens et Russes pour attaquer sur la rive gauche de l'Elbe les soixante mille Français qui garnissaient les abords et les murs de la capitale saxonne. Gouvion-Saint-Cyr tint tête à des forces triples pendant la journée du 26 août, et donna le temps à l'empereur de revenir avec sa garde. La mollesse des attaques de Schwartzenberg sauva pour cette fois Napoléon et son armée. Il reprit le 26 une vigoureuse offensive, chassa les alliés de toutes les hauteurs, fit mettre bas les armes à trente mille Autrichiens et refoula cette armée dans les gorges de la Bohême. Il les avait tous battus en effet, et ce qui ajoutait une exaltation superstitieuse à son triomphe, c'est qu'un des boulets de sa garde avait frappé un ancien rival de sa gloire, celui qu'on l'accusait d'avoir injustement enveloppé dans la conspiration de Georges, ce même Moreau qui le justifiait en reparaissant parmi les ennemis de la France, et dont l'armée française apprenait à la fois le retour et la mort. Mais ce triomphe ne dura qu'un jour. Le 29 août, le corps de Vandamme, qui s'était imprudemment aventuré dans la Bohême fut détruit dans les environs de Kulm. Des nouvelles sinistres arrivaient en même temps de la Prusse et de la Silésie. Pendant que Napoléon triomphait à Dresde, Blücher avait battu Macdonald et Lauriston sur la Kalsbach, les avait rejetés sur le Bober, leur avait fait plus de vingt mille prisonniers. Les soixante-dix mille hommes d'Oudinot avaient été repoussés de Gros-Beeren, le 23, par Bernadotte. Tout le fruit de la victoire de Dresde était perdu; et Napoléon ne devait plus éprouver que des désastres. Le maréchal Ney, envoyé pour réparer la défaite d'Oudinot, est rejeté à son tour, le 6 septembre, sur la place de Torgau, après avoir perdu ses bagages et une grande partie de ses canons et de ses troupes. L'empereur, placé au centre de tous ces mouvements, court lui-même à droite et à gauche, partout où ses lieutenants sont menacés, et ne trouve nulle part un ennemi qui l'attende.

SUR L’EMPIRE. Cependant ce cercle de Ter et de feu se resserre et le presse enfin dans les champs de Lcipsick. Réduit à cent cinquante raille hommes, il y est enveloppé par plus de trois cent mille ; et il sait déjà que le roi de Bavière l'a trahi, que l'armée bavaroise et uue réserve autrichienne occupent sa ligne de retraite. La fortune lui sourit toutefois à Wachau, le IG octobre. Il y bat encore une fois le prince Schwarlzenberg; mais il ne profite point de cette victoire pour se replier sur la Saxe ; et, le 18, après une terrible défaite qu’aggrave la défection de l'armée saxonne , il est acculé sur l’Elster et sous les remparts de Leipzik. La journée du 19 fut plus fatale encore. Ce fut une fuite, une déroutt honteuse; la rupture du pont del'Elslcr livra aux alliés tout ce qui restait sur la rive droite. Cette victoire fut chèrement achetée par eux. Vingt-deux généraux, dix-huit cents officiers, quarante-trois mille soldats arrosèrent de leur sang ce champ de bataille. Mais les morts, les blessés et les prisonniers qu'y laissa Napoléon s’élevaient à soixante mille, et avec eux étaient demeurés ses bagages et sa nombreuse artillerie. Il ne lui resta que sa garde et les débris de ses corps d’armée. Il s’en servit pour renverser à Hanau les traîtres que la Bavière y avait postés pour lui fermer les chemins de la Frdncc. Ces chemins lui furent encore ouverts, et le 2 novembre il repassa pour la dernière fois ce fleuve que, vingt ans auparavant, les Jourdan , les Moreau, les Kléber, avaient franchi sous de plus glorieux auspices. L’Allemagne était perdue pour nous. Les rois que Napoléon avait élevés, suivaient l'exemple de leurs peuples et s'associaient à la cause des vainqueurs. Le roi de Saxe restait seul inébranlable dans sa noble mais inutile fidélité. Le Danemarck, notre dernier allié, fut à son tour contraint de se soumettre. Cent mille français , répartis dans les forteresses allemandes, luttaient encore sur la ligne de l’Elbe; et l'on espéra quelque temps qu'un capitaine serait assez hardi pour les rallier, assez habile pour les ramener en France à travers les armées ennemis. Mais ces garnisons tombèrent l’une après l’autre, ou forcées par la famine , ou trompées Digitized by Google

Cependant ce cercle de fer et de feu se resserre et le presse enfin dans les champs de Leipsick. Réduit à cent cinquante mille hommes, il y est enveloppé par plus de trois cent mille ; et il sait déjà que le roi de Bavière l'a trahi, que l'armée bavaroise et une réserve autrichienne occupent sa ligne de retraite. La fortune lui sourit toutefois à Wachau, le 16 octobre. Il y bat encore une fois le prince Schwartzenberg ; mais il ne profite point de cette victoire pour se replier sur la Saxe ; et, le 18, après une terrible défaite qu'aggrave la défection de l'armée saxonne, il est acculé sur l'Elster et sous les remparts de Leipzik. La journée du 19 fut plus fatale encore. Ce fut une fuite, une déroute honteuse ; la rupture du pont de l'Elster livra aux alliés tout ce qui restait sur la rive droite. Cette victoire fut chèrement achetée par eux. Vingt-deux généraux, dix-huit cents officiers, quarante-trois mille soldats arrosèrent de leur sang ce champ de bataille. Mais les morts, les blessés et les prisonniers qu'y laissa Napoléon s'élevaient à soixante mille, et avec eux étaient demeurés ses bagages et sa nombreuse artillerie. Il ne lui resta que sa garde et les débris de ses corps d'armée. Il s'en servit pour renverser à Hanau les traîtres que la Bavière y avait postés pour lui fermer les chemins de la France. Ces chemins lui furent encore ouverts, et le 2 novembre il repassa pour la dernière fois ce fleuve que, vingt ans auparavant, les Jourdan, les Moreau, les Kléber, avaient franchi sous de plus glorieux auspices. L'Allemagne était perdue pour nous. Les rois que Napoléon avait élevés, suivaient l'exemple de leurs peuples et s'associaient à la cause des vainqueurs. Le roi de Saxe restait seul inébranlable dans sa noble mais inutile fidélité. Le Danemarck, notre dernier allié, fut à son tour contraint de se soumettre. Cent mille français, répartis dans les forteresses allemandes, luttaient encore sur la ligne de l'Elbe ; et l'on espéra quelque temps qu'un capitaine serait assez hardi pour les rallier, assez habile pour les ramener en France à travers les armées ennemis. Mais ces garnisons tombèrent l'une après l'autre, ou forcées par la famine, ou trompées

u.. mn par des capitulations lâchement violées, ou minées par des maladies mortelles. La Hollande, la Suisse furent occupées par les vainqueurs. Wellington, libérateur de l'Espagne, avait franchi les Pyrénées, et Je maréchal Sonll avait peine à le contenir sur les rives de l'Adour. Le prince Eugène succombait en Italie, et le roi Murai avait abandonné la cause do son beau-frère dans l'espoir de maintenir sur sa té te la couronne que Napoléon y avait posée. La France clle-mémc s'agite et fait entendre de sourds murmures, des paroles de blâme , des imprécations même contre celui qu'elle a Bresqne divinisé. Les vieux partis, qu'il croyait avoir étouffés, se réveillent de toutes parts ; et quand il réclame de nouveaux efforts , ie nouveaux sacrifices pour sauver la France, du sein du Corps législatif, qu'il avait condamné au silence éternel, s'élèvent des cris ennemis qui lui reprochent son ambition et son despotisme, lui redemandent les libertés qu'il a comprimées, et mettent à ce prix le concours de leur assistance. Napoléon s'irrite de ces velléités d'indépendance politique; il outrage ces organes, peut-être inopportuns de la pensée publique , cl renvoie celte assemblée qui a l'audace de lui faire entendre la vérité. II a trouvé dans le Sénat un instrument plus docile. Un sénatus-consulle a déjà ordonné la levée de trois cent mille hommes, que la France n'est plus en état de fournir. Il décrète lui-même des camps de réserve, qu'il place à Turin, àtltrecht, à Met* et à Bordeaux, mais qui n'existent que dans sa pensée. Des sénateurs, des conseillers d'Etat parcourent la France pour ranimer des sentiments qui s'éteignent. Il hrise les fers du pape Pie VII, dans l'espoir de se rattacher l'Italie ; il rend Ferdinand VII à ses peuples, dans l'espoir encore plus frivole de les séparer de l'Angleterre. Il essaie enfin de négocier avec ses vainqueurs qui, dans leur manifeste du 1" décembre, ont déclaré qu'ils sont prêts à déposer les armes dès que la France aura reconnu et garanti l'indépendance des autres Etats de l'Europe. Il accepte celte condition première ; il indique la ville de Francfort pour la réunion d'un congrès qui traitera Digitized by Google

par des capitulations lâchement violées, ou minées par des maladies mortelles. La Hollande, la Suisse furent occupées par les vainqueurs. Wellington, libérateur de l'Espagne, avait franchi les Pyrénées, et le maréchal Soult avait peine à le contenir sur les rives de l'Adour. Le prince Eugène succombait en Italie, et le roi Murat avait abandonné la cause de son beau-frère dans l'espoir de maintenir sur sa tête la couronne que Napoléon y avait posée.

La France elle-même s'agite et fait entendre de sourds murmures, des paroles de blâme, des imprécations même contre celui qu'elle a presque divinisé. Les vieux partis, qu'il croyait avoir étouffés, se réveillent de toutes parts; et quand il réclame de nouveaux efforts, de nouveaux sacrifices pour sauver la France, du sein du Corps législatif, qu'il avait condamné au silence éternel, s'élèvent des cris ennemis qui lui reprochent son ambition et son despotisme, lui redemandent les libertés qu'il a comprimées, et mettent à ce prix le concours de leur assistance. Napoléon s'irrite de ces velléités d'indépendance politique; il outrage ces organes, peut-être inopportuns de la pensée publique, et renvoie cette assemblée qui a l'audace de lui faire entendre la vérité. Il a trouvé dans le Sénat un instrument plus docile. Un sénatus-consulte a déjà ordonné la levée de trois cent mille hommes, que la France n'est plus en état de fournir. Il décrète lui-même des camps de réserve, qu'il place à Turin, à Utrecht, à Metz et à Bordeaux, mais qui n'existent que dans sa pensée. Des sénateurs, des conseillers d'État parcourent la France pour ranimer des sentiments qui s'éteignent. Il brise les fers du pape Pie VII, dans l'espoir de se rattacher l'Italie; il rend Ferdinand VII à ses peuples, dans l'espoir encore plus frivole de les séparer de l'Angleterre. Il essaie enfin de négocier avec ses vainqueurs qui, dans leur manifeste du 1er décembre, ont déclaré qu'ils sont prêts à déposer les armes dès que la France aura reconnu et garanti l'indépendance des autres États de l'Europe. Il accepte cette condition premiere; il indique la ville de Francfort pour la réunion d'un congrès qui traitera

SUR L'EMPIRE. lxiii de la paix du monde. Tout est consenti, du moins en apparence, mais les alliés ne veulent point s'arrêter, pendant que leurs ministres négocieront. Le Illiin est franchi par leurs armées, qu'ont grossies lesWurlembergeois, les Weslphaliens , tous les peuples que Napoléon avait naguères entraînés au cœur de la Moscovie. Six cent mille hommes s'ébranlent à la fois pour envahir la France. Deux cent soixante mille autres se rassemblent au delà du Rhin pour les soutenir. Schwartienberg et sa grande armée pénètrent par la Suisse ; Blhcbcr et l'armée de Silésie débouchent par Mayence. Buloxv, Walrnoden et Bernadotte arrivent à travers la Belgique. Napoléon n'a que soixante mille hommes pour faire face à tant d'ennemis, et il ose soutenir cette dernière lutte, et il la soutient avec une énergie qui rappelle ses premières campagnes. Parti de Paris le 23 janvier, après avoir proclamé la régence de Marie-Louise, il double ses forces par son activité; il étonne scs ennemis par son audace;- il les surprend dans leurs marche» , dans leurs positions isolées. Battu à la Rolhière , par Blücher, le 1" février, il le bat le 10, à Champaubert ; le 11 , à Montmirail , le 14, à Vauchamps. 11 retombe sur l'armée de Sehwartienberg, repousse, le 17, le corps russe de Palilen à formant, et, lel8, le prince royal de Wurtemberg à la journée de Montereau. Les alliés se découragent ; les succès d'Augcreau, entre Lyon et Chambéry, inspirent à Schwartienberg la crainte d'êlre pris à I revers. 11 sollicite un armistice. Napoléon, dans son fol enthou- J siasme , s'écrie qu'il est plus près de Vienne que les alliés ne sont de Paris ; il s'indigne de la faiblesse du conseil de régence qui lui conseille de traiter. 11 traite cependant : le congrès indiqué pour Francfort, s'est ouvert à Châtillon ; mais aucune des parties n'a peutêtre envie de conclure. Les prétentions de Napoléon augmentent avec ses, victoires, car ses victoires lui donnent des soldats. D a ouvert celte étonnante ccmpagne avec soixante mille combattants. Au mois de mars, il en a cent cinquante-cinq mille et trois cents pièces de canon, sans compter les armées de Soult et de Suchet, qui défendent Digitized by Google

de la paix du monde. Tout est consenti, du moins en apparence, mais les alliés ne veulent point s'arrêter, pendant que leurs ministres négocieront. Le Rhin est franchi par leurs armées, qu'ont grossies les Wurtembergeois, les Westphaliens, tous les peuples que Napoléon avait naguères entraînés au cœur de la Moscovie. Six cent mille hommes s'ébranlent à la fois pour envahir la France. Deux cent soixante mille autres se rassemblent au delà du Rhin pour les soutenir. Schwartzenberg et sa grande armée pénètrent par la Suisse; Blücher et l'armée de Silésie débouchent par Mayence. Bulow, Walmoden et Bernadotte arrivent à travers la Belgique. Napoléon n'a que soixante mille hommes pour faire face à tant d'ennemis, et il ose soutenir cette dernière lutte, et il la soutient avec une énergie qui rappelle ses premières campagnes. Parti de Paris le 25 janvier, après avoir proclamé la régence de Marie-Louise, il double ses forces par son activité; il étonne ses ennemis par son audace; il les surprend dans leurs marches, dans leurs positions isolées. Battu à la Rothière, par Blücher, le 1er février, il le bat le 10, à Champaubert; le 11, à Montmirail, le 14, à Vauchamps. Il retombe sur l'armée de Schwartzenberg, repousse, le 17, le corps russe de Pahlen à Mormant, et, le 18, le prince royal de Wurtemberg à la journée de Montereau. Les alliés se découragent; les succès d'Augereau, entre Lyon et Chambéry, inspirent à Schwartzenberg la crainte d'être pris à revers. Il sollicite un armistice. Napoléon, dans son fol enthousiasme, s'écrie qu'il est plus près de Vienne que les alliés ne sont de Paris; il s'indigne de la faiblesse du conseil de régence qui lui conseille de traiter. Il traite cependant: le congrès indiqué pour Francfort, s'est ouvert à Châtillon; mais aucune des parties n'a peut-être envie de conclure. Les prétentions de Napoléon augmentent avec ses victoires, car ses victoires lui donnent des soldats. Il a ouvert cette étonnante campagne avec soixante mille combattants. Au mois de mars, il en a cent cinquante-cinq mille et trois cents pièces de canon, sans compter les armées de Soult et de Suchet, qui défendent

mit ÉTUDE la Navarre el ie Roussillon , les quarante mille hommes d'Augereau, et les vingt mille avec lesquels le général Maison se soutient si glorieusement en Belgique. Cependant les alliés se comptent el se rassurent Le roi de Prusse a blâmé les nouveaux tâtonnements de Schwartzenberg, qui sont inspirés peut-être par un intérêt de famille. L'Autriche n'a-t-cllc exigé la direction de cette guerre que pour l'arrêter au moment fatal? Il y a là un mystère, qui pourrait expliquer le traité de Chaumont. Pourquoi renouveler le traité d'alliance signé à Tœplilz , si cette alliance n'est pas ébranlée? Quoi qu'il en soit, le l'rmars, les trois puissances et lord Castelereag signent à Chaumont le nouveau traité qui les lie pour vingt ans l'une à l'autre , et qui donne une activité décisive à ce duel de l'Europe contre un homme. Napoléon n'avait point ralenti la sienne. Il forma le projet de tourner la gauche de Blùcher, sur l'Aisne, et gagna, le 7 mars, la bataille de Craonne, d'où se retirèrent en désordre les corps russes de Saken et de Laugeron. Mais les 9 et 10 mars, il attaqua toute l'armée de Silésie, dans la position formidable de Laon, et fut repoussé sur Rheiins, après avoir essuyé de grandes pertes. Cet échec ne le décourage point ; il laisse les corps de Mortier et de Marmont en face de Blùcher, passe la .Marne entre Eperuay et Château-Thierry, et se porte en toute hâte sur l'Aube, pour tourner la droite de Schwartzenberg. Celui-ci pressent celte manœuvre el dirige toutes ses forces sur Arcis, culbute les avant-postes de Sébasliani, le 20 mars, el les refoule dans la ville, quand Napoléon se présente avec sa garde et les ramène au combat, la nuit seule met un terme à cette lutte; mais le lendemain, reconnaissant à sa grande surprise qu'il a devant lui toute l'armée de Bohème, il se replie sur la rive droite de l'Aube, sous la protection du corps d'Oudiuol, que la mollesse de Schwartzenberg sauve seule d'une destruction totale. Une idée fatale s'enipare alors de l'esprit de Napoléon. Il persiste à vouloir manœuvrer sur les derrières de l'ennemi ; il espère rallier les garnisons , soulever les Digitized by Google

suit L’EMPIKE. UT peuples de la Lorraine et de l'Alsace , et reporter la guerre en Allemagne. Il exécute à l'instant même celte résolution funeste. Il remonte vers la Marne, touche à Sainl-Dizier , se rabat sur Vassy, et pousse jusqu’à Doulevant. Il a coupé les communications des alliés avec la ligne du Ithin , surpris leurs courriers et leurs convois. Il se flatte qu'on va le suivre ; il se trompe. Ses ennemis viennent d'apprendre qu’Augereau a été forcé de livrer la ville de Lyon ; que Wellington poursuit ses avantages sur la Garonne; que le duc d'Angou léme a fait proclamer à Bordeaux le roi Louis XVIII ; ils envoien une division sur les traces de Napoléon , pour l'entretenir dans son erreur, et marchent droit à Paris pour en finir. C'est le 24 mars, sur la grande route de Vitry, que les trois souverains ont pris cette détermination; et le 29, les deux armées de Silésie et de Bohême ont pris position devant Montmartre. Mortier et Marmont arrivent le même jour à Paris , par la ronte de Troyes , et secondés par la garde nationale, ils soutiennent le 30 une lutte désespérée. Le nombre triomphe du courage. Les buttes de Belleville , de Saint-Chaumont, de Romainville sont enlevées; et le 31 , par suite d’une capitulation , Alexandre et le roi de Prusse entrent dans la capitale de la France. C'est à Fontainebleau que Napoléon apprend tout à la fois la fuite de la régente et de son fils, celle du roi Joseph et la prise de sa capitale. 11 avait reconnu sa faute , et ramené sa faible armée par les routes de Troyes et de Sens , et s'était avancé de sa personne à la Cour de France, dans l'intention de traiter avec les vainqueurs. Hélas 1 il était trop tard. Le 3 avril, ce même Sénat qui lui avait livré douze cent mille hommes en deux années , prononça sa déchéance. Un gouvernement provisoire fut établi et composé des partisans de la dynastie bourbonienne , dont le peuple avait oublié l’existence. Le 4 , l’adhésion de Marmont à ces actes commença la défection de l’armée. Napoléon essaie vainement de conserver à son fils, par une abdication volontaire, la couronne dont on le dépouillait. Ney, Macdonald, Caulaincourt , chargés de ce dernier message,
IX Digitized by Google

peuples de la Lorraine et de l'Alsace, et reporter la guerre en Allemagne. Il exécute à l'instant même cette résolution funeste. Il remonte vers la Marne, touche à Saint-Dizier, se rabat sur Vassy, et pousse jusqu'à Doulevant. Il a coupé les communications des alliés avec la ligne du Rhin, surpris leurs courriers et leurs convois. Il se flatte qu'on va le suivre; il se trompe. Ses ennemis viennent d'apprendre qu'Augereau a été forcé de livrer la ville de Lyon; que Wellington poursuit ses avantages sur la Garonne; que le duc d'Angoulême a fait proclamer à Bordeaux le roi Louis XVIII; ils envoient une division sur les traces de Napoléon, pour l'entretenir dans son erreur, et marchent droit à Paris pour en finir. C'est le 24 mars, sur la grande route de Vitry, que les trois souverains ont pris cette détermination; et le 29, les deux armées de Silésie et de Bohême ont pris position devant Montmartre. Mortier et Marmont arrivent le même jour à Paris, par la route de Troyes, et secondés par la garde nationale, ils soutiennent le 30 une lutte désespérée. Le nombre triomphe du courage. Les buttes de Belleville, de Saint-Chaumont, de Romainville sont enlevées; et le 31, par suite d'une capitulation, Alexandre et le roi de Prusse entrent dans la capitale de la France.

C'est à Fontainebleau que Napoléon apprend tout à la fois la fuite de la régente et de son fils, celle du roi Joseph et la prise de sa capitale. Il avait reconnu sa faute, et ramené sa faible armée par les routes de Troyes et de Sens, et s'était avancé de sa personne à la Cour de France, dans l'intention de traiter avec les vainqueurs. Hélas! il était trop tard. Le 3 avril, ce même Sénat qui lui avait livré douze cent mille hommes en deux années, prononça sa déchéance. Un gouvernement provisoire fut établi et composé des partisans de la dynastie bourbonienne, dont le peuple avait oublié l'existence. Le 4, l'adhésion de Marmont à ces actes commença la défection de l'armée. Napoléon essaie vainement de conserver à son fils, par une abdication volontaire, la couronne dont on le dépouillait. Ney, Macdonald, Caulaincourt, chargés de ce dernier message,

S lll L'EMPIRE. uwi Il fut épuisé par de ruineuses contributions, agité par la lutte de toutes les factions que Napoléon avait étouffées, et de celles qu'avait créées sa domination , poussé de révolution en révolution vers un abîme encore béant; et des rochers de Sainte-Hélène, où le vautour anglais tortura pendant six ans le nouveau Prométhée, il nous jeta pour dernier adieu cette terrible prophétie : Après moi, la Franc# sera républicaine ou cosaque. Son empire valait mieux ; et pour notre bonheur comme pour notre repos, la France est encore assise sur les quatre colonnes où l'a posée ce législateur suprême. Son administration civile, financière, judiciaire et militaire a fait vivre la restauration et le gouvernement de 1830. Elle résiste aux attaques des Erostratesde notre époque; mais il est temps que le bon seus du peuple vienne à sou secours. VIENNE!' , •I L'ACADéMIS rBAXQAISE. Digitized by Google

Il fut épuisé par de ruineuses contributions, agité par la lutte de toutes les factions que Napoléon avait étouffées, et de celles qu'avait créées sa domination, poussé de révolution en révolution vers un abîme encore béant ; et des rochers de Sainte-Hélène, où le vautour anglais tortura pendant six ans le nouveau Prométhée, il nous jeta pour dernier adieu cette terrible prophétie : *Après moi, la France sera républicaine ou cosaque.* Son empire valait mieux ; et pour notre bonheur comme pour notre repos, la France est encore assise sur les quatre colonnes où l'a posée ce législateur suprême. Son administration civile, financière, judiciaire et militaire a fait vivre la restauration et le gouvernement de 1830. Elle résiste aux attaques des Erostrates de notre époque; mais il est temps que le bon sens du peuple vienne à son secours.

VIENNET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Digitized by Google

HISTOIRE _ / DE LA FAMILLE BONAPARTE.

GÉNÉALOGIE. Si jamais brillant météore apparut sur la scène du monde, ce fut Napoléon Bonaparte : si jamais famille put se passer d'aïeux ce fut la sienne. Mais par cela seul que la noblesse de I'àme et du génie est la plus belle de noblesses et laisse Ioîd derrière elle l'illustration de race ce n'est pas un motif pour supprimer la tradition et rayer brutalement tout le passé d'une famille. Aussi, ne fût-ce qu'à simple titre de documens historiques, croyons-nous devoir ouvrir ce récit par quelques notions généalogiques sur la famille Bonaparte. L'histoire constate trois branches de cette famille : la branche de Trévise; 2* celle de Florence et de SanMiniato ; 3* celle de Corse. Une pièce généalogique extraite des archives de Florence et écrite en latin barbare fait sortir tous les Bonapartes des anciens Lombards et fait remonter l'histoire de celte famille (Bonapartia gens) jusqu'à un Jean Bonaparte qui aurait vécu vers l'an \ 050. 1

HISTOIRE

DE LA

FAMILLE BONAPARTE.

GÉNÉALOGIE.

Si jamais brillant météore apparut sur la scène du monde, ce fut Napoléon Bonaparte : si jamais famille put se passer d'aïeux ce fut la sienne. Mais par cela seul que la noblesse de l'âme et du génie est la plus belle de noblesses et laisse loin derrière elle l'illustration de race ce n'est pas un motif pour supprimer la tradition et rayer brutalement tout le passé d'une famille. Aussi, ne fût-ce qu'à simple titre de documens historiques, croyons-nous devoir ouvrir ce récit par quelques notions généalogiques sur la famille Bonaparte.

L'histoire constate trois branches de cette famille : 1° la branche de Trévise ; 2° celle de Florence et de San-Miniato ; 3° celle de Corse. Une pièce genéalogique extraite des archives de Florence et écrite en latin barbare fait sortir tous les Bonapartes des anciens Lombards et fait remonter l'histoire de cette famille (*Bonapartia gens*) jusqu'à un Jean Bonaparte qui aurait vécu vers l'an 1050.

HISTOIRE La branche de Trévise parait être la plus ancienne et la plus illustre. De vieilles Charles mentionnent sa puissance et prouvent qu'elle fut investie du pouvoir souverain. Ce fut d'après une de ces chartes qu'en 1842, à l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur d'Autriche François apprit à Napoléon que la famille Bonaparte avait été souveraine à Trévise. Vers la même époque un Bolonais, Cesari , publia à Bologne des renseignements généalogiques qui établissaient des alliances de cette branche avec l'antique maison d'Este 1 Velf, supposée être la tige des présens rois d'Angleterre. Cette branche parût s'éteindre en 1397 avec un Servadius Bonaparte ., podestat de Trévise et élu prieur, en -1552, de l'ordre des Gaudenti. La branche de Florence n'est pas moins ancienne. Dès ■H 20, on y trouve un Bonaparte exilé ob nimiarn polentiam (poteslatem). En consultant le livre si connu del chiodo di Firenze, on voit aussi que cette famille possédait, près de Saint-Pierre, une maison patrimoniale successivement habitée plus tard par quatre des plus nobles familles de Toscane, les Albizzi, les Grandoni, les Alberti et les Âltavanti. Les armes de la famille étaient un rateau en oroix avec une épée, et avaient cela, de remarquable que le champ en était parsemé de fleurs 'de lys d'or semblables à celles de la maison de Bourbon. On peut les voir encore sur plusieurs points de Florence, dans le cloître du SaintEsprit entre autres, et sur un grand nombre d'édificee publics de la ville de San-Miniato, près de laquelle la famille possédait le château seigneurial de Castel -Vecchio, En \ 268, un Nicolas Bonaparte , du parti gibelin, fut sncore banni de Florence, et s'étant retiré dans son châDigitized by Google

La branche de Trévise paraît être la plus ancienne et la plus illustre. De vieilles chartes mentionnent sa puissance et prouvent qu'elle fut investie du pouvoir souverain. Ce fut d'après une de ces chartes qu'en 1812, à l'entrevue de Dresde, avant la campagne de Russie, l'empereur d'Autriche François apprit à Napoléon que la famille Bonaparte avait été souveraine à Trévise. Vers la même époque un Bolonais, Cesari, publia à Bologne des renseignements généalogiques qui établissaient des alliances de cette branche avec l'antique maison d'Este *Welf*, supposée être la tige des présens rois d'Angleterre. Cette branche parût s'éteindre en 1397 avec un Servadius Bonaparte, podestat de Trévise et élu prieur, en 1352, de l'ordre des *Gaudenti*.

La branche de Florence n'est pas moins ancienne. Dès 1120, on y trouve un Bonaparte exilé *ob nimiam potentiam* (*potestatem*). En consultant le livre si connu *del chiodo di Firenze*, on voit aussi que cette famille possédait, près de Saint-Pierre, une maison patrimoniale successivement habitée plus tard par quatre des plus nobles familles de Toscane, les Albizzi, les Grandoni, les Alberti et les Altavanti. Les armes de la famille étaient un rateau en croix avec une épée, et avaient cela de remarquable que le champ en était parsemé de fleurs de lys d'or semblables à celles de la maison de Bourbon. On peut les voir encore sur plusieurs points de Florence, dans le cloître du Saint-Esprit entre autres, et sur un grand nombre d'édifices publics de la ville de San-Miniato, près de laquelle la famille possédait le château seigneurial de *Castel-Vecchio*.

En 1268, un Nicolas Bonaparte, du parti gibelin, fut encore banni de Florence, et s'étant retiré dans son châ-

DE LA FAMILLE BONAPARTE. S teau de Castel-Vecchio, dut à la considération dont son nom était entouré dans les divers États de l'Italie de pouvoir y passer le temps de son exil. Une de ses descendantes dont le père était aussi exilé (fuoruscito) épousa, vers 4550, un des neveux du pape Nicolas V, de la famille des Beltrami qui, comme elle, était de Sarzane. Dans son excellente Biographie des premières années de Napoléon. le baron Coslon présente le pape Nicolas V lui-méme, mort en 1455, comme fils d'une Bonaparte. (Supplément à la branche de Toscane). D'après les Recherches historiques sur la Corse, de M. Robiquet, il paraîtrait que la branche de Florence serait plus ancienne que celle de Trévise, et que, dès le Xe siècle, cette famille aurait eu des relations avec la Corse. Après \ 57 î , cette branche ne laisse plus de traces dans l'histoire. La branche de Corse ne remonte qu'au commencement du XVIe siècle. Dès 1 525 on trouve des Bonapartes désignés comme Alfière, padre del Commune, titres dévolus aux nobles seuls. En 1 567 - 68 un Gabriel Bonaparte avait le titre de Mcssire. Ceux qui lui succédèrent furent élus anciens d'Ajaccio et quelques-uns jouirent du titre de Magnifique dès 1594 jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, temps auquel s'ouvre cette histoire.» Nous terminerons ce succint exposé par le trait suivant, curieuse conjecture tombée de la plume d'un étymologiste, pour nous faire passer du champ de la certitude dansceluide la fiction. Un savant allemand, fort distingué du reste, Zopf, a cherché à établir dans la 20e édition de son Précis de l' histoire universelle, que le nom de famille des Bonaparte était d'origine grecque. Voici à ce sujet sa petite histoire. En 1462, un rejeton de la famille des Digitized by Google

teau de Castel-Vecchio, dut à la considération dont son nom était entouré dans les divers États de l'Italie de pouvoir y passer le temps de son exil. Une de ses descendantes dont le père était aussi exilé (*fuoruscito*) épousa, vers 1550, un des neveux du pape Nicolas V, de la famille des Beltrami qui, comme elle, était de Sarzane. Dans son excellente *Biographie des premières années de Napoléon*, le baron Coston présente le pape Nicolas V lui-même, mort en 1455, comme fils d'une Bonaparte. (*Supplément à la branche de Toscane*). D'après les *Recherches historiques sur la Corse*, de M. Robiquet, il paraîtrait que la branche de Florence serait plus ancienne que celle de Trévise, et que, dès le X^e^ siècle, cette famille aurait eu des relations avec la Corse. Après 1571, cette branche ne laisse plus de traces dans l'histoire.

La branche de Corse ne remonte qu'au commencement du XVI^e^ siècle. Dès 1525 on trouve des Bonapartes désignés comme *Alfière, padre del Commune*, titres dévolus aux nobles seuls. En 1567-68 un Gabriel Bonaparte avait le titre de *Messire*. Ceux qui lui succédèrent furent élus *anciens* d'Ajaccio et quelques-uns jouirent du titre de *Magnifique* dès 1594 jusque vers le milieu du XVIII^e^ siècle, temps auquel s'ouvre cette histoire.

Nous terminerons ce succint exposé par le trait suivant, curieuse conjecture tombée de la plume d'un étymologiste, pour nous faire passer du champ de la certitude dans celui de la fiction. Un savant allemand, fort distingué du reste, Zopf, a cherché à établir dans la 20^e^ édition de son *Précis de l'histoire universelle*, que le nom de famille des Bonaparte était d'origine grecque. Voici à ce sujet sa petite histoire. En 1462, un rejeton de la famille des

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

4 HISTOIRE Comnèue, qui avait des droits au trône de Constantinople, se retira en Corse, plusieurs membres de cette famille y portèrent le nom de Calomeros, parfaitement^identique avec celui ces Bonaparte, xaAov, buena, («pot , parte. Ce nom ensuite italianisé aurait fait le nom de famille Bonaparte t Ces renseignements généalogiques ne sont pas, n'ont jamais été une oeuvre de circonstance. Les principaux faits sont puisés dans un ouvrage imprimé h Cologne en 17S6, attribué à un Jacques Bonaparte et qui a pour titre Raggaglio Uorico di tulto Toecono , giorno per giorno , ntl tacco di Ronia. l'anoo 1S27. Opéra diJacobo Bonaparte. Il existe plusieurs éditions de cet ouvrage et entre autres une avec traduction française, par Napoléon-Louis Bonaparte, mort en 1831 , et frère du président actuel de la République. Du reste la république des lettres compte encore un Bonaparte plus ancien que celui de 15Î7. C'est un Nicolas Bonaparte, presque contemporain du Dante, et qui écrivait en J 427. On peut voir de lui à la bibliothèque du Louvre une comédie ayant pour litre : La Vedova, commedia facetitsima di Nicolo Bonaparte citadino florentine. Cette comédie, imprimée cbex les (iiunti en 1H08, eut une deuxième édition t Florence, en 1S92, elle a été imprimée depuis h Paris, cheiMolini (in-8- 1803). L'année suivante Daillant de la Touche Tut chargé de la traduire en français pour 'amusement de la nouvelle cour, La traduction est restée manuscrite. Digitized by Google

Comnène, qui avait des droits au trône de Constantinople, se retira en Corse, plusieurs membres de cette famille y portèrent le nom de *Calomeros*, parfaitement identique avec celui des Bonaparte, καλὸν, *buena*, μέρος, *parte*. Ce nom ensuite italianisé aurait fait le nom de famille BONAPARTE [1].

[1] Ces renseignements généalogiques ne sont pas, n'ont jamais été une œuvre de circonstance. Les principaux faits sont puisés dans un ouvrage imprimé à Cologne en 1756, attribué à un Jacques Bonaparte et qui a pour titre *Raggaglio storico di tutto l'occorso, giorno per giorno, nel sacco di Roma, l'anno* 1527. *Opera di Jacobo Bonaparte*. Il existe plusieurs éditions de cet ouvrage et entre autres une avec traduction française, par Napoléon-Louis Bonaparte, mort en 1831, et frère du président actuel de la République.

Du reste la république des lettres compte encore un Bonaparte plus ancien que celui de 1527. C'est un Nicolas Bonaparte, presque contemporain du Dante, et qui écrivait en 1427. On peut voir de lui à la bibliothèque du Louvre une comédie ayant pour titre : *La Vedova, commedia facetissima di Nicolo Bonaparte citadino fiorentino*. Cette comédie, imprimée chez les *Giunti* en 1568, eut une deuxième édition à Florence, en 1592, elle a été imprimée depuis à Paris, chez Molini (in-8° 1803). L'année suivante Daillant de la Touche fut chargé de la traduire en français pour l'amusement de la nouvelle cour. La traduction est restée manuscrite.

I PREMIÈRE PERIODE (DE 1750 a 1815.) En 1750 vivaient à Ajaccio, dans une maison modeste de la rue Saint-Charles, les débris de cette famille dont le nom avait figuré avec éclat sur les livres d'or de Florence et de Bologne. Longtemps battue par le vent des guerres civiles qui avaient jadis désolé l'Italie et récemment la Corse, la famille Bonaparte ne comptait alors de descendants mâles que Charles-Marie Bonaparte et ses deux oncles germains l'archidiacre Lucien et Napoléon. Le premier, Charles-Marie, né le 2§ mars \ 746, destiné à recueillir l'héritage et à perpétuer le nom de Bonaparte, fut envoyé à l'université de Pise pour y étudier la jurisprudence. A son retour, en 1767, il épousa Marie-Lælitia Ramolino, née à Ajaccio dix-sept ans auparavant (24 août Digitized by Google

PREMIÈRE PÉRIODE

(DE 1750 A 1815.)

En 1750 vivaient à Ajaccio, dans une maison modeste de la rue Saint-Charles, les débris de cette famille dont le nom avait figuré avec éclat sur les livres d'or de Florence et de Bologne. Longtemps battue par le vent des guerres civiles qui avaient jadis désolé l'Italie et récemment la Corse, la famille Bonaparte ne comptait alors de descendants mâles que Charles-Marie Bonaparte et ses deux oncles germains l'archidiacre Lucien et Napoléon.

Le premier, Charles-Marie, né le 29 mars 1746, destiné à recueillir l'héritage et à perpétuer le nom de Bonaparte, fut envoyé à l'université de Pise pour y étudier la jurisprudence. A son retour, en 1767, il épousa Marie-Lætitia Ramolino, née à Ajaccio dix-sept ans auparavant (24 août

fi HISTOIRE ■1750), et dont la famille, originaire d'Italie, était issue des comtes de Colalto Cette même année, la Corse, qui avait si souvent frémissante secoué ses fers séculaires , tenta une fois encore de les briser. Paschal Paoli reprit l'œuvre si brillamment commencée par son père Hyacinthe et se prépara à lutter pour l'indépendance de sa patrie contre les Génois et les Français. Dans cette noble lutte, le devoir appelait aux armes tous les amis de l'indépendance. Dans les cœurs épris des époux Bonaparte, l'amour et le patriotisme luttèrent un instant. Le patriotisme l'emporta. Jeunes, beaux, ardents l'un et l'autre, pleins d'énergie et de dévoûment, ils furent se ranger sous le drapeau de Paoli. En 1768 ils le rejoignirent à Cortè, où décéda cette même année leur oncle Napoléon et où il leur naouit un fils qui fut nommé Joseph. Dès ce moment, aux tranquilles douceurs du foyer domestique succédèrent pour eux le tumulte bruyant des camps, les agitations orageuses d'une vie de sacrifices et de périls dont l'indépendance de la patrie pouvait être le prix. Estimé de scs compatriotes, aimé de Paoli , Charles Bonaparte fut bientôt l'âme de ses conseils. Ce fut lui qui rédigea la fameuse adresse à la jeunesse Corse, publiée à Corté en juin 1768, et que Cambiagi a insérée dans le 4e volume de son histoire de la Corse. Ce fut lui qui , dans une consulte extraordinaire tenue cette même année et où s'agitait la question de se soumettre à la France, prononça un discours qui enflamma tous les esprits et où il disait entre autres choses : — « Si pour être libres il ne s'agissait ' Le premier (les comtes de Colalto qui s'était établi à Ajaccio avait épouse la fille du doge de Gênes et reçu de cette république de grandes distinctions. Digitized by Google

DË LA FAMILLE BONAPARTE. è* Jf* » que de le vouloir tous les peuples le seraient. Cependant » l'bistoire nous apprend que peu sont arrivés au bienfait i de la liberté, parce que peu ont eu le courage, l'éner» gie et les vertus nécessaires. » Il n'avait alors que vingt ans. Apte à la guerre comme au conseil, Charles combattit avec courage pour la cause que sa voix savait si éloquemment défendre. Pendant ses expéditions, Lœtitia, sa jeune épouse, femme au grand caractère, à la noble énergie, à la force d'àme peu commune, le suivait à cheval affrontant tous les dangers de cette guerre de partisans, partageant sës fatigues sur les montagnes les plus abruptes, les rochers les plus escarpés, et préférant des souffrances iu-des6us de son sexe et de son âge à l'asile que lui faisait offrir le nouveau gouverneur de l'ile par l'intermédiaire d'un de ses oncles, alors membre du conseil supérieur nouvellement institué par le gouvernement français. Cette vie de périls, de fatigues, de privations, dura près de quinze mois. En 1769. après la sanglante défaite de Ponte-Nuovo qui dissipa toutes les illusions d'indépendance conçues par Paoli , Charles Bonaparte fit partie de ce généreux noyau d'indépendants qui, à la suite de Clément Paoli, frère du général , se rendirent successivement à Niolo pour tenter d'en soulever les populations belliqueuses, de Niolo à Vico dans l'espoir d'y engager une dernière lutte, et enfin de Vico sur le Monte-Rotondo, pour y expirer avec tes derniers soupirs de la patrie, selon l'expression d'un historien de la Corse. (Renucci , Sloria di Corsica) La marche rapide des évènements rendit tant de dévoùmen* inutile. Compatissant au malheur de ces braves, le comte Digitized by Google

» que de le vouloir tous les peuples le seraient. Cependant » l'histoire nous apprend que peu sont arrivés au bienfait » de la liberté, parce que peu ont eu le courage, l'éner- » gie et les vertus nécessaires. » Il n'avait alors que vingt ans.

Apte à la guerre comme au conseil, Charles combattit avec courage pour la cause que sa voix savait si éloquemment défendre. Pendant ses expéditions, Lætitia, sa jeune épouse, femme au grand caractère, à la noble énergie, à la force d'âme peu commune, le suivait à cheval affrontant tous les dangers de cette guerre de partisans, partageant ses fatigues sur les montagnes les plus abruptes, les rochers les plus escarpés, et préférant des souffrances au-dessus de son sexe et de son âge à l'asile que lui faisait offrir le nouveau gouverneur de l'île par l'intermédiaire d'un de ses oncles, alors membre du conseil supérieur nouvellement institué par le gouvernement français.

Cette vie de périls, de fatigues, de privations, dura près de quinze mois.

En 1769, après la sanglante défaite de Ponte-Nuovo qui dissipa toutes les illusions d'indépendance conçues par Paoli, Charles Bonaparte fit partie de ce généreux noyau d'indépendants qui, à la suite de Clément Paoli, frère du général, se rendirent successivement à Niolo pour tenter d'en soulever les populations belliqueuses, de Niolo à Vico dans l'espoir d'y engager une dernière lutte, et enfin de Vico sur le Monte-Rotondo, *pour y expirer avec les derniers soupirs de la patrie*, selon l'expression d'un historien de la Corse. (*Renucci, Storia di Corsica.*) La marche rapide des évènements rendit tant de dévoûment inutile. Compatissant au malheur de ces braves, le comte

> II 1 ST 0 1 R K de Vaux, commandant des troupes françaises, leur proposa une convention honorable à la fois pour le vainqueur et le vaincu. Débattue avec lui par une commission dont Charles fit partie, cette conveulion mit fin aux hostilités. Les deux Paoli furent forcés de s'éloigner d'une patrie qu'ils avaient voulu arracher au joug de l'étranger et aux fureurs de l'anarchie. Charles, qui voulait les suivre dans leur exil , céda aux larmes de sa jeune épouse enceinte de sept mois, aux supplications de son oncle l'archidiacre Lucien, et rentra dans ses foyers. Deux mois après il lui naquit un fils, et ce jour (t5 août 1769) vit éclore la plus grande gloire des temps modernes '. Ce fils fut nommé Napoléon, par suite d'un antique usage, consacré dans la famille Bonaparte, qui dotait le second des fils d'un nom qu'elle tenait dans l'origine d'un Napoléon des Ursins, famille célèbre dans les fastes de 1 D'après le registre des actes civils de la municipalité du 2* arrondissement, l'acte de mariage de Napoléon avec Joséphine, veuve de Beauharnais, porte pour date de naissance, 5 février 17(>S. On a bâti mille contes à ce sujet, le fait est que, n'ayant pas la patience d'attendre son extrait de naissance qu'il faisait venir d'Ajaccio, Napoléon se servit de celui de son frère Joseph. Voici du reste qui tranche la que* tion : c'est son acte de baptême littéralement traduit de l'italien sur les registres d l'état civil de l'église paroissiale d'Ajaccio. • L'an 1771 et le 21 juillet, ont été administrées les saintes cérémonie* et le* prières par moi, soussigné, économe, sur Napoléon, fils né du légitime mariage d M. Charles Bonaparte, fils de M. Joseph, et de madame Marie-Lætitia , sa femme, auquel on a donné l'eau dans la maison du très-révérend Lucien Bonaparte, avec permission, et né le 1 b août 1769. Ont assisté à la cérémonie, pour parrain, l'illustrissime Laurent Giubega de Calvi, procureur du roi, et pour marraine madame Marie Gellrude, femme de M. Nicolas Paraviciuo. Présent le père. Lesquels, unis fe moi, ont signé cj-dessous. J. Batiste DI AMANTE, économe d'Ajaccio. IjAcitexT GIUBEGA. Gei.tride PARAVICINO. Charles BONAPARTE, t Digitized by Google

de Vaux, commandant des troupes françaises, leur proposa une convention honorable à la fois pour le vainqueur et le vaincu. Débattue avec lui par une commission dont Charles fit partie, cette convention mit fin aux hostilités. Les deux Paoli furent forcés de s'éloigner d'une patrie qu'ils avaient voulu arracher au joug de l'étranger et aux fureurs de l'anarchie. Charles, qui voulait les suivre dans leur exil, céda aux larmes de sa jeune épouse enceinte de sept mois, aux supplications de son oncle l'archidiacre Lucien, et rentra dans ses foyers. Deux mois après il lui naquit un fils, et ce jour (15 août 1769) vit éclore la plus grande gloire des temps modernes [1].

Ce fils fut nommé Napoléon, par suite d'un antique usage, consacré dans la famille Bonaparte, qui dotait le second des fils d'un nom qu'elle tenait dans l'origine d'un Napoléon des Ursins, famille célèbre dans les fastes de

[1] D'après le registre des actes civils de la municipalité du 2e arrondissement, l'acte de mariage de Napoléon avec Joséphine, veuve de Beauharnais, porte pour date de naissance, 5 février 1768. On a bâti mille contes à ce sujet, le fait est que, n'ayant pas la patience d'attendre son extrait de naissance qu'il faisait venir d'Ajaccio, Napoléon se servit de celui de son frère Joseph. Voici du reste qui tranche la question : c'est son acte de baptême littéralement traduit de l'italien sur les registres d l'état civil de l'église paroissiale d'Ajaccio.

« L'an 1771 et le 21 juillet, ont été administrées les saintes cérémonies et les prières par moi, soussigné, économe, sur Napoléon, fils né du légitime mariage d M. Charles Bonaparte, fils de M. Joseph, et de madame Marie-Lætitia, sa femme, auquel on a donné l'eau dans la maison du très-révérend Lucien Bonaparte, avec permission, et né le 15 *août* 1769. Ont assisté à la cérémonie, pour parrain, l'illustrissime Laurent Giubega de Calvi, procureur du roi, et pour marraine madame Marie Geltrude, femme de M. Nicolas Paravicino. Présent le père. Lesquels, unis à moi, ont signé cy-dessous.

J. Batiste DIAMANTE, économe d'Ajaccio.
Laurent GIUBEGA.
Geltrude PARAVICINO.
Charles BONAPARTE. »

 de l’Italie et dont le nom ligure parmi les morts du Dante. „ Père alors de deux enfants, Charles Bonaparte vit successivement sa famille s’accroître de onze autres, treize en tout, dont huit seulement, cinq garçons et trois filles, survécurent pour occuper, peu d’années après, les trônes de nations puissantes. Ce furent dans l’ordre de leur naissance : Joseph, né à Corté le 7 janvier 1768; Napoléon, né à Ajaccio le 15 août 1769; Lucien, en 1775; MarieAnne-Élisa, en 1777 (3 janvier); Louis, en 1778 ^septembre); Marie-Pauline, en 1780; Marie-AnnonciadeCaroline, en 1782 (25 mars), et Jérome, en 1784 (15 décembre). Après la soumission complète des indépendants, le gouvernement français avait accordé quelques prérogatives à 400 familles nobles de la Corse, entre autres celle de faire élever leurs enfants, aux frais de l’État, dans les écoles militaires de France et dans la maison de SaintCyr. La famille Bonaparte ayant été reconnue noble par arrêt supérieur du 13 septembre 1771, le comte de Marbeuf, alors commandant de la Corse, l'admit aux faveurs de l’administration française,, et Charles Bonaparte fut successivement nommé, en 1775, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d’Ajaccio; en 1777, député de la noblesse à la cour de France, et enfin, en 1781, membre du conseil des douze nobles de File. Pendant qu’au profit de sa patrie il remplissait à Paris son importante mission de député de la noblesse, une lettre de faveur que le grand-duc de Toscane Léopold lui avait accordée pour la reine de France, sa sœur, lui facilita les moyens d’utiliser aussi sa mission au profil de sa 2 Digitized by Google

de l'Italie et dont le nom figure parmi les morts du Dante.

Père alors de deux enfants, Charles Bonaparte vit successivement sa famille s'accroitre de onze autres, treize en tout, dont huit seulement, cinq garçons et trois filles, survécurent pour occuper, peu d'années après, les trônes de nations puissantes. Ce furent dans l'ordre de leur naissance : JOSEPH, né à Corté le 7 janvier 1768; NAPOLÉON, né à Ajaccio le 15 août 1769; LUCIEN, en 1775; MARIE-ANNE-ÉLISA, en 1777 (3 janvier); LOUIS, en 1778 (2 septembre); MARIE-PAULINE, en 1780; MARIE-ANNONCIADE-CAROLINE, en 1782 (25 mars), et JÉROME, en 1784 (15 décembre).

Après la soumission complète des indépendants, le gouvernement français avait accordé quelques prérogatives à 400 familles nobles de la Corse, entre autres celle de faire élever leurs enfants, aux frais de l'État, dans les écoles militaires de France et dans la maison de Saint-Cyr. La famille Bonaparte ayant été reconnue noble par arrêt supérieur du 13 septembre 1771, le comte de Marbeuf, alors commandant de la Corse, l'admit aux faveurs de l'administration française, et Charles Bonaparte fut successivement nommé, en 1773, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio; en 1777, député de la noblesse à la cour de France, et enfin, en 1781, membre du conseil des douze nobles de l'île.

Pendant qu'au profit de sa patrie il remplissait à Paris son importante mission de député de la noblesse, une lettre de faveur que le grand-duc de Toscane Léopold lui avait accordée pour la reine de France, sa sœur, lui facilita les moyens d'utiliser aussi sa mission au profit de sa

to HISTOIRE famille. Cette lettre*, due à la considération que la notoriété publique assignait à son nom et à son origine toscane, et qu'il avait obtenue du grand-duc, lui valût, par une faveur spéciale, quatre bourses pour ses enfante : deux au séminaire d'Autun, pour Joseph et Lucien, une pour Napoléon à l'école militaire de Brienne, la quatrième pour l'ainée de ses filles, Marie-Anne-Élisa, à la maisort royale de Saint-Cyr. En janvier 1779 les deux premiers entrèrent comme boursiers au séminaire d'Aulun; le 25 avril de la même année Napoléon fut reçu à l'école militaire de Brienne; cinq ans après (22 juin 1784) MarieElisa entrait comme pensionnaire du roi à Saint-Cyr, et l'année suivante (24 février 1785) Charles-Marie Bonaparte mourait à Montpellier, où l'avaient, depuis quelque temps, amené des raisons de santé. Restée veuve à trente-cinq ans avec peu de rentes et beaucoup d'enfants, M"' Laetitia Bonaparte, une des plus belles femmes de son temps et dont la beauté était proverbiale dans l'île , s'y voua exclusivement aux soins de sa nombreuse famille. L'esprit de constance, l'élévation de sentiment, la force d'âme dont elle était douée et dont l'avenir allait, dans la prospérité comme dans le malheur, lui fournir l'occasion de donner tant de preuves, lui facilitaient une tâche dans laquelle, du reste, la secondaient puissamment l'archidiacre Lucien, devenu, après la mort de Charles, chef de la famille, et un frère digne d'elle, l'abbé Fesch * La mère de Lxlilia Ramolino devenue veuve s'était remariée à M. Fesch, capitaine dans un des régiments suisses que Gènes, du temps de sa domination, entretenait dans l'ile. De ce second mariage était né l'abbé t'escb, plus tard connu sous le nom de cardinal Fescb, et qui se trouvait ainsi frère utérin de fi!'* Bon?rarte et oncle de Napoléon et de ses frères. Il mourut fi home en 1839. Digitized by Google

DE LA FAMlLLr BONAPARTE. Il La révolution de 1789 éclata, et, à la suite de quelques circonstances d'un intérêt secondaire, en 1791 , toute la famille se trouva réunie sous le toit paierucl. Joseph, âgé de vingt-trois ans, était entré dans l'administration départementale; Napoléon, entré en 1 784 (19 octobre) à l'école militaire de Paris, en était sorti lieutenant en second d'artillerie dès le 1" septembre 1785, avait ramène de l'école royale de Saiut-Cyr sa sœur Marie-Anne-Élisa et se préparait, par des études sérieuses, à parcourir sa carrière de prodiges; Lucien, après avoir été quelque temps au séminaire d'Autun , puis à l'école militaire de Brienne, et enlin au sémiuaire d'Aiv en Provence, était rentré en Corse, et, encore plein des souvenirs de Rome et de la Grèce, s'était mis à hanter les sociétés populaires. Les autres, Louis, Jérôme, Pauline, Caroline, étaient encore enfants. Quoique tenant un des premiers rangs dans l'ile, sous tous les rapports, la fortune de la famille Bonaparte n'était pas très brillante. Les voyages de Charles-Marie en France, les dépenses pour l'éducation des enfants, supérieures à ses moyens malgré les bienfaits du gouvernement Pavaient amenée à un état de médiocrité que les malheurs des temps semblaient devoir aggraver encore. En effet, le 50 novembre \ 789 l'Assemblée constituante avait associé la Corse au bienfait des lois françaises, e cette mesure, étrangère en apparence à la famille Bona parte, allait la forcer, quatre ans après, de fuir la Corse et de venir demander à une patrie adoptive l'hospitalité que lui refusait la patrie natale. Mais, pour bien saisir les motifs de cette ratfale qui devait jeter fugitive la famille Bonaparte sur les rives de France, il est nécessaire de Digitized by Google

La révolution de 1789 éclata, et, à la suite de quelques circonstances d'un intérêt secondaire, en 1791, toute la famille se trouva réunie sous le toit paternel. Joseph, âgé de vingt-trois ans, était entré dans l'administration départementale; Napoléon, entré en 1784 (19 octobre) à l'école militaire de Paris, en était sorti lieutenant en second d'artillerie dès le 1er septembre 1785, avait ramené de l'école royale de Saint-Cyr sa sœur Marie-Anne-Élisa et se préparait, par des études sérieuses, à parcourir sa carrière de prodiges; Lucien, après avoir été quelque temps au séminaire d'Autun, puis à l'école militaire de Brienne, et enfin au séminaire d'Aix en Provence, était rentré en Corse, et, encore plein des souvenirs de Rome et de la Grèce, s'était mis à hanter les sociétés populaires. Les autres, Louis, Jérôme, Pauline, Caroline, étaient encore enfants.

Quoique tenant un des premiers rangs dans l'île, sous tous les rapports, la fortune de la famille Bonaparte n'était pas très brillante. Les voyages de Charles-Marie en France, les dépenses pour l'éducation des enfants, supérieures à ses moyens malgré les bienfaits du gouvernement l'avaient amenée à un état de médiocrité que les malheurs des temps semblaient devoir aggraver encore.

En effet, le 30 novembre 1789 l'Assemblée constituante avait associé la Corse au bienfait des lois françaises, e cette mesure, étrangère en apparence à la famille Bonaparte, allait la forcer, quatre ans après, de fuir la Corse et de venir demander à une patrie adoptive l'hospitalité que lui refusait la patrie natale. Mais, pour bien saisir les motifs de cette raffale qui devait jeter fugitive la famille Bonaparte sur les rives de France, il est nécessaire de

HISTOIRE tî résumer en quelques mots les phases principales de l'absoiption de nationalité de la Corse. Sous Louis XV, Hyacinthe Paoli, père de Paschal , avait levé le drapeau de l'indépendance contre l'oppression génoise. Des succès éclatants avaient inauguré sa prise d'armes, et Gênes vaincue avait demandé des secours à la France. Une armée française, sous les ordres de Maillebois, avait reconquis au profit de Gènes la Corse révoltée, et Paoli s'était vu forcé de se réfugier à Livourne, d'où ses enfants Paschal. et Clément devaient partir plus tard pour marcher dignement sur ses traces. En effet, en ■1767, comme nous l'avons déjà vu, Paschal Paoli reparut dans l'ile, la souleva de nouveau contre Gênes qui , encore une fois , demanda du secours à la France. C'est dans cette insurrection que nous avons vu aussi figurer Charles Bonaparte. La cour de Versailles, en compensation des sommes que Gènes avait prêtées à la France pendant la Guerre de Sepl-Ans, envoya en Corse, toujours au profit de Gênes, et sous le commandement du comte de Marbeuf , des troupes qui se bornèrent à garder les places maritimes sans aider, en aucune manière, les Génois à prendre l'offensive contre leurs sujets révoltés. Paoli, au lieu de voir dans cette tactique des Français des vues secrètes de conquête, n'y vit qu'une espèce de neutralité, attaqua plus vivement les Génois, les battit et les chassa de l'ile. Gènes alors céda à la France une souveraineté qui lui échappait. Paoli réclama, mais en vain, contre un pacte qui disposait d'une nation sans la consulter. S'aveuglant sur les résultats d'une lutte trop inégalé, il voulut continuer contre la France la guerre commencée contre les Génois. De grands succès qu'il obtint sur l'inexpéDigitized by Google

résumer en quelques mots les phases principales de l'absorption de nationalité de la Corse.

Sous Louis XV, Hyacinthe Paoli, père de Paschal, avait levé le drapeau de l'indépendance contre l'oppression génoise. Des succès éclatants avaient inauguré sa prise d'armes, et Gênes vaincue avait demandé des secours à la France. Une armée française, sous les ordres de Maillebois, avait reconquis au profit de Gênes la Corse révoltée, et Paoli s'était vu forcé de se réfugier à Livourne, d'où ses enfants Paschal et Clément devaient partir plus tard pour marcher dignement sur ses traces. En effet, en 1767, comme nous l'avons déjà vu, Paschal Paoli reparut dans l'île, la souleva de nouveau contre Gênes qui, encore une fois, demanda du secours à la France. C'est dans cette insurrection que nous avons vu aussi figurer Charles Bonaparte. La cour de Versailles, en compensation des sommes que Gênes avait prêtées à la France pendant la Guerre de Sept-Ans, envoya en Corse, toujours au profit de Gênes, et sous le commandement du comte de Marbeuf, des troupes qui se bornèrent à garder les places maritimes sans aider, en aucune manière, les Génois à prendre l'offensive contre leurs sujets révoltés. Paoli, au lieu de voir dans cette tactique des Français des vues secrètes de conquête, n'y vit qu'une espèce de neutralité, attaqua plus vivement les Génois, les battit et les chassa de l'île. Gênes alors céda à la France une souveraineté qui lui échappait. Paoli réclama, mais en vain, contre un pacte qui disposait d'une nation sans la consulter. S'aveuglant sur les résultats d'une lutte trop inégale, il voulut continuer contre la France la guerre commencée contre les Génois. De grands succès qu'il obtint sur l'inexpé-

 rience présomptueuse du marquis de Chauvelin, qui y commandait les troupes françaises, l'enhardirent. M. de Chauvelin fut rappelé : tout changea de face avec le comte de Vaux qui le remplaça, et, en moins de quai ante jours, cette population armée, qui n'avait à lui opposer que les difficultés d'un terrain coupé de montagnes et un courage indomptable, mais étranger u la discipline, fut battue en maintes rencontres et forcée, comme nous l'avons vu encore, de se soumettre. Puis, lorsqu'en 1789 l'Assemblée constituante eut déclaré la Corse partie intégrante du territoire français, la voix puissante de Mirabeau avait tonné en faveur des patriotes corses fugitifs qui avaient défendu l'indépendance de celte ile. Le fougueux orateur avait présenté cette mesure comme une expiation de l'injuste conquête. Les exilés avaient été rappelés. Quelquesuns d'entre eux étaient venus eu France, et entre autres Paschal Paoli qui , accueilli avec distinction par Louis XVI , avait été nommé commandant militaire de la Corse. El 1792, passant en cette qualité à Ajaccio, Paoli y avait été harangué, au nom d'une société populaire, par Lucien Bonaparte qui, dans sa harangue, ayant mentionné la mort héroïque du curé de Guagno ', était parvenu à lui arracher des larmes. Le vieux général avait accueilli le ;eune orateur, ainsi que ses deux frères aînés Joseph et Napoléon, comme les enfants d'un homme qui lui fut cher, et les avait amenés avec lui à llostino. 1 L'histoire d'aucune république ancienne n'offre un plus héroïque martyr que celui du curé de Guagno. Ce courageux indépendant, entouré dans le creux d'un ravin par les ti^apes génoises et ne pouvant en sortir qu'à la condition de prêter serment aux tyrans de sa patrie, préféra se laisser mourir de faim. Lucien Bonaparte a célébré cette mort sublime dans un des chants de la Ciméide , sous le nom de Mo&ol.

Digitized by Google

rience présomptueuse du marquis de Chauvelin, qui y commandait les troupes françaises, l'enhardirent. M. de Chauvelin fut rappelé : tout changea de face avec le comte de Vaux qui le remplaça, et, en moins de quarante jours, cette population armée, qui n'avait à lui opposer que les difficultés d'un terrain coupé de montagnes et un courage indomptable, mais étranger à la discipline, fut battue en maintes rencontres et forcée, comme nous l'avons vu encore, de se soumettre. Puis, lorsqu'en 1789 l'Assemblée constituante eut déclaré la Corse partie intégrante du territoire français, la voix puissante de Mirabeau avait tonné en faveur des patriotes corses fugitifs qui avaient défendu l'indépendance de cette île. Le fougueux orateur avait présenté cette mesure comme une expiation de l'injuste conquête. Les exilés avaient été rappelés. Quelques-uns d'entre eux étaient venus en France, et entre autres Paschal Paoli qui, accueilli avec distinction par Louis XVI, avait été nommé commandant militaire de la Corse. En 1792, passant en cette qualité à Ajaccio, Paoli y avait été harangué, au nom d'une société populaire, par Lucien Bonaparte qui, dans sa harangue, ayant mentionné la mort héroïque du curé de Guagno [1], était parvenu à lui arracher des larmes. Le vieux général avait accueilli le jeune orateur, ainsi que ses deux frères aînés Joseph et Napoléon, comme les enfants d'un homme qui lui fut cher, et les avait amenés avec lui à Rostino.

[1] L'histoire d'aucune république ancienne n'offre un plus héroïque martyr que celui du curé de Guagno. Ce courageux indépendant, entouré dans le creux d'un ravin par les troupes génoises et ne pouvant en sortir qu'à la condition de prêter serment aux tyrans de sa patrie, préféra se laisser mourir de faim. Lucien Bonaparte a célébré cette mort sublime dans un des chants de *la Cirnéide*, sous le nom de Mosol.

U HISTOIRE Pendant ce temps, la révolution française avait pris des proportions formidables. A la Constituante avait succédé la Législative, à la Législative la Convention qui , grande comme la cause qu'elle défendait, semblait vouloir jeter le passé tout entier dans le creuset de la rénovation. À sa suite la démocratie était résolument entrée en scène avec ses plaies de quatorze siècles encore saignantes. Dans un jour d'aveuglement ou de colère elle s'était présentée la hache à la main sur les marches du palais des Tuileries , ou reposait, sur une seule tête, Tunité royale, sa vieille ennemie, et, d'un coup de hache, elle avait abattu cette tête. La commotion de cette grande chute avait douloureusement retenti en Corse daDs le cœur de Paoli. Ce chef si aventureux et si hardi pour l'indépendance de son pays n'ayant pas su séparer du mal qui se faisait le bien immense que l'avenir réservait au monde, s'était obstiné à ne voir dans la révolution française que les crimes de la Terreur. Placé à ce faux point de vue, il ne vit de salut pour la Corse que dans sa réunion avec l'Angleterre et projeta de la livrer aux Anglais. Ce projet, indirectement révélé aux trois frères Bonaparte que leur éducation continentale et la députation de leur père à Paris avaient entièrement rendus français, les mit dans l'obligation de prendre un parti. L'ami de leur père, l'homme qu'ils aimaient, qu'ils admiraient, était d'un côté, la France de l'autre : ils optèrent pour la France. Ils se séparèrent de Paoli et rejoignirent leur mère à Ajaccio. On était alors vers la fin de janvier 1795. L'étincelle est moins prompte que ne fut le Soulèvement de la Corse à la voix de Paoli lorsqu'il voulut rompre tous
Digitized by Google

Pendant ce temps, la révolution française avait pris des proportions formidables. A la Constituante avait succédé la Législative, à la Législative la Convention qui, grande comme la cause qu'elle défendait, semblait vouloir jeter le passé tout entier dans le creuset de la rénovation. A sa suite la démocratie était résolument entrée en scène avec ses plaies de quatorze siècles encore saignantes. Dans un jour d'aveuglement ou de colère elle s'était présentée la hache à la main sur les marches du palais des Tuileries, où reposait, sur une seule tête, l'unité royale, sa vieille ennemie, et, d'un coup de hache, elle avait abattu cette tête.

La commotion de cette grande chute avait douloureusement retenti en Corse dans le cœur de Paoli. Ce chef si aventureux et si hardi pour l'indépendance de son pays n'ayant pas su séparer du mal qui se faisait le bien immense que l'avenir réservait au monde, s'était obstiné à ne voir dans la révolution française que les crimes de la Terreur. Placé à ce faux point de vue, il ne vit de salut pour la Corse que dans sa réunion avec l'Angleterre et projeta de la livrer aux Anglais. Ce projet, indirectement révélé aux trois frères Bonaparte que leur éducation continentale et la députation de leur père à Paris avaient entièrement rendus français, les mit dans l'obligation de prendre un parti. L'ami de leur père, l'homme qu'ils aimaient, qu'ils admiraient, était d'un côté, la France de l'autre : ils optèrent pour la France. Ils se séparèrent de Paoli et rejoignirent leur mère à Ajaccio. On était alors vers la fin de janvier 1793.

L'étincelle est moins prompte que ne fut le soulèvement de la Corse à la voix de Paoli lorsqu'il voulut rompre tous

DE LA FAMILLE BONAPARTE. IB les lieras qui rattachaient à la France. Dès te 26 janvier J793, la Corse en armes, ralliée autour de lui, le nommâ généralissime et président d'une consulte formée à Corté. Le drapeau tricolore fut partout abattu. Napoléon, à qui son grade de lieutenant en second d'artillerie imposait îles devoirs rigoureux, rejoignit le représentant du peuple à Bastia. Joseph, qui par suite de cette levée de boucliers avait cessé d'avoir de l'influence dans l'administration départementale, le suivit. Lucien, au nom de la société populaire d'Ajaccio, partit pour aller réclamer des secours de la société populaire de Marseille et des Jacobins de Paris. Leur mère, avec ses deux plus jeunes fils, ses trois filles et son frère l'abbé Fesch, fit tète à l'orage, avec son courage ordinaire, dans l'attente d'une flotte française qui devait rétablir l'autorité. Mais Paoli, qui voulait s'assurer de précieux otages pour ramener ou retenir les frèt es Bonaparte, prit le parti extrême d'enlever tout ce qui restait à Ajaccio de la famille. Heureusement un des partisans des Bonapartes, Costa deRastelica, instruit de ce projet, devance les gens de Paoli , se porte au milieu de la nuit avec une escorte de 200 hommes à Ajaccio, éveille à la hâte la mère et les enfants, leur laisse à peine le temps d'emporter leurs vêtements, les place au centre de sa colonne et s'enfonce avec eux dans les montagnes. Pendant qu'ils s'éloignaient d'un côté, les gens de Paoli s'avançaient de l'autre. Ils pénètrent dans Ajaccio , se dirigent vers la rue Saint-Charles, entrent dans la maison des Bonapartes, la trouvent vide, et, outrés de n'avoir pu exécuter les ordres de leur chef, la pillent et y mettent le feu. La colonne fugitive était alors arrivée sur une hauteur d'où elle put jeter un derofev regard sur la ville Digitized by Google

les liens qui l'attachaient à la France. Dès le 26 janvier 1793, la Corse en armes, ralliée autour de lui, le nomma généralissime et président d'une consulte formée à Corté. Le drapeau tricolore fut partout abattu. Napoléon, à qui son grade de lieutenant en second d'artillerie imposait des devoirs rigoureux, rejoignit le représentant du peuple à Bastia. Joseph, qui par suite de cette levée de boucliers avait cessé d'avoir de l'influence dans l'administration départementale, le suivit. Lucien, au nom de la société populaire d'Ajaccio, partit pour aller réclamer des secours de la société populaire de Marseille et des Jacobins de Paris. Leur mère, avec ses deux plus jeunes fils, ses trois filles et son frère l'abbé Fesch, fit tête à l'orage, avec son courage ordinaire, dans l'attente d'une flotte française qui devait rétablir l'autorité. Mais Paoli, qui voulait s'assurer de précieux otages pour ramener ou retenir les frères Bonaparte, prit le parti extrême d'enlever tout ce qui restait à Ajaccio de la famille. Heureusement un des partisans des Bonapartes, Costa de Rastelica, instruit de ce projet, devance les gens de Paoli, se porte au milieu de la nuit avec une escorte de 200 hommes à Ajaccio, éveille à la hâte la mère et les enfants, leur laisse à peine le temps d'emporter leurs vêtements, les place au centre de sa colonne et s'enfonce avec eux dans les montagnes.

Pendant qu'ils s'éloignaient d'un côté, les gens de Paoli s'avançaient de l'autre. Ils pénètrent dans Ajaccio, se dirigent vers la rue Saint-Charles, entrent dans la maison des Bonapartes, la trouvent vide, et, outrés de n'avoir pu exécuter les ordres de leur chef, la pillent et y mettent le feu. La colonne fugitive était alors arrivée sur une hauteur d'où elle put jeter un dernier regard sur la ville

II I STO I H E IB A la vue de la flamme.qui s’élevait en épais tourbillons, Costa de Rasteliea dit à;M"" Bonaparte: — « Voilà votre » maison qui brûle. » — •;« Qu’importe! répond celle-ci, « nous la rebâtirons plils belle : Vive la France! » Elle était loin de soupçonner,'. cette mère à l’âme énergique, que cette maison plus belle > qir elle voyait se rebâtir dan? ses prévisions était déjà toute bâtie et était, pour chacun de ses enfants, des palais élevés aux quatre coins du ciel par les plus vieilles dynasties du monde! Deux nuits se passèrent encore dans des transes. Enfin la flotte française parût. M"' Bonaparte rejoignit ses fils aînés sur la frégate du représentant du peuple, et vingijuatre heures après toute la famille atteignit les côtes de France et débarqua à Marseille. Peu de temps après, l’aoli, mis hors la loi par la Convention (17 juillet 1795), expulsa tous les Français de la Corse et y appela les Anglais. La famille Bonaparte ne resta que quelques mois à • Marseille. Au printemps de 1794, elle fut s’établir au château de Salle à un quart de lieue d’Antibes. Dans celte demeure un peu solitaire, où la jeta le vent de la mauvaise fortune; elle reprit la vie patriarcale de la Corse. L’archidiacre Lucien était mort; Joseph, l’aîné de la famille, s’occupait de ses frères et sœurs avec une tendresse toute paternelle. L» mère, levée avant tous, réglait les travaux de chacun pour It journée; elle distribuait les tâches ses liùtâ : à l’une le soin de régler les achats pour les repas Ju jour ; à iSutre celui de veiller au service de l’intérieur; la troisième était chargée de distribuer les aumônes, et toutes, dans leurs moments de loisir, tricotaient, cousaient, brodaient. Ainsi se passait une journée labo- 1

Digitized by Google

 ^rieuse et bien remplie. Puis, après le repas du soir, tous, 'mère, frères, sœurs, se rassemblaient dans la salle commune qui. renfermait l'àtre. Assis pour les causeries de la veillée, ils entouraient la mère qui, sans cesser de filer au fuseau , racontait quelque épisode de la guerre de l'indépendance dont son époux avait été glorieux acteur, donnait une larme à sa mémoire, et, à ses enfants, des leçons de noble fierté, de douce philosophie qui, plus tard, ne devaient pas être perdues pour eux. La soirée se terminait, soit par la lecture des nouvelles des évènements du jour auxquels les fils aînés Bonaparte se trouvaient déjà mêlés, soit par celle de quelques vieilles légendes, traditions pieuses qui, dans les familles, passaient encore alors du père au fils et faisaient, en quelque sorte, parte du patrimoine. Cet emploi du temps réglé avec discernement, ce travail distribué, celte charité prévoyante qui pourvoyait d'avance aux besoins du nécessiteux, ces causeries, ces leçons, ces lectures en commun , donnaient à cette journée de famille un parfum d'honnêteté, de simplicité qui séduit * Pendant ce temps, le second des fils de M“ Bonaparte, Napoléon, marchait à pas de géant dans une carrière dont le point culminant était encore un secret du ciel. Dès 1784, son professeur d'histoire à l'école militaire de Paris, M. de l'Eguille, l'avait ainsi noté dans un compte-rendu sur le progrès de ses élèves : # Corse de caractère et de » nation, il ira loin si les circonstances le favorisent. > Les circonstances le favorisèrent : son génie fit le reste. En effet, nommé, comme on l'a vu, lieutenant en second d'artillerie le \" septembre 1785 , il est promu au 3

Digitized by Google

rieuse et bien remplie. Puis, après le repas du soir, tous, mère, frères, sœurs, se rassemblaient dans la salle commune qui renfermait l'âtre. Assis pour les causeries de la veillée, ils entouraient la mère qui, sans cesser de filer au fuseau, racontait quelque épisode de la guerre de l'indépendance dont son époux avait été glorieux acteur, donnait une larme à sa mémoire, et, à ses enfants, des leçons de noble fierté, de douce philosophie qui, plus tard, ne devaient pas être perdues pour eux. La soirée se terminait, soit par la lecture des nouvelles des évènements du jour auxquels les fils aînés Bonaparte se trouvaient déjà mêlés, soit par celle de quelques vieilles légendes, traditions pieuses qui, dans les familles, passaient encore alors du père au fils et faisaient, en quelque sorte, partie du patrimoine.

Cet emploi du temps réglé avec discernement, ce travail distribué, cette charité prévoyante qui pourvoyait d'avance aux besoins du nécessiteux, ces causeries, ces leçons, ces lectures en commun, donnaient à cette journée de famille un parfum d'honnêteté, de simplicité qui séduit

Pendant ce temps, le second des fils de M^me^ Bonaparte, Napoléon, marchait à pas de géant dans une carrière dont le point culminant était encore un secret du ciel. Dès 1784, son professeur d'histoire à l'école militaire de Paris, M. de l'Eguille, l'avait ainsi noté dans un compte-rendu sur le progrès de ses élèves : « Corse de caractère et de » nation, il ira loin si les circonstances le favorisent. » Les circonstances le favorisèrent : son génie fit le reste.

En effet, nommé, comme on l'a vu, lieutenant en second d'artillerie le 1^er^ septembre 1785, il est promu au

<1 HltTOIRK grade de capitaine commandant au 4* d’artillerie le 8 mars 1793. En septembre de la même année, lorsque les colonnes sectionnâmes du Midi, battues par, Canclaux, eureut livré Toulon aux Anglais, Napoléon part pour Paris, demande et obtient du Comité du salut public de servir au siège de Toulon , et est nommé chef de bataillon commandant l’artillerie de siège. Il s’y distingue , et son plan de siège, adopté après quelques difficultés, amène la prise de la place. Toulon l’avait fait connaître; la journée do Vendémiaire (1793), où il sauva la Convention de l'oppression des sections révoltées, le mit en relief. Il était alors général de brigade. Nommé successivement général de l’intérieur, général en chef de l’armée des Alpes, il ouvre la campagne dltalie (avril 1796 à juin 1797), une des plus brillantes des annales du monde. Eu quelques mois, avec trente mille Français sans pain, sans souliers, sans munitions, renforcés plus tard de vingt mille autres, il livre dix-huit batailles rangées, soixantesept combats, fait cent-cinquante mille prisonniers, prend cent- soixante -dix drapeaux; cinq cent-cinquante pièces d'artillerie de siège, six cents pièces de campagne, soumet tous les princes, toutes les villes d’Italie, impose la paix à l’Autriche au delà des Alpes juliennes, devient l’arbitre des peuples, et la France qui, depuis le commencement de la révolution , n’avait pesé dans la balance des conseils de l’Europe que par la terreur de ses principes, y pesa par la terreur de ses armes. Napoléon avait alors vingthuit ans. La campagne d’Italie l’avait rendu célèbre; celle d’Egypte allait, en quelque sorte, le rendre fabuleux. En effet, lorsqu’échappé à la vigilance des croisières anDigitized by Google

grade de capitaine commandant au 4e d'artillerie le 8 mars 1793. En septembre de la même année, lorsque les colonnes sectionnaires du Midi, battues par Canclaux, eurent livré Toulon aux Anglais, Napoléon part pour Paris, demande et obtient du Comité du salut public de servir au siége de Toulon, et est nommé chef de bataillon commandant l'artillerie de siége. Il s'y distingue, et son plan de siége, adopté après quelques difficultés, amène la prise de la place. Toulon l'avait fait connaître; la journée de Vendémiaire (1795), où il sauva la Convention de l'oppression des sections révoltées, le mit en relief. Il était alors général de brigade. Nommé successivement général de l'intérieur, général en chef de l'armée des Alpes, il ouvre la campagne d'Italie (avril 1796 à juin 1797), une des plus brillantes des annales du monde. En quelques mois, avec trente mille Français sans pain, sans souliers, sans munitions, renforcés plus tard de vingt mille autres, il livre dix-huit batailles rangées, soixante-sept combats, fait cent-cinquante mille prisonniers, prend cent-soixante-dix drapeaux, cinq cent-cinquante pièces d'artillerie de siége, six cents pièces de campagne, soumet tous les princes, toutes les villes d'Italie, impose la paix à l'Autriche au delà des Alpes juliennes, devient l'arbitre des peuples, et la France qui, depuis le commencement de la révolution, n'avait pesé dans la balance des conseils de l'Europe que par la terreur de ses principes, y pesa par la terreur de ses armes. Napoléon avait alors vingt-huit ans.

La campagne d'Italie l'avait rendu célèbre; celle d'Egypte allait, en quelque sorte, le rendre fabuleux. En effet, lorsqu'échappé à la vigilance des croisières an-

D C LA FAMILLE BONAPARTE. 19 glaises il eut pu débarquer avec son armée en Egypte , cette antique terre de Masraîm, endormie depuis des siècles sous le sabre d'un agha ottoman , réveillée par le bruit des canons français, tressaillit un moment au souvenir de sa vieille gloire. Inutile réveil! Napoléon débarqua, vit, vainquit. Ses bulletins, datés des Pyramides, jetèrent sur son front une prestigieuse auréole qui semblait emprunter ses brillants reflets aux gloires du vieux monde. Sous ce ciel d'Orient, berceau de la civilisation de l'univers, il grandit de tout le prestige d'un temps qui n'était plus. Sésostris, Cambyse, Alexandre, César, avaient successivement passé par là. Les siècles s'étaient dressés jadis pour voir défiler les bandes de la vieille Egypte et de la vieille Perse, les phalanges macédoniennes, les légions romaines, et ils se dressaient une fois encore pour voir passer les soldats de Montenotte et de Lodi. La France en était fière, et il y avait de quoi l'être. Aussi dès ce moment commença-t-elle à personnifier la révolution dans le général habile, le génie heureux qui savait si noblement mêler le nom de France aux grands souvenir des plus puissantes nations du vieux monde. Ce dernier fait élait important à préciser. Seul il peut expliquer l'entrainement de la nation entière, se précipitant peu après, et par une sorte de contradiction, au devant de cet homme extraordinaire pour lui oflïir ce qu'elle avait naguère brisé avec tant d'éclat , un trône et une couronne. En effet, les trois assemblées qui, depuis 1789, avaient organisé le mouvement révolutionnaire , avaient eu chacune leur mission, et, après l'avoir remplie, avaient tour à tour déposé leurs pouvoirs. La Convention naDigitized by Google

glaises il eut pu débarquer avec son armée en Egypte, cette antique terre de Masraïm, endormie depuis des siècles sous le sabre d'un agha ottoman, réveillée par le bruit des canons français, tressaillit un moment au souvenir de sa vieille gloire. Inutile réveil! Napoléon débarqua, vit, vainquit. Ses bulletins, datés des Pyramides, jetèrent sur son front une prestigieuse auréole qui semblait emprunter ses brillants reflets aux gloires du vieux monde. Sous ce ciel d'Orient, berceau de la civilisation de l'univers, il grandit de tout le prestige d'un temps qui n'était plus. Sésostris, Cambyse, Alexandre, César, avaient successivement passé par là. Les siècles s'étaient dressés jadis pour voir défiler les bandes de la vieille Egypte et de la vieille Perse, les phalanges macédoniennes, les légions romaines, et ils se dressaient une fois encore pour voir passer les soldats de Montenotte et de Lodi. La France en était fière, et il y avait de quoi l'être. Aussi dès ce moment commença-t-elle à personnifier la révolution dans le général habile, le génie heureux qui savait si noblement mêler le nom de France aux grands souvenir des plus puissantes nations du vieux monde.

Ce dernier fait était important à préciser. Seul il peut expliquer l'entraînement de la nation entière, se précipitant peu après, et par une sorte de contradiction, au devant de cet homme extraordinaire pour lui offrir ce qu'elle avait naguère brisé avec tant d'éclat, un trône et une couronne.

En effet, les trois assemblées qui, depuis 1789, avaient organisé le mouvement révolutionnaire, avaient eu chacune leur mission, et, après l'avoir remplie, avaient tour à tour déposé leurs pouvoirs. La Convention na-

JO HISTOIRE tiouale avait résigné les siens le 26 octobre 1797. Impitoyable pour ses ennemis et pour elle-même, elle avait immolé tous ceux qui avaient essayé d'entraver sa marche, * renversant tour à tour ceux qui parlaient de s'arrêter quand ' il fallait toujours combattre, brisant ceux qui voulaient aller trop avant quand la violence et l'exagération étaient inutiles. Pendant trois ans, sans constitution, sans administration , sans crédit, sans trésors, sans armée, elle avait su tenir tête à l'Europe et aux factions , les vaincre et sc vaincre elle-même quand elle fut victorieuse et des factions et de l'Europe. Jusqu'à la tin, grande, héroïque et sublimo malgré ses excès, elle ne s'était pas bornée à combattre: elle avait organisé, et, après avoir constitué la France républicaine , elle s'était retirée léguant à l'avenir le fruit de ses luttes et de ses institutions. Le Directoire exécutif lui avait succédé (27 octobre 1797). Cette période nouvelle de la révolution avait présenté ce caractère spécial : pendant que les sommités des classes aristocratiques, bourgeoises ou populaires, avaient continué à lutter pour la possession ou la forme du gouvernement, la masse de la nation qui, depuis 1789, avaît toujours pris l'initiative de la lutte, n'avait plus aspiré qu'à la clore. Le Directoire se trouvant ainsi dans une position fausse vis-à-vis de lui-même, des assemblées, des factions et de la nation, n'avait pu vivre que de coups d'Etat sans rien créer, sans rien faire de ce que demandaient les nouveaux besoins de la France. Dans cette espèce d'impuissance gouvernementale, qui tenait plus des choses que des hommes, les gouvernans comme les gouvernés avaient cherché, sans y parvenir, à voir le terme auquel pouvaient aboutir tant d'efforts. Chacun avait presDigitized by Google

tionale avait résigné les siens le 26 octobre 1797. Impitoyable pour ses ennemis et pour elle-même, elle avait immolé tous ceux qui avaient essayé d'entraver sa marche, renversant tour à tour ceux qui parlaient de s'arrêter quand il fallait toujours combattre, brisant ceux qui voulaient aller trop avant quand la violence et l'exagération étaient inutiles. Pendant trois ans, sans constitution, sans administration, sans crédit, sans trésors, sans armée, elle avait su tenir tête à l'Europe et aux factions, les vaincre et se vaincre elle-même quand elle fut victorieuse et des factions et de l'Europe. Jusqu'à la fin, grande, héroïque et sublime malgré ses excès, elle ne s'était pas bornée à combattre: elle avait organisé, et, après avoir constitué la France républicaine, elle s'était retirée léguant à l'avenir le fruit de ses luttes et de ses institutions.

Le Directoire exécutif lui avait succédé (27 octobre 1797). Cette période nouvelle de la révolution avait présenté ce caractère spécial: pendant que les sommités des classes aristocratiques, bourgeoises ou populaires, avaient continué à lutter pour la possession ou la forme du gouvernement, la masse de la nation qui, depuis 1789, avait toujours pris l'initiative de la lutte, n'avait plus aspiré qu'à la clore. Le Directoire se trouvant ainsi dans une position fausse vis-à-vis de lui-même, des assemblées, des factions et de la nation, n'avait pu vivre que de coups d'Etat sans rien créer, sans rien faire de ce que demandaient les nouveaux besoins de la France. Dans cette espèce d'impuissance gouvernementale, qui tenait plus des choses que des hommes, les gouvernans comme les gouvernés avaient cherché, sans y parvenir, à voir le terme auquel pouvaient aboutir tant d'efforts. Chacun avait pres-

 senti instinctivement qu’à cette société surgissant à demi régénérée du grand creuset des révolutions il manquait quelque chose. On attendait. Un homme discerna ce qui manquait : ce fut Napoléon. 11 quitta l’Egypte, traversa miraculeusement, sur une frégate, la Méditerranée sillonnée en tout sens par les croisières anglaises, débarqua à Fréjus le 9 octobre 1799, arriva à Paris le 16, apparut, au milieu de cette attente des esprits, de cette lassitude des partis, aux uns comme l’homme du moment, aux autres, comme l’homme de l’avenir, à tous comme la main puissante qui seule pouvait arrêter la France sur le bord de l’abime où elle était prête à s’engloutir avec les fruits de quinze années de grands et d’immortels travaux. Le 18 Brumaire eut lieu, et la France entière applaudit à ce coup d’Etat dont elle avait évidemment été, à son insu, complice Une nouvelle ère de la révolution s’ouvrit, et Napoléon fut nommé Premier Consul (10 novembre 1799). Ce coup d’Etat du 1 8 Brumaire, présenté alors et depuis comme une intrigue de parti, ne fut rien moins que cela. C’était juger d’un fait sur les apparences. En effet, la France était encore trop vibrante de l'élan révolutionnaire pour que son retour si subit et si imprévu vers une forme à peu près monarchique pût entrer alors dans les prévisions de qui que ce fût. La stupeur dont cet évènement frappa l’Europe , le reproche d'inconséquence qu’on n 'épargna pas à cette occasion à la France, en seraient au besoin la preuve. Desévènements d’un ordre si supérieur ne se complotent pas, ils ne peuvent même se juger à la mesure commune : la Providence arrête et l'homme exécute. Voilà tout.

senti instinctivement qu'à cette société surgissant à demi régénérée du grand creuset des révolutions il manquait quelque chose. On attendait. Un homme discerna ce qui manquait : ce fut Napoléon. Il quitta l'Egypte, traversa miraculeusement, sur une frégate, la Méditerranée sillonnée en tout sens par les croisières anglaises, débarqua à Frejus le 9 octobre 1799, arriva à Paris le 16, apparut, au milieu de cette attente des esprits, de cette lassitude des partis, aux uns comme l'homme du moment, aux autres, comme l'homme de l'avenir, à tous comme la main puissante qui seule pouvait arrêter la France sur le bord de l'abîme où elle était prête à s'engloutir avec les fruits de quinze années de grands et d'immortels travaux. Le 18 Brumaire eut lieu, et la France entière applaudit à ce coup d'Etat dont elle avait évidemment été, à son insu, complice

Une nouvelle ère de la révolution s'ouvrit, et Napoléon fut nommé Premier Consul (10 novembre 1799).

Ce coup d'Etat du 18 Brumaire, présenté alors et depuis comme une intrigue de parti, ne fut rien moins que cela. C'était juger d'un fait sur les apparences. En effet, la France était encore trop vibrante de l'élan révolutionnaire pour que son retour si subit et si imprévu vers une forme à peu près monarchique pût entrer alors dans les prévisions de qui que ce fût. La stupeur dont cet évènement frappa l'Europe, le reproche d'inconséquence qu'on n'épargna pas à cette occasion à la France, en seraient au besoin la preuve. Des évènements d'un ordre si supérieur ne se complotent pas, ils ne peuvent même se juger à la mesure commune : la Providence arrête et l'homme exécute. Voilà tout.

« HISTOIRE . Quoi qu'il en soit, avec le Consulat finit en France le règne de la représentation nationale. Elle avait renversé les factions, triomphé de l'Europe conjurée, sauvé la révolution dont elle était sortie; mais, affaiblie par ses divisions, épuisée par ses luttes, elle périt sous le sabre d'un soldat, et, dès ce moment, la gloire remplaça en France ia liberté. Le Consulat temporaire ouvrit la voie au Consulat à vie. La transition fut rapide. Le Consulat à vie ouvrit la voie à l'Empire. La transition fut plus rapide encore. Nommé consul à vie le 2 août 1 802 , Napoléon fut élu empereur le 1 8 mai 1 804 , sacré par le pape et couronné le 2 décembre suivant. Ce second et plus prononcé retour de la France à la forme monarchique fut un fait du même ordre que le premier, lors de la transition du Directoire au Consulat. Sous le rapport moral c'était, comme lui, un de ces faits arrêtés dans des vues d'un ordre si élevé que les regards de l'homme ne peuvent y atteindre. Sous le rapport politique, de même qu'avec le Consulat avait disparu la représentation nationale qui avait soulevé tant d'orages, avec l'Empire disparut le gouvernement républicain qui en avait traversé tant d'autres. Dès ce moment, plus que jamais, la gloire remplaça la liberté. 11 y eut un sénat obséquieux, un corps législatif complaisant, un tribunat muet, mais de la gloire à satiété pour tenir lieu des biens qu'on avait perdus. Une grande victoire, celle de Marengo (1 4 juin 1800) avait consacré le Consulat. Une autre grande victoire, celle d'Austerlitz (2 décembre 1805), consacra l'Empire que d'autres grandes victoires, celles d'Iena (1 4 octobre Digitized by Google

»E LA FAMILLE BONAPARTE. « 4806), de Friedland (44 juin 4807), d'Esling (24-22 mai 4809), et enfin de Wagram(44 octobre 4809), portèrent à son apogée. En effet, après l'immortelle campagne de 4809, le traité devienne qui la suivit avait été le complément du GrandEmpireqài alors compta cent-vingt millions de sujets, centtrente départements, et s'étendit de l'Ebre au Danube, de la mer de Bretagne à l'Adriatique. Arrangeant le monde selon sa pensée, comme Charlemagne dont il suivait les traces, Napoléon, qui put courir et commauder d'un bout du continent à l'autre, modela ses Etats sur le vaste empire du roi franc. A la liberté antique que la Révolution avait voulu restaurer, il substitua la hiérarchie du moyen âge. Elle avait voulu des citoyens et eu avait fait; lui voulut des vassaux et en fit. Sous le souffle régénérateur de l'une, l'Europe s'était couverte de républiques; sous la main puissante de l'autre, elle se couvrit de fiefs. Et quand plus lard, à Dresde (mars 4812), au moment de s'engager pour la fatale campagne de Russie, il vit un empereur, des rois, tous les princes de FEurope, venir saluer sa fortune, des peuples entiers se déplacer pour se précipiter sur ses pas et contempler en lui, non l'empereur, mais l'homme, non la puissance du rang, mais la puissance du génie. Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie depuis le 26 mars 4805, surnommé Grand en 4806, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur delà Confédération suisse, plus grand qu'à aucune autre époque de sa brillante existence, ne vit plus que le ciel au-dessus de lui. Quelques faits d'un ordre ordinaire avaient marqué la carrière de prodiges de cet homme extraordinaire. Le

1806), de Friedland (14 juin 1807), d'Esling (21-22 mai 1809), et enfin de Wagram (14 octobre 1809), portèrent à son apogée.

En effet, après l'immortelle campagne de 1809, le traité de Vienne qui la suivit avait été le complément du Grand-Empire, qui alors compta cent-vingt millions de sujets, cent-trente départements, et s'étendit de l'Ebre au Danube, de la mer de Bretagne à l'Adriatique. Arrangeant le monde selon sa pensée, comme Charlemagne dont il suivait les traces, Napoléon, qui put courir et commander d'un bout du continent à l'autre, modela ses Etats sur le vaste empire du roi franc. A la liberté antique que la Révolution avait voulu restaurer, il substitua la hiérarchie du moyen âge. Elle avait voulu des citoyens et en avait fait; lui voulut des vassaux et en fit. Sous le souffle régénérateur de l'une, l'Europe s'était couverte de républiques; sous la main puissante de l'autre, elle se couvrit de fiefs. Et quand plus tard, à Dresde (mars 1812), au moment de s'engager pour la fatale campagne de Russie, il vit un empereur, des rois, tous les princes de l'Europe, venir saluer sa fortune, des peuples entiers se déplacer pour se précipiter sur ses pas et contempler en lui, non l'empereur, mais l'homme, non la puissance du rang, mais la puissance du génie, Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie depuis le 26 mars 1805, surnommé Grand en 1806, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération suisse, plus grand qu'à aucune autre époque de sa brillante existence, ne vit plus que le ciel au-dessus de lui.

Quelques faits d'un ordre ordinaire avaient marqué la carrière de prodiges de cet homme extraordinaire. Le

The text on this page is estimated to be only 26.59% accurate

HISTOIRE H 8 mars -1 796 il avait épousé Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais N'ayant pu avoir d'héritier après quatorze ans de mariage , il avait divorcé avec elle en J 810. Il avait épousé, le 2 avril de la même année, Marie-Louise archiduchesse d'Autriche Plus heureuse * Marie-JosÉpmtiE Tascher de la Pagerir était née à la Martinique, le 24 juin 1763. fariée jeune au vicomte Alexandre de Beauharnais, do* le père avait été gouverneurgénéral des Antilles, elle en avait eu deux enfants dont nous aurons à nous occuper plus tard, et dont l*un fut le prince Eugène et l'autre la reine Ilortense. Au 9 thermidor elle était dans les prisons de la terreur, dont son mari n était sorti que pour monter sur l'échafaud révolutionnaire. Elle dut sa délivrance à Tallien. Après le 13 vendémiaire, Napoléon, alors général, la rencontra dans les salons du directeur Barras, et l'épousa. Bienfaisante jusqu'à la prodigalité, elle n'eut jamais connaissance d'une infortune sans la secourir. Tous les malheurs non mérités avaient accès auprès d'elle. Secourir, être utile, était un besoin de son cœur. Lorsqu'en 1810 Napoléon, cédant aux exigences d'un parti qui s'inquiétait de ne pas lui voir de successeur, se décida à divorcer avec elle, le sentiment du bonheur de la France lui fit dévorer son chagrin. Trouvant beau de se sacrifier à la destinée de ce qu'elle avait de plus cher, elle ne sut que pleurer et se résigner. Elle se retira à la Malmaison où les hommages et les respects qui l'y suivirent durent être une douce consolation pour son cœur généreux. Pendant qu'elle était au pouvoir, on l'avait appelée l'ange gardien de la Prance ; déchue, les malheureux l'appelèrent leur mère. Semée de plus d'un orage, pendant ses jeunes années surtout, sa vie avait été rudement éprouvée. Joséphine avait traversé avec courage de grands périls et de grandes infortunes. Mais après le désastre de 1814, elle ne put supporter l'idée du malheur pour Napoléon. Son âme trop tendre ne put survivre à la si grande infortune de l'homme qu elle voyait déchu de toute puissance et lâchement calomnié. Elle mourut à la Malmaison, le 29 mai 1814. Elle fut inhumée à Bueil. * MARiE-LocisE-Léopoldine-Françoisc-Thérèsc-Joséphine-Lucie , archiduchesse d'Autriche, était née le 12 décembre 1791. Par le traité de Paris, du 30 mai 181 â, après la chûlede Napoléon, elle fut déclarée duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla. Elle mourut en décembre 1847. La première épouse de Napoléon sortie du peuple, régnante ou déchue, se montra toujours digne de l'homme qui I avait appelée à

partager sa gloire. La seconde, née sur le trône, régnante ou déchue, s‘cn montra rarement digne. Elle épousa successivement le comte de Neupperg et M. de Bombelles, le premier à titre morganatique. Elle eut du comte de Neupperg trois enfants: 1" une fille aînée, mariée au comte de San-Vital, grand-chambellan de Parme ; 2° un fils, le comte de Montc-Nuovo, aujourd’hui officier dans uu régiment autrichien ; 3° une filic morte en bas âge. Digitized by Google

8 mars 1796 il avait épousé Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais [1]. N'ayant pu avoir d'héritier après quatorze ans de mariage, il avait divorcé avec elle en 1810. Il avait épousé, le 2 avril de la même année, Marie-Louise archiduchesse d'Autriche [2]. Plus heureuse

[1] Marie-Joséphine Tascher de la Pagerie était née à la Martinique, le 24 juin 1763. Mariée jeune au vicomte Alexandre de Beauharnais, dont le père avait été gouverneur-général des Antilles, elle en avait eu deux enfants dont nous aurons à nous occuper plus tard, et dont l'un fut le prince Eugène et l'autre la reine Hortense. Au 9 thermidor elle était dans les prisons de la terreur, dont son mari n'était sorti que pour monter sur l'échafaud révolutionnaire. Elle dut sa délivrance à Tallien. Après le 13 vendémiaire, Napoléon, alors général, la rencontra dans les salons du directeur Barras, et l'épousa. Bienfaisante jusqu'à la prodigalité, elle n'eut jamais connaissance d'une infortune sans la secourir. Tous les malheurs non mérités avaient accès auprès d'elle. Secourir, être utile, était un besoin de son cœur. Lorsqu'en 1810 Napoléon, cédant aux exigences d'un parti qui s'inquiétait de ne pas lui voir de successeur, se décida à divorcer avec elle, le sentiment du bonheur de la France lui fit dévorer son chagrin. Trouvant beau de se sacrifier à la destinée de ce qu'elle avait de plus cher, elle ne sut que pleurer et se résigner. Elle se retira à la Malmaison où les hommages et les respects qui l'y suivirent durent être une douce consolation pour son cœur généreux. Pendant qu'elle était au pouvoir, on l'avait appelée l'ange gardien de la France ; déchue, les malheureux l'appelèrent leur mère. Semée de plus d'un orage, pendant ses jeunes années surtout, sa vie avait été rudement éprouvée. Joséphine avait traversé avec courage de grands périls et de grandes infortunes. Mais après le désastre de 1814, elle ne put supporter l'idée du malheur pour Napoléon. Son âme trop tendre ne put survivre à la si grande infortune de l'homme qu'elle voyait déchu de toute puissance et lâchement calomnié. Elle mourut à la Malmaison, le 29 mai 1814. Elle fut inhumée à Rueil.

[2] Marie-Louise-Léopoldine-Françoise-Thérèse-Joséphine-Lucie, archiduchesse d'Autriche, était née le 12 décembre 1791. Par le traité de Paris, du 30 mai 1814, après la chûte de Napoléon, elle fut déclarée duchesse de Parme, Plaisance et Guastalla. Elle mourut en décembre 1847. La première épouse de Napoléon sortie du peuple, régnante ou déchue, se montra toujours digne de l'homme qui l'avait appelée à partager sa gloire. La seconde, née sur le trône, régnante ou déchue, s'en montra rarement digne. Elle épousa successivement le comte de Neupperg et M. de Bombelles, le premier à titre morganatique. Elle eut du comte de Neupperg trois enfants : 1° une fille aînée, mariée au comte de San-Vital, grand-chambellan de Parme ; 2° un fils, le comte de Monte-Nuovo, aujourd'hui officier dans un régiment autrichien ; 3° une fille morte en bas âge.

 que la première, cette deuxième épouse lui avait donné, onze mois après son mariage (20 mars 18H), un fils. Ce fils fut ce Koi de Rome, dont le triste sort forme une si intéressante page de l'iiistoiro de la famille Bonaparte. Chaque membre de cette famille avait eu sa part d'éclat de cette grande gloire que la fortune avait attachée au nom et à la personne de Napoléon. Dès le 18 brumaire, après l'établissement du gouvernement consulaire, toute la famille setait rendue à Paris. Elle avait d'abord changé peu de chose au genre de vie qu'elle avait mené au château deSallé. Mais, en 1 804, lorsque Napoléon eut été proclamé empereur, M"' Lætitia Bonaparte, sa mère, eut le titre de Madame-Mère. On lui créa une maison dont le comte de Cossé-Brissac lit partie comme chambellan, et M. de Cases comme secrétaire des commandements. Napoléon nomma aussi sa mère protectrice générale des établissements de charité, et, par celte charge bien supérieure à toutes celles dont peut tirer vanité l'orgueil de la puissance et dont Madame-Mère remplit les fonctions avec autant de zèle que de discernement, l'empereur sut noblement honorer à la fois la femme et la mère. L'aîné des frères de Napoléon, Joseph, avait épousé, en 1794, la troisième fille de M. Clary ', un des plus riches 1 M. Clary avait quatre tilles. La première avait été mariée à M. d'Anihoine, maire de Marseille. De ce mariage naquirent le général baron de Samt-Josiph, l'auditeur au conseil d'fitnt d'Anihoine, madame d'Albufera et madame Decrès. La deuxième épousa M. de Villeneuve de la Ciolai. La quatrième le général Bernadette, plus lard roi de Suède. Du mariage de Joseph Bonaparte avec la troisième naquirent deux fille» : L'une CftAïUOTE-ZENAÏDE-Julie Bonaparte, née à Paris, le 8 juillet I8M, fut

Digitized by Google

que la première, cette deuxième épouse lui avait donné, onze mois après son mariage (20 mars 1811), un fils. Ce fils fut ce Roi de Rome, dont le triste sort forme une si intéressante page de l'histoire de la famille Bonaparte.

Chaque membre de cette famille avait eu sa part d'éclat de cette grande gloire que la fortune avait attachée au nom et à la personne de Napoléon. Dès le 18 brumaire, après l'établissement du gouvernement consulaire, toute la famille s'était rendue à Paris. Elle avait d'abord changé peu de chose au genre de vie qu'elle avait mené au château de Sallé. Mais, en 1804, lorsque Napoléon eut été proclamé empereur, Mme Lætitia Bonaparte, sa mère, eut le titre de Madame-Mère. On lui créa une maison dont le comte de Cossé-Brissac fit partie comme chambellan, et M. de Cases comme secrétaire des commandements. Napoléon nomma aussi sa mère *protectrice générale des établissements de charité*, et, par cette charge bien supérieure à toutes celles dont peut tirer vanité l'orgueil de la puissance et dont Madame-Mère remplit les fonctions avec autant de zèle que de discernement, l'empereur sut noblement honorer à la fois la femme et la mère.

L'aîné des frères de Napoléon, Joseph, avait épousé, en 1794, la troisième fille de M. Clary [1], un des plus riches

[1] M. Clary avait quatre filles. La première avait été mariée à M. d'Anthoine, maire de Marseille. De ce mariage naquirent le général baron de Saint-Joseph, l'auditeur au conseil d'État d'Anthoine, madame d'Albufera et madame Decrès.

La deuxième épousa M. de Villeneuve de la Ciotat.

La quatrième le général Bernadotte, plus tard roi de Suède.

Du mariage de Joseph Bonaparte avec la troisième naquirent deux filles :

L'une Charlotte-Zenaïde-Julie Bonaparte, née à Paris, le 8 juillet 1804, fut

Î6 HISTOIRE m -godants de Marseille. Commissaire des guerres en 1796, à l'armée d'Italie, il avait été nommé, à cette môme époque, député au conseil des Cinq-Cents par le département de Liamone. En 1797, le Directoire le nomma ambassadeur à l'arme et à llome. Membre du conseil d'Etat sous le Consulat, il avait été chargé de conclure avec le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis un traité de paix et de commerce signé à Morfontaine, le 50 septembre 1800. L'habileté qu'il avait déployé dans cette négociation lui avait valu la mission glorieuse de signer successivement en qualité de ministre plénipotentiaire le traité de paix de Lunéville (1801), entre la France et la maison d'Autriche, de conclure le traité de paix d'Amiens (1802), avec l'Angleterre, de signer le concordat avec la cour de Home (1 805), et enfin le traité de garantie relatif aux changements survenus dans l'empire germanique. Grand-officier de la légion d'honneur, membre du sénat, il avait été, en 1804, nommé prince impérial et grandélecteur de l'Empire. Chargé de la direction du gouvernement en 1805, pendant la campagne d'Allemagne, il avait été élevé au trône de Naples le 15 février 1806, et à celui d'Espagne en juin 1808. Grand sans ostentation, affable sans familiarité, sur ces deux trônes où l'avait jeté la main puissante de sou frère; Joseph avait su se créer de nombreux partisans. Une jnariée ài son cousin Chtirles-Lucien-Jules-Laurent Bonaparte, prince de Canino et Musignano, aujourd'hui député aux Etals romains et fils de Lucien Bonaparte, frère de IVmpereor On a d'elle quelques ouvrages littéraires, et entre autres une bonne traduction de Schiller. La seconde, Charlotte Bonaparte, mariée à son cousin le prince Napoléon*Louis Bonaparte, fils du roi de Hollande Louis, troisième frère de l'empereur, devint veuve le 17 mars 1831. Elle est morte en 1839

Digitized by Google

 grande aménité de mœurs, une noble simplicité qui le rendait accessible à tous, lui avaient gagné bien des cœurs. Jaloux de l'affection de ses sujets, il avait veillé avec une grande sollicitude, non-seulement sur leurs iniérèts présents, mais encore sur leurs intérêts à venir. S'éclairant, avant tout, sur les désirs, les sentiments de la nation qu'il était appelé à gouverner, il ne négligeait rien ensuite pour atteindre son but. Aussi, à Naples comme en Espagne, son passage au trône avait été marqué par des améliorations qui lui ont, en partie, survécu. Ainsi, par exemple, à Naples, il dota la nation napolitaine de quelques-uns des bienfaits de la civilisation dont la France était en possession. 11 établit le régime municipal qu'il regardait comme le fondement de toutes les institutions ; il détruisit la féodalité; il supprima les ordres monastiques; il régularisa les finances; il fonda des établissements publics destinés à recevoir les religieux que leur âge ou leurs infirmités condamnaient à la retraite. 11 créa, dans chaque province, un collège et une maison d'éducation pour les demoiselles ; il ouvrit des routes dans toutes les directions du pays, organisa une aimée napolitaine, réorganisa la marine, créa une école militaire et des fabriques d'armes, fit vendre les domaines de l'État pour subvenir à l'extinction de la dette publique, et créa une caisse d'amortissement ; enfin , il établit l égalité des contributions foncières pour tous les citoyens, et supprima les impôts les plus onéreux au peuple. En Espagne , entrant résolument aussi dans cette voie d'améliorations et de réformes, après avoir confirmé la garantie de l'indépendance nationale, de l'intégrité du territoire , du maintien de la religion et de la liberté des

Digitized by Google

grande aménité de mœurs, une noble simplicité qui le rendait accessible à tous, lui avaient gagné bien des cœurs. Jaloux de l'affection de ses sujets, il avait veillé avec une grande sollicitude, non-seulement sur leurs intérêts présents, mais encore sur leurs intérêts à venir. S'éclairant, avant tout, sur les désirs, les sentiments de la nation qu'il était appelé à gouverner, il ne négligeait rien ensuite pour atteindre son but. Aussi, à Naples comme en Espagne, son passage au trône avait été marqué par des améliorations qui lui ont, en partie, survécu. Ainsi, par exemple, à Naples, il dota la nation napolitaine de quelques-uns des bienfaits de la civilisation dont la France était en possession. Il établit le régime municipal qu'il regardait comme le fondement de toutes les institutions; il détruisit la féodalité; il supprima les ordres monastiques; il régularisa les finances; il fonda des établissements publics destinés à recevoir les religieux que leur âge ou leurs infirmités condamnaient à la retraite. Il créa, dans chaque province, un collége et une maison d'éducation pour les demoiselles; il ouvrit des routes dans toutes les directions du pays, organisa une armée napolitaine, réorganisa la marine, créa une école militaire et des fabriques d'armes, fit vendre les domaines de l'État pour subvenir à l'extinction de la dette publique, et créa une caisse d'amortissement; enfin, il établit l'égalité des contributions foncières pour tous les citoyens, et supprima les impôts les plus onéreux au peuple.

En Espagne, entrant résolument aussi dans cette voie d'améliorations et de réformes, après avoir confirmé la garantie de l'indépendance nationale, de l'intégrité du territoire, du maintien de la religion et de la liberté des

HISTOIRE citoyens, il diminua considérablement la dette de l'Etat parla mise en vente des domaines nationaux; il facilita, sans l'ordonner encore, la sécularisation des ordres religieux, soumit à son autorisation préalable les vœux des femmes qui voudraient embrasser la vie monastique et porta, le premier, le scalpel sur cette lèpre monacale qui rongeait ce malheureux pays. 11 encouragea l'industrie, favorisa les établissements utiles, et, par l'abolition des châtiments corporels, essaya de régénérer l'armée en y implantant le sentiment le plus dominant dans les armées françaises, le grand mobile de l'honneur et de la patrie. bien secondé par des hommes de cœur et de résolution , roi philosophe, il poursuivait avec ténacité la tâche glorieuse qu'il s'était imposée. Mais les intérêts de la France n'étaient pas toujours d'accord avec ceux des pays qu'il gouvernait, les vues de Napoléon avec celles des rois qu'il créait, et ces trônes, érigés en vue d'une politique inflexible, loin d'être pour leurs titulaires de brillantes sinécures, n'étaient que des fiefs toujours prêts ù être absorbés et, au besoin même, broyés sous les roues du char immense dont ils ne formaient qu'un engrenage. Cette sujétion terrible faisait d'un roi créé par l'empereur un premier sujet de l'Empire et l'enserrait forcément dans les anneaux d'une chaine de luttes, souvent de calamités, et dont un des bouts était au cabinet des Tuilerieset l'autre au plein cœur du pays gouverné. Aussi , malgré ses qualités estimables, malgré ses bonnes intentions, Joseph n'avait pu échapper à l'étreinte de cette chaine, et son règne, en Espagne surtout, ne fut Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. *> qu'une ronce épineuse jetée au milieu du chemin de la vie. Le second des frères de Napoléon , Lucien, avait échappé, par une raideur de caractère assez rare, à cette main de fer impériale habituée à tout briser ou à voir tout plier devant elle. Placé en 1795 dans l'administration des subsistances militaires , Lucien Bonaparte résidait à Spnnt-Maximin (Var). Il y présidait un club. Lorsque Toulon fut livré aux Anglais, l'àme énergique du jeune réfugié corse se révolta contre cette manœuvre infâme de parti, et, dans l'indignation de son patriotisme , trouva de miles accents de réprobation. Sa voix en fut l'écho à la tribune de la petite ville qu'il habitait, et du fauteuil du club la faveur populaire le porta à la présidence du Comité révolutionnaire. Terrible partout ailleurs, ce comité, sous sa direction, sut être à la fois clémeut, humain. Lucien arracha plus d'une victime à l'échafaud. Son humanité, que lui pardonnèrent des conventionnels en mission dans ce pays. Barras et Fréron, ne put trouver grâce devant les réacteurs après le 9 Thermidor, et un de ceux-là même qu'il avait sauvé de la mort le fit arrêter par une de ces bandes réactionnaires connues sous le nom de compagnies de Jésus et jeter dans les prisons d'Aix où il resta six semaines. Rendu à la liberté, il fut nommé, en 4796, commissaire de guerre à l'armée d'Allemagne. Mais trop ardent à la discussion politique pour être dispos au travail administratif, il se porta candidat aux élections de l'an vi, et fut Digitized by Google

qu'une ronce épineuse jetée au milieu du chemin de la vie.

Le second des frères de Napoléon, Lucien, avait échappé, par une raideur de caractère assez rare, à cette main de fer impériale habituée à tout briser ou à voir tout plier devant elle.

Placé en 1793 dans l'administration des subsistances militaires, Lucien Bonaparte résidait à Saint-Maximin (Var). Il y présidait un club. Lorsque Toulon fut livré aux Anglais, l'âme énergique du jeune réfugié corse se révolta contre cette manœuvre infâme de parti, et, dans l'indignation de son patriotisme, trouva de mâles accents de réprobation. Sa voix en fut l'écho à la tribune de la petite ville qu'il habitait, et du fauteuil du club la faveur populaire le porta à la présidence du Comité révolutionnaire.

Terrible partout ailleurs, ce comité, sous sa direction, sut être à la fois clément, humain. Lucien arracha plus d'une victime à l'échafaud. Son humanité, que lui pardonnèrent des conventionnels en mission dans ce pays, Barras et Fréron, ne put trouver grâce devant les réacteurs après le 9 Thermidor, et un de ceux-là même qu'il avait sauvé de la mort le fit arrêter par une de ces bandes réactionnaires connues sous le nom de *compagnies de Jésus* et jeter dans les prisons d'Aix où il resta six semaines.

Rendu à la liberté, il fut nommé, en 1796, commissaire de guerre à l'armée d'Allemagne. Mais trop ardent à la discussion politique pour être dispos au travail administratif, il se porta candidat aux élections de l'an VI, et fut

«0 HISTOIRE nommé par le collège d'Ajaccio, député aux Cinq-Cents au moment du départ de Napoléon pour l'Egypte. L'enthousiasme qu'excitait alors dans la France entière le nom et les exploits de Napoléon lui valut la faveur du Conseil qui ie nomma son secrétaire cinq mois après son entrée, membre de la commission des Sept, lorsque après le désastre de Novi (an vu), la France sembla être appelée à renouveler les prodiges de résistance de la Convention, et enfin président l'année suivante. Ce fut en cette qualité qu'au 48 brumaire il aida puissamment Napoléon à renverser le Directoire et les Conseils. Orateur aux idées droites et populaires, Lucien avait en politique, en administration, en finances, des principes arrêtés dont il ne se départit jamais dans le cours de sa carrière politique. Comme principe politique, il pensait que la tyrannie 11e pouvant ajouter en rien à la force matérielle ou à la force morale d'un gouvernement, était dès-lors tout au moins inutile. En principe administratif, il admettait le progrès rationnel en tout, pour tout dans la mesure du possible. Enfin, en principe financier, il avait pour base l'idée suivante de J. -J. Rousseau dans sa lettre à d'Alembert : « Les impôts sur les choses de première » nécessité, telles que blé, sel, viande, etc., sous un air » de justice renferment l'injustice la plus criante en ce » que celui qui a peu paye beaucoup, et celui qui a beau» coup paye peu. » De telles idées heurtaient sur plus d'un point celles de Napôléon; aussi ces deux volontés également énergiques et entières se trouvaient-elles rarement en contact sans qu'il n'éclatàt quelque mésintelligence. Ainsi, par exemple, entré en 1801 au tribunat pour passer presque imméDigitized by Google

nommé par le collége d'Ajaccio, deputé aux Cinq-Cents au moment du départ de Napoléon pour l'Egypte.

L'enthousiasme qu'excitait alors dans la France entière le nom et les exploits de Napoléon lui valut la faveur du Conseil qui le nomma son secrétaire cinq mois après son entrée, membre de la commission des Sept, lorsque après le désastre de Novi (an VII), la France sembla être appelée à renouveler les prodiges de résistance de la Convention, et enfin président l'année suivante. Ce fut en cette qualité qu'au 18 brumaire il aida puissamment Napoléon à renverser le Directoire et les Conseils.

Orateur aux idées droites et populaires, Lucien avait en politique, en administration, en finances, des principes arrêtés dont il ne se départit jamais dans le cours de sa carrière politique. Comme principe politique, il pensait que la tyrannie ne pouvant ajouter en rien à la force matérielle ou à la force morale d'un gouvernement, était dès-lors tout au moins inutile. En principe administratif, il admettait le progrès rationnel en tout, pour tout dans la mesure du possible. Enfin, en principe financier, il avait pour base l'idée suivante de J.-J. Rousseau dans sa lettre à d'Alembert : « Les impôts sur les choses de première » nécessité, telles que blé, sel, viande, etc., sous un air » de justice renferment l'injustice la plus criante en ce » que celui qui a peu paye beaucoup, et celui qui a beau- » coup paye peu. »

De telles idées heurtaient sur plus d'un point celles de Napoléon ; aussi ces deux volontés également énergiques et entières se trouvaient-elles rarement en contact sans qu'il n'éclatât quelque mésintelligence. Ainsi, par exemple, entré en 1801 au tribunat pour passer presque immé-

 diatement an ministère de l'intérieur, Lucien fut nommé l'année suivante ambassadeur eu Espagne, sorte de disgrâce qui, du reste, mit en relief des qualités qu'on n'avait pas jusqu'alors soupçonnées en lui. En effet, le cabinet des Tuileries avait alors beaucoup d'intérét? engagés à la cour d'Espagne. Il fallait y saper l'influence anglaise toute puissante à l'Escurial, calmer l'animosité de l'Espagne et du Portugal engagés dans une guerre dont l'Angleterre seule pouvait tirer quelque profit, ravitailler les débris de l'armée d'Egypte, et enfin assurer la création du nouveau royaume d'Etrurie et la réunion à la France des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla. Pour amener à bonne fin ces résultats divers, il fallait une grande habileté diplomatique, une profonde connaissance des hommes et des choses, Lucien fit preuve de l'une et de l'autre, et le succès de sa mission le réconcilia avec Napoléon. De retour à Paris dans les premiers mois de \ 802, il fut nommé, le 9 mars, une deuxième fois membre dutribuuat, peu après grand-officier de la légion-d honneur et membre de son conseil. d'administration. Ces deux charges lui donnant le titre de sénateur avec les droits adhérans à ce titre, il reçut la sénatorerie de Trêves qui le mit en possession de la terre de Sappelsdorf, ancienne maison de plaisance des électeurs. L'année suivante (1803), l'institut ayant été augmenté d'une classe , il fut appelé à siéger dans celle de la langue et de la littérature. Treize ans plus tard son nom devait en être éliminé par un ministre de l'intérieur, M. de Vaublanc, ennemi aussi ignorant des lettres que Lucien en était protecteur éclairé. Veuf d'une première femme qu'il avait épousé à Saint* Digitized by Google

diatement au ministère de l'intérieur, Lucien fut nommé l'année suivante ambassadeur en Espagne, sorte de disgrâce qui, du reste, mit en relief des qualités qu'on n'avait pas jusqu'alors soupçonnées en lui.

En effet, le cabinet des Tuileries avait alors beaucoup d'intérêts engagés à la cour d'Espagne. Il fallait y saper l'influence anglaise toute puissante à l'Escurial, calmer l'animosité de l'Espagne et du Portugal engagés dans une guerre dont l'Angleterre seule pouvait tirer quelque profit, ravitailler les débris de l'armée d'Egypte, et enfin assurer la création du nouveau royaume d'Etrurie et la réunion à la France des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla.

Pour amener à bonne fin ces résultats divers, il fallait une grande habileté diplomatique, une profonde connaissance des hommes et des choses, Lucien fit preuve de l'une et de l'autre, et le succès de sa mission le réconcilia avec Napoléon.

De retour à Paris dans les premiers mois de 1802, il fut nommé, le 9 mars, une deuxième fois membre du tribunat, peu après grand-officier de la légion-d'honneur et membre de son conseil d'administration. Ces deux charges lui donnant le titre de sénateur avec les droits adhérans à ce titre, il reçut la sénatorerie de Trèves qui le mit en possession de la terre de Sappelsdorf, ancienne maison de plaisance des électeurs. L'année suivante (1803), l'institut ayant été augmenté d'une classe, il fut appelé à siéger dans celle de la langue et de la littérature. Treize ans plus tard son nom devait en être éliminé par un ministre de l'intérieur, M. de Vaublanc, ennemi aussi ignorant des lettres que Lucien en était protecteur éclairé.

Veuf d'une première femme qu'il avait épousé à Saint-

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

HISTOIRE Maximin, en 1795, Christine Boyer, morte en 1801, i) avait épousé, en 1802, Alexandrine Laurence de Bieschamp, née à Calais, en 1778, et veuve d'un ancien agent je change, nommé Joubertheau Ce mariage déplut à 1 Alexandrine de Bleschamp a composé un poème en dix champs, Balilde , reine des Francs (avac noies, Paris, Râpe, 1820.) De son premier mariage avec Christine Boter, Lucien avait eu deux filles: 1* Charlotte, née en 1796, mariée au prince Gabrielli, dont elle a eu un fils el trois filles, 2° Christine-Egypta , née en 1798, mariée en 1824 à lord Dcldey Stuart, président du comité polonais à Londres, el qui, depuis 1831, n'a cessé de donner des marques de sympathie à cette noble et malheureuse nation. Du second mariage de Lucien avec Alexandrine de Bleschamp sont issus neuf enfants : 1° Charles-Llcien-Jlles-Lacrent, né à Paris, \fi 24 mai 1803, prince de Canino et deMusignano, savant distingué, actuellement député aux Etats romains, el dont nous donnerons dans le cours de cette note une courte biographie; 2° Lætitia, née à Milan, le 1 •* décembre 1804, mariée à Thomas Wise, membre catholique du parlement d'Angleterre; 3° Lolis-Lccien, né le 4 janvier 1813, élu représentant à l'assemblée nationale par le département de la Girse, en décembre 1848, et dont l'élection a été invalidée pour cause d'irrégularité eu janvier 1849 ; 4- Pierre-Napoléon, né k Rome, le 12 septembre 181 5, chef de bataillon de la légion étrangère en Algérie depuis le mois de mars 1848, élu la même année, par le département de la Corse, représentant du peuple à l'assemblée nationale, et dont nous aurons à nous occuper dans le cours de celte histoire; 5* Antoine, né â Tusculum, le 31 octobre 181 G; 6* Alexandrin». Marie, née à Rome, en 1818, mariée au comte Vincent Valentin»; 7* Constance, uéc à Bologne, en 1823, religieuse au Sacré-Cœur, â Rome; 8* Paul, mort en Grèce ; 9° Jeanne, mariée au marquis Honorati. L'aîné des fils du second mariage de Lucien , Charles- Lucien, prince de Canino, l'adonna de nonne heure à l'élude des sciences naturelles, et particulièrement de d'ornithologie. Conduit fort jeune en Amérique, il y découvrit un grand nombre de divers oiseaux du Nouveau-Monde non décrits par Wilson, auteur d'une ornithologie américaine twt estimée. Connu aux Etats-Unis sous le nom de M. Bonaparte, le prince de Canino y publia un supplément à ['American ornithology de Wilson, qui ne le cédait en rien îk l'ouvrage de Wilson lui-même. Cette œuvre plaça l'auteur, qui n'avait alors que 25 ans, au rang des

ornithologistes les plus estimés. 11 publia aussi divers autres ouvrage»
Digitized by Google

 Napoléon qui en demanda la dissolution. Lucien ne voulut I pas lui sacrifier ses affections domestiques et sortit de France en 1804. Il s'établit à Pesaro, puis à Rome où l'attirèrent les bienveillantes invitations du pape Pie VII. Après la paix de Tilsitt (4807), Napoléon qui rêvait scientifiques dont on peut voir l'analyse dans le tome 2 de la Littérature française contemporaine , par MM. Querard, Ch. Louandre et Félix Bourquelot. (Paris 1846). Le prince de Canino épousa en Amérique sa cousine Charlotte- Zénaïde, fille de Joseph, auteur, comme on l'a vu déjà, d'une bonne traduction de Schiller, et qui a travaillé aux ouvrages d'histoire naturelle de son mari. De retour en Europe, les jeunes époux se fixèrent auprès de Lucien, leur père, en Italie. Là, le prince de Canino vécut totalement en dehors de la politique, ne s'occupant que de sa famille et de sciences naturelles. En 1833, ayant commencé la publication d'un magnifique ouvrage d'histoire naturelle, Y Iconographia délia fauna italien % il fut reçu membre honoraire de l'académie des sciences d'Upsal. En 18-43, le roi de Prusse sanctionna sa nomination comme membre honoraire de l'académie des sciences de Berlin. Il lut ensuite successivement nommé membre correspondant des académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, de La Ilaye, de Londres, et enfin de l'Institut de France, réparation tardive dans la personne du fils de l'acte, brutal commis envers le père en 1816. Entré dans l'arène politique depuis qu'une ère nouvelle semble s'ouvrir pour l'Italie, il a été, en 1848, député aux Etals romains, et, en 1849, l'un des douze députés de Rome à la Constituante italienne. De son mariage avec Charloite-Zénaîde sont issus dix enfants : 1* Joseph-Lucien-Crarles-Napoléos, prince de Musignane, né à Philadelphie, le 13 février 1824 ; 2* Lccien-Locis-Joseph-Napoléon, né à Rome, le 15 novembre 1828; 3* JoLiE-CeARLOTTE-ZéNArDE-PAULiNE-LÆTiTiA-DÉsiaÉK-BARTnoLoiiÉE, née à Rome, 9 le 6 juin 1830; 4» Ch a r lotte- J os éph in e- Honorine, née à Rome, le 4 mars 1832; 5° Marie-Dés i r ée-Eucénie- Joseph ine-Piulomène, née à Rome, le 18 mars 1835 ; 6* Acc^sta-Amélie-Maximilienne-Jacqueline, née h Rome, le 9 novembre 1836; 7° Napoléqn-Grégoi re-Jacqles-Ph i lippe, né à Rome, le 5 février 1839; 8* Batilde-Aloise-Léonie, née à Rome, le 26 mars 1840; 9* Alberthe-Marie-Thérèse, née à Florence, le 12 mars 1842, morte le 3 juin suivant ; 40* Charles-Albert, né le 22 mars 1843. -i Digitized by Google

Napoléon qui en demanda la dissolution. Lucien ne voulut pas lui sacrifier ses affections domestiques et sortit de France en 1804. Il s'établit à Pesaro, puis à Rome où l'attirèrent les bienveillantes invitations du pape Pie VII.

Après la paix de Tilsitt (1807), Napoléon qui rêvait

scientifiques dont on peut voir l'analyse dans le tome 2 de la *Littérature française contemporaine*, par MM. Querard, Ch. Louandre et Félix Bourquelot. (Paris 1846).

Le prince de Canino épousa en Amérique sa cousine Charlotte-Zénaïde, fille de Joseph, auteur, comme on l'a vu déjà, d'une bonne traduction de Schiller, et qui a travaillé aux ouvrages d'histoire naturelle de son mari.

De retour en Europe, les jeunes époux se fixèrent auprès de Lucien, leur père, en Italie. Là, le prince de Canino vécut totalement en dehors de la politique, ne s'occupant que de sa famille et de sciences naturelles.

En 1833, ayant commencé la publication d'un magnifique ouvrage d'histoire naturelle, l'*Iconographia della fauna italica*, il fut reçu membre honoraire de l'académie des sciences d'Upsal. En 1843, le roi de Prusse sanctionna sa nomination comme membre honoraire de l'académie des sciences de Berlin. Il fut ensuite successivement nommé membre correspondant des académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, de La Haye, de Londres, et enfin de l'Institut de France, réparation tardive dans la personne du fils de l'acte brutal commis envers le père en 1816.

Entré dans l'arène politique depuis qu'une ère nouvelle semble s'ouvrir pour l'Italie, il a été, en 1848, député aux États romains, et, en 1849, l'un des douze députés de Rome à la Constituante italienne.

De son mariage avec Charlotte-Zénaïde sont issus dix enfants :

1° Joseph-Lucien-Charles-Napoléon, prince de Musignane, né à Philadelphie, le 13 février 1824 ;

2° Lucien-Louis-Joseph-Napoléon, né à Rome, le 15 novembre 1828 ;

3° Julie-Charlotte-Zénaïde-Pauline-Lætitia-Désirée-Bartholomée, née à Rome, le 6 juin 1830 ;

4° Charlotte-Joséphine-Honorine, née à Rome, le 4 mars 1832 ;

5° Marie-Désirée-Eugénie-Joséphine-Philomène, née à Rome, le 18 mars 1835 ;

6° Augusta-Amélie-Maximilienne-Jacqueline, née à Rome, le 9 novembre 1836 ;

7° Napoléon-Grégoire-Jacques-Philippe, né à Rome, le 5 février 1839 ;

8° Batilde-Aloise-Léonie, née à Rome, le 26 mars 1840 ;

9° Albertine-Marie-Thérèse, née à Florence, le 12 mars 1842, morte le 3 juin suivant ;

10° Charles-Albert, né le 22 mars 1843.

U HISTOIRE pour ses frères de hautes destinées, s'étant rendu en Italie, essaya de le ramener à ses idées. 11 lui proposa de faire dissoudre son mariage sans préjudice pour les droits de ses enfants. En retour, son épouse devait être mise en possession d'un domaine considérable avec le titre de duchesse, et sa fille aînée, alors âgée de 12 ans, devait être mariée avec le prince des Asturies, depuis Ferdinand VII, ce descendant de Philippe V et de Louis XIV, qui, par une étrange vicissitude, sollicitait alors comme une faveur une union avec la famille Bonaparte. Ce dernier point convenait assez à Lucien, mais le caractère inflexible du clubisted' Ajaccio et de Saint-Maximin ne put jamais souscrire à l'autre. Il ne voulut pas céder. Les deux frères se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. Des gens intéressés à exploiter ce dissentiment les aigrirent encore. Lucien, redoutant les mauvaises dispositions de l'empereur, quitta Rome, se retira dans un domaine qu'il possédait près de Viterbe et que le pape devait ériger, le 18 août 1814, en principauté de Canino. Ne s'y jugeant pas en sûreté, il partit pour Civita-Vecchia, prit passage sur un navire frété pour les Etats-Unis (août 1810), fut jeté, par une bourrasque, dans le golfe de Cagliari, sur la côte de Sardaigne, où il eut à subir raille persécutions de la part de l'envoyé d'Angleterre près du gouvernement de File. Parvenu, après mille traverses , à continuer son voyage, il fut fait prisonnier par une croisière britannique, qui le conduisit à Malte. Après quatre mois de captivité on le transporta en Angleterre où sa famille le rejoignit. Ayant obtenu l'autorisation de résider dans le comté de Shrop , il y fit l'acquisition du domaine de Torngrand, près de Ludlow, et, en vrai phiDigitized by Google

pour ses frères de hautes destinées, s'étant rendu en Italie, essaya de le ramener à ses idées. Il lui proposa de faire dissoudre son mariage sans préjudice pour les droits de ses enfants. En retour, son épouse devait être mise en possession d'un domaine considérable avec le titre de duchesse, et sa fille aînée, alors âgée de 12 ans, devait être mariée avec le prince des Asturies, depuis Ferdinand VII, ce descendant de Philippe V et de Louis XIV, qui, par une étrange vicissitude, sollicitait alors comme une faveur une union avec la famille Bonaparte.

Ce dernier point convenait assez à Lucien, mais le caractère inflexible du clubiste d'Ajaccio et de Saint-Maximin ne put jamais souscrire à l'autre. Il ne voulut pas céder. Les deux frères se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. Des gens intéressés à exploiter ce dissentiment les aigrirent encore. Lucien, redoutant les mauvaises dispositions de l'empereur, quitta Rome, se retira dans un domaine qu'il possédait près de Viterbe et que le pape devait ériger, le 18 août 1814, en principauté de Canino. Ne s'y jugeant pas en sûreté, il partit pour Civita-Vecchia, prit passage sur un navire frêté pour les Etats-Unis (août 1810), fut jeté, par une bourrasque, dans le golfe de Cagliari, sur la côte de Sardaigne, où il eut à subir mille persécutions de la part de l'envoyé d'Angleterre près du gouvernement de l'île. Parvenu, après mille traverses, à continuer son voyage, il fut fait prisonnier par une croisière britannique, qui le conduisit à Malte. Après quatre mois de captivité on le transporta en Angleterre où sa famille le rejoignit. Ayant obtenu l'autorisation de résider dans le comté de Shrop, il y fit l'acquisition du domaine de Torngrand, près de Ludlow, et, en vrai phi-

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

SS DE LA FAMILLE BONAPARTE. losophe , se consolant des grandeurs qu'il n'avait pas, pendant que Napoléon et les autres membres de sa famille étaient au faite de la puissance, lui, exilé ou prisonnier dans un comté d'Angleterre , consacra tous ses instants à l'éducation de sa famille et à la culture des lettres Louis, son frère, s'était trouvé plus mêlé que lui dans le rapide tourbillon de l'ère impériale. De dix ans plus • Doué d'une imagination vive, Lucien aima les lettres et les cultiva avec succès. Eu 1799 il publia un roman . La Tribu indienne ou Édouard tt Stetlina, qui a obtenu l'honneur d'une traduction anglaise et d'une double traduction allemande. En 1815 il publia : Charlemagne ou CÉglite ramie , poème épique en Î4 chants dont le pape Pie VU accepta la dédicace et qui a été traduit en vers anglais par Butler et Godson. En 1819, un autre poème en lî chants : La Cirniide ou la Corse satre*. On a aussi de lui quelques odes, entre autres une où, lors de sa rentré à l'Institut, pendant les Cenl-iours, il célébra, sous le titre dOdguie, la gloire d'Homère. Voici le début de celle ode : Sur le rocher d'Ithaque , un milieu des déserts Autrerois si chéris de la sage déesse , Taciturne, chargé d'une morne tristesse. Quel vieillard est a*sis bu bord des flots amer*? De rayons immortels sa télé est couronnée ; Sa lyre frémissante, aux vents abandonnée. Du courroux poétique exhale les transports. Privés des feux du jour, ses yeux sont immobiles. C'est le chantre divin, l'orgueil de tant de villes; C*fM Homère l Prêtons l'oreille à ses accords; « Autour de moi pressés, trente siècles de gloire, ■ Contre le sort jaloux me défendent en vain. • L'infatigable envie, exhalant son venin, b Sous mille traits hideux s'attache à ma mémoire; * Des nuages du doute elle obscurcit mon nom. b Hector, Priam, Hélène, Achille, Agaroemnon, b De vingt chantres divers lui paraissent l'ouvrage. * L'ensemble d'IIion échappe h son regard ; * Ce n'est plus que le fruit d'un aveugle hasard t • On déchire, on flétrit mon divin héritage. • Eue.» Digitized by Google

losophe, se consolant des grandeurs qu'il n'avait pas, pendant que Napoléon et les autres membres de sa famille étaient au faite de la puissance, lui, exilé ou prisonnier dans un comté d'Angleterre, consacra tous ses instants à l'éducation de sa famille et à la culture des lettres [1].

Louis, son frère, s'était trouvé plus mêlé que lui dans le rapide tourbillon de l'ère impériale. De dix ans plus

[1] Doué d'une imagination vive, Lucien aima les lettres et les cultiva avec succès. En 1799 il publia un roman : *La Tribu indienne* ou *Édouard et Stellina*, qui a obtenu l'honneur d'une traduction anglaise et d'une double traduction allemande. En 1813 il publia : *Charlemagne* ou *l'Église sauvée*, poème épique en 24 chants dont le pape Pie VII accepta la dédicace et qui a été traduit en vers anglais par Butler et Godson. En 1819, un autre poème en 12 chants : *La Cirnéide* ou *la Corse sauvée*. On a aussi de lui quelques odes, entre autres une où, lors de sa rentré à l'Institut, pendant les Cent-Jours, il célébra, sous le titre *d'Odyssée*, la gloire d'Homère.

Voici le début de cette ode :

Sur le rocher d'Ithaque, au milieu des déserts
Autrefois si chéris de la sage déesse,
Taciturne, chargé d'une morne tristesse,
Quel vieillard est assis au bord des flots amers?
De rayons immortels sa tête est couronnée;
Sa lyre frémissante, aux vents abandonnée,
Du courroux poétique exhale les transports.
Privés des feux du jour ses yeux sont immobiles.
C'est le chantre divin, l'orgueil de tant de villes;
C'est Homère! Prêtons l'oreille à ses accords:
« Autour de moi pressés, trente siècles de gloire,
» Contre le sort jaloux me défendent en vain.
» L'infatigable envie, exhalant son venin,
» Sous mille traits hideux s'attache à ma mémoire;
» Des nuages du doute elle obscurcit mon nom.
» Hector, Priam, Hélène, Achille, Agamemnon,
» De vingt chantres divers lui paraissent l'ouvrage.
» L'ensemble d'Ilion échappe à son regard;
» Ce n'est plus que le fruit d'un aveugle hasard:
» On déchire, on flétrit mon divin héritage.
» Etc. »

36 HISTOIRE jeune que Napoléon , il était encore enfant lorsque celui-ci était déjà un grand homme. Élevé sous les yeux de Napoléon, qui le considérait comme son fils, il entra jeune au service de la République et suivit son frère en Italie et en Egypte. 11 avait alors dix-sept ans. Parti d'Egypte en mars -1799 pour apporter au Directoire des dépêches de Napoléon, il fut nommé ambassadeur auprès de Paul I" empereur de Russie, lors de l'établissement du gouvernement consulaire. La mort tragique de ce souverain (24-25 mars 1801) le força de laisser sa mission incomplète. Il s'arrêta quelque temps à Berlin et fut, à son retour en France, successivement nommé colonel et général de brigade. De mœurs douces et faciles, point remuant, point ambitieux, aimant plus le repos que la puissance, philosophe et philanthrope à la fois, Louis était fait pour servir de modèle dans la vie privée.* La fortune le condamna à passer sa vie dans les grandeurs. En janvier 1802, il épousa Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Pour ce mariage, affaire arrangée entre Napoléon et l'impératrice, les goûts et les affections des deux époux furent peu consultés. Aussi vécurent-ils, dès le début, dans un état de froideur qui alla, plus tard, jusqu a une éclatante mésintelligence '. 1 Hortense- Eugénie, fille de Joséphine et du vicomte Alexandre de Beauharnais, était née à Paris le 10 avril 1783. Ayant épousé Louis Bonaparte en 1802, elle monta avec lui sur le trône de Hollande en 1805, et redevint simple princesse iuipenale après l'abdication de son mûri en 1810. En vertu des sénalus-consulte du 28 floréal an xn et du 5 frimaire an xtu , l'hérédité de la famille impériale , ù défaut de descendant môle de Napoléon . était dans celle de Joseph et de Louis. Du mariage d'Horlense avec Louis Bonaparte naquirent trois fils : 1" Napoléon-Charles, prince royal de Hollande, mort à la Haye le ü mars 1807

Digitized by Google

jeune que Napoléon, il était encore enfant lorsque celui-ci était déjà un grand homme. Élevé sous les yeux de Napoléon, qui le considérait comme son fils, il entra jeune au service de la République et suivit son frère en Italie et en Egypte. Il avait alors dix-sept ans.

Parti d'Egypte en mars 1799 pour apporter au Directoire des dépêches de Napoléon, il fut nommé ambassadeur auprès de Paul Ier empereur de Russie, lors de l'établissement du gouvernement consulaire. La mort tragique de ce souverain (24-25 mars 1801) le força de laisser sa mission incomplète. Il s'arrêta quelque temps à Berlin et fut, à son retour en France, successivement nommé colonel et général de brigade.

De mœurs douces et faciles, point remuant, point ambitieux, aimant plus le repos que la puissance, philosophe et philanthrope à la fois, Louis était fait pour servir de modèle dans la vie privée. La fortune le condamna à passer sa vie dans les grandeurs.

En janvier 1802, il épousa Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine. Pour ce mariage, affaire arrangée entre Napoléon et l'impératrice, les goûts et les affections des deux époux furent peu consultés. Aussi vécurent-ils, dès le début, dans un état de froideur qui alla, plus tard, jusqu'à une éclatante mésintelligence [1].

[1] Hortense-Eugénie, fille de Joséphine et du vicomte Alexandre de Beauharnais, était née à Paris le 10 avril 1783. Ayant épousé Louis Bonaparte en 1802, elle monta avec lui sur le trône de Hollande en 1805, et redevint simple princesse impériale après l'abdication de son mari en 1810. En vertu des sénatus-consulte du 28 floréal an XII et du 5 frimaire an XIII, l'hérédité de la famille impériale, à défaut de descendant mâle de Napoléon, était dans celle de Joseph et de Louis.

Du mariage d'Hortense avec Louis Bonaparte naquirent trois fils :

1° Napoléon-Charles, prince royal de Hollande, mort à la Haye le 5 mars 1807,

 V Président du collège électoral du Pô, en 1805, grandconnétable, général des carabiniers en 1804, gouverneur général du Piémont lorsque le nouveau Charlemagne eut posé sur sa tête la vieille couronne des Lombards (26 mai 1805), Louis fut successivement nommé au commandement de la réserve de l'armée destinée à agir contre l'Angleterre, gouverneur général de Paris lorsque Murat fut devenu grand-duc de Berg. Peu après , chargé d'aller former en Hollande un corps d'armée, dite armée du Nord, il s'acquitta de cette mission avec tant d'habileté que Napoléon songea, dès ce moment, à l'élever sur le trône de Hollande : ce qu'il fit le 5 juin 1 805. Dès ce jour la Hollande allait ne plus s'appartenir, et cette vieille terre de liberté qui au moyen âge avait su conserver ses droits de cité quand l'Europe entière les avait perdus, qui avait su conquérir et s'assurer la liberté quand partout ailleurs on en connaissait à peine le mot, allait finir par tomber de maître en maître jusqu'aux mains du plus grand de tous, Napoléon. Dans sa proclamation d'avènement, le nouveau roi déclara que « son soin le plus cher serait de veiller aux 2* Napoléon- Louis , né le 11 oclobre 180-4, adopté comme son frère atné par l'empereur, et plus lard grand-duc de Berg et deClèves. Il avait épousé la princesse Charlotte sa cousine , 2* fille du roi Joseph. Comme celle de la plupart des membres de cette famille, sa destinée s'était, après le grand désastre de 1815, mêlée de grandeur et d'infortune. Ayant pris en 1831 une part active h l'insurrection d'Italie, il mourut h vingt-sept ans, à Forli, le 17 mars 1831, dans les bras de son frère LouisNapoléon. Dans sa courte carrière, digne en tout du nom qu'il portait, il cultiva les lettres avec succès. On a de lui une bonne traduction de la Vie d'Agricola, par Tacite, avec notes. Sous le titre de Hitioire du tac de Borne en 1527, par un témoin oculaire , fl a traduit la relation de Jacques Bonaparte, imprimée h Cologne en 1756, et dont nous avons fait mention dans la note de cette Notice. Le troisième fils d'Hortense et de Louis BonaparLe fut LoiHS-NAPOLioti , président actuel delà République, et dont nous aurons 6 nous occuper plus tard. Digitized by Google

Président du collége électoral du Pô, en 1803, grand-connétable, général des carabiniers en 1804, gouverneur général du Piémont lorsque le nouveau Charlemagne eut posé sur sa tête la vieille couronne des Lombards (26 mai 1805), Louis fut successivement nommé au commandement de la réserve de l'armée destinée à agir contre l'Angleterre, gouverneur général de Paris lorsque Murat fut devenu grand-duc de Berg. Peu après, chargé d'aller former en Hollande un corps d'armée, dite *armée du Nord*, il s'acquitta de cette mission avec tant d'habileté que Napoléon songea, dès ce moment, à l'élever sur le trône de Hollande : ce qu'il fit le 5 juin 1805.

Dès ce jour la Hollande allait ne plus s'appartenir, et cette vieille terre de liberté qui au moyen âge avait su conserver ses droits de cité quand l'Europe entière les avait perdus, qui avait su conquérir et s'assurer la liberté quand partout ailleurs on en connaissait à peine le mot, allait finir par tomber de maître en maître jusqu'aux mains du plus grand de tous, Napoléon.

Dans sa proclamation d'avènement, le nouveau roi déclara que « son soin le plus cher serait de veiller aux

2° Napoléon-Louis, né le 11 octobre 1804, adopté comme son frère aîné par l'empereur, et plus tard grand-duc de Berg et de Clèves. Il avait épousé la princesse Charlotte sa cousine, 2e fille du roi Joseph. Comme celle de la plupart des membres de cette famille, sa destinée s'était, après le grand désastre de 1815, mêlée de grandeur et d'infortune. Ayant pris en 1831 une part active à l'insurrection d'Italie, il mourut à vingt-sept ans, à Forli, le 17 mars 1831, dans les bras de son frère Louis-Napoléon. Dans sa courte carrière, digne en tout du nom qu'il portait, il cultiva les lettres avec succès. On a de lui une bonne traduction de la *Vie d'Agricola*, par Tacite, avec notes. Sous le titre de *Histoire du sac de Rome en 1527, par un témoin oculaire*, il a traduit la relation de Jacques Bonaparte, imprimée à Cologne en 1756, et dont nous avons fait mention dans la 1re note de cette Notice.

Le troisième fils d'Hortense et de Louis Bonaparte fut Louis-Napoléon, président actuel de la République, et dont nous aurons à nous occuper plus tard.

H I S T 0 I R h 38 » intérêts de son peuple, de lui donner des preuves con• stantes de son amour, de sa sollicitude et de respecter » ses libertés.... » En cela il fut sincère. Mais les mêmes difficultés qui avaient assailli Joseph sur les trônes de Naples et d'Espagne assaillirent Louis sur celui de Hollande. En effet, Napoléon n'ayant pu détruire l'Angleterre par les armes avait voulu la ruiner par le blocus continental. Mais la Hollande, pays purement industriel et manufacturier, tirant toute sa prospérité et sa richesse de son commerce avec l'étranger, ne pouvait s'accommoder d'un système qui en tarissait toutes les sources. Liée cependant, par l'érection du nouveau trône, nu sort de la France, elle était forcée de devenir l'ennemie de ses ennemis et do fermer ses ports à l'Angleterre. Pour elle c'était la ruine. La situation de Louis devint critique alors. La charge qu'il avait acceptée ne put que s'alourdir de jour en jour. Ayant à servir des intérêts diamétralement opposés, à concilier ce que la France attendait de lui, ce que sa conscience lui dictait en faveur de la Hollande, il avait à lutter contre des impossibilités à la fois matérielles et morales. Balottô entre la volonté de fer de l'empereur et ses instincts généreux, lié à la France par son titre de grand-connétable, à la Hollande par son titre de roi; tenant à l'une par un noble sentiment de patriotisme, à l'autre par son devoir d'étre fidèle à des engagements sacrés ; forcé de choisir entre la France qui, impérieuse, ordonnait pour grandir, et la Hollande qui , gémissante, suppliait pour prévenir sa ruine, la bonté de son cœur l'emporta. Prenant pour règle de conduite la devise de l'ordre de F Union qu'il avait institué : Fais ce que dois : advienne que pourra, il continua Digitized by Google

 de régner en honnête homme et en bon toi. Il gagna par là l'affection de ses sujets , mais il s'attira la colère de •'empereur. Dès 1809, les dissentiments entre les deux frères prirent un caractère grave. Napoléon avait vu dans les résistances de Louis un motif urgent de hâter l'incorporation de la Hollande à la France. Louis, perdant tout espoir de résister aux impérieuses exigences de Napoléon, préféra descendre du trône que de transiger avec ce qu'il regardait comme un devoir sacré. Le 1" juillet 1810, après avoir adressé aux Hollandais une proclamation touchante où il s'attribuait charitablement les malheurs de la Hollande, il abdiqua en faveur de son fils, le prince royal. Mais, sans égard pour ses volontés, l'empereur réunit presque immédiatement (10 juillet 1810) la Hollande à la France. Louis, accomplissant avec courage son dernier devoir d'honnête homme couronné, protesta contre cette réunion, quitta sans peine une couronne qu'il avait plutôt subie qu'enviée, avec regret un pays où il n'avait pu faire qu'une partie du bien qu'il rêvait, et se retira à Grœtz , en Styrie. Là, ce roi aux instincts généreux, aux idées philanthropiques et dont la vie publique avait forcément été un incessant démenti à ses instincts et à ses idées; ce philosophe, à l'ânie expansive et au cœur aimant, dont la vie privée avait été, forcément aussi, un froissement continuel aux désirs de son àme et de son cœur, vécut seul avec le souvenir de ses revers politiques passés et de ses chagrins domestiques présents. Pendant quelques années il essaya , par la culture des lettres, d'oublier les uns et de tempérer les autres jusqu'au moment où, en 1815, des évènements grands comme l'homme qui les suscitait le ramenèrent forcéDigitized by Google

de régner en honnête homme et en bon roi. Il gagna par là l'affection de ses sujets, mais il s'attira la colère de l'empereur.

Dès 1809, les dissentiments entre les deux frères prirent un caractère grave. Napoléon avait vu dans les résistances de Louis un motif urgent de hâter l'incorporation de la Hollande à la France. Louis, perdant tout espoir de résister aux impérieuses exigences de Napoléon, préféra descendre du trône que de transiger avec ce qu'il regardait comme un devoir sacré. Le 1er juillet 1810, après avoir adressé aux Hollandais une proclamation touchante où il s'attribuait charitablement les malheurs de la Hollande, il abdiqua en faveur de son fils, le prince royal. Mais, sans égard pour ses volontés, l'empereur réunit presque immédiatement (10 juillet 1810) la Hollande à la France. Louis, accomplissant avec courage son dernier devoir d'honnête homme couronné, protesta contre cette réunion, quitta sans peine une couronne qu'il avait plutôt subie qu'enviée, avec regret un pays où il n'avait pu faire qu'une partie du bien qu'il rêvait, et se retira à Grœtz, en Styrie. Là, ce roi aux instincts généreux, aux idées philanthropiques et dont la vie publique avait forcément été un incessant démenti à ses instincts et à ses idées; ce philosophe, à l'âme expansive et au cœur aimant, dont la vie privée avait été, forcément aussi, un froissement continuel aux désirs de son âme et de son cœur, vécut seul avec le souvenir de ses revers politiques passés et de ses chagrins domestiques présents. Pendant quelques années il essaya, par la culture des lettres, d'oublier les uns et de tempérer les autres jusqu'au moment où, en 1815, des évènements grands comme l'homme qui les suscitait le ramenèrent forcé-

 ment encore sur la scène politique où nous le retrouverons en son lieu Le plus jeune des frères Bonaparte, Jérome, était encore au collège de Juilly lors des évènements du 18 brumaire. Peu après il entra dans la marine. En 1800 il y obtint le grade de lieutenant et partit pour Saint-Domingue avec son beau-frère le général Leclerc qui en commandait en chef l'expédition. Porteur d'importantes dépêches pour Napoléon en 1801 , il retourna en Europe sur la frégate » On a de lui un opéra en deux actes Ruth et A 'oémi ; — Lucrèce, tragédie en cinq actes; — V Avare de Molière mis en vers; — un roman publié en 1808, J Marie ou tes Peinet de rameur, et réimprimé en 18W sous le titre de Marie ou les Hollandaises (3 vol. in-12). En 1814, sous le voile de l'anonyme, il avait proposé à l'Institut pour sujet de prix et résolu lui-même la question suivante: « Quelles sont • les difficultés qui s'opposent â l'introduction du rhythme des Grecs et des Latins » dans la poésie française? Pourquoi ne peut-on pas faire des vers français sans ■ rime? » Son mémoire couronné parut le G avril 1815 sous le titre de : Essai sur ta versification. On a aussi de lui un petit volume de poésie, dont une louchante élégie, les Adieux à Grœtz, peignent mieux que tout ce qu'on pourrait dire l'état douloureux de son âme. Le passage suivant mérite d'être cité : Adieu florissante contrée Où nul ne comprit tous mes maux. Mais où, l'ame triste, éplorée. J'ai souvent rêvé le repos... Mais rien n'est pour un long usage Dans ce monde trop incertain ; Le temps est un bac de passage Où nos pas s'attachent en vain. Confidents d'un cœur solitaire. Jeunes arbres, mes seuls amis, Puisse votre ombre hospitalière Mieux abriter d'autres proscrits !,... Dans le dernier et le principal de ses ouvrages, Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de Hollande (3 vol. in-8*, 1820), il appelle les regards de l'Europe irt son gouvernement , bel exemple que peu de souverains oui donné. Cet ouvrage, écrit avec une franchise et une bonne foi rares, aurait à lui seul pu suffire pour assurer à Louis la réputation de bon roi et d'honnéte homme. Digitized by Google

 l'Épervier dont il avait le commandement, et, à la fin de l'année suivante, par suite de la rupture de la paix d'Amiens et de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, il fut envoyé en croisière devant la rade de Saint-Pierre et l'ile deTabago. Sa surveillance d'abord fructueuse n'y fut que temporaire. Obligé de céder à la supériorité numérique des forces ennemies, il se retira à New-Yorck et y épousa , en 1 805 , miss Paterson , fille d'un riche négociant de Baltimore. Jérôme avait alors dix-neuf ans. Fn 1804 , Napoléon, devenu empereur, et qui alors subordonnait impérieusement les alTections de ses proches à la politique, comme plus tard il devait y subordonner les siennes, fit casser ce mariage pour cause de minorité. De retour en France, en 1800, Jérôme fut envoyé en mission à Alger, pour réclamer du dey, au nom de la France, des Génois qu'il tenait prisonniers. La fermeté du jeune capitaine de frégate, dans cette délicate mission , lui valut le grade de capitaine de vaisseau, et, peu après, le commandement d'une escadre de huit vaisseaux de ligne qu'il conduisit, en 1806, à la Martinique, avec le grade de contre-amiral. Pendant la grande guerre de 1807, il passa du service de mer au Service de terre. Nommé général de division le 7 avril , ayant sous ses ordres un corps de Bavarois et deWurtembergeois, il bat les troupes prussiennes en plusieurs rencontres, s'empare de la Silésie, cueille sa part de gloire dans cette belle campagne que couronna la paix deTilsilt(7 juillet 1807), en reçoit un mois après (12 août) le prix par la main de la princesse royale de Wurtemberg ', et, presque en môme temps (18 août), la couronne de 4 FtéDéiiiQCE-CATiiEiuNF.-SoPHiE-DoROTiiÉE , princesse royale de Wurtemberg, née le 21 février 1783, morte le 28 novembre 1835. Douée d'une grande force

Digitized by Google

l'Épervier dont il avait le commandement, et, à la fin de l'année suivante, par suite de la rupture de la paix d'Amiens et de la reprise des hostilités entre la France et l'Angleterre, il fut envoyé en croisière devant la rade de Saint-Pierre et l'île de Tabago. Sa surveillance d'abord fructueuse n'y fut que temporaire. Obligé de céder à la supériorité numérique des forces ennemies, il se retira à New-Yorck et y épousa, en 1803, miss Paterson, fille d'un riche négociant de Baltimore. Jérôme avait alors dix-neuf ans. En 1804, Napoléon, devenu empereur, et qui alors subordonnait impérieusement les affections de ses proches à la politique, comme plus tard il devait y subordonner les siennes, fit casser ce mariage pour cause de minorité. De retour en France, en 1806, Jérôme fut envoyé en mission à Alger, pour réclamer du dey, au nom de la France, des Génois qu'il tenait prisonniers. La fermeté du jeune capitaine de frégate, dans cette délicate mission, lui valut le grade de capitaine de vaisseau, et, peu après, le commandement d'une escadre de huit vaisseaux de ligne qu'il conduisit, en 1806, à la Martinique, avec le grade de contre-amiral.

Pendant la grande guerre de 1807, il passa du service de mer au service de terre. Nommé général de division le 7 avril, ayant sous ses ordres un corps de Bavarois et de Wurtembergeois, il bat les troupes prussiennes en plusieurs rencontres, s'empare de la Silésie, cueille sa part de gloire dans cette belle campagne que couronna la paix de Tilsitt (7 juillet 1807), en reçoit un mois après (12 août) le prix par la main de la princesse royale de Wurtemberg [1], et, presque en même temps (18 août), la couronne de

[1] Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée, princesse royale de Wurtemberg, née le 21 février 1783, morte le 28 novembre 1835. Douée d'une grande force

The text on this page is estimated to be only 21.46% accurate

HISTOIRE 42 .Veüt|>halic, un de ces royaume que d'un signe de sa volonté Napoléon était assez puissant alors pour jeter sur la carte du monde Jérôme avait alors vingt-cinq ans. La modération et la prudence ne sont que par de très rares exceptions les vertus de cet âge. Lé roi Jérôme, pendant les premiers d'âme et des qualités les pJ'js estimables, affectionnée à son mari, la reine de Westphalie se montra , dans lu bonne comme dans la mauvaise fortune, digne reine, épouse aimante, mère tendre. Lorsqu'à près le désastre de Moscou le vent de l'adversité eut précipité Jérôme du trône, elle ne l'abandonna pas et 1 accompagna à Paris. Eu mars 181-1, lorsque forcé par l'impérieuse gravité des évènements de se séparer d'elle le roi Jérôme avait suivi Marie-Louise ît Blois, la reine de 4\estplial ie était partie pour se rendre dans les Etais du roi de Wurtemberg son père. Mais un ancien chouan , le marquis de Maubreuil, qui avait fait partie de sa maison à Cassel en qualité d'écuyer, avait repris h quelques lieues de Paris, pour le compte de la maison de Bourbon , le métier de détrousseur de grand chemin jadis dévolu aux anciens chevaliers, avait arrêté sa voilure à main armée et lui avait volé ses diamants, son argent, ses effets les plus précieux. Parvenue à la cour du roi de Wurtemberg après mille traverses, elle y avait été, en 1815, rejointe par son mari , avait successivement habité avec lui le château d'Elvangen , Raimbourg ou Trieste. Là , son affection et sa sollicitude pour ses.cnfanls avaient consolé le roi Jérôme de la perle de son trône. De son mariage avec Jérôme étaient issus : 1* JéaoHE-NAPOLéox-CaARLF.s, prince de Monlfort, né à Trie.sie le 2-4 août 181 1 , colonel du 8* régiment de ligne au service de son oncle le roi de Wurtemberg. Il est mort en 1817 ; 2° Matbildb-L£Titia-Wiuiei.iixe , princesse de Monlfort, née à Trieste le 27 mai 1820, mariée en 1841 au prince russe Demiooff »f. San-I)oxato. 3° Napoléon-Joscph-Charles-PaOL , prince de Monlfort, né à Trieste le 9 septembre 1 822, ancien capitaine du 8e régiment de ligne au service de son oncle le roi de Wurtemberg , élu en 18-18, par le département de la Corse, représentant du peuple à l'Assemblée nationale, en janvier 1819 colonel de la 2* légion de la banlieue, et en février ambassadeur en Espagne. * Napoléon, qui avait déjà institué dans le midi de l'Allemagne les deux royaumes de Bavière et de Wurtemberg contre l'Autriche, institua, dans le nord, après la paix de Tilsill, les deux royaumes de Saxe et de Westphalie contre la Prusse. Le royaume de Westphalie lut formé des Étals

de Hesse-Cassel , de Brunswich, de Fuld, de Paderboro et d’une grande partie du Hauovre. Celui de Saxe comprit l’électorat de ce nom et la Pologne prussienne érigée en grand-ducbé de Varsovie. Digitized by Google

 temps de son règne, subit la loi commune. Mais, doué d'un esprit pénétrant , d'un jugement sain, de qualités personnelles de l'ordre le plus élevé, il sut gagner les cœurs de ses sujets. Sur ce trône où l'avait jeté la main puissante du chef du grand Empire, cette main pesait sur lui comme sur ses autres frères couronnés. Les mêmes liens dorés de vasselage par lesquels, dans sa politique exclusive, Napoléon croyait devoir enserrer les rois qu'il créait, enserraient aussi Jérôme. Comme Joseph qui, roi d'Espagne, n'avait pas perdu sa charge de grand-électeur; Louis, roi de Hollande, celle de grand-connétable; Murat, roi de Naples, celle de grand-amiral, Jérôme, roi de Westphalie, conserva le titre de prince impérial et le grade de général de division, et, par son titre et son grade, se trouva lié à l'Empire comme Joseph , Louis, Murat, par leurs grandes charges. Mais malgré la sujétion terrible qui, sur ce trône, lui faisait assumer deux responsabilités, celle de ses actes personnels , celle des exigences de la politique impériale, il sut, pendant qu'il régna, se rendre digne de l'affection de ses sujets, et quand il dut cesser de régner, de leurs regrets. Les trois sœurs de Napoléon avaient tout naturellement ussi partagé les boutes fortunes de leurs frères. L'ainée entre elles, Elisa , ayant habité chez .son frère Lucien dès 1799, avait pris de lui le goût des lettres et des beaux arts. A son exemple, elle avait recherché les hommes éminents dans les unes et dans les autres, et s'en était forme une petite. cour où figuraient le chevalier de lioufilers, La Harpe, le vicomte de Chateaubriand, Fontanes et d'autres célébrités. Digitized by Google

temps de son règne, subit la loi commune. Mais, doué d'un esprit pénétrant, d'un jugement sain, de qualités personnelles de l'ordre le plus élevé, il sut gagner les cœurs de ses sujets. Sur ce trône où l'avait jeté la main puissante du chef du grand Empire, cette main pesait sur lui comme sur ses autres frères couronnés. Les mêmes liens dorés de vasselage par lesquels, dans sa politique exclusive, Napoléon croyait devoir enserrer les rois qu'il créait, enserraient aussi Jérôme. Comme Joseph qui, roi d'Espagne, n'avait pas perdu sa charge de grand-électeur; Louis, roi de Hollande, celle de grand-connétable; Murat, roi de Naples, celle de grand-amiral, Jérôme, roi de Westphalie, conserva le titre de prince impérial et le grade de général de division, et, par son titre et son grade, se trouva lié à l'Empire comme Joseph, Louis, Murat, par leurs grandes charges. Mais malgré la sujétion terrible qui, sur ce trône, lui faisait assumer deux responsabilités, celle de ses actes personnels, celle des exigences de la politique impériale, il sut, pendant qu'il régna, se rendre digne de l'affection de ses sujets, et quand il dut cesser de régner, de leurs regrets.

Les trois sœurs de Napoléon avaient tout naturellement ussi partagé les hautes fortunes de leurs frères. L'aînée entre elles, Élisa, ayant habité chez son frère Lucien dès 1799, avait pris de lui le goût des lettres et des beaux arts. A son exemple, elle avait recherché les hommes éminents dans les unes et dans les autres, et s'en était forme une petite cour où figuraient le chevalier de Boufflers, La Harpe, le vicomte de Chateaubriand, Fontanes et d'autres célébrités.

HISTOIRE U Mariée le 5 mars 1797 à M. Bacciocbi', elle fut nommée successivement princesse de Lucques et Piombino et couronnée grande-duchesse de Toscane le 10 juillet 180ü. Avec des idées peu communes, un beau et un bon caractère, un esprit indépendant et altier, aimant sa propre grandeur et se complaisant surtout à la faire ressortir, elle ne fut jamais l'esclave de la politique et de son mari, rarement celle des bienséances, plus rarement encore celle des préjugés. Son ambition était de gouverner par elle-même, de rivaliser, en cela comme en tout, avec les reines les plus célèbres, et de mériter le surnom de la Sémiramis île Lucques que lui avait donné un des écrivains les plus spirituels de son temps. Elle y parvint, mais en faisant, comme tous les autres membres de sa famille, beaucoup de bien et beaucoup d'ingrats. Caroline, sa sœur, avec un esprit moins brillant qu'elle, montra des qualités plus solides. En 1800 (20 janvier) elle avait épousé Murat * dont la fortune s'accrut avec celle 4 Félix Bacciocri , d'une famille noble, né en Corse le 18 mai 1762 , dul a celle alliance son illustration el sa fortune. Capitaine d'infanterie en 1797, il fut cette même année nommé colonel du 20* régiment d'infanterie. de ligne, membre du Sénat le 29 décembre 1802, et successivement général, officier de la légiond'Honneur, souverain de Lucques, de Piombino et de Toscane. Deux enfants naquirent de son mariage avec la princesse Klisa : !• Napoléotie-Élisa , née le 3 juin 1806 , mariée au comte Camerata. 2° Frédéric, mort à Rome. * Joachim Murat, était né le 25 mars 1767 à La Baslide-Frontonnière (Lot). Son père était aubergiste. Parmi les rois de race plébéienne dont l'histoire a transmis les noms, quelques-uns s'élevèrent par de grandes qualités administratives. De ce nombre furent Agalhoclt, qui eut pour père un portier; Tulltis HosHIîms , qui avait été pâtre; Tari/uintus Prisais , fils d'un marchand de Corinthe; Scrvius Tullius , de condition servile, et d'autres. Le mérite de Murat fut purement militaire; mais il porta ce mérite au plus haut degré. Valeureux jusqu'à une témérité incroyable, d'une Digitized by Google

 « de Napoléon, et qui fut successivement nommé général en chef, gouverneur de Paris, maréchal de France, prince, grand-amiral, grand-duc de Berg, et enfin roi de Naples en 1808. Le trône où Napoléon avait appelé Murat n'était pas le repos. Presque toujours en campagne avec l'empereur, dont il était un des plus vaillants lieutenants, il laissait la régence à la reine Caroline qui, par un caractère de justice et de fermeté rare dans une femme, sut, dans des circonstances critiques, révéler de grandes qualités. Comme sa sœur Elisa, protectrice éclairée des sciences et des arts, elle marqua entre autres choses son passage au trône de Naples par deux mesures dont la science doit lui tenir compte: d'abord, une organisation sur un meilleur système des fouilles de Pompéia, et ensuite la riche restauration et une disposition mieux entendue du musée des antiques de Naples. Bienfaisante jusqu a la prodigalité, elle créa, sur ses revenus personnels, et pour trois cents jeunes demoiselles, une maison d'éducation que les beauté fantastique sous les armes, se parant dans les jours de combat comme les anciens preux, on eut dit un de ces brillants paladins échappé à la nuit du moyen âge et jeté , par quelque hasard , au milieu des grandes guerres de la République et de l'Empire. Pour compléter la ressemblance avec eux, il lui manquait un trône comme apanage de vaillant chevallier; le conquérant dont il avait épousé la sœur l'en dota. De son mariage avec Caroline naquirent quatre enfants : 1" Napoléon-Achille-Chaules-Louis, prince royal des Deux-Siciles, ne le 21 janvier 1801, mort le 13 avril 1820. 2*(.oETiTiA-JosÊ]>UE,née le 23 avril 1802, mariée au comte Pffou à Bologne ; 3- Lucie* Charles Joseph- François- Napoléon, né le 16 mars 1803, élu en 1848, par le département du Lot, représentant du peuple à l'Assemblée nationale. 4® Louise-Jciie-Caroline, née le 22 mars 1805, mariée au comte de Ràsponi à Ravennes. Digitized by Google

de Napoléon, et qui fut successivement nommé général en chef, gouverneur de Paris, maréchal de France, prince, grand-amiral, grand-duc de Berg, et enfin roi de Naples en 1808.

Le trône où Napoléon avait appelé Murat n'était pas le repos. Presque toujours en campagne avec l'empereur, dont il était un des plus vaillants lieutenants, il laissait la régence à la reine Caroline qui, par un caractère de justice et de fermeté rare dans une femme, sut, dans des circonstances critiques, révéler de grandes qualités. Comme sa sœur Elisa, protectrice éclairée des sciences et des arts, elle marqua entre autres choses son passage au trône de Naples par deux mesures dont la science doit lui tenir compte : d'abord, une organisation sur un meilleur système des fouilles de Pompéia, et ensuite la riche restauration et une disposition mieux entendue du musée des antiques de Naples. Bienfaisante jusqu'à la prodigalité, elle créa, sur ses revenus personnels, et pour trois cents jeunes demoiselles, une maison d'éducation que les

beauté fantastique sous les armes, se parant dans les jours de combat comme les anciens preux, on eut dit un de ces brillants paladins échappé à la nuit du moyen âge et jeté, par quelque hasard, au milieu des grandes guerres de la République et de l'Empire. Pour compléter la ressemblance avec eux, il lui manquait un trône comme apanage de vaillant chevallier; le conquérant dont il avait épousé la sœur l'en dota.

De son mariage avec Caroline naquirent quatre enfants :

1° Napoléon-Achille-Charles-Louis, prince royal des Deux-Siciles, né le 21 janvier 1801, mort le 15 avril 1820.

2° Lœtitia-Joséphe, née le 25 avril 1802, mariée au comte Pefoli à Bologne ;

3° Lucien Charles-Joseph-François-Napoléon, né le 16 mars 1803, élu en 1848, par le département du Lot, représentant du peuple à l'Assemblée nationale.

4° Louise-Julie-Caroline, née le 22 mars 1805, mariée au comte de Rasponi à Ravennes.

46 HISTOIRE Bourbons restaures de Naples devaient plus lard se hâter de fermer comme mesure trop révolutionnaire. La troisième des soeurs de Napoléon, Pauline, était dans la famille un caractère en quelque sorte à part. Homme sous le rapport de l'énergie et des sentiments, femme sous celui de la beauté et des instincts, elle avait toutes les qualités de l'un et tous les capricieux écarts de l'autre. Après avoir été sur le point d'épouser, à Marseille, le conventionnel Fréron, fils du célèbre critique de ce nom, le général Duphot. depuis assassiné à Rome, elle s'était mariée avec le général Leclerc Sa beauté était déjà célèbre. En décembre 1801, lorsque le général Leclerc fut chargé de la malheureuse expédition de Saint-Domingue, elle suivit son mari avec un enfant qui leur était né, et s'embarqua à Brest sur le vaisseau amiral l'Océan. « Là, dit un des poètes qui avaient suivi l'expédition, couchée sur le pont du vaisseau avec ce bel enfant, elle rappelait la Galathée des grecs, la Vénus maritime dont les triomphes ont tant de fois inspiré la lyre des anciens et le pinceau des modernes. » 1 Leclerc (Charles-Emmanuel), était né à Pontoise d'une famille obscure. Eni,‘ jeune dans les armes-, il se fit remarquer dès 1792 par son intrépidité et l'exaltation de ses principes. En 1793, élevé au grade d'adjudant-général , il forma, au siège d Toulon, avec Napoléon, une liaison qt. levait, dans la suile, lui valoir une fortune rapide. Général de brigade eu 179G, il suivit Bonaparte en Italie, en Egypte. Au 1£ brumaire, à la télé de ses grenadiers, il contribua puissamment, par son audace, au succès de cette journée contre les Conseils. Après son mariage avec Pauline, il fu' en 1801, chargé du commandement en chef de l'armée qui traversa l'Espagne pout soumettre le Portugal, et à la fin de la même année de celui de l'expédition de Saint-Domingue. 11 expira au Cap, -*’unc maladie de langueur, le 2 novembre 1802. Digitized by Google

Bourbons restaurés de Naples devaient plus tard se hâter de fermer comme mesure trop révolutionnaire.

La troisième des sœurs de Napoléon, PAULINE, était dans la famille un caractère en quelque sorte à part. Homme sous le rapport de l'énergie et des sentiments, femme sous celui de la beauté et des instincts, elle avait toutes les qualités de l'un et tous les capricieux écarts de l'autre.

Après avoir été sur le point d'épouser, à Marseille, le conventionnel Fréron, fils du célèbre critique de ce nom, le général Duphot, depuis assassiné à Rome, elle s'était mariée avec le général Leclerc [1]. Sa beauté était déjà célèbre. En décembre 1801, lorsque le général Leclerc fut chargé de la malheureuse expédition de Saint-Domingue, elle suivit son mari avec un enfant qui leur était né, et s'embarqua à Brest sur le vaisseau amiral l'*Océan*. « Là, dit un des poètes qui avaient suivi l'expédition, couchée sur le pont du vaisseau avec ce bel enfant, elle rappelait la Galathée des grecs, la Vénus maritime dont les triomphes ont tant de fois inspiré la lyre des anciens et le pinceau des modernes. »

[1] LECLERC (Charles-Emmanuel), était né à Pontoise d'une famille obscure. Entré jeune dans les armes, il se fit remarquer dès 1792 par son intrépidité et l'exaltation de ses principes. En 1793, élevé au grade d'adjudant-général, il forma, au siège de Toulon, avec Napoléon, une liaison qui devait, dans la suite, lui valoir une fortune rapide. Général de brigade en 1796, il suivit Bonaparte en Italie, en Egypte. Au 18 brumaire, à la tête de ses grenadiers, il contribua puissamment, par son audace, au succès de cette journée contre les Conseils. Après son mariage avec Pauline, il fut en 1801, chargé du commandement en chef de l'armée qui traversa l'Espagne pour soumettre le Portugal, et à la fin de la même année de celui de l'expédition de Saint-Domingue. Il expira au Cap, d'une maladie de langueur, le 2 novembre 1802.

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 47 En 1802, pendant la terrible insurrection du Cap du 16 septembre, elle ne cessa de faire preuve d'une élévation de sentiment, d'un courage au-dessus de son sexe, « et ce iour, dit un de ses biographes, elle fut une femme de Sparte sous les traits d'Armidc. » 11 aurait pu ajouter que depuis et jusqu'au temps des grands désastres, elle fut toujours ou presque toujours une Armide. Après la mort du général Leclerc, elle épousa, le 6 novembre 1803, le prince Uorghèse '. Trois ans après, le 30 mars 1806, elle fut promue par l'empereur au titre de princesse, duchesse de Guastalla. Plus âgé qu'elle de on/.e ans. Napoléon avait pour elle une véritable affection de père et de frère. La mutinerie pleine de grâces de Pauline l'amusait : ses boutades, ses remontrances parfois un peu vives , mais toujours sensées, ne lui déplaisaient pas : ils étaient sans cesse en voie de brouillcrie ou de raccommodement, lin jour, cependant, au sujet d'un manque d'égards quelle avait eu pour l'impératrice Marie-Louise, il la disgracia. Pauline supporta son exil en femme adorable et adorée. ^ 1 Le prince Boucbésu (Camille) descendait d'une illustre famille romaine, issue de Sienne, qui a fourni à l'église un pape (Paul V) et des cardinaux. S'étant enrôlé sous les drapeaux français, d fil les campagnes de 1796-97, fut distingué par •Napoléon qui, ayant alors déjà le projet d'altier sa famille aux premières maisons de 1 Europe, lui donna sa soeur. Etant entré en jouissance des droits de citoven français, le 27 mars 1803, il Tut créé prince français en 1800, grand cordon de ta légion d'honneur et duc de Guastalla. Chargé d'une mission en Pologne, en 1808, il fut nommé gouverneur-général des départements au délit des Alpes, en 1810. I* 19 juin 1814, après avoir proclamé les changements survenus dans le gouvernement français, il publia les ordres qui lui étaient transmis par le gouvernement provisoire, capitula quelques jours S[rés avre le général aulrirh en comte de Rulma, et lui remit les places du Piémont. Après avoir habité Rome jusqu'en 1810, il fixa sa résidettee dans tin magnifique palais qu'il tenait de ses aïeux et où il mourut peu après. Digitized by Google

En 1802, pendant la terrible insurrection du Cap du 16 septembre, elle ne cessa de faire preuve d'une élévation de sentiment, d'un courage au-dessus de son sexe, « et ce jour, dit un de ses biographes, elle fut une femme de Sparte sous les traits d'Armide. » Il aurait pu ajouter que depuis et jusqu'au temps des grands désastres, elle fut toujours ou presque toujours une Armide.

Après la mort du général Leclerc, elle épousa, le 6 novembre 1803, le prince Borghèse[1]. Trois ans après, le 30 mars 1806, elle fut promue par l'empereur au titre de princesse, duchesse de Guastalla.

Plus âgé qu'elle de onze ans, Napoléon avait pour elle une véritable affection de père et de frère. La mutinerie pleine de grâces de Pauline l'amusait : ses boutades, ses remontrances parfois un peu vives, mais toujours sensées, ne lui déplaisaient pas : ils étaient sans cesse en voie de brouillerie ou de raccommodement. Un jour, cependant, au sujet d'un manque d'égards qu'elle avait eu pour l'impératrice Marie-Louise, il la disgracia.

Pauline supporta son exil en femme adorable et adorée.

[1] Le prince Borghèse (Camille) descendait d'une illustre famille romaine, issue de Sienne, qui a fourni à l'église un pape (Paul V) et des cardinaux. S'étant enrôlé sous les drapeaux français, il fit les campagnes de 1796-97, fut distingué par Napoléon qui, ayant alors déjà le projet d'allier sa famille aux premières maisons de l'Europe, lui donna sa sœur. Etant entré en jouissance des droits de citoyen français, le 27 mars 1805, il fut créé prince français en 1806, grand cordon de la légion d'honneur et duc de Guastalla. Chargé d'une mission en Pologne, en 1808, il fut nommé gouverneur-général des départements au delà des Alpes, en 1810. Le 19 juin 1814, après avoir proclamé les changements survenus dans le gouvernement français, il publia les ordres qui lui étaient transmis par le gouvernement provisoire, capitula quelques jours après avec le général autrichien comte de Rubna, et lui remit les places du Piémont. Après avoir habité Rome jusqu'en 1840, il fixa sa résidence dans un magnifique palais qu'il tenait de ses aïeux et où il mourut peu après.

« lilSïÜIRt Insouciante dans le tourbillon des joies et des agréments de la vie, satisfaite du sceptre de la beauté, elle laissa son frère manier à sa guise celui de la puissance et du génie, sans chercher, au temps de sa disgrâce, à le troubler par ses doléances comme, au temps de sa faveur, par ses remontrances. Pour se montrer, sous son jour le plus beau , son cœur parut attendre les jours de la mauvaise fortune du puissant empereur : ces jours, nul ne les prévoyait encore sans doute, mais ils avaient déjà planté leurs jalons aux deux extrémités du grand empire. L'n mot au lecteur avant d'aborder cette grande phase de l'histoire de la famille Bonaparte. Pour donner plus de clarté et plus d'ensemble à ce récit, nous avons dû scinder les biographies des principaux membres de la famille Bonaparte. Nous les retrouverons après les désastres de 1815. Nous avons cru même ne pas devoir parler de ceux qui se sont trouvés en dehors du grand tourbillon impérial. Il en est deux cependant que nous mentionnerons d'autant plus volontiers que la naïveté de leur ambition fut un fait assez rare à une époque où le prestige du plus grand nom des temps modernes était plus que suffisant pour motiver toutes les prétentions. Le premier était un vieil abbé Bonaparte qui habitait San Miniato. En 1796, lorsque Napoléon, général en chef de l'armée d'Italie entra vainqueur dans Trévise, les autorités de la ville étaient venues au devant de lui et lui avaient présenté les titres et les actes qui prouvaient que sa famille y avait été puissante et honorée. 11 en avait été de même à Bologne, où les députés du sénat et de la villa. Digitized by GoogI

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Marescalchi, Aldini, étaient venus lui présenter leur livre d'or où se trouvaient inscrits les noms et les armoi ries de sa famille. A cette époque, et dans l'armée d'Italie surtout toute bouillante encore de démocratie et de républicanisme, ces démonstrations honorifiques étaient des flatteries assez compromettantes qui avaient valu au jeune général, de la part de son état-major, plus d'un lazzi dont il avait été le premier à rire. Dans la même campagne, se rendant à Florence, il avait couché, à San-Miniato, chez l'abbé Bonaparte qui traita magnifiquement tout son étatmajor. Après avoir épuisé tous les souvenirs de famille, l'abbé présenta à Napoléon une pancarte soigneusement roulée qu'il dit en être la pièce la plus précieuse. Napoléon, encore sous le coup de ce qui lui était arrivé à Trévise et à Bologne, crut à l'exhibition de quelque bel arbre généalogique, et eut quelque peine à masquer son embarras devant ses lieutenants qui faisaient fort peu de cas de ces sortes de choses. Il en fut quitte pour la peur. L'abbé lui présenta un mémoire fort en règle en faveur d'un père Bonaventure Bonaparte, capucin de Bologne au 17' siècle, béatifié depuis longtemps, et qu'on n'avait pu faire canoniser à cause des grands frais qu eût nécessité la régularisation de ce brevet de béatitude. « Vous m'avez » fait vos offres de service, lui dit l'abbé, eh bien, voici » ce que je vous demande. Obtenez du pape la canonisation » de notre saint parent. Puissant comme vous êtes, le' » pape ne vous la refusera pas, et vous aurez alors un bon » protecteur dans le ciel. Pour moi, je n'ai besoin de » rien. » Quant au second Bonaparte , aussi peu ambitieux que l'abbé de San-Miniato, c'était un curé ayant nom Hyéro7 Digitized by Google

Marescalchi, Aldini, étaient venus lui présenter leur livre d'or où se trouvaient inscrits les noms et les armoiries de sa famille. A cette époque, et dans l'armée d'Italie surtout toute bouillante encore de démocratie et de républicanisme, ces démonstrations honorifiques étaient des flatteries assez compromettantes qui avaient valu au jeune général, de la part de son état-major, plus d'un lazzi dont il avait été le premier à rire. Dans la même campagne, se rendant à Florence, il avait couché, à San-Miniato, chez l'abbé Bonaparte qui traita magnifiquement tout son état-major. Après avoir épuisé tous les souvenirs de famille, l'abbé présenta à Napoléon une pancarte soigneusement roulée qu'il dit en être la pièce la plus précieuse. Napoléon, encore sous le coup de ce qui lui était arrivé à Trévise et à Bologne, crut à l'exhibition de quelque bel arbre généalogique, et eut quelque peine à masquer son embarras devant ses lieutenants qui faisaient fort peu de cas de ces sortes de choses. Il en fut quitte pour la peur. L'abbé lui présenta un mémoire fort en règle en faveur d'un père Bonaventure Bonaparte, capucin de Bologne au 17ᵉ siècle, béatifié depuis longtemps, et qu'on n'avait pu faire canoniser à cause des grands frais qu'eût nécessité la régularisation de ce brevet de béatitude. « Vous m'avez » fait vos offres de service, lui dit l'abbé, eh bien, voici » ce que je vous demande. Obtenez du pape la canonisation » de notre saint parent. Puissant comme vous êtes, le » pape ne vous la refusera pas, et vous aurez alors un bon » protecteur dans le ciel. Pour moi, je n'ai besoin de » rien. »

Quant au second Bonaparte, aussi peu ambitieux que l'abbé de San-Miniato, c'était un curé ayant nom Hyéro-

BUTOIR! nime Bonaparte, et desservant la chapelle d’un hameau sans nom, situé à huit milles de Florence, suc la route de Sienne, entre le gros bourg de San-Casciano, célèbre par l’auberge dite de la Campana , qu’avait longtemps habitée Machiavel, et le bourg de C.rrlaldo où est mort Boccace. Ilyéronimc Bonaparte était oncle de Madame-Mère et grand-oncle de l’empereur. Dans la riante vallée qu’il habitait, tout le bruit qu'avait fait son petit-neveu dans le monde était passé par-dessus sa tête sans qu’il l’entendit. Trois choses étaient l’objet de ses prédilections : une poule très familière et fort bonne couveuse nommée Binnca, une jeune orpheline nubile qu’il avait vu naître, à qui il servait de père, et qui avait nom Malien, et un grand garçon nommé ïliomasso, orphelin aussi, qu’il avait recueilli, élevé, que dans sa sollicitude il destinait pour mari à Maltea, et qui, en attendant, servait sa messe, sonnait ses cloches, chantait au lutrin , bêchait son petit jardin et allait garder sa chèvre. Tout allait assez au gré des vœux du bon curé, lorsque l’empereur, sur les instances de sa mère, envoya, en 1807, un doses lieutenants, le général comte de l’empire N...., pour offrir à un grand-oncle dont la famille gouvernait l'Europe quelque chose de mieux qu’une cure de village. Le comte N... arriva auprès du curé avec une brillante escorte de dragons, lui apprit ce qu’il ignorait, la brillante fortune de sa famille, cl lui fit part des intentions de l'empereur. Le b#n curé demanda quelques moments de réflexion ; mais pendant ce temps un dragon avait enlevé Maltea, qui s’était fort complaisamment prêtée à cet enlèvement; un autre, à qui la ration du régiment ne suffisait pas, avait fait la chasse à la poule Bianca, et Digitized by Google

nime Bonaparte, et desservant la chapelle d'un hameau sans nom, situé à huit milles de Florence, sur la route de Sienne, entre le gros bourg de *San-Casciano*, célèbre par l'auberge dite de *la Campana*, qu'avait longtemps habitée Machiavel, et le bourg de *Certaldo* où est mort Boccace.

Hyéronime Bonaparte était oncle de Madame-Mère et grand-oncle de l'empereur. Dans la riante vallée qu'il habitait, tout le bruit qu'avait fait son petit-neveu dans le monde était passé par-dessus sa tête sans qu'il l'entendît. Trois choses étaient l'objet de ses prédilections : une poule très familière et fort bonne couveuse nommée *Bianca*, une jeune orpheline nubile qu'il avait vu naître, à qui il servait de père, et qui avait nom *Mattea*, et un grand garçon nommé *Thomasso*, orphelin aussi, qu'il avait recueilli, élevé, que dans sa sollicitude il destinait pour mari à Mattea, et qui, en attendant, servait sa messe, sonnait ses cloches, chantait au lutrin, bêchait son petit jardin et allait garder sa chèvre.

Tout allait assez au gré des vœux du bon curé, lorsque l'empereur, sur les instances de sa mère, envoya, en 1807, un de ses lieutenants, le général comte de l'empire N...., pour offrir à un grand-oncle dont la famille gouvernait l'Europe quelque chose de mieux qu'une cure de village. Le comte N... arriva auprès du curé avec une brillante escorte de dragons, lui apprit ce qu'il ignorait, la brillante fortune de sa famille, et lui fit part des intentions de l'empereur. Le bon curé demanda quelques moments de réflexion ; mais pendant ce temps un dragon avait enlevé Mattea, qui s'était fort complaisamment prêtée à cet enlèvement ; un autre, à qui la ration du régiment ne suffisait pas, avait fait la chasse à la poule Bianca, et

 Thomasso, séduit par le brillant uniforme des dragons, s'était engagé. L'annonce successive de ccs divers désastres qui, en un moment, venaient de briser toutes ses affccT lions, fut poignante pour le bon curé qui, l'oeil humide de • larmes, répondit ainsi eu comte N.... — « Je remercie » mon neveu l'empereur, monsieur le général, et je reste * curé de ce petit village où j'ai si longtemps été heureux. » J'ai hésité un moment, et, vous le voyez, Dieu m'a puni : » j'ai perdu tons les objets de mes affections. Dites à » Laetitia que j'espére qu'elle a toujours la même bonne » conscience qu'elle avait étant jeune fille; embrasse* » pour moi mon petit-neveu, le petit Napoléon : Dieu leur » conserve à tous leurs trônes. Ce sont de braves enfants * d'avoir pensé à leur vieil oncle Je ne veux point * d'évêché, point de robe rouge, point de barrette de » cardinal... Allez, monsieur le général et, si vous res» pectez les volontés du vieil oncle de votre empereur, ne » revenez plus. • Maintenant nous pouvons reprendre notre récit. Nous avons dit qu'au moment où Napoléon était à l'apogée de sa puissance, les jours delà mauvaise fortune avaient déjà planté leurs jalons aux deux extrémités du grand empire. En effet, l'empereur n'avait pu atteindre à ce haut degré de puissance, remanier les empires, s'im poser à l'Europe, qu'c;> disant à un peuple : Vis; à l'autre : Disparais; à tous: Obéissez. Les nationalités froissées pour des intérêts qu'elles ne comprenaient pss s'étaient réveillées, jetant à l'air leur cri d'alarme, et l'homme que n'avaient pu ébranler les armes de l'Europe allait tomber devant un sentiment. Les rois par droit divin avaient trouvé

Digitized by Google

Thomasso, séduit par le brillant uniforme des dragons, s'était engagé. L'annonce successive de ces divers désastres qui, en un moment, venaient de briser toutes ses affections, fut poignante pour le bon curé qui, l'œil humide de larmes, répondit ainsi au comte N.... — « Je remercie » mon neveu l'empereur, monsieur le général, et je reste » curé de ce petit village où j'ai si longtemps été heureux. » J'ai hésité un moment, et, vous le voyez, Dieu m'a puni : » j'ai perdu tous les objets de mes affections. Dites à » Lætitia que j'espère qu'elle a toujours la même bonne » conscience qu'elle avait étant jeune fille; embrassez » pour moi mon petit-neveu, le petit Napoléon : Dieu leur » conserve à tous leurs trônes. Ce sont de braves enfants » d'avoir pensé à leur vieil oncle.... Je ne veux point » d'évêché, point de robe rouge, point de barrette de » cardinal... Allez, monsieur le général et, si vous res- » pectez les volontés du vieil oncle de votre empereur, ne » revenez plus. »

Maintenant nous pouvons reprendre notre récit.

Nous avons dit qu'au moment où Napoléon était à l'apogée de sa puissance, les jours de la mauvaise fortune avaient déjà planté leurs jalons aux deux extrémités du grand empire. En effet, l'empereur n'avait pu atteindre à ce haut degré de puissance, remanier les empires, s'imposer à l'Europe, qu'en disant à un peuple : Vis; à l'autre : Disparais; à tous : Obéissez. Les nationalités froissées pour des intérêts qu'elles ne comprenaient pas s'étaient réveillées, jetant à l'air leur cri d'alarme, et l'homme que n'avaient pu ébranler les armes de l'Europe allait tomber devant un sentiment. Les rois par *droit divin* avaient trouvé

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

SS HISTOIRE les peuples indifférents à la chûfe de leurs trônes, battus en brèche, il leur fut aisé de les soulever au nom de leurs nationalités menacées'. Le premier coup de veut qui amoncela les nuages d'où la foudre devait partir était venu d'Espagne. Dans une * guerre héroïque et sanglante, le patriotisme au désespoir y avait, pour la première fois, arrête l'essor de l'aigle impériale. Ce réveil du sentiment de nationalité avait retenti dans l'Europe entière : l'Italie en avait tressailli d'espérance, l'Allemagne et la Hollande en avaient frémi d'impatience, et cette môme anné 1812, où nous avons 1 Nous citerons à ce sujet un fait assez curieux , fort singulier et peu connu, que nous devoos*à la bienveillante communication d'un homme d'Clalde l'époque. Dans l'automue de 1805, M. Pitl donnait un dîner où assistaient les lords Liverpoo! (alors Uawkesbury), Casllereagk, Dallurlz et d'autres. Pendant le dîner, Pill reçut une dépêche qui lui arracha les phrases saccadées suivantes, a Mauvaises nou• velles!... Tout est perdu!... Mack s'est reudu à Ulm avec 40,000 hommes.... • Napoléon peut marcher sur Vienne sans obstacle... Il n'y a plus de ressources • contre cet homme!... Il y en a une, ajoutait-il en se repreuanl. Si je parviens à • soulever une guerre nationale en Europe.... Oui : une guerre patriotique peut » seule délivrer l'Europe... Cette guerre doit commencer en Espagne. • Ces mots guerre nationale , guerre patriotique , étaient alors des mots si nouveaux que les assistants crurent Pilt en proie à un égarement causé par le mal dont il mourut peu après. Pilt lut sur leurs visages l'effet produit par ses mois, et ajouta ces mémorables paroles : « Oui, Messieurs, l'Espagne sera le premier peuple ou • s'allumera cette Querre patriotique qui peut seule délivrer l'Europe. J'ai sur ce • pays des renseignements exacts : c'est que, si la noblesse et le clergé ont dégéd itéré et sont aux pieds du favori, le peuple co nserve dans toute son ardeur sa a pureté primitive, son amour pour ses souverains. Napoléon croit et doit croire d l'existence Je ceux-ci incompatible avec la tienne, il essayera delcs chasser, et o c'est alors que je l'attends avec la guerre nationale que je lui prépare. » On sait combien furent justes à ce sujet les prévisions de Pitt. Aussi en changeant les temps, les noms des pays et la cause, à la vue de ce qui se passe dans les vieilles monarchies européennes, on est tenté de se demander si ce n'est pas par une guerre nationale soulevée par l'amour de l'indépendance que l'Europe peut enfui sortir du vieux moule dans lequel on essaye à peu près partout de la

maintenir, et qu’à peu près partout âuèri elle essaye de briser. Digitized by Google

 laissé Napoléon si grand à Dresde, et qui avait marqué, en s'ouvrant, le plus haut degré de puissance du grand empire, devait marquer, en se fermant, son premier degré de décadence. • Nous ne saurions mieux exposer, comme cause et comme effet, la nouvelle série d'évènements dans laquelle allait entrer le grand empire, qu'en citant quelques paroles amères que prononça plus tard Napoléon dans des jours de mécompte et de revers : — « Je voulais, dit-il, » préparer la fusion des grands intérêts européens, ainsi » que j'avais opéré celle des partis au milieu de nous. » J'ambitiounais d'arbitrer un jour la grande cause des » peuples et des rois. Chaque roi que je créais était, dans » ma pensée, une ancre jetée sur un point, dans ce but , » et un partisan à cette noble cause. Je me trompai. Nora» mais-je un roi, aussitôt il se croyait roi par la grâce de » Dieu tant le mot est épidémique. Ce n'était pas un lieu• tenant sur lequel je pouvais me reposer, c'était presque » un ennemi dont je devais m'occuper. Scs efforts n'é• taient pas de me seconder, mais bien de se rendre indé• pendant. Si , au lieu de cela, chacun d'eux eût imprimé » une impulsion commune aux diverses masses que je » leur avais confiées, nous aurions marché jusqu'aux » pôles : tout se fût abaissé devant nous. L'Europe jouirait » d'un système nouveau , et le résultat eût infailliblement » ramené les peuples. » Au lieu de cela , pour triompher au milieu de périls • toujours renaissants, il me fallait sans cesse autant » d'adresse que de force. Plus j'avançais dans la carrière, • plus j'avais besoin de vaincre d'une manière plus déci» sive. Aussi dès que j'eus été battu , les rois que j'avais

Digitized by Google

laissé Napoléon si grand à Dresde, et qui avait marqué, en s'ouvrant, le plus haut degré de puissance du grand empire, devait marquer, en se fermant, son premier degré de décadence.

Nous ne saurions mieux exposer, comme cause et comme effet, la nouvelle série d'évènements dans laquelle allait entrer le grand empire, qu'en citant quelques paroles amères que prononça plus tard Napoléon dans des jours de mécompte et de revers : — « Je voulais, dit-il, » préparer la fusion des grands intérêts européens, ainsi » que j'avais opéré celle des partis au milieu de nous. » J'ambitionnais d'arbitrer un jour la grande cause des » peuples et des rois. Chaque roi que je créais était, dans » ma pensée, une ancre jetée sur un point, dans ce but, » et un partisan à cette noble cause. Je me trompai. Nom- » mais-je un roi, aussitôt il se croyait roi par la grâce de » Dieu tant le mot est épidémique. Ce n'était pas un lieu- » tenant sur lequel je pouvais me reposer, c'était presque » un ennemi dont je devais m'occuper. Ses efforts n'é- » taient pas de me seconder, mais bien de se rendre indé- » pendant. Si, au lieu de cela, chacun d'eux eût imprimé » une impulsion commune aux diverses masses que je » leur avais confiées, nous aurions marché jusqu'aux » pôles : tout se fût abaissé devant nous. L'Europe jouirait » d'un système nouveau, et le résultat eût infailliblement » ramené les peuples.

» Au lieu de cela, pour triompher au milieu de périls » toujours renaissants, il me fallait sans cesse autant » d'adresse que de force. Plus j'avançais dans la carrière, » plus j'avais besoin de vaincre d'une manière plus déci- » sive. Aussi dès que j'eus été battu, les rois que j'avais

HISTOIRE soumis, les rois que j’avais faits, les alliés que j’avais » agrandis, les Elats que j’avais incorporés à l’Empire, » lessénateurs qui m’avaient tant flatté et mes compa» gnons d’armes eux-mêmes devaient m’abandonner » comme la fortune.... » En cela Napoléon disait vrai. En effet, depuis quelque temps le cabinet de SaintPétersbourg voyait, avec un ombrage mal dissimulé. Napoléon s’arroger, sur le continent, une suprématie à laquelle les czars aspiraient depuis Pierre 1". Puis ce cabinet, qui souffrait du blocus continental sans proliler de la guerre, n’ayant jusqu’alors essayé ses forces contre la Fiance que pour défendre ses alliés, était fortement .enté de les essayer pour son propre compte. Tout en lui présageait une rupture. L’Angleterre mit à profit ces dispositions équivoques; elle eut peu de peine à l’entraîner dans sa cause. Les deux empereurs Napoléon et Alexandre, malgré leur récente amitié de Tilsitf et d’Erfurt , se mesurèrent quelque temps du regard, et, enfin, d'immenses préparatifs de part et d’autre, des amas de vivres, de munitions, des levées d’hommes, des prises d’armes, annoncèrent une de ces grandes guerres où se jouent le sort des empires. Elle eut lieu. A la tête d’une armée de 500 mille hommes, Napoléon passa le Niémen le 24 juin 1812, s’empara de Wilna et de AVilepsk, battit les IUisses à Ostrowno et à jMohilow, passa le Rorystène, battit de nouveau les Russes à Smolensk , à Polosk, à Val en lino, et entra le 14 septembre dans Moscou, après la sanglante bataille de la Moscowa où les deux partis s’attribuèrent la victoire. Mais les Russes, comptant autant sur leur vaste territoire et leur âpre climat, que sur leurs troupes pour Digitized by Google

soumis, les rois que j'avais faits, les alliés que j'avais » agrandis, les Etats que j'avais incorporés à l'Empire, » les sénateurs qui m'avaient tant flatté et mes compa- » gnons d'armes eux-mêmes devaient m'abandonner » comme la fortune.... » En cela Napoléon disait vrai.

En effet, depuis quelque temps le cabinet de Saint-Pétersbourg voyait, avec un ombrage mal dissimulé, Napoléon s'arroger, sur le continent, une suprématie à laquelle les czars aspiraient depuis Pierre Ier. Puis ce cabinet, qui souffrait du blocus continental sans profiter de la guerre, n'ayant jusqu'alors essayé ses forces contre la France que pour défendre ses alliés, était fortement tenté de les essayer pour son propre compte. Tout en lui présageait une rupture. L'Angleterre mit à profit ces dispositions équivoques; elle eut peu de peine à l'entraîner dans sa cause. Les deux empereurs Napoléon et Alexandre, malgré leur récente amitié de Tilsitt et d'Erfurt, se mesurèrent quelque temps du regard, et, enfin, d'immenses préparatits de part et d'autre, des amas de vivres, de munitions, des levées d'hommes, des prises d'armes, annoncèrent une de ces grandes guerres où se jouent le sort des empires. Elle eut lieu. A la tête d'une armée de 500 mille hommes, Napoléon passa le Niémen le 24 juin 1812, s'empara de Wilna et de Witepsk, battit les Russes à Ostrowno et à Mohilow, passa le Borystène, battit de nouveau les Russes à Smolensk, à Polosk, à Valentino, et entra le 14 septembre dans Moscou, après la sanglante bataille de la Moscowa où les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Mais les Russes, comptant autant sur leur vaste territoire et leur âpre climat, que sur leurs troupes pour

PE LA PAMtLLE P0!

anéantir l'armée envahissante, dévastaient les provinces, incendiaient les villes, ne laissant sur le passage des Français que des déserts et des ruines. C'est ainsi que furent incendiées Smolensk, Dorigobowe, Wiasma, Gihal, Mojaïsk et enfin Moscou. Après ce dernier désastre, tout victorieux qu'il était, Napoléon était déjà vaincu.

En effet, comme dans ses autres campagnes, il avait cru terminer cette guerre par la rapide défaite de l'ennemi et l'occupation de sa capitale; mais l'hiver approchait, et ses armes, victorieuses des hommes, ne purent lutter contre les éléments. Il fallut songer à la retraite. Il s'y décida le 19 octobre, arriva seul à Paris le 18 décembre, et des 500 mille hommes qui avaient passé le Niémen le 24 juin 330 mille étaient restés morts ou prisonniers sur cette terre de Russie. Le froid et la faim en avaient plus moissonné que le fer de l'ennemi. La grande armée n'existait plus. Le prestige d'invincibilité qui avait jusqu'alors soutenu la fortune de Napoléon était détruit. Cette malheureuse retraite fut le signal d'abandons successifs, de revers successifs. Le champ de bataille porté à Moscou en 1812, recula jusqu'à Dresde en 1813, et se transporta à Paris en 1814. Le sol de la France était envahi!

Avant de partir pour repousser cette invasion, terrible guerre, cette fois défensive, et où la puissance du génie allait seule entrer en lutte contre les appétits grossiers de vingt rois avides des dépouilles du grand empire, Napoléon voulut embrasser le roi de Rome, son fils (23 janvier 1814). En contemplant cet objet de tant de désirs et de tant d'espérances, une larme furtive roulant dans ses yeux obscurcit ses regards. Il l'essuya, la croyant la cause

HISTOIRE des ténèbres qui lui voilaient des traits chéris : il se trompait , c'étaient les ombres prématurées que répandait l'éternité entre le père et le fils. Ils ne devaient plus se revoir 1 En effet, deux mois après (5t mars) Taris ouvrit ses portes à des ennemis que la France avait, pendant vingt ans, vaincu sur tous les points de l'Europe. Une idole était brisée, une autre s'élevait, arrivée dans les bagages des Cosaques , et comme un des plus' lourds fardeaux de la conquête, et tous les corps constitués luttèrent de bassesse et de déconsidération pour l'adorer. Un traité du 11 avril, imposé par la conquête, exigeant l'abdication de Napoléon, le plaça entre les intérêts de la France et ses intérêts particuliers. Véritable grand homme jusqu'au • bout, ayant l'inspiration des grands sacrifices, et pour ne pas être le sujet de dissensions intestines, Napoléon , qui aimait plus la gloire que la liberté, mais qui aimait plus la France que lui-même, renonça, pour lui et ses enfants, aux trônes de France et d'Italie, reçut en échange la souveraineté de l'ile d'Elbe, et celte abdication de Fontainebleau devint un des plus grands actes de patriotisme qu'il laissa dans son héritage. L'Europe coalisée replaça sur la tête d'un Bourbon la couronne de France, violemment arrachée à cette famille vingt-deux ans auparavant, et l'homme pour qui l'Europe entière était naguère encore un théâtre à peine assez vaste partit pour une principauté de quelques lieues de circuit, pour File d'Elbe ! Mais l'aigle blessé n'était pas mort. Prenant son essor du lieu où l'avait jeté le vent de la tempête, il vint, l'année suivante, s'abattre encore sur Paris, d'où son aspect seul suffit pour faire fuir les Bourbons. La France accueillit

Digitized by Google

 ce retour avec enthousiasme ; l’Europe avëc colère. Accumulant toutes ses rancunes et toutes ses haines pour frapper un terrible et dernier coup, une fois encore elle se leva tout entière contre un seul homme. La bataille de Waterloo eut lieu, et, de ce champ de bataille où il voulait rester avec sa fortune et où la mort ne voulut pas de lui. Napoléon , trahi jusque dans sa confiance en la loyauté d’un ennemi, fut conduit, comme prisonnier de l’Europi: à l’ile Sainte-Hélène. Aroici sa protestation que l'histoire ne saurait trop mui tiplier comme un stygmate impérissable au déloyal ennemi qui, en plein xix' siècle, osa renouveler, pour un ' grand homme malheureux, les formes brutales et deloyales des époques de barbarie. . A bord du Bellérophon, b I. mer. ■ Je proteste solennellement ici , à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m’est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. » Je suis venu librement à bord du Belltrophon. Je ne suis pas prisonnier; je suis l’hôte de l’Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir -les ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre, avec ma suite, si cel» m’était agréable. » Je me suis présenté de bonne foi pour venir me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du Belle rophon je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres de me recevoir ainsi que ma suite , n’a voulu que me tendre une embûche , il a forfait à l'honneur cl flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce servi en vaii: que tes Ang! . voudraient parler désormais de leur loyauté, t'.c leurs lois, de i- r liberté; la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du Bellirophon 8 Digitized by Google

ce retour avec enthousiasme ; l'Europe avec colère. Accumulant toutes ses rancunes et toutes ses haines pour frapper un terrible et dernier coup, une fois encore elle se leva tout entière contre un seul homme. La bataille de Waterloo eut lieu, et, de ce champ de bataille où il voulait rester avec sa fortune et où la mort ne voulut pas de lui, Napoléon, trahi jusque dans sa confiance en la loyauté d'un ennemi, fut conduit, comme PRISONNIER DE L'EUROPE à l'île Sainte-Hélène.

Voici sa protestation que l'histoire ne saurait trop multiplier comme un stygmate impérissable au déloyal ennemi qui, en plein XIX^e^ siècle, osa renouveler, pour un grand homme malheureux, les formes brutales et déloyales des époques de barbarie.

« A bord du Bellérophon, à la mer.

» Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté.

» Je suis venu librement à bord du *Bellérophon*. Je ne suis pas prisonnier; je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir et de me conduire en Angleterre, avec ma suite, si cela m'était agréable.

» Je me suis présenté de bonne foi pour venir me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellérophon* je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant des ordres de me recevoir ainsi que ma suite, n'a voulu que me tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon. Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient parler désormais de leur loyauté, de leurs lois, de leur liberté; la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*.

HISTOIRE » J'en appelle à l’histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime cl de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cat ennemi , et quand il se fut livré e bonne foi, on l'immola! . NAPOLÉON. . On l’immola en effet. Sur le rocher de Sainte-Hélène, où le cloua la vengeance de l’ Europe, il devait mourir! Ainsi disparut de la scène politique le plus grand homme des temps modernes. 11 remplitle monde de sa renommée; il planta ses aigles sur loutes les capitales; il disposa à son gré des couronnes. Mais, dans sa brillante carrière, au lieu de poursuivre ostensiblement partout le développement de la révolution qui l’avait armé, il passa à travers l’Europe comme un flot révolutionnaire dévié de sa source. Alors cet homme, né de la liberté et au nom de la liberté , . invincible comme l’athlète de la fable tant qu’il toucha cette terre d’où il tirait son origine . dut tomber dès qu’il l’abandunna. 11 tomba en effet : sa gloire resta seule. Quand il avait paru sur la scène du monde, par suite du bouleversement des années précédentes, dès ses premiers pas, il avait trouvé le citoyen français avec beaucoup de droits dont il ne savait que faire et peu de devoirs qu’il ne pouvait remplir. Avec le Consulat, son génie avait su régulariser ce chaos politique et moral. Il avait fait un pas encore et s'était heurté contre u;io couronne ; il l’avait ramassée : l'cre impériale s’était ouverte. Fait à part dans les annales de la France et du niuiiit , l'Empire, envisagé du point de vue étroit des intérêts, de Digitized by Google

« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois. Quelle plus éclatante preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et quand il se fut livré e bonne foi, on l'immola!

» NAPOLÉON. »

On l'immola en effet. Sur le rocher de Sainte-Hélène, où le cloua la vengeance de l'Europe, il devait mourir!

Ainsi disparut de la scène politique le plus grand homme des temps modernes. Il remplit le monde de sa renommée; il planta ses aigles sur toutes les capitales; il disposa à son gré des couronnes. Mais, dans sa brillante carrière, au lieu de poursuivre ostensiblement partout le développement de la révolution qui l'avait armé, il passa à travers l'Europe comme un flot révolutionnaire dévié de sa source. Alors cet homme, né de la liberté et au nom de la liberté, invincible comme l'athlète de la fable tant qu'il toucha cette terre d'où il tirait son origine, dut tomber dès qu'il l'abandonna. Il tomba en effet : sa gloire resta seule.

Quand il avait paru sur la scène du monde, par suite du bouleversement des années précédentes, dès ses premiers pas, il avait trouvé le citoyen français avec beaucoup de droits dont il ne savait que faire et peu de devoirs qu'il ne pouvait remplir. Avec le Consulat, son génie avait su régulariser ce chaos politique et moral. Il avait fait un pas encore et s'était heurté contre une couronne; il l'avait ramassée : l'ère impériale s'était ouverte.

Fait à part dans les annales de la France et du monde, l'Empire, envisagé du point de vue étroit des intérêts de

DE LA FAMILLE BONAPARTE. S» pays ou de principes, semble être un temps d'arrêt de la révolution momentanément étouffée dans les plis du manteau d'un conquérant. Observé au contraire sous le point de vue le plus élevé de la philosophie, il apparaît comme le point culminant d'où la révolution, portée sui l'aile de la gloire, allait s'épandre par le monde. En effet, chose trop peu remarquée, dès que Napoléon eut ceint la couronne impériale, il n'y eut plus rien de local, ni en France ni ailleurs. Tout fut dans tout. Le plus petit ébranlement du plus petit royaume mit l'Europeen émoi ou en armes. Et cela se conçoit: la révolution s'était fait homme; elle s'était momentanément incarnée dans l'homme prédestiné par la Providence pour semer la Francq à travers l'Europe et, avec elle, les idées humanitaires dont elle est l'expression la plus avancée. Dans leur aveuglement, les rois, par droit divin, représentants nés du principe contre-révolutionnaire, s'acharnent à combattre cet homme, fait révolutionnaire couronné, et chacune de leurs levées de boucliers vient en aide à la mission providentielle dont il est investi. Sous les pas triomphants du conquérant, les peuples s'entrechoquent, les vieilles ruces s'effacent, les couronnes se brisent, les trônes s'écroulent, et, sous1 ces débris, les idées germent et au bruit de cet immense choc des peuples s'éveillent, d'autres sortent de leur néant : les uns secouent leur linceuil, les autres leurs fers; tous s'inclinent en l'exaltant devant la grande nation qui, armée à la fois du glaive et de l'idée, guérit d'une main les blessures qu'elle fait de l'autre; une épouvantable guerre embrasse parfois, pendant cette période, les deux hémisphères, et n'est, en Cn décompté, décoration et de pompe militaire à la

pays ou de principes, semble être un temps d'arrêt de la révolution momentanément étouffée dans les plis du manteau d'un conquérant. Observé au contraire sous le point de vue le plus élevé de la philosophie, il apparaît comme le point culminant d'où la révolution, portée sur l'aile de la gloire, allait s'épandre par le monde.

En effet, chose trop peu remarquée, dès que Napoléon eut ceint la couronne impériale, il n'y eut plus rien de local, ni en France ni ailleurs. Tout fut dans tout. Le plus petit ébranlement du plus petit royaume mit l'Europe en émoi ou en armes. Et cela se conçoit : la révolution s'était fait homme ; elle s'était momentanément incarnée dans l'homme prédestiné par la Providence pour semer la France à travers l'Europe et, avec elle, les idées humanitaires dont elle est l'expression la plus avancée. Dans leur aveuglement, les rois, par droit divin, représentants nés du principe contre-révolutionnaire, s'acharnent à combattre cet homme, fait révolutionnaire couronné, et chacune de leurs levées de boucliers vient en aide à la mission providentielle dont il est investi. Sous les pas triomphants du conquérant, les peuples s'entrechoquent, les vieilles races s'effacent, les couronnes se brisent, les trônes s'écroulent, et, sous ces débris, les idées germent et au bruit de cet immense choc des peuples s'éveillent, d'autres sortent de leur néant : les uns secouent leur linceuil, les autres leurs fers ; tous s'inclinent en l'exaltant devant la *grande nation* qui, armée à la fois du glaive et de l'idée, guérit d'une main les blessures qu'elle fait de l'autre; une épouvantable guerre embrasse parfois, pendant cette période, les deux hémisphères, et n'est, en fin de compte, décoration et de pompe militaire à la

oo HISTOIRE transfusion universelle des principes de la révolution Un coup de tonnerre arrêta celte transfusion dans son cours. En effet, avec son regard d'aigle, Napoléon avait sondé toute la gravité de la lutte ouverte, dès -1789, entre les peuples et les rois. Du haut du grand trône où l'avai porté la fortune, il crut pouvoir arbitrer cette grande cause, intrôniser en Europe un système nouveau. Il fer' compris des rois qui se liguèrent pour étouffer cette pensée si menaçante pour leurs vieux trônes ; il ne fut pas compris des peuples qui se levèrent pour briser cette épée si bienfaisante pour leurs jeunes droits : ce double but fut atteint, et Napoléon Bonaparte tomba pour avoir été à la fois compris et incompris: compris des rois, incompris des peuples. Son nom resta comme un fait révolutionnaire sous un emblème éblouissant et, à ce titre, l'avenir allait lui tenir en réserve une part d'influence sur les destinées de la France et, par contre, du monde. Le souffle de l'ouragan qui avait abattu ce colosse avait, du même coup, dispersé aux quatre vents la famille Bona1 Au point de vue physiologique les grandes guerres d'invasion ont aussi leur utilité. Par le croisement accidentel des races, elles peuvent, jusqu'à un certain point, les régénérer. Un tableau statistique d'un travail remarquable, que nous avons sous les yeux, donne à ce sujet les indications fort curieuses suivantes. Dans la partie de la France située au delà du Rhône et de la Loire, les exemptions pour la conscription pour défaut de taille avaient été en moyenne, de 1803 à 1813, de 33/100**. Dans la partie située en deçà des mêmes fleuves, de 17/100**. Depuis les deux invasions de 1814 et 1815, dans la première partie, la moyenne des exemptions, pendant une même période de 10 ans, de 1835 à 1845, est descendue à 16/100**. Dans la seconde partie plus généralement occupée par les alliés, elle n'a été que de 6/IOO«*. Digitized by Google

transfusion universelle des principes de la révolution[1]. Un coup de tonnerre arrêta cette transfusion dans son cours.

En effet, avec son regard d'aigle, Napoléon avait sondé toute la gravité de la lutte ouverte, dès 1789, entre les peuples et les rois. Du haut du grand trône où l'avait porté la fortune, il crut pouvoir arbitrer cette grande cause, intrôniser en Europe un système nouveau. Il fut compris des rois qui se liguèrent pour étouffer cette pensée si menaçante pour leurs vieux trônes ; il ne fut pas compris des peuples qui se levèrent pour briser cette épée si bienfaisante pour leurs jeunes droits : ce double but fut atteint, et Napoléon Bonaparte tomba pour avoir été à la fois compris et incompris : compris des rois, incompris des peuples.

Son nom resta comme un fait révolutionnaire sous un emblême éblouissant et, à ce titre, l'avenir allait lui tenir en réserve une part d'influence sur les destinées de la France et, par contre, du monde.

Le souffle de l'ouragan qui avait abattu ce colosse avait, du même coup, dispersé aux quatre vents la famille Bona-

[1] Au point de vue physiologique les grandes guerres d'invasion ont aussi leur utilité. Par le croisement accidentel des races, elles peuvent, jusqu'à un certain point, les régénérer. Un tableau statistique d'un travail remarquable, que nous avons sous les yeux, donne à ce sujet les indications fort curieuses suivantes.

Dans la partie de la France située au delà du Rhône et de la Loire, les exemptions pour la conscription pour défaut de taille avaient été en moyenne, de 1802 à 1812, de 22/100es. Dans la partie située en deça des mêmes fleuves, de 17/100es. Depuis les deux invasions de 1814 et 1815, dans la première partie, la moyenne des exemptions, pendant une même période de 10 ans, de 1835 à 1845, est descendue à 16/100es. Dans la seconde partie plus généralement occupée par les alliés, elle n'a été que de 6/100es.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 61 parte. Les rois battus, les rois détrônés, les rois humiliés, se dressèrent de toute l'insolence de leur triomphe inespéré pour s'acharner sur ses débris : tels, après un naufrage, de rapaces insulaires se ruent sur les riches épaves > que la mer rejette sur ses bords. Aussi, à peine après bien des traverses quelques-uns des membres de cette famille purent-ils trouver un gite et un abri sur c'1 continent d'Europe qu'un d'entre eux pouvait peu auparavant parcourir en maître. La mère de Napoléon, Madame-Mère, se retira à Home, où elle reçut de la part de Pie Vil l'accueil distingué qu'en avaient reçu avant elle des personnes royales détrônées. Dans le palais qu'elle habitait, elle occupa exclusivement une chambre où étaient appendus.aux murs les portraits de tous ses enfants. Là, cette mère aimante et courageuse, simple pendant son élévation, fièrc après ses revers, cherchant dans le travail une distraction à ses douleurs, filait au fuseau pendant que tricotaient, assises à quelques pas d'elle, deux vieilles femmes corses qui formaient alors toute sa cour. Là cette auguste proscrite, la noble femme, environnée de l'estime et des respects de l'Europe, âgée de près d'un siècle, renfermée dans son culte pour la mémoire de son fils, isolée dans son veuvage maternel , porta jusqu'à sa mort dans un douloureux exil lu peine d'avoir donné à la France un grand homme de plus I Elle eut la douleur de survivre à Napoléon. Dans les dernières années de sa vie, s'étant fait à la cuisse une blessure dont on ne put obtenir la consolidation, elle ne quitta plus le lit. Agée de 86 ans, elle mourut le 2 février 4836, avec la grandeur stoïque d'une Cornélie romaine, laissant la mémoire d'un des beaux caractères de femme ' Digitized by Google

parte. Les rois battus, les rois détrônés, les rois humiliés, se dressèrent de toute l'insolence de leur triomphe inespéré pour s'acharner sur ses débris : tels, après un naufrage, de rapaces insulaires se ruent sur les riches épaves que la mer rejette sur ses bords. Aussi, à peine après bien des traverses quelques-uns des membres de cette famille purent-ils trouver un gîte et un abri sur ce continent d'Europe qu'un d'entre eux pouvait peu auparavant parcourir en maître.

La mère de Napoléon, MADAME-MÈRE, se retira à Rome, où elle reçut de la part de Pie VII l'accueil distingué qu'en avaient reçu avant elle des personnes royales détrônées. Dans le palais qu'elle habitait, elle occupa exclusivement une chambre où étaient appendus aux murs les portraits de tous ses enfants. Là, cette mère aimante et courageuse, simple pendant son élévation, fière après ses revers, cherchant dans le travail une distraction à ses douleurs, filait au fuseau pendant que tricotaient, assises à quelques pas d'elle, deux vieilles femmes corses qui formaient alors toute sa cour. Là cette auguste proscrite, la noble femme, environnée de l'estime et des respects de l'Europe, âgée de près d'un siècle, renfermée dans son culte pour la mémoire de son fils, isolée dans son veuvage maternel, porta jusqu'à sa mort dans un douloureux exil la peine d'avoir donné à la France un grand homme de plus ! Elle eut la douleur de survivre à Napoléon. Dans les dernières années de sa vie, s'étant fait à la cuisse une blessure dont on ne put obtenir la consolidation, elle ne quitta plus le lit. Agée de 86 ans, elle mourut le 2 février 1836, avec la grandeur stoïque d'une Cornélie romaine, laissant la mémoire d'un des beaux caractères de femme

U 1 ST 0 I RE Ç* que l’on puisse tracer, et une fortune que ses donations a divers membres de sa famille et aux administrations pauvres avaient réduite à un état modique. Son fils aîné, Joseph, avaüété nommé lieutenant-général de l’empire en -1814. Parti pour défendre le territoire contre la coalition, Napoléon avait confié la régence à l’impératrice Marie-Louise, et avait laissé à Joseph l’instruction suivante : • Reims, 16 mars 1814. » Conformément aux instructions verbales que je vous ai données et à l’esprit de toutes mes lettres, vous ne devez pas pcrmeltrc que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi de Rome tombent aux mains de l’ennemi. Je vais manoeuvrer de manière qu’il soit possible que vous soyez plusieurs jours sans recevoir de mes nouvelles. Si l’ennemi s'avance sur Paris avec des forces telles que toute résistance devint impossible, fuites partir, dans la direction de la Loire, la régente, mou fils, les grands dignitaires , les ministres, les officiers du sénat, les présidents du conseil d’Élat, les grands officiers de la couronne, le duc de la Douillerie cl le trésor. Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt que dans les mains des ennemis de la France. Le sort d’Astyauax, prisonnier des Grecs, m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire. • Votre affectionné frère , » NAPOLÉON. » Enchaîné par des ordres si précis, Joseph s’était trouvé dans une situation des plus critiques lorsque les colonnes russes de Rayewski, ayant porté leurs avant-postes vers La Villette et le bas de Vincennes, d’autres masses d’infanterie se déployèrent dans la plaine ”Aubervilliers. En Digitized by Google

 même temps les généraux Marmont et Mortier ne cessaient de le prévenir que les soldats, accablés par le nombre, étaient près de succomber, et que, d'un moment à l'autre, on devait s'attendre à voir Paris inondé de troupes irrégulières. Cependant il voulut tenter un dernier effort et, le 29 mars, il adr essa aux Parisiens la proclamation suivante, qui suffirait seule pour le laver de l'injuste reproche qu'on lui a fait d'avoir abandonné Paris. « Citoyens de Pahls , • Les en nemis sont & nos portes, mais l'empereur les suit de près à la tête d'une année victorieuse. » Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de l'impératrice et du roi de Ilome: Je reste avec vous. • Armons-nous pour défendre cette ville, nos femmes, nos enfants, tout ce qui nous est cher; que celte vaste cité devienne un camp et que l'ennemi trouve sa honte sous ses murs qu'il espérait franchir en triomphe. ■ L'empereur marche à notre secours ; secondons-le par une courte rt vive résistance et conservons l'honneur français. . JOSEPH. » Cette voix n'avait pas été entendue, et quand il n'avait plus été humainement possible de défendre Paris, pour éviter, d'après les ordres si précis de l'empereur, que le roi de Home et l'impératrice ne tombassent aux mains des ennemis, il avait abandonné la capitale et s'était retiré à Blois avec son précieux dépôt. Là, le roi Jérôme et lui avaient fait tous leurs efforts pour engager l'impératrice à aller rejoindre Napoléon; mais demander un acte de patriotisme ou d'énergie à celte femme qui, sur le trône de France, n'avait jamais cessé d'être Autrichienne, c'était Digitized by Google

même temps les généraux Marmont et Mortier ne cessaient de le prévenir que les soldats, accablés par le nombre, étaient près de succomber, et que, d'un moment à l'autre, on devait s'attendre à voir Paris inondé de troupes irrégulières. Cependant il voulut tenter un dernier effort et, le 29 mars, il adressa aux Parisiens la proclamation suivante, qui suffirait seule pour le laver de l'injuste reproche qu'on lui a fait d'avoir abandonné Paris.

« CITOYENS DE PARIS,

» Les ennemis sont à nos portes, mais l'empereur les suit de près à la tête d'une armée victorieuse.

» Le conseil de régence a pourvu à la sûreté de l'impératrice et du roi de Rome: Je reste avec vous.

» Armons-nous pour défendre cette ville, nos femmes, nos enfants, tout ce qui nous est cher; que cette vaste cité devienne un camp et que l'ennemi trouve sa honte sous ses murs qu'il espérait franchir en triomphe.

» L'empereur marche à notre secours; secondons-le par une courte et vive résistance et conservons l'honneur français.

» JOSEPH. »

Cette voix n'avait pas été entendue, et quand il n'avait plus été humainement possible de défendre Paris, pour éviter, d'après les ordres si précis de l'empereur, que le roi de Rome et l'impératrice ne tombassent aux mains des ennemis, il avait abandonné la capitale et s'était retiré à Blois avec son précieux dépôt. Là, le roi Jérôme et lui avaient fait tous leurs efforts pour engager l'impératrice à aller rejoindre Napoléon; mais demander un acte de patriotisme ou d'énergie à cette femme qui, sur le trône de France, n'avait jamais cessé d'être Autrichienne, c'était

HISTOIBR demander l’impossible. Marie-Louise s’y refusa. Ce refus, dans un moment où la gravité des évènements pouvait donner aux circonstances une portée incalculable, fut peut-être un malheur pour la France. Quoiqu’il en soit, il amena l’expiration de la régence. En effet, dès le 8 avril, l’impératrice entra en relations avec les commissaires de la coalition. Joseph resta dix jours encore essayant de rattacher les fils d’une toile dont chaque heure emportait un lambeau. Forcé de fuir pour ne pas tomber aux mains des ennemis, il se rendit en Suisse, au château de Frangins, où un an plus tard, lors des évènements du 20 mars 181 5, il n’échappa que par une nouvelle fuite aux émissaires de Schwarlzemberg, chargés de l’arrêter. Après Waterloo, comme il avait été décidé à l'avance que toute la famille se rendrait aux Etats-Unis, il rejoignit Napoléon à Bocheforl; mais ce dernier s’étant imprudemment livré h la bonne foi des Anglais, Joseph s’embarqua pour les Etats-Unis, le lieu d’exil qu’il s’était choisi. 11 y vécut sous le nom de comte de Survilliers, titre qu’il s’était donné dans une circonstance assez critique de sa vie. Voici à quelle occasion. Le fait est peu connu, et mérite de l’être, en ce qu’il jette un grand jour sur la position faite par Napoléon aux rois qu’il créait. En 1811, Joseph, alors roi d’Espagne, n’ayant pu obtenir de réponse de Napoléon sur des faits relatifs à son gouvernement et un peu en dehors de la politique impériale, prit le parti de se rendre en France pour avoir la réponse de vive voix. Il partit en effet, la traversa incognito sous le nom de comte de Survilliers, et eut une Digitized by Google

demander l'impossible. Marie-Louise s'y refusa. Ce refus, dans un moment où la gravité des évènements pouvait donner aux circonstances une portée incalculable, fut peut-être un malheur pour la France.

Quoiqu'il en soit, il amena l'expiration de la régence. En effet, dès le 8 avril, l'impératrice entra en relations avec les commissaires de la coalition. Joseph resta dix jours encore essayant de rattacher les fils d'une toile dont chaque heure emportait un lambeau. Forcé de fuir pour ne pas tomber aux mains des ennemis, il se rendit en Suisse, au château de Prangins, où un an plus tard, lors des évènements du 20 mars 1815, il n'échappa que par une nouvelle fuite aux émissaires de Schwartzemberg, chargés de l'arrêter. Après Waterloo, comme il avait été décidé à l'avance que toute la famille se rendrait aux Etats-Unis, il rejoignit Napoléon à Rochefort; mais ce dernier s'étant imprudemment livré à la bonne foi des Anglais, Joseph s'embarqua pour les Etats-Unis, le lieu d'exil qu'il s'était choisi. Il y vécut sous le nom de *comte de Survilliers*, titre qu'il s'était donné dans une circonstance assez critique de sa vie.

Voici à quelle occasion.

Le fait est peu connu, et mérite de l'être, en ce qu'il jette un grand jour sur la position faite par Napoléon aux rois qu'il créait.

En 1814, Joseph, alors roi d'Espagne, n'ayant pu obtenir de réponse de Napoléon sur des faits relatifs à son gouvernement et un peu en dehors de la politique impériale, prit le parti de se rendre en France pour avoir la réponse de vive voix. Il partit en effet, la traversa incognito sous le nom de comte de Survilliers, et eut une

 conférence avec l’empereur qui, outré de sa démarche, le menaça de le traiter comme un général qui aurait déserté son peste, s’il ne se rendait immédiatement dans son gouvernement. Forcé d’obéir, Joseph reprit incognito la route d’Espagne, toujours sous le nom de comte de Survilliers, qu’il devait prendre et porter plus tard au temps des grands revers. A la suite de cette entrevue et de retour en Espagne, Joseph avait pris la détermination de quitter un pays où il ne pouvait faire le bien ni empêcher le mal, et l’avait annoncé à l’empereur par la lettre suivante si honorable pour lui. ■ A l'Empereur, » Sire, lorsqu'il y a bientôt un an je demandais à V. M. son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner et j’y suis. Elle eut la bonté de me dire qu'au pis aller je serais à temps de la quitter si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas; que dans ce cas V. M. m'assurerait un asyle dans le midi de l'empire. Sire, les événements ont trompé mes espérances , je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l’espoir d’en faire. Je prie donc V. M. de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle daigna me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre ans. Je n’ai jamais eu d'autre but, en acceptant la couronne de ce pays,. que le bonheur de celle vaste monarchie : il n'est pas dans mon pouvoir de le faire. » Je prie donc V. M. de m'agréer au nombre de ses sujets et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui a donné. » JOSEPH. » Celte lettre peint l’honnête homme aux prises avec l’impossibilité de faire le bien. La lettre suivante, d’un patriote illustre, mort fidèle à ses principes, le général Lamarquc, 9

conférence avec l'empereur qui, outré de sa démarche, le menaça de le *traiter comme un général qui aurait déserté son poste*, s'il ne se rendait immédiatement dans son gouvernement. Forcé d'obéir, Joseph reprit incognito la route d'Espagne, toujours sous le nom de comte de Survilliers, qu'il devait prendre et porter plus tard au temps des grands revers.

A la suite de cette entrevue et de retour en Espagne, Joseph avait pris la détermination de quitter un pays où il ne pouvait faire le bien ni empêcher le mal, et l'avait annoncé à l'empereur par la lettre suivante si honorable pour lui.

« A L'EMPEREUR,

» Sire, lorsqu'il y a bientôt un an je demandais à V. M. son avis sur mon retour en Espagne, elle m'engagea à y retourner et j'y suis. Elle eut la bonté de me dire qu'au pis aller je serais à temps de la quitter si les espérances qu'on avait conçues ne se réalisaient pas; que dans ce cas V. M. m'assurerait un asyle dans le midi de l'empire. Sire, les évènements ont trompé mes espérances, je n'ai fait aucun bien et je n'ai pas l'espoir d'en faire. Je prie donc V. M. de me permettre de déposer entre ses mains les droits qu'elle daigna me transmettre sur la couronne d'Espagne, il y a quatre ans. Je n'ai jamais eu d'autre but, en acceptant la couronne de ce pays, que le bonheur de cette vaste monarchie : il n'est pas dans mon pouvoir de le faire.

» Je prie donc V. M. de m'agréer au nombre de ses sujets et de croire qu'elle n'aura jamais de serviteur plus fidèle que l'ami que la nature lui a donné.

» JOSEPH. »

Cette lettre peint l'honnête homme aux prises avec l'impossibilité de faire le bien. La lettre suivante, d'un patriote illustre, mort fidèle à ses principes, le général Lamarque,

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 67 Lucien, son frère, après trois ans et trois mois de séjour à Tomgrand où nous l'avons laissé, rendu à la liberté par le traité du -H avril 4814, uvait pu revoir l'Italie, sa patrie adoptive. Devant les revers de Napoléon à l'ile d'Elbe, il avait oublié ses dissentiments et ses rancunes. Il avait écrit à l'empereur déchu une lettre touchante où se confondaient le cœur du frère offrant ses services, et le cœur de l'ami offrant ses consolations. Après la miraculeuse ovation du 20 mars 4815, il avait rejoint l'empereur à Paris. 11 y était venu pour intercéder en faveur du pape dont Murat avait envahi les États. Napoléoi avait tout accordé : une apparente conciliation avait eu lieu entre les deux frères ; mais quoique sincère des deux parts, elle ne pouvait être durable. En effet, le peu d'accord qui existait entre Napoléon et Lucien provenait de deux sources : d'abord du caractère inflexible et entier de l'un et dé l'autre, et ensuite du point de vue politique d'où chacun d'eux envisageait le développement des principes de la révolution. Lucien, fidèle à la lettre des grands principes sociaux et humanitaires que, dans leurs grands jours, avaient proclamé la Constituante, la Législative et la Convention, croyait dangereuse ou inutile toute forme qui pouvait même momentanément en masquer le but. Napoléon, au contraire, plus fidèle aux principes qu'à leur lettre, croyait la forme indispensable pour façonner les esprits à une transition à laquelle ils étaient peu et mal préparés. Ainsi, 1 un et l'autre voulaient, en la fermant, compléter la révolution : ils étaient d'accord sur le but, ils différaient sur les moyens, et cette seule différence entre ces deux caractères inflexibles dont l'un voulait voir tout plier devant lui, dont l'autre

Digitized by Google

Lucien, son frère, après trois ans et trois mois de séjour à Torngrand où nous l'avons laissé, rendu à la liberté par le traité du 11 avril 1814, avait pu revoir l'Italie, sa patrie adoptive. Devant les revers de Napoléon à l'île d'Elbe, il avait oublié ses dissentiments et ses rancunes. Il avait écrit à l'empereur déchu une lettre touchante où se confondaient le cœur du frère offrant ses services, et le cœur de l'ami offrant ses consolations. Après la miraculeuse ovation du 20 mars 1815, il avait rejoint l'empereur à Paris. Il y était venu pour intercéder en faveur du pape dont Murat avait envahi les États. Napoléon avait tout accordé : une apparente conciliation avait eu lieu entre les deux frères ; mais quoique sincère des deux parts, elle ne pouvait être durable.

En effet, le peu d'accord qui existait entre Napoléon et Lucien provenait de deux sources : d'abord du caractère inflexible et entier de l'un et de l'autre, et ensuite du point de vue politique d'où chacun d'eux envisageait le développement des principes de la révolution. Lucien, fidèle à la lettre des grands principes sociaux et humanitaires que, dans leurs grands jours, avaient proclamé la Constituante, la Législative et la Convention, croyait dangereuse ou inutile toute forme qui pouvait même momentanément en masquer le but. Napoléon, au contraire, plus fidèle aux principes qu'à leur lettre, croyait la forme indispensable pour façonner les esprits à une transition à laquelle ils étaient peu et mal préparés. Ainsi, l'un et l'autre voulaient, en la fermant, compléter la révolution : ils étaient d'accord sur le but, ils différaient sur les moyens, et cette seule différence entre ces deux caractères inflexibles dont l'un voulait voir tout plier devant lui, dont l'autre

fis HISTOIRE ne pouvait se résoudre à plier, avait de fréquentes et vives discussions où les mots échangés d'idéologue, l'ambitieux, avaient chaque jour rendu plus tranché leur dissentiment. Ce fut à la suite d'une de ces discussions que, par un mot peu connu que nous téhons de la source la plus respectable. Napoléon résuma la véritable cause de ces dissentiments que la plupart des historiens et des biographes ont attribués à des motifs futiles : « Le monde est trop petit pour nous deux », lui dit-il. Après cela il est aisé de s'expliquer toutes les tribulations grandes ou petites auxquelles fut en butte Lucien depuis le 18 brumaire jusqu'en 1810, cette instabilité dans les diverses charges que lui confia l'empereur ; comment en 1815 il fut forcé de sé fixer à Paris malgré son vif désir de retourner en Italie; comment enfin pendant les Cent-Jours, nommé membre de la chambre des représentants par le département de l'Isère, Napoléon redoutant, aumilieu des passions irritables de cette chambre, l'entrainement de la voix de l'ancien tribun, le relégua ; pour l'annuler, parmi les pairs de l'Empire façonnés à la soumission. Ce fier et ardent caractère de Lucien n'a pas manqué de détracteurs. On lui a surtout reproché sa coopération au 18 brumaire. Un des partisans dévoués de la république impériale', ayant même dit en 1855, dans le journal la Tribune, qu'il rédigeait, que ce coup d'État était une des taches, la première tache de Napoléon, reçut à ce sujet de Lucien Bonaparte une lettre apologétique dont il 1 J. Germain barrât, * jourd'kui (1?49) représentent du peuple à l'Assemblée Digitized by Google

» il bien voulu nous donner communication, et qui, au point de vue historique,, est un fort curieux document. Voici cette lettre : 1 . .■ . i i ■ Londres, 18 août 1833. * he 18 Brumaire, dites-vous, fui une tentative audacieuse et impie , une des taches , la première tache de Napoléon. Le 18 brumaire, Monsieur, fut une révolution. Pour juger une révolution, il latil considérer les résultats et les moyens, le fond et la forme. » Quand aux résultant, ouvrez quelques pages du Moniteur et vous changerez bientôt d'opinion sur ce jour de délivrance, une des (jloires, la première gloire de Napoléon. Vous verrez qu'avant le 18 brumaire la République était sur le bord de l'abimc; cent mille eufauLs de la b rance languissaient sur la terre étrangère, frappés d'exil et de confiscation ; les finances étaient sans ressources et les effets publics presque sans valeur ; les opinions religieuses de l'immense majorité des Français, opinions qui sont aussi une des libertés les plus précieuses^ étaient comprimées; les armées, privées de tout, étaient acculées sur nos frontières; un directoire inepte laissait tour à tour flotter les rênes au gré des factions; on parlait déjà dans l'effrayant club dn Manège d'emprunt forcé , de sitspccLs et des autres terribles doctrines de 05.... Tel était l'état de la République. Jamais nation ne fut si mal qu'à la veille du 18 brumaire. » Quelques jours après, la victoire était revenue sous les drapeaux de Marengo ; les finances étaient prospères et les effets publics avaient décuple de valeur; la fatale liste des émigrés était fermée ; les craintes étaient dissipées; les autels étaient relevés; le gouvernement consulaire avait sauvé, organisé, agrandi, pacifié la République.... Jamais nation ne se trouva si bien qu'aprés le 18 brumaire. • Aussi , Monsieur, jamais nation ne s'était livrée à une confiance aussi complète, à un enthousiasme aussi vif. Tous les Français, riches, pauvres, savants, hommes d'Etat, artistes, magistrats et soldats, tous avaient attaché, comme par inspiration, leurs regards sur l'homme de Fréjus; le désir, le besoin d'une révolution était dans tous lescœurs; les factions directoriale et jacobine réunies Digitized by Google

a bien voulu nous donner communication, et qui, au point de vue historique, est un fort curieux document.

Voici cette lettre :

« Londres, 18 août 1833.

» ..... Le 18 Brumaire, dites-vous, fut une tentative audacieuse et impie, *une des taches, la première tache de Napoléon*. Le 18 brumaire, Monsieur, fut une révolution. Pour juger une révolution, il faut considérer les résultats et les moyens, le fond et la forme.

» Quand aux résultats, ouvrez quelques pages du *Moniteur* et vous changerez bientôt d'opinion sur ce jour de délivrance, *une des gloires, la première gloire de Napoléon*. Vous verrez qu'avant le 18 brumaire la République était sur le bord de l'abîme ; cent mille enfants de la France languissaient sur la terre étrangère, frappés d'exil et de confiscation ; les finances étaient sans ressources et les effets publics presque sans valeur ; les opinions religieuses de l'immense majorité des Français, opinions qui sont aussi une des libertés les plus précieuses, étaient comprimées ; les armées, privées de tout, étaient acculées sur nos frontières ; un directoire inepte laissait tour à tour flotter les rênes au gré des factions ; on parlait déjà dans l'effrayant club du Manège d'emprunt forcé, de suspects et des autres terribles doctrines de 93.... Tel était l'état de la République. *Jamais nation ne fut si mal qu'à la veille du 18 brumaire.*

» Quelques jours après, la victoire était revenue sous les drapeaux de Marengo ; les finances étaient prospères et les effets publics avaient décuplé de valeur ; la fatale liste des émigrés était fermée ; les craintes étaient dissipées ; les autels étaient relevés ; le gouvernement consulaire avait sauvé, organisé, agrandi, pacifié la République.... *Jamais nation ne se trouva si bien qu'après le 18 brumaire.*

» Aussi, Monsieur, jamais nation ne s'était livrée à une confiance aussi complète, à un enthousiasme aussi vif. Tous les Français, riches, pauvres, savants, hommes d'État, artistes, magistrats et soldats, tous avaient attaché, comme par inspiration, leurs regards sur l'homme de Fréjus ; le désir, le besoin d'une révolution était dans tous les cœurs ; les factions directoriale et jacobine réunies

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

711 HIST01K t ü'cxislaicnl plus en majorité qu’au Directoire et au conseil des CinqC;:ils et eu minorité au conseil des Anciens; mois ces factions, chargées du mépris et de la haine universelle , n’avaient plus de racines dans la nation ; les électeurs eux-mêmes pressaient partout Napoléon de sauver la patrie en renversant leurs propres mandataires; l'opinion publique pour Napoléon était si patente, si forte, si générale, que les gardes mêmes du Directoire et du Conseil furent domptés par ’ellr, cl par elle sente, car les conspirateurs de brumaire n’ont pas a besoin d’intrigue ! Tous les cœurs, tous les liras allaient nu devant d'eux d’un bout de la France à l'autre. Voilà pourquoi , Monsieur, dans celte révolution , aucune goutte de sang lie fut répandu... Du reste, je m'eu rapporte a votre conscience politique pour vous demander: » Si la France 'détail pas au moins aussi malheureuse avant brumaire qu’avant juillet; » Si une révolution contre l’ordre établi n’était pas au moins aussi indispensable au salut public avant brumaire qu'avant juillet; » Si h révolution républicaine de brumaire, qui créa le Consulat, Il améliora pas la république au moins autant que la révolution monarchique de juillet n'améliora la monarchie. » Que tous les Français, de quelque parti qu’ils soient, veuillent bien se faire ces trois questions, et nous ne doutons pas qu'ils ne pensent comme l’histoire, que, de toutes nos révolutions, celle du 18 brumaire fut la plus nécessaire, la plus heureuse, la plus complète , la plus pacitique, la pins unanime. » Du fond de la question passons à la forme; car la forme seule peut vous paraître impie et sacrilège ; Homme de la légalité, nous lites-vous, expliquez-nous la plus condamnable illégalité? » Je réponds, Monsieur, à votre appel : Le salut public explique le 18 brumaire comme il explique le 30 juillet. — Sans doute 1 ordre légal ftit violé dans l’orangerie de Saint-Cloud ; mais le - mot recoud ion exprime-t-il autre chose que le renversement de l'ordre établi? et s’il ne peut exister de révolution sans illégalité, que signifient ces -eproches d’impie et de sacrilège jetés au nez de la grande statue? * Permettea-moi maintenant de vous interpeller à mon tour. PréDigitized by Google

n'existaient plus en majorité qu'au Directoire et au conseil des Cinq-Cents et en minorité au conseil des Anciens; mais ces factions, chargées du mépris et de la haine universelle, n'avaient plus de racines dans la nation; les électeurs eux-mêmes pressaient partout Napoléon de sauver la patrie en renversant leurs propres mandataires; l'opinion publique pour Napoléon était si patente, si forte, si générale, que les gardes mêmes du Directoire et du Conseil furent domptés par elle et *par elle seule*, car les conspirateurs de brumaire n'ont pas eu besoin d'intrigue! Tous les cœurs, tous les bras ailaient au devant d'eux d'un bout de la France à l'autre. Voilà pourquoi, Monsieur, dans cette révolution, aucune goutte de sang ne fut répandu... Du reste, je m'en rapporte à votre conscience politique pour vous demander:

» Si la France n'était pas au moins aussi malheureuse avant brumaire qu'avant juillet;

» Si une révolution contre l'ordre établi n'était pas au moins aussi indispensable au salut public avant brumaire qu'avant juillet;

» Si la révolution républicaine de brumaire, qui créa le Consulat, n améliora pas la république au moins autant que la révolution monarchique de juillet n'améliora la monarchie.

» Que tous les Français, de quelque parti qu'ils soient, veuillent bien se faire ces trois questions, et nous ne doutons pas qu'ils ne pensent comme l'histoire, que, de toutes nos révolutions, celle du 18 brumaire fut la plus nécessaire, la plus heureuse, la plus complète, la plus pacifique, la plus unanime.

» Du fond de la question passons à la forme; car la forme seule peut vous paraître impie et sacrilége : *Homme de la légalité*, nous lites-vous, *expliquez-nous la plus condamnable illégalité?*

» Je réponds, Monsieur, à votre appel : *Le salut public explique le 18 brumaire comme il explique le 30 juillet.* — Sans doute l'ordre légal fut violé dans l'orangerie de Saint-Cloud; mais le mot *révolution* exprime-t-il autre chose que le renversement de l'ordre établi? et s'il ne peut exister de révolution sans illégalité, que signifient ces reproches d'impie et de sacrilége jetés au nez de la grande statue?

» Permettez-moi maintenant de vous interpeller à mon tour. Pré-

 dicateur de l’égalité, vous ne voulez pas sans doute avoir deux poids et deux mesures. Or, vous nous dites que la représentation actuelle de la Chambre ne représente que le privilège parce que tous les citoyens ne sont pas électeurs ; soit , admettons la théorie du suffrage universel , mais puisque vous avez si peu de foi à la représentation de 1850, pourquoi avez-vous tant de dévotion à la représentation de 1800? l’uue u'étail pas plus que l'autre le produit du suffrage universel... D'après les principes que vous prêchez , les Conseils de SaintCloud ne représentaient pas le peuple français. Ainsi , monsieur, rassurez-vous sur le sacrilège aujacieux et impie commis il y a 50 ans par Napoléon et ses complices... . Mais puisque vous êtes trop jeune pour avoir été citoyen de celte époque, examinez ce que vos pères ont fait et vous n'aurez plus de scrupules sur celle belle journée. Vos pères, dont beaucoup heureusement vivent encore , ont été appelés tout de suite à juger notre œuvre provisoire et à légaliser notre coup d’Etat. Nous n'avons usurpé la suprême puissance que pendant la crise momentanée où jl fallait l'usurper audacieusement, ou bien nous livrer nous et)a patrie à la faction jacobine. • » Lorsqu’aux pieds de la colonne d’Austerlitz vous osez appeler impie le premier consul auteur de brumaire, il pourrait vous répondre ce qu'un autre consul, le grand Scipion, répondit au forum à ses détracteurs : « Dans ce jour, citoyens, j’ai sauvé la république; v montons au Capitole e! rendons grâces aux dieux. » — Mais nous n’avons pas besoin de l'excuse héroïque de ce Scipion, mort aussi comme Napoléon sur la terre étrangère, et dont la tombe lointaine portait ces mots accusateurs qui ont traversé les siècles . Ikgrata Patria! as ossa QUIDF.M nxsss? Nous n'avous pas besoin de répéter les paroles de Scipion, car loin de décliner le suffrage des tribus, nous avons soumis notre conduite an jugement individuel du peuple souverain. Ce jugement suprême légalisa l'œuvre de brumaire; ij lit plus! Brumaire avait créé le consulat électif, et la France voulut l’empire héréditaire ! ! ! Quatre millions de voles doivent arrêter vos regrets. Nous devons penser que Napoléon et le peuple connaissaient bien mieux que nous ce qui canvsnait au bien public! 1 1 Mais, sans nom éloigner des jours du Consulat, ,a France libre heureuse et Digitized by Google

dicateur de l'égalité, vous ne voulez pas sans doute avoir deux poids et deux mesures. Or, vous nous dites que la représentation actuelle de la Chambre ne représente que le privilége parce que tous les citoyens ne sont pas électeurs; soit, admettons la théorie du suffrage universel, mais puisque vous avez si peu de foi à la représentation de 1830, pourquoi avez-vous tant de dévotion à la représentation de 1800? l'une n'était pas plus que l'autre le produit du suffrage universel... D'après les principes que vous prêchez, les Conseils de Saint-Cloud ne représentaient pas le peuple français. Ainsi, monsieur, rassurez-vous sur le sacrilége audacieux et impie commis il y a 30 ans par Napoléon et ses complices.... Mais puisque vous êtes trop jeune pour avoir été citoyen de cette époque, examinez ce que vos pères ont fait et vous n'aurez plus de scrupules sur cette belle journée. Vos pères, dont beaucoup heureusement vivent encore, ont été appelés tout de suite à juger notre œuvre provisoire et à légaliser notre coup d'État. Nous n'avons usurpé la suprême puissance que pendant la crise momentanée où il fallait l'usurper audacieusement, ou bien nous livrer nous et la patrie à la faction jacobine.

» Lorsqu'aux pieds de la colonne d'Austerlitz vous osez appeler impie le premier consul auteur de brumaire, il pourrait vous répondre ce qu'un autre consul, le grand Scipion, répondit au forum à ses détracteurs : « *Dans ce jour, citoyens, j'ai sauvé la république; » montons au Capitole et rendons grâces aux dieux.* » — Mais nous n'avons pas besoin de l'excuse héroïque de ce Scipion, mort aussi comme Napoléon sur la terre étrangère, et dont la tombe lointaine portait ces mots accusateurs qui ont traversé les siècles. INGRATA PATRIA! NE OSSA QUIDEM HABES? Nous n'avons pas besoin de répéter les paroles de Scipion, car loin de décliner le suffrage des tribus, nous avons soumis notre conduite au jugement individuel du peuple souverain. Ce jugement suprême légalisa l'œuvre de brumaire; il fit plus! Brumaire avait créé le consulat électif, et la France voulut l'empire héréditaire!!! Quatre millions de votes doivent arrêter vos regrets. Nous devons penser que Napoléon et le peuple connaissaient bien mieux que nous ce qui convenait au bien public!!! Mais, sans nous éloigner des jours du Consulat, *la France libre heureuse et*

HISTOIRE triomphante , «oui donna notre OUI d'indemnité. .. . Tous les faiseurs «le révolutions puissent-ils en dire autant' » Lucie* BONAPARTE. » Apres le désastre de Waterloo, Lucien s'était rendu en Italie. Après avoir quelque temps résidé dans les environs de Frascati, à la villa Ruffinella, il s'était définitivement . fixé dans sa principauté de Canin o, près de Viterbe, résidence ordinaire de sa famille, et où il était mort, âgé de 65 ans, le 29 juin 18à6. • Le roi de Hollande, Louis, qui après son abdication de -1810 s'était, comme nous l'avons vu, retiré en Styrie, n'avait plus voulu habiter cette terre ennemie dès 1815, lorsque l'Autriche eut déclaré la guerre à la France. Il s'était retiré en Suisse, à Lausanne, où il avait retrouvé une amie, madame de Montolieu. Là, au milieu des grands intérêts qui divisaient l'Europe, le roi philosophe n'avait eu d'autre ambition tpie celle de vivre obscurément au sein de l'amitié. En 1 81 4 ,• lorsque toute l'Europe s'était levée contre Napoléon, il s'était retiré à Rome. Nommé pair de France en 1815, il avait siégé à la Chambre comme prince impérial. Lorsqu'aux coups de l'adverse fortune qui, après Waterloo, avaient assailli sa famille, étaient venus se joindre de nouveaux chagrins domestiques. Les péripéties d'un procès qu'il avait eu à soutenir avec la reine Hortense, son épouse, pour en obtenir son fils ainé, lui avaient inspiré un tel dégoût pour le monde, que, dès ce moment , errant ou gré des coups du sort en Suisse, en Allemagne, en Italie, s'arrêtant là ou l'ombraDigitized by Google

triomphante, nous donna notre bill d'indemnité.... Tous les faiseurs de révolutions puissent-ils en dire autant!

» LUCIEN BONAPARTE. »

Après le désastre de Waterloo, Lucien s'était rendu en Italie. Après avoir quelque temps résidé dans les environs de Frascati, à la villa Ruffinella, il s'était définitivement fixé dans sa principauté de Canino, près de Viterbe, résidence ordinaire de sa famille, et où il était mort, âgé de 65 ans, le 29 juin 1846.

•

Le roi de Hollande, Louis, qui après son abdication de 1810 s'était, comme nous l'avons vu, retiré en Styrie, n'avait plus voulu habiter cette terre ennemie dès 1813, lorsque l'Autriche eut déclaré la guerre à la France. Il s'était retiré en Suisse, à Lausanne, où il avait retrouvé une amie, madame de Montolieu. Là, au milieu des grands intérêts qui divisaient l'Europe, le roi philosophe n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre obscurément au sein de l'amitié. En 1814, lorsque toute l'Europe s'était levée contre Napoléon, il s'était retiré à Rome. Nommé pair de France en 1815, il avait siégé à la Chambre comme prince impérial. Lorsqu'aux coups de l'adverse fortune qui, après Waterloo, avaient assailli sa famille, étaient venus se joindre de nouveaux chagrins domestiques.

Les péripéties d'un procès qu'il avait eu à soutenir avec la reine Hortense, son épouse, pour en obtenir son fils aîné, lui avaient inspiré un tel dégoût pour le monde, que, dès ce moment, errant au gré des coups du sort en Suisse, en Allemagne, en Italie, s'arrêtant là ou l'ombra-

DE LA KAMILLE BONAI’ARTE. -,a geuse politique de l'Europe voulait bien le tolérer, marquant chaque étape par le cri de douleur d’un cœur ulcéré blessé dans ses affections, d’une âme froissée dans ses goûts, il vécut plus que jamais solitaire et isolé, sous le nom de comte de Saint-Leu. Le plus jeune des frères de l’empereur, le roi de Westphalie, Jérôme, avait eu sa part de revers dans cette tourmente qui avait soudainement courbé, sous les coups de la mauvaise fortune, tant de tètes couronnées. Appelé dans la campagne de Russie au commandement d’une division saxonne, westphalienne et polonaise, il avait obtenu de grands avantages aux combats d'Ostrowuo et de Mohilow. Moins heureux, peu après , sur le plateau de la Lithuanie, où le résultat de ses manœuvres ne répondit pas aux désirs de l’empereur, il tomba en disgrâce et se retira, quelque temps, après, à Cassel. Celte disgrâce, lourde dans le présent pour le roi de Westphalie, devait encore peser sur lui dans l’avenir* Les biographes devaient en imaginer une cause, les historiens en inventer une autre, et de tout cela il devait en résulter une imputation fausse, une petite calomnie de plus ajoutée à toutes celles qui ont assailli, après leur chûte, les divers membres de la famille Bonaparte. Voici, à ce sujet, la vérité telle qu’elle résulte des relations des Jomini, Pelet, Gourgaud, et tous les historiens de la campagne de Russie, qui, comme Ségur, Fain, Rogniat ou autres, n’ont pas voulu, en histoire, faire du roman ou du pamphlet. Le roi de Westphalie, qui commandait le 6* corps à l’aile droite de l’armée d’invasion, avait sous scs ordres une armée saxonne, westphalienne et polonaise. Il devait to Digitized by Google

geuse politique de l'Europe voulait bien le tolérer, marquant chaque étape par le cri de douleur d'un cœur ulcéré blessé dans ses affections, d'une âme froissée dans ses goûts, il vécut plus que jamais solitaire et isolé, sous le nom de *comte de Saint-Leu*.

Le plus jeune des frères de l'empereur, le roi de Westphalie, JÉRÔME, avait eu sa part de revers dans cette tourmente qui avait soudainement courbé, sous les coups de la mauvaise fortune, tant de têtes couronnées. Appelé dans la campagne de Russie au commandement d'une division saxonne, westphalienne et polonaise, il avait obtenu de grands avantages aux combats d'Ostrowno et de Mohilow. Moins heureux, peu après, sur le plateau de la Lithuanie, où le résultat de ses manœuvres ne répondit pas aux désirs de l'empereur, il tomba en disgrâce et se retira, quelque temps après, à Cassel.

Cette disgrâce, lourde dans le présent pour le roi de Westphalie, devait encore peser sur lui dans l'avenir. Les biographes devaient en imaginer une cause, les historiens en inventer une autre, et de tout cela il devait en résulter une imputation fausse, une petite calomnie de plus ajoutée à toutes celles qui ont assailli, après leur chûte, les divers membres de la famille Bonaparte. Voici, à ce sujet, la vérité telle qu'elle résulte des relations des Jomini, Pelet, Gourgaud, et tous les historiens de la campagne de Russie, qui, comme Ségur, Fain, Rogniat ou autres, n'ont pas voulu, en histoire, faire du roman ou du pamphlet.

Le roi de Westphalie, qui commandait le 6e corps à l'aile droite de l'armée d'invasion, avait sous ses ordres une armée saxonne, westphalienne et polonaise. Il devait

HISTOIRE manœuvrer de manière à passer le Niémen à Groduo, le repasser h Bielilza, pour déborder l'aile droite du général Bagration qui formait l'aile gauche des Russes. Le général que le roi de Weslplialie avait devant lui ' était d'autant plus difficile à vaincre que le pays, théâtre des opérations, était à peu près impraticable. C'était le plateau de la Lithuanie, où sont les sources des rivières qui versent leurs eaux dans les mers Noire et Baltique, terrain marécageux, boisé, seulement praticable par des chaussées étroites, formant de longs défilés que le général russe pouvait facilement défendre. Malgré ces difficultés, Bagration successivement joint à Nowogorodeck , à Myr, à Ilomanow, éprouva quelques pertes dans les deux derniers engagements. Pendant que le roi de Weslplialie poussait ainsi devant lui Bagration, Bavoust, parti d'Osmiqna, se prolongeait vers Minsk et Ygamen, derrière le général russe, et s'emparait de l'issue des défilés où le roi de Weslplialie forçait Bagration de s'engager. Entre le général russe et sa retraite se trouvait en outre la Bérésina. Les ponts de bois, les longues chaussées que, pour en approcher, il avait fallu jeter sur les marécages qui la bordent aboutissaient à une ville nommée Borizof, située sur la rive gauche, du côté de la Russie. Ce point était important, Davousty prévint Bagration en se saisissant de Minsk, ainsi que de tout le pays depuis lu Vilia jusqu'à la Bérésina f.e corps d'armée russe se trouva alors coupé de l'armée d'Alexandre par deux Heures et deux armées. Encore trois marches, Bagration était complètement cerné, et il ne lui restait, pour retraite, qu'une chaussée longue et étroite qui s'élève sur les matais de Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.83% accurate

 Nievig, Shletz, Glusk et Robruisk. Mais Davonst étant resté quatre jours dan? Minsk ne s'était porté que le cinquième jour à Glusk, pour occuper l'issue de la chaussée, et avait négligé le point important de Robruisk. D'un autre côté, l'armée du roi de Wcslphnlie, engagée dans ces marais, ne pouvant y manœuvrer qu'avec des peines incroyables, s'était vue forcée, pour pousser Rngration vers Glusk, de faire un long détour pendant lequel le général russe s'était dérobé par Robruisk, y avait traversé la Rérésina, avait atteint le Rorvstène à Rickof, et, totalement dégagé, avait pu joindre cnGn à Smolensk le général Rarclay, qui commandait le centre de l'armée russe. Napoléon, qui avait compté sur la prise de cette armée de Bagralion, s'exhala en reproches amers contre les deux généraux Jérôme et Davousf, sans faire la part des difficultés des circonstances et de la fortune. Cette injustice aigrit le roi Jérôme, qui laissa le commandement de ce corps d'armée à Davoust, et se retira quelque temps après à Cassel. Après le désastre de Moscou, forcé d'abandonner son royaume, il s'était rendu à Paris. En mars 1814, lorsqu'à l'approche des armées de la coalition l'impératrice .régente s'était retirée b Blois, Jérôme l'y avait suivie, et avait, comme on l'a vu, joint sans succès ses efforts à ceux de Joseph pour obtenir de Marie-Louise qu'elle n'oubliât pas, dans ces moments critiques, ses devoirs d'impératrice, de mère, d'épouse. t'orcé, comme les autres membres de la famille, de quitter la France, Jérôme, après la première abdication de Napoléon, s'èlait rendu à la cour du roi de Wurtemberg, son beau-père, et de là à Trieste d'où, lors des évènement

Digitized by Google

Nievig, Shletz, Glusk et Bobruisk. Mais Davoust étant resté quatre jours dans Minsk ne s'était porté que le cinquième jour à Glusk, pour occuper l'issue de la chaussée, et avait négligé le point important de Bobruisk. D'un autre côté, l'armée du roi de Westphalie, engagée dans ces marais, ne pouvant y manœuvrer qu'avec des peines incroyables, s'était vue forcée, pour pousser Bagration vers Glusk, de faire un long détour pendant lequel le général russe s'était dérobé par Bobruisk, y avait traversé la Bérésina, avait atteint le Borystène à Bickof, et, totalement dégagé, avait pu joindre enfin à Smolensk le général Barclay, qui commandait le centre de l'armée russe.

Napoléon, qui avait compté sur la prise de cette armée de Bagration, s'exhala en reproches amers contre les deux généraux Jérôme et Davoust, sans faire la part des difficultés des circonstances et de la fortune. Cette injustice aigrit le roi Jérôme, qui laissa le commandement de ce corps d'armée à Davoust, et se retira quelque temps après à Cassel.

Après le désastre de Moscou, forcé d'abandonner son royaume, il s'était rendu à Paris. En mars 1814, lorsqu'à l'approche des armées de la coalition l'impératrice régente s'était retirée à Blois, Jérôme l'y avait suivie, et avait, comme on l'a vu, joint sans succès ses efforts à ceux de Joseph pour obtenir de Marie-Louise qu'elle n'oubliât pas, dans ces moments critiques, ses devoirs d'impératrice, de mère, d'épouse.

Forcé, comme les autres membres de la famille, de quitter la France, Jérôme, après la première abdication de Napoléon, s'était rendu à la cour du roi de Wurtemberg, son beau-père, et de là à Trieste d'où, lors des évènement

HISTOIRt "6 de mars -181b, il avait pu repasser en France sur une frégate que lui avait fournie Murat, et arriver à Paris dans les premiers jours d'avril, pour prendre rang parmi les nouveaux pairs créés par Napoléon à la suite de la cérémonie du Champ-de-Mai (-15 juin 1815). Lors de la seconde invasion de 1815, il avait suivi l'empereur en Belgique, et lui avait répété à plusieurs reprises que c'était le moment « de vaincre ou de se faire tuer. » Pour justifier cette noble résolution, il s'était battu à outrance avec sa division dans le bois d'Hougoumont, où, après avoir deux fois culbuté l'élite des troupes anglaises, il avait reçu une blessure au bras. Mais la mort n'avait pas plus voulu de lui que de l'empereur, et il avait quitté le champ de bataille de Waterloo quand il n'était plus resté d'espoir de succès. Après la seconde abdication de Napoléon, il avait secrètement quitté Paris (27 juin), erré quelque temps en France, en Suisse, et enfin rejoint son épouse à la cour du roi son beau-père, qui lui avait concédé le château d'Elvangen, pour y résider avec sa famille, à la condition de ne pas s'en éloigner et de ne conserver aucun Français à son service. En juillet 181 G, le même prince lui avait conféré le titre de prince de Mon! fort, qu'il avait porté depuis, soit au château de Baimbourg, soit à Trieste, soit à Florence, qu'il avait successivement habités. La même raffale qui avait dispersé aux quatre vents*Ia mère et 1er frères de Napoléon avait, dans ses tourbillons, entrainé aussi ses sœurs. L'une, Éusa, princesse de Lucques et de Piombino, qui s'était fixée à Bologne en Digitized by Google

de mars 1815, il avait pu repasser en France sur une frégate que lui avait fournie Murat, et arriver à Paris dans les premiers jours d'avril, pour prendre rang parmi les nouveaux pairs créés par Napoléon à la suite de la cérémonie du Champ-de-Mai (15 juin 1815).

Lors de la seconde invasion de 1815, il avait suivi l'empereur en Belgique, et lui avait répété à plusieurs reprises que c'était le moment « de vaincre ou de se faire tuer. » Pour justifier cette noble résolution, il s'était battu à outrance avec sa division dans le bois d'Hougoumont, où, après avoir deux fois culbuté l'élite des troupes anglaises, il avait reçu une blessure au bras. Mais la mort n'avait pas plus voulu de lui que de l'empereur, et il avait quitté le champ de bataille de Waterloo quand il n'était plus resté d'espoir de succès.

Après la seconde abdication de Napoléon, il avait secrètement quitté Paris (27 juin), erré quelque temps en France, en Suisse, et enfin rejoint son épouse à la cour du roi son beau-père, qui lui avait concédé le château d'Elvangen, pour y résider avec sa famille, à la condition de ne pas s'en éloigner et de ne conserver aucun Français à son service. En juillet 1816, le même prince lui avait conféré le titre de *prince de Montfort*, qu'il avait porté depuis, soit au château de Baimbourg, soit à Trieste, soit à Florence, qu'il avait successivement habités.

La même raffale qui avait dispersé aux quatre vents la mère et les frères de Napoléon avait, dans ses tourbillons, entraîné aussi ses sœurs. L'une, Élisa, princesse de Lucques et de Piombino, qui s'était fixée à Bologne en

 4, forcée de chercher une retraite en Allemagne en 48(5, avait enfin trouvé un asile à Trieste, où elle était morte en 4820. La seconde, Pauline, duchesse de Parme et de Guastalla, cette beauté si insouciante et si coquette pendant les jours prospères de Napoléon, n'avait plus été que sa sonir dan? ses jours de revers. Renonçant pour lui à ses brillants palais de Rome, elle l'avait suivi en exil à l'ile d'Elbe, où sa frivolité, celte fois mise au service de la politique, avait servi à masquer sa médiation entre Napoléon et le reste de la famille dispersée. En 18(5, elle avait eu un dernier service à lui rendre : c'était de se dépouiliei pour lui des biens qu'elle tenait de lui , et, avant Waterloo, elle lui avait envoyé ses plus belles et ses plus riches parures de diamants. Sacrifice inutile! Napoléon avait mis ses diamants dans sa voiture. La voiture fut prise à Waterloo. Trophée conquis par la coalition, elle devint l'objet d'une exposition publique à Londres. Quant aux diamants, on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ces riches parures, qui avaient releve les attraits de ce si beau corps de femme, sur lequel Canova avait modelé son admirable Vénus, tombées en des mains indignes et peu scrupuleuses, avaient servi à flatter le vaniteux orgueil de quelque froide lady anglaise ou de quelque sèche douairière allemande I Quoi qu'il en soit, après le grand et dernier désastre de Napoléon, aux jours de Pauline jusqu'alors filés d'or et de soie avaient succédé des jours d'angoisse et de souffrance. En proie à une maladie de langueur, elle avait quelque temps vécu à Rome et puis à Florence, où elle était morte le 9 juin 1 825.
Digitized by Google

1814, forcée de chercher une retraite en Allemagne en 1815, avait enfin trouvé un asile à Trieste, où elle était morte en 1820.

La seconde, PAULINE, duchesse de Parme et de Guastalla, cette beauté si insouciante et si coquette pendant les jours prospères de Napoléon, n'avait plus été que sa sœur dans ses jours de revers. Renonçant pour lui à ses brillants palais de Rome, elle l'avait suivi en exil à l'île d'Elbe, où sa frivolité, cette fois mise au service de la politique, avait servi à masquer sa médiation entre Napoléon et le reste de la famille dispersée. En 1815, elle avait eu un dernier service à lui rendre : c'était de se dépouiller pour lui des biens qu'elle tenait de lui, et, avant Waterloo, elle lui avait envoyé ses plus belles et ses plus riches parures de diamants. Sacrifice inutile ! Napoléon avait mis ses diamants dans sa voiture. La voiture fut prise à Waterloo. Trophée conquis par la coalition, elle devint l'objet d'une exposition publique à Londres. Quant aux diamants, on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus. Ces riches parures, qui avaient relevé les attraits de ce si beau corps de femme, sur lequel Canova avait modelé son admirable Vénus, tombées en des mains indignes et peu scrupuleuses, avaient servi à flatter le vaniteux orgueil de quelque froide lady anglaise ou de quelque sèche douairière allemande !

Quoi qu'il en soit, après le grand et dernier désastre de Napoléon, aux jours de Pauline jusqu'alors filés d'or et de soie avaient succédé des jours d'angoisse et de souffrance. En proie à une maladie de langueur, elle avait quelque temps vécu à Rome et puis à Florence, où elle était morte le 9 juin 1825.

The text on this page is estimated to be only 19.06% accurate

Pif Tf | R F 7" La troisième des sœurs de Napoléon, C/noLi^E, au temps des grands désastres, s'élai! trouvée placée sur le trône de Naples dans Ja plus fausse des situations • d'une part, à quelques lieues d'elle, le prince Eugène, vice-roi d'Italie ', * Ecct*x bbBeachausaw», prince de Leuchtemberg , né , le 3 septembre 1780, de Joséphine Tjsclier de I,a Pageric et du vicomte Alexandre de Beauharnai*. Après le mariage de Napoléon avec Joséphine, en févriei 1791», Eugène, suivant Ir. fortune de son beau-père, était entré dans 1 carrière militaire, avait rejoint Napoléon ea Italie en qualité d'aide-dc-camr , Pavai; accompagné en Egypte après avoir pris à Malte le seul drapeau qui lomb: aux mains des Français, et était revenu en France avec lui, er septembre 1799. Nommé chsf d'escadron de la garde en 1800, il fut successivement général de brigfcd-. en 1801. élevé a la dignité de prince frençai* après l'établissement du gouvernement impérial, aicbi-chanceüer d'Etat le l#r février 1805, cl rice-roi d'Italie en juin de la même année. Il avait alors vingt-cinq ans. Le 1i janvier 1806 P épousa la princesse AüCüste- Amélie , fille du roi de Bavière Maiirail'en-Joseph I ? ? 0 décembre 1807 Napoléon le consliiaa son héritier au royaume d'ilaPe e' le crér prince de Venise. Le 3 mars 1809, le princeprimat ayar * été déclaré grand-duc de Franrfort, Eugène fut nommé son successeur et reçut , un moi*: après, la grande croix de l'ordre de. Saint-Étienne de Rongrie. Commandai* le 4* corpp à la campagne de Russie, il sut ajouter à la grande réputation militaire qu'il s'étai* acquise. Après le départ de Napoléon et de Murat, lors du granc désastre d* cette campagne, chargé du commandement en riicf de l'armée, il ei ramen * le* débri. jusqu' Magdeboiirg A travers des difficultés inouïes. En IPta, après avoii vaillamment défendu l'Italie contre la coalition, il tomba, en 18îU, sous les coup? d'une révolte fomentée par l'Autriche, et se v-t forcé de se réfugier b Munich, clic:, son beau-père. Aprè le congrès de Vienne, il avait réclamé le droil d'être compris dans la nouvelle organisation de l'Europe. Cette réclamation fut assez ma! reçue de la part de» souverains de la coalition , si Apres à la curée des dépouiller du grand empire; mais peu après le titre de prince lui fut confirmé par l'Autriche A '.'occasion de l'alla ire d'étiquette que voici : Lors du mariage de l'empereur d'Autriche avec la princesse de Bavière, on agita la question, si grave danr cette cour cérémonieuse, de savoir quel rang tiendraient Eugène et la princesse son épouse. II fut décidé que la duchesse de

Leuchlomberg aurait un rang supérieur La duchess? refusa de paraître à la cérémonie si son mari n'avait pas le môme rang qu'elle. De h grand émoi A la cour d'Autriche. On feuilleta les chroniques pour trouver quelque précéder A un fait si grave aux veux de ces esprits étroits et petits. Enfin le maître des cérémonies découvrit qu'A une époque reculée le même fait s'était présenté et que le gentilhomme avait été créé prince par décision expresse de l'empereur. II en fut fait autant pour le prinun Digitized by Google

La troisième des sœurs de Napoléon, CAROLINE, au temps des grands désastres, s'était trouvée placée sur le trône de Naples dans la plus fausse des situations : d'une part, à quelques lieues d'elle, le prince Eugène, vice-roi d'Italie [1],

[1] EUGÈNE DE BEAUHARNAIS, prince de Leuchtemberg, né, le 3 septembre 1780, de Joséphine Tascher de La Pagerie et du vicomte Alexandre de Beauharnais. Après le mariage de Napoléon avec Joséphine, en février 1796, Eugène, suivant la fortune de son beau-père, était entré dans la carrière militaire, avait rejoint Napoléon en Italie en qualité d'aide-de-camp, l'avait accompagné en Égypte après avoir pris à Malte le seul drapeau qui tomba aux mains des Français, et était revenu en France avec lui, en septembre 1799. Nommé chef d'escadron de la garde en 1800, il fut successivement général de brigade en 1804, élevé à la dignité de prince français après l'établissement du gouvernement impérial, archi-chancelier d'État le 1er février 1805, et vice-roi d'Italie en juin de la même année. Il avait alors vingt-cinq ans. Le 14 janvier 1806 il épousa la princesse AUGUSTE-AMÉLIE, fille du roi de Bavière Maximilien-Joseph. Le 20 décembre 1807 Napoléon le constitua son héritier au royaume d'Italie et le créa prince de Venise. Le 3 mars 1809, le prince-primat ayant été déclaré grand-duc de Francfort, Eugène fut nommé son successeur et reçut, un mois après, la grande croix de l'ordre de Saint-Étienne de Hongrie. Commandant le 4e corps à la campagne de Russie, il sut ajouter à la grande réputation militaire qu'il s'était acquise. Après le départ de Napoléon et de Murat, lors du grand désastre de cette campagne, chargé du commandement en chef de l'armée, il en ramena les débris jusqu'à Magdebourg à travers des difficultés inouïes. En 1814, après avoir vaillamment défendu l'Italie contre la coalition, il tomba, en 1815, sous les coups d'une révolte fomentée par l'Autriche, et se vit forcé de se réfugier à Munich, chez son beau-père. Après le congrès de Vienne, il avait réclamé le droit d'être compris dans la nouvelle organisation de l'Europe. Cette réclamation fut assez mal reçue de la part des souverains de la coalition, si âpres à la curée des dépouilles du grand empire ; mais peu après le titre de prince lui fut confirmé par l'Autriche à l'occasion de l'affaire d'étiquette que voici :

Lors du mariage de l'empereur d'Autriche avec la princesse de Bavière, on agita la question, si grave dans cette cour cérémonieuse, de savoir quel rang tiendraient Eugène et la princesse son épouse. Il fut décidé que la duchesse de Leuchtemberg aurait un rang supérieur. La duchesse refusa de paraître à la cérémonie si son mari n'avait pas le même rang qu'elle. De là grand émoi à la cour d'Autriche. On feuilleta les chroniques pour trouver quelque précédent à un fait si grave aux yeux de ces esprits étroits et petits. Enfin le maître des cérémonies découvrit qu'à une époque reculée le même fait s'était présenté et que le gentilhomme avait été créé prince par décision expresse de l'empereur. Il en fut fait autant pour le prince

The text on this page is estimated to be only 28.71% accurate

JE LA FAMILLE I! 0 N A PA H TE. 7» soutenant jusqu'au bout le pouvoir expirant de Napoléon, se montrait jusqu'au bout digne du poste que lui avait confié l'empereur, tandis que le roi Murat avait ajouté une page regrettable à sa vie par une double levée de boucliers, tantôt contre, tantôt pour Napoléon, et qui devait aboutir à une épouvantable catastrophe. Pendant cette rudeépreuve, Caroline n'avait pas démenti en instant son caractère de justice et de fermeté. Puis, quand le sort des armes eut prononcé son fatal arrêt, et pendant que, comme les autres membres do sa famille, elle errait au gré de la fortune, un coup terrible était venu l'assaillir. Son époux, le roi Murat, victime d'un odieux assassinat juridique, était tombé percé de balles sur les côtes de la Calabre, le jour même (15 octobre t H 1 î>) où Napoléon arrivaiten vue de l'ile Sainte-Hélène ! Sous l'impression douloureuse de cette catastrophe, Caroline s'était retirée en Autriche. Là , exclusivement livrée à l'éducation de ses enfants, elle avait joint 1 exemple de la résignation à la force d'àme qui fait Eugène, et depuis lors les cours souveraines l'ont reconnu comme prince de la tnüisqn royale de Uavière, avec Je titre d'aitesse sérénissime. Kugene est mort à Munich d'une attaque d'apoplexie, le 26 février 1824. De sua mariage avec la princesse Auguste-Amélie sont issus six enfants : Maxhuli cm -Joseph-Eugène* A ucuste- Napoléon , duc de Leuclileinberg , qui a épousé, le 14 Juillet 1816, Marie-Stcuhïewua , tille de l'empereur de Russie; 2* Josephine-Maximilienne-Eugénie, mariée, le 19 juin 1823, à Joseph-François Ütcar J", roi de Suède; EcGéjuE-.VâpoLtosE , mariée, le 22 mai

1826, i Frédéric, nrince régnant (i'|IolienzoHern-li

soutenant jusqu'au bout le pouvoir expirant de Napoléon, se montrait jusqu'au bout digne du poste que lui avait confié l'empereur, tandis que le roi Murat avait ajouté une page regrettable à sa vie par une double levée de boucliers, tantôt contre, tantôt pour Napoléon, et qui devait aboutir à une épouvantable catastrophe.

Pendant cette rude épreuve, Caroline n'avait pas démenti en instant son caractère de justice et de fermeté. Puis, quand le sort des armes eut prononcé son fatal arrêt, et pendant que, comme les autres membres de sa famille, elle errait au gré de la fortune, un coup terrible était venu l'assaillir. Son époux, le roi Murat, victime d'un odieux assassinat juridique, était tombé percé de balles sur les côtes de la Calabre, le jour même (15 octobre 1815) où Napoléon arrivait en vue de l'île Sainte-Hélène !

Sous l'impression douloureuse de cette catastrophe, Caroline s'était retirée en Autriche. Là, exclusivement livrée à l'éducation de ses enfants, elle avait joint l'exemple de la résignation à la force d'âme qui fait

Eugène, et depuis lors les cours souveraines l'ont reconnu comme prince de la maison royale de Bavière, avec le titre d'altesse sérénissime.

Eugène est mort à Munich d'une attaque d'apoplexie, le 26 février 1824.

De son mariage avec la princesse Auguste-Amélie sont issus six enfants :

1° Maximilien-Joseph-Eugène-Auguste-Napoléon, duc de Leuchtemberg, qui a épousé, le 14 juillet 1819, *Marie-Nicolaïewna*, fille de l'empereur de Russie ;

2° Josephine-Maximilienne-Eugénie, mariée, le 19 juin 1823, à *Joseph-François-Oscar Ier*, roi de Suède ;

3° Eugénie-Napoléone, mariée, le 22 mai 1826, à *Frédéric*, prince régnant d'Hohenzollern-Héchingen ;

4° Amélie, mariée, le 2 août 1829, à *Don Pedro*, empereur du Brésil ;

5° Auguste qui a épousé, le 26 janvier 1835, *Dona Maria II*, reine de Portugal, mort le 28 mars de la même année ;

6° Théodeline-Louise-Eugénie-Napoléone, mariée, le 8 février 1841, à *Guillaume*, comte de Wurtemberg.

 supporter les revers. Plus tard elle avait habité Florence sous le nom de comtesse de Lipona, et y était morte le 18 mai -1859. Ainsi , dans cette raffale déchaînée contre un homme par les vieilles aristocraties de l'Europe, tout ce qui, par les liens du sang; tenait à cet homme, avait perdu jusqu'à son nom. Joseph avait été le comte de Survilliers ; Lucien, le prince de Canino; Louis, le comte de Saint-Leu; Jérôme, le prince de Mont fort; Caroline, la comtesse de Lipona; Le roi de Rome, le duc de Reiclisdadt. Quant à Napoléon, l'acharnement fut à la fois dirigé contre son nom et contre ses actes. Les Bourbons, qui depuis 19 ans avaient trainé dans les cours de l'Europe leur suffisante nullité, leurs inintelligentes fureurs contre la révolution, affichèrent la prétention de n'avoir pas cessé de régner sur cette France qui les avait rejetés comme un immonde fardeau. Ils datèrent leur règne de 19 ans, effaçant ainsi la page la plus brillante des annales modernes. Puis t. Napoléon Bonaparte, à l'homme qui avait tenu dans ses mains les empires, les avait remaniés, brisés, avait ébranlé des dynasties séculaires, en avait effacé asse; d'autres pour laisser espérer que la sienne serait bientôt la plus vieille de l'Europe, à cet homme les Bourbons, ineptes jusqu'au bout, concédèrent dans leur verbiage officiel ou privé, le nom de M. Nicolas, marquis de Bonaparte. En résumant cette période de l'histoire de la famille Bonaparte on trouve un fait dominant.
Digitized by Google

DE LA K AM I LL K BONAPARTE. 81 Une société, la France, broyée sous des fers séculaires, se lève, en U789, au nom de la légitimité du droit humain contre la légitimité du droit divin*. Un homme, un nom. Napoléon Bonaparte, se dresse grand de génie et de gloire au milieu de l'arène où se débattait ce grand intérêt humanitaire. En lui s'incarne le principe du droit humain : en d'autres termes, la révolution devient homme. ' * La légitimité par droit divin esl un de ces mois malheureux exprimant une de ces idées fausses , créant une de ces situations fausses dont les peuples sont si souvent victimes et qui subsistent longtemps encore après que n'existent plus let causes ou les nécessités qui les ont produites. En effet , ce prétendu droit divin prend son point de départ du vin" siècle, lorsque le pape couronna Charlemagne empereur d'Occidenl (imperator a Deo coronatus). Le système féodal, qui reposait tout entier sur ce fait : la concession d'une puissance et d'une propriété moindres de la part de celui qui possédait une puissance et une propriété plus grande, obtint alors son véritable complément ; et par suite on lit dériver tout pouvoir de Dieu comme possédant lui-même le souverain pouvoir. Le point de contact de la puissance mondaine avec la puissance divine se concentrant dans l'évêque de Rome, le vicaire de J. C., d'après le genre de déduction simple et rude de celle époque, on en conclut que le plus puissant des potentats devait être celui qui avait reçu la puissance temporelle de Dieu même, par l'intermédiaire du successeur de saint Pierre. Depuis celle époque, le titre de imperator a Deo coronatus qui, comme le titre plus moderne roi par la grâce de Dieu, n'était d'abord qu'une forme de style propre à la chancellerie romaine, prit une signification plus réelle. Celle signification devint ensuite d'autant plus abusive que tout noble bandit qui, de son recel , se ruait sur les passants pour les détrousser, se disait chevalier de proie par droit divin , et , aux lamentations de ses victimes, répondait par celle insolente formule de Burchart de Montmorency à des bourgeois qui se plaignaient des pillages de ses chevaliers : Quel droit a la terre de te plaindre du ciel f La terre c'était le peuple , le ciel c'était ces bandits titrés. L'Eglise favorisa de tout son pouvoir cet excès d'orgueil féodal. En effet, par une constitution expresse du pape Jean XXII (1319), qui est intitulée : Taxer sacra cancclliariœ apotlolicœ, et taxa sacra penilentiaria , itidem apostotica , le ciel s'ouvrait à tous les riches scélérats qui , pour un peu d'argent , pouvaient racheter les crimes les plus atroces, depuis la simple fornication jusqu'au parricide, et se

fermait pour les pauvres , parce qu’ils ne pouvaient payer, parce qu'ils étaient considérés comme des êtres nuis, quia non surit. 11 Digitized by Google

Une société, la France, broyée sous des fers séculaires, se lève, en 1789, au nom de la légitimité du DROIT HUMAIN contre la légitimité du DROIT DIVIN[1].

Un homme, un nom, Napoléon Bonaparte, se dresse grand de génie et de gloire au milieu de l'arène où se débattait ce grand intérêt humanitaire.

En lui s'incarne le principe du droit humain : en d'autres termes, la révolution devient homme.

[1] La *légitimité par droit divin* est un de ces mots malheureux exprimant une de ces idées fausses, créant une de ces situations fausses dont les peuples sont si souvent victimes et qui subsistent longtemps encore après que n'existent plus les causes ou les nécessités qui les ont produites. En effet, ce prétendu *droit divin* prend son point de départ du VIIIe siècle, lorsque le pape couronna Charlemagne empereur d'Occident (*imperator* A DEO *coronatus*). Le système féodal, qui reposait tout entier sur ce fait : la concession d'une puissance et d'une propriété moindres de la part de celui qui possédait une puissance et une propriété plus grande, obtint alors son véritable complément ; et par suite on fit dériver tout pouvoir de Dieu comme possédant lui-même le souverain pouvoir. Le point de contact de la puissance mondaine avec la puissance divine se concentrant dans l'évêque de Rome, le vicaire de J.-C., d'après le genre de déduction simple et rude de cette époque, on en conclut que le plus puissant des potentats devait être celui qui avait reçu la puissance temporelle de Dieu même, par l'intermédiaire du successeur de saint Pierre. Depuis cette époque, le titre de *imperator à Deo coronatus* qui, comme le titre plus moderne *roi par la grâce de Dieu*, n'était d'abord qu'une forme de style propre à la chancellerie romaine, prit une signification plus réelle. Cette signification devint ensuite d'autant plus abusive que tout noble bandit qui, de son *recet*, se ruait sur les passants pour les détrousser, se disait *chevalier de proie par droit divin*, et, aux lamentations de ses victimes, répondait par cette insolente formule de Burchart de Montmorency à des bourgeois qui se plaignaient des pillages de ses chevaliers : *Quel droit a la terre de se plaindre du ciel?* La terre c'était le peuple, le ciel c'était ces bandits titrés. L'Eglise favorisa de tout son pouvoir cet excès d'orgueil féodal. En effet, par une constitution expresse du pape Jean XXII (1319), qui est intitulée : *Taxæ sacræ cancellariæ apostolicæ, et taxæ sacræ penitentiariæ, itidem apostolicæ*, le ciel s'ouvrait à tous les riches scélérats qui, pour un peu d'argent, pouvaient racheter les crimes les plus atroces, depuis la simple fornication jusqu'au patricide, et se fermait pour les pauvres, parce qu'ils ne pouvaient payer, parce qu'ils étaient considérés comme des êtres nuls, *quia non sunt*.

n iUSTOllUi Deux unités resteut en présence, Napoléon Bonaparte et l’Europe absolutiste. L’un représente le droit humain, l’autre le droit divin. Le principe représenté par le premier est une rénovation sociale dans les hommes et dans les choses : c’est un monde nouveau avec la liberté, l’égalité, une part égale de soleil pour tous, et pour drapeau cette devise < Tout par le peuple et pour le peuple. Le principe représenté par l’autre, c’est le vieux monde avec ses vieux abus, scs privilèges odieux, ses exactions arbitraires, ses sanguinaires atrocités, et pour devise cet inique adage : Nos pères ont été loups, nous voulons rester ce que furent nos pères. Delà une lutte à mort entre les deux unités, Napoléon et l’Europe absolutiste. Napoléon tombe, et avec lui le principe dont il était l’emblème. La famille Bonaparte, au terme de la première période de son histoire, est entraînée dans cette chùle. Mais, chose remarquable et trop peu remarquée, dans les périodes suivantes nous la verrons se relever avec le principe révolutionnaire qui l'avait faite grande, comme s’il était dans leur destinée de tomber et de se relever ensemble Digitized by Google

Deux unités restent en présence, Napoléon Bonaparte et l'Europe absolutiste.

L'un représente le droit humain, l'autre le droit divin.

Le principe représenté par le premier est une rénovation sociale dans les hommes et dans les choses : c'est un monde nouveau avec la liberté, l'égalité, une part égale de soleil pour tous, et pour drapeau cette devise : *Tout par le peuple et pour le peuple.*

Le principe représenté par l'autre, c'est le vieux monde avec ses vieux abus, ses priviléges odieux, ses exactions arbitraires, ses sanguinaires atrocités, et pour devise cet inique adage : *Nos pères ont été loups, nous voulons rester ce que furent nos pères.*

Delà une lutte à mort entre les deux unités, Napoléon et l'Europe absolutiste.

Napoléon tombe, et avec lui le principe dont il était l'emblême.

La famille Bonaparte, au terme de la première période de son histoire, est entraînée dans cette chûte. Mais, chose remarquable et trop peu remarquée, dans les périodes suivantes nous la verrons se relever avec le principe révolutionnaire qui l'avait faite grande, comme s'il était dans leur destinée de tomber et de se relever ensemble.

DEUXIÈME PÉRIODE (ne 1813 a 1848.) L'annec Ibio avait terme la première période de la vie politique de la famille Bonaparte dans les temps modernes. Avec les années qui suivirent s'ouvrit une période nouvelle. L'arbre géant était abattu. Tout ce qui, protégé par son ombre, avait grandi en force et en puissance, était comme lui gisant, sur le sol. Au milieu de celte grande tempê(8 qui avait dispersé les feuilles, brisé les liges ou courbé jusqu'à terre les rameaux frémissants de cet arbre désormais planté dans les sillons de la puissance, chacun de ses débris n'avait eu à lui appartenant, comme tout ce qui a vie sur la terre, que la minute présente : celle qui devait suivre appartenait à Dieu. En effet, dans l'aveuglement de leur triomphe, les rois Digitized by Google

DEUXIÈME PÉRIODE

(DE 1815 A 1848.)

L'année 1815 avait terme la première période de la vie politique de la famille Bonaparte dans les temps modernes. Avec les années qui suivirent s'ouvrit une période nouvelle. L'arbre géant était abattu. Tout ce qui, protégé par son ombre, avait grandi en force et en puissance, était comme lui gisant sur le sol. Au milieu de cette grande tempête qui avait dispersé les feuilles, brisé les tiges ou courbé jusqu'à terre les rameaux frémissants de cet arbre désormais planté dans les sillons de la puissance, chacun de ses débris n'avait eu à lui appartenant, comme tout ce qui a vie sur la terre, que la minute présente : celle qui devait suivre appartenait à Dieu.

En effet, dans l'aveuglement de leur triomphe, les rois

HISTOIRE Xi âc l’Europe allaient, au nom de la paix et contre le principe révolutionnaire, imposer les traités de 1815. Mais d’après ces traités mêmes la paix des princes était une guerre contre l’humanité : l’humauité devait se venger ; princes et ministres devaient manger le pain de l’exil, et les Bonapartes, faits révolutionnaires proscrits par eux, devaient retourner au soleil de la patrie et peut-être de la puissance, lorsque la révolution aurait jalonné sa marche irrévocable par un triomphe de plus. Mais n’anticipons pas. Après leur double triomphe de 1814 et de 1815, les rois de l’Europe avaient jeté au loin le masque à la faveur duquel ils avaient soulevé les peuples contre le principe révolutionnaire dont Napoléon, devenu de soldat empereur et roi , avait été l’emblème le plus brillant. L’emblème abattu, leurs vieux trônes plus ou moins consolidés par la naïve intervention des peuples, ces rois avaient tourné leurs armes contre leurs sauveurs. Us avaient, avec éclat, promis aux peuples crédules des libertés, des droits, ils n’accordèrent ni droits ni libertés. Ils s'étaient engagés par serment à briser les chaînes séculaires qui pesaient sur eux, ils y rivèrent un anneau de plus, celui de la Sainte-Alliance) Un mot sur cette Sainte-Alliance, sur ce pacte insolent qui transforma la ligue accidentelle des rois contre Napoléon, le fait révolutionnaire couronné, en ligue permanente des rois contre les peuples et les principes de la révolution. Voici un coin du tableau de la Sainte-Alliance que j’ai tracé ailleurs • La Sainte-Alliance était une sorte de symbole diplo1 Histoire des prurits tl des révolutions de l'Europe depuis 1 78V jusqu’à not vrS; F vol. in-F*’. Digitized by Google

de l'Europe allaient, au nom de la paix et contre le principe révolutionnaire, imposer les traités de 1815. Mais d'après ces traités mêmes la paix des princes était une guerre contre l'humanité : l'humanité devait se venger ; princes et ministres devaient manger le pain de l'exil, et les Bonapartes, faits révolutionnaires proscrits par eux, devaient retourner au soleil de la patrie et peut-être de la puissance, lorsque la révolution aurait jalonné sa marche irrévocable par un triomphe de plus.

Mais n'anticipons pas.

Après leur double triomphe de 1814 et de 1815, les rois de l'Europe avaient jeté au loin le masque à la faveur duquel ils avaient soulevé les peuples contre le principe révolutionnaire dont Napoléon, devenu de soldat empereur et roi, avait été l'emblème le plus brillant. L'emblème abattu, leurs vieux trônes plus ou moins consolidés par la naïve intervention des peuples, ces rois avaient tourné leurs armes contre leurs sauveurs. Ils avaient, avec éclat, promis aux peuples crédules des libertés, des droits, ils n'accordèrent ni droits ni libertés. Ils s'étaient engagés par serment à briser les chaînes séculaires qui pesaient sur eux, ils y rivèrent un anneau de plus, celui de la *Sainte-Alliance*!

Un mot sur cette Sainte-Alliance, sur ce pacte insolent qui transforma la ligue accidentelle des rois contre Napoléon, le fait révolutionnaire couronné, en ligue permanente des rois contre les peuples et les principes de la révolution.

Voici un coin du tableau de la Sainte-Alliance que j'ai tracé ailleurs [1].

« La Sainte-Alliance était une sorte de symbole diplo-

[1] *Histoire des peuples et des révolutions de l'Europe depuis* 1789 *jusqu'à nos jours*, 8 vol. in-8°.

DE LA FAM1LIE DO X A PA K TE. 85 matique, espèce (le traité évangélique où l'on stipulait des vertus, où l'on parlait de justice, de Providence; on l'aurait dit rédigé par un conseil d'apôtres devenus rois. Les souverains, qui paraissaient moins négocier entre eux qu'avec la Divinité, y manifestaient à la face de l'univers et avec une humilité toute apostolique la solennelle résolution de gouverner selon tout l'esprit de l'Evangile. Ils s'annonçaient ensuite comme ayant pour mission i'asseoir le droit public de l'Europe sur l'éternelle religion dit Sauveur. Puis, dans un accès d'effusion et de sympathie qui ne leur était pas habituel, ils s'engageaient à demeurer unis par les liens d une fraternité indissoluble, à se regarder comme delègues par ta Providence pour gouverner diverses branches de la famille humaine, et à recommander à leurs peuples de se fortifier chai/ue jour dans l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes , ils avaient oublié d'ajouter : et des vertus dont, sur les trônes, ils donnaient l'exemple. » Le sentimentalisme monacal de ce traité, qui changeait la souveraineté en sacerdoce, semblait en apparence ne préciser qu'une action, l'assistance mutuelle. En réalité, c'était une ligue des souverains pour redonner un peu de vie aux corps usés et décrépits des vieilles organisatio monarchiques, une protestation armée par anlicipati contre toute nouvelle tentative des peuples pour rev diquer de légitimes droits; enfin, un tribunal où, constituant juges de la terre, les rois, par une incroyable subversion des principes les plus naturels, s'arrogeaient insolemment le droit d'appeler les peuples à leur barre, se proclamaient les gardiens de la vérité telle qu'ils l'entendaient, de la justice telle qu'ils l'ipterprétaient, de la Digitized by Google

matique, espèce de traité évangélique où l'on stipulait des vertus, où l'on parlait de justice, de Providence; on l'aurait dit rédigé par un conseil d'apôtres devenus rois. Les souverains, qui paraissaient moins négocier entre eux qu'avec la Divinité, y manifestaient à la face de l'univers et avec une humilité toute apostolique la solennelle résolution de *gouverner selon tout l'esprit de l'Evangile.* Ils s'annonçaient ensuite comme ayant pour mission *d'asseoir le droit public de l'Europe sur l'éternelle religion du Sauveur.* Puis, dans un accès d'effusion et de sympathie qui ne leur était pas habituel, ils s'engageaient *à demeurer unis par les liens d'une fraternité indissoluble, à se regarder comme délégués par la Providence pour gouverner diverses branches de la famille humaine, et à recommander à leurs peuples de se fortifier chaque jour dans l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes,* ils avaient oublié d'ajouter : et des vertus dont, sur les trônes, ils donnaient l'exemple.

» Le sentimentalisme monacal de ce traité, qui changeait la souveraineté en sacerdoce, semblait en apparence ne préciser qu'une action, l'assistance mutuelle. En réalité, c'était une ligue des souverains pour redonner un peu de vie aux corps usés et décrépits des vieilles organisatio monarchiques, une protestation armée par anticipati contre toute nouvelle tentative des peuples pour rev diquer de légitimes droits; enfin, un tribunal où, constituant juges de la terre, les rois, par une incroyable subversion des principes les plus naturels, s'arrogeaient insolemment le droit d'appeler les peuples à leur barre, se proclamaient les gardiens de la vérité telle qu'ils l'entendaient, de la justice telle qu'ils l'interprétaient, de la

89 HISTOIRE liberté telle qu'ils la comprenaient, avec l'intérêt pour guide, la passion pour mobile , la religion pour instrument, et l'oppression pour but. » Ce traité, qui avait pris naissance dans le bondoir d'une courtisane titrée, n'avait d'abord été qu'une frivole distraction à de royales amours. En effet, madame de Krudener, maîtresse de l'empereur Alexandre, et qui alliait des goûts forts mondains à un mysticisme très prononcé, en eut la première idée. Elle en fit part à son royal amant qui la mit à exécution. Ainsi, dans sa source comme dans son but, la Sainte-Alliance n'eut jamais, comme on le voit, de saint que le nom. » Cette ligue des rois par droit divin, formée d'abord contre un homme roi par droit humain et contre sa famille, convertie ensuite en ligue contre les nations , eut un résultat fatal. Dés ce moment, vingt-cinq ans de luttes semblèrent perdus pour l'humanité. Sous la main de fer de l'absolutisme, l'Europe, un instant debout à la voix du principe révolutionnaire ou démocratique, s'était recouchée meurtrie dans le lit de Procuste que lui avaient, depuis des siècles, taillé la conquête et l'oppression. Elle ne devait se relever que plus tard. Quant aux Dourbons de France deux fois restaurés, ils n'avaient rapporté de l'exil que ce qu'ils auraient dû y laisser, des rancunes et des souvenirs. En effet, dès le début de la première restauration, aucun acte ne s'était rapporté au nouvel esprit de la France. L'immobilité, la décrépitude anticipée dans les hommes et dans les choses, avaient remplacé la jeunesse, l'activité, la rapidité de paroles et d'action auxquelles on était accoutumé. Les vaincus de Coblentz avaient envahi les Digitized by Google

liberté telle qu'ils la comprenaient, avec l'intérêt pour guide, la passion pour mobile, la religion pour instrument, et l'oppression pour but.

» Ce traité, qui avait pris naissance dans le boudoir d'une courtisane titrée, n'avait d'abord été qu'une frivole distraction à de royales amours. En effet, madame de Krudener, maîtresse de l'empereur Alexandre, et qui alliait des goûts forts mondains à un mysticisme très prononcé, en eut la première idée. Elle en fit part à son royal amant qui la mit à exécution. Ainsi, dans sa source comme dans son but, la Sainte-Alliance n'eut jamais, comme on le voit, de saint que le nom. »

Cette ligue des rois *par droit divin*, formée d'abord contre un homme roi *par droit humain* et contre sa famille, convertie ensuite en ligue contre les nations, eut un résultat fatal. Dès ce moment, vingt-cinq ans de luttes semblèrent perdus pour l'humanité. Sous la main de fer de l'absolutisme, l'Europe, un instant debout à la voix du principe révolutionnaire ou démocratique, s'était recouchée meurtrie dans le lit de Procuste que lui avaient, depuis des siècles, taillé la conquête et l'oppression. Elle ne devait se relever que plus tard.

Quant aux Bourbons de France deux fois restaurés, ils n'avaient rapporté de l'exil que ce qu'ils auraient dû y laisser, des rancunes et des souvenirs.

En effet, dès le début de la première restauration, aucun acte ne s'était rapporté au nouvel esprit de la France. L'immobilité, la décrépitude anticipée dans les hommes et dans les choses, avaient remplacé la jeunesse, l'activité, la rapidité de paroles et d'action auxquelles on était accoutumé. Les vaincus de Coblentz avaient envahi les

DE LA PAMILI.E BONAPARTE. « Tuileries évacuées parles vainqueurs de l'univers, et h la cour la plus brillante du monde avait succédé une cour mesquine, espèce de galerie d'antiques. Dans ces antichambres où des têtes couronnées attendaient le bon vouloir du maitre pour régler de concert les intérêts du monde, une aristocratie en guenilles mendiait des faveurs pour redorer ses blasons vermoulus. Hors du palais, on avait débuté par la plus ridicule des ordonnances sur l'observance des jours fériés : les monuments expiatoires s'étaient multipliés; on eût dit la France pestiférée. Puis était venue la prétention du règne de dix-neuf ans qui effaçait le passé le plus glorieux de nos annales. Au-dessous de ces Bourbons dont le ridicule le disputait à la suffisance, étaient à l'avant- scène les Plaças, les Dambray, les Ferrand; toute la vieille cour se réinstallait dans ses postes, prenant la révolution et vingt-cinq ans d'exil pour un voyage de Compiègne ou de Versailles. Tout le monde se regardait, se demandait ce que l'on prétendait faire, où l'on voulait aller parce chemin : il conduisit au 20 mars. Après le ridicule de la première restauration vint l'odieux de la seconde : la Chambre introuvable, le double vote, la guerre d'Espagne, la loi du sacrilège et du sang partout, du sang toujours pendant ces quinze ans de sanglante débauche de l'aristocratie et de la royauté. Aux massacres de Marseille et de Mimes; au général Brune assassiné dans Avignon et jeté à la voirie; au général Ramel, égorgé dans son lit à Toulouse ; aux frères Faucher, fusillés à Bordeaux; aux verdetsdu Midi, portant partout la dévastation et le carnage; aux Truphemi, aux Très taillon, aux Pointu, organisant le pillage et le meurtre, succédèrent l'intervention directe de la royauté et des Digitized by Google

Tuileries évacuées par les vainqueurs de l'univers, et à la cour la plus brillante du monde avait succédé une cour mesquine, espèce de galerie d'antiques. Dans ces antichambres où des têtes couronnées attendaient le bon vouloir du maître pour régler de concert les intérêts du monde, une aristocratie en guenilles mendiait des faveurs pour redorer ses blasons vermoulus. Hors du palais, on avait débuté par la plus ridicule des ordonnances sur l'observance des jours fériés : les monuments expiatoires s'étaient multipliés ; on eût dit la France pestiférée. Puis était venue la prétention du règne de dix-neuf ans qui effaçait le passé le plus glorieux de nos annales. Au-dessous de ces Bourbons dont le ridicule le disputait à la suffisance, étaient à l'avant-scène les Blacas, les Dambray, les Ferrand ; toute la vieille cour se réinstallait dans ses postes, prenant la révolution et vingt-cinq ans d'exil pour un voyage de Compiègne ou de Versailles. Tout le monde se regardait, se demandait ce que l'on prétendait faire, où l'on voulait aller par ce chemin : il conduisit au 20 mars.

Après le ridicule de la première restauration vint l'odieux de la seconde : la Chambre introuvable, le double vote, la guerre d'Espagne, la loi du sacrilége et du sang partout, du sang toujours pendant ces quinze ans de sanglante débauche de l'aristocratie et de la royauté. Aux massacres de Marseille et de Nimes ; au général Brune assassiné dans Avignon et jeté à la voirie ; au général Ramel, égorgé dans son lit à Toulouse ; aux frères Faucher, fusillés à Bordeaux ; aux verdets du Midi, portant partout la dévastation et le carnage ; aux Truphemi, aux Trestaillon, aux Pointu, organisant le pillage et le meurtre, succédèrent l'intervention directe de la royauté et des

 grands corps de l'État pour achever, par la proscription, l'exil ou le supplice des grands citoyens, l'œuvre effroyable de la réaction. L'œuvre des cours prévôtales finie celle des cours d'assises commença. L'échafaud se dressa successivement à Grenoble, pour Didier ; à Lyon, pour Oudin; dans l'Alsace, pour le commandant Caron ; dans l'Anjou, pour le général Berlon ; à Paris , pour les patriotes de 1816 et les quatre sergents de La Rochelle. Souillée de tant de sang généreux, la restauration essaya d'en cacher les taches sous le masque de l'hypocrisie religieuse : elle couvrit la Prance de missions; elle érigea la bigoterie en système, fit un dernier effort pour tenter d'introduire la contre-révolution dans les lois, mais le pied lui glissa dans le sang et elle tomba. Pendant cette sanglante orgie. Napoléon était mort à Sainte-Hélène. Comme l'Ugolin du Dante qui, penché sur l'évéque Ruggieri , lui mangeait le crâne : ... corne 1' pan per fnmc si mnnducn , le chagrin de n'avoir pu qu'ébaucher la grande œuvre sociale et humanitaire qu'il avait rêvée, lui avait rongé le cœur! Le 5 mai 1821 le monde avait compté un grand roi de moins et la postérité un grand homme de plus. La France pleura l'homme qui avait pris pour devise : tout POUR LE PEUPLE FRANÇAIS ! L'homme était mort : sa gloire restait Le souvenir de l'un et de l'autre étaient profondément empreint dans les cœurs. I.es méfaits de la restauration avaient, plus qui; jamais, éloigné les générations de la France nouvelle du culte de la monarchie. Les idées libérales, républicaines dans les sociétés secrètes, avaient pris au dehors une tenDigitized by Google

grands corps de l'État pour achever, par la proscription, l'exil ou le supplice des grands citoyens, l'œuvre effroyable de la réaction. L'œuvre des cours prévôtales finie celle des cours d'assises commença. L'échafaud se dressa successivement à Grenoble, pour Didier; à Lyon, pour Oudin; dans l'Alsace, pour le commandant Caron; dans l'Anjou, pour le général Berton; à Paris, pour les patriotes de 1816 et les quatre sergents de La Rochelle. Souillée de tant de sang généreux, la restauration essaya d'en cacher les taches sous le masque de l'hypocrisie religieuse : elle couvrit la France de missions; elle érigea la bigoterie en système, fit un dernier effort pour tenter d'introduire la contre-révolution dans les lois, mais le pied lui glissa dans le sang et elle tomba.

Pendant cette sanglante orgie, Napoléon était mort à Sainte-Hélène. Comme l'Ugolin du Dante qui, penché sur l'évêque Ruggieri, lui mangeait le crâne :

... come l' pan per fame si manduca,

le chagrin de n'avoir pu qu'ébaucher la grande œuvre sociale et humanitaire qu'il avait rêvée, lui avait rongé le cœur! Le 5 mai 1821 le monde avait compté un grand roi de moins et la postérité un grand homme de plus. La France pleura l'homme qui avait pris pour devise : TOUT POUR LE PEUPLE FRANÇAIS!

L'homme était mort : sa gloire restait. Le souvenir de l'un et de l'autre étaient profondément empreint dans les cœurs. Les méfaits de la restauration avaient, plus que jamais, éloigné les générations de la France nouvelle du culte de la monarchie. Les idées libérales, républicaines dans les sociétés secrètes, avaient pris au dehors une ten-

 dance franchement révolutionnaire. Napoléon, le soldat couronné qui avait greffé le nom des Bonaparles sur des tiges royales, était, comme nous l'avons déjà dit, un fait purement révolutionnaire. Son héritier présomptif, le roi de Home, que l'Autriche gardait à vue comme une rancune ou comme une menace, était un fait du mémo ordre. A ce titre, il résumait les vœux et les espérances de la partie la plus avancée du libéralisme. Une autre partie, la plus arriérée, cramponnée par un reste d'habitude aux vieilles traditions, se tourna du côté du duc d'Orléans. Une intrigue de coterie acheva l'œuvre. La branche cadette des Bourbons succéda à la branche aînée, et la révolution qui, deux fois déjà, avait renversé la légitimité, se trouva une fois encore aux prises avec la quasi-légitimité. C'était un temps d'arrêt, une halte que la révolution ne devait traverser qu'en courant. En effet, les Bourbons de la branche ainée avaient été chassés parcequ'ils représentaient à la fois l'invasion étrangère et le droit divin, la prépondérance de l'église et de la noblesse. Les Bourbons de la branche cadette devaient l'être pour avoir installé le privilège de la classe moyenne, l'aristocratie de l'argent. Cette tendance de reconstitution de privilèges sous un autre nom, sous une autre forme, apparut à la France ce qu'elle était en réalité, une attaque détournée contre le principe révolutionnaire qu'on voulait maintenir fatalement arrêté au milieu social. Mais l'idée napoléonienne vivait instinctivement au cœur des masses comme an fait révolutionnaire dévié en apparence de sa source avec l'empire, et qu'il était possible d'y ramener. Chaque jour rendait à ce sujet les idées plus nettes, et la république impériale, apparaissait aux esprits éclairés 13 Digitlzed by Google

dance franchement révolutionnaire. Napoléon, le soldat couronné qui avait greffé le nom des Bonapartes sur des tiges royales, était, comme nous l'avons déjà dit, un fait purement révolutionnaire. Son héritier présomptif, le roi de Rome, que l'Autriche gardait à vue comme une rancune ou comme une menace, était un fait du même ordre. A ce titre, il résumait les vœux et les espérances de la partie la plus avancée du libéralisme. Une autre partie, la plus arriérée, cramponnée par un reste d'habitude aux vieilles traditions, se tourna du côté du duc d'Orléans. Une intrigue de coterie acheva l'œuvre. La branche cadette des Bourbons succéda à la branche aînée, et la révolution qui, deux fois déjà, avait renversé la légitimité, se trouva une fois encore aux prises avec la quasi-légitimité.

C'était un temps d'arrêt, une halte que la révolution ne devait traverser qu'en courant.

En effet, les Bourbons de la branche aînée avaient été chassés parcequ'ils représentaient à la fois l'invasion étrangère et le droit divin, la prépondérance de l'église et de la noblesse. Les Bourbons de la branche cadette devaient l'être pour avoir installé le privilége de la classe moyenne, l'aristocratie de l'argent. Cette tendance de reconstitution de priviléges sous un autre nom, sous une autre forme, apparut à la France ce qu'elle était en réalité, une attaque détournée contre le principe révolutionnaire qu'on voulait maintenir fatalement arrêté au milieu social. Mais l'idée napoléonienne vivait instinctivement au cœur des masses comme un fait révolutionnaire dévié en apparence de sa source avec l'empire, et qu'il était possible d'y ramener. Chaque jour rendait à ce sujet les idées plus nettes, et la république impériale apparaissait aux esprits eclairés

HISTOIRE *n dégagée des calomnies d'ambition, de suprématie, sous lesquelles on était parvenu à masquer son véritable but. i Ce but lui-même apparaissait alors comme un fait acquis: c'était dç ménager sous une forme éblouissante la transition du système ancien au système nouveau, pour ensuite clore, par une forme définitive en harmonie avec les mœurs et l'esprit du siècle, la lutte ouverte, dès 1789, entre les peuples et les rois, ou mieux encore entre la démocratie et la royauté. C'est Napoléon lui-méme qui l'a dit. (Voir page 55). La France qui d'instinct aspirait après ce résultat, était ainsi, à son insu, bonapartiste par sentiment. Dès l'avènement au trône du duc d'Orléans, sous le nom de Louis-Philippe 1", le chef de la famille Bonaparte, Joseph, comte deSurvilliers, alors aux États-Unis, adressa à la Chambre des députés de France une sorte de protestation sous forme d'adresse, pour faire valoir les droits de Napoléon II au trône. Les circonstances accidentelles qui se rattachèrent à cette protestation lui donnent, comme document historique, une importance réelle dans l'histoire de la famille Bonaparte. En effet, le comte deSurvilliers en ayant déposé la minute chez un sieur Pierre S. Duponceau, notaire à Philadelphie, la législature de NewYork en fit prendre copie pour la déposer aux archives des États-Unis. Ce fait, tout honorable pour la famille Bonaparte, et que le gouvernement français pouvait prendre en fort mauvaise part, causa en France une émotion vive dans les hautes régions du pouvoir. La Chambre des députés s'abstint de lire la protestation du comte de Survilliers, mais an journal américain l'ayant rendue publique, les journaux français en firent l'objet d'une Digitized by Google

 polémique assez vive sans cependant oser l'insérer, tant elle posait nettement^la question entre les droits des Bonapartes, délégués directs de la souveraineté populaire, et ceux des Bourbons des deux branches qui n'avaient pas cette légitimité désormais indispensable en France. Voici cette adresse : A Messieurs ns la Chambre des députas. • Messieurs, » Les mémorables évènements qui ont relevé en France les couleurs nationales et détruit l'ordre de choses établi par l'étranger dans l'ivresse du succès, ont montré la grande nation dans son véritable jour: la grande capitale a ressuscité la grande nation. » Proscrit loin de la patrie, je m'y serais présenté aussitôt que celte lettre, si je n'avais lu, parmi tant de noms avoués par la libéralité de la nation, celui d'un prince de la maison de Bourbon. • Les évènements des derniers jours de Juillet ont mis dans tout son jour cette vérité historique : il est impossible à une maison régnante par le droit divin de se maintenir sur lu trône lorsqu'elle en a été expulsée une fois par la nation , parce qu'il n'est pas possible que des princes nés avec la prétention d'avoir été prédestinés pour régir un peuple s'élèvent au-dessus des préjugés de leur naissance... Aussi le divorce entre la maison de Bourbon et le peuple français avait-il été prononcé, et rien au monde ne pouvait détruire les souvenirs du passé. Tant de sang, de combats, de gloire, de progrès dans tous les genres de civilisation , tant de prodiges opérés par la nation sous l'influence des doctrines libérales, étaient des brandons de discorde tous les jours rallumés entre les gouvernants et les gouvernés. Fatigués de tant de révolutions et désireux de trouver la paix sous une charte donnée et acceptée comme ancre de salut après tant d'orages, les bons esprits étaient en vaiu disposés à tous les sacrifices. Plus puissante qne les hommes, la force des choses était là, vt rien ne pouvait jaellrc d'accord les hommes d'autrefois, restés stationnaires, et ceux qu'une révolution de trente ans avait grandis et régénérés.

polémique assez vive sans cependant oser l'insérer, tant elle posait nettement la question entre les droits des Bonapartes, délégués directs de la souveraineté populaire, et ceux des Bourbons des deux branches qui n'avaient pas cette légitimité désormais indispensable en France.

Voici cette adresse :

A Messieurs de la Chambre des députés.

« Messieurs,

» Les mémorables évènements qui ont relevé en France les couleurs nationales et détruit l'ordre de choses établi par l'étranger dans l'ivresse du succès, ont montré la grande nation dans son véritable jour: la grande capitale a ressuscité la grande nation.

» Proscrit loin de la patrie, je m'y serais présenté aussitôt que cette lettre, si je n'avais lu, parmi tant de noms avoués par la libéralité de la nation, celui d'un prince de la maison de Bourbon.

» Les évènements des derniers jours de Juillet ont mis dans tout son jour cette vérité historique : il est impossible à une maison régnante par le droit divin de se maintenir sur le trône lorsqu'elle en a été expulsée une fois par la nation, parce qu'il n'est pas possible que des princes nés avec la prétention d'avoir été prédestinés pour régir un peuple s'élèvent au-dessus des préjugés de leur naissance... Aussi le divorce entre la maison de Bourbon et le peuple français avait-il été prononcé, et rien au monde ne pouvait détruire les souvenirs du passé. Tant de sang, de combats, de gloire, de progrès dans tous les genres de civilisation, tant de prodiges opérés par la nation sous l'influence des doctrines libérales, étaient des brandons de discorde tous les jours rallumés entre les gouvernants et les gouvernés. Fatigués de tant de révolutions et désireux de trouver la paix sous une charte donnée et acceptée comme ancre de salut après tant d'orages, les bons esprits étaient en vain disposés à tous les sacrifices. Plus puissante que les hommes, la force des choses était là, et rien ne pouvait mettre d'accord les hommes d'autrefois, restés stationnaires, et ceux qu'une révolution de trente ans avait grandis et régénérés.

9î HISTOIRE En vain le duc d'Orléans abjure sa maison au moment de ses malheurs: 'Bourbon lui-même, rentré en France l'épée à la main avec les Bourbons, à la suile des él rangers, qu'importe i|ue son perçait voté la mort du roi son cousin pour se mettre à sa place! qu'importe que le frère de Louis XVI le nomme lieutenant-général du royaume et régent de son pelil-lils! F.n est-il moins Bourbon? en a-t-il moins la prétention de devoir être appelé au trône par le droit de sa naissance? Est-ce bien sur le choix du peuple ou sur le droit divin qu'il compte pour s'asseoir au trône de scs ancêtres? Ses enfants penseront-ils autrement? et le passé et le présent ne font-ils pas assez prévoir quel sera l'avenir sous une branche de celle maison? Le 14 juillet, le 10 aoilt, n'annoncent-ils pas assez les derniers jours de juillet ISûÜ? Et ces journées à leur tour ne menacent-elles pas la nation d'un nouveau 28 juillet à une époque plus ou moins rapprochée? » Non, Messieurs, jamais les princes institués par le droit divin ne pardonnent à ceux auxquels ils sont redevables; tôt ou lard ils les punissent des bienfaits qu'ils en ont reçus: leur orgueil ne plie que devant l'auteur du droit divin , parce qu'il est invisible. Les annales de toutes les nations nous redisent ces vérités, elles ressortent assez de l'histoire de notre propre révolution ; elles sont écrites en lettres de sang sur les murs de la capitale. A quoi ont servi et le milliard prodigué aux ennemis de la patrie, cl les condcsceudauces de tous les genres dont on a salué les hommes d'autrefois? » Vous construiriez sur le sable si vous oubliez ces éternelles vérités : vous seriez comptables à la nation , à la postérité des nouvelles calamités auxquelles vous les livreriez. Non, Messieurs, il u'y a de légi limes sur la terre que les gouvernements avoués par les nations: les nations les créent et les dctrui-enl selon leurs besoins ; les nations seules ont des droits; les individus, les familles particulières otu seules des devoirs à remplir. • La famille Bonaparte a été jï pelée par 5 millions 500 mille votes; si la nation croit dans son intérêt devoir faire un autre choix elle en s le pouvoir et le droit, mais elle seule. Napoléon II a été proclamé par la Chambre des députés de 1815 qui a recounu en lui un droit conféré par la nation, J'accepte pour lui toutes les modifications Digitized by Google

En vain le duc d'Orléans abjure sa maison au moment de ses malheurs: Bourbon lui-même, rentré en France l'épée à la main avec les Bourbons, à la suite des étrangers, qu'importe que son père ait voté la mort du roi son cousin pour se mettre à sa place! qu'importe que le frère de Louis XVI le nomme lieutenant-général du royaume et régent de son petit-fils! En est-il moins Bourbon? en a-t-il moins la prétention de devoir être appelé au trône par le droit de sa naissance? Est-ce bien sur le choix du peuple ou sur le droit divin qu'il compte pour s'asseoir au trône de ses ancêtres? Ses enfants penseront-ils autrement? et le passé et le présent ne font-ils pas assez prévoir quel sera l'avenir sous une branche de cette maison? Le 14 juillet, le 10 août, n'annoncent-ils pas assez les derniers jours de juillet 1830? Et ces journées à leur tour ne menacent-elles pas la nation d'un nouveau 28 juillet à une époque plus ou moins rapprochée?

» Non, Messieurs, jamais les princes institués par le droit divin ne pardonnent à ceux auxquels ils sont redevables; tôt ou tard ils les punissent des bienfaits qu'ils en ont reçus: leur orgueil ne plie que devant l'auteur du droit divin, parce qu'il est invisible. Les annales de toutes les nations nous redisent ces vérités, elles ressortent assez de l'histoire de notre propre révolution; elles sont écrites en lettres de sang sur les murs de la capitale. A quoi ont servi et le milliard prodigué aux ennemis de la patrie, et les condescendances de tous les genres dont on a salué les hommes d'autrefois?

» Vous construiriez sur le sable si vous oubliez ces éternelles vérités: vous seriez comptables à la nation, à la postérité des nouvelles calamités auxquelles vous les livreriez. Non, Messieurs, il n'y a de légitimes sur la terre que les gouvernements avoués par les nations: les nations les créent et les détruisent selon leurs besoins; les nations seules ont des droits; les individus, les familles particulières ont seules des devoirs à remplir.

» La famille Bonaparte a été appelée par 3 millions 500 mille votes; si la nation croit dans son intérêt devoir faire un autre choix elle en a le pouvoir et le droit, mais ELLE SEULE. Napoléon II a été proclamé par la Chambre des députés de 1815 qui a reconnu en lui un droit conféré par la nation. J'accepte pour lui toutes les modifications

 conférées par la Chambre de 1815 qui fut dissoute parles baïonnettes étrangères; j'ai îles données positives pour savoir que Napoléon II serait digne de la France; c'est comme Français surtout que je désire que l'on reconnaisse les titres incontestables qu'il a au trône, tant que lanalion n'aura pas adopté une autre forme de gouvernement. Seul, pour être légitime dans la véritable acception du mot, c'està-dire légalement et volontairement élu par le peuple , il n'a pas besoin d'une nouvelle élection. Toutefois la nalion est maîtresse de confirmer ou de rejeter des litres qu'elle a donnés, si telle est sa volonté. » Jusque-là, Messieurs, vous vous devez à Napoléon 11, et jusqu'à ce que l'Autriche le rende aux vœux de la France, je m'offre à partager vos périls, vos efforts, vos travaux, et à son arrivée, à lui transmettre la volonté, les exemples, les dernières dispositions de de son père mourant victime des ennemis de la France sur le rocher de Sainte-Hélène. Ces paroles m'ont été adressées sous la plume du général Bertrand : « Viles à mon fils qu'il se rappelle avant tout qu'il est Français; qu'il donne à la nation autant de liberté que je lui ai donné d'égalité. La guerre étrangère ne me permit pas de faire tout ce que j'aurais fait à la paix générale. Je fus perpétuellement en dictature; mais je n'eus qu'un mobile dans toutes mes actions, l'amour et la gloire de la grande nalion; qu'il prenne ma devise. : Tout pour le peuple français, puisque tout ce que nous avons été c'est par le peuple. » « Messieurs, j'ai rempli un devoir qui me parait sacré. Puisse la voix d'un proscrit traverser l'Atlantique et porter au cœur de ses compatriotes la conviction qui est dans le sien!... » La France seule a le droit de juger le Bis de Napoléon ; le lils de cet homme de la nalion peut seul réunir tous les partis dans une constitution vraiment libérale et conserver la tranquillité de l'Europe. Le successeur d'Alexandre n'ignore pas que ce prince est mort avec le regret d'avoir éloigné le (ils t Napoléon. Le nouveau roi d'Angleterre a un grand devoir à remplir, celui de laver sou règne de l'opprobre doulse sont couverts les geôliers ministériels de SainteHélène. Les sentiments de l'empereur d'Autriche ne sauraient être douteux; ceux du peuple sont pour Napoléon II. Digitized by Google

conférées par la Chambre de 1815 qui fut dissoute par les baïonnettes étrangères; j'ai des données positives pour savoir que Napoléon II serait digne de la France; c'est comme Français surtout que je désire que l'on reconnaisse les titres incontestables qu'il a au trône, tant que *la nation n'aura pas adopté une autre forme de gouvernement*. Seul, pour être légitime dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire légalement et volontairement élu par le peuple, il n'a pas besoin d'une nouvelle élection. Toutefois la nation est maîtresse de confirmer ou de rejeter des titres qu'elle a donnés, *si telle est sa volonté*.

» Jusque-là, Messieurs, vous vous devez à Napoléon II, et jusqu'à ce que l'Autriche le rende aux vœux de la France, je m'offre à partager vos périls, vos efforts, vos travaux, et à son arrivée, à lui transmettre la volonté, les exemples, les dernières dispositions de de son père mourant victime des ennemis de la France sur le rocher de Sainte-Hélène. Ces paroles m'ont été adressées sous la plume du général Bertrand : « *Dites à mon fils qu'il se rappelle avant tout qu'il est Français; qu'il donne à la nation autant de liberté que je lui ai donné d'égalité. La guerre étrangère ne me permit pas de faire tout ce que j'aurais fait à la paix générale. Je fus perpétuellement en dictature; mais je n'eus qu'un mobile dans toutes mes actions, l'amour et la gloire de la grande nation; qu'il prenne ma devise : Tout pour le peuple français, puisque tout ce que nous avons été c'est par le peuple.* »

» Messieurs, j'ai rempli un devoir qui me paraît sacré. Puisse la voix d'un proscrit traverser l'Atlantique et porter au cœur de ses compatriotes la conviction qui est dans le sien!...

» *La France seule* a le droit de juger le fils de Napoléon; le fils de cet homme de la nation peut seul réunir tous les partis dans une constitution vraiment libérale et conserver la tranquillité de l'Europe. Le successeur d'Alexandre n'ignore pas que ce prince est mort avec le regret d'avoir éloigné le fils de Napoléon. Le nouveau roi d'Angleterre a un grand devoir à remplir, celui de laver son règne de l'opprobre dont se sont couverts les geôliers ministériels de Sainte-Hélène. Les sentiments de l'empereur d'Autriche ne sauraient être douteux; ceux du peuple sont pour Napoléon II.

H1SÎÜIKK 94 > La liberté de lu presse est le triomphe de la vérité; c’eut 41e qui doit porter la lumière dans toutes les consciences ; qu'elle parle et que la volonté de la grande nation s’accomplisse, j'y souscris de cœur et d'âme. Signé : Joseph-Napoléon BONAPARTE , Comte de Scrvilliers. > New-York, le 18 septembre 1830. Cette adresse du chef d’une famille dont le peuple avait sanctionné l’élévation au trône fut un grand embarras pour Louis-Philippe, élu roi par une poignée de représentants qui ne représentaient la nation que d’une manière très contestable. D'une part, c’était la légitimité dans sa véritable acception, c’est-à-dire la souveraineté populaire déléguée; de l’autre, c’était une usurpation, une surprise, une intrigue, une nécessité, tout ce qu’on voudra. Le parallèle était effrayant. Aussi le nouveau roi mit-il tout en œuvre pour étouffer une voix qui , malgré le fait accompli , croyait encore aux droits de la nation et les invoquait. La Chambre des députés, complice de la royauté, se prêta sans peine à toutes ces manœuvres et s’abstint, comme nous l’avons dit, de lire cette adresse qui portait la question sur un terrain brûlant pour des pouvoirs qui n’avaient d’autre légitimité que celle des circonstances. Ce déni de justice ne découragea pas le comte de Surtilliers. Il savait que la combinaison qui, en dehors de toutes les prévisions, avait porté Louis-Philippe au trône n’était qu’une combinaison de circonstance ou de coterie à laquelle la nation proprement dite n’avait en rien concouru; naturellement il en conclut que 56 millions d’hommes pouvaient défaire l’œuvre des représentant» Digitized by Google

» La liberté de la presse est le triomphe de la vérité; c'est elle qui doit porter la lumière dans toutes les consciences : qu'elle parle et que la volonté de la grande nation s'accomplisse, j'y souscris de cœur et d'âme.

Signé : JOSEPH-NAPOLÉON BONAPARTE,

Comte de SURVILLIERS.

» New-York, le 18 septembre 1830.

Cette adresse du chef d'une famille dont le peuple avait sanctionné l'élévation au trône fut un grand embarras pour Louis-Philippe, élu roi par une poignée de représentants qui ne représentaient la nation que d'une manière très contestable. D'une part, c'était la légitimité dans sa véritable acception, c'est-à-dire la souveraineté populaire déléguée; de l'autre, c'était une usurpation, une surprise, une intrigue, une nécessité, tout ce qu'on voudra. Le parallèle était effrayant. Aussi le nouveau roi mit-il tout en œuvre pour étouffer une voix qui, malgré le fait accompli, croyait encore aux droits de la nation et les invoquait. La Chambre des députés, complice de la royauté, se prêta sans peine à toutes ces manœuvres et s'abstint, comme nous l'avons dit, de lire cette adresse qui portait la question sur un terrain brûlant pour des pouvoirs qui n'avaient d'autre légitimité que celle des circonstances.

Ce déni de justice ne découragea pas le comte de Survilliers. Il savait que la combinaison qui, en dehors de toutes les prévisions, avait porté Louis-Philippe au trône n'était qu'une combinaison de circonstance ou de coterie à laquelle la nation proprement dite n'avait en rien concouru; naturellement il en conclut que 36 millions d'hommes pouvaient défaire l'œuvre des représentants

 de 80 mille électeurs avec le môme sans-façon que ceux-ci avaient mis a la faire. Dans ces circonstances, il s'adressa au général Lafayette, dont le nom avait été d'un si grand poids dans la lutte entre la nation et le gouvernement des étrangers, et lui lit directement une ouverture en faveur de Napoléon 11. Voici la lettre de Joseph et la réponse de Lafayette. Nous donnons textuellement ces curieux documents, d'abord parce qu'ils jettent quelque jour sur une phase à peu près inconnue de l'histoire de la famille Bonaparte, et ensuite parce que n'étant pas destinés & la publicité ils révèlent, dans l'intimité de deux beaux caractères aux prises avec une situation délicate, les grands et généreux principes qui les animaient. Voici la lettre de Joseph : • Philadelphie, le 17 octobre 1331. » Mon cher Général , • M. le général Lallemand, qui vous remettra celte lettre, mè rappellera à votre souvenir, et vous dira avec quel enthousiasme laf population de ce pays (Américains et Français) a accueilli la nouvelle des glorieux évènements dont Paris a été le théâtre. Les Américains ont aussi voulu voir flotter le drapeau tricolore sur leurs théâtres. Si je n'avais vu à la tête des affaires un nom avec lequel le mien ne concordera jamais, je serais avec vous en tout et pour tout, aussitôt que U. le général Lallemand. Vous vous rappelez nos entretiens sur celle terre hospitalière et libre; mes sentiments et mes opinions sont aussi invariables que les vôtres; et ceux de ma famille sont : Tout tour lr rEUPLS rtuxÇAis. Sans doute, je ne puis pas oublier que mon neveu Napoléon 11 a été proclamé par la Chambre qui, en 1815, fut dissoute par les baïonnettes étrangères, et par l'armée dispersée sur les bords de la Loire d'après la volonté Digitized by Google

de 80 mille électeurs avec le même sans-façon que ceux-ci avaient mis à la faire. Dans ces circonstances, il s'adressa au général Lafayette, dont le nom avait été d'un si grand poids dans la lutte entre la nation et le gouvernement des étrangers, et lui fit directement une ouverture en faveur de Napoléon II. Voici la lettre de Joseph et la réponse de Lafayette. Nous donnons textuellement ces curieux documents, d'abord parce qu'ils jettent quelque jour sur une phase à peu près inconnue de l'histoire de la famille Bonaparte, et ensuite parce que n'étant pas destinés à la publicité ils révèlent, dans l'intimité de deux beaux caractères aux prises avec une situation délicate, les grands et généreux principes qui les animaient.

Voici la lettre de Joseph :

« Philadelphie, le 17 octobre 1831.

» Mon cher Général,

» M. le général Lallemand, qui vous remettra cette lettre, me rappellera à votre souvenir, et vous dira avec quel enthousiasme la population de ce pays (Américains et Français) a accueilli la nouvelle des glorieux évènements dont Paris a été le théâtre. Les Américains ont aussi voulu voir flotter le drapeau tricolore sur leurs théâtres. Si je n'avais vu à la tête des affaires un nom avec lequel le mien ne concordera jamais, je serais avec vous en tout et pour tout, aussitôt que M. le général Lallemand. Vous vous rappelez nos entretiens sur cette terre hospitalière et libre; mes sentiments et mes opinions sont aussi invariables que les vôtres; et ceux de ma famille sont : Tout pour le peuple français. Sans doute, je ne puis pas oublier que mon neveu Napoléon II a été proclamé par la Chambre qui, en 1815, fut dissoute par les baïonnettes étrangères, et par l'armée dispersée sur les bords de la Loire d'après la volonté

■ IJT01JW. *s celte famine que les étrangers imposèrent à la France, et dont U France vient enfin de faire justice, comme, en 1815, elle s'était fait justice elle-même en quittant le sol de la patrie pour se réfugier sous !e canon de la coalition. Je n’aurai jamais la lâcheté d'abandonner ce que je dois aimer; mais lidèle à la devise de ma famille : Tout par la France et pour la France, je veux remplir mes devoirs envers elle et je ne vois dans les trois millions de voles qui se fixèrent sur nous que des obligations envers la patrie, plus grandes encore pour moi que pour tout autre Français. Vous connaissez mes opinions depuis longtemps proclamées; les individus et les familles ne peuvent avoir que des devoirs à remplir dans leurs rapports avec les nations; celles-ci seules ont des droits à exercer : elles doivent la justice à tous. • Si la nation française appelait a la télé des affaires la famille la plus inconnue, je pense que nous devrions nous soumettre r sa volonté, en tout et pour tout; mais la nation seule a le droit de détruire son ouvrage. Les gouvernements étant un besoin des peuples, nul doute que les individus qui les composent ne soient subordonnés aux besoins des peuples clairement exprimés par la majorité. Je serais donc venu moi-même exprimer ce sentiment, si je croyais ma présence utile, si le devoir m’appelait en France, si la loi arbitraire qui, dictée par l’étranger et appréciée.par la famille qu’il avait imposée à notre patrie, pour neutraliser sa juste influence sur les affaires de l’Europe, avait été abolie par les autorités que la nécessité a données à la France après les derniers évènements des derniers ■ours de juillet. > Je demande donc l’abolitii n de cette loi tyrannique qui a fermé la Fracce à une famille qui l’avait ouverte à tous les Français que la révolution en avait expulsés. Je proteste contre toute élection faite par des corporations particulières et des corps n’ayant pas obtenu de la nation des pouvoirs qu’elle seule a le droit de donner, et je déclare, dans toutes ces circonstances, être prêt à me conformer à la volonté nationale légalement exprimée quelle qu’elle puisse être, regardant tous les sacrifices que le bien de la patrie impose comme un tribut qu’elle a droit d’exiger de ses enfants, et un boobeur pour eux de pouvoir les faire.
Digitized by Google

DE I. A FAMILLE 60. * A PARTE. 97 » Le vaisseau qui porte M. le général Charles Lallemand élan! au moment de partir, j'ai à peine le temps de vous tracer ces ligues; je vous les adresse parce que vous êtes le seul Français, parmi ceuj qui ont pris part à la lutte secrète qui existait par la force des chose entre la nation et le gouvernement des étrangers, qui m'ait vu ici , qui m'ait entendu, qui ait lu dans le fond de ma pensée, et que l'homogénéité de nos opinions politiques, moins les devoirs de famille et de position , m'a donné dans votre caractère une pleine et entière conBance. J'ai prié M... d'étre l'interprète de ma volonté auprès rie vous, et je vous prie vons-mème, mon général, d'être auprès des illustres citoyens, qui, avec vous, ont coopéré à relever les couleurs nationales, l'organe de mes sentiments que vous avez connus ici et qui, dans toutes les hypothèses possibles, sont inaltérables: Tout pour le peuple français. » L'empereur, mon frère, mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, a dicté pour moi au général Bertrand une dernière lettre, par laquelle il me recommande son fils en me disant un éternel adieu; il finit ainsi : » Dites surtout sans cesse à mon f'" qu'il est, avant tout. Français, qu il prenne ma devise: Tout roua ce pkdfle français.» J'ai rempli tant que je l'ai pu ce devoir de seutiment; je sais que son fils est aussi français que vous et moi, en dépit de la fortune, et j'espère que le moment n'est pas éloigné où il pourra m'aider à rendre à la France une parcelle de tout ce que nous lui devons. » Adieu , mon cher général ; ma lettre prouve assez combien je rends justice aux sentiments que vous m'avez témoigné pendant le voyage triomphal que vousavez fait parmi ce peuple au milieu duquel je vis depuis quinze ans; que la liberté n'est point une chimère, qu'elle est un bien dont une nation modérée et sage peut jouir quand elle le veut. • Par plus grande précaution, j'envoie cette lettre par duplicata La prima la a été expédiée le 10 du courant. » Veuillez agréer, mon cher général, l'expression de mon ancien attachement , > Josrph BON A P AIUT-. 13 Digitized by Google

» Le vaisseau qui porte M. le général Charles Lallemand étant au moment de partir, j'ai à peine le temps de vous tracer ces lignes; je vous les adresse parce que vous êtes le seul Français, parmi ceux qui ont pris part à la lutte secrète qui existait par la force des choses entre la nation et le gouvernement des étrangers, qui m'ait vu ici, qui m'ait entendu, qui ait lu dans le fond de ma pensée, et que l'homogénéité de nos opinions politiques, moins les devoirs de famille et de position, m'a donné dans votre caractère une pleine et entière confiance. J'ai prié M... d'être l'interprète de ma volonté auprès de vous, et je vous prie vous-même, mon général, d'être auprès des illustres citoyens, qui, avec vous, ont coopéré à relever les couleurs nationales, l'organe de mes sentiments que vous avez connus ici et qui, dans toutes les hypothèses possibles, sont inaltérables: *Tout pour le peuple français.*

» L'empereur, mon frère, mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, a dicté pour moi au général Bertrand une dernière lettre, par laquelle il me recommande son fils en me disant un éternel adieu; il finit ainsi: « *Dites surtout sans cesse à mon fils qu'il est, avant tout, Français, qu'il prenne ma devise:* TOUT POUR LE PEUPLE FRANÇAIS. » J'ai rempli tant que je l'ai pu ce devoir de sentiment; je sais que son fils est aussi français que vous et moi, en dépit de la fortune, et j'espère que le moment n'est pas éloigné où il pourra m'aider à rendre à la France une parcelle de tout ce que nous lui devons.

» Adieu, mon cher général; ma lettre prouve assez combien je rends justice aux sentiments que vous m'avez témoigné pendant le voyage triomphal que vous avez fait parmi ce peuple au milieu duquel je vis depuis quinze ans; que la liberté n'est point une chimère, qu'elle est un bien dont une nation modérée et sage peut jouir quand elle le veut.

» Par plus grande précaution, j'envoie cette lettre par duplicata La primata a été expédiée le 10 du courant.

» Veuillez agréer, mon cher général, l'expression de mon ancien attachement,

» JOSEPH BONAPARTE.

HISTOIRE A cctto si franche ouverture le général Lafayette répondit • « Paris , le 26 novembre 1830. » Mohsieob le Comte , r Les lettres que vous m’avez fait l'honneur de m'écrire ont été reçues avec tous les sentiments d'honneur et de respeot que je dois aux bontés dont vous m’avez donné des preuves dans tous les temps ; ma reconnaissance cl mon attachement u’onl pu qu'être fortifiés par nos dernières conversations, lorsque nous nous sommes parlé aver confiance du passé, du présent cl de l’avenir. » Vous aurez été mécontent de moi dans les dernières circonstances, non que j’eusse pris avec vous ni aveepersoune aucun engagement, mais vous aurez dit : « Puisque Lafayette a cru devoir aux circonstances de se relâcher de sa préférence bien connue , et de tout temps proclamée, pour les institutions complètement républicaines, pourquoi cette concession a-t-elle favorisé une autre famille que la mienr.c. A-t-il oublié que trois millions de votes avaient reconnu la dynastie impériale? > • Vous voyez, mon cher comte, que je présente le reproche dans toute sa force. Je vais me justifier comme je l’ai mérité, en toute indépendance cl pureté de cnnscicuce. » Lorsque l'attentat de Charles X et compagnie eut soulevé la population parisienne et que la confiance publique m'eut placé à la tète de ce mouvement patriotique, ma première pensée, après la victoire, fut d’en tirer le meilleur parti pour la cause de la liberté de mon pays. Vous jugez bien qu'aucune combinaison personnelle ne pouvait entrer dans cette détermination. » La première condition dusentimcnl républicain étant de respecter la volonté générale, il m’était inleidit de proposer une constitution purement américaine, la meilleure de toutes à mes yeux. C'eut été méconnaître te vœu de la majorité, risquer des troubles civils, appeler la guerre étrangère. Si je me suis trompé, c’est du nioins contre mon inclination de tous les temps, et même, en me supposant une ambition vulgaire, contre ce qu'on appellerait mon intérêt actuel. » Un Irène populaire au nom de la souveraineté nationale, entouré Digitized by Google

 » d'institutions républicaines : voilà ce que nous avons cru pouvoir. Tel a été lo programme des barricades cl de l'IIôtel-de-Ville dont je me suis .ail l'interprète. » La Chambre des députés, représentant quatre-vingt mille électeurs, allait moins loin que nous; mais, d'accord avec l'opinion publique pour l' expulsion de la famille coupable, elle était, comme Paris et le reste de h France, pressée de rassurer toutes les inquiétudes et de savoir à quoi s'en tenir. » le pourrais me borner à vous dire que votre dynastie était dispersée, les uns à Rome, vous en Amérique, le duc de Heiclistad dans les mains autrichiennes; mais je dois à votre amitié ma pensée tout entière. » Le système napoléonien a été éclatant de gloire, mais empreint de despotisme , d'aristocratie cl de servitude ; cl s'il était encore une combinaison qui pût rendre ce fléau tolérable et presque populaire en /rance, ce serait un retour du régime impérial. D'ailleurs le lils de votre immense frère est devenu un prince autrichien , et vous savez ce qu'est le cabinet de Vienne. » Voilà, mon cher comte, et malgré mes sentiments personnels à votre égard , ce qui ne m'a pas permis de souhaiter le rétablissement d'un .rône dont les Cent-Jours avaient montré la constante tendance vers d'anciens errements. • Je connaissais à peine le duc d'Orléans. De vives inimitiés avaient existé entre son père et moi. 11 s'appelait Bourbon, et c'est un nom fâcheux ;■ mais ce nom même était, plus que le vôtre , plus que celui de la république, une garantie contre la guerre. Il m'a donc paru utile, dans les circonstances où nous étions, pour la paix du dedans et du dehors, que les diverses nuances d'opinions politiques, i l'exception du parti de Charles X, se réunissent sur celle combinaison. • Mon adhésion n'a pu être l'effet d'aucune prévention ou d'alfeclion antérieure. • C'est dans la sincérité de mon cœur que j'ai voulu avoir cette explication avec vous. Je ne vous dirai pas que tout se soit passé comme je l'aurais voulu ; mais je n'ai rien voulu taire de ce que j'ai fait en pleine liberté d'esprit et de volonté, aimant mieux mériter Digitized by Google

d'institutions républicaines : voilà ce que nous avons cru pouvoir. Tel a été le programme des barricades et de l'Hôtel-de-Ville dont je me suis fait l'interprète.

» La Chambre des députés, représentant quatre-vingt mille électeurs, allait moins loin que nous; mais, d'accord avec l'opinion publique pour l'expulsion de la famille coupable, elle était, comme Paris et le reste de la France, pressée de rassurer toutes les inquiétudes et de savoir à quoi s'en tenir.

» Je pourrais me borner à vous dire que votre dynastie était dispersée, les uns à Rome, vous en Amérique, le duc de Reichstad dans les mains autrichiennes; mais je dois à votre amitié ma pensée tout entière.

» Le système napoléonien a été éclatant de gloire, mais empreint de despotisme, d'aristocratie et de servitude; et s'il était encore une combinaison qui pût rendre ce fléau tolérable et presque populaire en France, ce serait un retour du régime impérial. D'ailleurs le fils de votre immense frère est devenu un prince autrichien, et vous savez ce qu'est le cabinet de Vienne.

» Voilà, mon cher comte, et malgré mes sentiments personnels à votre égard, ce qui ne m'a pas permis de souhaiter le rétablissement d'un trône dont les Cent-Jours avaient montré la constante tendance vers d'anciens errements.

» Je connaissais à peine le duc d'Orléans. De vives inimitiés avaient existé entre son père et moi. Il s'appelait Bourbon, et c'est un nom fâcheux; mais ce nom même était, plus que le vôtre, plus que celui de la république, une garantie contre la guerre. Il m'a donc paru utile, dans les circonstances où nous étions, pour la paix du dedans et du dehors, que les diverses nuances d'opinions politiques, à l'exception du parti de Charles X, se réunissent sur cette combinaison.

» Mon adhésion n'a pu être l'effet d'aucune prévention ou d'affection antérieure.

» C'est dans la sincérité de mon cœur que j'ai voulu avoir cette explication avec vous. Je ne vous dirai pas que tout se soit passé comme je l'aurais voulu; mais je n'ai rien voulu taire de ce que j'ai fait en pleine liberté d'esprit et de volonté, aimant mieux mériter

tOO • HISTOIRE j>ar tua franchise la conservation (le votre amitié que de la détruire par une apologie moins sincère. » Itecevcz, mon cher comte, l'hommage du respect, de la reconnaissance et nr l'affection que je vous ai voués, » LAFAYETTE. . Ce relus de Lafayette de servir les intérêts de Napoléon II était-il sincère? Tout le prouve. Cependant, dès les premiers mois de 1852, son nom se trouva gravement compromis dans une grande conspiration bonapartiste qui avait des ramifications au dehors. La police la déjoua, mais elle n'en tint jamais le véritable fil. Voici ce que c'était. On devait enlever le roi de Home, le proclamer empereur dans une ville de guerre de la frontière du Nord. Un certain nombre de membres des deux chambres, dont on avait l'assentiment, devaient se rendre auprès de lui et former provisoirement le noyau d une '■-^présentation nationale. Des émeutes fortement organisées devaient en même temps éclater à Paris, Lyon, Grenoble, Lille et sur d'autres points dont les garnisons étaient en partie gagnées. Pour ne pas donner l'éveil au pouvoir et masquer en tout état de cause la gravité de cette conspiration , on avait mis, comme chefs apparents, deux étrangers, un Polonais nommé Juba, un Italien du nom de Mirandoli. La conspiration en effet lut découverte : Juba et Mirandoli furent arrêtés. Des soupçons planèrent sur diverses personnes, notamment sur les généraux Lafayette, Lallemand, MM. I.cnnox, Belmontet, Sarrut et Briqueville, je crois; mais on ne put jamais réunir assez d'indices que pour faire le texte d'une accusation contre Lafayette. On n'osa pas. Digitized by Google

par ma franchise la conservation de votre amitié que de la détruire par une apologie moins sincère.

» Recevez, mon cher comte, l'hommage du respect, de la reconnaissance et de l'affection que je vous ai voués,

» LAFAYETTE. »

Ce refus de Lafayette de servir les intérêts de Napoléon II était-il sincère? Tout le prouve. Cependant, dès les premiers mois de 1832, son nom se trouva gravement compromis dans une grande conspiration bonapartiste qui avait des ramifications au dehors. La police la déjoua, mais elle n'en tint jamais le véritable fil. Voici ce que c'était. On devait enlever le roi de Rome, le proclamer empereur dans une ville de guerre de la frontière du Nord. Un certain nombre de membres des deux chambres, dont on avait l'assentiment, devaient se rendre auprès de lui et former provisoirement le noyau d'une représentation nationale. Des émeutes fortement organisées devaient en même temps éclater à Paris, Lyon, Grenoble, Lille et sur d'autres points dont les garnisons étaient en partie gagnées.

Pour ne pas donner l'éveil au pouvoir et masquer en tout état de cause la gravité de cette conspiration, on avait mis, comme chefs apparents, deux étrangers, un Polonais nommé Juba, un Italien du nom de Mirandoli. La conspiration en effet fut découverte : Juba et Mirandoli furent arrêtés. Des soupçons planèrent sur diverses personnes, notamment sur les généraux Lafayette, Lallemand, MM. Lennox, Belmontet, Sarrut et Briqueville, je crois; mais on ne put jamais réunir assez d'indices que pour faire le texte d'une accusation contre Lafayette. On n'osa pas.

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

£> K LA FAMILLE BONAPARTE. Vers ce même temps, 1 851 -32, un organe spécial surgit, du sein de la presse, au sentiment napoléonien. Le journal la Révolution de 1830, dont ies principes sévères et progressifs étaient à l'abri de toute suspicion, espérant que la continuation de la république napoléonienne faciliterait plus que tout le développement graduel des conséquences de la révolution de Juillet, que Louis-Philippe combattait alors systématiquement, défendit hautement les droits de Napoléon II et donna au sentiment napoléonien la consistance d'un parti. Les rédacteurs de ce journal partaient de ce principe vrai que le roi de llome étant, comme Napoléon lui-méme un fait purement révolutionnaire , il y aurait naturellement plus d'harmonie entre ce. fait et l'idée révolutionnaire triomphante qu'entre celte idée et Louis-Philippe, qui tenait par tous les bouts à la légitimité, c'est-à-dire au principe contre-révolutionnaire. Lue telle idée, vraie daus son principe, vraie dans ses conséquences, était si menaçante pour le trône de LouisPhilippe que des persécutions, des amendes, des manœuvres de police, ne tardèrent pas à étouffer une voix qui, mieux comprise alors de la France, lui eût probablement épargné un mécompte de plus '. 1 Le journal la He'wlulio u de 1830, qui, toujours le premier sur la brèche à la défense des intérêts du peuple, avait vu s'engloutir son cautionnement dans les coffres du fisc, était passé des mains de Jantes Fa/v, publiciste et économiste de premier ordre, président actuel du conseil de Genève, et député aux Etats, dans celles du comte de Leonox, descendant des auciens rois d'Ecosse. Il avait pour gérant, dans celle double phase, Antony Thouret, écrivain de mérite, d'on patriotisme ardenl, et qui, dans cette lutte pour les intérêts populaires, vit s'engloutir la majeure partie de sa fortune, passa de longs jours en prison, et ne recueillit le prix de ses sacrifices que 48 ans après, lorsque le département du Nord I honora du mandat de représentant à l'Assemblée nationale. Les autres rédacteurs du journal la ffrto/i//ion de 1830, honorés la plupart depuis les uns de mandats législatifs, les Digitized by Google

Vers ce même temps, 1831-32, un organe spécial surgit, du sein de la presse, au sentiment napoléonien. Le journal *la Révolution de* 1830, dont les principes sévères et progressifs étaient à l'abri de toute suspicion, espérant que la continuation de la république napoléonienne faciliterait plus que tout le développement graduel des conséquences de la révolution de Juillet, que Louis-Philippe combattait alors systématiquement, défendit hautement les droits de Napoléon II et donna au sentiment napoléonien la consistance d'un parti. Les rédacteurs de ce journal partaient de ce principe vrai que le roi de Rome étant, comme Napoléon lui-même un *fait purement révolutionnaire*, il y aurait naturellement plus d'harmonie entre ce fait et l'idée révolutionnaire triomphante qu'entre cette idée et Louis-Philippe, qui tenait par tous les bouts à la légitimité, c'est-à-dire au principe contre-révolutionnaire.

Une telle idée, vraie dans son principe, vraie dans ses conséquences, était si menaçante pour le trône de Louis-Philippe que des persécutions, des amendes, des manœuvres de police, ne tardèrent pas à étouffer une voix qui, mieux comprise alors de la France, lui eût probablement épargné un mécompte de plus [1].

[1] Le journal *la Révolution de* 1830, qui, toujours le premier sur la brèche à la défense des intérêts du peuple, avait vu s'engloutir son cautionnement dans les coffres du fisc, était passé des mains de James Fazy, publiciste et économiste de premier ordre, président actuel du conseil de Genève, et député aux Etats, dans celles du comte de Lennox, descendant des anciens rois d'Ecosse. Il avait pour gérant, dans cette double phase, Antony Thouret, écrivain de mérite, d'un patriotisme ardent, et qui, dans cette lutte pour les intérêts populaires, vit s'engloutir la majeure partie de sa fortune, passa de longs jours en prison, et ne recueillit le prix de ses sacrifices que 18 ans après, lorsque le département du Nord l'honora du mandat de représentant à l'Assemblée nationale. Les autres rédacteurs du journal *la Révolution de* 1830, honorés la plupart depuis les uns de mandats législatifs, les

102 H1STOIR Mais le germe était en terre, chaque soleil ajoutait à son développement. Tantôt du sein du parti démocratique s'élevaient des voix généreuses en faveur d'un nom qui, pour la démocratie, avait été un drapeau de gloire et pouvait bien être aussi un drapeau de liberté ; telles furent le comte de Lennox à la Révolution de- 1850, Germain Sarrut à la Tribune, Sarrans jeune au Courrier des Electeurs, l. Belmontet partout; j'en passe. Tantôt des dévouements partiels venaient jalonner de leur sang ou de leurs douleurs l'espace qui séparait le lieu d'nil où le présent clouait cette famille du pavois populaire que lui préparait 1 avenir. D'autres fois, par des conspirations enfouies dans les archives des parquets, le pouvoir, jetant sur les tentatives du parti bonapartiste le voile sombre d'un machiavélique silence, essayait de le faire croire mort pour le tuer ainsi moralement. Cependant le sentiment napoléonien se prononçait de jour en jour d'une manière plus nette et plus ferme. La nation n'avait pas oublié que la famille Bonaparte n avait été souveraine que par son droit à elle, ce droit souverain du peuple qu'avait refusé de reconnaître la branche aînée des Bourbons, et dont faisait fi la branche cadette. Ce fait rendu chaque jour plus évident faisait la force du parti bonapartiste. Aussi le gouvernement crut-il devoir l'endormir par une assez large concession : dans une fête nationale il voulut inaugurer la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme d'où 1 avait fait précipiter aulres partent» à la célébrité littéraire, ont su toujours rester fidèles aux principes généreux qu'ils défendaient alors. Aussi, l'auteur de celte histoire, leur collaborateur h cette époque, l'ami de la plupart d'entre eux depuis , et qu. a pu le. apprécier, se pla& ici h leur en rendre un éclatant témoignage. Digitized by Google

Mais le germe était en terre, chaque soleil ajoutait à son développement. Tantôt du sein du parti démocratique s'élevaient des voix généreuses en faveur d'un nom qui, pour la démocratie, avait été un drapeau de gloire et pouvait bien être aussi un drapeau de liberté ; telles furent le comte de Lennox à *la Révolution de* 1830, Germain Sarrut à *la Tribune*, Sarrans jeune au *Courrier des Electeurs*, L. Belmontet partout; j'en passe. Tantôt des dévouements partiels venaient jalonner de leur sang ou de leurs douleurs l'espace qui séparait le lieu d'exil où le présent clouait cette famille du pavois populaire que lui préparait l'avenir. D'autres fois, par des conspirations enfouies dans les archives des parquets, le pouvoir, jetant sur les tentatives du parti bonapartiste le voile sombre d'un machiavélique silence, essayait de le faire croire mort pour le tuer ainsi moralement.

Cependant le sentiment napoléonien se prononçait de jour en jour d'une manière plus nette et plus ferme. La nation n'avait pas oublié que la famille Bonaparte n'avait été souveraine que par son droit à elle, ce droit souverain du peuple qu'avait refusé de reconnaître la branche aînée des Bourbons, et dont faisait fi la branche cadette. Ce fait rendu chaque jour plus évident faisait la force du parti bonapartiste. Aussi le gouvernement crut-il devoir l'endormir par une assez large concession : dans une fête nationale il voulut inaugurer la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme d'où l'avait fait précipiter

autres parvenus à la célébrité littéraire, ont su toujours rester fidèles aux principes généreux qu'ils défendaient alors. Aussi, l'auteur de cette histoire, leur collaborateur à cette époque, l'ami de la plupart d'entre eux depuis, et qui a pu les apprécier, se plaît ici à leur en rendre un éclatant témoignage.

 dix-huit ans auparavant la rage insensée de l’Europe et des Bourbons. Mais cette concession ne servit qu’à faire saillir vec plus d’éclat l’injustice de l’ostracisme qui pesait sur les membres survivants de la famille Bonaparte. En effet, l'inauguration eut lieu en grande pompe le 28 juillet 4833, et le journal la Tribune ayant manifesté sa surprise de ne pas avoir vu un seul des membres de la famille Bonaparte secouer la poussière de l'exil et venir an grand soleil de Juillet réclamer une juste réparation, reçut de Joseph Bonaparte la lettre suivante, noble mélange de sentiments élevés et de respect pour les droits souverains de la nation. • Londres, 1" toûl 1833. » A M. LS BâoACTEUR EN CHEF DE LA TRIBUNE , » Monsieur, » J'ai lu dans voire journal du 29 juillet l'article où vous rendez compte de la solenuilé qui a eu lieu le 28 au pied de la colonne d'Austerlitz, à l’occasion de l'inauguration de la statue de l'empereur Napoléon. Vous allriliuez à des sentiments bien étranges l'absence de ses frères ; ignorez-vous donc qu’une loi inique1, dictée par les ennemis de la France à la branche aînée des Bourbons, les en exclut en haine du nom de Napoléon? Nous connaissez-vous d'autres crimes? Auriez-vous voulu qu’au mépris d'une loi que la majesté nationale n’a pas encore déchirée nous portassions les brandons de discorde dans notre pays au moment où il relève la statue de notre frère? Devonsnous désespérer de la justice nationale? Tout pour la nation fut la devise de notre frère : elle sera la nôtre. Nous n'avons rien à prétendre que de sa propre volonté. ’ Celait .A loi de proscription du 1 2 janvier 1816, confirmée le 23 août 1830, misée le 10 arril 1832, et définitivement abolie le 10 octobre 1848. Noua V >roni l'occasion plus loin de revenir avec déuil sur cette loi. Digitized by Google

dix-huit ans auparavant la rage insensée de l'Europe et des Bourbons. Mais cette concession ne servit qu'à faire saillir vec plus d'éclat l'injustice de l'ostracisme qui pesait sur les membres survivants de la famille Bonaparte.

En effet, l'inauguration eut lieu en grande pompe le 28 juillet 1833, et le journal *la Tribune* ayant manifesté sa surprise de ne pas avoir vu un seul des membres de la famille Bonaparte *secouer la poussière de l'exil et venir au grand soleil de Juillet réclamer une juste réparation*, reçut de Joseph Bonaparte la lettre suivante, noble mélange de sentiments élevés et de respect pour les droits souverains de la nation.

« Londres, 1er août 1833.

» A M. LE RÉDACTEUR EN CHEF DE LA TRIBUNE,

» Monsieur,

» J'ai lu dans votre journal du 29 juillet l'article où vous rendez compte de la solennité qui a eu lieu le 28 au pied de la colonne d'Austerlitz, à l'occasion de l'inauguration de la statue de l'empereur Napoléon. Vous attribuez à des sentiments bien étranges l'absence de ses frères; ignorez-vous donc qu'une loi *inique*[1], dictée par les ennemis de la France à la branche aînée des Bourbons, les en exclut en haine du nom de Napoléon? Nous connaissez-vous d'autres crimes? Auriez-vous voulu qu'au mépris d'une loi que *la majesté nationale n'a pas encore déchirée* nous portassions les brandons de discorde dans notre pays au moment où il relève la statue de notre frère? Devons-nous désespérer de la justice nationale? TOUT POUR LA NATION fut la devise de notre frère : elle sera la nôtre. Nous n'avons rien à prétendre que de sa propre volonté.

[1] C'était la loi de proscription du 12 janvier 1816, confirmée le 24 août 1830, revisée le 10 avril 1832, et définitivement abolie le 10 octobre 1848. Nous aurons l'occasion plus loin de revenir avec détail sur cette loi.

10* HISTOIRE • Au lieu de vous exprimer comme pourrait le faire une feuille ennemie, en déversant le lilâmc sur des patriotes proscrits qui errent dans les deux mondes, victimes des ennemis de leur pays, n'y aurait-il pas plus de courage et de justice de votre part, monsieur, à rappeler aux électeurs de la France que Napoléon eut une mère qui languit sur le sol étranger, sans qu'il soit possible à ses enfants de lui dire un dernier adieu; qu'elle partage avec trois générations de proches (soixante Français) les rigueurs d'un exil de vingt années. Ils n'ont d'autre crime que celui d'appartenir à l'homme dont le vceu national vient de relever la statue. Que les électeurs se fassent les interprètes de la France en imposant un mandat aussi populaire à leurs députés, et alors la famille de Napoléon rentrera dans ses foyers et se mitera aux masses d'ou elle est sortie, sans troubles et sans déchirement. Le nom de Napoléon ne sera jamais un drapeau de discorde civile: deux fois il s'éloigna de la France pour n'être pas un prétexte à ses malheurs. Telles sont les doctrines que Napoléon légua à sa famille; et c'est parce que le peuple français sait bien que sou prétendu despotisme ne fut qu'une dictature nécessitée par la guerre que lui firent ses ennemis que sa mémoire est restée populaire. Les étrangers abattirent sa statue ; les Français la relèvent. Est-il juste, est-il honorable pour la France que sa famille soit encore condamnée à maudire la protection étrangère et à entendre ses anciens ennemis mêmes reprocher aux Français l'injustice de sa proscription. » Votre affectionné concitoyen, » Joseph-Napoléox BONAPARTE. » Au milieu de* ces péripéties du sentiment napoléonien et un an auparavant (22 juillet -1852), élait mort l'héritier présomptif delà République impériale, aux grands jours de l'Empire, le roi de Rome. Le cancer politique qui avait rongé le cœur du père avait aussi rongé le cœur du fils, et cette mort qui brisa une destinée si belle à son aurore rappela involontairement ces mots mémorables répétés Digitized by Google

 souvent par Napoléon à Sainte-Hélène: Toutes les antipathies, tontes les sympathies qu'on témoignera pour mon fils n'auront qu'une bien faible influence sur son avenir. Je lui lègue mon nom et ma gloire : il n'a pas besoin d'autre héritage... si on LE LAISSE VIVRE1 l... Un moment désorientée par celte perte inattendue, l'idée napoléonienne essaya de jeter çà et là quelques ancres dans l'espoir de se remettre à flot au premier vent propice. Mais les membres de la famille Bonaparte, toujours aux prises avec le vent de la tempête politique qui les avait dispersés en 1 8 1 5, s'effaçaient dans les obscurités de l'exil ou s'éteignaient dans les profondeurs de la tombe. Ainsi, parexemple, l'cx-roi Joseph, le comte de Survilliers, s'était, comme on l'a vu, retiré en Amérique apres 181 S. A New-Jersey, un des Etats de l'Union où il avait fixé sa résidence, il avait obtenu, le 28 janvier 1817, l'autorisation d'acquérir des propriétés sans perdre son titre de citoyen français. Un juillet 1825, un nouvel acte de la législature de New-York lui avait concédé la même prérogative. Là sa maison avait été ouverte non-seulement aux Français de toute condition que la perte de leur fortune ou les proscriptions politiques conduisaient dans les Etats de l'Union, mais encore à tout ce qui avait partagé la gloire ou les revers des armées françaises, Polonais, Italiens, Espagnols, etc. Sa généreuse hospitalité n'avait connu de bornes que sa fortune. Après dix-sept ans de séjour, en juillet 1852, il était parti d'Amérique pour voir le fils de Napoléon , le roi de Rome, au moment de sa majorité ; mais la première nou* Voir à ce sujet une lettre do docteur Antomarchi, médecin do Napoléon à Soi nie- Hél eue dans la Tribune du 7 janvier 1831. U Digitized by Google

souvent par Napoléon à Sainte-Hélène : *Toutes les antipathies, toutes les sympathies qu'on témoignera pour mon fils n'auront qu'une bien faible influence sur son avenir. Je lui lègue mon nom et ma gloire : il n'a pas besoin d'autre héritage...* SI ON LE LAISSE VIVRE[1] !...

Un moment désorientée par cette perte inattendue, l'idée napoléonienne essaya de jeter çà et là quelques ancres dans l'espoir de se remettre à flot au premier vent propice. Mais les membres de la famille Bonaparte, toujours aux prises avec le vent de la tempête politique qui les avait dispersés en 1815, s'effaçaient dans les obscurités de l'exil ou s'éteignaient dans les profondeurs de la tombe. Ainsi, par exemple, l'ex-roi Joseph, le comte de Survilliers, s'était, comme on l'a vu, retiré en Amérique après 1815. A New-Jersey, un des Etats de l'Union où il avait fixé sa résidence, il avait obtenu, le 28 janvier 1817, l'autorisation d'acquérir des propriétés sans perdre son titre de citoyen français. En juillet 1825, un nouvel acte de la législature de New-York lui avait concédé la même prérogative. Là sa maison avait été ouverte non-seulement aux Français de toute condition que la perte de leur fortune ou les proscriptions politiques conduisaient dans les Etats de l'Union, mais encore à tout ce qui avait partagé la gloire ou les revers des armées françaises, Polonais, Italiens, Espagnols, etc. Sa généreuse hospitalité n'avait connu de bornes que sa fortune.

Après dix-sept ans de séjour, en juillet 1832, il était parti d'Amérique pour voir le fils de Napoléon, le roi de Rome, au moment de sa majorité ; mais la première nou-

[1] Voir à ce sujet une lettre du docteur Antomarchi, médecin de Napoléon à Sainte-Hélène dans *la Tribune* du 7 janvier 1831.

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

HISTOIRE IWt \. lie qu'il avait apprise en arrivant à Liverpool avait été la mort de son neveu, l'A.styanax français. Aux termes des sénatus-consulle de l'an xii et de l'an xm, qui, à défaut de descendance mâle de Napoléon, conféraient l'hérédité de la dignité impériale à ses descendants mâles et à ceux de Louis, son frère, la mort du roi de Rome lui avait laissé de graves devoirs éventuels à remplir. Il était resté en Angleterre jusqu'en 1835, parcourant les divers comtés du royaume, y étudiant l'esprit de ses lois, le mécanisme de ses institutions. De retour à Philadelphie, celte meme année, il avait été rappelé en 1836 en Europe par la mort de sa mère; en 1839 par la mort du cardinal Fesch. A cette dernière époque, ayant obtenu avec peine la permission de résider en Toscane, il s'était établi à Florence qu'il avait habitée avec toute sa famille jusqu'à sa mort (7 avril 1843) '. Les autres membres de la famille Bonaparte, alors survivants, sans cesser de faire des vœux pour le bonheur de la Fiance, altendaient, dans une noble résignation, la fin de l'oslracisme qui pesait sur eux. Ainsi, la chaine traditionnelle de l'idée napoléonienne, brisée pendant quelques années dans les faits, semblait ne plus devoir être renouée. Il n'en était rien cependant. Sur les bords du lac de Constance, à Arenemberg en Suisse, vivait la famille de l'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte. En 1804, lors de l'avènement à l'empire de 4 Comme d'autres membres de sa famille, Joseph s'élaii aus«i occupe- de littérature. On a de lui : 1® Mai ri a ou la Villageois* da Moni-Cmis. Honnerat, 4789. 2* Odes. Vienne, janvier 1813. Digitized by Google

ut LA FAMILLE HONAPAHIE. 407 Napoléon, la question d'hérédité, réglée par le sénatuseonsulte du 28 floréal an ni, confirmée par celui du 5 frimaire an xm, avait été soumise à l'acceptation du peuple. Quatre millions de votes en avaient sanctionné les dispositions. L'hérédité avait été reconnue par ordre de primogéniluredans les descendants mâles de Napoléon, de Joseph et de Louis. Le premier était mort ainsi que l'héritier présomptif, le roi de Home. Le second étant mort aussi sans laisser de descendants mâles , l'héritage direct était, d'après les lois de l'Empire , dévolu aux fils de Louis. Les deux aînés Napoléon-Charles et NapoléonLouis étant décédés, le premier à La Haye, le 3 mars 1807 ; le second, à Forli, le 47 mars 1831 ; le troisième, Louis-Napoléon, se trouvait, d'après ces mêmes lois, héritier présomptif. Après la double abdication de Napoléon et les changements que les évènements avaient traînés à leur suite, ces lois dynastiques étaient devenues, il est vrai, une lettre à peu près morte; mais le suffrage du peuple devait plus tard leur donner une signification. Du reste quelques mots sur ce sénatus-consulte organique de l'an xn prouveront sans peine qu'en lui donnant plus tard une signification telle quelle le peuple français risquait d'autant moins de se déjuger que c'est la seule loi dynastique qui ait proclamé le grand principe de la souveraineté populaire En effet, ce fut par ce même sénatus-consulte du 28 floréal an xii, que l'acte solennel de souveraineté nationale fut soumis à la sanction du peuple français. Cet acte était la destitution définitive donnée aux Bourbons par la nation, seule souver^ue, seule dispensatrice de la souvtrmtœtt. Digitized by Google

Napoléon, la question d'hérédité, réglée par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII, confirmée par celui du 5 frimaire an XIII, avait été soumise à l'acceptation du peuple. Quatre millions de votes en avaient sanctionné les dispositions. L'hérédité avait été reconnue par ordre de primogéniture dans les descendants mâles de Napoléon, de Joseph et de Louis. Le premier était mort ainsi que l'héritier présomptif, le roi de Rome. Le second étant mort aussi sans laisser de descendants mâles, l'héritage direct était, d'après les lois de l'Empire, dévolu aux fils de Louis. Les deux aînés Napoléon-Charles et Napoléon-Louis étant décédés, le premier à La Haye, le 5 mars 1807; le second, à Forli, le 17 mars 1831; le troisième, Louis-Napoléon, se trouvait, d'après ces mêmes lois, héritier présomptif. Après la double abdication de Napoléon et les changements que les évènements avaient traînés à leur suite, ces lois dynastiques étaient devenues, il est vrai, une lettre à peu près morte; mais le suffrage du peuple devait plus tard leur donner une signification.

Du reste quelques mots sur ce sénatus-consulte organique de l'an XII prouveront sans peine qu'en lui donnant plus tard une signification telle quelle le peuple français risquait d'autant moins de se déjuger que c'est la seule loi dynastique qui ait proclamé le grand principe de la souveraineté populaire

En effet, ce fut par ce même sénatus-consulte du 28 floréal an XII, que l'acte solennel de souveraineté nationale fut soumis à la sanction du peuple français. Cet acte était la destitution définitive donnée aux Bourbons par la nation, *seule souveraine, seule dispensatrice de la souveraineté.*

i os HISTOIRE Voici le résultat du dépouillement des votes qui consacrèrent la légitimité de la république impériale et les droits do Napoléon à l'empire. Votants 5,524,234. Majorité absolue 4,762,128. Contre 2,579. l'our . 5,521,675. Le même sénatus-consulle assurait les droits d'hérédité que la dynastie impériale pourrait invoquer en jusliücation de ses prétendances bien ou mal fondées. Voici les articles où ces droits sont consignés. « Aivr. 3. — La dignité impériale est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime, de Napoléon Bonaparte, do mêle en mâle, par ordre de prlmngéiiilure cl à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance. » Aaï. A. — Napoléon Uonaparle peut adopter les enfants ou petits-enfants de scs frères, pourvu qu'ils aient atteint l'âge de dix-huit ans accomplis. » Art. 5. — A défaut d'héritier naturel et légitime ou d'héritier adoptif de Napoléon Uonaparle, la dignité impériale est dévolue et déférée à Joseph Bonaparte et à ses descendants naturels et légitimes, par ordre de priniogéuilurc et de mâle en mâle, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance. » Aiit. G. — A défaut de Joseph Bonaparte et de ses descendants mâles, la dignité impériale est dévolue et déférée à Louis Bonaparte et à ses descendants naturels et légitimes, par ordre de primogénilure et Je mâle en mâle, à l'exclusion des femmes et de leur descendance. » Art. 7. — A défaut d'héritier naturel et légitime ou d'héritier adoptif de Napoléon Bonaparte: " A défaut d'héritiers naturels et légitimes de Joseph Bonaparte et de scs descendants mâles, de Louis Bonaparte cl de ses descendants mâles; » Un sénatus-consulte organique, proposé au sénat par les tita— Digitized by Google

Voici le résultat du dépouillement des votes qui consacrèrent la légitimité de la république impériale et les droits de Napoléon à l'empire.

Votants.	3,524,254.
Majorité absolue.	1,762,128.
Contre	2,579.
Pour.	3,521,675.

Le même sénatus-consulte assurait les droits d'hérédité que la dynastie impériale pourrait invoquer en justification de ses prétendances bien ou mal fondées.

Voici les articles où ces droits sont consignés.

« ART. 3. — La dignité impériale est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime, de Napoléon Bonaparte, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

» ART. 4. — Napoléon Bonaparte peut adopter les enfants ou petits-enfants de ses frères, pourvu qu'ils aient atteint l'âge de dix-huit ans accomplis.

» ART. 5. — A défaut d'héritier naturel et légitime ou d'héritier adoptif de Napoléon Bonaparte, la dignité impériale est dévolue et déférée à Joseph Bonaparte et à ses descendants naturels et légitimes, par ordre de primogéniture et de mâle en mâle, à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

» ART. 6. — A défaut de Joseph Bonaparte et de ses descendants mâles, la dignité impériale est dévolue et déférée à Louis Bonaparte et à ses descendants naturels et légitimes, par ordre de primogéniture et de mâle en mâle, à l'exclusion des femmes et de leur descendance.

» ART. 7. — A défaut d'héritier naturel et légitime ou d'héritier adoptif de Napoléon Bonaparte;

» A défaut d'héritiers naturels et légitimes de Joseph Bonaparte et de ses descendants mâles, de Louis Bonaparte et de ses descendants mâles;

» Un sénatus-consulte organique, proposé au sénat par les titu-

DE LA FAMILLE BONAPARTE, laires des grandes dignités de l'Empire et soumis à l'acceptation du peuple, nomme l'empereur et règle dans sa famille l'ordre de l'hérédité de mâle en mâle , à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance. » Ainsi la souveraineté du peuple était toujours consacrée comme principe fondamental du gouvernement impérial. La sanction nalionale constituait en dernier ressort. Ni les Roui'lions de la branche aînée, ni les Bourbons de la branche cadette n'ont osé reconnaître et proclamer ce principe. Quoi qu'il en soit, Louis-Napoléon, le noble proscrit à qui la justice, populaire devait rendre plus qu'une patrie lorsqu'au souffle de la réforme se serait écroulé le trône de Louis-Philippe, Louis-Napoléon Bonaparte était né à Paris, au milieu des pompes impériales, le 20 avril t808. Inscrit le premier sur le registre de fîimille destiné aux enfants de la famille impériale et confié au Sénat, il fut baptisé au palais de Fontainebleau en 1811, par le cardinaL Fcsch, ayant pour parrain l'empereur Napoléon, pour marraine l'impératrice Marie-Louise, et pour témoins de son initiation à la vie chrétienne toutes les gloires de l'empire. Quatre ans après, sous les yeux de sa mère, la reine llortense, élevé par un des meilleurs professeurs de l'université de Paris et par un colonel d'artillerie de la vieille-garde, il grandissait dans l'exil et l'adverse fortune '. 1 11 eut pour premier maître le célèbre helléniste M. Ilase , qui lui apprit les longues anciennes. M. Lebas, (ils du conventionnel, professeur à l'athénée de Paris et maître de conférences à l'école normale, fut chargé de la direction de ses études classiques. Il suivit en même temps uu cours de chimie et de physique sous les leçons d'un Fraoçais fort distingué, qui dirigeait une manufacture dans ce pays, M. Gastard, et en cure tous les cours du gvinuase d'Augsbourg. Il fit ses humanités grecques et latines en Allemagne. Digitized by Google

HO HISTOIRE A l’exil il dut un esprit à la fois réfléchi et aventureux; à l’adverse fortune il dut un cœur fort et une âme sympathique; à l’un et à l’autre de la simplicité dansles goûts, de la sobriété dans les habitudes, l’amour du travail, la haine de la contrainte, et enfin de la sagesse dans les affaires, de l’audace dans le plaisir, du calme dans le danger et du sang-froid partout. Tels furent , alors et depuis les traits saillants du caractère de Louis-Napoléon. 11 avait vingt-deux ans lorsque éclata la révolution de juillet. Un goût vif pour la profession des armes l’avait porté, jeune encore, à se former aux manœuvres militaires. Un régiment badois en garnison à Constance lui en fournit les moyens. Son aptitude y fut remarquée et lui valut son admission au camp de Tboun, réuni chaque année pour l'instruction des officiers de génie et d’artillerie de la Suisse. Là, tireur habile, excellent cavalier, bivouaquant et mangeant avec les soldats le pain de munition, le sac sur le dos, la brouette ou le compas à la main, il partagea toutes les fatigues de ce rude apprentissage du métier de la guerre. Lorsque, si profondément remuée par le contre-coup de la révolution de 1830, l’Italie essaya, une fois encore, de secouer frémissante scs fers séculaires, son frère et lui se rangèrent sous les drapeaux des indépendants dont ils partagèrent jusqu’à la fin les succès et les revers. L’aîné, Napoléon-Louis, trouva la mort à Forli ; le second, LouisNapoléon, tomba malade à Ancône. Cette dette généreusement payée à la cause de la liberté lui valut un prix glorieux, la confiance d’un peuple opprimé.
Digitized by Google

A l'exil il dut un esprit à la fois réfléchi et aventureux; à l'adverse fortune il dut un cœur fort et une âme sympathique; à l'un et à l'autre de la simplicité dans les goûts, de la sobriété dans les habitudes, l'amour du travail, la haine de la contrainte, et enfin de la sagesse dans les affaires, de l'audace dans le plaisir, du calme dans le danger et du sang-froid partout. Tels furent alors et depuis les traits saillants du caractère de Louis-Napoléon.

Il avait vingt-deux ans lorsque éclata la révolution de juillet. Un goût vif pour la profession des armes l'avait porté, jeune encore, à se former aux manœuvres militaires. Un régiment badois en garnison à Constance lui en fournit les moyens. Son aptitude y fut remarquée et lui valut son admission au camp de Thoun, réuni chaque année pour l'instruction des officiers de génie et d'artillerie de la Suisse. Là, tireur habile, excellent cavalier, bivouaquant et mangeant avec les soldats le pain de munition, le sac sur le dos, la brouette ou le compas à la main, il partagea toutes les fatigues de ce rude apprentissage du métier de la guerre.

Lorsque, si profondément remuée par le contre-coup de la révolution de 1830, l'Italie essaya, une fois encore, de secouer frémissante ses fers séculaires, son frère et lui se rangèrent sous les drapeaux des indépendants dont ils partagèrent jusqu'à la fin les succès et les revers. L'aîné, Napoléon-Louis, trouva la mort à Forli; le second, Louis-Napoléon, tomba malade à Ancône.

Cette dette généreusement payée à la cause de la liberté lui valut un prix glorieux, la confiance d'un peuple opprimé.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Pendant l'insurrection polonaise, en août 1831, une députation secrète de Polonais lui fut envoyée de Varsovie pour lui i/ffrir la couronne de Pologne en se mettant à la tête de la nation en armes. Voici un passage de la lettre des chefs polonais : « .... A qui la direction de noire entreprise pourrait-elle mieux être confiée qu'au neveu du plus grand capitaine de tous les siècles? Un jeune Bonaparte, apparaissant sur nos plages le drapeau tricolore à la main, produirait un effet moral dont les suites sont incatculaldes. Allez donc, jeune héros, espoir de notre patrie; confiez à des flots qui connaîtront votre nom la fortune de César, et, ce qui vaut mieux, les destinées de la liberté. Vous aurez la reconnaissance d'un grand peuple opprimé cl l'admiration de l'univers. — 28 août 1831 . . Le général KNIAZEWIEZ. • Le comte PLATEB , etc. » Persuadé que son uom de Napoléon Bonaparte porterait ombrage aux cours de l'Europe et déciderait de la part du gouvernement français l'abandon de la Pologne, qu'un hypocrite intérêt feignait encore de vouloir soutenir, le prince se condamna avec douleur à refuser cette honorable mission. — « Vous m'offrez la couronne des Jagollons, » répondit-il, mais ce serait couronner un fait révolution» naire et vous mettre ainsi au ban de l'Europe monar■* chique I Je servirai plus efficacement la sainte cause » de lu Pologne en combattant à vos cèles comme volon* taire. » En effet, il se disposait à partir en cette qualité lorsque la chute de Varsovie rendit ,?on dévouement inutile. La cause de la liberté à peu près étouffée partout sous . les roues «Les canons impériaux au royaux , il ne resta à Digitized by Google

Pendant l'insurrection polonaise, en août 1831, une députation secrète de Polonais lui fut envoyée de Varsovie pour lui offrir la couronne de Pologne en se mettant à la tête de la nation en armes. Voici un passage de la lettre des chefs polonais :

« .... A qui la direction de notre entreprise pourrait-elle mieux être confiée qu'au neveu du plus grand capitaine de tous les siècles? Un jeune Bonaparte, apparaissant sur nos plages le drapeau tricolore à la main, produirait un effet moral dont les suites sont incalculables. Allez donc, jeune héros, espoir de notre patrie; confiez à des flots qui connaîtront votre nom la fortune de César, et, ce qui vaut mieux, les destinées de la liberté. Vous aurez la reconnaissance d'un grand peuple opprimé et l'admiration de l'univers. — 28 août 1831.

» Le général KNIAZEWIEZ,

» Le comte PLATER, etc. »

Persuadé que son nom de Napoléon Bonaparte porterait ombrage aux cours de l'Europe et déciderait de la part du gouvernement français l'abandon de la Pologne, qu'un hypocrite intérêt feignait encore de vouloir soutenir, le prince se condamna avec douleur à refuser cette honorable mission. — « Vous m'offrez la couronne des Jagellons, » répondit-il, mais ce serait couronner un fait révolution- » naire et vous mettre ainsi au ban de l'Europe monar- » chique! Je servirai plus efficacement la sainte cause » de la Pologne en combattant à vos côtés comme volon- » taire. » En effet, il se disposait à partir en cette qualité lorsque la chute de Varsovie rendit son dévouement inutile.

La cause de la liberté à peu près étouffée partout sous les roues des canons impériaux ou royaux, il ne resta à

H IST 0 1 n & ^ouis- Napoléon qu'à solliciter l’honneur de servir 1| France, sa patrie. 11 écrivit dans ce sens à Louis-l’hilippe. Sa lettre, dans laquelle il reconnaissait le roi comme représentant de la grande nation, resta sans réponse. 11 réclama noblement alors le titre de citoyen français dont l’avait dépouillé la loi réactionnaire de 1816, et que le gouvernement du drapeau tricolore ne pouvait lui enlever sans violation de son principe : môme déni de justice. Il ne put môme obtenir l’autorisation de résider en France. 11 y vint cependant, et voici à quelle occasion Nous empruntons l’intéressant récit de son voyage et de son séjour à Paris à une lettre de M. L. llcimontet, insérée dans le Courrier de l Europe, sous la date du 9 octobre 1851. « Compromis dans les affaires d’Italie où il avait combattu avec son frère pour le triomphe de la liberté, après avoir reçu les derniers soupirs de ce frère chéri, vu périr par les trahisons de la diplomatie une cause qu’attendaient les succès les plus certains, poursuivi comme uue hôte fauve parla police autrichienne et papale, Louis-Napoléon n’échappa à tous les dangers, à tous les pièges multipliés autour de lui qu’à la faveur d’un déguisement qu’il quitta sur les» frontières de France, l’unique asyle ouvert à sa fuite, quoiqu’il y fût mis hors la loi par une loi barbare de 1816. » Il traversa l’Italie habillé en domestique, sur le siège de la voiture de sa malheureuse mère placée entre le cercueil d’un premier fils et les dangers de l’autre, et forcée de comprimer son profond désespoir pour ne songer qu’au salut de l’unique fils qui lui restait. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPART E. J13 * Ils entrèreut en France par le pont du Var; sous la protection d'un passe- port anglais, ils traversèrent rapidement le midi de la France pour se rendre en Angleterre. » Après tant de fatigues et de tourments, inconsolable de la perte de son frère et des malheurs de la liberté en Italie, après tant d'émotions pénibles, le jeune prince tomba dangereusement malade. » Obligée de s'arrêter à Paris pour donner à son fils les secours les plus efficaces, M" la duchesse de Saint-Leu écrivit à l'instant au roi pour Fui annoncer son arrivée» que la police ne soupçonnait même pas. L'ignorance du gouvernement à ce sujet était même si complète que, le jour où le roi reçut la lettre de la duchesse, M. Sébastian}, ministre des affaires étrangères, lui avait dit, en plein conseil : « Sire, j'ai des nouvelles positives de la duchesse, » mes gens m'écrivent qu'elle vient de débarquer à t Corfou. » » M. Casimir Périer, le seul membre du cabinet à qui l'on confia le secret d'une présence à laquelle on ne s'attendait pas, se présenta au nom du roi chez l'auguste proscrite; la duchesse lui dit : « M. le ministre, je suis mère, » je n'avais qu'un moyen de salut pour mon fils, je l'ai » pris; je suis venue en France. Je sais qu'une loi de « mort est entre vos mains contre nous; vous êtes dans » votre droit : faites en usage. » » Le ministre répondit par des protestations amicales qu'il devait bientôt démentir. Un séjour d'une semaine fut accordé pour le rétablissement de la santé du prince, sous la condition expresse du plus strict incognito et du silence le plus absolu. Le secret fut religieusement gardé 15 Digitized by Google

» Ils entrèrent en France par le pont du Var; sous la protection d'un passe-port anglais, ils traversèrent rapidement le midi de la France pour se rendre en Angleterre.

» Après tant de fatigues et de tourments, inconsolable de la perte de son frère et des malheurs de la liberté en Italie, après tant d'émotions pénibles, le jeune prince tomba dangereusement malade.

» Obligée de s'arrêter à Paris pour donner à son fils les secours les plus efficaces, Mme la duchesse de Saint-Leu écrivit à l'instant au roi pour lui annoncer son arrivée que la police ne soupçonnait même pas. L'ignorance du gouvernement à ce sujet était même si complète que, le jour où le roi reçut la lettre de la duchesse, M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères, lui avait dit, en plein conseil : « Sire, j'ai des nouvelles positives de la duchesse, » mes gens m'écrivent qu'elle vient de débarquer à » Corfou. »

» M. Casimir Périer, le seul membre du cabinet à qui l'on confia le secret d'une présence à laquelle on ne s'attendait pas, se présenta au nom du roi chez l'auguste proscrite; la duchesse lui dit : « M. le ministre, je suis mère, » je n'avais qu'un moyen de salut pour mon fils, je l'ai » pris; je suis venue en France. Je sais qu'une loi de » mort est entre vos mains contre nous; vous êtes dans » votre droit : faites en usage. »

» Le ministre répondit par des protestations amicales qu'il devait bientôt démentir. Un séjour d'une semaine fut accordé pour le rétablissement de la santé du prince, sous la condition expresse du plus strict incognito et du silence le plus absolu. Le secret fut religieusement gardé

 par les deux proscrits; quelques indiscrétions le révélèrent aux journaux : tout le monde le sut. » La scène changea bientôt. On était au 5 mai. La colonne Vendôme fut couverte de fleurs. Le peuple sympathisa vivement avec des souvenirs glorieux. Le pouvoir en fut alarmé. La colonne fut deshéritée des hommages populaires. Delà des troubles à la place Vendôme. La présence des nobles proscrits pouvait devenir alarmante; des cris en l'honneur du grand capitaine retentissaient jusqu'aux oreilles du prince alité, logé à cinquante pas de la colonne. Le peuple s'irritait de plus en plus des insultes faites au monument national : on se souvenait de Napoléon » Troublé par de vives inquiétudes, M. Casimir Perrier supplia la duchesse de partir à l'instant : le prince était couvert de sangsues, la fièvre ne le quittait pas; cependant il fallut partir. Le malade, emmailloté pour ainsi dire dans. sa voiture, se mit en route avec la fièvre. Le lendemain commencèrent les charges de cavalerie autour de la colonne. » A ces charges, qui avaient révélé à la France que le sentiment napoléonien vivait encore, succédèrent des procès, aux procès des cachots, tout l'attirail de l'oppression. En proie à une irritation vive, le parti bonapartiste jeta à l'air quelques mots de colère et de blâme contre certaines notabilités de l'empire devenues ardents persécuteurs du sentiment populaire. On rappela entre autres choses que Napoléon avait dit de ses illustres compagnons : N'oubliez pas que l'intcrèt de votre gloire est d'être fidèles à ma mémoire et à mon nom, hors de là il n'est pour vous que honte ET DESHONNEUR.
Digitized by Google

par les deux proscrits; quelques indiscrétions le révélèrent aux journaux : tout le monde le sut.

» La scène changea bientôt. On était au 5 mai. La colonne Vendôme fut couverte de fleurs. Le peuple sympathisa vivement avec des souvenirs glorieux. Le pouvoir en fut alarmé. La colonne fut deshéritée des hommages populaires. Delà des troubles à la place Vendôme. La présence des nobles proscrits pouvait devenir alarmante; des cris en l'honneur du grand capitaine retentissaient jusqu'aux oreilles du prince alité, logé à cinquante pas de la colonne. Le peuple s'irritait de plus en plus des insultes faites au monument national : on se souvenait de Napoléon....

» Troublé par de vives inquiétudes, M. Casimir Perrier supplia la duchesse de partir à l'instant : le prince était couvert de sangsues, la fièvre ne le quittait pas; cependant il fallut partir. Le malade, emmailloté pour ainsi dire dans sa voiture, se mit en route avec la fièvre. Le lendemain commencèrent les charges de cavalerie autour de la colonne. »

A ces charges, qui avaient révélé à la France que le sentiment napoléonien vivait encore, succédèrent des procès, aux procès des cachots, tout l'attirail de l'oppression. En proie à une irritation vive, le parti bonapartiste jeta à l'air quelques mots de colère et de blâme contre certaines notabilités de l'empire devenues ardents persécuteurs du sentiment populaire. On rappela entre autres choses que Napoléon avait dit de ses illustres compagnons : *N'oubliez pas que l'intérêt de votre gloire est d'être fidèles à ma mémoire et à mon nom, hors de là il n'est pour vous que* HONTE ET DESHONNEUR.

 Rappeler de tels mots c'était lancer dans les hautes régions du pouvoir un stygmate brûlant qui, de luimême, s'imprimerait sur plus d'un front. Ce fut ce qui arriva. De là une ardente et vive polémique qui, commencée dans la presse, se termina par un duel. Quelques circonstances rendirent même ce duel célèbre : la part directe et indirecte à la fois qu'y prit Louis-Napoléon, sa cause et quelques mots mémorables d'Armand Carrela rédacteur en chef du National et témoin du champion bonapartiste. Voici dans quelles circonstances il eut lien. Joseph Bonaparte avait envoyé de Londres, pour être mise en loterie, et le produit en être consacré au profit des prisonniers patriotes, la croix que l'empereur portait pendant la campagne d'Austerlitz. Louis-Napoléon avait envoyé, pour le compte de ces mêmes détenus, qu'il appelait la légion sacrée de la patrie, un magnifique sabre. Le peu de concours que rencontra cette œuvre d'humanité de la part de quelques notabilités de l'empire, fut généralement remarqué, et dans un feuilleton de la Tribune , M. L. Belmontet appela l'indignation publique sur les défections des hommes de l'empire qui, reniant leur passé, se faisaient les persécuteurs de la révolution populaire. Le général Jacqueminot, commandant-général de la garde nationale, et comme chef de l'état-major, vit un outrage dans cet article et en demanda raison à son auteur. Louis - Napoléon , du lieu d'exil où il était, écrivit à M. Belmontet qu'il regrettait profondément de ne pouvoir mettre le pied sur la terre de France pour lui servir de témoin. A défaut de l'illustre exilé , ses deux témoins -Otgitized by Google

Rappeler de tels mots c'était lancer dans les hautes régions du pouvoir un stygmate brûlant qui, de lui-même, s'imprimerait sur plus d'un front. Ce fut ce qui arriva. De là une ardente et vive polémique qui, commencée dans la presse, se termina par un duel. Quelques circonstances rendirent même ce duel célèbre : la part directe et indirecte à la fois qu'y prit Louis-Napoléon, sa cause et quelques mots mémorables d'Armand Carrel, rédacteur en chef du *National* et témoin du champion bonapartiste.

Voici dans quelles circonstances il eut lieu.

Joseph Bonaparte avait envoyé de Londres, pour être mise en loterie, et le produit en être consacré au profit des *prisonniers patriotes*, la croix que l'empereur portait pendant la campagne d'Austerlitz. Louis-Napoléon avait envoyé, pour le compte de ces mêmes détenus, qu'il appelait *la légion sacrée de la patrie*, un magnifique sabre. Le peu de concours que rencontra cette œuvre d'humanité de la part de quelques notabilités de l'empire, fut généralement remarqué, et dans un feuilleton de *la Tribune*, M. L. Belmontet appela l'indignation publique sur les défections des hommes de l'empire qui, reniant leur passé, se faisaient les persécuteurs de la révolution populaire.

Le général Jacqueminot, commandant-général de la garde nationale, et comme chef de l'état-major, vit un outrage dans cet article et en demanda raison à son auteur. Louis-Napoléon, du lieu d'exil où il était, écrivit à M. Belmontet qu'il regrettait profondément de ne pouvoir mettre le pied sur la terre de France pour lui servir de témoin. A défaut de l'illustre exilé, ses deux témoins

516 HISTOIRE furent MM. Armand Carrel et de Briqueville. Le général Gourgaud cl un autre furent ceux du général Jacqueminol. Le duel eut lieu : le général Jacqueminot fut légcremen' atteint d'une balle, et ce fut au retour de cette affaire, où M. Belmonlet avait déclaré qu'il se battait pour la mémoire de l'empereur , qu'Armand Carrel lui dit ces mots remarquables : Votre causées t celte qui a le plus d'avenir. Le nom de l'empereur est une force immense, l'emplover au DÉVELOPPEMENT DES IDÉES DÉMOCRATIQUES , C'EST UNE MISSION sublime. Les Bonapartes ont l'Europe plébéienne dans la MAIN s'ils SAVENT LA COMPRENDRE. Pendanl ce temps, forcé de fuir une patrie où le prestige d'un nom et les souvenirs glorieux qui s'y rattachaient avaient paru trop dangereux au roi régnant, Louis-Napoléon, toujours banni, toujours proscrit, se réfugia en Angleterre. 11 en parcourut pendant quelque temps les divers comtés, étudiant les lois de ce pays et leur esprit, ses institutions et leur mécanisme, les causes de sa puissance commerciale et ses progrès, dans l'espoir de pouvoir utiliser un jour, au profit de la France, ses graves études. De retour en Suisse après quelques mois de séjour dans la Grande-Bretagne, il y étudia, dans le même but, la puissante constitution militaire de ce pays, et, sous l'impression de ces sérieux travaux de l'esprit, il publia successivement divers ouvrages qui, la plupart, annoncent un beau talent de penseur et d'écrivain '. 4 Voici uce liste «le ses principaux ouvrages. 2e Réver iss politiques, suivies d'un projet de Constitution élabore eu vue du retour en France de son cousin, le roi de Rome* — 1832. — Celte constitution est au moins aussi démocratique que celle de 1848. 2° Drux m

Ü7 DE LA FAHILl ||CN A PA RTE. Voici le jugement qu'avait porté Armand Carrel, rédacteur en chef du National, sur quelques-unes de ses œuvres. « Les ouvrages de Louis-Napoléon Bonaparte, dit-il, » annoncent une bonne tête et un noble caractère. Il y a » de profonds aperçus qui dénotent de sérieuses études » du mal social moderne et une grande intelligence des » temps nouveaux. » Pour donner plus d'éclat à l'hospitalité que LouisNapoléon payait si bien en talent et en œuvres d'utilité publique, le gouvernement helvétique lui décerna le titre honorifique de citoyen de la Suisse. Cette qualité n'entnuinait pas la naturalisation. C'était une pure marque d'houneur, déférée deux fois déjà à deux grands personnages politiques : une fois au maréchal Ney , lors de l'acte de médiation ; une autre fois au prince de Melternich, par l'aristocratie de Berne. Peu après, en 1834, 3* Cuuéidérations politiques et militaires sur la Suisse. 1833. —Cet ouvrage valut à sou auteur le litre honorifique de citoyen de la Suisse et le grade de capitaine dans le régiment d'artillerie de Berne. A" Manuel d' Artillerie. 1836. — D'après le rapport des ofticiers d'artillerie les plus compétents, c'est le meilleur traité qui existe. (Voir dans le Spectateur mili taire un article sur le Manuel. Le compte rendu en est attribué au général Pelel.) 3» Des Idées napoléoniennes. 1839. — Cet ouvrage, qui a eu uu grand nombre d'éditions, a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe. 8* Aux mânes de l'Empereur. 1841. — lo-4-de quatre pages. 7* Fragments historiques. 1841. 8* Notes sur les amorces fulminantes et sur les attelages. 18 il. 9* Anai^tc de la question des sucres. 1842. — C'est un des bons traités qui aient été faits sur cette question. JO* Réponse à il. de Lamartine. 1843. 11° Extinction du paupérisme. 1814. — C'est un projet d'organisatiou social* fort réalisable par la simplicité du plau et l'évidence des résultats. 12* Le passé et l'avenir de l'artillerie , 3 vol. 1846. 13* Mélanges, 1 vol. 1848.

Voici le jugement qu'avait porté Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, sur quelques-unes de ses œuvres.

« Les ouvrages de Louis-Napoléon Bonaparte, dit-il, » annoncent une bonne tête et un noble caractère. Il y a » de profonds aperçus qui dénotent de sérieuses études » du mal social moderne et une grande intelligence des » temps nouveaux. »

Pour donner plus d'éclat à l'hospitalité que Louis-Napoléon payait si bien en talent et en œuvres d'utilité publique, le gouvernement helvétique lui décerna le titre *honorifique* de citoyen de la Suisse. Cette qualité n'entraînait pas la naturalisation. C'était une pure marque d'honneur, déférée deux fois déjà à deux grands personnages politiques : une fois au maréchal Ney, lors de l'acte de médiation ; une autre fois au prince de Metternich, par l'aristocratie de Berne. Peu après, en 1834,

3° *Considérations politiques et militaires sur la Suisse.* 1833. — Cet ouvrage valut à son auteur le titre *honorifique* de citoyen de la Suisse et le grade de capitaine dans le régiment d'artillerie de Berne.

4° *Manuel d'Artillerie.* 1836. — D'après le rapport des officiers d'artillerie les plus compétents, c'est le meilleur traité qui existe. (Voir dans le *Spectateur militaire* un article sur le *Manuel*. Le compte rendu en est attribué au général Pelet.)

5° *Des Idées napoléoniennes.* 1839. — Cet ouvrage, qui a eu un grand nombre d'éditions, a été traduit dans la plupart des langues de l'Europe.

6° *Aux mânes de l'Empereur.* 1841. — In-4° de quatre pages.

7° *Fragments historiques.* 1841.

8° *Notes sur les amorces fulminantes et sur les attelages.* 1841.

9° *Analyse de la question des sucres.* 1842. — C'est un des bons traités qui aient été faits sur cette question.

10° *Réponse à M. de Lamartine.* 1843.

11° *Extinction du paupérisme.* 1844. — C'est un projet d'organisation sociale fort réalisable par la simplicité du plan et l'évidence des résultats.

12° *Le passé et l'avenir de l'artillerie*, 3 vol. 1846.

13° *Mélanges*, 1 vol. 1848.

HISTOIRE HR le gouvernement de la Suisse , voulant donner à LouisNapoléon un gage plus distingué de son estime, le nomma capitaine d'artillerie au régiment de Berne. C'était le faire entrer dans la carrière militaire comme l'empereur son oncle, capitaine d'artillerie dans une république : curieux rapprochement de circonstances qui dut lui donner à penser. L'année suivante (1855), lorsqu'après le triomphe de la cause constitutionnelle en Portugal il fut question de donner à la jeune reine dona Maria un époux dont le caractère loyal et l'énergie présentassent des garanties sûres pour l'indépendance et la liberté, des Portugais de haute distinction jetèrent les yeux sur Louis-Napoléon. Deux motifs pleins de noblesse d'àme et de dignité patriotique mirent lin aux négociations entamées à ce sujet. — * De quelque » séduction que soit entourée la position brillante qui » m'est offerte, dit-il , deux motifs m'obligent à la refuser : » l'un, c'est que je ne veux accepter aucune élévation qui » sépare mon sort et mes intérêts des intérêts et du sort de » la France ; l'autre, c'est que je suis décidé à éviter toute b concurrence avec mon cousin, le prince de Leuchtemb berg, fils du prince Eugène, que je vénère comme un b père... b ■ Le rôle que la voix du peuple destinait dans l'avenir au neveu de l'empereur, nous fait un devoir de le faire connaître , non par quelque vain portrait de fantaisie , mais par ses pensées, par ses confidences, par ces faits intellec4 Voir à ce sujet, dans les journaux de décembre 1835, une lettre de LouisNapoléou. Elle exprime les plus purs sentiments d'honneur national et d'amour de la France. Digitized by Google

le gouvernement de la Suisse, voulant donner à Louis-Napoléon un gage plus distingué de son estime, le nomma capitaine d'artillerie au régiment de Berne. C'était le faire entrer dans la carrière militaire comme l'empereur son oncle, capitaine d'artillerie dans une république : curieux rapprochement de circonstances qui dut lui donner à penser.

L'année suivante (1835), lorsqu'après le triomphe de la cause constitutionnelle en Portugal il fut question de donner à la jeune reine dona Maria un époux dont le caractère loyal et l'énergie présentassent des garanties sûres pour l'indépendance et la liberté, des Portugais de haute distinction jetèrent les yeux sur Louis-Napoléon. Deux motifs pleins de noblesse d'âme et de dignité patriotique mirent fin aux négociations entamées à ce sujet. — « De quelque » séduction que soit entourée la position brillante qui » m'est offerte, dit-il, deux motifs m'obligent à la refuser : » l'un, c'est que je ne veux accepter aucune élévation qui » sépare mon sort et mes intérêts des intérêts et du sort de » la France ; l'autre, c'est que je suis décidé à éviter toute » concurrence avec mon cousin, le prince de Leuchtem- » berg, fils du prince Eugène, que je vénère comme un » père... » [1]

Le rôle que la voix du peuple destinait dans l'avenir au neveu de l'empereur, nous fait un devoir de le faire connaître, non par quelque vain portrait de fantaisie, mais par ses pensées, par ses confidences, par ces faits intellec-

[1] Voir à ce sujet, dans les journaux de décembre 1835, une lettre de Louis-Napoléon. Elle exprime les plus purs sentiments d'honneur national et d'amour de la France.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. il» fuels ou, sans réserve calculée, l'émc se peint et le cœur se révèle. Voici d'abord quelques passages extraits de ses ouvrages, et qui . au milieu de la crise sociale qui agite la France, acquièrent une certaine importance, et prouvent que le futur président de la République française avait sérieusement étudié le mal dans sa source. « Gouverner ce n'est plus dominer les peuples par la force et la violence ; c'est les conduire vers un meilleur avenir en faisant appel à leur raison et à leur cœur. » Et ailleurs : « Renfermer dans chaque groupe de travailleurs un germe de perfectionnement moral est peut-être la seule issue possible à la crise sociale moderne ; car ce qui améliore les hommes, c'est de leur offrir toujours devant les yeux un but à atteindre qui soit honorable et honoré. » Et ailleurs encore : « La classe ouvrière est comme un peuple d'ilotes au milieu d'une population de sybarites; il faut lui donner une place dans la société et attacher ses intérêts à ceux du sol. » Et ailleurs enfin : • L'industrie, cette source de richesses, n'a aujourd'hui ni règle, ni organisation, ni but. C'est une machine qui fonctionne sans régulateur. Peu lui importent les forces motrices qu'elle emploie. Broyant également dans ses rouages les hommes comme la matière , elle dépeuple les campagnes, agglomère les populations dans des espaces sans air, affaiblit l'esprit comme le corps et jette ensuite sur le pavé , quand elle n'en sait plus que faire , les hommes qui ont sacrifié , pour l'enrichir, leur force, leur jeunesse , leur existence. Véritable Saturne du travail, l'industrie ruine ses enfants et ne vit que de leur mort. » Digitized by Google

tuels ou, sans réserve calculée, l'âme se peint et le cœur se révèle.

Voici d'abord quelques passages extraits de ses ouvrages, et qui, au milieu de la crise sociale qui agite la France, acquièrent une certaine importance, et prouvent que le futur président de la République française avait sérieusement étudié le mal dans sa source.

« Gouverner ce n'est plus dominer les peuples par la force et la violence : c'est les conduire vers un meilleur avenir en faisant appel à leur raison et à leur cœur. »

Et ailleurs :

« Renfermer dans chaque groupe de travailleurs un germe de perfectionnement moral est peut-être la seule issue possible à la crise sociale moderne ; car ce qui améliore les hommes, c'est de leur offrir toujours devant les yeux un but à atteindre qui soit honorable et honoré. »

Et ailleurs encore :

« La classe ouvrière est comme un peuple d'ilotes au milieu d'une population de sybarites; il faut lui donner une place dans la société et attacher ses intérêts à ceux du sol. »

Et ailleurs enfin :

« L'industrie, cette source de richesses, n'a aujourd'hui ni règle, ni organisation, ni but. C'est une machine qui fonctionne sans régulateur. Peu lui importent les forces motrices qu'elle emploie. Broyant également dans ses rouages les hommes comme la matière, elle dépeuple les campagnes, agglomère les populations dans des espaces sans air, affaiblit l'esprit comme le corps et jette ensuite sur le pavé, quand elle n'en sait plus que faire, les hommes qui ont sacrifié, pour l'enrichir, leur force, leur jeunesse, leur existence. Véritable Saturne du travail, l'industrie ruine ses enfants et ne vit que de leur mort. »

1Ï0 HISTOIRE A ces nobles pensées destinées à la publicité, nous en joindrons d'autres qui n'étaient que des confessions secrètes de l'amitié, et où l'on surprend, en quelque sorte, Louis-Napoléon en flagrant délit de pensées généreuses et de sentiments élevés. Ce sont des fragments de lettres écrites par lui, dans les épanchements de l'intimité, à l'un de ses plus anciens et de ses plus dévoués amis, 31. Louis flelmontet, l'écrivain brillant et chaleureux, l'un des martyrs de la cause napoléonienne, et qui a bien voulu nous donner communication de ces précieux autographes. Voici ces lettres : « Arpnpmberg, le 10 avril 1833. » Mon cher Louis, nous sourirons des ravages que le choléra fait en France. Pauvre patrie ! elle avait assez de maux sans cela. — Il est donc vrai que l'infortune a ses avantages; elle rend les hommes meilleurs : elle retrempe leur âme et leur montre en beau la nature humaine en leur faisant connaître des âmes noldes et généreuses pour lesquelles le malheur a plus de prestige que le pouvoir et la grandeur. Souffrir grandit. » Loi'is-Napolkos BONAPARTE. # . Arenemberg, nui 1833. o ... Mon portrait vous n donc fait plaisir; j'en suis louché. Regardcz-le souvent et pensez, en le voyant, que c'est celui d'ui homme qui ne transigera jamais avec aucun ennemi de la France, qui se dévouera toujours à la cause de la liberté sans regarder derrière lu;, cl qui demeurera constamment Gdèle aux devoirs de son nom, à l'honneur de la patrie et à scs braves amis. » L.-N. B. > Digitized by Google

[Il: I. A I A M I 1. 1, E 1! O N A I* A K T E. ISi • Areiientberg , tfi novembre fKU. * ... Toujours loin de ma pairie, privé de [oui ce qui peut rendre la vie intéressante pour un cœur mâle , je dois rester homme en dépit du sort, et mes seules consolations sont dans des études fortes. » Adieu ; songer quelquefois à toutes les idées poignantes qui doivent me blesser le cœur lorsque je rêve au grand passé de la France et quand je vois le présent si vide d'avenir. Il faut bien du courage pour marcher seul, comme on peut, au Iml que Famé s'est tracé. N'importe! il ne faut jamais désespérer; l'honneur français a tant d'éléments de vitalité! L'empereur connaissait bien ce grand peuple qu'il aimait tant! » L.-N. lt. » • Arcnembers, 27 août 18.15. « lia vie n'a été jusqu'ici marquée tpic par des tristesses profondes et par des vœux étouffés. Le sang de Napoléon se révolte dans mes veines de ne pouvoir couler pour la gloire nationale. Jusqu'à présent ma vie n'a eu de remarquable que ma naissance. Le soleil de la gloire a rayonné sur mon berceau. Hélas! c'est tout. Qui peut se plaindre lorsque l'empereur a tant souffert?... La confiance dans le sort , voilà mon seul espoir ; l'épée de l'empereur, voilà mon seul soutien; une belle mort pour la France, voilà mon ambition. » Adieu; pensez aux pauvres exilés qui ont toujours les yeux tournés du côté de la France, cl croyez que mon cœur battra toujours quand on lui parlera de gloire, de patrie,. d'honneur et de dé vouement. . L.-N. U. . Voici maintenant L'extrait d'une lettre de la reine Hortense, où l'auguste proscrite apprécie avec son cœut de mère et de Française, les nobles qualités de son fils. 46 Digitized by Google

« Arenemberg, 16 novembre 1834.

» ... Toujours loin de ma patrie, privé de tout ce qui peut rendre la vie intéressante pour un cœur mâle, je dois rester homme en dépit du sort, et mes seules consolations sont dans des études fortes.

» Adieu; songez quelquefois à toutes les idées poignantes qui doivent me blesser le cœur lorsque je rêve au grand passé de la France et quand je vois le présent si vide d'avenir. Il faut bien du courage pour marcher seul, comme on peut, au but que l'âme s'est tracé. N'importe! il ne faut jamais désespérer; l'honneur français a tant d'éléments de vitalité! L'empereur connaissait bien ce grand peuple qu'il aimait tant!

» L.-N. B. »

« Arenemberg, 27 août 1835.

« .... Ma vie n'a été jusqu'ici marquée que par des tristesses profondes et par des vœux étouffés. Le sang de Napoléon se révolte dans mes veines de ne pouvoir couler pour la gloire nationale. Jusqu'à présent ma vie n'a eu de remarquable que ma naissance. Le soleil de la gloire a rayonné sur mon berceau. Hélas! c'est tout. Qui peut se plaindre lorsque l'empereur a tant souffert?... La confiance dans le sort, voilà mon seul espoir; l'épée de l'empereur, voilà mon seul soutien; une belle mort pour la France, voilà mon ambition.

» Adieu; pensez aux pauvres exilés qui ont toujours les yeux tournés du côté de la France, et croyez que mon cœur battra toujours quand on lui parlera de gloire, de patrie, d'honneur et de dévouement.

» L.-N. B. »

Voici maintenant l'extrait d'une lettre de la reine Hortense, où l'auguste proscrite apprécie avec son cœur de mère et de Française, les nobles qualités de son fils.

 « Areneinberg, 10 décembre 1834, Ma position de fortune m’oblige à rester l’fiiver sur nia montagne, exposée à tous les vents. Qu'est-ce que cela à côté des horribles souffrances de l'empereur sur les rochers de Sainte-hélène? La résignation est la vertu des femmes et le courage celle des mères. Je ne me plaindrais pas si mon (ils, à son âge, ne se trouvait privé de toute société et complètement isolé, sans autre distraction que le travail assidu auquel il s’est voué. Son courage et sa force d’âme égalent sa pénible et triste destinée. Quelle nature généreuse! Quel bon et digne jeune homme! je l'admirerais si je n’étais sa mère. Je suis bien lière de l’être. Je jouis autant de la noblesse de son caractère que je souffre de ne pouvoir donner à sa vie plus de douceur. 11 était né pour de belles choses; il en était digne. Nous avons le projet d’aller passer deux mois à Genève; dumoins il entendra parler français: ce sera une agréable distraction. La langue maternelle n’est-ce pas déjà la patrie? Après la révolution de juillet, les actes arbitraire* durent encore et même recommencent contre nous. La révolution m’a ôté les moyens de soulager, gomme je le voudrais et comme le voudrait mon fils, les infortunes qui s'adressent toujours à nous et qui en conservent la noble habitude. On s'est emparé de nos biens pour en faire des pensions aux ennemis de la révolution. Vous pense* bien que c’est les perdre deux fois. Ab ! si j’étais heureuse, comme ceux qui souffrent souffriraient moins ! . HOHTENSE. »

Voici maintenait! deux traits qui achèveront le portrait de Louis-Napoléon : En 1 850-31 , lorsque la révolution de juillet eut si profondément remué l'Italie, Louis-Napoléon était un des chefs les plus audacieux de ce généreux noyau d ardents patriotes qui, sous le nom de Jeune Halte, avaient repris en sous— œuvre l’œuvre des Carùonari de 1820. Alors, comme toujours, il s’agissait d’arracher l’Italie au joug Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. lfc autrichien , de constituer l'unité italienne, quitte à jalonner bien des fois encore d'un sang généreux la route rude et âpre qui conduit un peuple à la liberté. Cette conjuration embrassait l'Italie entière. Elle avait pour centre Rome, où l'on devait débuter par l'abolition du pouvoir temporel des papes. Grégoire XVI, alors ceint de la tiare depuis le 2 février -1851, homme bilieux, peu capable et peu chrétien, motivait assez cette mesure extrême. Le jour de l'exécution était fixé. Toutes les troupes papales, excepté les Suisses et quelques compagnies de carabiniers étaient gagnées. De tous les points de l'Italie, les conjurés s'était*nt rendus à Rome, qui devait donner le signal de l'insurrection générale. Louis-Napoléon était du nombre. Le jour de l'exécution arrive. On apprend qu'un traître a livré le secret de la conjuration. Tout le prouve. Dès le matin, toute la garnison est sous les armes : la police papale est en mouvement. Un déploiement inusité de forces militaires étonne Rome et arrête les conjurés. Cependant l'incertitude était la mort non-seulement pour eux, mais pour ce millier de frères épars dqns l'Italie entière. Il fallait un homme qui se dévouât pour sortir de cette incertitude , et pouvoir arrêter à temps ce mouvement sur tous les points de l'Italie. Louis-Napoléon se dévoua. Le signa) à donner aux troupes gagnées était de tirer du sein uc mouchoir blanc et de le porter aux lèvres. Louis-Napoléon s'avance seul vers un corps de troupes qui escortaient des agents supérieurs de police. Il donne le signal : la police ne s'émeut pas; il le redonne encore. Un officier lui jette ces mots en passant : « Fugge : sianw venduti/ (Fuis : nous sommes vendus.) En effet, les agents de poDigitized by Google

autrichien, de constituer l'unité italienne, quitte à jalonner bien des fois encore d'un sang généreux la route rude et âpre qui conduit un peuple à la liberté.

Cette conjuration embrassait l'Italie entière. Elle avait pour centre Rome, où l'on devait débuter par l'abolition du pouvoir temporel des papes. Grégoire XVI, alors ceint de la tiare depuis le 2 février 1831, homme bilieux, peu capable et peu chrétien, motivait assez cette mesure extrême. Le jour de l'exécution était fixé. Toutes les troupes papales, excepté les Suisses et quelques compagnies de carabiniers étaient gagnées. De tous les points de l'Italie, les conjurés s'étaient rendus à Rome, qui devait donner le signal de l'insurrection générale. Louis-Napoléon était du nombre.

Le jour de l'exécution arrive. On apprend qu'un traître a livré le secret de la conjuration. Tout le prouve. Dès le matin, toute la garnison est sous les armes : la police papale est en mouvement. Un déploiement inusité de forces militaires étonne Rome et arrête les conjurés. Cependant l'incertitude était la mort non-seulement pour eux, mais pour ce millier de frères épars dans l'Italie entière. Il fallait un homme qui se dévouât pour sortir de cette incertitude, et pouvoir arrêter à temps ce mouvement sur tous les points de l'Italie. Louis-Napoléon se dévoua. Le signal à donner aux troupes gagnées était de tirer du sein un mouchoir blanc et de le porter aux lèvres. Louis-Napoléon s'avance seul vers un corps de troupes qui escortaient des agents supérieurs de police. Il donne le signal : la police ne s'émeut pas; il le redonne encore. Un officier lui jette ces mots en passant : « *Fugge : siamo venduti!* (Fuis : nous sommes vendus.) En effet, les agents de po-

 iti lice devant qui il avait donné le signal, qu’heureusement pour lui ils ne connaissaient pas, étaient chargés de l’arrêter lui et les siens. Son dévouement les sauva tous, ils purent so soustraire aux vengeances combinées de Rome et de Vienne. A ce trait de courage aventureux et froid , nous en joindrons un autre qui dénote une bonté de cœur peu commune. En -1S3I, la reine Hortense, sa mère, était venue à Paris pour réclamer du gouvernement français des arrérages qui lui étaient dus, et dont le chiffre dépassait plusieurs millions. La demande de l’auguste proscrite était légitime. Louis-Philippe l'avait reconnu lui-même : il avait seulement insisté sur l’inopportunité, et avait fait dire à la reine Hortense, par Casimir Perrier, d'attendre, cl quelle n aurait pas de meilleur banquier que lui. Malgré le conseil de scs amis, la reine crut h cette promesse ; mais le banquier royal lui fit défaut. Delà, pour les proscrits d’Arenemberg, un moment de gêne, journellement aggravé par Louis-Napoléon qui, dans ce château, à la porte duquel ne frappa it jamais en vain le malheur, épuisait ses ressources à soulager toutes les infortunes patriotiques. Dans ces circonstances, le comité polonais de Cerne ayant fait un appel en faveur de la Pologne, Louis-Napoléon lui euvoya un nécessaire en vermeil d’un prix inestimable, qui avait appartenu à l’empereur Napoléon. Il s’en lit une loterie qui produisit 20,000 francs, et le comité, en lui témoignant sa reconnaissance, lui écrivit ces mots: G août 1833. « .... Nous serions Rien heureux s’il nous était possible de suivre l’impulsion de nos cœurs et de conserver comme un souveuir sacré Digitized by Google

lice devant qui il avait donné le signal, qu'heureusement pour lui ils ne connaissaient pas, étaient chargés de l'arrêter lui et les siens. Son dévouement les sauva tous, ils purent se soustraire aux vengeances combinées de Rome et de Vienne.

A ce trait de courage aventureux et froid, nous en joindrons un autre qui dénote une bonté de cœur peu commune.

En 1831, la reine Hortense, sa mère, était venue à Paris pour réclamer du gouvernement français des arrérages qui lui étaient dus, et dont le chiffre dépassait plusieurs millions. La demande de l'auguste proscrite était légitime. Louis-Philippe l'avait reconnu lui-même : il avait seulement insisté sur l'inopportunité, et avait fait dire à la reine Hortense, par Casimir Perrier, *d'attendre, et qu'elle n'aurait pas de meilleur banquier que lui.* Malgré le conseil de ses amis, la reine crut à cette promesse; mais le banquier royal lui fit défaut. De là, pour les proscrits d'Arenemberg, un moment de gêne, journellement aggravé par Louis-Napoléon qui, dans ce château, à la porte duquel ne frappait jamais en vain le malheur, épuisait ses ressources à soulager toutes les infortunes patriotiques. Dans ces circonstances, le comité polonais de Berne ayant fait un appel en faveur de la Pologne, Louis-Napoléon lui envoya un nécessaire en vermeil d'un prix inestimable, qui avait appartenu à l'empereur Napoléon. Il s'en fit une loterie qui produisit 20,000 francs, et le comité, en lui témoignant sa reconnaissance, lui écrivit ces mots :

6 août 1833.

« .... Nous serions bien heureux s'il nous était possible de suivre l'impulsion de nos cœurs et de conserver comme un souvenir sacré

1?5 DE LA FAMILLE BONAPARTE, un oTijet qui jadis appartenait au grand homme donl les Polonais, qui ont eu le bonheur de combattre sous scs ordres, déplorent d'autant plus la mort qu'ils sont persuadés que , lui vivant, la Fologne n'eût point été condamnée à d'horribles supplices, et ses enfants à un long et douloureux exil. » Cinq eents réfugiés polonais, pénétrés de sa généreuse sollicitude, ont l'honneur de présenter les sentiments du plus profond respect à l'illustre descendant de l'empereur Napoléon. » Tel était l'homme qui, aux termes des constitutions impériales, eût pu recueillir l'héritage du grand empereur. Cette perspective, quoique momentanément brisée dans les faits, lui avait, à plusieurs reprises, imposé des devoirs, et plus d'une fois aussi avait attiré sur lui les regards de l'Europe. Ainsi, par exemple, à la mort du roi de Rome (1852), héritier direct alors de la fortune politique de l'empereur, Louis-Napoléon avait des droits à la surveillance de l'Europe absolutiste et à la confiance de l'Europe démocratique. Aussi des divers points de l'Europe s'étaient rassemblés à Arenemberg des agents diplomatiques secrets, les uns sans caractère officiel, envoyés par certaines cours, les autres envoyés par de puissants partis populaires pour sonder les dispositions d'un homme dont ia famille appelée au trône par le suffrage du peuple pouvait y être appelée encore sans que le peuple eût à se déjuger. Celte espèce de congrès occulte avait jeté l'émoi aux Tuileries. Un premier secrétaire de l'ambassade fran çaise à Londres, M. de Dacourt, homme de confiance du prince de 'l'alleyrand, était venu s'établir pendant quelque temps à quelques pas d'Arenemberg, dans le châteauhôtellerie du Volsberg. Au milieu de ces intrigues qui Digitized by Google

un objet qui jadis appartenait au grand homme dont les Polonais, qui ont eu le bonheur de combattre sous ses ordres, déplorent d'autant plus la mort qu'ils sont persuadés que, lui vivant, la Pologne n'eût point été condamnée à d'horribles supplices, et ses enfants à un long et douloureux exil.

» Cinq cents réfugiés polonais, pénétrés de sa généreuse sollicitude, ont l'honneur de présenter les sentiments du plus profond respect à l'illustre descendant de l'empereur Napoléon. »

Tel était l'homme qui, aux termes des constitutions impériales, eût pu recueillir l'héritage du grand empereur.

Cette perspective, quoique momentanément brisée dans les faits, lui avait, à plusieurs reprises, imposé des devoirs, et plus d'une fois aussi avait attiré sur lui les regards de l'Europe. Ainsi, par exemple, à la mort du roi de Rome (1832), héritier direct alors de la fortune politique de l'empereur, Louis-Napoléon avait des droits à la surveillance de l'Europe absolutiste et à la confiance de l'Europe démocratique. Aussi des divers points de l'Europe s'étaient rassemblés à Arenemberg des agents diplomatiques secrets, les uns sans caractère officiel, envoyés par certaines cours, les autres envoyés par de puissants partis populaires pour sonder les dispositions d'un homme dont la famille appelée au trône par le suffrage du peuple pouvait y être appelée encore sans que le peuple eût à se déjuger. Cette espèce de congrès occulte avait jeté l'émoi aux Tuileries. Un premier secrétaire de l'ambassade française à Londres, M. de Bacourt, homme de confiance du prince de Talleyrand, était venu s'établir pendant quelque temps à quelques pas d'Arenemberg, dans le château-hôtellerie du Volsberg. Au milieu de ces intrigues qui

 s’agitaient autour de lui, de l’espionnage politique qui le harcelait, le neveu de l’emperenr fit preuve de beaucoup de tact ot d’esprit Aux agents des cours, il laissa pressentir ce qu’il voulut; aux agents des partis populaires, il dit que les Bonapartes, nés de la liberté, ne la renieraient jamais; à l’espion français, il fit rapporter que quel que fût le sort que lui destinât la fortune, sa devise serait toujours celle de l'empereur : Tout pour la France ; tout pour le peuple français 1 Plus tard, après la perte cruelle de sa mère, le gouvernement français avait demandé son expulsion de la Suisse, et, pour appuyer cette demande, avait rassemblé une armée dans le Jura. La Diète helvétique avait courageusement refusé de s’associer à cette proscription nouvelle; mais le noble exilé ne voulant pas que la Suisse devint victime de son hospitalité, avait pris le parti de se retirer en Angleterre. L’aristocratie anglaise se préparait alors au fameux tournoi d’Eglincthon , dont on a tant parlé. Elle fit à ce sujet à Louis-Napoléon les avances les plus obligeantes. C’était un moyen de compromettre aux yeux du parti démocratique européen l’héritier du grand homme qui en avait été le représentant couronné. Des amis dévoués de Paris avaient signalé à Louis-Napoléon le piège qu’on lui tendait. Le prince l’avait vu et, sans s’y laisser prendre, avait répondu à M. Molière de Montauban : Rassurez mes amis de Paris ; ils peuvent rester fidèles à la mémoire de l'empereur : son neveu ne pactisera jamais avec ses bourreaux. Dès 1856, Louis-Napoléon, jusqu’alors plus spécialement livré aux travaux sérieux de cabinet, entra ostensiblement dans l’arêne politique. A cette époque , la France Digitized by Google

DK LA LAJIILLK BONAPARTE. 1 était en proie aux premières agitations de la réforme. Knfermée dans un moule trop étroit qu'on refusait d'élargir, elle s'essayait à le briser. Louis-Napoléon crut le moment venu de seconder ce mouvement national : il s'y prépara. Les encouragements ne lui manquaient pas; il avait pour le confirmerdans cette pensée, les insinuationsprécises d'hommes influents de toutes les opinions. Le constitutionnel Lafayette, quelques années auparavant, l'avait fait assurer d'un concours dont Louis-Philippe n'avait pas su profiter. Vers le même temps, en 1832, le royaliste Châteaubriand lui avait écrit : « Fous savez que mon jeune roi est en Ecosse, et que tant qu'il vivra il ne peut y avoir pour moi d'autre roi de France que lui. Mais si Dieu, dans scs impénétrables desseins , avait rejeté la race de Saint-Louis ; si notre patrie devait revenir sur cette élection quelle n'a pas sanctionnée , et si ses mœurs ne lui rendaient pas l'étal républicain possible, alors prince, il n'y apas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que te vôtre. » D'autre part, le démocrate Armand Carrel avait dit : « Le nom que porte Louis-Napoléon Bonaparte est le plus grand des temps modernes. C'est le seul qui puisse exciter fortement les sympathies du peuple français. Si Louis-Napoléon sait comprendre les nouveaux intérêts de la France ; s'il sait oublier ses droits de légitimité impériale pour ne se rappeler que la souveraineté du peuple, il peut être appelé à jouer un grand rôle. » Enfin l'opinion de la nation n'était pas douteuse, et Louis-Napoléon pouvait compter sur le dévouement d'un grand nombre d'officiers de toutes armes, sur l'idée accréditée de son intelligence des temps modernes, sur son nom, sur son courage, sur la fortune et 9ur ces innombrables partisans semés d'un bout de la France à l'autre par les éclats d'une gloire qui Digitized by Google

était en proie aux premières agitations de la réforme. Enfermée dans un moule trop étroit qu'on refusait d'élargir, elle s'essayait à le briser. Louis-Napoléon crut le moment venu de seconder ce mouvement national : il s'y prépara. Les encouragements ne lui manquaient pas; il avait pour le confirmer dans cette pensée, les insinuations précises d'hommes influents de toutes les opinions. Le *constitutionnel* Lafayette, quelques années auparavant, l'avait fait assurer d'un concours dont Louis-Philippe n'avait pas su profiter. Vers le même temps, en 1832, le *royaliste* Châteaubriand lui avait écrit : « *Vous savez que mon jeune roi est en Ecosse, et que tant qu'il vivra il ne peut y avoir pour moi d'autre roi de France que lui. Mais si Dieu, dans ses impénétrables desseins, avait rejeté la race de Saint-Louis ; si notre patrie devait revenir sur cette élection qu'elle n'a pas sanctionnée, et si ses mœurs ne lui rendaient pas l'état républicain possible, alors prince, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre.* » D'autre part, le *démocrate* Armand Carrel avait dit : « *Le nom que porte Louis-Napoléon Bonaparte est le plus grand des temps modernes. C'est le seul qui puisse exciter fortement les sympathies du peuple francais. Si Louis-Napoléon sait comprendre les nouveaux intérêts de la France ; s'il sait oublier ses droits de légitimité impériale pour ne se rappeler que la souveraineté du peuple, il peut être appelé à jouer un grand rôle.* » Enfin l'opinion de la nation n'était pas douteuse, et Louis-Napoléon pouvait compter sur le dévouement d'un grand nombre d'officiers de toutes armes, sur l'idée accréditée de son intelligence des temps modernes, sur son nom, sur son courage, sur la fortune et sur ces innombrables partisans semés d'un bout de la France à l'autre par les éclats d'une gloire qui

 voici la lettre du pwe adressée au rédacteur eu chef lu journal >e Commerce : • Florence, A4 aoùl 18W. • MoxsieUE, » Pcriucltez que je vous prie de recevoir la déclara lion suivante, a Je sais que c'est un singulier moyen et peu convenable que celui de recourir à ta publicité; niais quand un père affligé, vieux, malade, légalement expatrié, ne peut venir autrement au secours de son fils malheureux, un semblable moyen ne peut qu'être approuvé parlons ceux qui portent un coeur de père. a Convaincu que mon fils est victime d'une infâme intrigue et séduit par de vils flatteurs, de faux amis, et peut-être par des conseils insidieux, je ne saurais garder le silence. » Je déclare donc que mon fils Louis-Napoléon est tombé dans un piège épouvantable, un effroyable guet-apens. » Je déclare surtout, avec une sainte horreur, que l'injure que l'on a faite à mon fils en l'enfermant dans la chambre d'un infâme assassin est une cruauté monstrueuse, anti-française, un outrage aussi vil qu'insidieux. # Comme père profondément affligé, comme bon Français éprouvé par trente années d'exil, connue frère et, si j'ose le dire, élève de celui dont on redresse les statues, je recommande mon fils égaré et séduit à scs juges et à tous ceux qui portent un cœur français et de père. » Signé : Louis de SAINT-LEU. » Voici maintenant la protestation de Louis-Napoléon devant la Cour des Pairs, constituée en cour de justice. Après avoir invoqué le principe de la souveraineté nationale et le vote de quatre millions de citoyens en faveur des constitutions impériales, il termina ainsi : « Un dernier mot, messieurs; je représente devant vous » un principe, une cause, une défaite : le principe, c'est Digitized by Google

HiSl OIHfc » la souveraineté du peuple ; la cause, celle de l’empire; » la défaite, Waterloo. Le principe, vous l’avez reconnu; la » cause, vous l’avez servie; la défaite, vous avez voulu la » venger. Non, il n’y a pas de désaccord cotre vous et » moi, et je ne veux pas croire que je puisse être dévoué » à porter la peine des défections d’autrui. » Représentant d’une cause politique, je ne puis ac» cepter comme juge de mes volontés et de mes actes » une juridiction politique. Vos formes n’abusent per» sonne. Dans la lutte qui s’ouvre, il n’y a qu’un vain» queur et qu’un vaincu. Si vous êtes les hommes du vaiu» queur, je n’ai pas de justice à attendre de vous, et je » ne veux pas de générosité. » Cette chaleureuse exposition de principes n’était pas de nature à lui concilier les pairs de Louis-Philippe; aussi fut-il condamné à un emprisonnement perpétuel dans la citadelle de llam'. 11 y passa six ans, et put s'en 4 1 Sur cinquante-trois inculpés «ans cette affaire de Boulogne, trente-trois furent mis hors de cause et vingt en jugement. Voici leurs non» et U pein*' 'aquctle ïï,, furent condamnés : 1° Louis-Napoléon. — Emprisonnement perpétuel. 2* Comte de Monlholon. — Vingt ans de détention. 3® Colonel Voisin. — Dix ans de détention, l' Denis Parquiu. — Vingt ans de détention. S Bouffel de Moniauban. — Cinq ans de détention 6* Etienne Laborde. — Deux an- d'emprisonnement 7° De Maisonan. — Quinze années de déientioi. 8* Jules Lowbard. — Vingt ans de détention 9* Henri Conneau — Cinq ans d'emprisonoemeit 10* De IVrsigny. — Vingt ans de détention. II* Alfred d'Alinbert. — Acquitté. 12* Joseph Orsi. — Cinq années de détention. 13* Pros per Desjardins. — Acquitté. 14° Mathieu Galvani. — Acquitté. 15a Napoléon Ornano. — Dix aus do détention. Digitized by Google

» la souveraineté du peuple ; la cause, celle de l'empire ; » la défaite, Waterloo. Le principe, vous l'avez reconnu ; la » cause, vous l'avez servie ; la défaite, vous avez voulu la » venger. Non, il n'y a pas de désaccord entre vous et » moi, et je ne veux pas croire que je puisse être dévoué » à porter la peine des défections d'autrui.

» Représentant d'une cause politique, je ne puis ac- » cepter comme juge de mes volontés et de mes actes » une juridiction politique. Vos formes n'abusent per- » sonne. Dans la lutte qui s'ouvre, il n'y a qu'un vain- » queur et qu'un vaincu. Si vous êtes les hommes du vain- » queur, je n'ai pas de justice à attendre de vous, et je » ne veux pas de générosité. »

Cette chaleureuse exposition de principes n'était pas de nature à lui concilier les pairs de Louis-Philippe ; aussi fut-il condamné à un emprisonnement perpétuel dans la citadelle de Ham[1]. Il y passa six ans, et put s'en

[1] Sur cinquante-trois inculpés dans cette affaire de Boulogne, trente-trois furent mis hors de cause et vingt en jugement. Voici leurs noms et la peine à laquelle ils furent condamnés :

1° Louis-Napoléon. — Emprisonnement perpétuel.
2° Comte de Montholon. — Vingt ans de détention.
3° Colonel Voisin. — Dix ans de détention,
4° Denis Parquin. — Vingt ans de détention.
5 Bouffet de Montauban. — Cinq ans de détention
6° Etienne Laborde. — Deux ans d'emprisonnement
7° De Maisonan. — Quinze années de détention.
8° Jules Lowbard. — Vingt ans de détention
9° Henri Conneau — Cinq ans d'emprisonnement
10° De Persigny. — Vingt ans de détention.
11° Alfred d'Alnbert. — Acquitté.
12° Joseph Orsi. — Cinq années de détention.
13° Prosper Desjardins. — Acquitté.
14° Mathieu Galvani. — Acquitté.
15° Napoléon Crnano. — Dix ans de détention.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 131 échapper en 4846, sans pouvoir cependant recueillir le prix de son audacieuse évasion, la consolation de fermer les yeux de son père, le roi Louis, mort à Florence, le 25 juille' 4846’. Ces U natives, ces catastrophes, cette vie au grand jour, en un iiu/t, d’un courage aventureux et chevaleresque en lutte avec l’adverse fortune, avaient attiré l’attention de la France sur Louis-Napoléon. Ou s’était rappelé que la deise de Napoléon, Tout pour la France, avait continué d’étro celle des membres de sa famille, et avec ce souvenir était ressorti des cœurs l’intérêt sympathique qui attachait la France L une famille dont l’élévation avait été son œuvre; aussi quoique les deux conspirations de Strasbourg et de Boulogne fussent jugées avec rigueur par l’esprit de parti, comme toutes celles que le succès ne couronne pas, la France, qui aime les téméraires, devait les absoudre avec éclat au 40 décembre 4 848. Dans l’intervalle de ces deux tentatives, s’était rattaché à l’une d’elles un incident de peu d'importance d’abord, mais qui prit ensuite des proportions assez vastes pour 16* Théodore Forestier. — Dix ans de détention 17* Eugène Bataille. — Cinq ans de détention. 18e Charles Aladenise. — Déportation. 19* François Bure. — Acquitté. 20* Henri de Querelly. — Acquitté. Les défendeurs de Louis-Napoléon étaient MM. Berryer, Marie ci Barilluu de la Pagerie, de la famille de l'impératrice Joséphine, et aujourd'hui rédacteur en chef du journal /a Liber uf. * Les restes de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, ceux de la reine Ilortense, de leur second lils Napoléon-Louis, reposent dans un icmtejd de famille de l'église de Rueil-Suinl-Leu-Taverny , près du beau monument élevé & la mémoire de l'impératrice Joséphine, et dù au ciseau de Carlelier. Daus ce mêuie tombeau sont les restes de Charles-Marie Bonaparte, pire de l'empereur. Ils y furent tranaoortés de Montpellier, en 1806 ou 1807. Digitized by Google

échapper en 1846, sans pouvoir cependant recueillir le prix de son audacieuse évasion, la consolation de fermer les yeux de son père, le roi Louis, mort à Florence, le 25 juillet 1846 [1].

Ces tentatives, ces catastrophes, cette vie au grand jour, en un mot, d'un courage aventureux et chevaleresque en lutte avec l'adverse fortune, avaient attiré l'attention de la France sur Louis-Napoléon. On s'était rappelé que la devise de Napoléon, TOUT POUR LA FRANCE, avait continué d'être celle des membres de sa famille, et avec ce souvenir était ressorti des cœurs l'intérêt sympathique qui attachait la France à une famille dont l'élévation avait été son œuvre; aussi quoique les deux conspirations de Strasbourg et de Boulogne fussent jugées avec rigueur par l'esprit de parti, comme toutes celles que le succès ne couronne pas, la France, qui aime les téméraires, devait les absoudre avec éclat au 10 décembre 1848.

Dans l'intervalle de ces deux tentatives, s'était rattaché à l'une d'elles un incident de peu d'importance d'abord, mais qui prit ensuite des proportions assez vastes pour

16° Théodore Forestier. — Dix ans de détention

17° Eugène Bataille. — Cinq ans de détention.

18° Charles Aladenise. — Déportation.

19° François Bure. — Acquitté.

20° Henri de Querelly. — Acquitté.

Les défenseurs de Louis-Napoléon étaient MM. Berryer, Marie et Barillon de la Pagerie, de la famille de l'impératrice Joséphine, et aujourd'hui rédacteur en chef du journal *la Liberté*.

[1] Les restes de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, ceux de la reine Hortense, de leur second fils Napoléon-Louis, reposent dans un tombeau de famille de l'église de Rueil-Saint-Leu-Taverny, près du beau monument élevé à la mémoire de l'impératrice Joséphine, et dû au ciseau de Cartelier. Dans ce même tombeau sont les restes de Charles-Marie Bonaparte, père de l'empereur. Ils y furent transportés de Montpellier, en 1806 ou 1807.

HISTOIRE JSî prouver de quel poids était le nom révolutionnaire des Bonapartes dans la balance des intérêts monarchiques, non-seulement de la France, mais de l'Europe. Voici ce que c'était. Après le mauvais succès de la conspiration de Strasbourg, le 45 novembre \ 856, le Moniteur avait publié la note suivante : « D'après les ordres dj roi, Louis-Napo»> léon a été extrait de la maison d'arrêt de Strasbourg, où » il était détenu, pour être transporté aux Etats-Unis. » En même temps les autres conjurés, le colonel Vaudrey, Parquin, etc., étaient traduits en jugement. Cette cause , portée devant la cour d'assises avec un grand appareil, s'était terminée par un verdict de non-dùlpabilité sur toutes les questions relatives aux accusés. Peu après, Louis-Napoléon, que la piété filiale appelait en Europe pour recueillir les derniers soupirs de sa mère, avait quitté les États-Unis , et était venu se fixer à Arenenilierg. Sa présence n'avait pas tardé à y inspirer de l'inquiétude au gouvernement français, et l'ambassadeur de France, le duc de Montebello, avait remis aux avoyers du canton de Lucerne une note exigeant l'expulsion immédiate de Louis-Napoléon du territoire de la Confédération helvétique. Louis-Napoléon ayant été , ou l'a vu , honoré du titre purement honorifique de citoyen suisse, cette demande du gouvernement français était un attentat au droit de cité. Du reste, le ton de dédain qui caractérisait cette note en fait une pièce assez curieuse. En v;oici quelques passages : « Après les événements de Strasbourg et l'acte de généreuse clémence dont Louis-Napoléon Bonaparte a été l'objet , le roi des Français ne devait pas s'attendre à ce qu'un pays ami tel que la Suisse, e!

avec Digitized by Google

prouver de quel poids était le nom révolutionnaire des Bonapartes dans la balance des intérêts monarchiques, non-seulement de la France, mais de l'Europe. Voici ce que c'était.

Après le mauvais succès de la conspiration de Strasbourg, le 13 novembre 1836, le *Moniteur* avait publié la note suivante : « D'après les ordres du roi, Louis-Napo-» léon a été extrait de la maison d'arrêt de Strasbourg, où » il était détenu, pour être transporté aux Etats-Unis. »

En même temps les autres conjurés, le colonel Vaudrey, Parquin, etc., étaient traduits en jugement. Cette cause, portée devant la cour d'assises avec un grand appareil, s'était terminée par un verdict de non-culpabilité sur toutes les questions relatives aux accusés.

Peu après, Louis-Napoléon, que la piété filiale appelait en Europe pour recueillir les derniers soupirs de sa mère, avait quitté les États-Unis, et était venu se fixer à Arenemberg. Sa présence n'avait pas tardé à y inspirer de l'inquiétude au gouvernement français, et l'ambassadeur de France, le duc de Montebello, avait remis aux avoyers du canton de Lucerne une note exigeant l'expulsion immédiate de Louis-Napoléon du territoire de la Confédération helvétique. Louis-Napoléon ayant été, on l'a vu, honoré du titre purement honorifique de citoyen suisse, cette demande du gouvernement français était un attentat au droit de cité. Du reste, le ton de dédain qui caractérisait cette note en fait une pièce assez curieuse. En voici quelques passages :

« Après les évènements de Strasbourg et l'acte de généreuse clémence dont Louis-Napoléon Bonaparte a été l'objet, le roi des Français ne devait pas s'attendre à ce qu'un pays ami tel que la Suisse, et avec

 leiiuel li's anciennes relations de bon voisinage avaient été naguère si heureusement rétablies, souffrirait que Louis-Bonaparte revînt surson territoire, et, au mépris de toutes les obligations que lui imposait ia reconnaissance, osât y renouveler de criminelles intrigues et avouer hautement des prétentions insensées et que leur folie même ne peut plus absoudre depuis l'attentat de Strasbourg. Il est de notoriété publique qu'Arenemberg est le centre d'intrigues politiques que le gouvernement du roi a le droit et le devoir de ne pas lolêr dans son sein. Vainement Louis Bonaparte voudrait-il nier, les écrits qu il a fait publier, tant en Allemagne qu'en France, témoignent assez que son retour d'Amérique n'avait pas seulement pour objet de rendre les derniers devoirs à une mère mourante, mais bien aussi de reprendre des projets et d'afficher des prétentions auxquelles il est démoutré aujourd'hui qu'il n'a jamais renoncé. La Suisse est trop loyale et trop fidèle alliée pour permettre que Louis Bonaparte se dise à la fois l'un de ses citoyens cl le prétendant au trône de France ; qu'il se dise Français toutes les fois qu'il a l'espérance de troubler sa patrie au profit de ses projets, cl citoyen de Turgovie quand le gouvernement de la patrie veut prévenir le retour de ses criminelles tentatives. » Le U août 1837, les étals eurent à délibérer sur cette note. La discussion fut des plus orageuses. S'élevant avec force contre des prétentions qui ne tendaient à rien moins qu'à compromettre la souveraineté de la Suisse, quelques députés déclarèrent qu'il était temps d'en finir avec les exigences toujours croissantes de l'étranger, si l'on voulait rester un état libre. D'autres , et surtout le député de Turgovie, M. Kern, protestèrent avec vivacité contre la note insolite de l'ambassadeur français. Cette opinion fut partagée. On pensa que dans une affaire intéressant toute la Suisse, la diète avait le droit d'examiner si Louis-Napoîéon avait été régulièrement élu citoyen de Turgovie, et si ses actes n'étaient pas en opposition avec sa conduite; Digitized by Google

lequel les anciennes relations de bon voisinage avaient été naguère si heureusement rétablies, souffrirait que Louis-Bonaparte revînt sur son territoire, et, au mépris de toutes les obligations que lui imposait la reconnaissance, osât y renouveler de criminelles intrigues et avouer hautement des prétentions insensées et que leur folie même ne peut plus absoudre depuis l'attentat de Strasbourg. Il est de notoriété publique qu'Arenemberg est le centre d'intrigues politiques que le gouvernement du roi a le droit et le devoir de ne pas tolér dans son sein. Vainement Louis Bonaparte voudrait-il nier, les écrits qu'il a fait publier, tant en Allemagne qu'en France, témoignent assez que son retour d'Amérique n'avait pas seulement pour objet de rendre les derniers devoirs à une mère mourante, mais bien aussi de reprendre des projets et d'afficher des prétentions auxquelles il est démontré aujourd'hui qu'il n'a jamais renoncé. La Suisse est trop loyale et trop fidèle alliée pour permettre que Louis Bonaparte se dise à la fois l'un de ses citoyens et le prétendant au trône de France; qu'il se dise Français toutes les fois qu'il a l'espérance de troubler sa patrie au profit de ses projets, et citoyen de Turgovie quand le gouvernement de la patrie veut prévenir le retour de ses criminelles tentatives. »

Le 6 août 1837, les états eurent à délibérer sur cette note. La discussion fut des plus orageuses. S'élevant avec force contre des prétentions qui ne tendaient à rien moins qu'à compromettre la souveraineté de la Suisse, quelques députés déclarèrent qu'il était temps d'en finir avec les exigences toujours croissantes de l'étranger, si l'on voulait rester un état libre. D'autres, et surtout le député de Turgovie, M. Kern, protestèrent avec vivacité contre la note insolite de l'ambassadeur français. Cette opinion fut partagée. On pensa que dans une affaire intéressant toute la Suisse, la diète avait le droit d'examiner si Louis-Napoléon avait été régulièrement élu citoyen de Turgovie, et si ses actes n'étaient pas en opposition avec sa conduite;

134 HISTOIRE qu’en conséquence la note devait être renvoyée à l’état de Turgovie, aGn d’obtenir des renseignements précis qui mettraient à même de prendre une décision. Treize états et demi votèrent ce renvoi; quatorze votèrent dans le même sens la nomination d’une commission chargée d’entrer en correspondance avec le gouvernement de Turgovie. Ces débats , auxquels la presse de tous les pays donnait un grand retentissement, passionnaient la Suisse contre la France, et remuaient tout ce qu’il y avait de sympathique dans le cœur des peuples pour la famille Bonaparte. Le grand-conseil de Turgovie Gt une réponse évasive à la note de l'ambassadeur français que lui renvoya la diète. Soutenant son droit avec une noble énergie, cet état, qui avait honoré Louis-Napoléen du titre de citoyen, persista dans son espri td’hostilité contre l’exigence du gouvernement français. L’affaire fut remise en délibération à la diète. Trois projets de réponse lui furent soumis. L’un, que le gouvernement de Turgovie exigerait de Louis-Napoléon une déclaration par laquelle il renoncerait à sa qualité de Français, et à toute prétention ultérieure à cette qualité. L’autre, qu’il fût signiüé à M. de Montebello, qu’aux termes de la constitution fédérale aucune disposition exceptionnelle ne pouvait être prise à l’égard de Louis-Napoléon, attendu qu’il était citoyen de Turgovie. La troisième, enfin, qu’on invitait le gouvernement français à adresser directement sa demande à l’état de Turgovie, la diète ne pouvant pas constater la qualité du prince comme citoyen de ce canton. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 1ÎS La discussion s’ouvrit sur ces trois projets , le 5 septembre. Dans le courant de la délibération, on apprit successivement que la note de l’ambassadeur français avait été suivie d’une dépêche du ministre des affaires étrangères de France, le comte Molé, insistant d’une manière formelle et menaçante sur son exécution ; que les ministres d’Autriche, de Bade, de Russie étaient disposés à appuyer cette exhorbitante prétention, et enfin que cette note, avant d’avoir été présentée au Gouvernement helvétique , avait été communiquée à toutes les cours et avait obtenu leur assentiment. Cette affaire, comme on le voit, prenait de jour en jour des proportions plus graves. Au seul nom d’un Bonaparte, offusquant dans un coin d’un petit pays un grand gouvernement, l’Europe monarchique était prête à courir aux armes pour l’en expulser. Tout n’était pas fini encore. Seulement la Suisse venait d'acquérir la conviction que, dans la lutte où elle s’était engagée, elle ne pouvait compter sur l’appui d’aucune puissance. Forte de son droit cependant, et de la justice de sa résistance, elle ne cédait pas. Elle refusait courageusement de s’associer à celte proscription nouvelle des Bonapartes. A la suite de grands débats, 17 états s’étaient prononcé pour l’ajournement de toute discussion à ce sujet ; c’était renvoyer la solution de la question aux Grands-Conseils. La décision ainsi déclinée, était uue fin de non-recevoir, une sorte d’acte d’hostilité contre la France. La position cependant devenait de plus en plus critique. La France avait mis en état de blocus la frontière du Grand-Duché. Le Wurtemberg menaçait de suivre cet Digitized by Google

La discussion s'ouvrit sur ces trois projets, le 5 septembre. Dans le courant de la délibération, on apprit successivement que la note de l'ambassadeur français avait été suivie d'une dépêche du ministre des affaires étrangères de France, le comte Molé, insistant d'une manière formelle et menaçante sur son exécution; que les ministres d'Autriche, de Bade, de Russie étaient disposés à appuyer cette exhorbitante prétention, et enfin que cette note, avant d'avoir été présentée au Gouvernement helvétique, avait été communiquée à toutes les cours et avait obtenu leur assentiment.

Cette affaire, comme on le voit, prenait de jour en jour des proportions plus graves. Au seul nom d'un Bonaparte, offusquant dans un coin d'un petit pays un grand gouvernement, l'Europe monarchique était prête à courir aux armes pour l'en expulser.

Tout n'était pas fini encore. Seulement la Suisse venait d'acquérir la conviction que, dans la lutte où elle s'était engagée, elle ne pouvait compter sur l'appui d'aucune puissance. Forte de son droit cependant, et de la justice de sa résistance, elle ne cédait pas. Elle refusait courageusement de s'associer à cette proscription nouvelle des Bonapartes. A la suite de grands débats, 17 états s'étaient prononcé pour l'ajournement de toute discussion à ce sujet; c'était renvoyer la solution de la question aux Grands-Conseils. La décision ainsi déclinée, était une fin de non-recevoir, une sorte d'acte d'hostilité contre la France.

La position cependant devenait de plus en plus critique. La France avait mis en état de blocus la frontière du Grand-Duché. Le Wurtemberg menaçait de suivre cet

<36 HISTOIRE exemple. Le prince de Metternicli avait dît assez brutalement aux députés suisses, assistant à Milan au couronnement de l'empereur, que la Confédération n'avait à espérer aucun appui dans ses démêlés avec la France. Enfin on apprit que, sur les frontières de France, un corps de vingt-cinq mille hommes s'était mis en mouvement; que l'artillerie de Lyon avait reçu l'ordre de se tenir prête à marcher, et que l'entrée de deux bataillons français à Gers avait été suivie d'un ordre du jour menaçant du général Aymar. Les cantons, de leur côté, se mirent en état de défense. Tout le pays se leva en armes : la guerre était imminente. Mais ne voulant pas que la Suisse devint victime de son hospitalité, Louis- Napoléon écrivit au gouvernement de Turgovie, pour le prier d'annoncer au directoire qu'il était prêt à se retirer dans tel lieu où il pourrait trouver un asile assuré. Cette démarche généreuse et spontanée simplifia la question : le 6 octobre, une réponse lière et digne fut volée à la note de l'ambassadeur de France. On y remarquait le passage suivant : »... Fidèle au sentiment qui depuis des siècles l'ont unie à la France la Suisse ne peut toutefois s'empêcher d'exprimer avec franchise le pénible étonnement que lui ont causé les démonstrations hostiles fuites contre elle avant même que la diète ait été réunie pour délibérer définitivement sur les réclamations qui lui étaient adressées. » La diète désire autant que peut le désirer le Gouvernement français que des complications de la nature de celles qui ont eu lieu ne se renouvellent plus et que rien ne trouble à l'avenir la bonne harmonie de ces deux pays. » Le 14 octobre, Louis-Napoléon quitta Arenemberg et Digitized by Google

DE !.A FAMILLE UONAI'AHTE. Î3T se rendit en Angleterre. Dans la séance du 16, le président donna lecture d'une dépêche du comte Molé qui annonçait que le différend enlre la Franco et la Suisse devait être considéré comme terminé; on désarma des deux côtés, et ce qui resta de plus ^vident de tout ce débat, c'est que le nom «le Bonaparte était encore une puissance avec laquelle le principe monarchique pressentait qu'il aurait tôt ou tard à compter. Peu après, encore dans l'intervalle des conspirations de Strasbourg et de Boulogne, le sentiment bonapartiste avait été profondément remué par une de ces réparations éclatantes dont les grandes nations honorent tôt ou tard les grands hommes. Les cendres de l'empereur avaient été transportées de File Sainte-Hélene, où le prisonnier de l'Europe avait laissé son corps, en France, où son ame et sa pensée n'avaient jamais cessé d'être. A la suite de nombreuses pétitions adressées aux Chambres, le 12 mai 1850 , la Chambre des Députés avait adopté un projet de loi portant la demande d'un crédit spécial d'un million pour la translation des restes mortels de Napoléon à Paris, et pour la construction de son tombeau dans l'église des Invalides. Cet acte de justice, qui accomplissait un des derniers voeux de l'empereur, inspira au général Bertrand, son ancien grand - maréchal du palais, et qui l'avait suivi sur la terre d'exil , l'idée de faire hommage à la Fiance des armes du grand homme. Cette démarche n'eut nas le résultat qu'en attendait la famille Bonaparte. Bien plus, au moment même où la munificence nationale rendait un solennel hommage au plus illustre de ses membres, elle lui attira, de la part du 18 Digitized by Google

 mi Louis-Philippe, uu affront gratuit que nous relaterons en quelques mots. Le voici. Ces armes étaient l'épée que l’empereur avait portée à Austerlitz, et la seule qu'il eût portée habituellement depuis; deux paires de pistolets d’arçon d’un riche travail; l’épée en forme de glaive qu’il avait au Champ-dc-Mai ; un sabre qui avait appartenu à Jean Sobieski, et un poignard qui avait été donné par le pape au graud-maitre de Malte, La Valette. Mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon avait, entre autres missions, chargé le général Bertrand de remettre, en temps opportun, scs armes à son fils. Celui-ci étant mort, la famille Bonaparte songea à faire hommage de ces armes ù la France. D’après une correspondance échangée entre le général Bertrand et Joseph Bonaparte , ces armes devaient être remises au gouverneur des Invalides, pour être déposées soit à l’hôtel, soit dans un autre monument public, comme la colonne. Après la présentation du projet de loi relatif à la translation des restes de Napoléon, le général Bertrand avait été reçu par le roi , lui avait fait part de la manière dont il se proposait de remplir sa mission. Le roi lui répondit que « ses ministres ni lui-méme » ne pouvaient pas consentir à ce que les armes fussent ' » remises aux Invalides, au nom de la famille Bonaparte. » et qu’il lui paraissait plus convenable de les déposer n aux Tuileries, jusqu’à ce qu’elles pussent être placées »■ sur le ce^ucil. » Le général Bertrand se rendit à cet avis. Le 4 juin, il fut reçu a\ec pompe, dans la salle du trône, parle roi, entouré de sa cour, et lui remit ces armes, en lui adressant les paroles suivantes : Digitized by Google

roi Louis-Philippe, un affront gratuit que nous relaterons en quelques mots. Le voici.

Ces armes étaient l'épée que l'empereur avait portée à Austerlitz, et la seule qu'il eût portée habituellement depuis; deux paires de pistolets d'arçon d'un riche travail; l'épée en forme de glaive qu'il avait au Champ-de-Mai; un sabre qui avait appartenu à Jean Sobieski, et un poignard qui avait été donné par le pape au grand-maître de Malte, Lavalette.

Mourant sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon avait, entre autres missions, chargé le général Bertrand de remettre, en temps opportun, ses armes à son fils. Celui-ci étant mort, la famille Bonaparte songea à faire hommage de ces armes à la France. D'après une correspondance échangée entre le général Bertrand et Joseph Bonaparte, ces armes devaient être remises au gouverneur des Invalides, pour être déposées soit à l'hôtel, soit dans un autre monument public, comme la colonne. Après la présentation du projet de loi relatif à la translation des restes de Napoléon, le général Bertrand avait été reçu par le roi, lui avait fait part de la manière dont il se proposait de remplir sa mission. Le roi lui répondit que « ses ministres ni lui-même » ne pouvaient pas consentir à ce que les armes fussent » remises aux Invalides, au nom de la famille Bonaparte, » et qu'il lui paraissait plus convenable de les déposer » aux Tuileries, jusqu'à ce qu'elles pussent être placées » sur le cercueil. »

Le général Bertrand se rendit à cet avis. Le 4 juin, il fut reçu avec pompe, dans la salle du trône, par le roi, entouré de sa cour, et lui remit ces armes, en lui adressant les paroles suivantes :

1>E LA FAMILLE BONAPARTE 13i « Sire, rendant hommage à l'acte de justice nationale » que vous avez généreusement entrepris; animé d'un » sentiment de gratitude et de confianco, je viens dé» poser entre les mains de V. M. ces armes glorieuses » que, depuis si longtemps, j'étais réduit à dérober au » jour, et que j'espère placer bientôt sur le cercueil du » grand capitaine, sur l'illustre tombe destinée à fixer les » regards de l'univers. » Que l'épée du héros devienne le palladium de notre » patrie. » Le roi répondit : « Je reçois, au nom de la France, les armes de l'empe» reur Napoléon , dont ses dernières volontés vous avaient » confié le précieux dépôt; elles seront fidèlement gardées » jusqu'au moment où je pourrai les placer' sur le mauso» lée que lui prépare la munificence nationale. » Je m'estime heureux qu'il m'ait été réservé de rendre » à la terre de France les restes mortels de celui qui ajouta » tant de gloire à nos fastes, et d'acquitter la dette de notre » commune patrie en entourant son cercueil de tous les » honneurs qui lui étaient dus. * » Le général Bertrand, ayant communiqué ce résultat à Joseph, en reçut, sous la date du G juin, la protestation suivante : ■ Monsieur le général Bertrand, la mort du fils de Na» .poléon termina la mission que vous aviez reçue de l'em» pereur, comme dépositaire des effets mobiliers qu'il » laissait à son fils. » Vous étiez chargé des armes; je jugeai convenable de » consulter les hommes les plus sages : tous pensèrent » quo la famille de Naopléon serait honorablement insDigitized by Google

tiO HISTOIRE » pilée à en faire hommage à la nation, dans un monu■ ment public, comme la colonne ou niôtel-dcs-lnva» lides. J'exprimai solennellement celte pensée dans une » lettre du 28 août 1835 aux honorables jurisconsultes « dont j'embrassai les vues, trop heureux môme dans » l'exil de pouvoir donner une preuve de dévouement à » cette patrie à qui nous devons tout. » 11 y a peu de jours que vous me mandiez que « les » armes de l'empereur seraient remises aux Invalides , et » que je reconnaîtrais dans ce qui vous restait à taire » tout votre désir de m'étre agréable. » Aujourd'hui vous » m'annoncez le contraire. Comment pouvais-je prévoir » un tel changement? Comment ne pas protester? Com» ment ne pas*réclamer contre la nouvelle injustice qui » nous est faite? Comment pouvoir persuadera soi-méme » et au public que l'affront fait au nom de la famille de • l'empereur soit l'ouvrage d'un citoyen aussi fidèle que » le grand-maréchal du palais de l'empereur notre frère ! » JosErn-NAroLÉori BONAPARTE. » Cet incident regrettable n'inllua en rien sur l'acte de munificence nationale voté par les Chambres sous la pression du pays. Le 7 juillet, la frégate la Belle-Puuie , commandée par le prince de Joinville, et la corvette la Favorite, commandée par le capitaine Guyet, étaient parties de Toulon pour Sainle-llélènc, où elles étaient arrivées le 8 octobre. Le 14, vingt-cinq ans après, où, jour pour jour, Napoléon était arrivé prisonnier, ses reste,.- avaient été exhumés et transférés à bord de la Belle-Poule. L'escadrille avait appareillé le 18, et était arrivée en rade de Cherbourg, avec son précieux dépAt, le 30 novembre. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE «41 Avant de suivre, à travers les populations de la France, ce convoi unique dans les anuales du monde , et page si flatteuse de l'histoire de la famille Bonaparte, nous croyons devoir relater les circonstances les plus intéressantes de ('exhumation. Nous les empruntons à une lettre du prince de Joinville, qu'une bienveillante indiscrétion nous a permis de reproduire. ■ En rade de Cherbourg, 30 novembre 1840 » ... Parti le 14 septembre de la baie de Tous-Ics-Saints, je mouillais le 8 octobre sur la rade de James-Town. » Mon premier soin a été de mettre M. de Chabot, commissaire du roi , en rapport avec M. le général Middlemore, gouverneur de Pile. Ces messieurs avaient à régler, selon leurs instructions respectives, la manière dont il devait être procédé à l'exhumation des restes de l'empereur et à leur translation à bord de la Belle-Poule. L'exéculion des projets arrêtés fut lixée au la octobre. Le gouverneur voulut se charger de l'exhumation et de tout ce qui devait avoir lieu sur le territoire anglais. Pour moi je réglai, par un ordre du 15 octobre, les honneurs à rendre par la division placée sous mes ordres. » Le 15, à minuit, l'opération commença en présence des commissaires français et anglais, M. de Chabot et le capitaine Alexander. A dix heures du matin le cercueil était à découvert dans la fosse. Après l'en avoir retiré iulacl, on procéda à son ouverture, et le corps fut trouvé dans un étal de conservation inespéré. Kn ce moment solennel, à la vue des restes si reconnaissables de celui qui lit tan/ pour les gloires de la France, l'émotion fut profonde et unanime. » A trois heures et demie le canon des forts annonça à la rade que le cortège funèbre se mettait eu marche vers la ville de James-Town. Les troupes de la milice et de la garnison précédaient le char recouvert du drap mortuaire, dont les coins étaient tenus par les généraux Bertrand et Gourgaud et par MM. de Las Cases et Marchand, les autorités et les habitants suivaient en foule. Sur rade, le canon de la fréDigitized by Google

Avant de suivre, à travers les populations de la France, ce convoi unique dans les annales du monde, et page si flatteuse de l'histoire de la famille Bonaparte, nous croyons devoir relater les circonstances les plus intéressantes de l'exhumation. Nous les empruntons à une lettre du prince de Joinville, qu'une bienveillante indiscrétion nous a permis de reproduire.

« En rade de Cherbourg, 30 novembre 1840.

» ... Parti le 14 septembre de la baie de Tous-les-Saints, je mouillais le 8 octobre sur la rade de James-Town.

» Mon premier soin a été de mettre M. de Chabot, commissaire du roi, en rapport avec M. le général Middlemore, gouverneur de l'île. Ces messieurs avaient à régler, selon leurs instructions respectives, la manière dont il devait être procédé à l'exhumation des restes de l'empereur et à leur translation à bord de la *Belle-Poule*. L'exécution des projets arrêtés fut fixée au 15 octobre. Le gouverneur voulut se charger de l'exhumation et de tout ce qui devait avoir lieu sur le territoire anglais. Pour moi je réglai, par un ordre du 13 octobre, les honneurs à rendre par la division placée sous mes ordres.

» Le 15, à minuit, l'opération commença en présence des commissaires français et anglais, M. de Chabot et le capitaine Alexander. A dix heures du matin le cercueil était à découvert dans la fosse. Après l'en avoir retiré intact, on procéda à son ouverture, et le corps fut trouvé dans un état de conservation inespéré. En ce moment solennel, à la vue des restes si reconnaissables de celui qui fit tant pour les gloires de la France, l'émotion fut profonde et unanime.

» A trois heures et demie le canon des forts annonça à la rade que le cortége funèbre se mettait en marche vers la ville de James-Town. Les troupes de la milice et de la garnison précédaient le char recouvert du drap mortuaire, dont les coins étaient tenus par les généraux Bertrand et Gourgaud et par MM. de Las Cases et Marchand, les autorités et les habitants suivaient en foule. Sur rade, le canon de la fré-

HISTOIRE 141 gâte avait répondu à celui des forts et tirait de minute en minute; depuis le matin les vergues étaient en panlenne, les pavillons à mimât et tous les navires français et étrangers s'étaient associés à ce signe de deuil- Quand le cortège parut sur le quai, les troupes anglaises formèrent la haie, cl le char s’avança lentement œrs la plage. » Au bord de la mer, là où s'arrêtaient les lignes anglaises, j'avais réuni autour de moi les officiers de la division française. Tous en grand deuil et la tête découverte, nous attendions l’approche du cercueil ; à vingt pas de nous il s'est arrêté, et le général-gouverneur, s'avançant vers moi , m’a remis au nom de son gouvernement les restes de l’empereur Napoléon. > Aussitôt le cercueil a été descendu dans la chaloupe de la frégate, disposée pour le recevoir, et là encore l'émotion a été grave et profonde : le vœu de l'empereur mourant commençait à s'accomplir; ses cendres reposaient sous le pavillon national. » Tout signe de deuil a été dès-lors abandonné. Les même honneurs que l’empereur aurait reçus de son vivant ont été rendus à sa dépouille mortelle, et c'est au milieu des salves des navires pavoisés, avec leurs équipages rangés sur les vergues, que la chaloupe, escortée par les cauols de tous les navires, a pris lentement le chemin de la frégate. » Arrivé à bord, le cercueil a été reçu entre deux rangs d'officiers sous les armes et porté sur le gaillard d'arrière disposé en chapelle ardente. Une garde de soixante hommes, commandée, par le plus ancien lieutenant de la frégate, rendait les honneurs. Quoiqu'il fût déjà lard l'absoute fut dite et le corps resta ainsi exposé toute h; nuit. L'aumônier et un officier veillèrent prés de lui. » Le 16, A dix heures du matin, les officiers et équipages des navires de guerre et de commerce français étant réunis à bord de la frégate, un service funèbre solennel fut célébré. On descendit ensuite le corps dans lVntre-pont où une chapelle ardente avait été préparéo pour le recevoir, * A midi tout était terminé et la frégate en appareillage « Fearçois D'ORLÉANS. » Digitized by Google

gate avait répondu à celui des forts et tirait de minute en minute; depuis le matin les vergues étaient en pantenne, les pavillons à mi-mât et tous les navires français et étrangers s'étaient associés à ce signe de deuil. Quand le cortége parut sur le quai, les troupes anglaises formèrent la haie, et le char s'avança lentement vers la plage.

» Au bord de la mer, là où s'arrêtaient les lignes anglaises, j'avais réuni autour de moi les officiers de la division française. Tous en grand deuil et la tête découverte, nous attendions l'approche du cercueil; à vingt pas de nous il s'est arrêté, et le général-gouverneur, s'avançant vers moi, m'a remis au nom de son gouvernement les restes de l'empereur Napoléon.

» Aussitôt le cercueil a été descendu dans la chaloupe de la frégate, disposée pour le recevoir, et là encore l'émotion a été grave et profonde : le vœu de l'empereur mourant commençait à s'accomplir; ses cendres reposaient sous le pavillon national.

» Tout signe de deuil a été dès-lors abandonné. Les même honneurs que l'empereur aurait reçus de son vivant ont été rendus à sa dépouille mortelle, et c'est au milieu des salves des navires pavoisés, avec leurs équipages rangés sur les vergues, que la chaloupe, escortée par les canots de tous les navires, a pris lentement le chemin de la frégate.

» Arrivé à bord, le cercueil a été reçu entre deux rangs d'officiers sous les armes et porté sur le gaillard d'arrière disposé en chapelle ardente. Une garde de soixante hommes, commandée par le plus ancien lieutenant de la frégate, rendait les honneurs. Quoiqu'il fût déjà tard l'absoute fut dite et le corps resta ainsi exposé toute la nuit. L'aumônier et un officier veillèrent près de lui.

» Le 16, à dix heures du matin, les officiers et équipages des navires de guerre et de commerce français étant réunis à bord de la frégate, un service funèbre solennel fut célébré. On descendit ensuite le corps dans l'entre-pont où une chapelle ardente avait été préparée pour le recevoir,

» A midi tout était terminé et la frégate en appareillage.

« FRANÇOIS D'ORLÉANS. »

' DE LA FAMILLE BONAPARTE. U3 Le 8 décembre, le cercueil de l’empereur fut transbordé de la frégate la Belle-Poule sur le bateau à vapeur la Normandie, disposé eu chapelle ardente, et qui, escorté par le Courrier et le Véloce, devait le transporter jusqu’au débarcadère de Courbevoie. Immédiatement après le transbordement, le convoi funèbre se mit en route pour le Uàvre, tirant uu coup de cauon de quart-d’heure en quartü’heure. Du lièvre à Courbevoie, les populations de vingt lieues à la ronde vinrent se presser en foule sur les pas du triste cortège, avides de rendre un pieux hommage aux restes du héros, puissant génie qui avait changé la face de l'Europe, et que la vengeance haineuse des souverains avait enchainésur le rocher de Sainte-Hélène. Du haut des collines, du fond des vallées, de partout d’ou l’on pouvait distinguer la flotte, partaient des signaux de toute espèce indiquant dos groupes de citoyens ; les deux rives de la Seine en étaient bordées; on en voyait jusque suites arbres qui çà et là se miraient dans l’eau, et parfois, lorsque le soleil resplendissant perçant la nue brumeuse, illuminait d’un vif éclat le lit de la rivière et enclavait I cercueil dans les reflets d’une lumineuse almosphèr des cris d’enthousiasme partis de tous les points , répé de distance en distance, étaient portés sur l’aile du ve jusqu’à plus d’une journée de marche. Aussi les coteaux, les collines, les berges du fleuve, les arbres eux-mêmes, littéralement peuplés de monde, mobiles comme une mer houleuse, bruyants comme une forêt agitée, semblaient s'être animés pour saluer le retour du héros populaire. À l’homme seul qui vivant était entré triomphant dans Digitized by Google

\u HISTOIRE toutes les capitales du continent de l’Europe, il était donné de triompher encore dans la mort. A Itouen, le cercueil fut une seconde fois transbordé du pont de la Normandie sur celui de la Dorade qui, précédé Je la Parisienne et de huit autres bateaux à vapeur servant d'escorte, arriva le ti décembre au pont de Neuilly. Le lendemain, 15, eurent lieu les funérailles, une de ces grandes cérémonies nationales qui font époque dans l’histoire. En voici l'historique, dont, pour plus d'exactitude, nous prenons les détails dans l'Annuaire de Villeroi. Mais avant de suivre le collège dans le trajet de Courbevoie à rilôtel-des-lnvalides, il n’est pas sans intérêt de donner une idée des lieux qu'il avait à parcourir. A Courbevoie, s’élevait au débarcadère un temple grec, à jour, de quatorze mètres d’élévation, sous lequel était placé un char funèbre, digne par ses proportions colossales et la richesse de ses ornements de recevoir le corps de Napoléon. Au pont de Neuilly, la décoration avait pris un caractère tout maritime, comme pour rappeler la part honorable de la marine dans ce grand acte de reconnaissance nationale. En tète du pont s’élevait une immense colonne ros traie, haute de 47 mètres, dédiée à Notre-l)ame-de-Gràce, .patrone des marins. Cette colonne, de forme octogone, était assise sur trois soubassements superposés, dont le premier était orné d’un grand bas-relief représentant Je voyage de la Belle-Poule et le trajet de Cherbourg à Paris. Trois trophées maritimes, entourés de drapeaux aux insignes impériaux, plantés au milieu d’un amas de bombes Digitized by Google

 et d’obusiers, décoraient le second. Enfin, sur le troisième soubassement, se tenait assise la statue de la patrone des marins. Autour de celte figure, de grande proportion, étaient disposés trois énormes trépieds qui jetaient des flammes de couleur. Les angles supérieurs du dernier socle étaient surmontés de quatre aigles aux ailes déployées et qui tenaient la foudre dans leurs serres. Enfin, le chapiteau était couronné par un globe colossal sur lequel était placé en lettres d'or un seul mot : France, que dominait un aigle de cinq mètres d’envergure. A l’Arc de triomphe de l’Étoile, ce gigantesque monument dont l’empereur avait posé la première pierre en 1810, les décorations rappelaient les grandes actions des guerres de Napoléon. Sur le sommet de l’Arc, se déployait une vaste composition représentant l’apothéose du héros. L’empereur, revêtu du grand costume impérial, comme au jour de son sacre, se tenait debout devant le trône. A ses deux côtés, étaient deux figures représentant les génies de la guerre et de la paix. A chacun des angles étaient d’énormes trépieds d’où jaillissaient des flammes de couleur. Au milieu étaient groupés des trophées d’armes. Depuis l’Arc de triomphe de l’Étoile jusqu’à la place de la Concorde, régnaient deux longues files de piédestaux supportant alternativement des colonnes, des statues, des candélabres antiques et de grands vases en forme de lamp? funèbre. Quatorze statues, de proportions colossales, représentant des victoires ailées, tenaient d’une main la palme consacrée, et de l’autre présentaient des couronnes au cercueil du triomphateur. Huit statues allégoriques, au-dessus desquelles s’élevait, 1» Digitized by Google

et d'obusiers, décoraient le second. Enfin, sur le troisième soubassement, se tenait assise la statue de la patrone des marins. Autour de cette figure, de grande proportion, étaient disposés trois énormes trépieds qui jetaient des flammes de couleur. Les angles supérieurs du dernier socle étaient surmontés de quatre aigles aux ailes déployées et qui tenaient la foudre dans leurs serres. Enfin, le chapiteau était couronné par un globe colossal sur lequel était placé en lettres d'or un seul mot : FRANCE, que dominait un aigle de cinq mètres d'envergure.

A l'Arc de triomphe de l'Étoile, ce gigantesque monument dont l'empereur avait posé la première pierre en 1810, les décorations rappelaient les grandes actions des guerres de Napoléon. Sur le sommet de l'Arc, se déployait une vaste composition représentant l'apothéose du héros. L'empereur, revêtu du grand costume impérial, comme au jour de son sacre, se tenait debout devant le trône. A ses deux côtés, étaient deux figures représentant les génies de la guerre et de la paix. A chacun des angles étaient d'énormes trépieds d'où jaillissaient des flammes de couleur. Au milieu étaient groupés des trophées d'armes.

Depuis l'Arc de triomphe de l'Étoile jusqu'à la place de la Concorde, régnaient deux longues files de piédestaux supportant alternativement des colonnes, des statues, des candelabres antiques et de grands vases en forme de lampe funèbre.

Quatorze statues, de proportions colossales, représentant des victoires ailées, tenaient d'une main la palme consacrée, et de l'autre présentaient des couronnes au cercueil du triomphateur.

Huit statues allégoriques, au-dessus desquelles s'élevait,

The text on this page is estimated to be only 28.98% accurate

HISTOIRE Ut devant le palaisBourbon, une statue gigantesque de l’Immortalité, ornaient le pont de la Concorde. Le front ceint du diadème, la statue de l'Immortalité, tenait de la main droite une couronne d’étoiles d'or qu'elle semblait prête a déposer sur le cercueil du mort illustre. Sur le quai des Invalides, s'élevait la statue colossale de l'empereur. Napoléon tenait dans sa main droite un large cordon auquel était attachée la croix de la Légiond'Honneur; la main gauche était appuyée sur le sceptre. De là, cette grande figure de l’empereur semblait dominer sur deux longues rangées de statues représentant les grands rois, les grands capitaines de la Fiance, et qui décoraient l’avenue principale de l’esplanade jusqu'à la grille des Invalides. Fn avant do la grille d’entrée de l’Hôtel, s’élevait un dais magnifique sous lequel devait s’arrêter le cliar impérial. Sur la façade do celle cour, ou avant du portail do l’église, était une vaste cliapcile ardente, de 54 pieds de haut, pour recevoir le corps de l’empereur. Elle était de forme carrée, ornée de frontons aux armes impériale», et d’architraves contenant les portraits des généraux célèbres et les noms des grandes batailles do la république et de l’empire. A la hauteur des combles, tout autour de la frise , apparaissaient en lettres d’or tous les noms de nos grands hommes de guerre depuis 1792. La chapelle était pavoisée dans tout son pourtour, et des bas-reliefs imitant le bronze y rappelaient de tous côtés les souvenirs de notre grande épopée militaire. Dans la nef de l’église, d’immenses tentures noires, à bordures argentées et relevées en rideaux, étaient garnies de trois magnifiques cordons, composés, le premier. Digitized by Google

devant le palais Bourbon, une statue gigantesque de l'Immortalité, ornaient le pont de la Concorde. Le front ceint du diadème, la statue de l'Immortalité, tenait de la main droite une couronne d'étoiles d'or qu'elle semblait prête à déposer sur le cercueil du mort illustre.

Sur le quai des Invalides, s'élevait la statue colossale de l'empereur. Napoléon tenait dans sa main droite un large cordon auquel était attachée la croix de la Légion-d'Honneur; la main gauche était appuyée sur le sceptre. De là, cette grande figure de l'empereur semblait dominer sur deux longues rangées de statues représentant les grands rois, les grands capitaines de la France, et qui décoraient l'avenue principale de l'esplanade jusqu'à la grille des Invalides.

En avant de la grille d'entrée de l'Hôtel, s'élevait un dais magnifique sous lequel devait s'arrêter le char impérial. Sur la façade de cette cour, en avant du portail de l'église, était une vaste chapelle ardente, de 54 pieds de haut, pour recevoir le corps de l'empereur. Elle était de forme carrée, ornée de frontons aux armes impériales, et d'architraves contenant les portraits des généraux célèbres et les noms des grandes batailles de la république et de l'empire. A la hauteur des combles, tout autour de la frise, apparaissaient en lettres d'or tous les noms de nos grands hommes de guerre depuis 1792.

La chapelle était pavoisée dans tout son pourtour, et des bas-reliefs imitant le bronze y rappelaient de tous côtés les souvenirs de notre grande épopée militaire.

Dans la nef de l'église, d'immenses tentures noires, à bordures argentées et relevées en rideaux, étaient garnies de trois magnifiques cordons, composés, le premier,

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

 de guirlandes de laurier, placées au-dessous des drapeaux des nations conquises; le deuxième, d'écussons aux insignes impériaux, placés sur le milieu de chaque pilier; enfin, lo troisième, d'une draperie représentant la couronne impériale, sur laquelle étaient croisés deux hâtons, le sceptre et l'aigle. Depuis le sol jusqu'au premier ordre d'architecture, tout le dôme était tendu d'une draperie en velours violet et or, et parsemée de tous les insignes impériaux. Au milieu s'élevait un immense caUfulquc, entouré de trophées et de drapeaux, orné de plumes d'aigle et des armes de l'empereur, rehaussé de quatre rideaux de velours borde d'hermine, se relevant et soutenus par une couronne octogone. Aux quatre angles du catafalque s'élevaient quatre figures de victoires dorées et adossées à des trophées d'armes. Au sommet du monument, l'aigle impériale déployait fièrement ses ailes. Au fond de l'église, on avait construit un autel au-dessus duquel, à droite et à gauche, étaient deux tribunes pour les personnes de la suite du roi. Là étaient d'immenses estrades construites pour la Chambre des pairs, la Chambre des députés et les grands corps de la magistrature L'église, dont les bas-côtés étaient garnis d'estrades, était transformée dans loulc sa longueur en chapelle ardente. Plusieurs milliers de bougies supendues à des lustres étincelants, ou régnant en cordons lumineux le long des frises, répandaient uue clarté éblouissante dans toutes les parties de l'église. Sur le devant des tribunes supérieures descendait une tenture noire et argentée. Sur la tenture, des couronnes vertes encadraient les inscriptions suivantes : i Digitized by Google

de guirlandes de laurier, placées au-dessous des drapeaux des nations conquises; le deuxième, d'écussons aux insignes impériaux, placés sur le milieu de chaque pilier; enfin, le troisième, d'une draperie représentant la couronne impériale, sur laquelle étaient croisés deux bâtons, le sceptre et l'aigle.

Depuis le sol jusqu'au premier ordre d'architecture, tout le dôme était tendu d'une draperie en velours violet et or, et parsemée de tous les insignes impériaux.

Au milieu s'élevait un immense catafalque, entouré de trophées et de drapeaux, orné de plumes d'aigle et des armes de l'empereur, rehaussé de quatre rideaux de velours bordé d'hermine, se relevant et soutenus par une couronne octogone. Aux quatre angles du catafalque s'élevaient quatre figures de victoires dorées et adossées à des trophées d'armes. Au sommet du monument, l'aigle impériale déployait fièrement ses ailes.

Au fond de l'église, on avait construit un autel au-dessus duquel, à droite et à gauche, étaient deux tribunes pour les personnes de la suite du roi. Là étaient d'immenses estrades construites pour la Chambre des pairs, la Chambre des députés et les grands corps de la magistrature L'église, dont les bas-côtés étaient garnis d'estrades, était transformée dans toute sa longueur en chapelle ardente. Plusieurs milliers de bougies supendues à des lustres étincelants, ou régnant en cordons lumineux le long des frises, répandaient une clarté éblouissante dans toutes les parties de l'église.

Sur le devant des tribunes supérieures descendait une tenture noire et argentée. Sur la tenture, des couronnes vertes encadraient les inscriptions suivantes :

HISTOIRE Campo-Formio. — Code Napoléon. — Création i»e la LégiondH'onneur. — Concordat. — Rétablissement do culte. — Création de la Cour des comptes. — Lunéville f.t Amiens. — Industrie , Commerce , Agriculture. — Lettres . Sciences et Arts. — Création de la Banque de France. — Création do Conseil-d'État. — Organisation de l'administration publique. — Travaux d'utilité publique. Au delà de la nef, des degrés tapissés de noir conduisaient au rond-point qui précédait le tombeau. Du haut de la voûte pendaient de longues et majestueuses tentures de drap violet, portant pour armoiries l'aigle impériale, sur le manteau héraldique de pourpre et d'hermine, avec des N parmi des abeilles d'or. Tout le dôme était drapé de tentures de drap violet, parsemé d'abeilles d'or et portant des écussons au chiffre de l'empereur. L'autel avait été transporté à l'abside. C'était là que l'archevêque de Paris, assisté de ses évêques, devait dire le service funèbre. Telle était la voie triomphale qu'avait à parcourir le cercueil de l'empereur, avant de prendre possession di tombeau que lui avait assigné la munificence nationale. Maintenant suivons le cortège. Le Froid était intense. Cependant, malgré la rigueur de la température, la population de Paris et de vingt lieues a la ronde s'était, dès le malin, dirigée vers les lieux que devait parcourir le convoi de l'empereur. Le cortège marcha dans l'ordre suivant : La gendarmerie de la Seine ; la garde municipale à cheval; deux escadrons du T lanciers; le général I)arriule, commandant de la place, avec son état-major; un Digitized by Google

CAMPO-FORMIO.—CODE NAPOLÉON.—CRÉATION DE LA LÉGION-D'HONNEUR. — CONCORDAT. — RÉTABLISSEMENT DU CULTE. — CRÉATION DE LA COUR DES COMPTES.—LUNÉVILLE ET AMIENS.—INDUSTRIE, COMMERCE, AGRICULTURE. — LETTRES, SCIENCES ET ARTS. — CRÉATION DE LA BANQUE DE FRANCE. — CRÉATION DU CONSEIL-D'ÉTAT.—ORGANISATION DE L'ADMINISTRATION PUBLIQUE. —TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Au delà de la nef, des degrés tapissés de noir conduisaient au rond-point qui précédait le tombeau.

Du haut de la voûte pendaient de longues et majestueuses tentures de drap violet, portant pour armoiries l'aigle impériale, sur le manteau héraldique de pourpre et d'hermine, avec des N parmi des abeilles d'or.

Tout le dôme était drapé de tentures de drap violet, parsemé d'abeilles d'or et portant des écussons au chiffre de l'empereur.

L'autel avait été transporté à l'abside. C'était là que l'archevêque de Paris, assisté de ses évêques, devait dire le service funèbre.

Telle était la voie triomphale qu'avait à parcourir le cercueil de l'empereur, avant de prendre possession du tombeau que lui avait assigné la munificence nationale.

Maintenant suivons le cortége.

Le froid était intense. Cependant, malgré la rigueur de la température, la population de Paris et de vingt lieues à la ronde s'était, dès le matin, dirigée vers les lieux que devait parcourir le convoi de l'empereur.

Le cortége marcha dans l'ordre suivant :

La gendarmerie de la Seine; la garde municipale à cheval; deux escadrons du 7e lanciers; le général Darriule, commandant de la place, avec son état-major; un

 bataillon d'infanterie de ligne; la garde municipale à pied; les sapeurs-pompiers; deux escadrons du 7' lanciers; deux escadrons du 5’ cuirassiers; le lieutenant-général l’ajol , commandant la division, et son état-major; les officiers de toutes armes, sans troupes employées a Paris; l’École spéciale et militaire de Saint-Cyr; l’École polytechnique; l’École d’application d’état-major; un bataillon d’infanterie légère; deux batteries d’artillerie; un détachement du bataillon de chasseurs à pied; sept compagnies du génie ; les quatre compagnies de sousofficiers vétérans; deux escadrons du 5' cuirassiers; quatre escadrons de la garde nationale à cheval; le maréchal Gérard, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, et son état-major; la 2' légion de la garde nationale de la banlieue; la t" légion de la garde nationale de Paris; deux escadrons de la garde nationale à cheval de Paris; Un carosse, dans lequel était M. l’abbé Coquereau, aumônier, venant de Sainte-IIéléne ; Les officiers généraux de l’armée de terre et de mer du cadre de réserve ou en retraite; Les officiers généraux de la marine royale; Le corps de musique funèbre ; Le cheval de bataille. Un peloton de vingt-quatre sous-officiers décorés, pris dans les différents corps, sous les ordres d’un capitaine de la garde nationale; Un carrosse, attelé de quatre chevaux, dans lequel elaient les membres de la commission de Sainte-Hélène, le licutenant-géncral Gourgaud, le baron de Las Cases, le comte de Rohan-Chabot ;

bataillon d'infanterie de ligne; la garde municipale à pied; les sapeurs-pompiers; deux escadrons du 7e lanciers; deux escadrons du 5e cuirassiers; le lieutenant-général Pajol, commandant la division, et son état-major; les officiers de toutes armes, sans troupes employées a Paris; l'École spéciale et militaire de Saint-Cyr; l'École polytechnique; l'École d'application d'état-major; un bataillon d'infanterie légère; deux batteries d'artillerie; un détachement du 1er bataillon de chasseurs à pied; sept compagnies du génie; les quatre compagnies de sous-officiers vétérans; deux escadrons du 5e cuirassiers; quatre escadrons de la garde nationale à cheval; le maréchal Gérard, commandant supérieur de la garde nationale de la Seine, et son état-major; la 2e légion de la garde nationale de la banlieue; la 1re légion de la garde nationale de Paris; deux escadrons de la garde nationale à cheval de Paris;

Un carosse, dans lequel était M. l'abbé Coquereau, aumônier, venant de Sainte-Hélène;

Les officiers généraux de l'armée de terre et de mer du cadre de réserve ou en retraite;

Les officiers généraux de la marine royale;

Le corps de musique funèbre;

Le cheval de bataille;

Un peloton de vingt-quatre sous-officiers décorés, pris dans les différents corps, sous les ordres d'un capitaine de la garde nationale;

Un carrosse, attelé de quatre chevaux, dans lequel étaient les membres de la commission de Sainte-Hélène, le lieutenant-général Gourgaud, le baron de Las-Cases, le comte de Rohan-Chabot;

ISO HISTOIRE Un peloton de trente-quatre sous-officiers décorés, de toutes armes: Les maréchaux de France; Les quatre-vingt-six sous -officiers , portant les drapeaux des départements, sous les ordres d'un chef d'escadron ; Le prince de Joinville et son état-major; Les cinq cents marins arrivés avec le corps de l'empereur. Venait ensuite le char funèbre, traîné par seize chevaux blancs, couverts de riches housses de deuil : les cordons d'honneur, fixés au poêle impérial, étaient tenus par MM. le maréchal-duc de Itcggio, grand-chancelier de la . Légion-d'flonneur, le maréchal Molilor, l'amiral Houssin et le général Bertrand ; Les anciens aides-de-eamp et officiers civils et militaires de la maison de l'empereur; Les préfets de la Seine et de police; les membres du conseil général , les maires, adjoints et conseils municipaux de Paris et des communes rurales; les anciens militaires de la garde impériale, en uniforme; la députation Ajaccio, les militaires en retraite. Tel était le nombreux et brillant cortège, presque exclusivement militaire, qui célébrait les funérailles de l'enipereur au milieu du deuil immense de tout un monde dont le respect profond changeait le char funèbre en char de triomphe, et ajoutait la majesté de la sympathie nationale à l'ineffable majesté de la gloire, du malheur cl de la mort : dernier et beau ûeuruu à la couruune d'immortalité du vaincu de Waterloo. * A deux heures , au bruit du canon de l'Hôtel des invaDigitized by Google

DE LA FA MI ME BONAPARTE. 4M lidés, le cercueil était arrivé devant la grilla principale, où l'attendait l'archcvéque de Paris, assisté de tout son clergé, pour dire les prières de l'eau bénite. Dans l'église, sous un magnifique dais de velours, surmonté de drapeaux et de panaches flottants, et à droite de l'autel, étaient le roi, portant l'uniforme de garde national, les ducs d'Orléans et de Nemours, en habits de lieutenantsgénéraux, la reine et les princesses, en grand deuil. Le clergé était à gauche de l'autel, en face du roi. Sur les estrades de la croix, siégeaient la Chambre des pairs et la Chambre des députés ; au-dessous, le conseil dT.lat, la cour de cassation et la cour des comptes. Venaient ensuite, à droite, la cour royale, le conseil général et le conseil municipal, les états-majors de la garde nationale et de l'armée, et le conseil d'amirauté; à gauche, étaient les membres de l'université, l'Institut, les corps savants, des tribunaux de première instance et de commerce. Les aides-de-camp , les officiera d'ordonnance, les écuyers du roi et des princes, les dames de la reine et des princesses, étaient dans une tribune, à gaucho du roi , au-dessus des bancs des ministres. Dans la nef, sur les gradins, étaient les détachements d'honneur, l'état-major de l'hôtel des Invalides, les préfets et maires des départements, les écoles, les marins de la Belle-Poule, une foule de militaires décorés; au-dessous de l'orgue, un nombreux orchestre; et dans les tribunes élevées, les personnes munies de billets. Auprès du catafalque, on remarquait les membres de la commission de Sainte-Hélène, et sur un fauteuil, à la suite du banc du clergé, le maréchal-gouverneur de l'hôtel des Invalides. A deux heures et demie, les prières de l'eau bénitedites,

lides, le cercueil était arrivé devant la grille principale, où l'attendait l'archevêque de Paris, assisté de tout son clergé, pour dire les prieres de l'eau bénite. Dans l'église, sous un magnifique dais de velours, surmonté de drapeaux et de panaches flottants, et à droite de l'autel, étaient le roi, portant l'uniforme de garde national, les ducs d'Orléans et de Nemours, en habits de lieutenants-généraux, la reine et les princesses, en grand deuil. Le clergé était à gauche de l'autel, en face du roi. Sur les estrades de la croix, siégeaient la Chambre des pairs et la Chambre des députés ; au-dessous, le conseil d'État, la cour de cassation et la cour des comptes. Venaient ensuite, à droite, la cour royale, le conseil général et le conseil municipal, les états-majors de la garde nationale et de l'armée, et le conseil d'amirauté; à gauche, étaient les membres de l'université, l'Institut, les corps savants, les tribunaux de première instance et de commerce. Les aides-de-camp, les officiers d'ordonnance, les écuyers du roi et des princes, les dames de la reine et des princesses, étaient dans une tribune, à gauche du roi, au-dessus des bancs des ministres. Dans la nef, sur les gradins, étaient les détachements d'honneur, l'état-major de l'hôtel des Invalides, les préfets et maires des départements, les écoles, les marins de la *Belle-Poule*, une foule de militaires décorés; au-dessous de l'orgue, un nombreux orchestre; et dans les tribunes élevées, les personnes munies de billets. Auprès du catafalque, on remarquait les membres de la commission de Sainte-Hélène, et sur un fauteuil, à la suite du banc du clergé, le maréchal-gouverneur de l'hôtel des Invalides.

A deux heures et demie, les prières de l'eau bénite dites,

IM HISTOIRE le clergé, vêtu de violet comme pour l’office des martyrs, fut recevoir le corps sous le porche drapé. En ce moment, du haut de l’estrade placée en avant des orgues, les trombonnes et les contrebasses firent entendre uue marche d’un double caractère, funèbre et triomphal à la fois : le canon retentit au dehors; la garde nationale présenta les armes, les invalides serrèrent le sabre à leurs épaules, et le cercueil entra porté par des soldats et des marins. Ce fut un instant d’une admirable solennité. Tous les assistants étaient debout, la tôle découverte, les yeux et les bras tendus vers ce cercueil, dans lequel reposait tant degloire etde grandeur. Des invalides, qui faisaient la haie sur le passage du corps, s’étaient agenouillés malgré la consigne ; d’autres essuyaient les larmes roulant sous leurs paupières. En ce moment, le roi quitta la place qu'il occupait dans le dénie. 11 était suivi des princes et des généraux Bertrand et Gourgaud , portant sur un coussin de velours , l'un l’épée, l’autre le chapeau de l’empereur, fl s’avança au devant du convoi que conduisait le prince de Joinville, l’épée à la main , et qui la baissant jusqu’à terre : — « Sire , dit-il , je vous présente le corps de l’em» percur Napoléon. » Le roi répondit : — « Je le reçois au nom de la France. » Et il ajouta : — « Général Bertrand , je vous charge de placer l'épée » de l’empereur sur son cercueil. » Le général Bcrtrard obéit. Le roi reprit : « Général Gourgaud , placez sur le cercueil le chapeau » de l’empereur. »
Digitized by Google

 Le général Gourmand s'avança et plaça le chapeau à côté de l’épée. Le service funèbre commença, et à cinq heures le dernier vœu de l’empereur était rempli. Sous ces lugubres voùles où, pendant des jours de triomphe, avaient tant de fois retenti des chants de victoire, et où flottaient nppendus,' comme un mobile linceul de gloire, les drapeaux de vingt nations vaincues, reposait le grand homme. Telles furent ces funérailles, sans précédents dans l’hi loire, et qui semblent une page arrachée aux récits féeriques d’un temps fabuleux. A celle tardive glorification d’un grand homme, une chose manqua : la présence de sa famille. Mais, par une inconséquence bizarre, pendant que la nation déifiait l’homme , le pouvoir d’alors en maintenait proscrit le nom. Huit ans après ce grand acte de munificence nationale, et presque jour pour jour, un coup de tonnerre inaugurait une nouvelle ère politique eu France. Un mot à ce sujet. Depuis qu’cmporlécfpar son génie aventureux la France s’était assez follement jetée dans le casse-cou des expériences gouvernementales, elle avait, peu à peu, essayé de tout. Dix à douze sortes de gouvernements miroitaient avec leurs reflets divers dans un passé d’un demi-siècle comme miroitent dans un kaléidoscope, les paillettes et les détritus qu’y ainoncèle la main du hasard. En 1850, elle avait un roi citoyen et un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. Le mot avait de la valeur. Les choses n’avaient pas répondu au mot. Ce fard démocratique n’avait pu se nuancer avec les vieilles rides de la monarchie qui , après dix-huit ans dp nouvelle 20 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.44% accurate

HISTOIRE .preuve, n’avait su apparaître qu’avec un grief de plus En effet, la monarchie de 1813 s’était établie au milieu des proscriptions : son règne avait été celui des supplices, des coups d'Etat, de l’hypocrisie religieuse. La monarchie de 1850 s’était alternativement soutenue par la ruse par la violence, par la corruption : son règne avait été celui de la rouerie sceptique. Surexcités par le débordement successif du matérialisme îles idées pendant les commotions des quarante dernières années, les passions égoïstes, es appétits grossière avaient impudemment affiché leurs prétentions immorales, et celte monarchie, favorisant tous 'es instincts immondes, n’avait su faire vibrer que les basses cordes du cœur. Intronisant le culte des intérêts matériels, elle avait pris pour devise : /tien pour rien. Jusqu’à la fin, fidèle à ce cynique adage, à travers la dégradation des pouvoirs publics, elle était parvenue presque à pervertir la France elle-même. La décadence honteuse de la grande nation était au bout de ce mépris des principes moraux; Dieu seul pouvait la prévenir: il la prévint. Il envoya au peuple un souille de sa colère et de sa justice. Le peuple s’insurgea. Devant cet instrument intelligent de la pensée divine, la monarchie de 1830, trop tard avisée, voulut faire un pas en arrière; mais le pied lui glissa dans la boue : elle tomba! Encore une fois souveraine , la nation put ramasser pour la troisième fois, en un demi-siècle, la couronne tombée du front de trois rois, l’un, Louis XVI, légi lime; l’autre. Chartes X, imposé; le troisième, Louis-Philippe, élu. La chute de ce dernier n'a pas de précédent dans l’histo»^. Il s'enfuit seul, pouvant à peine rejoindre dans Sa

Digitized by Google

preuve, n'avait su apparaître qu'avec un grief de plus

En effet, la monarchie de 1815 s'était établie au milieu des proscriptions : son règne avait été celui des supplices, des coups d'État, de l'hypocrisie religieuse. La monarchie de 1830 s'était alternativement soutenue par la ruse par la violence, par la corruption : son règne avait été celui de la roucrie sceptique. Surexcités par le débordement successif du matérialisme des idées pendant les commotions des quarante dernières années, les passions égoïstes, les appétits grossiers avaient impudemment affiché leurs prétentions immorales, et cette monarchie, favorisant tous ces instincts immondes, n'avait su faire vibrer que les basses cordes du cœur. Intrônisant le culte des intérêts matériels, elle avait pris pour devise : *Rien pour rien.* Jusqu'à la fin, fidèle à ce cynique adage, à travers la dégradation des pouvoirs publics, elle était parvenue presque à pervertir la France elle-même. La décadence honteuse de la grande nation était au bout de ce mépris des principes moraux ; Dieu seul pouvait la prévenir: il la prévint. Il envoya au peuple un souffle de sa colère et de sa justice. Le peuple s'insurgea. Devant cet instrument intelligent de la pensée divine, la monarchie de 1830, trop tard avisée, voulut faire un pas en arrière ; mais le pied lui glissa dans la boue : elle tomba !

Encore une fois souveraine, la nation put ramasser pour la troisième fois, en un demi-siècle, la couronne tombée du front de trois rois, l'un, Louis XVI, légitime; l'autre, Charles X, imposé; le troisième, Louis-Philippe, élu.

La chute de ce dernier n'a pas de précédent dans l'histoire. Il s'enfuit seul, pouvant à peine rejoindre dans sa

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

 fuite sa famille éparpillée; sans une seule épée prête à se tirer pour lui. sans un seul ami qui partageât sa disgrâce; Sans qu’une seule de ces harpies, dont la rapacité avait miné son trône, lui jetât, par quelque éclatante démission, l’obole de la sympathie ou de la reconnaissance! Après la chute de Louis-Philippe, la république avait été proclamée. Pour les hommes habitués à compter sans Dieu et sans le peuple, elle avait été considérée comme une Surprise; par ceux qui comptent sur l’un et sur l’autre, elle avait été saluée comme une ère d’avenir. Quoi qu'il en soit ,ee que les monarchies de ISIïi et do •1850 n’avaient pas voulu faire pour la famille Bonaparte, elle le fit. Après trcnlc-lrois ans d’exil, les membres de cette famille purent rentier en France, cilojens et libres. La république ouvrait pour la France une ère nouvelle; ils lesenlirent, s’y associèrent sans arrière-pensée, et mirent au service de l’œuvre commune des cœurs et des bras que des lois de proscription leur avaicut jusqu’alors interdit d’utiliser au profit de leur patrie. Un grand fait, pressenti déjà, résume celte deuxième période de l’histoire de la famille Bonaparte. Le voici. Tant que la légitimité par droit divin trôna en France sous sesdeux formes, avec les Bourbons de la branche aînée ou ceux de la branche cadette le droit humain, momentané1 Selon les statuts de l'antique monarchie de France , lotit membre de la famille royale, issu de famille légitime, avait droit éventuellement a la succesion au trône, de mile en mâle , par ordre de primogéuilure, jusqu'à perpétuité, à l'exclusion toujours des femmes. Après la mort de Louis X 111 la famille royale se divisa en trois branches: La première eut pour chef Louis XIV : de lui e*l i.-sue la ligne connue sous le nom de liourbont de France. La deuxième eut pour chef Philippe V, d'oii est sortie la ligne connue sous le nom Digitized by Google

fuite sa famille éparpillée ; sans une seule épée prête à se tirer pour lui, sans un seul ami qui partageât sa disgrâce ; sans qu'une seule de ces harpies, dont la rapacité avait miné son trône, lui jetât, par quelque éclatante démission, l'obole de la sympathie ou de la reconnaissance !

Après la chute de Louis-Philippe, la république avait été proclamée. Pour les hommes habitués à compter sans Dieu et sans le peuple, elle avait été considérée comme une surprise ; par ceux qui comptent sur l'un et sur l'autre, elle avait été saluée comme une ère d'avenir.

Quoi qu'il en soit, ce que les monarchies de 1815 et de 1830 n'avaient pas voulu faire pour la famille Bonaparte, elle le fit. Après trente-trois ans d'exil, les membres de cette famille purent rentrer en France, citoyens et libres.

La république ouvrait pour la France une ère nouvelle ; ils le sentirent, s'y associèrent sans arrière-pensée, et mirent au service de l'œuvre commune des cœurs et des bras que des lois de proscription leur avaient jusqu'alors interdit d'utiliser au profit de leur patrie.

Un grand fait, pressenti déjà, résume cette deuxième période de l'histoire de la famille Bonaparte. Le voici.

Tant que la *légitimité par droit divin* trôna en France sous ses deux formes, avec les Bourbons de la branche aînée ou ceux de la branche cadette [1], le *droit humain*, momentané-

[1] Selon les statuts de l'antique monarchie de France, tout membre de la famille royale, issu de famille légitime, avait droit éventuellement à la succession au trône, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, jusqu'à perpétuité, à l'exclusion toujours des femmes.

Après la mort de Louis XIII la famille royale se divisa en trois branches :

La première eut pour chef Louis XIV : de lui est issue la ligne connue sous le nom de *Bourbons de France*.

La deuxième eut pour chef Philippe V, d'où est sortie la ligne connue sous le nom

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

• M HISTOIRE ment vaincu en France et en Europe, dut attendre, comprimé mais frémissant, la fin des mauvais jours. Entrâmes dans . nne chute commune, les Honaparlcs attendaient comme lui. Mais dès que, aux journées de lévrier, la révolution, pour la troisième fois triomphante, eut une fois encore intronisé le droit humain, avec lui reparut ce qui en avait éfé l'expression couronnée, la famille Bonaparte. Telles ces constellations, dont une main providentielle règle la marche et l'ordre, n'apparaissent jamais qu'avec les étoiles secondaires qui sont ou leu: accessoire ou leur complément. •le Bourbon* d'Etpayie, et deces dC-.iers les Bourbonr ie Naples el de T.ucque». I*» troisième eut pour chef le duc d'Orléans , Philippe, frère'de Louis XIV, d'olk «f 'issue la ligne des Bourbon* tir. In branche cadclle , qui n'était par conséquent qu'une forme nouvelle «le légitimité. Cela est si vrai qu'eu 1830. lorsqu'après l'offre de la couronne au duc d'Orléans par quelques députés il fut question de régler la déiiou.inalioii du nouveau roi, on sYtail arrêté à celle de l'Uiiippr V, pour ne pa » Interrompre la chaîne des lemp». Sur l'observation un peu vive du généial Lafayetle, que « la révolution de 1830 o'ayanl pas été faite contre des hommes, mai' Contre un principe , essayer de luire revivre ce principe cYlnil tout remettre ni quoi ion •, le «Inc d'Oiléans renonça »a prétention de légitimité ; il dit à LaLytle. en anglais, qtùl parlait assez volontiers : Un a* pou tl-ink U (faites comme «ou* l'entendrez) , el il prit le nom de Louis-Philippe lrr. (Voit pour plus de détail de ce dut nier fait, V Histoire des homme» e* de» choies de Juillet , par Sarrans jeune , t. i.) Digitlzed by Google

TROISIÈME PÉRIODE (4848.) (Jn fait digne de remarque , c’est que les peuples seuls, dans leur triomphe, sont généreux. L’histoire de toute restauration royale n’est qu’une page ajoutée au martyrologe des peuples. Le premier mot d’une révolution populaire est toujours oubli, pardon. Il en fut ainsi en février 1848. Le peuple victorieux jeta le manteau de l’oubli sur ses griefs récents. Généreux envers ses ennemis , il sut être juste et réparateur envers les llonapartes qui, depuis trente-trois ans, expiaient dans l’exil le crime d’étre sortis de son sein, d’avoir été éleves par lui. 11 leur tendit la main et les accueillit comme un père accueille des fils qui ont souffert pour lui. Les circonstances dans lesquelles les Bonapartes renDigitized by Google

TROISIÈME PÉRIODE.

(1848.)

Un fait digne de remarque, c'est que les peuples seuls, dans leur triomphe, sont généreux. L'histoire de toute restauration royale n'est qu'une page ajoutée au martyrologe des peuples. Le premier mot d'une révolution populaire est toujours oubli, pardon. Il en fut ainsi en février 1848. Le peuple victorieux jeta le manteau de l'oubli sur ses griefs récents. Généreux envers ses ennemis, il sut être juste et réparateur envers les Bonapartes qui, depuis trente-trois ans, expiaient dans l'exil le crime d'être sortis de son sein, d'avoir été élevés par lui. Il leur tendit la main et les accueillit comme un père accueille des fils qui ont souffert pour lui.

Les circonstances dans lesquelles les Bonapartes ren-

HISTOIRE 15» Iraient en France étaient favorables à l'élévation de leur famille, dans le cas où les moeurs publiques n'auraient pu s'accommoder du gouvernement républicain. En effet, la chute des Bourbons de la branche cadelte était trop récente pour qu'une transaction fût de longtemps possible entre la nation et eux. Quant à la branche aînée, c'était une race désormais condamnée, avant même que LouisPhilippe eût rendu cette condamnation en quelque sorte irrévocable, en ménageant avec tant d'habileté le mariage du duc de Bordeaux avec une princesse de Alodène : mariage qui, soit dit en passant, fut son ouvrage, quoiqu'il ait généralement été considéré comme conclu contre lui. Un mot à ce sujet. Le lecteur nous pardonnera cette petite incursion, en faveur de l'anecdote : elle est peu connue. La voici. A la suite des mariages espagnols et de la semi-rupture qu'ils amenèrent entre la France et l'Angleterre, chacune des cours du nord de l'Europe se crut en droit de se venger du succès dynastique obtenu à cette occasion par Louis-Philippe. La cour d'Autriche, la plus haineuse et La plus déloyale des cours, ne resta pas en arrière. L'homme d'État qui lagouvernait, M. de Mctlernicli, tenait depuis longtemps suspendu sur la tète do LouisPhilippe la menace du mariage du duc de Bordeaux avec une princesse du continent. Une ouverture à ce sujet avait été fuite au chef de la maison impériale de Russie, Nicolas 1". Vraie nature de barbare à peine dégrossie, courant après l'éclat des procédés blessants avec assez de frivolité dans l'esprit pour en tirer vanité, et assez de grandeur dans les sentiments pour dédaigner l'hypocrisie des Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

DE LA FAUILLE BONAPARTE. 19t moyens, l’empereur Nicolas, qui n’aimait pas Louis-Philippe, s’était montré assez disposé à cette alliance. Mais celte combinaison avait avorté par l’influence des l.euchtemberg, et surtout par suite d’une ridicule boutade de la duchesse d’Angouléme, qui avait eu le sot orgueil de rappeler que la maison impériale de Holslein-Goltorp ne datant que de 17GI, un tel mariaee serait tout honneur pour elle Le prince de Metlcrnich, qui avait pris l’affaire à cœur, ne se décourageait pas. A un refus essuyé sur un point, il répondait par une démarche nouvelle sur un autre, et promenait de cour en cour le nom de l 'enfant du miracle à la recherche d’une princesse disposée à perpétuer 1a plus vieille race du monde. Cette obstination du vieux diplomate était pour LouisPhilippe une grosse affaire. Dans sa sollicitude dy nastique, il s’en occupait plusquedes affairesde l’État. Énlin, voyant ce mariage inévitable, il lit lui-mème un choix, le plus compromettant possible, et mit enjeu, dans ce sens, toutes les marionnettes diplomatiques. Comme il en tenait secrètement tous les fils, il les dirigea si bien qu’en arrè1 La Rusait n'a prit punition en Europe que par Pierrè 1e». La dynastie dés Romanow a fini avec l'impératrice Elisabeth. La dynastie de Ilolstein-Cottorp u'est montée sur le Irène de Russie qu'en iTfit avec Pierre lif. On comprend avec quel dédain l'orgueilleuse maison de Bourbon, qui compte dei aTeiix parmi les rois Irancs et attache tant d'importance à l'ancienneté de rac% a de tout temps parlé de l'élévation récente de cette maison. Déjà, 25

ans aupa;«

moyens, l'empereur Nicolas, qui n'aimait pas Louis-Philippe, s'était montré assez disposé à cette alliance. Mais cette combinaison avait avorté par l'influence des Leuchtemberg, et surtout par suite d'une ridicule boutade de la duchesse d'Angoulême, qui avait eu le sot orgueil de rappeler que la maison impériale de Holstein-Gottorp ne datant que de 1761, un tel mariage serait tout honneur pour elle [1].

Le prince de Metternich, qui avait pris l'affaire à cœur, ne se décourageait pas. A un refus essuyé sur un point, il répondait par une démarche nouvelle sur un autre, et promenait de cour en cour le nom de l'*enfant du miracle* à la recherche d'une princesse disposée à perpétuer la plus vieille race du monde.

Cette obstination du vieux diplomate était pour Louis-Philippe une grosse affaire. Dans sa sollicitude dynastique, il s'en occupait plus que des affaires de l'État. Enfin, voyant ce mariage inévitable, il fit lui-même un choix, le plus compromettant possible, et mit en jeu, dans ce sens, toutes les marionnettes diplomatiques. Comme il en tenait secrètement tous les fils, il les dirigea si bien qu'en arrê-

[1] La Russie n'a pris position en Europe que par Pierre Ier. La dynastie des Romanow a fini avec l'impératrice Elisabeth. La dynastie de Holstein-Gottorp n'est montée sur le trône de Russie qu'en 1761 avec Pierre III.

On comprend avec quel dédain l'orgueilleuse maison de Bourbon, qui compte des aïeux parmi les rois francs et attache tant d'importance à l'ancienneté de race, a de tout temps parlé de l'élévation récente de cette maison. Déjà, 25 ans auparavant, Louis XVIII, alors comte de Provence, ayant à Mittau fait, comme la duchesse d'Angoulême, allusion à l'élévation récente de la maison impériale de Russie, s'était attiré de la part de l'empereur Alexandre le rude mot suivant : *Le comte de Provence a raison, les Holstein-Gottorp ne datent que d'hier et les Bourbons se perdent dans la nuit des temps, aussi sommes-nous la tige qui pousse et eux la branche qui tombe.*

160 HISTOIRE tant ses vues sur une princesse de Modène, M.deMetternich crut faire le plus vif déplaisir à Louis-Philippe , quand au contraire les agonis de ce dernier avaient assez habilement manœuvré pour rendre ce choix seul possible. Aussi, en jpprenant la conclusion du mariage, Louis-Philippe laissa échapper ces mots : — « Très bien, le vieux renard « d'Autriche est tombé dans le piège. Voilà notre cousin » marié à une princesse de Modène, c'est presque une » renonciation à scs prétentions à la couronne de France. » En effet, Louis-Philippe avait, avec raison, pensé que la France ne transigerait jamais avec les alliés ou les descendants de François IV d'Esto, ce sanguinaire duc de Modène, si justement surnommé le Néron moderne, et qui, en 1 830, par son outrecuidante jactance à l'égard de la révolution de France, avait su ajouter tant de ridicule à tent d'odieux. En apprenant les mots de Louis-Philippe, le prince de Mcllernich, qui se vit joué, ne put s'empêcher de dire après réflexion : — « Louis-Philippe pourrait bien avoir n rai>ou. L'adage français dit vrai : Corsaire contre eor» saire fait toujours mal ses affaires. » Maintenant nous pouvons reprendre notre récit. Quelque belle que fût la part que faisait aux Bonapartes la situation si compromise des prétendants dynastiques de la maison de Bourbon, nul d'entre eux ne songea aux droits de légitimité impériale. Fiers de tenir tout du peuple, ils voulurent, si tel était le vœu de la France, lui devoir tout encore. Leur ambition se borna à reconquérir leur titre de citoyen français, et à le mériter par leur patriotisme. De tous les Bonapartes mêlés aux choses et aux hommes 4e l'empire, un sent survivait. C'était iéj- ome, l'ex-roi de Digitized by Google

B* LA FAMILLE BONAPARTE. I0t Westphalie, le plus jeune des frères de l’empereur. Sur le berceau de quatre autres avait, de près ou de loin, rayonné le soleil de la gloire impériale : c’étaient LouisNapoléon , fils de Louis , l’ex-roi de Hollande ; CharlesLucien et Louis-Lucien , fils de Lucien, prince de Canino ; et Lucien-Napoléon, fils de Murat. Les autres. Napoléon fils de Jérôme, Pierre, fils de Lucien, qui devaient sous peu figurer sur la scène politique, étaient nés après la chute de l’empire. Lorsqu’éclata la révolution de février, l'ex-roi Jérôme habitait, depuis -1839, Florence, où de nouvelles persécutions l’avaient forcé de chercher un refuge. Napoléon , son fils, était capitaine au 8' régiment de ligne au service de son oncle, le roi de Wurtemberg. Pierre-Napoléon, après avoir servi en Amérique, avait été chef d’escadron au service du roi de Wurtemberg. Capitaine de la légion étrangère, en Algérie, il avait été nommé chef de bataillon le 3 mars 1 848. Les autres membres de la famile Bonaparte étaient dispersés aux quatre vents. Le crime originel qui avait fait d’eux les parias de l'Europe absolutiste, c’était, nous l’avons dit, d’avoir été les élus d’une nation libre. Ils avaient expié dans l’exil l’élévation d’un grand homme sorti du peuple sur un trône donné par le peuple. C'était une rabcune de la légitimité par droit divin, poursuivant la légitimité par droit hti main dans chaque membre d’une famille dont l’élévatioi en avait été l’expression brillante. Ce fait est si vrai , qu’un simple exposé des lois de pros criptіon prononcées contre eux suffirait au besoin pou< le prouver. Un mot sur ces lois qui, ajoutant le cachet Jo la per •2t

Westphalie, le plus jeune des frères de l'empereur. Sur le berceau de quatre autres avait, de près ou de loin, rayonné le soleil de la gloire impériale : c'étaient Louis-Napoléon, fils de Louis, l'ex-roi de Hollande; Charles-Lucien et Louis-Lucien, fils de Lucien, prince de Canino; et Lucien-Napoléon, fils de Murat. Les autres, Napoléon fils de Jérôme, Pierre, fils de Lucien, qui devaient sous peu figurer sur la scène politique, étaient nés après la chute de l'empire.

Lorsqu'éclata la révolution de février, l'ex-roi Jérôme habitait, depuis 1839, Florence, où de nouvelles persécutions l'avaient forcé de chercher un refuge. Napoléon, son fils, était capitaine au 8e régiment de ligne au service de son oncle, le roi de Wurtemberg. Pierre-Napoléon, après avoir servi en Amérique, avait été chef d'escadron au service du roi de Wurtemberg. Capitaine de la légion étrangère, en Algérie, il avait été nommé chef de bataillon le 3 mars 1848. Les autres membres de la famile Bonaparte étaient dispersés aux quatre vents.

Le crime originel qui avait fait d'eux les parias de l'Europe absolutiste, c'était, nous l'avons dit, d'avoir été les élus d'une nation libre. Ils avaient expié dans l'exil l'élévation d'un grand homme sorti du peuple sur un trône donné par le peuple. C'était une rancune de la légitimité par droit divin, poursuivant la légitimité par droit humain dans chaque membre d'une famille dont l'élévation en avait été l'expression brillante.

Ce fait est si vrai, qu'un simple exposé des lois de proscription prononcées contre eux suffirait au besoin pour le prouver.

Un mot sur ces lois qui, ajoutant le cachet de la per

J #2 11 I SI 0 1 li fc séoution à la légitimité par droit humain, momentané* ment incarnée dans la famille Bonaparte , étaient un coup de canon échappé de Waterloo, et tiré longtemps après Ja victoire. Ces lois furent au nombre de trois. La première, du t2 janvier 4816, imposée d'abord par la Sainte-Alliance contre le principe de la souveraineté populaire qui , lors de l'érection de l'empire, s'était formulée par 4 millions de votes, offre un assez curieux incident. C'est qu'à la Chambre des Pairs, où siégeaient tant de notabilités impériales, elle passa contre le sentiment des ministres d'alors \ Cette loi portait : n Art. 4. r— Les ascendants et descendants de Napoléon Bonaparte, ses oncles et ses tantes, ses neveux et ses nièces, ses frères, leurs femmes et leurs descendants, ses soeurs et leurs maris , sont exclus du royaume à perpétuité, et sont tenus d'en sortir dans le délai d'un mois, sous la peine portée par l'article 9t du Code pénal (la mort). » Ils ne pourront y jouir d'aucun droit civil, y posséder aucun bien , titre, pensions à eux accordés à titre gra tuit, et ils seront tenus de vendre, dans le délai de six mois, les biens de toute nature qu'ils possèdent à titre onéreux. » Ce que la loi n'ajoutait pas, c'est que les biens des Bonapartes servirent à payer des pensions accordées aux chouans, aux chevaliers du meurtre dans le Midi , et selon 4 En 1832, le 10 septembre, pendant la discussion à la Cliambre des pairs de la révision de l'art. -4 delà loi du 12 janvier 1816, MM. Decazes et Barbé-tyarbois, qui faisaient partie du cabinet de 1816, déclarèrent ce fait à la tribuue(Voir U Moniteur du 10 septembre 1832). Digitized by Google

sécution à la légitimité par droit humain, momentanément incarnée dans la famille Bonaparte, étaient un coup de canon échappé de Waterloo, et tiré longtemps après la victoire.

Ces lois furent au nombre de trois. La première, du 12 janvier 1816, imposée d'abord par la Sainte-Alliance contre le principe de la souveraineté populaire qui, lors de l'érection de l'empire, s'était formulée par 4 millions de votes, offre un assez curieux incident. C'est qu'à la Chambre des Pairs, où siégeaient tant de notabilités impériales, elle passa contre le sentiment des ministres d'alors [1]. Cette loi portait :

« Art. 4. — Les ascendants et descendants de Napoléon Bonaparte, ses oncles et ses tantes, ses neveux et ses nièces, ses frères, leurs femmes et leurs descendants, ses sœurs et leurs maris, sont exclus du royaume à perpétuité, et sont tenus d'en sortir dans le délai d'un mois, sous la peine portée par l'article 91 du Code pénal (la mort).

» Ils ne pourront y jouir d'aucun droit civil, y posséder aucun bien, titre, pensions à eux accordés à titre gratuit, et ils seront tenus de vendre, dans le délai de six mois, les biens de toute nature qu'ils possèdent à titre onéreux. »

Ce que la loi n'ajoutait pas, c'est que les biens des Bonapartes servirent à payer des pensions accordées aux chouans, aux chevaliers du meurtre dans le Midi, et selon

[1] En 1832, le 10 septembre, pendant la discussion à la Chambre des pairs de la révision de l'art. 4 de la loi du 12 janvier 1816, MM. Decazes et Barbé-Marbois, qui faisaient partie du cabinet de 1816, déclarèrent ce fait à la tribune (Voir *le Moniteur* du 10 septembre 1832).

. DE LA FAMILLE BONAPARTE. 1*3 la belle expression de la reine Ilorlcnse : Ce fut les perdre deux fois La seconde loi de proscription, du 24 août 4850, fui rcftdüe par le gouvernement né, contre toute prévision, de la révolution de juillet. Cette loi nommée, par une sorte de dérision, loi d' amnistie, réintégrait dans loiirs droits civils et politiques les Français bannis en exécution des articles 4 et 7 de la loi de 1816, mais maintenait dans toute sa rigueur la proscription, la spoliation prononcée par l'arilcle 4 contée la famille Bonaparte. Défendue par M. Dupin aîné, alors membre du conseil dés ministres, elle fut adoptée à la Chambre des Députés, à la majorité de 206 voix sur 257. Parmi ces élits du privilège, Uti sèul orateur, M. Berryer, s'éleva Contre le maintien de l'article 4. La troisième loi était du 40 avril 1852. Elle avait pour but d'abolir l'article 4 de la loi de 4816 , étendu par la loi de (850 aux Bourbons de la branche aînée. Mais dans le maintien de ses dispositions de proscription et de spoliation, elle ajouta une iniquité de plus. En effet, pour les Bourbons delà branche aînée, elle atteignit seulement la ligne descendante directe, tandis que pour la famille Bonaparte elle s'étendit à la ligne directe ascendante et descendante, et par extension gratuite à toute la ligne collatérale. Qu'on en juge. Pour les Bourbons, le projet disait : i « Le territoire (le la France et des colonies est interdit à perpétuité à Charles X, déchu de la loyauté par la déclaration du 7 août 1850, il ses descendants, aux époux et épouses de ses descendants. * ' Voir I> lettre do 1» reine Hortcnse, prgs lïi. Digitized by Google

la belle expression de la reine Hortense : *Ce fut les perdre deux fois* [1].

La seconde loi de proscription, du 24 août 1830, fut rendue par le gouvernement né, contre toute prévision, de la révolution de juillet. Cette loi nommée, par une sorte de dérision, *loi d'amnistie*, réintégrait dans leurs droits civils et politiques les Français bannis en exécution des articles 4 et 7 de la loi de 1816, mais maintenait dans toute sa rigueur la proscription, la spoliation prononcée par l'article 4 contre la famille Bonaparte. Défendue par M. Dupin aîné, alors membre du conseil des ministres, elle fut adoptée à la Chambre des Députés, à la majorité de 206 voix sur 237. Parmi ces élus du privilége, un seul orateur, M. Berryer, s'éleva contre le maintien de l'article 4.

La troisième loi était du 10 avril 1832. Elle avait pour but d'abolir l'article 4 de la loi de 1816, étendu par la loi de 1830 aux Bourbons de la branche aînée. Mais dans le maintien de ses dispositions de proscription et de spoliation, elle ajouta une iniquité de plus. En effet, pour les Bourbons de la branche aînée, elle atteignit seulement la ligne descendante directe, tandis que pour la famille Bonaparte elle s'étendit à la ligne directe ascendante et descendante, et par extension gratuite à toute la ligne collatérale.

Qu'on en juge. Pour les Bourbons, le projet disait :

« Le territoire de la France et des colonies est interdit à perpétuité à Charles X, déchu de la royauté par la déclaration du 7 août 1830, à ses descendants, aux époux et épouses de ses descendants. »

[1] Voir la lettre de la reine Hortense, page 122.

HISTOIRE IM Pour les Bonapartes : « Les dispositions ci-dessus sont applicables aux ascendants et descendants de Napoléon , à ses oncles et tantes , à ses neveux et nièces, à ses frères , leurs femmes et leurs descendants, à ses sœurs et leurs maris. * » Les personnes désignées ci-dessus ne pourront jouir en France d'aucun droit civil : elles ne pourront posséder aucun bien, meubles et immeubles ; elles ne pourront en acquérir à titre gratuit ou onéreux. » Ce surcroît de pénalité prouve d'une manière évidente qu'en proscrivant la famille Bonaparte on avait toujours voulu proscrire la souveraineté nationale qui , ayant régné avec Napoléon , avait été détrônée avec lui. La royauté quasi-légitime, comme la royauté légitime, avait voulu apprendre à tout venant ce qu'il en coûtait d'accepter une couronne des mains du peuple souverain. Mais, dès le 24 février 1 848, lorsque le peuple eut renversé la quasi-légitimité, comme dix-huit ans auparavant il avait renversé la légitimité, il ne resta de ces diverses lois qu'une lettre morte. Dès ce jour, le décret de bannis* sement de la famille Bonaparte, pure représaille de l'etranger contre vingt-cinq années de victoires, imposée à la France au même titre que tant d'autres humiliants sacrifices, avait été aboli de fait comme les traités de 1815. Aussi lorsque, peu après, la nation, sans s'inquiéter si ces décrets figuraient encore au Bulletin des Lois, allait envoyer siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale plusieurs des membres de la famille proscrite depuis Waterloo, l'Assemblée, en mettant au néant le décret de proscription, devait arracher de nos lois une page néfaste qui rappelait les plus mauvais jours de nos annales Digitized by Google

Pour les Bonapartes :

« Les dispositions ci-dessus sont applicables aux ascendants et descendants de Napoléon, à ses oncles et tantes, à ses neveux et nièces, à ses frères, leurs femmes et leurs descendants, à ses sœurs et leurs maris.

» Les personnes désignées ci-dessus ne pourront jouir en France d'aucun droit civil : elles ne pourront posséder aucun bien, meubles et immeubles ; elles ne pourront en acquérir à titre gratuit ou onéreux. »

Ce surcroît de pénalité prouve d'une manière évidente qu'en proscrivant la famille Bonaparte on avait toujours voulu proscrire la souveraineté nationale qui, ayant régné avec Napoléon, avait été détrônée avec lui. La royauté quasi-légitime, comme la royauté légitime, avait voulu apprendre à tout venant ce qu'il en coûtait d'accepter une couronne des mains du peuple souverain.

Mais, dès le 24 février 1848, lorsque le peuple eut renversé la quasi-légitimité, comme dix-huit ans auparavant il avait renversé la légitimité, il ne resta de ces diverses lois qu'une lettre morte. Dès ce jour, le décret de bannissement de la famille Bonaparte, pure représaille de l'etranger contre vingt-cinq années de victoires, imposée à la France au même titre que tant d'autres humiliants sacrifices, avait été aboli de fait comme les traités de 1815. Aussi lorsque, peu après, la nation, sans s'inquiéter si ces décrets figuraient encore au *Bulletin des Lois*, allait envoyer siéger sur les bancs de l'Assemblée nationale plusieurs des membres de la famille proscrite depuis Waterloo, l'Assemblée, en mettant au néant le décret de proscription, devait arracher de nos lois une page néfaste qui rappelait les plus mauvais jours de nos annales.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 16S Pour n’avoir plus à revenir sur ce sujet , nous dirons que cette page fut arrachée le 10 octobre 4 $48, et la loi de 4816 légalement abrogée. Plusieurs mois avant que, par l’abrogation de cette loi, l’Assemblée se fût associée au vœu hautement exprimé par la nation, la famille Bonaparte avait été jetée dans l’arône politique par la même force d’impulsion qui , quarante-quatre ans auparavant, avait porté Napoléon au trône. La France qu’ils retrouvaient, n’était plus la France de la révolution ou de l’empire. Les Bourbons avaient passé par là : ils n'avaient pu, il est vrai, amoindrir à leur taille la grande nation; mais ils l’avaient si peu comprise et si mal gouvernée que, dans des jours d’impatience et de colère, elle s’était lancée dans l’aréne chanceuse de l’inconnu à la recherche d’un meilleur état social. Voici comment j’ai apprécié ailleurs la situation de la France à ce moment solennel • « Lorsque s’était ouverte l’année -1848 où, pour la troisième fois en un demi-siècle, avait disparu un trône englouti sous la lave populaire, la France offrait un singulier spectacle. On aurait pu se croire transporté à cette époque de Rome caduque que flétrit saint Augustin , par ces mots : « Que leur importait à ces Romains dégénérés ce » qu’on appelait la corruption? Ce qu’il leur fallait c’est » que chacun pût augmenter ses richesses. Tous les moyens » étaient bons ; et dans cet effrayant dévergondage moral, » la fin justifiait toujours les moyens. 1 Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à l’avènement de Louis X VI, par Anquetil, continuée par A. Savagner jusqu’au 2i janvier 1793 , et par Camille Ley tuilier jusqu'en 1849.. — 4 loris vol. grand in-8% — Edition compacte avec gravures.
Digitized by Google

Pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, nous dirons que cette page fut arrachée le 10 octobre 1848, et la loi de 1816 légalement abrogée.

Plusieurs mois avant que, par l'abrogation de cette loi, l'Assemblée se fût associée au vœu hautement exprimé par la nation, la famille Bonaparte avait été jetée dans l'arène politique par la même force d'impulsion qui, quarante-quatre ans auparavant, avait porté Napoléon au trône.

La France qu'ils retrouvaient, n'était plus la France de la révolution ou de l'empire. Les Bourbons avaient passé par là : ils n'avaient pu, il est vrai, amoindrir à leur taille la grande nation; mais ils l'avaient si peu comprise et si mal gouvernée que, dans des jours d'impatience et de colère, elle s'était lancée dans l'arène chanceuse de l'inconnu à la recherche d'un meilleur état social.

Voici comment j'ai apprécié ailleurs la situation de la France à ce moment solennel [1].

« Lorsque s'était ouverte l'année 1848 où, pour la troisième fois en un demi-siècle, avait disparu un trône englouti sous la lave populaire, la France offrait un singulier spectacle. On aurait pu se croire transporté à cette époque de Rome caduque que flétrit saint Augustin, par ces mots : « Que leur importait à ces Romains dégénérés ce » qu'on appelait la corruption? Ce qu'il leur fallait c'est » que chacun pût augmenter ses richesses. Tous les moyens » étaient bons; et dans cet effrayant dévergondage moral, » la fin justifiait toujours les moyens.

[1] *Histoire de France depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Louis XVI*, par Anquetil, *continuée* par A. Savagner jusqu'au 21 janvier 1793, et par Camille Leynadier jusqu'en 1849. — 4 forts vol. grand in-8°, — Edition compacte avec gravures.

J66 IliSTOiRÈ » En effet , en France, eu \ 848, comme à Rome dans sa décadence, pauvres et riches étaient atteints de la même infirmité; ces derniers trop occupés de jouir, les autres trop désireux de la jouissance, tous atteints de la manie de briller; celui qui avait, 'voulait encore avoir; celui qui n'avait pas, séchait , mourant d'envie, devant celui qüi avait. Et un jour, en 1848, comme dans l'empite romain aux premiers siècles de notre ère, au milieu de cet enivrement, de cette fascination d'hommes qui fermaient les peux sur leur décadencé , avait éclaté la tempête' soudaine qui , ébranlant le sol jusque dans ses fondements, avait vOué l'avenir aux chances terribles de l'inconnu. » Si l'On voulait apprécier les éléments qui , en France, allaient se débattre sur ce champ de bataille, tout fumant encore de sang, on trouverait, d'une part, une infime minorité d'hommes probes, intègres, voulant sincèrement le bien des classes ouvrières , le développement de leur intelligence et de leur bien-être, l'ordre par la liberté, Üné égale part de soleil pour tous par la fraternité, la réhabilitation de la dignité. humaine par l'égalité; d'autre part, oh verrait l'excès de doctrines socialistes mal digérées, servant de motif aux uns pour rechercher l'influence; l'art de conspirer érigé Cn art gouvernemental, servant de motif aux autres pour briguer Ouvertement le pouvoir; ailleurs, les derniers, par l'intelligence, travaillant à être les premiers par le rang; des fractions modérées h'ayaut au service de leur cause que des bonnes intentions et des paroles vides d'idées; enfin, des hommes sincères , mais ardents jusqu'à la passion, qui croyaient fonder un ordre social sur la violence, comme si la violence avait jamais fondé quelque chose de stable; cn un mot, à part quelques Digitized by Google

» En effet, en France, en 1848, comme à Rome dans sa décadence, pauvres et riches étaient atteints de la même infirmité; ces derniers trop occupés de jouir, les autres trop désireux de la jouissance, tous atteints de la manie de briller; celui qui avait, voulait encore avoir; celui qui n'avait pas, séchait, mourant d'envie, devant celui qui avait. Et un jour, en 1848, comme dans l'empire romain aux premiers siècles de notre ère, au milieu de cet enivrement, de cette fascination d'hommes qui fermaient les yeux sur leur décadence, avait éclaté la tempête soudaine qui, ébranlant le sol jusque dans ses fondements, avait voué l'avenir aux chances terribles de l'inconnu.

» Si l'on voulait apprécier les éléments qui, en France, allaient se débattre sur ce champ de bataille, tout fumant encore de sang, on trouverait, d'une part, une infime minorité d'hommes probes, intègres, voulant sincèrement le bien des classes ouvrières, le développement de leur intelligence et de leur bien-être, l'ordre par la *liberté*, une égale part de soleil pour tous par la *fraternité*, la réhabilitation de la dignité humaine par l'*égalité*; d'autre part, on verrait l'excès de doctrines socialistes mal digérées, servant de motif aux uns pour rechercher l'influence; l'art de conspirer érigé en art gouvernemental, servant de motif aux autres pour briguer ouvertement le pouvoir; ailleurs, les derniers, par l'intelligence, travaillant à être les premiers par le rang; des fractions modérées n'ayant au service de leur cause que des bonnes intentions et des paroles vides d'idées; enfin, des hommes sincères, mais ardents jusqu'à la passion, qui croyaient fonder un ordre social sur la violence, comme si la violence avait jamais fondé quelque chose de stable; en un mot, à part quelques

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

 |Ô7 rares exceptions, c’était un désordre incroyable de l'intelligence individuelle et sociale qui, vu au grand joqr de le froide raison, montrait sous sa pauvre et vulgaire réalité quelque chose d’humiliant pour l’orgueil de la France. » Un fait incontestable c’est que lorsque la réyoluliou de t848 avait, par son triomphe, jeté dans l’arène tous ces éléments, il existait dans l’ordre social un mal réel qu’on ne peut sainement apprécier qu’en remontant à la révolution de 1789. Cette révolution, en effet, avait été évidemment arrêtée par tous les pouvoirs qui s’étaient succédés. Il n’y avait plus eu, il est vrai, d’aristocratie nobiliaire ou cléricale, mais il y avait eu une aristocratie de cens- Maîtresse de la société et du pouvoir par le monopole électoral et législatif, cette aristocratie pouvait s’assurer mutuellement et s’assurait en effet contre toute diminution de tarif, contre toute levée de prohibitions, contre toute concurrence enfin, en tout et pour tout. La suprématie de l’argent sur le travail, sur l’intelligence, ainsi érigée en système, le monopole d’avanH789 n’avait été que déplacé après , et le niveau démocratique s’était fatalement arrêté au milieu social. Bien plus, proclamer l’argent le maître absolu de l’idée, du bras, c’était jeter un défi aux classes ouvrières qui vivaient de leur travail, à celles qui vouées aux professions libérales pouvaient se eroire déshéritées, c’était semer un germe fatal de révolution, non plus politique cette fois, mais sociale. » Pour conjurer celte perspective effrayante, il fallait de l’abnégation, du patriotisme, du désintéressement, do la probité politique, des idées saines, justes et bien mûries. Au lieu de cela, surgirent, après le triomphe, des coteries alliées un moment pour convoiter la part du butin,

Digitized by Google

188 HISTOIRE mais prêtes à se désunir pour le partage. A la vue de ces intérêts égoïstes, exclusivement occupés d'eux, et ne tenant compte des. intérêts généraux que pour les tourner à leur profit, on put croire que la plupart de ces hommes sans passions généreuses dans le cœur, n'avaient, en agitant les bas-fonds de la société, fait de tout temps d'autre métier que celui de pécheurs d'anguilles qui, pour prendre les poissons par centaines, troublent l'eau des lacs et amènent à la surface la vase du fond. » En effet, dès la chûte de Louis-Philippe, de toutes les asses, de tous les rangs, mille passions mauvaises se dressèrent en face du nouveau pouvoir, couvant de l'œil et étendant la main sur toutes les charges, tous les emplois. On vit arriver des départements tout ce qui, de près ou de loin , avait longtemps caché des vues sordides sous un patriotisme d'emprunt. Chaque jour amena de nouveaux prétendants à la curée, couvrant d'une blouse leur habit de solliciteur. Aussi à la vue de tant d'impudente bassesse pour s'arracher un lambeau de la défroque du monarchisme, les républicains sincères désespéraient de la fortune de la France. Ils la croyaient descendue au niveau des empires enfouis; ils la voyaient prête à expirer dans l'amour de l'or et des places , comme Rome jadis dans l'amour de la volupté; ils disaient hautement que si, devant Rome mourante dans l'orgie, un sage s'était jadis demandé : Où sont les citoyens romains ? S'il eût vécu en 4848, à la vue de cet âpre intérêt qui assiégeait toutes les avenues du pouvoir, et qui ne se retirait que plus ou moins repu, il aurait pu se demander : Où sont les républicains français ? » Alors , à ces âmes d'élites , à ces hommes rares
Digitized by Google

mais prêtes à se désunir pour le partage. A la vue de ces intérêts égoïstes, exclusivement occupés d'eux, et ne tenant compte des intérêts généraux que pour les tourner à leur profit, on put croire que la plupart de ces hommes sans passions généreuses dans le cœur, n'avaient, en agitant les bas-fonds de la société, fait de tout temps d'autre métier que celui de pêcheurs d'anguilles qui, pour prendre les poissons par centaines, troublent l'eau des lacs et amènent à la surface la vase du fond.

» En effet, dès la chûte de Louis-Philippe, de toutes les asses, de tous les rangs, mille passions mauvaises se dressèrent en face du nouveau pouvoir, couvant de l'œil et étendant la main sur toutes les charges, tous les emplois. On vit arriver des départements tout ce qui, de près ou de loin, avait longtemps caché des vues sordides sous un patriotisme d'emprunt. Chaque jour amena de nouveaux prétendants à la curée, couvrant d'une blouse leur habit de solliciteur. Aussi à la vue de tant d'impudente bassesse pour s'arracher un lambeau de la défroque du monarchisme, les républicains sincères désespéraient de la fortune de la France. Ils la croyaient descendue au niveau des empires enfouis; ils la voyaient prête à expirer dans l'amour de l'or et des places, comme Rome jadis dans l'amour de la volupté; ils disaient hautement que si, devant Rome mourante dans l'orgie, un sage s'était jadis demandé : *Où sont les citoyens romains?* S'il eût vécu en 1848, à la vue de cet âpre intérêt qui assiégeait toutes les avenues du pouvoir, et qui ne se retirait que plus ou moins repu, il aurait pu se demander : *Où sont les républicains français?*

» Alors, à ces âmes d'élites, à ces hommes rares

 jusqu'à ce moment, avaient aimé le peuple, non pour eux, mais pour lui, avaient travaillé à son bonheur avec persévérance et désintéressement, il ne resta comme au sage qu'à s'envelopper dans leur manteau pour laisser passer cette avalanche de passions égoïstes. » Ce fut au milieu des tiraillements de ces éléments purs ou immondes, que le nouveau gouvernement provisoire fut condamné, dès son début, à se mouvoir avec un état social fort ébranlé déjà et battu en brèche par mille passions bonnes ou mauvaises, sans force régulière pour imposer ses décisions, et n'ayant pour régulariser ce chaos que l'admirable discipline du peuple et la main de la Providence. Ce fut aussi dans de telles circonstances que les Bonapartes rentrèrent en France. Louis-Napoléon, qui vivait paisiblement en Angleterre, d'où la police de Louis-Philippe l'empêchait de sortir, partit immédiatement après les journées de février. Il arriva à Boulogne, sur un paquebot qui, par un singulier hasard, s'amarra contre un autre paquebot prêt à partir pour l'Angleterre, avec la famille de Louis-Philippe, allant à son tour chercher un refuge sur le territoire anglais. En même temps ceux des Bonapartes qui se trouvaient à Paris écrivaient individuellement les lettres suivantes aux membres du gouvernement provisoire : A MM. LES ME31BRES DU COUVERNEMEST PROVISOIRE DE LA République. « La nation vient de déchirer les traités de 1813. Le vieux soldat de Waterloo, le dernier frère de Napoléon, rentre dès ce moment au sein de la grande famille. » Le temps îles dynasties est passé pour la France I 22 Digitized by Google

jusqu'à ce moment, avaient aimé le peuple, non pour eux, mais pour lui, avaient travaillé à son bonheur avec persévérance et désintéressement, il ne resta comme au sage qu'à s'envelopper dans leur manteau pour laisser passer cette avalanche de passions égoïstes. »

Ce fut au milieu des tiraillements de ces éléments purs ou immondes, que le nouveau gouvernement provisoire fut condamné, dès son début, à se mouvoir avec un état social fort ébranlé déjà et battu en brèche par mille passions bonnes ou mauvaises, sans force régulière pour imposer ses décisions, et n'ayant pour régulariser ce chaos que l'admirable discipline du peuple et la main de la Providence.

Ce fut aussi dans de telles circonstances que les Bonapartes rentrèrent en France.

Louis-Napoléon, qui vivait paisiblement en Angleterre, d'où la police de Louis-Philippe l'empêchait de sortir, partit immédiatement après les journées de février. Il arriva à Boulogne, sur un paquebot qui, par un singulier hasard, s'amarra contre un autre paquebot prêt à partir pour l'Angleterre, avec la famille de Louis-Philippe, allant à son tour chercher un refuge sur le territoire anglais.

En même temps ceux des Bonapartes qui se trouvaient à Paris écrivaient individuellement les lettres suivantes aux membres du gouvernement provisoire :

A MM. LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE DE LA RÉPUBLIQUE.

« La nation vient de déchirer les traités de 1815. Le vieux soldat de Waterloo, le dernier frère de Napoléon, rentre dès ce moment au sein de la grande famille.

» Le temps des dynasties est passé pour la France !

HISTOIRE «0 i La loi proscription qui me frappait est tombée avec le dernier des Bouclions. Je demande que le gouvernement de la République prenne un arrêté qui déclare que ma proscription était une injure à la France, et a disparu avec tout ce qui nous a été imposé par l'étranger. » Recevez , messieurs les membres du gouvernement provisoire de la République, l'expression de mon respect cl tic mon déVbitcmcUt. » J fcitoME BONAPARTE > Paris, co Ï6 février 1848. » A MJ1. LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE I1E LA République. a Au moment même de la victoire du peuple, je me suis rendu à niôtel-dc-Villc. Le devoir de tont bon citoyen est de se réunir autour du gouvernement provisoire de la République, et je tiens à Mre urt des premiers à le faire : heureux si mon patriotisme peut être utilement employé. » Recevez, messieurs, l'expression des sentiments de respect et de dévouement de votre concitoyen. » Napoléon BONAPARTE. • Paris, ÎG février 1848. • A MM. LES MEMBRES du gouvernement provisoire de la République. « Messieurs i > Fils de Lucien Bonaparte, nourri de ses opinions républicaines, idolâtre, comme lui, de la grandeur cl du bonheur de la France, j'accours, enfant de la patrie , me mettre à la disposition des éminents citoyens qui forment le Gouvernement provisoire. Le sentiment qui me domine, c'est un patriotique enthousiasme et la conviction que la prospérité et l'avenir de la République ont été résolus le jour où le peuple vous a mis à sa tête. Comme mon père, qui n'a jamais trahi Digitized by Google

 «on germent, j'engage le inieq entre vos mains à la République française. » lteceve*, messieurs, cet acte (le sympathie et d’un dévouement qui ne demande que d'étre mis à l'épreuve. a PiERHE-NiPOiéox BONAPARTE. > Paris, le 29 féviier 1818. « Jetés par le veut du triomphe populaire au milieu d’une patrie révolutionnée, les Bonapartos, faits révolution-! naires dans leur principe et dans leur essence , devaient naturellement se trouver en harmonie avec les faits existants. Mais en dehors des apparences et sous l'écorce révolutionnaire qui avait momentanément envahi jusqu’au cœur de l’état social, il y avait d’autres éléments qui étaient ou une exagération ou une dénégation du fait révolutionnaire lui-méme. Deux surtout de ces éléments étaient à la fois dangereux pour la cause triomphante et pour les Bonaparles. En effet, d’une part, l’un poussant le pouvoir à la démagogie, l’autre arrêtant ses tendances démocratiques , entravaient sa marche régulière. D’autre part, les Bonapartes, dont le nom représentait un principe d’ordre et de régularité entre ces deux éléments, qui, sous des formes diverses , étaient la négation de ce principe , se trouvaient, pour me servir d’une expression consacrée, en l’air, c’est-à-dire sans appui ni d’une ni d’autre part. C’était là une situation fausse qu’ils n’auraient jamais pu dominer , si l’instinct et le bon sens du peuple n’avaient tenu en réserve une de ces inspirations hardies qui restent un secret du ciel jusqu’au jour où il leur est donné de trancbgr les questions d’une manière à la foi* nette et irrévocable. Digitized by Google

son serment, j'engage le mien entre vos mains à la République française.

» Recevez, messieurs, cet acte de sympathie et d'un dévouement qui ne demande que d'être mis à l'épreuve.

» PIERRE-NAPOLÉON BONAPARTE.

» Paris, le 29 février 1848. »

Jetés par le vent du triomphe populaire au milieu d'une patrie révolutionnée, les Bonapartes, faits révolutionnaires dans leur principe et dans leur essence, devaient naturellement se trouver en harmonie avec les faits existants. Mais en dehors des apparences et sous l'écorce révolutionnaire qui avait momentanément envahi jusqu'au cœur de l'état social, il y avait d'autres éléments qui étaient ou une exagération ou une dénégation du fait révolutionnaire lui-même. Deux surtout de ces éléments étaient à la fois dangereux pour la cause triomphante et pour les Bonapartes. En effet, d'une part, l'un poussant le pouvoir à la démagogie, l'autre arrêtant ses tendances démocratiques, entravaient sa marche régulière. D'autre part, les Bonapartes, dont le nom représentait un principe d'ordre et de régularité entre ces deux éléments, qui, sous des formes diverses, étaient la négation de ce principe, se trouvaient, pour me servir d'une expression consacrée, *en l'air*, c'est-à-dire sans appui ni d'une ni d'autre part. C'était là une situation fausse qu'ils n'auraient jamais pu dominer, si l'instinct et le bon sens du peuple n'avaient tenu en réserve une de ces inspirations hardies qui restent un secret du ciel jusqu'au jour où il leur est donné de trancher les questions d'une manière à la fois nette et irrévocable.

I)E LA FAMILLE BONAPARTE. 17. situation plus forte qu’eux, sortes de roseaux peints en fer, pliant quand il fallait se raidir, se raidissant quand il fallait plier, balottés au gré du souffle de vents divers dans les sentiers épineux d'une route inconnue , et laissant à chaque ronce un lambeau de leur popularité. D’une part, c'était M. de Lamartjne, poète, orateur, historien, célèbre à ces divers titres, inconstant dans ses opinions selon ses ennemis, faible de caractère selon ses amis, mais ayant le mérite immense d’avoir su rallier la confiance, inspirer la foi à une de ces époques terribles où la foi semble éteinte, et où la confiance n’çst nulle part. Ensuite c’était M. Ledru-Uollin, fougueux orateur à la parole passionnée, sorte deGracche aux instincts princiers, qui, s’étant de tout temps exclusivement posé comme un homme de parti, n’avait pas su voir que la France aspirait d’instinct à passer l’éponge sur tous les vieux partis pour fonder quelque chose qui ne fut ni les haillons sanglants de 93, ni les oripeaux dorés du directoire, ni le despotisme glorieux de l’empire, ni ces formes gouvernemen» taies bâtardes qu’on appelle constitutionnelles, usées sous leurs diverses faces, ni rien enfin de ce qui rappelait un passé gros de malheurs, de désastres ou de mécomptes. Entre ces deux hommes principaux du gouvernement, il y avait dissidence , non dans le but , mais dans les moyens. L’un et l’autre voulaient l’institution de la république ; mais Lamartine, qui avait toujours lutté avec les idées, voulait l’instituer par la conciliation, etLedru-Rollin, dont le parti avait toujours lutté par les armes, voulait la fonder par la violence. Dans ces deux nuances principales , se fondaient les Digitized by Google

HISTOIRE 174 autres membres du gouvernement provisoire : Dupont de l'Eure, vieillard intègre à la probité proverbiale; Arago, savant astronome , lisant à livre ouvert dans les affaires du ciel; AJarrast, publiciste au style nerveux, mêlé de fiel et de sel ; Flocon , soldat de la Réforme , à la polémique ardente; Crémicux, Bethmont, Garnier-Pagès, Marie, avocats do mérite et patriotes éprouvés à la défense des martyrs de la presse; Louis Blanc, Albert, champions aventureux d'uno forme sociale mal digérée, l'un écrivain distingué, l'autre excellent ouvrier mécanicien, complétaient ce poyau d'hommes d'Etat. Ensuite, et à titre d'éléments iueidentels, se rattachaient è ce noyau gouvernemental les hommes qu'on appelait de la république rouge, les Barbés, Blanqui, Raspail, Lagrange, Caussidière, Sobrier, forcenés athlètes sortis de la lutte de février, tout vibrants de la tradition de la Montagne, et disposant par les clubs de toute la force irrégugulière, seule force matérielle du moment. Puis venaient les diverses fractions socialistes, qui avaient pour drapeau, Cabet : qui croyait pouvoir greffer des institutions monacales sur les appétits grossiers d'une société toute sensuelle ; Pierre Leroux , dont les honnêtes aberrations se perdaient dans les nuages; Proudhon qui, par son système d'échange , croyait faire progresser la société, en la faisant rétrograder jusqu'à 6on point de départ; les théories d'Owen, avec leur libre arbitre; celles de Fourier, avec leurs fantastiques naïvetés : j'en passe. Tout cela formait cinq ou six sortes de gouvernements de droit ou de fait, qui se fondaient en deux nuances principales, république modérée ou république rouge. L'un siégeait au Luxembourg, avec Louis Blanc et Albert qui, Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. j75 chefs d'une commission qui y avait été instituée pour formuler un système d'organisation du travail, manipulaient avec la plus incroyable Inintelligence les éléments les plus irritables du moment. Le deuxième avait son siège au ministère de l'intérieur : le chef apparent était Ledru-Rollin, dont tout le système, consistant à se mouvoir exclusivement dans la tradition révolutionnaire, pouvait à la fois aboutir à la guerre étrangère et à la guerre civile. Un troisième gouvernement siégeait à l'Iîôtel-de- Ville, avec Lamartine et Arago, qui voulant, par là conciliation, ménager tous les partis , n'en satisfaisaient aucuu. MM. Marrast, Marie, Detbmont, Garnier-Pagès, Crémieux , représentant sous la république le parti conservateur du règne de Louis-Philippe, formaient le quatrième qui Siégeait un peu partout. Quant au cinquième , s'étant installé avec Caussidière , à la préfecture de police, avec Sobrier, a la rue de Rivoli, avec Blanqui, dans les clubs, avec Barbes, dans la rue, il représentait la pression extérieure toujours prête à se porter, selon les circonstances, contre un oü plusieurs des autres gouvernements. Chacun de ces gouvernements avait ch outre sa polie j particulière. De là des rapports contradictoires qui laissaient le pouvoir exécutif légal hors d'état de prendre un parti sur toute question majeure, et le faisaient taxer d'imprévoyance, quand en réalité il ne pouvait rien prévoir. Tous ces éléments de machine gouvernementale s'étaient voués à la rilde tâche de résoudre, chacun h leur point de vue, le formidable problème à la solution duquel était forcément attaché l'avenir de la république. Mais là était la difficulté. Au lieu de la coopération sincère, incessante de toutes les volontés, de tbutes les intelligences nécesDigilized by Google

chefs d'une commission qui y avait été instituée pour formuler un système d'organisation du travail, manipulaient avec la plus incroyable inintelligence les éléments les plus irritables du moment. Le deuxième avait son siége au ministère de l'intérieur : le chef apparent était Ledru-Rollin, dont tout le système, consistant à se mouvoir exclusivement dans la tradition révolutionnaire, pouvait à la fois aboutir à la guerre étrangère et à la guerre civile. Un troisième gouvernement siégeait à l'Hôtel-de-Ville, avec Lamartine et Arago, qui voulant, par la conciliation, ménager tous les partis, n'en satisfaisaient aucun. MM. Marrast, Marie, Bethmont, Garnier-Pagès, Crémieux, représentant sous la république le parti conservateur du règne de Louis-Philippe, formaient le quatrième qui siégeait un peu partout. Quant au cinquième, s'étant installé avec Caussidière, à la préfecture de police, avec Sobrier, à la rue de Rivoli, avec Blanqui, dans les clubs, avec Barbès, dans la rue, il représentait la pression extérieure toujours prête à se porter, selon les circonstances, contre un ou plusieurs des autres gouvernements.

Chacun de ces gouvernements avait en outre sa police particulière. De là des rapports contradictoires qui laissaient le pouvoir exécutif légal hors d'état de prendre un parti sur toute question majeure, et le faisaient taxer d'imprévoyance, quand en réalité il ne pouvait rien prévoir.

Tous ces éléments de machine gouvernementale s'étaient voués à la rude tâche de résoudre, chacun à leur point de vue, le formidable problème à la solution duquel était forcément attaché l'avenir de la république. Mais là était la difficulté. Au lieu de la coopération sincère, incessante de toutes les volontés, de toutes les intelligences néces-

176 HISTOIRE saire pour mener à bien ce grand œuvre , tous ou presque tous n'apportaient parfois que des systèmes mal digérés, des conceptions puériles, des intérêts mesquins, et enfin de petits égoïsmes qui, comme les eunuques des sé rails, se mouvant dans leur impuissante nullité, ne voulaient ni faire, ni laisser faire. Par le fait seul du caractère évident de la révolution de février, le gouvernement du Luxembourg était celui qui pouvait amener les plus formidables complications. En effet, cette révolution n'avait eu de politique que la forme. Au fond , elle n'avait été que la première période d'une révolution sociale , un pas vers le complément du grand travail humanitaire qui, ayant successivement changé l'esclavage en servage, le servage en salaire, doit à son tour modifier, par un nouveau perfectionnement, le salaire , et, pour me servir d'une heureuse expression du président de la république, Louis-Napoléon Bonaparte, relremver l'esprit et le corps des classes ouvrières , et les conduire vers un meilleur avenir Au lieu de nier ou de dénaturer ce caractère vrai de la révolution de février, comme on a, depuis lors, tenté de le faire, le gouvernement provisoire l'avait franchement reconnu. Loin de fermer les yeux pour ne pas le voir, il avait cherché un remède au mal. Il avait institué une commission dite du Luxembourg, chargée de s'inspirer à la fois des observations des patrons et des ouvriers , et de formuler un système pour réglementer le travail sur une base plus rationnelle. Deux membres du gouvernement , Louis Blanc et Albert, avaient été, on l'a vu, mis à la tête • Extinction du paupérisme. Edit, de 1848, p. 8 et il. Digitized by Google

 decette commission. Maisau lieu de chercher dans la pratique des idées normales et réalisables, ils partirent du faux principe que l'action méthodique et réglée de l'État pouvait, en industrie, être substituée partout à l'action volontaire et indépendante de l'individu. Des ateliers nationaux furent ouverts comme un essai de ce système, et cent mille travailleurs se trouvèrent enrégimentés pour l'émeute et l'insurrection. C'était inaugurer brutalement un socialisme bâtard, touchaut par un bout au communisme, et par l'autre à la guerre civile ; c'était jouer un état social sur un coup de dez avec une imprévoyance et une légèreté dont l'histoire n'offre pas d'autre exemple ; c'était enfin jeter dans les classes ouvrières des opinions folles, faire naître des espérances irréalisables, et forcément acculer le gouvernement à un aveu d'impuissance. Ce fut ce qui arriva. Ne pouvant répondre à des exigences au dessus de toutes les forces, de toutes les volontés, le Gouvernement provisoire qui, depuis le départ des troupes de Paris, sur l'injonction des clubs, n'avait plus à sa disposition de force matérielle, vit peu à peu s'amoindrir sa force morale. Les classes ouvrières qui l'avaient soutenu , se voyant le jouet de fausses promesses , se mirent à la merci du premier intrigant qui saurait les leurrer de celte lueur de bien-être qu'on leur avait fait entrevoir. Les classes bourgeoises , qui l'avaient accepté, effrayées des tendances anarchiques de la Commission du Luxembourg, en firent remonter la responsabilité jusqu'à lut , et tinrent en suspicion ses intentions et ses actes. Chaque jour quelque nouvel incident compliqua une situation déjà fort compliquée, rendit plus ardue une tâche qui l'était déjà trop, et il vint un jour où, de toutes Digitized by Google

176 HISTOIRE ces sortes de gouvernements, les uns occultes, les autres apparents, les premiers voulant le plus, les autres le moins; ceux qui voulaient le plus, disposant de la force matérielle, ceux qui voulaient le moins n'eurent plus môme pour eux la force morale. Dès ce moment , il exista dans l'autorité une anarchie réelle , s'annonçant au dehors par une politique de contre-coups et de soudresautsqui, tout en fondant tant bien que mal le nouvel ordre de choses à travers des difficultés incroyables, l'exposait, à chaque assise de l'édifice, à voir remettre le tout en question par un écroulement subit. Dans cette crise sociale, dont le prolongement pouvait être fatal aux institutions nouvelles, un seul espoir restait au Gouvernement provisoire : c'était que des élections, définitivement fixées au 23 avril, sortirait une majorité qui l'aiderait à mener à bonne fin une œuvre jusqu'alors conduite avec plus de courage que de bonheur. Ce fut le contraire qui arriva. Entre autres produits imprévus des élections, il eut à constater celui de deux grands éléments de réaction monarchique et révolutionnaire , c'est-à-dire d'hommes qui ne voulaient pas de république modérée , et d'autres qui ne voulaient de république d'aucune sorte. Un autre élément, plus imprévu encore, sortit de l'urne électorale : ce fut le nom des Bonapartes. Trois neveux de Napoléon furent élus représentants à l'Assemblée nationale , Napoléon, f\Is de Jérôme ; Pierre, fils de Lucien, ei Lucien, fils de Murat. Inopinément sorti de l'urne, ce nom considéré comme ^drincipe traînait évidemment quelque chose de régulier à sa suite. A ce titre , il fut le point de mire des attaques Digitized by Google

 des deux partis républicains, moutagnard et modéré. L'un, pour qui l'agitation sociale était un moyen de gouvernement, craignait ce nom comme principe de régularité; l'autre redoutait, comme influence, un nom qui, danr ses rayons de gloire, avait une première fois déjà absorbé la république. En cela et, à quelques exceptions individuelles près, les hommes des deux partis furent d'abord sincères : fait si rare à cette époque d'égoïsme corrompu, que l'historien doit se trouver heureux d'avoir à le constater une fois en passant. Celui des Bonaparles qui iuspirait le plus de craintes aux membres gouvernants était Louis-Napoléon , qui , à tort ou à raison, pouvait invoquer un droit de légitimité impériale , et à qui ses ennemis prêtaient des vues poulie rétablissement de l'empire. Déjà, dès le 29 février, il avait paru au gouvernement un assez grave sujet d'embarras pour qu'il crût ne pas devoir hésiter entre son droit de citoyen et le sacrifice de ce droit. 11 avait écrit aux membres du Gouvernement provisoire • « Parii,le29fij»riCT 1848. > Misssibuks, » Après trente-trois années d'exiï et de persécutions, je croyais avoir acquis le droit de retrouver un foyer sur le sol de la patrie. » Vous pensez que ma présence à Paris est mainleinent un sujet d'embarras, je m'éloigne donc momentanément. Vous verrez dans ce sacrifice la pureté de mes intentions et la sincérité de mon patriotisme. » Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments de baule estime cl de sympathie. >. Luuis-Navolko.v BONAPARTE, » Digitized by Google

des deux partis républicains, montagnard et modéré. L'un, pour qui l'agitation sociale était un moyen de gouvernement, craignait ce nom comme principe de régularité ; l'autre redoutait, comme influence, un nom qui, dans ses rayons de gloire, avait une première fois déjà absorbé la république. En cela et, à quelques exceptions individuelles près, les hommes des deux partis furent d'abord sincères : fait si rare à cette époque d'égoïsme corrompu, que l'historien doit se trouver heureux d'avoir à le constater une fois en passant.

Celui des Bonapartes qui inspirait le plus de craintes aux membres gouvernants était Louis-Napoléon, qui, à tort ou à raison, pouvait invoquer un droit de légitimité impériale, et à qui ses ennemis prêtaient des vues pour le rétablissement de l'empire. Déjà, dès le 29 février, il avait paru au gouvernement un assez grave sujet d'embarras pour qu'il crût ne pas devoir hésiter entre son droit de citoyen et le sacrifice de ce droit. Il avait écrit aux membres du Gouvernement provisoire :

« Paris, le 29 février 1848.

» Messieurs,

» Après trente-trois années d'exil et de persécutions, je croyais avoir acquis le droit de retrouver un foyer sur le sol de la patrie.

» Vous pensez que ma présence à Paris est maintement un sujet d'embarras, je m'éloigne donc momentanément. Vous verrez dans ce sacrifice la pureté de mes intentions et la sincérité de mon patriotisme.

» Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments de haute estime et de sympathie.

» Louis-Napoléon BONAPARTE. »

 Cet acte honorable d'abnégation fut mal interprété ou mal compris par des hommes qui s'étaient posés comme les gardiens exclusifs deda république, et bientôt on parla vaguement ü'un nouveau projet de bannissement des Bonapartes. Dans la séance môme du 26 mai , un représentant, M. Vignerte, avait laissé échapper une menace contre ce grand nom. 11 avait fait entrevoir que si l'on admettait provisoirement dans l'Assemblée les membres de la famille impériale que la souveraineté populaire y avait envoyés, la proscription contre eux dans l'avenir pourrait bien reprendre tous ses droits. Mais un des Bonapartes, Napoléon, fils de Jérôme, s'élançant à la tribune, fit rentrer sous terre, d'un revers de main, cette monomanie d'ostracisme. — « Citoyens, dit-il, je n'avais nullement l'intention de » prendre la parole dans cette discussion; vous devez » comprendre combien il est pénible de mettre, en pareil » cas, sa personne en jeu. Mais il y a un mot qu'a pro» noncé le préopinant, le citoyen Vignerte, je crois, contre » lequel je réclame, et je repousse ce mot aussi énergiquement que le préopinant a pu mettre d'énergie à l'employer, c'est le mot provisoirement. Il n'y a rien de provisoire pour un citoyen français. Je suis citoyen français aussi bien que le citoyen Vignerte lui-même, et au môme » titre que lui. Il est étonnant qu'un membre de cette » Assemblée ose venir dire qu'il y a un de ses collègues » qui n'est que provisoirement dans celte enceinte. » Cette protestation chaleureuse fut accueillie par des bravos. Cette persécution imminente, qu'on n'osait aborder avec franchise, sorte d'épée de Damoclès suspendue sur la tète des Bonapartes, ralliait chaque jour autour d'eux de nouDigitized by Google

 veaux partisans. Le monde est ainsi fait. La franchise, même dans les actes violents, dénote un parti sûr de lui ; les menées cauteleuses indiquent un parti qui doute de sa force : l'un peut parfois maîtriser l'opinion, les autres l'aliènent toujours. Aussi, aux élections partielles du 6 juin, Louis-Napoléon, celui des Bonapartes sur qui planait plus spécialement la proscription, fut élu dans quatre départements. Ce gant, jeté au gouvernement par le peuple souverain, fut fort imprudemment ramassé par lui. Sous l'inintelligente préoccupation des dangers que courait la république par l'avènement à la représentation nationale d'un quatrième neveu de l'empereur, dans la Commission exécutive, comme dans l'Assemblée, on aflicha les craintes les plus exagérées, on parcourut toute une échelle de terreurs feintes ou vraies, conceptions fébriles de cervaux malades, passant de l'effarement à l'exagération, de l'exagération à l'impertinence , sans se douter qu'en faisant Louis-Napoléon si grand, ils apparaissaient petits; qu'en le faisant si fort, ils apparaissaient faibles, et se réduisaient au rôle de pygmées, tremblant que le neveu d'un Hercule les emportât dans sa peau de lion. La persécution, restée quelques jours à l'état de menace, passa à l'état de fait. Le 1 2 juin, le jour même où l'Assemblée nationale était appelée à se prononcer sur la validité de l'élection de Louis-Napoléon, la Commission exécutive donna l'ordre de l'arrêter. Voici une copie de la dépêche que l'histoire doit recueillir comme une pièce assez curieuse d'un débat où le contact d'hommes médiocres et d'esprits étroits rabaissa des hommes d'État supérieurs à la (aille la plus vulgaire. Digitized by Google

veaux partisans. Le monde est ainsi fait. La franchise, même dans les actes violents, dénote un parti sûr de lui ; les menées cauteleuses indiquent un parti qui doute de sa force : l'un peut parfois maîtriser l'opinion, les autres l'aliènent toujours. Aussi, aux élections partielles du 6 juin, Louis-Napoléon, celui des Bonapartes sur qui planait plus spécialement la proscription, fut élu dans quatre départements.

Ce gant, jeté au gouvernement par le peuple souverain, fut fort imprudemment ramassé par lui. Sous l'inintelligente préoccupation des dangers que courait la république par l'avènement à la représentation nationale d'un quatrième neveu de l'empereur, dans la Commission exécutive, comme dans l'Assemblée, on afficha les craintes les plus exagérées, on parcourut toute une échelle de terreurs feintes ou vraies, conceptions fébriles de cervaux malades, passant de l'effarement à l'exagération, de l'exagération à l'impertinence, sans se douter qu'en faisant Louis-Napoléon si grand, ils apparaissaient petits ; qu'en le faisant si fort, ils apparaissaient faibles, et se réduisaient au rôle de pygmées, tremblant que le neveu d'un Hercule les emportât dans sa peau de lion.

La persécution, restée quelques jours à l'état de menace, passa à l'état de fait. Le 12 juin, le jour même où l'Assemblée nationale était appelée à se prononcer sur la validité de l'élection de Louis-Napoléon, la Commission exécutive donna l'ordre de l'arrêter. Voici une copie de la dépêche que l'histoire doit recueillir comme une pièce assez curieuse d'un débat où le contact d'hommes médiocres et d'esprits étroits rabaissa des hommes d'État supérieurs à la taille la plus vulgaire.

HISTOIRE 112 < Paris , 12 juin 18 HS , à uae heure du eair. n Le Ministre de l'intérieur aux préfets et sous-préfets. a Par ordre de b commission du pouvoir exécutif, faites arrêter Charles-Louis-Napoléon Bonaparte s'il est sigualé dans votre département. > Transmettez partout les ordres nécessaires. Signalement : » Agé de quarante ans, bille d'un mètre soixante-six centimètres, cheveux et sourcils chàbins, yeux petits et gris, nez grand, houebe moyenne, lèvres épaisses, barbe brune, mousbehes blondes, menton pointu, visage ovale, teint pâle. Marques particulières: tèle enfoncée dans les épaules, épaules larges, dos voûté. • Cette idée fixe de persécution dans les hautes régions du pouvoir, trouva naturellement des amplificateurs dans les régions inférieures. Mais, comme en tout les valets vont plus loin que les œaitres , quelques préfets ne se bornèrent pas à faire afficher cette dépêche, ils l'accompagnèrent de proclamations. En voici une du préfet de l'Indre que nous donnons comme un échantillon du respect de quelques prétendus républicains de -1848 pour le suffrage populaire , et surtout comme un exemple de leurs sentiments fraternels.
PROCLAMATION. i Citoyens, » lieux f(*s, à Strasbourg cl à Boulogne-sur-Mer, la folle ambition d' un prétendant a Icuté de précipiter dans la guerre civile la France qui le repoussait justement de sou sein. Deux fois scs complots 1 Mu rc- Du fraise. Digitized by Google

 odieux ont échoué devant la fidélité de l'armée et le patriotisme delà nation. » Les dynasties se sauvegardent entre elles et s’épargnent mutncllement, dût leur clémence parricide compromettre le salut de la patrie 1 Aussi, la dernière royauté déchue se rendit-elle complice, par indulgence, des attentats du prétendant impérial. L'impunité d'abord , puis la mollesse de sa répression , ont enhardi le cœur vulgaire de ce conspirateur insensé. L’honneur, insigne mais immérité, que viennent de lui décerner les suffrages de quelques hommes (garés, coupables peut-être , a ranimé scs pensées d’usurpation et ravivé scs espérances criminelles, effrontées. » Votre indignation légitime, éclatante, apprendra à Charles-ouis-Napoléon Bonaparte que le peuple français , magnanime jusqu’au pardon , jusqu'à l’oubli de forfaits dignes du châtiment le plus sévère, ne se résignera jamais à laisser relever un trône, quel que soit le nom de l’audacieux, de l’imprudent qui aspire à y monter, et que la république naissante ne craint pas le 18 brumaire de l'an vu. » Que si le fugitif tombait entre vos mains patriotes , amenez-lc devant vos magistrats républicains et licrez-le sans pitié à la justice de la révolution. » Salut et fraternité. » Le préfet de la République, » près le département de l’Indre. % De tels actes n’étalent qu’impolitiques ; ceux qui suivirent avaient un autre caractère. En voici le détail , page assez instructive de l’histoire de la famille Bonaparte. Dn mot avant de passer outre sur les champions de ce débat. D’abord, un nom qui servait aux uns d’épouvantail, aux ' autres de manteau. Ensuite, une Commission exécutive, à qui tout faisait ombrage , et qui faisait ombrage à tout. Puis, une Assemblée médiocrement passionnée pour Digitized by Google

odieux ont échoué devant la fidélité de l'armée et le patriotisme de la nation.

» Les dynasties se sauvegardent entre elles et s'épargnent mutuellement, dût leur clémence parricide compromettre le salut de la patrie! Aussi, la dernière royauté déchue se rendit-elle complice, par indulgence, des attentats du prétendant impérial. L'impunité d'abord, puis la mollesse de sa répression, ont enhardi le cœur vulgaire de ce conspirateur insensé. L'honneur, insigne mais immérité, que viennent de lui décerner les *suffrages de quelques hommes égarés, coupables* peut-être, a ranimé ses pensées d'usurpation et ravivé ses espérances criminelles, effrontées.

» Votre indignation légitime, éclatante, apprendra à Charles-Louis-Napoléon Bonaparte que le peuple français, magnanime jusqu'au pardon, jusqu'à l'oubli de *forfaits dignes du châtiment le plus sévère*, ne se résignera jamais à laisser relever un trône, quel que soit le nom de l'audacieux, de l'imprudent qui aspire à y monter, et que la république naissante ne craint pas le 18 brumaire de l'an VII.

» Que si le fugitif tombait entre vos mains patriotes, amenez-le devant vos magistrats républicains et *livrez-le sans pitié à la justice de la révolution.*

» Salut et fraternité.

» *Le préfet de la République,*
» *près le département de l'Indre.* »

De tels actes n'étaient qu'impolitiques; ceux qui suivirent avaient un autre caractère. En voici le détail, page assez instructive de l'histoire de la famille Bonaparte.

Un mot avant de passer outre sur les champions de ce débat.

D'abord, un nom qui servait aux uns d'épouvantail, aux autres de manteau.

Ensuite, une Commission exécutive, à qui tout faisait ombrage, et qui faisait ombrage à tout.

Puis, une Assemblée médiocrement passionnée pour

184 IIIST01RE ce qui était, courant à l’aventure à la recherche d’un mieux inconnu, mais jalouse à l’excès de tout ce qui en dehors d’elle eu dans elle pouvait amener ce mieux désiré. Enfin , des masses populaires qui , sans aucune des préoccupations du pouvoir exécutif ou de l'Assemblée, se passionnaient par pur instinct et sans but déterminé pour tout ce dont le pouvoir exécutif et l’Assemblée ne voulaient pas. Nous ne tenons pas compte des calculs, des intérêts, des égoïsmes, de toute cette lèpre sociale, que comme un germe de mort la monarchie semblait avoir légué à la république. On était, on l’a vu, au 12 juin. A la suite de la quadruple nomination de Louis-Napoléon , la- commission exécutive, n’ayant pu le faire arrêter, avait projeté de faire invalider sa nomination, en saisissant l’Assemblée de ces trois questions : 1 ” Le citoyen Louis-Napoléon Bonaparte est-il Français ? 2" Le citoyen Louis-Napoléon Bonaparte doit-il être considéré comme prétendant ? 5" Le peuple français a-t-il le droit d'élire , sous la république, un homme qui prétend à la couronne impériale1'} Ces trois questions, livrées d’abord à la publicité comme ballon d’essai, trouvèrent partout ou des incrédules ou des détracteurs. Les hommes de bon sens, choqués de leur absurdité, refusaient d’y croire, et doutaient qu’elles eussent pu se présenter à l’esprit d’hommes placés à la tète d’un gouvernement de France. Les masses , plus frappées de l’injustice que ces questions étaient appelées à sanctionner, formulaient leur opposition par des cris ou Digitized by Google

DE LA FAMILLE B ON A I* A R T E. 185 des réflexions qui n'avaient rien de flatteur pour le pouvoir. La troisième question, surtout, soulevait les récriminations les plus vives. On se demandait par quelle étrange aberration des hommes d'État mettaient en question si le peuple avait le droit d'élire, après le suffrage universel et la souveraineté du peuple proclamés; par quel incroyable aveuglement ils venaient contester au peuple ce grand privilège qu'il tenait de Dieu, que les rois lui avaient enlevé, et qu'il avait reconquis sur les rois. Dans ce doute seul, il y avait l'élément d'une émeute factice ou réelle : elle eut lieu. La séance s'ouvrit. L'ordre du jour était un vote de confiance et un vote d'une loi d'expulsion de Louis-Napoléon. Au dehors retentissaient les cris : Vive Louis-Napoléon] Vive la république ! L'Assemblée était bruyante et nombreuse. Napoléon Bonaparte monte à la tribune. Chacun comprend qu'il s'agit d'une question qui agite nonseulement l'Assemblée, mais encore la rue; le silence se rétablit. L'orateur commence par protester énergiquement contre les projets liberticides que l'on prêtait à son cousin. 11 déclare que Louis-Napoléon n'avait d'autre ambition que d'être reçu à l'Assemblée comme simple citoyen, et qu'il désavoue d'avance toute tentative républicaine ou impériale faite en son nom. 11 conclut en faisant saillir l'injustice qu'il y aurait à invalider son élection. Pendant ce discours, il fut difficile de pressentir à la physionomie générale de l'Assemblée , le parti qu'elle prendrait si elle était consultée sur cette grave question. Quelques orateurs se succédèrent à la tribune, passant alternativement de la question financière en discussion, à la question politique. Mais tout à coup on entend batlro 24

Digitized by Google

des réflexions qui n'avaient rien de flatteur pour le pouvoir. La troisième question, surtout, soulevait les récriminations les plus vives. On se demandait par quelle étrange aberration des hommes d'État mettaient en question si le peuple avait le droit d'élire, après le suffrage universel et la souveraineté du peuple proclamés; par quel incroyable aveuglement ils venaient contester au peuple ce grand privilége qu'il tenait de Dieu, que les rois lui avaient enlevé, et qu'il avait reconquis sur les rois. Dans ce doute seul, il y avait l'élément d'une émeute factice ou réelle : elle eut lieu.

La séance s'ouvrit. L'ordre du jour était un vote de confiance et un vote d'une loi d'expulsion de Louis-Napoléon. Au dehors retentissaient les cris : *Vive Louis-Napoléon* ! *Vive la république* ! L'Assemblée était bruyante et nombreuse. Napoléon Bonaparte monte à la tribune. Chacun comprend qu'il s'agit d'une question qui agite non-seulement l'Assemblée, mais encore la rue; le silence se rétablit. L'orateur commence par protester énergiquement contre les projets liberticides que l'on prêtait à son cousin. Il déclare que Louis-Napoléon n'avait d'autre ambition que d'être reçu à l'Assemblée comme simple citoyen, et qu'il désavoue d'avance toute tentative républicaine ou impériale faite en son nom. Il conclut en faisant saillir l'injustice qu'il y aurait à invalider son élection.

Pendant ce discours, il fut difficile de pressentir à la physionomie générale de l'Assemblée, le parti qu'elle prendrait si elle était consultée sur cette grave question.

Quelques orateurs se succédèrent à la tribune, passant alternativement de la question financière en discussion, à la question politique. Mais tout à coup on entend battre

 Te rappel. De faux rapports annoncent successivement qu’on a tiré trois coups de feu sur la garde nationale, qu’un officier d’état-major a été blessé, que l’émeute s’avance aux cris de : Vive l’empereur ! Les chefs d’emploi jouent l’indignation; les comparses jouent la peur; les compères crient à la trahison ! M. de Lamartine, alors à la tribune, déclare que l’émeute est faite par un prétendant; que ce prétendant est Louis-Napoléon ; que le gouvernement étant en face de l’émeute, l’Assemblée n’a plus marchander avec le vote de confiance et la loi d'expulsion de Louis-Napoléon. 11 conclut en demandant le vote des deux lois par acclamation, et donne lecture de la déclararation suivante : « La commission du pouvoir exécutif, > Vu l'article IV de la loi du 12 janvier 1816, et les articles 12 et 6 de la loi du 16 avril 1852; » Considérant que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte est compris dans la loi de 1832, qui exile du territoire français les membres de la famille Bonaparte ; » Considérant que s'il a été dérogé de fait à celte loi par le vole de l’Assemblée, qui a admis trois membres de cette famille a faire partie de l'Assemblée, celle dérogation, tout individuelle, ne s’étend ni de droit ni de fait aux autres membres de la famille; » Considérant que la Fiance veut fonder en paix cl en ordre le gouvernement républicain populaire , sans être troublée dans celle oeuvre par les prélculions ou par les ambitions dynastiques de nature à former des partis ou des factions dans l'État, et par suite à fomenter même involontairement des guerres civiles; » Considérant que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte a deux fois fait acte de prétendant en revendiquant une république avec un em pereur, c’csl-à-dirc une république dérisoire, au nom du scuatus consulte de l’an XIII ; Digilized by Google

le rappel. De faux rapports annoncent successivement qu'on a tiré trois coups de feu sur la garde nationale, qu'un officier d'état-major a été blessé, que l'émeute s'avance aux cris de : *Vive l'empereur* ! Les chefs d'emploi jouent l'indignation; les comparses jouent la peur; les compères crient à la trahison ! M. de Lamartine, alors à la tribune, déclare que l'émeute est faite par un prétendant; que ce prétendant est Louis-Napoléon ; que le gouvernement étant en face de l'émeute, l'Assemblée n'a plus marchander avec le vote de confiance et la loi d'expulsion de Louis-Napoléon. Il conclut en demandant le vote des deux lois par acclamation, et donne lecture de la déclaration suivante :

« La commission du pouvoir exécutif,

» Vu l'article IV de la loi du 12 janvier 1816, et les articles 12 et 6 de la loi du 16 avril 1832;

» Considérant que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte est compris dans la loi de 1832, qui exile du territoire français les membres de la famille Bonaparte;

» Considérant que s'il a été dérogé de fait à cette loi par le vote de l'Assemblée, qui a admis trois membres de cette famille à faire partie de l'Assemblée, cette dérogation, tout individuelle, ne s'étend ni de droit ni de fait aux autres membres de la famille;

» Considérant que la France veut fonder en paix et en ordre le gouvernement républicain populaire, sans être troublée dans cette œuvre par les prétentions ou par les ambitions dynastiques de nature à former des partis ou des factions dans l'État, et par suite à fomenter même involontairement des guerres civiles;

» Considérant que Charles-Louis-Napoléon Bonaparte a deux fois fait acte de prétendant en revendiquant une république avec un empereur, c'est-à-dire une république dérisoire, au nom du senatus-consulte de l'an XIII;

 » Considérant que des agitations attentatoires à la République populaire que nous voulons fonder, compromettantes pour la sûreté des institutions et pour la paix publique, se sont déjà révélées a* nom de Charlcs-Louis-Napoléon Bonaparte ; > Considérant que ces agitations, symptômes de manœuvres cou pables, pourraient acquérir une importance dangereuse à l'établissement de la République, si elles étaient autorisées par l'iudulgence, par la négligence ou par la faiblesse du gouvernement; » Considérant que le gouvernement ne peut accepter la responsabilité du danger que courraient la forme républicaine des institutions et la paix publique, s'il manquait au premier de ses devoirs, en n'exécutant pas une loi existante, justifiée plus que jamais, pendant un temps indéterminé, par la raison d'Etat et par le salut public, déclare : » Qu'il fera exécuter, en ce qui concerne Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, la loi de 1852, jusqu'au jour où l'Assemblée nationale en aurait autrement décidé. » La lecture de cette étrange déclaration qui, en regard de l’élection des Bonapartes par sept collèges, était dans chacune de ses disposions une lourde erreur antinationale, fut suivie d’une grande agitation. Le moment < surtout où elle s’était produite avec tout ce luxe de mise en scène d’une comédie qui , après quelques explications, n'avait plus été un secret pour personne, souleva de vives rumeurs. Deux Bonapartes, Napoléon et Pierre, s’élançant l’un et l’autre à Ja tribune, protestèrent contre cette loi improvisée, et au secours de laquelle on avait appelé les émotions d’une journée d’émeute. A leur voix, PAssernblée nationale eut peu de peine à comprendre que voter par acclamation l’exil de Louis-Napoléon, comme le voulait la Commission exécutive, ce serait avoir l’air de voter sous l’impression de la crainte. Elle accorda la lot de confiance, et remit au lendemain la discussion de la loi de Digitized by Google

» Considérant que des agitations attentatoires à la République populaire que nous voulons fonder, compromettantes pour la sûreté des institutions et pour la paix publique, se sont déjà révélées au nom de Charles-Louis-Napoléon Bonaparte;

» Considérant que ces agitations, symptômes de manœuvres coupables, pourraient acquérir une importance dangereuse à l'établissement de la République, si elles étaient autorisées par l'indulgence, par la négligence ou par la faiblesse du gouvernement;

» Considérant que le gouvernement ne peut accepter la responsabilité du danger que courraient la forme républicaine des institutions et la paix publique, s'il manquait au premier de ses devoirs, en n'exécutant pas une loi existante, justifiée plus que jamais, pendant un temps indéterminé, par la raison d'Etat et par le salut public, déclare :

» Qu'il fera exécuter, en ce qui concerne Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, la loi de 1832, jusqu'au jour où l'Assemblée nationale en aurait autrement décidé. »

La lecture de cette étrange déclaration qui, en regard de l'élection des Bonapartes par sept colléges, était dans chacune de ses dispositions une lourde erreur antinationale, fut suivie d'une grande agitation. Le moment surtout où elle s'était produite avec tout ce luxe de mise en scène d'une comédie qui, après quelques explications, n'avait plus été un secret pour personne, souleva de vives rumeurs. Deux Bonapartes, Napoléon et Pierre, s'élançant l'un et l'autre à la tribune, protestèrent contre cette loi improvisée, et au secours de laquelle on avait appelé les émotions d'une journée d'émeute. A leur voix, l'Assemblée nationale eut peu de peine à comprendre que voter par acclamation l'exil de Louis-Napoléon, comme le voulait la Commission exécutive, ce serait avoir l'air de voter sous l'impression de la crainte. Elle accorda la loi de confiance, et remit au lendemain la discussion de la loi de

188 HISTOIRE bannissement. La commission exécutive ne gagna que la moitié de sa cause. Pendant toute la soirée, des rumeurs coururent par la ville; des groupes se formèrent; des attroupements interrompirent la circulation. Minuit sonna cependant sans collision sanglante , et Paris se coucha dans l'incertitude de savoir si l'Assemblée repousserait de son sein un homme élu par quatre départements, et dans l'attente anxieuse de la solution de cette grave question de souveraineté populaire. Le lendemain, 15 juin, les abords de l'Assemblée, les rues adjacentes, offrirent le même spectacle que la veille. Les masses qui, en général, ont non-seulement plus d'instinct, mais encore plus de cœur que les assemblées délibérantes , avaient fait bon marché de toutes ces arguties alléguées contre l'élection de Louis-Napoléon, et n'avaient vu là qu'un seul fait en cause, la souveraineté du peuple, mandée à la barre d'une Assemblée, simple déléguée de cette souveraineté Dès une heure, les abords de la Chambre étaient gardés par un grand déploiement de forces. On semblait avoir irnti que le trouble ou la tranquillité des jours qui allaient livre, était dans la discussion attendue. Dégagée des déments qui tendaient à l'obscurcir, la question à résoudre était celle-ci : L'Assemblée, au lieu de se faire juge de la valeur d'une élection , peut-elle l'être de la valeur d'un élu? Dans ce dernier cas, ne s'arroge-t-elle pas le droit de corriger le suffrage universel et, par ce fait seul, ne détruit-elle pas le principe de la souveraineté populaire? La gravité d'une telle question n'échappait à personne. La séance s'ouvrit sons la double impression des faits du Digitized by Google

 dehors et des agitations du dedans. Les Donapartcs étaient au pied de la tribune. Pour eux, surtout, la question était vitale. Si les lois de proscription de 1816 et de 1852 n'étaient pas abrogées pour Louis-Napoléon, elles pourraient demain être invoquées contre les autres membres de la famille. La discussion s'engagea. Beaucoup de représentants prirent la parole : peu d'orateurs parlèrent. La question, noyée dans un déluge de récriminations et de mots, n'avançait pas. Deux représentants, MM. Jules Favre et Louis Blanc, parlèrent en faveur de l'admission avec un grand talent de logique. D'autres la combattirent avec des argu' ments malencontreux ou d'une naïveté rare. Ainsi , par exemple, un soldat de la Montagne, le représentant Flocon, contesta à un Bonaparte le droit de défendre a la tribune un autre Bonaparte. Un soldat de la Commission exécutive, le représentant Bûchez, s'écria : — « En recevant » Louis-Napoléon dans cette enceinte, vous vous exposez » à ce qu'il y entre accompagné des acclamations popu» laires. » Comme si ce n'était pas là le plus beau cortège d'un représentant du peuple 1 C'était à ne pas y croire. Enfin, un représentant, M. Bonjean, lut une lettre par laquelle Louis-Napoléon déclarait se soumettre entièrement à la décision de l'Assemblée. — « Mais il n'a point fait de » profession de foi » , objecta le représentant Ledru-Roliin. — « En voici une » , reprit le représentant Vieillard, et il lut une lettre de Louis-Napoléon, dans laquelle il protestait de son dévouement à la république. Dès ce moment, la cause de la commission exécutive fut perdue. L'assemblée rejeta successivement deux propositions des représentants Bûchez et Degousée, et, par une épreuve solenDigitized by Google

dehors et des agitations du dedans. Les Bonapartes étaient au pied de la tribune. Pour eux, surtout, la question était vitale. Si les lois de proscription de 1816 et de 1832 n'étaient pas abrogées pour Louis-Napoléon, elles pourraient demain être invoquées contre les autres membres de la famille.

La discussion s'engagea. Beaucoup de représentants prirent la parole : peu d'orateurs parlèrent. La question, noyée dans un déluge de récriminations et de mots, n'avançait pas. Deux représentants, MM. Jules Favre et Louis Blanc, parlèrent en faveur de l'admission avec un grand talent de logique. D'autres la combattirent avec des arguments malencontreux ou d'une naïveté rare. Ainsi, par exemple, un soldat de la Montagne, le représentant Flocon, contesta à un Bonaparte le droit de défendre à la tribune un autre Bonaparte. Un soldat de la Commission exécutive, le représentant Buchez, s'écria : — « En recevant » Louis-Napoléon dans cette enceinte, vous vous exposez » à ce qu'il y entre accompagné des acclamations popu- » laires. » Comme si ce n'était pas là le plus beau cortége d'un représentant du peuple ! C'était à ne pas y croire. Enfin, un représentant, M. Bonjean, lut une lettre par laquelle Louis-Napoléon déclarait se soumettre entièrement à la décision de l'Assemblée. — « Mais il n'a point fait de » profession de foi », objecta le représentant Ledru-Rollin. — « En voici une », reprit le représentant Vieillard, et il lut une lettre de Louis-Napoléon, dans laquelle il protestait de son dévouement à la république. Dès ce moment, la cause de la commission exécutive fut perdue. L'assemblée rejeta successivement deux propositions des représentants Buchez et Degousée, et, par une épreuve solen-

190 HISTOIRE nollc , admit n une forte majorité Louis-Napoléon , comme représentant du peuple. La cause de la souveraineté populaire fut pognée. Communiant avec le peuple, l'Assemblée sauva l'arche sainte sur laquelle des esprits aveugles, des ambitions folles, avaient imprudemment voulu porter la main. La population qui encombrait les rues s'écoula sans trouble, les rassemblements se dispersèrent d'eux-mêmes; les groupes s'évanouirent ; Paris rentra dans l'ordre. Tout cependant n'était pas fini encore. Malgré la décision de l'Assemblée , la Commission exécutive ne se tenait pas pour battue. Elle comptait sur la situation faite à Louis-Napoléon, qui était non-seulement compromettante, mais encore intolérable. En effet, d'une part, à la suite des persécutions dirigées contre lui, des flots de peuple stationnaient journellement aux abords du palais de l'Assemblée, pour le saluer, à son entrée, d'acclamations qui, commentées par ses ennemis, motivaient la pensée d'usurpation qu'ils lui prêtaient. D'autre part , dans ces jours d'émeute permanente, où chaque carrefour offrait ses groupes discutanls et animés, on l'accusait d'être l'instigateur d'une agitation qui avait pour but son élévation. Les esprits irréfléchis se laissaient prendre à ces calomnies. Ceux qui en connaissaient l'absurdité faisaien semblant d'y croire. Aussi ne restait-il à Louis-Napoléon qu'un parti à prendre : celui de.faire tomber ses ennemis dans le piège qu'ils tendaient à sa bonne foi. 11 le prit. De Londres , où il se trouvait, il écrivit à l'Assemblée et aux électeurs qui l'avaient nommé , les lettres suivantes : 1T Digitized by Google

nelle, admit à une forte majorité Louis-Napoléon, comme représentant du peuple.

La cause de la souveraineté populaire fut gagnée. Communiant avec le peuple, l'Assemblée sauva l'arche sainte sur laquelle des esprits aveugles, des ambitions folles, avaient imprudemment voulu porter la main.

La population qui encombrait les rues s'écoula sans trouble, les rassemblements se dispersèrent d'eux-mêmes; les groupes s'évanouirent; Paris rentra dans l'ordre.

Tout cependant n'était pas fini encore. Malgré la décision de l'Assemblée, la Commission exécutive ne se tenait pas pour battue. Elle comptait sur la situation faite à Louis-Napoléon, qui était non-seulement compromettante, mais encore intolérable. En effet, d'une part, à la suite des persécutions dirigées contre lui, des flots de peuple stationnaient journellement aux abords du palais de l'Assemblée, pour le saluer, à son entrée, d'acclamations qui, commentées par ses ennemis, motivaient la pensée d'usurpation qu'ils lui prêtaient. D'autre part, dans ces jours d'émeute permanente, où chaque carrefour offrait ses groupes discutants et animés, on l'accusait d'être l'instigateur d'une agitation qui avait pour but son élévation. Les esprits irréfléchis se laissaient prendre à ces calomnies. Ceux qui en connaissaient l'absurdité faisaien semblant d'y croire. Aussi ne restait-il à Louis-Napoléon qu'un parti à prendre : celui de faire tomber ses ennemis dans le piége qu'ils tendaient à sa bonne foi. Il le prit. De Londres, où il se trouvait, il écrivit à l'Assemblée et aux électeurs qui l'avaient nommé, les lettres suivantes :

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 4SI Voici la lettre à l’Assemblée : « Mo. f SI SUR LS PRÉSIDES!, a Je partais pour me rendre à mon poste , quand j’apprends que mon élection sert de prétexte à des troubles déplorables cl à des erreurs funestes. Je n’ai pas cherché l'honneur d’élre représentant du peuple, parce que je savais les srnpçons injurieux dont j’étais l’objet. Je rechercherais encore moins le pouvoir. Si le peuple m’imposait des devoirs, je saurais les remplir. > Hais je désavoue tous ceux qui me prêtent des intentions ambitieuses que je n’ai pas. Mon nom est un symbole d’ordre, de nationalité , de gloire , et ce serait avec la plus vive douleur que je le verrais servira augmenter les troubles et les déchirements de la patrie. Pour éviter un tel malheur, je resterais plutôt en exil. Je suis prêt à tous les sacrifices pour le bonheur de la France. » Ayez la bonté, monsieur le président, de donner communication de ma lettre à l’Assemblée. Je vous envoie une copie de mes remercimeuls aux électeurs. • Recevez l’expression de mes sentiments distingués. » Loms-NiroLKo.x BONAPARTE. » Voici maintenant sa lettre aux électeurs, qui fut affichée dans tout Paris : • Cm US C0KC1T0YEMS , » Vos suffrages me pénètrent de reconnaissance. Cette marque de sympathie, d’autant plus flatteuse que je ne l'avais pas sollicitée, vient me trouver au moment où .je regrettais de rester inactif, alors que la patrie a besoin du concours de tous ses enfants pour sortir des circonstances difficiles ou elle sc trouve placée. Votre confiance m'impose des devoirs que je saurai remplir, nus iutéréls, nos sentiments, nos vieux sont les mêmes. Enfant de Paris, aujourd’hui représentant du peuple , je joindrai mes efforts à ceux de mes collègues pour rétablir l’ordre, le crédit et le travail, pour assurer la paix extérieure , pour cousolider les institutions démocratiques , et Digitized by Google

Voici la lettre à l'Assemblée :

« Monsieur le président,

» Je partais pour me rendre à mon poste, quand j'apprends que mon élection sert de prétexte à des troubles déplorables et à des erreurs funestes. Je n'ai pas cherché l'honneur d'être représentant du peuple, parce que je savais les soupçons injurieux dont j'étais l'objet. Je rechercherais encore moins le pouvoir. Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir.

» Mais je désavoue tous ceux qui me prêtent des intentions ambitieuses que je n'ai pas. Mon nom est un symbole d'ordre, de nationalité, de gloire, et ce serait avec la plus vive douleur que je le verrais servir à augmenter les troubles et les déchirements de la patrie. Pour éviter un tel malheur, je resterais plutôt en exil. Je suis prêt à tous les sacrifices pour le bonheur de la France.

» Ayez la bonté, monsieur le président, de donner communication de ma lettre à l'Assemblée. Je vous envoie une copie de mes remercîments aux électeurs.

» Recevez l'expression de mes sentiments distingués.

» Louis-Napoléon BONAPARTE. »

Voici maintenant sa lettre aux électeurs, qui fut affichée dans tout Paris :

« Chers concitoyens,

» Vos suffrages me pénètrent de reconnaissance. Cette marque de sympathie, d'autant plus flatteuse que je ne l'avais pas sollicitée, vient me trouver au moment où je regrettais de rester inactif, alors que la patrie a besoin du concours de tous ses enfants pour sortir des circonstances difficiles ou elle se trouve placée. Votre confiance m'impose des devoirs que je saurai remplir; nos intérêts, nos sentiments, nos vœux sont les mêmes. Enfant de Paris, aujourd'hui représentant du peuple, je joindrai mes efforts à ceux de mes collègues pour rétablir l'ordre, le crédit et le travail, pour assurer la paix extérieure, pour consolider les institutions démocratiques, et

m IIIST01RE pour concilier entre eux les intérêts qui semblent hostiles aujourd'hui , parce qu'ils se soupçonnent et se heurtent au lieu de marcher ensemble vers un but unique , la prospérité et la grandeur du pays. » Le peuple est libre depuis le 24 février. Il peut tout ohlenii sans avoir recours à la force brutale. Rallions-nous doné tous autoui de l'autel de la patrie, sous le drapeau de la République, et donnons au monde ce grand spectacle d'un peuple qui se régénère sans violence, sans guerre civile, sans anarchie. » Recevez, mes chers concitoyens, l'assurance de mon dévouement et de mes sympathies. » Lobis-Napolëon BONAPARTE. » Londres, lt juin 1848. > Celte dernière adresse aurait suffi pour lui gagner sa cause aux yeux du peuple, si elle ne l'eût été déjà. Mais sa lettre à l'Assemblée eut un résultat plus saillant encore. En effet , aveuglés par la passion , et dépassant sans l'atteindre le but contre lequel ils dirigeaient leurs traits, ses ennemis semblèrent conspirer pour lui. Les représentants Antony Thouret et Baune jetèrent un cri de réproba-tion contre cette lettre, où le nom de république n'étai' pas même, disaient-ils, prononcé. Les représentants Cavaignac, Jules Favres, David d'Angers, protestèrent contre une lettre où on lisait : Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir. Le représentant Clément Thomas demanda « qu'en présence de prétentions si peu dégui» sées » , l'Assemblée invalidât sa décision du 15 juin, ci pour l'y décider, il ajouta : — « Si les renseignements b qui me sont parvenus sont vrais, c'est une bataille que b vous aurez demain. Êtes-vous prêts pour une discussion » ou pour une bataille? Déclarez au moins que tout citoyen Digitized by Google

D F. I. A FAMII.Lt: BON A FARTE. 193 » qui oserait prendre les armes pour soutenir la cause d'un » despote, serait traître à la patrie. » À toutes ces malveillances gratuites, à tout ce fracas d'étalage, à toute cette fantasmagorie de bataille, LouisNapoléon répondit le lendemain par une lettre de démission. Voici celte lettre qui fut lue dans la séance du 1 6 juin : t Londres, 1S juin 18AS. » Monsieur le président, » J'étais lier d'avoir été élu représentait l à Paris et dans trois autres départements : c'était à mes yeux une ample réparation pour trente années d'exil cl six ans de captivité; mais les soupçons injurieux qu'à fait naître mon élection mais les troubles dont elle a été , le prétexte, mais l'hostilité du pouvoir exécutif, m'imposent le devoir de refuser un honneur qu'on croit avoir été obtenu par l'intrigue. » Je désire l'ordre et le maintien d'une république sage, grande, intelligente, et puisque involontairement je favorise le désordre, je dépose, non sans de vifs regrets, ma démission entre vos mains. » Bientôt, j'espère, le calme renaîtra et me permettra de rentrer en France comme le plus simple des citoyens, mais aussi comme un des plus dévoués au repos et à la prospérité de son pays. » Recevez, monsieur le président, l'assurance de mes sentiments distingués. » Louis-Napoléon BONAPARTE. » La lecture de cette lettre qui, par quelques motssimples et bien sentis, faisait rentrer sous terre tout cet échafaudage de malveillance et de calomnies amoncelées contre un nom, fut suivie d'une agitation extraordinaire. Chacun s'aperçut qu'à son insu il avait été acteur patent ou secret 25 Digitized by Google

» qui oserait prendre les armes pour soutenir la cause d'un » despote, serait traître à la patrie. »

A toutes ces malveillances gratuites, à tout ce fracas d'étalage, à toute cette fantasmagorie de bataille, Louis-Napoléon répondit le lendemain par une lettre de démission.

Voici cette lettre qui fut lue dans la séance du 16 juin :

« Londres, 15 juin 1848.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» J'étais fier d'avoir été élu représentant à Paris et dans trois autres départements : c'était à mes yeux une ample réparation pour trente années d'exil et six ans de captivité; mais les soupçons injurieux qu'à fait naître mon élection, mais les troubles dont elle a été le prétexte, mais l'hostilité du pouvoir exécutif, m'imposent le devoir de refuser un honneur qu'on croit avoir été obtenu par l'intrigue.

» Je désire l'ordre et le maintien d'une république sage, grande, intelligente, et puisque involontairement je favorise le désordre, je dépose, non sans de vifs regrets, ma démission entre vos mains.

» Bientôt, j'espère, le calme renaîtra et me permettra de rentrer en France comme le plus simple des citoyens, mais aussi comme un des plus dévoués au repos et à la prospérité de son pays.

» Recevez, monsieur le président, l'assurance de mes sentiments distingués.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

La lecture de cette lettre qui, par quelques mots simples et bien sentis, faisait rentrer sous terre tout cet échafaudage de malveillance et de calomnies amoncelées contre un nom, fut suivie d'une agitation extraordinaire. Chacun s'aperçut qu'à son insu il avait été acteur patent ou secret

HISTOIRE IM d'une comédie, dont les chefs d’emploi avaient recueilli moins de profit que de honte. Cette démission, qui était la protestation la plus accablante contre des allégations sans fondement, fut pour Louis-Napoléon un coup de partie. On put prévoir dès ce jour qu’à l’homme à qui on avait refusé une tribune, on venait de faire un piédestal. L’avenir se chargea , comme on le verra plus loin , -de justifié!* cette prévision. Un mot avant d’aborder ce nouvel ordre de faits. Dans les temps de crise, tout vient de tout. Les faits se lient, S’enchaînent de telle sorte que, pour en trouver la filiation, il faut remuer toute une époque et avoir l’air de courir l’école buissonnière, quand, en définitive, on ne court qifaprès la source d’un fait. C’est ainsi que pour montrer comment le nom de Bonaparte, à simple titre de principe d’ordre et de régularité, s’était révélé à l’instinct des masses, nous avons été forcés de résumer en courant les éléments qui, après février 4848, s’étaient produits dans l’état social. C’est ainsi maintenant que, pour montrer comment ce nom était devenu pour les masses un drapeau définitif d’ordre et de régularité, nous allons être obligés de résumer à grands traits les crises sociales qui avaient jalonné l’espace compris entre les jours de persécution de ce nom et son jour de triomphe. Nous serons brefs. Les différences qui séparaient les nuances gouvernementales du parti montagnard ou modéré, et que nous avons essayé déjà de signaler, étaient devenues, de jour en jour, plus tranchées. Moins d’un mois après la révolution de février, le premier avait une consistance formiDigitized by Google

d'une comédie, dont les chefs d'emploi avaient recueilli moins de profit que de honte.

Cette démission, qui était la protestation la plus accablante contre des allégations sans fondement, fut pour Louis-Napoléon un coup de partie. On put prévoir dès ce jour qu'à l'homme à qui on avait refusé une tribune, on venait de faire un piédestal.

L'avenir se chargea, comme on le verra plus loin, de justifier cette prévision.

Un mot avant d'aborder ce nouvel ordre de faits.

Dans les temps de crise, tout vient de tout. Les faits se lient, s'enchaînent de telle sorte que, pour en trouver la filiation, il faut remuer toute une époque et avoir l'air de courir l'école buissonnière, quand, en définitive, on ne court qu'après la source d'un fait. C'est ainsi que pour montrer comment le nom de Bonaparte, à simple titre de principe d'ordre et de régularité, s'était révélé à l'instinct des masses, nous avons été forcés de résumer en courant les éléments qui, après février 1848, s'étaient produits dans l'état social. C'est ainsi maintenant que, pour montrer comment ce nom était devenu pour les masses un drapeau définitif d'ordre et de régularité, nous allons être obligés de résumer à grands traits les crises sociales qui avaient jalonné l'espace compris entre les jours de persécution de ce nom et son jour de triomphe.

Nous serons brefs.

Les différences qui séparaient les nuances gouvernementales du parti montagnard ou modéré, et que nous avons essayé déjà de signaler, étaient devenues, de jour en jour, plus tranchées. Moins d'un mois après la révolution de février, le premier avait une consistance formi-

DE LA FAMU.I.E BONAPARTE. 1 9ô dable de parti : plus de deux cent-trente clubs, maintenant daos Paris une agitation continuelle; cent mille travailleurs des ateliers nationaux , enrégimentés pour l'émeute • ot l'insurrection; une commission du Luxembourg qui, quoique dépopularisée peu après son installation, pouvait encore remuer les bas-fonds de la société; des commissaires de départements, sortis du ministère «Le l'intérieur, et chargés de propager sur tout le sol de la république le système inauguré à Paris; enfin, des myriades d'agents occultes, missionnaires de propagande, compromettant par tous les moyens les relations de la république à l'extérieur. A ces forces , le parti modéré avait à opposer cette monnaie banale dont est pavé l'enfer, ses bonnes intentions. Aussi le Gouvernement provisoire ne poursuivait-il sa marche qu'à travers des fluctuations sans précédents dans l'hisloirc, et avec l'appui d'une force qui lui venait tantôt d'un point, tantôt de l'autre, sans qu'il pût an besoin la diriger et moins encore la maîtriser. Ainsi, par exemple, le 16 mars, sous l'apparence d'uue ridicule question d'uniforme, qui cachait une idée réactionnaire, la garde nationale tenta une journée, dont le but n'a jamais été bien défini, mais qui, dans la forme et dans le fond, étaitévidemment hostile au Gouvernement provisoire, et le lendemain 17, sur un appel sigué Sobrier, cent mille ouvriers, en armes, firent une manifestation formidable pour protester de leur dévouement à la république, et assurer au Gouvernement provisoire une force dont il soupçonnait à peine l'existence. Un mois après, il adyint tout le contraire. Le 17 avril, à la suite d'un seizième bulletin de Iq République, sorti du ministère de l'intérieur, et où l'on semblait faire un appel à la violence, si les départements ne Digitized by Google

dable de parti : plus de deux cent-trente clubs, maintenant dans Paris une agitation continuelle ; cent mille travailleurs des ateliers nationaux, enrégimentés pour l'émeute et l'insurrection ; une commission du Luxembourg qui, quoique dépopularisée peu après son installation, pouvait encore remuer les bas-fonds de la société ; des commissaires de départements, sortis du ministère de l'intérieur, et chargés de propager sur tout le sol de la république le système inauguré à Paris ; enfin, des myriades d'agents occultes, missionnaires de propagande, compromettant par tous les moyens les relations de la république à l'extérieur. A ces forces, le parti modéré avait à opposer cette monnaie banale dont est pavé l'enfer, ses bonnes intentions. Aussi le Gouvernement provisoire ne poursuivait-il sa marche qu'à travers des fluctuations sans précédents dans l'histoire, et avec l'appui d'une force qui lui venait tantôt d'un point, tantôt de l'autre, sans qu'il pût au besoin la diriger et moins encore la maîtriser.

Ainsi, par exemple, le 16 mars, sous l'apparence d'une ridicule question d'uniforme, qui cachait une idée réactionnaire, la garde nationale tenta une *journée*, dont le but n'a jamais été bien défini, mais qui, dans la forme et dans le fond, était évidemment hostile au Gouvernement provisoire, et le lendemain 17, sur un appel signé *Sobrier*, cent mille ouvriers, en armes, firent une manifestation formidable pour protester de leur dévouement à la république, et assurer au Gouvernement provisoire une force dont il soupçonnait à peine l'existence. Un mois après, il advint tout le contraire. Le 17 avril, à la suite d'un seizième *bulletin de la République*, sorti du ministère de l'intérieur, et où l'on semblait faire un appel à la violence, *si les départements ne*

HISTOIRE 1W faisaient pas triompher dans les élections la vérité sociale, les travailleurs des ateliers nationaux voulurent appuyer cette doctrine. Une formidable manifestation eut lieu ; mais elle échoua devant l'altitude de la garde nationale qui, cette fois, fit au profit du Gouvernement provisoire ce que les ouvriers avaient fait le \ 7 mars. Ainsi, ce gouvernement se trouvait à la merci d'une force en quelque sorte de hasard , dont rien de précis ne réglait l'ordre, et qui se déterminait selon l'inspiration ou la passion du moment, pour agir pour ou contre la république. Un fait si anormal , qui jamais peut-être ne s'était produit d'une manière aussi saillante et sur une aussi vaste échelle, laissait au hasard seul, flanqué de l'instinct bon ou mauvais des masses, le soin de maintenir en équilibre un état social fort ébranlé déjà. Aussi, après deux mois de gestion, la mission des membres du Gouvernement provisoire était devenue une charge écrasante. Chacun d'eux y avait laissé un peu de sa réputation, beaucoup de sa popularité; et dès que, après les élections générales du 25 avril, l'Assemblée nationale s'était trouvée régulièrement constituée (6 mai), ils s'étaient hâtés de résigner les pouvoirs qu'ils tenaient des circonstances. Au Gouvernement provisoire succéda la Commission exécutive. Après quelques hésitations sur la forme à donner à cette démocratie nouvelle, les débats se concentrèrent sur deux combinaisons : l'une de créer une commission ou conseil intérimaire de gouvernement, dont les membres se' seraient bornés à décider, sous leur responsabilité, les questions politiques, et à nommer les secrétaires et soussecrétaires d'État chargés de diriger les départements miDigitized by Google

 nistériels. Cette commission, composée de trois ou cinq membres , eût été un directoire au petit pied , et il y aurait eu , en réalité, deux gouvernements, celui des directeurs et celui des ministres. Cette combinaison fut repoussée. La seconde fut la nomination d'une commision de gouvernement, choisie au scrutin, composée de cinq membres, ayant le pouvoir exécutif, et à ce titre nommant les ministres. Cetle combinaison fut adoptée, et les cinq noms sortirent de Turne dans l'ordre suivant : Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine, Ledru-Kollin. La Commission exécutive choisit ses ministres et se mit à l'œuvre avec d'aussi bonnes intentions, mais avec aussi peu de succès que le Gouvernement provisoire. La difficulté à résoudre était grande. Selon le mot d'un haut fonctionnaire du Gouvernement provisoire, ce gouvernement avait eu à faire de l'ordre avec du désordre; maintenant il s'agissait de constituer de l'ordre sur du désordre. L'Assemblée nationale, premier jalon d'une constitution définitive de gouvernement, aurait pu alléger la Commission exécutive du lourd fardeau qui l'écrasait : elle fit tout le contraire. En effet, gênée d'une part dans ses allures, par le souvenir de l'omnipotence de la Convention, quelle était fortement tentée d'imiter, elle manqua de résolution et d'énergie. Il fallait agir, on discourut, on déclama. D'autre part, imbue de la déplorablerouline desquestions de personnes, véritable lèpre gouvernementale, léguée par 1 les assemblées délibérantes de la monarchie à une assemblée républicaine, elle se laissa envahir par ce germe de corruption et de décomposition. Aussi, (\ès son début, ne fut-elle dans la machine gouvernementale qu'un rouage de

Digitized by Google

nistériels. Cette commission, composée de trois ou cinq membres, eût été un directoire au petit pied, et il y aurait eu, en réalité, deux gouvernements, celui des directeurs et celui des ministres. Cette combinaison fut repoussée. La seconde fut la nomination d'une commision de gouvernement, choisie au scrutin, composée de cinq membres, ayant le pouvoir exécutif, et à ce titre nommant les ministres. Cette combinaison fut adoptée, et les cinq noms sortirent de l'urne dans l'ordre suivant : Arago, Garnier-Pagès, Marie, Lamartine, Ledru-Rollin. La Commission exécutive choisit ses ministres et se mit à l'œuvre avec d'aussi bonnes intentions, mais avec aussi peu de succès que le Gouvernement provisoire.

La difficulté à résoudre était grande. Selon le mot d'un haut fonctionnaire du Gouvernement provisoire, ce gouvernement avait eu à faire de l'ordre avec du désordre; maintenant il s'agissait de constituer de l'ordre sur du désordre. L'Assemblée nationale, premier jalon d'une constitution définitive de gouvernement, aurait pu alléger la Commission exécutive du lourd fardeau qui l'écrasait : elle fit tout le contraire.

En effet, gênée d'une part dans ses allures, par le souvenir de l'omnipotence de la Convention, qu'elle était fortement tentée d'imiter, elle manqua de résolution et d'énergie. Il fallait agir, on discourut, on déclama.

D'autre part, imbue de la déplorable routine des questions de personnes, véritable lèpre gouvernementale, léguée par les assemblées délibérantes de la monarchie à une assemblée républicaine, elle se laissa envahir par ce germe de corruption et de décomposition. Aussi, dès son début, ne fut-elle dans la machine gouvernementale qu'un rouage de

HISTOIRE m plus, destiné à s'user avant le temps au frottement des hommes et des faits. Pendant qu'elle se mouvait dans ce cercle vicieux, les partis ardents qui, n'ayant abdiqué aucune de leurs exigences, les formulaient ostensiblement dans les journaux et dans les clubs, se disposèrent à les formuler dans la rue. On était au 15 mai. La république extrême et la république modérée n'avaient jamais pu parvenir à s'entendre sur une grande question : celle de savoir si , se fiant à la volonté du pays, on laisserait l'Assemblée souveraine s'emparer de l'autorité, ou si, faisant un gouvernement de Pans contre la France, on laisserait le peuple conserver le pouvoir, eu créant un comité de salut public ou une sorte de dictature de la capitale. Cette question était celle qui avait été le plus agitée dans les clubs depuis l'arrivée de l'Assemblée nationale. Aussi avait-il été facile de prévoir que l'Assemblée, arrivant pour s'emparer de l'autorité, éprouverait de la résistance, et qu'un choc plus ou moins violent aurait lieu. La manifestation, successivement ajournée du 4 mai au 12, du 12 au 15, du 15 au 15, eut lieu enfin ce jour-là. Le prétexte de la manifestation fut une pétition eu faveur de la Pologne. Question funeste qui semble être la pierre de touche avec laquelle on éprouve tout gouvernement qui s'établit en France. Du reste, ce prétexte n'était pas le résultat d'une pensée exclusivement française. L'étranger y jouait un rôle d'autant plus grand que, longtemps auparavant, des clubs étrangers de tous les pays s'étaient occupés de ce mouvement, et que ceux de Varsovie et de Cracovie, entre autres, avaient envoyé à Paris des émissaires pour agiter le peuple et engager l'ÀssemDigitized by Google

DF. FA F A SÏ 1 F f . E lïO’X A PAR T E. 19» hléé dans un guerre de coalition. Ainsi , deux pensées se trouvaient en présence : Tune de renverser l’Assemblée, l’autre de la forcer à adopter une politique étrangère, en lui arrachant une déclaration de guerre. Quelques jours avant le 15 mai, on avait pu lire sur tous les murs de Paris, l’affiche suivante : • Aux Démocrates. • La manilestation démocratique en faveur de la Pologne aura lieu lundi 13 mal. Les citoyens se réuniront place de la Bastille; lé cortège suivra les Boulevards et se rendra S la Chambre. » G’était, comme on le voit, de la conspiration au grand jour. Le gouvernement était averti. Il crut devoir prendre des précautions pour empêcher le rassemblement d’arriver à la porte de l’Assemblée; mais au milieu de l’anarchie administrative qui régnait soit parmi les autorités, soit parmi les chefs de corps, il fut mal obéi par les uns et ne fut pas obéi par les autres. Le cortège, réuni dès le matin sur la place de la Bastille, an nombre de cinq à six mille personnes environ , ayant en tête les drapeaux des différents clubs, parcourut les boulevards entre deux haies compactes de curieux, rassemblés là pour voir passer l’émeute, se grossit sur la route de quinze à vingt mille personnes, traversa la place de la Concorde et le pont, à la Vite de quelques compagnies de mobiles qui, par ordre, remirent les baïonnettes au fourreau , et l’Assemblée se trouva envahie sans qu’on eût tiré un seul coup de fusil le part ou d’autre. Ce qui se passa alors est indescriptible. Les tribunes, les couloirs, les entrées latérales sont encombrés. L’hémycicle est envahi par deux flots de peuple. Au-dessus de cette marée humaine, d’instant en instant montante, flottent1 Digitized by Google

blée dans un guerre de coalition. Ainsi, deux pensées se trouvaient en présence : l'une de renverser l'Assemblée, l'autre de la forcer à adopter une politique étrangère, en lui arrachant une déclaration de guerre.

Quelques jours avant le 15 mai, on avait pu lire sur tous les murs de Paris, l'affiche suivante :

« Aux Démocrates.

» La manifestation démocratique en faveur de la Pologne aura lieu lundi 15 mai. Les citoyens se réuniront place de la Bastille; le cortége suivra les boulevards et se rendra à la Chambre. »

C'était, comme on le voit, de la conspiration au grand jour. Le gouvernement était averti. Il crut devoir prendre des précautions pour empêcher le rassemblement d'arriver à la porte de l'Assemblée; mais au milieu de l'anarchie administrative qui régnait soit parmi les autorités, soit parmi les chefs de corps, il fut mal obéi par les uns et ne fut pas obéi par les autres. Le cortége, réuni dès le matin sur la place de la Bastille, au nombre de cinq à six mille personnes environ, ayant en tête les drapeaux des différents clubs, parcourut les boulevards entre deux haies compactes de curieux, rassemblés là pour voir passer l'émeute, se grossit sur la route de quinze à vingt mille personnes, traversa la place de la Concorde et le pont, à la vue de quelques compagnies de mobiles qui, par ordre, remirent les baïonnettes au fourreau, et l'Assemblée se trouva envahie sans qu'on eût tiré un seul coup de fusil le part ou d'autre.

Ce qui se passa alors est indescriptible. Les tribunes, les couloirs, les entrées latérales sont encombrés. L'hémycicle est envahi par deux flots de peuple. Au-dessus de cette marée humaine, d'instant en instant montante, flottent

MO H I S T O I II E les drapeaux des clubs ou d’autres drapeaux portant des inscriptions en l’honneur de la Pologne. Les représentants sont à leur place, échangeant de vives parole" avec les envahisseurs. Au pied de la tribune, des luttes individuelles s’engagent. Les représentants Ledru-Rollin , Bar bès, des. hommes du peuple veulent parler : nul ne peut parvenir à se faire entendre. Le tumulte est effroyable. Le président de l’Assemblée, M. Bûchez, n’a ni l’esprit d’initiative, ni l’énergie nécessaire pour le faire cesser. Louis Blanc, en6n, parvient à se faire entendre. Adjurant le peuple d’étre calme et grand, il demande pour les représentants la liberté de discussion. Des clameurs, des cris retentissent; c’est le mugissement d’un autre Ilot de peuple qui pénètre dans la salle, vague nouvelle, dont le bruit couvre la voix de l’orateur et jette aux pieds de la tribune les chefs de l’émeute, Sobrier, Hubert, Flotte, Raspail, Blanqui. Ce dernier demande la parole. Le président Bûchez manque découragé pour la lui refuser. Blanqui, à la tribune, obtient le silence. 11 demande le rétablissement de la Pologne, telle qu’elle était avant le démembrement de 4772; il veut que la Chambre délibère en présence du peuple, et vote, séance tenante, la guerre à la Prusse, à l’Autriche et à la Russie. Raspail lui succède, et lit la pétition en faveur des Polonais. A Raspail succède Barbés, qui déclare que le peuple a bien mérité de la patrie. 11 demande de déclarer traître à la patrie toutceprésentanl qui ne voterait pas, séance tenante, pour la guerre et un imi pôt d'un milliard sur les riches. La foule envahissante | applaudit avec frénésie ces motions. Dans son délire, elle prend , bon gré malgré, Louis Blanc et Barbés, et les porte en triomphe autour de la salle. Au milieu du tu< Digitized by Google

les drapeaux des clubs ou d'autres drapeaux portant des inscriptions en l'honneur de la Pologne. Les représentants sont à leur place, échangeant de vives paroles avec les envahisseurs. Au pied de la tribune, des luttes individuelles s'engagent. Les représentants Ledru-Rollin, Barbès, des hommes du peuple veulent parler : nul ne peut parvenir à se faire entendre. Le tumulte est effroyable. Le président de l'Assemblée, M. Buchez, n'a ni l'esprit d'initiative, ni l'énergie nécessaire pour le faire cesser. Louis Blanc, enfin, parvient à se faire entendre. Adjurant le peuple d'être calme et grand, il demande pour les représentants la liberté de discussion. Des clameurs, des cris retentissent; c'est le mugissement d'un autre flot de peuple qui pénètre dans la salle, vague nouvelle, dont le bruit couvre la voix de l'orateur et jette aux pieds de la tribune les chefs de l'émeute, Sobrier, Hubert, Flotte, Raspail, Blanqui. Ce dernier demande la parole. Le président Buchez manque de courage pour la lui refuser. Blanqui, à la tribune, obtient le silence. Il demande le rétablissement de la Pologne, telle qu'elle était avant le démembrement de 1772; il veut que la Chambre délibère en présence du peuple, et vote, séance tenante, la guerre à la Prusse, à l'Autriche et à la Russie. Raspail lui succède, et lit la pétition en faveur des Polonais. A Raspail succède Barbès, qui déclare que le peuple a bien mérité de la patrie. Il demande de déclarer traître à la patrie tout représentant qui ne voterait pas, séance tenante, pour la guerre et un impôt d'un milliard sur les riches. La foule envahissante applaudit avec frénésie ces motions. Dans son délire, elle prend, bon gré malgré, Louis Blanc et Barbès, et les porte en triomphe autour de la salle. Au milieu du tu-

DE LA FAMILLE BONA FAUTE. 201 milite de cette ovation, un chef de club, Hubert, monte à la tribune, et d'une voix stridente, jette ces mots aux représentants stupéfaits : An nom du peuple, l'Assemblée nationale est dissoute. Il y eut alors un moment de confusion incroyable. Les représentants se lèvent et protestent: les clameurs du peuple couvrent leurs voix. L'estrade du président est envahie. Faible jusqu'au bout, M. Bûchez n'essaye pas même de défendre son fauteuil. Il descend et sort : les représentants suivent cet exemple en grand nombre. Resté maitre de la salle, le peuple, étonné d'un triomphe qu'il n'avait ni médité, ni espéré, hésite. Les conséquences de cette grave atteinte à sa propre souveraineté l'arrêtent un moment sur la pente où on le pousse Mais les évènements le pressent, les meneurs l'enivrent de paroles, il se laisse entraîner. On propose un nouveau gouvernement : les noms de MM. Pierre Leroux, Barbés, Blanqui, Cabet, Proudhon, Louis Blanc, Albert, Ledrultollin, Raspail, sont proclamés. La plupart de ces élus se dirigent vers l'Hôtcl-de-Ville. Un Ilot d'envahisseurs, les suit. Mais au moment même où éclatait leur triomphe, leur cause était perdue. En effet, maigre la motion du représentant Barbés, qui avait demandé la mise hors la loi de tout officier de la jarde nationale qui ordonnerait de battre le rappel , le rappel avait été battu. De toutes parts, arrivée au secours de l'Assemblée, la garde nationale avait pu facilement faire évacuer la salle, où n'existaient plus alors que des curieux. A sa suite, les représentants avaient pu remonter , sur leurs sièges . la séance avait été reprise, et peu d'heu- i rcs après, Paris, hérissé de baïonnettes, avait l'aspect orageux des jours d'émeute 5 mais l'émeute était vaincue. 26 Digitized by Google

multe de cette ovation, un chef de club, Hubert, monte à la tribune, et d'une voix stridente, jette ces mots aux représentants stupéfaits : *Au nom du peuple, l'Assemblée nationale est dissoute.* Il y eut alors un moment de confusion incroyable. Les représentants se lèvent et protestent : les clameurs du peuple couvrent leurs voix. L'estrade du président est envahie. Faible jusqu'au bout, M. Buchez n'essaye pas même de défendre son fauteuil. Il descend et sort : les représentants suivent cet exemple en grand nombre. Resté maître de la salle, le peuple, étonné d'un triomphe qu'il n'avait ni médité, ni espéré, hésite. Les conséquences de cette grave atteinte à sa propre souveraineté l'arrêtent un moment sur la pente où on le pousse Mais les évènements le pressent, les meneurs l'enivrent de paroles, il se laisse entraîner. On propose un nouveau gouvernement : les noms de MM. Pierre Leroux, Barbès, Blanqui, Cabet, Proudhon, Louis Blanc, Albert, Ledru-Rollin, Raspail, sont proclamés. La plupart de ces élus se dirigent vers l'Hôtel-de-Ville. Un flot d'envahisseurs les suit. Mais au moment même où éclatait leur triomphe, leur cause était perdue.

En effet, malgre la motion du représentant Barbès, qui avait demandé la mise hors la loi de tout officier de la garde nationale qui ordonnerait de battre le rappel, le rappel avait été battu. De toutes parts, arrivée au secours de l'Assemblée, la garde nationale avait pu facilement faire évacuer la salle, où n'existaient plus alors que des curieux. A sa suite, les représentants avaient pu remonter sur leurs siéges . la séance avait été reprise, et peu d'heures après, Paris, hérissé de baïonnettes, avait l'aspect orageux des jours d'émeute; mais l'émeute était vaincue.

HISTOIRE Sois Les principaux clubistes et leur gouvernement improvisé avaient été cernés et pris à l'Hôtel-de-Ville, sans une seule goutte de sang répandu. Telle fut cette journée du lu mai, où abstraction faite de tout fait incidentel, on trouve ce fait dominant : c'est que les partis* mis en mouvement dans le seul but d'exercer une pression sur le gouvernement, enivrés par la facilité d'un succès inespéré, l'avaient renversé. 11 y avait dans ce fait seul quelque chose d'alarmant pour la société. En effet, si jamais dans leur aveuglement coupable les partis voulaient tourner contre elle l'hostilité dont on la menaçait, quel appui pouvait-elle attendre d'un gouvernement qu'un souffle de l'émeute arrivé jusqu'à lui par ricochet, avait suffi pour jeter momentanément à terre ? Cette triste réflexion préoccupait d'autant plus vivement les esprits, que la journée du 15 mai n'avait rien décidé pour ou contre un des deux systèmes en présence. Quelques hommes étaient sous la main de la justice , mais la situation avait peu varié. La république extrême et la république modérée se trouvaient toujours en présence à peu près dans leurs mémos positions respectives; la première, ne pouvant se considérer comme vaincue, et se préparant à prendre une revanche ; la seconde, fort embarrassée de son triomphe, qu'elle devait moins à la force d'un principe qu'à une force de circonstance et de hasard. L'aréne ainsi restait toujours ouverte, la lutte était imminente. L*.le eut lieu. La république extrême qui, après s'être appelée la république rouge , avait pris alors le nom de république démocratique et sociale, avait toujours compté sur les Digitized by Google

Les principaux clubistes et leur gouvernement improvisé avaient été cernés et pris à l'Hôtel-de-Ville, sans une seule goutte de sang répandu.

Telle fut cette journée du 15 mai, où abstraction faite de tout fait incidentel, on trouve ce fait dominant : c'est que les partis mis en mouvement dans le seul but d'exercer une pression sur le gouvernement, enivrés par la facilité d'un succès inespéré, l'avaient renversé.

Il y avait dans ce fait seul quelque chose d'alarmant pour la société. En effet, si jamais dans leur aveuglement coupable les partis voulaient tourner contre elle l'hostilité dont on la menaçait, quel appui pouvait-elle attendre d'un gouvernement qu'un souffle de l'émeute arrivé jusqu'à lui par ricochet, avait suffi pour jeter momentanément à terre ?

Cette triste réflexion préoccupait d'autant plus vivement les esprits, que la journée du 15 mai n'avait rien décidé pour ou contre un des deux systèmes en présence. Quelques hommes étaient sous la main de la justice, mais la situation avait peu varié. La république extrême et la république modérée se trouvaient toujours en présence à peu près dans leurs mêmes positions respectives ; la première, ne pouvant se considérer comme vaincue, et se préparant à prendre une revanche ; la seconde, fort embarrassée de son triomphe, qu'elle devait moins à la force d'un principe qu'à une force de circonstance et de hasard. L'arène ainsi restait toujours ouverte, la lutte était imminente. Elle eut lieu.

La république extrême qui, après s'être appelée la république rouge, avait pris alors le nom de république démocratique et sociale, avait toujours compté sur les

DE EA FAMILLE BONAPARTE. iU3 ateliers nationaux comme sur une immense force d'insurrection. Le jour venu, les ateliers ne lui firent pas défaut. Les dangers qu'offraient ces ateliers , non-seulement sous le rapport politique , mais encore sous le rapport financier, avaient depuis longtemps frappé l'Assemblée. Après d'assez irritantes discussions sur les moyens d'arriver à une dissolution complète , par des moyens d'amoindrissement graduel, eHe s'était arrêtée à un enrôlement de tous les ouvriers dè dix-sept à vingt-cinq ans occupés dans les ateliers. Cette mesure, qui était une inauguration singulière d'une ère de liberté, souleva l'irritation la plus vive. Dès que le Moniteur eut rendu cette ordonnance publique, les ouvriers se mirent à parcourir par bandes les rues de Paris , en chantant sur le fameux air : Des lampions , ce refrain significatif : Nous rest'rons / Cela se passait les 21 et 22 juin. Le lendemain, dès le matin, une colonne de 4 à 5 mille ouvriers, tumultueusement groupés autour de quelques bannières sur lesquelles on lisait : Liberté ou la mort , avait envahi la place du Panthéon. Peu après, s'étant acheminée vers le faubourg Saint-Antoine , où elle se recruta de plusieurs milliers d'hommes, cette colonne se rendit à la porte Saint-Denis , où elle s'arrêta. Là, à un moment d'hésitation et de calme, succéda le cri : Les barricades ! tes barricades ! et l'émeute commença ; l'émeute forte, terrible, bien dirigée, surgissant et exécutant partout en même temps, élevant des barricades derrière tout l'immense demi-cercle qui coupe Paris du Panthéon à la Bastille , et de la Bastille au clos Saint-Lazare. En quelques heures, maitres de la moitié de Paris, les insurgés avaient pour points avancés, sur la rive Digitized by Google

ateliers nationaux comme sur une immense force d'insurrection. Le jour venu, les ateliers ne lui firent pas défaut.

Les dangers qu'offraient ces ateliers, non-seulement sous le rapport politique, mais encore sous le rapport financier, avaient depuis longtemps frappé l'Assemblée. Après d'assez irritantes discussions sur les moyens d'arriver à une dissolution complète, par des moyens d'amoindrissement graduel, elle s'était arrêtée à un enrôlement de tous les ouvriers de dix-sept à vingt-cinq ans occupés dans les ateliers. Cette mesure, qui était une inauguration singulière d'une ère de liberté, souleva l'irritation la plus vive. Dès que le *Moniteur* eut rendu cette ordonnance publique, les ouvriers se mirent à parcourir par bandes les rues de Paris, en chantant sur le fameux air : *Des lampions*, ce refrain significatif : *Nous rest'rons !*

Cela se passait les 21 et 22 juin. Le lendemain, dès le matin, une colonne de 4 à 5 mille ouvriers, tumultueusement groupés autour de quelques bannières sur lesquelles on lisait : *Liberté ou la mort*, avait envahi la place du Panthéon. Peu après, s'étant acheminée vers le faubourg Saint-Antoine, où elle se recruta de plusieurs milliers d'hommes, cette colonne se rendit à la porte Saint-Denis, où elle s'arrêta. Là, à un moment d'hésitation et de calme, succéda le cri : *Les barricades ! les barricades !* et l'émeute commença ; l'émeute forte, terrible, bien dirigée, surgissant et exécutant partout en même temps, élevant des barricades derrière tout l'immense demi-cercle qui coupe Paris du Panthéon à la Bastille, et de la Bastille au clos Saint-Lazare. En quelques heures, maîtres de la moitié de Paris, les insurgés avaient pour points avancés, sur la rive

soi Il I ST01R K gauche, l'extrémité fie la rue delà Harpe, sur la rive droite, le faubourg Poissonnière. Ce n'était pas une émeute ordinaire. L'ensemble de l'attaque, le rapide développement qu'elle prit, tout le prouvait. C'était une véritable bataille que la république extrême allait livrer à la république modérée. Kn effet, on apprit successivement que l'insurrection comptait quarante mille hommes, qu'elle avait des munitions, des chefs, des généraux, et un plan qui, sous le rapport stratégique, ne manquait ni de hardiesse, ni d'habileté. Voici ce plan. L'insurrection avait trois quartiers-généraux, se reliant les uns aux autres. Les trois points principaux étaient : à l'extrême gauche, sur la rive gauche, le Panthéon; à l'extrême droite, sur l'autre rive, le clos Saint-Lazare; au centre, la Bastille. Des points divers de ce demi-cercle qui embrassait la moitié de Paris, l'insurrection, en cas de succès , devait s'avancer par les ailes et embrasser Paris tout entier. En cas de défaite, se retirant de barricades en barricades, jusqu'aux extrémités des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau , elle pouvait se disperser dans les champs : c'était là sa ligne de retraite. L'Ilôtel-de-Ville et la Préfecture de Police étaient les deux points sur lesquels devaient converger les ailes et le centre. Maîtres de ces deux points, les insurgés devaient proclamer leur gouvernement, et marcher simultanément vers l'Assemblée nationale, par les quais et les deux extrémités du demi-cercle formé par les deux ailes. Ce plan, d'une habileté incontestable, présageait une attaque vive et bien combinée. Pour y faire face, après des lenteurs calculées selon les uns , forcées selon les autres, le général Cavaignac, ministre de la guerre, prit, Digitized by Google

gauche, l'extrémité de la rue de la Harpe, sur la rive droite, le faubourg Poissonnière.

Ce n'était pas une émeute ordinaire. L'ensemble de l'attaque, le rapide développement qu'elle prit, tout le prouvait. C'était une véritable bataille que la république extrême allait livrer à la république modérée. En effet, on apprit successivement que l'insurrection comptait quarante mille hommes, qu'elle avait des munitions, des chefs, des généraux, et un plan qui, sous le rapport stratégique, ne manquait ni de hardiesse, ni d'habileté. Voici ce plan.

L'insurrection avait trois quartiers-généraux, se reliant les uns aux autres. Les trois points principaux étaient : à l'extrême gauche, sur la rive gauche, le Panthéon; à l'extrême droite, sur l'autre rive, le clos Saint-Lazare; au centre, la Bastille. Des points divers de ce demi-cercle qui embrassait la moitié de Paris, l'insurrection, en cas de succès, devait s'avancer par les ailes et embrasser Paris tout entier. En cas de défaite, se retirant de barricades en barricades, jusqu'aux extrémités des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, elle pouvait se disperser dans les champs : c'était là sa ligne de retraite. L'Hôtel-de-Ville et la Préfecture de Police étaient les deux points sur lesquels devaient converger les ailes et le centre. Maîtres de ces deux points, les insurgés devaient proclamer leur gouvernement, et marcher simultanément vers l'Assemblée nationale, par les quais et les deux extrémités du demi-cercle formé par les deux ailes.

Ce plan, d'une habileté incontestable, présageait une attaque vive et bien combinée. Pour y faire face, après des lenteurs calculées selon les uns, forcées selon les autres, le général Cavaignac, ministre de la guerre, prit,

DE LA FAMILLE BONAPARTE. MS de concert avec la commission exécutive, les mesures suivantes : Les généraux Lamoricière, Bedeau et Oamesme durent simultanément attaquer les trois points principaux , soit pour couper le centre de l'insurrection des ailes, soit pour rejeter les ailes 3ur le centre, et refouler l'insurrection dans le faubourg Saint-Antoine. L'engagement eut lieu sur tous les points à la fois. Mais cette journée du 25 n'amena pas de résultat définitif. Refoulés sur leurs têtes de colonnes, les insurgés avaient conservé partout leurs positions principales. Le quartier du général Lamoricière était à la porte Saint-Denis, prêt à marcher sur le clos Saint-Lazare. Celui du général Duvivier, qui avait remplacé le général Bedeau , grièvement blessé, était à l'Hôtel-de-Ville, prêt à remonter la rue SaintAntoine. Celui du général Damesme était à la Sorbonne, prêt à attaquer le Panthéon. Le peu de résultat de cette journée, l'acharnement avec lequel se battaient les insurgés, le nombre incroyable de barricades dont Paris était hérissé, qu'il fallait emporter une à une, qui, la plupart, étaient de véritables citadelles défendues par un feu continuel partant des croisées, des caves des maisons voisines, tout cela faisait pressentir pour le lendemain une journée terrible. Elle le fut en effet. Pendant la nuit du 25 au 24, l'Assemblée s'était déclarée en permanence. La commission exécutive avait donné sa démission. Le général Cavaignac avait été investi de tous les pouvoirs exécutifs. Paris avait été mis en état de siège. Les assiégés, de leur côté, avaient profité de la nuit pour relever leurs barricades entamées et pour eu construire de nouvelles. Digitized by Google

de concert avec la commission exécutive, les mesures suivantes : Les généraux Lamoricière, Bedeau et Damesme durent simultanément attaquer les trois points principaux, soit pour couper le centre de l'insurrection des ailes, soit pour rejeter les ailes sur le centre, et refouler l'insurrection dans le faubourg Saint-Antoine.

L'engagement eut lieu sur tous les points à la fois. Mais cette journée du 23 n'amena pas de résultat définitif. Refoulés sur leurs têtes de colonnes, les insurgés avaient conservé partout leurs positions principales. Le quartier du général Lamoricière était à la porte Saint-Denis, prêt à marcher sur le clos Saint-Lazare. Celui du général Duvivier, qui avait remplacé le général Bedeau, grièvement blessé, était à l'Hôtel-de-Ville, prêt à remonter la rue Saint-Antoine. Celui du général Damesme était à la Sorbonne, prêt à attaquer le Panthéon.

Le peu de résultat de cette journée, l'acharnement avec lequel se battaient les insurgés, le nombre incroyable de barricades dont Paris était hérissé, qu'il fallait emporter une à une, qui, la plupart, étaient de véritables citadelles défendues par un feu continuel partant des croisées, des caves des maisons voisines, tout cela faisait pressentir pour le lendemain une journée terrible. Elle le fut en effet.

Pendant la nuit du 23 au 24, l'Assemblée s'était déclarée en permanence. La commission exécutive avait donné sa démission. Le général Cavaignac avait été investi de tous les pouvoirs exécutifs. Paris avait été mis en état de siége. Les assiégés, de leur côté, avaient profité de la nuit pour relever leurs barricades entamées et pour en construire de nouvelles.

Il I ST o nt E aoc Dès le matin du 2-4, l'insurrection ayant perdu sa position offensive de la veille, était partout sur la défensive; aussi attaquée avec plus de vigueur que la veille, sans être vaincue encore, elle avait été forcée de reculer sur tous les points. Ses trois points principaux , les clos SaintLazare , le faubourg Saint-Marceau et le faubourg SaintAntoine se trouvaient isolés. Ou devait les attaquer le lendemain. En effet, sur ces trois points et pendant toute la journée du 25, le canon tonna. La fusillade retentit partout. Les maisons qu'il fallait prendre d'assaut furent enlevées à la baïonnete, et l'insurrection , successivement repoussée du faubourg Saint-Marceau et du clos Saint-Lazare , se trouva refoulée dans le faubourg Saint-Antoine. Mais le gouvernement avait payé cher cette victoire. Dix généraux, MM. Bedeau, Lafontaine, Foucher, llenaud, Duvivier, Damesme, Négrier, François, Bourgon, Koste avaient été tués ou grièvement blessés. Le général Bréa avait été assassiné. L'archevêque de Paris avait été mortellement frappé d'une balle en allant porter des paroles de paix aux insurgés. Des milliers d'autres victimes avaient péri dans cette lutte fratricide, et ce commencement de victoire avait déjà coûté plus cher à la France que les plus sanglantes batailles. Cependant, maîtres du faubourg Saint-Antoine, les insurgés, loin de mettre bas les. armes, menaçaient de s'ensevelir sous ses ruines. Mais attaqués en face par le général Perrot, pris à revers par le général Lamoricière, ils furent forcés , le 26 , de se rendre sans condition. A deux heures, une dépêche du général Cavaignac annonça à l'Assemblée que le fauboarg Saint-Antoine, Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. MT dernier point de résistance, était pris, et que la lutte était terminée. Telles furent les sanglantes journées de juin. Le parti vaincu eut à gémir de sa défaite; le parti vainqueur eut à pleurer sur son triomphe. Avec la bataille, la lutte armée était terminée ; après la bataille, la lutte de principes resta la même. La question politique fut vidée; la question sociale resta pendante. A la commission exécutive qui, comme on l'a vu, avait , par sa démission du 25, terminé d'une manière assez piteuse son impuissante carrière, l'Assemblée avait donné pour successeur le général Cavaignac, président d'un ministère dont il devait choisir les membres. Des hommes avaient été simplement substitués à des hommes, et la république entra dans une nouvelle période, avec la confiance de moins et l'état de siège de plus. Ainsi, après le 16 mars, le 17 avril; après le 17 avril, le 15 mai; après le 15 mai, le 23 juin : telles avaient été les tristes étapes qui, eu quatre mois, avaient jalonné la marche de la république proclamée en février. Trois phases gouvernementales avaient marqué cette courte période de la république. La première avait été celle du Gouvernement provisoire qui, à travers une situation formidable, née des circonstances, des ambitions légitimes ou haineuses, des ardeurs impatientes ou réfléchies, des passions patriotiques ou anarchiques, avait fait traverser, sans catastrophe et sans souillure, à un peuple soulevé, une époque terrible, avait mené la révolution à travers une indicible agitation du dedans et du dehors, sans la briser à une émeute ou à une guerre, et rendu, pendant ses soixanteDigitized by Google

dernier point de résistance, était pris, et que la lutte était terminée.

Telles furent les sanglantes journées de juin. Le parti vaincu eut à gémir de sa défaite ; le parti vainqueur eut à pleurer sur son triomphe. Avec la bataille, la lutte armée était terminée ; après la bataille, la lutte de principes resta la même. La question politique fut vidée ; la question sociale resta pendante. A la commission exécutive qui, comme on l'a vu, avait, par sa démission du 23, terminé d'une manière assez piteuse son impuissante carrière, l'Assemblée avait donné pour successeur le général Cavaignac, président d'un ministère dont il devait choisir les membres. Des hommes avaient été simplement substitués à des hommes, et la république entra dans une nouvelle période, avec la confiance de moins et l'état de siége de plus.

Ainsi, après le 16 mars, le 17 avril ; après le 17 avril, le 15 mai ; après le 15 mai, le 23 juin : telles avaient été les tristes étapes qui, en quatre mois, avaient jalonné la marche de la république proclamée en février.

Trois phases gouvernementales avaient marqué cette courte période de la république.

La première avait été celle du Gouvernement provisoire qui, à travers une situation formidable, née des circonstances, des ambitions légitimes ou haineuses, des ardeurs impatientes ou réfléchies, des passions patriotiques ou anarchiques, avait fait traverser, sans catastrophe et sans souillure, à un peuple soulevé, une époque terrible, avait mené la révolution à travers une indicible agitation du dedans et du dehors, sans la briser à une émeute ou à une guerre, et rendu, pendant ses soixante-

20* illSTOIRfc cinq jours de pouvoir, près de trois cents décrets ou arrêtés d'intérêt public, parmi lesquels on peut citer le règne régulier et constitutionnel du peuple; l'abolition de ia peine de mort en matière politique ; le droit politique désormais acquis et égal pour tous; le suffrage universel; l'unité de la représentation dans une seule assemblée souveraine, et enfin l'élection du président de la république par le peuple. La deuxième phase avait été celle de la Commission exécutive : phase déplorable ! où, dans la crainte exagérée d'un conflit qui pouvait tout faire voler en éclat, la Commission exécutive s'était effacée systématiquement devant l'Assemblée; où l'Assemblée, pour le même motif, s'était systématiquement aussi effacée devant les partis chez qui seuls, dans ces jours de crise, s'était révélé une vitalité fébrile. Pendant un mois, l'Assemblée, la commission exécutive, les partis avaient semblé avoir peur les uns des autres, et vouloir se faire peur les uns aux autres. Une telle situation était anormale : elle n'avait pu durer. La vie imprudemment retirée du centre s'était portée aux «xtrémités, et les journées de juin avaient eu lieu. La troisième phase, enfin, avait été celle dè la présidence provisoire et déléguée du général Cavaignae qui, tranchant de fait la question pendante encore de la suprématie du pouvoir exécutif ou de l'Assemblée, avait laissé cette dernière souveraine sans contrepoids , sans responsabilité légale, véritable Convention, pouvant tout faire et voulant tout faire : cette situation avait offert un danger véritable. En effet, la Convention de 1792 avait été le représentant forcé d'un temps nouveau, manquant to talement d'échelle dans le passé pour mesurer d'une maDigilized by Google

 nière même approximative l’avenir. Aux prises avec des nécessités impérieuses, des circonstances tout exceptionnelles , el!° xvait apporté à son œuvre cette élévation de sentiment, .eu abnégation de pensée, cette énergie farouche qui ne connaît qu’une loi : Salus populi suprema lex eslo. L’Assemblée de 1818, au contraire, façonnée en grande partie aux formes énervantes et méthodiques des assemblées des règnes antérieurs, avait commencé par se fractionner en autant de coteries qu'il y avait d’opinions dans son sein, et, sur les bords d’un cratère au fond duquel la lave bouillonnait encore, s’était amusée à jouer aux nécessités parlementaires, comme au temps de Charles X et de Louis-Philippe. Préoccupée avant tout de ces inintelligentes luttes d’amour-propre et d’ambition, elle s’était agitée beaucoup pour faire peu \ Ce fut au milieu de cette situation, née de contre-coups et de soubresauts, que la constitution fut votée, le 4 novembre, après quarante-neuf jours de discussion. CHe fut promulguée le 12. Nouvelle pièce de monnaie marquée à l'effigie du temps et jetée dans le fondement de l’édifice, cette constitution fut la huitième depuis un demi-siècle. (1) Quelques lecteurs, peut-être , ignorent ce que c’est que des uéceisiltft parlementaires, nous en dirons un mol en passant. En France, où l'on a des noms honnêtes pour les choses qui le sont le moins , on avait appelé nécessités parlementaires celte assez vile guerre de portefeuilles qui avait été une des hontes des chambres de la Restauration et de la révolution de Juillet. Voici comment l'on procédait. Chaque député enrégimenté à un chef de file volait sur toutes les questions, non pas selon sa conscience , mais selon l’iutérei de parti. Le résultat le plus incontestable de celle tactique élan une sorte de prime aux ambitions les moins légitimes. En effet, tel membre de la chambre qui par sa nullité ne serait jamais sorti par lui-mêine de sa sphère , une fois enrôlé dans une coterie , devenait, à titre d’appoint, quelque chose, et le moins qu'il pouvait espérer au jour du triomphe , c’était quelque bonne sinécure dont le budjet faisait les frais. La méthode parai bonne en 1848. On y revint. 27 Digitized by Google

nière même approximative l'avenir. Aux prises avec des nécessités impérieuses, des circonstances tout exceptionnelles, elle avait apporté à son œuvre cette élévation de sentiment, cette abnégation de pensée, cette énergie farouche qui ne connaît qu'une loi : *Salus populi suprema lex esto.* L'Assemblée de 1848, au contraire, façonnée en grande partie aux formes énervantes et méthodiques des assemblées des règnes antérieurs, avait commencé par se fractionner en autant de coteries qu'il y avait d'opinions dans son sein, et, sur les bords d'un cratère au fond duquel la lave bouillonnait encore, s'était amusée à jouer aux *nécessités parlementaires,* comme au temps de Charles X et de Louis-Philippe. Préoccupée avant tout de ces inintelligentes luttes d'amour-propre et d'ambition, elle s'était agitée beaucoup pour faire peu [1].

Ce fut au milieu de cette situation, née de contre-coups et de soubresauts, que la constitution fut votée, le 4 novembre, après quarante-neuf jours de discussion. Elle fut promulguée le 12. Nouvelle pièce de monnaie marquée à l'effigie du temps et jetée dans le fondement de l'édifice, cette constitution fut la huitième depuis un demi-siècle.

(1) Quelques lecteurs, peut-être, ignorent ce que c'est que des *nécessités parlementaires*, nous en dirons un mot en passant. En France, où l'on a des noms honnêtes pour les choses qui le sont le moins, on avait appelé *nécessités parlementaires* cette assez vile guerre de portefeuilles qui avait été une des hontes des chambres de la Restauration et de la révolution de Juillet. Voici comment l'on procédait. Chaque député enrégimenté à un chef de file votait sur toutes les questions, non pas selon sa conscience, mais selon l'intérêt de parti. Le résultat le plus incontestable de cette tactique était une sorte de prime aux ambitions les moins légitimes. En effet, tel membre de la chambre qui par sa nullité ne serait jamais sorti par lui-même de sa sphère, une fois enrôlé dans une coterie, devenait, à titre d'appoint, quelque chose, et le moins qu'il pouvait espérer au jour du triomphe, c'était quelque bonne sinécure dont le budjet faisait les frais. La méthode parut bonne en 1848. On y revint.

histoire; S'O Quoi qu'il en soit, ce fut aussi au milieu de ces mêmes circonstances que la France se prépara, par l'élection du président, à sortir du provisoire, à compléter la constitution, et à donner à la machine gouvernementale une forme définitive après laquelle chacun aspirait. Ici, de nouvelles difficultés surgirent. Dans des vues d'un ordre si élevé que les regards de l'homme ne peuvent y atteindre , la Providence a bien pu condamner l'humanité à marcher par sauts et par bonds, mais une nation ne saurait progresser ainsi. L'ordre lui est aussi nécessaire que la liberté. L'un est le sang , l'autre est la vie. La liberté sans l'ordre, c'est l'anarchie ; l'ordre sans la liberté, c'est le tombeau. Or, depuis février, des passions ardentes ou généreuses s'étaient mises à l'œuvre avec plus de ténacité que de bonheur pour coordonner ces deux éléments essentiels de toute vitalité sociale. Mais sous le soleil des révolutions, les pentes se descendent vite. On grandit en un jour ; on vieillit en une heure , et tous ces hommes ardents ou généreux, accablés à chaque pas sous la démonstration du néant des fortunes publiques, avaient été, en quelques jours, autant de victimes livrées au Minotaure de la popularité. Le principe d'ordre et de liberté n'était pas en eux ; il existait ailleurs. La nation le chercha. Elle tenait les dés ; Dieu tenait le sort. Confiante dans sa fortune , elle risqu; le jeu , laissant à Dieu le soin de pourvoir au reste. L* nom de Bonaparte lui apparut comme une sauvegarde du présent, comme une garantie d'avenir : elle l'adopta. Dès les premiers jours de septembre 1848, son parti avait paru pris. De nouvelles élections partielles allaient avoir lieu. Louis-Napoléon, à qui d'inintelligentes mesures Digitized by Google

UK LA FA-H ILLE BONAPARTE. «t avaient, comme on l'a vn, si imprudemment donne l'éclat de la persécution, s'était présenté de nouveau dans la lice. Par une lettre du 6 septembre, au général Pial, rendue publique, il avait annoncé ou plutôt confirmé qn'il accepterait la députation, si elle lui était offerte. Cette adhésion était franche : elle fut un coup de partie. Sur huit départements, cinq l'élurent. Dans les antres, il ne manqua la majorité que de quelques voix. Cette fois, l'Assemblée n'osa infirmer une volonté si hautement exprimée, et, malgré les calomnies amoncelées sur cet élu, cette élection multiple fut validée. Le 27 septembre, Louis-Napoléon, admis en qualité de représentant du peuple, prononça dans l'Assemblée nationale l'allocution suivante, qui fut bien accueillie : — « Citoyens représentants, il ne m'est pas permis de » garder le silence en présence des calomnies qui se sont » amoncelées contre moi. J'ai besoin d'exprimer les vrais » sentiments qui m'animent, qui m'animeront toujours. » Après trente -trois années d'exil et de souffrance, je » rentre dans ma patrie et je jouis de mes droits de » citoyen ! La république m'a fait ce bonheur ; qu'elle » reçoive ici mon serment de dévouement et de reeou» naissance. » Que les citoyens généreux qui m'ont envoyé ici » restent bien convaincus que je regarde la tranquillité • comme le premier besoin du pays, et que je veux les » institutions démocratiques qui sont les premiers besoins • du peuple. » Longtemps j'ai vécu sur la terfe d'exil ; je n'ai pas pu • consacrer au service de mon pays mes méditations et • mes études. La carrière m'est ouverte ! mes chers colDigitized by Google

avaient, comme on l'a vu, si imprudemment donné l'éclat de la persécution, s'était présenté de nouveau dans la lice. Par une lettre du 6 septembre, au général Piat, rendue publique, il avait annoncé ou plutôt confirmé qu'il accepterait la députation, si elle lui était offerte.

Cette adhésion était franche : elle fut un coup de partie. Sur huit départements, cinq l'élurent. Dans les autres, il ne manqua la majorité que de quelques voix.

Cette fois, l'Assemblée n'osa infirmer une volonté si hautement exprimée, et, malgré les calomnies amoncelées sur cet élu, cette élection multiple fut validée. Le 27 septembre, Louis-Napoléon, admis en qualité de représentant du peuple, prononça dans l'Assemblée nationale l'allocution suivante, qui fut bien accueillie :

— « Citoyens représentants, il ne m'est pas permis de » garder le silence en présence des calomnies qui se sont » amoncelées contre moi. J'ai besoin d'exprimer les vrais » sentiments qui m'animent, qui m'animeront toujours. » Après trente-trois années d'exil et de souffrance, je » rentre dans ma patrie et je jouis de mes droits de » citoyen ! La république m'a fait ce bonheur ; qu'elle » reçoive ici mon serment de dévouement et de reconnaissance.

» Que les citoyens généreux qui m'ont envoyé ici » restent bien convaincus que je regarde la tranquillité » comme le premier besoin du pays, et que je veux les » institutions démocratiques qui sont les premiers besoins » du peuple.

» Longtemps j'ai vécu sur la terre d'exil ; je n'ai pas pu » consacrer au service de mon pays mes méditations et » mes études. La carrière m'est ouverte ! mes chers col-

HISTOIRE îl! • lègues, recevez-moi dans vos rangs avec une affectueuse » confiance. Ma conduite sera toujours digne de mon nom, » et elle prouvera à ceux qui voulaient me proscrire une » deuxième fois, à laide de leurs calomnies, que je veu » avant tout la défense de l'ordre et l'affermissement de » la République. » Ce nom de Louis-Napoléon Bonaparte, qui sortait avec une sorte d'unanimité de l'urne électorale, apparaissait comme un drapeau pour l'élection présidentielle fixée au 10 décembre. Pour entraîner la France à sa suite, il lui manquait peut-être le cachet d'une persécution nouvelle. Quelques motions, plus généreuses que réfléchies dans leur portée, le lui donnèrent. Ainsi, par exemple, dans la séance du 10 octobre, au sujet de la discussion de l'article 4a de la constitution , qui réglait l'élection du président de la république, le représentant Antony Thouret proposa un amendement tendant à déclarer « inaptes à être nommés présidents de la république tous les descendants des familles qui avaient régné sur la France. » l/attaque était trop directe ; Louis-Napoléon se crut forcé d'y répondre : — « Je ne prends pas la parole, dit— » il, contre l'amendement. Certes, j'ai été assez récom» pensé en retrouvant tous mes droits de citoyen pour » n'avoir aucune ambition. » Je ne viens pas non plus réclamer pour ma cons» cience contre les calomnies dont je suis l'objet. C'est » au nom des 500,000 électeurs qui, par deux fois m'ont » honoré de leurs suffrages, que je viens désavouer le » nom de prétendant qu'on me jette toujours à la tôle. » Peu après, ces attaques directes ou indirectes contre le nom de Bonaparte prirent à l'Assemblée un caractère Digitized by Google

» lègues, recevez-moi dans vos rangs avec une affectueuse » confiance. Ma conduite sera toujours digne de mon nom, » et elle prouvera à ceux qui voulaient me proscrire une » deuxième fois, à l'aide de leurs calomnies, que je veu » avant tout la défense de l'ordre et l'affermissement de » la République. »

Ce nom de Louis-Napoléon Bonaparte, qui sortait avec une sorte d'unanimité de l'urne électorale, apparaissait comme un drapeau pour l'élection présidentielle fixée au 10 décembre. Pour entraîner la France à sa suite, il lui manquait peut-être le cachet d'une persécution nouvelle. Quelques motions, plus généreuses que réfléchies dans leur portée, le lui donnèrent. Ainsi, par exemple, dans la séance du 10 octobre, au sujet de la discussion de l'article 45 de la constitution, qui réglait l'élection du président de la république, le représentant Antony Thouret proposa un amendement tendant à déclarer « inaptes à être nommés présidents de la république tous les descendants des familles qui avaient régné sur la France. »

L'attaque était trop directe ; Louis-Napoléon se crut forcé d'y répondre : — « Je ne prends pas la parole, dit- » il, contre l'amendement. Certes, j'ai été assez récom- » pensé en retrouvant tous mes droits de citoyen pour » n'avoir aucune ambition.

» Je ne viens pas non plus réclamer pour ma cons- » cience contre les calomnies dont je suis l'objet. C'est » au nom des 500,000 électeurs qui, par deux fois m'ont » honoré de leurs suffrages, que je viens désavouer le » nom de prétendant qu'on me jette toujours à la tête. »

Peu après, ces attaques directes ou indirectes contre le nom de Bonaparte prirent à l'Assemblée un caractère

 d’hostilité systématique qui révéla aux yeux les moins prévenus une rivalité de candidature mal déguisée. Ainsi, par exemple , dans la séance du 25 octobre , un représentant, M. Grandin avait, dans un discours sur un banquet montagnard, fait allusion à une lettre de Napoléon Bonaparte, publiée par plusieurs journaux, et dans laquelle ce représentant faisait connaître que son cousin , Louis-Napoléon, ayant été informé que des projets d'émeute se tramaient en son nom, s’était empressé d’en informer le ministre de l’intérieur, M. Dufaure. Le ministre avait répondu qu’il avait reçu lui-mème communication de ces bruits, mais qu’il avait immédiatement rassuré Louis-Napoléon , en lui affirmant qu’il était mal informé, et qu’il ne se tramait en réalité aucun complot de ce genre. Alors, Napoléon Bonaparte s’était dirigé vers la tribune; mais aussitôt une partie de l’Assemblée avait réclamé à grands cris la présence à la tribune de Louis-Napoléon. Au milieu des interpellations les plus tumultueuses. Napoléon Bonaparte avait objecté que son cousin était absent, et que d’ailleurs étant lui-mème l’auteur de la lettre, il était en droit de s’en expliquer devant l’Assemblée. Puis il avait raconté les faits communiqués au ministre de l’intérieur, et expliqué que la note publiée n’avait eu d’autre but que d’écarter de lui et de sa famille l’accusation plus ou moins directe, mais souvent dirigée contre eux, de pactiser avec l’émeute. Ce simple exposé des faits était de nature à satisfaire les rancunes les plus exigeantes ; elle produisit un effet contraire. Le bruit, le tumulte, l’agitation devinrent extrêmes, tant les questions de personnes et de candidatures ont le Digitized by Google

d'hostilité systématique qui révéla aux yeux les moins prévenus une rivalité de candidature mal déguisée. Ainsi, par exemple, dans la séance du 25 octobre, un représentant, M. Grandin avait, dans un discours sur un banquet montagnard, fait allusion à une lettre de Napoléon Bonaparte, publiée par plusieurs journaux, et dans laquelle ce représentant faisait connaître que son cousin, Louis-Napoléon, ayant été informé que des projets d'émeute se tramaient en son nom, s'était empressé d'en informer le ministre de l'intérieur, M. Dufaure. Le ministre avait répondu qu'il avait reçu lui-même communication de ces bruits, mais qu'il avait immédiatement rassuré Louis-Napoléon, en lui affirmant qu'il était mal informé, et qu'il ne se tramait en réalité aucun complot de ce genre.

Alors, Napoléon Bonaparte s'était dirigé vers la tribune; mais aussitôt une partie de l'Assemblée avait réclamé à grands cris la présence à la tribune de Louis-Napoléon. Au milieu des interpellations les plus tumultueuses, Napoléon Bonaparte avait objecté que son cousin était absent, et que d'ailleurs étant lui-même l'auteur de la lettre, il était en droit de s'en expliquer devant l'Assemblée. Puis il avait raconté les faits communiqués au ministre de l'intérieur, et expliqué que la note publiée n'avait eu d'autre but que d'écarter de lui et de sa famille l'accusation plus ou moins directe, mais souvent dirigée contre eux, de pactiser avec l'émeute.

Ce simple exposé des faits était de nature à satisfaire les rancunes les plus exigeantes; elle produisit un effet contraire. Le bruit, le tumulte, l'agitation devinrent extrêmes, tant les questions de personnes et de candidatures ont le

histoire pouvoir de passionner même les républicains démocrates. L'un d'eux, le représentant Clément Thomas, prenant alors la parole, interpella Louis Napoléon, absent, sur son absence, sur son silence habituel, sur ses votes trop rares. Bien plus , dans un accès de passion assez peu réfléchie, il lui demanda compte de sa candidature à la présidence : comme si dans une république chaque citoyen ne pouvait prétendre à la première magistrature du royaume. Voici l'extrait textuel de cette partie de la séance. Le lecteur pourra juger avec quelle acrimonie était attaquée dans l'Assemblée la famille Bonaparte. M. Clément Thomas. —Messieurs, j'ai peut-être le tort ordinairement d'aller trop nettement au fond des choses, et je vais peut-êtie tomber aujourd'hui dans le même inconvénient (bruil); mais je ne puis m'empêcher de dire que je suis élonné , quand un fait concerne directement un membre de celte Assemblée, que ce soit un autre membre qui vienne répondre à sa place. (Interruption. — Bruyante agitation.) M. Napoléon IMnapabtc. — Il fallait l'avertir, avoir cette politesse; il serait venu vous répondre. M. Flocon. — Son devoir est d être ici. M. Clément Thomas. — Ce n'est pas la première fois «ujourd'hu que je remarque l'absence dans l'Assemblée du représentant Louis Bonaparte (Vive interruption.) Plusieurs membres. — Qu'est-ce que cela vous fait. M. Pietri. —Cela ne regarde personne. M. Clément Thomas. — Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle ici au nom de personne ; pas plus au nom d'une partie quelconque de l'Assemblée qu'en celui du cabinet. Personne donc ne saurait être responsable de ce que je dis; c'est moi seul qui en suis responsable. Eh bicnl je répète que ce n'est pas la première fois que je refnarqUe l'absence de M. Louis Bonaparte. (Nouvelle interruption.)
Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. SRI Une voix. — 11 n’y est jamais. Une autre voix. — Il ne vote jamais. M. Clément Tbomas. — Et quand je dis cela , je sais pourquoi. Vous ne pouvez pas nier qu’il y ait un certain nombre de membres de l'Assemblée qui vont se présenter au pays comme candidats à des fonctions Dès élevées et très graves. (Exclamations bruyantes. — Plusieurs membres qui sont groupés dans le couloir qui est à la droite de la tribune, et parmi lesquels on remarque MM. Jérôme Bonaparte, Pierre Bonaparte, l’iétri, etc., interpellent vivement l'orateur.) M. Jérome Bonaparte. — Mais, Monsieur, cela ne vous regarde pas. (Exclamations sur plusieurs bancs.) M. le président. — Je prie les représentants qui sont dans le couloir, de vouloir bien reprendre leurs places. (Quelques représentants se conforment à l'invitation , mais le plus grand nombre persiste à rester dans le couloir; ils dégagent seulement un peu les abords de la tribune. En ce moment une vive agitation règne dans toute la salle.) M. Clément Thomas. — Je dis que plusieurs membres de l'Assemblée vont se présenter devant le pays. Eh bien ! ce n'est pas en ne venant que très rarement à vos séances, ce n’est pas en s’abstenant de prendre part à tous les votes significatifs; ce n'est pas en évitant de dire d’où on vient, où on va, ce qu’on veut, qu’on prétendra gagner la confiance d’un pays démocratique comme la France; pour moi , je me défie d’une pareille tactique. (Nouvelle interruption.) M. jérome Bonaparte , qui est toujours dans le couloir de droite, vivement. — Eh bien! vous voterez contre ! (Rumeurs.) Quelques membres. — A l’ordre ! à l’ordre 1 M. le président. — M. Jérôme Bonaparte, si vous interrompez encore, je vous rappellerai à l’ordre. M. Clément Thomas. — Puisque M. Jérôme Bonaparte est si disposé à répondre pour son cousin... Plusieurs voix. — lia parlé pour lui. M. Clément Thomas. — Je lui demanderai s’il n'est pas vrai qu'en ce moment des agents parcourent les départements pour y porter la candidature deM. Louis Bonaparte? Digitized by Google

Une voix. — Il n'y est jamais.

Une autre voix. — Il ne vote jamais.

M. Clément Thomas. — Et quand je dis cela, je sais pourquoi. Vous ne pouvez pas nier qu'il y ait un certain nombre de membres de l'Assemblée qui vont se présenter au pays comme candidats à des fonctions très élevées et très graves. (Exclamations bruyantes. — Plusieurs membres qui sont groupés dans le couloir qui est à la droite de la tribune, et parmi lesquels on remarque MM. Jérôme Bonaparte, Pierre Bonaparte, Piétri, etc., interpellent vivement l'orateur.)

M. Jérome Bonaparte. — Mais, Monsieur, cela ne vous regarde pas. (Exclamations sur plusieurs bancs.)

M. le président. — Je prie les représentants qui sont dans le couloir, de vouloir bien reprendre leurs places. (Quelques représentants se conforment à l'invitation, mais le plus grand nombre persiste à rester dans le couloir; ils dégagent seulement un peu les abords de la tribune. En ce moment une vive agitation règne dans toute la salle.)

M. Clément Thomas. — Je dis que plusieurs membres de l'Assemblée vont se présenter devant le pays. Eh bien! ce n'est pas en ne venant que très rarement à vos séances, ce n'est pas en s'abstenant de prendre part à tous les votes significatifs; ce n'est pas en évitant de dire d'où on vient, où on va, ce qu'on veut, qu'on prétendra gagner la confiance d'un pays démocratique comme la France; pour moi, je me défie d'une pareille tactique. (Nouvelle interruption.)

M. jérome bonaparte, qui est toujours dans le couloir de droite, vivement. — Eh bien! vous voterez contre! (Rumeurs.)

Quelques membres. — A l'ordre! à l'ordre!

M. le président. — M. Jérôme Bonaparte, si vous interrompez encore, je vous rappellerai à l'ordre.

M. Clément Thomas. — Puisque M. Jérôme Bonaparte est si disposé à répondre pour son cousin...

Plusieurs voix. — Il a parlé pour lui.

M. Clément Thomas. — Je lui demanderai s'il n'est pas vrai qu'en ce moment des agents parcourent les départements pour y porter la candidature de M. Louis Bonaparte?

HISTOIRE JiS Quelques membres. — Eh bien ! et après? et après? M. Clément Thomas. — Je lui demanderai s'il n'est pas vrai que partout, dans les départements, on présente la candidature de son cousin à la partie la moins éclairée de la population... (Vive interruption.) Et si, pour la faire réussir, on ne répand pas les bruits les plus absurdes? Si cela est vrai, je demande à M. Jérôme Napoléon Bonaparte il quel titre son cousin vient se présenter à la candidalure... (Bruyante interruption.) M. IsAMBP.RT. — En vertu de son droit de citoyen. M. Jérome Bonaparte au président. — Rappelez l'orateur à l'ordre. 11 ne s'agit pas de discuter ici les candidats à la présidence. Les cris : A l'ordre! à la question ! se font de nouveau entendre. M. le président. — J'invite l'orateur à rentrer dans la question dont il s'est écarté. M. Clément Thomas. — M. Isambert me dit que tout citoyen a le droit de se présenter aux suffrages du pays ; il me semble, à moi, que les prétentions de ce genre doivent être appuyées sur des titres réels. (Exclamations.) M. Pietri au président. — M. le président, vous ne faites pas votre devoir. C'est une indignité : rappelez l'orateur à l'ordre. (Bruit tumultueux). M. le président û M. Piitri. — Je viens de rappeler l'orateur à la question : cela ne vous regarde pas : je vous rappelle, vous, il l'ordre. M. Pierre Bonaparte à l'orateur. — Vous parlez au nom d'une coterie. Voix nombreuses. — A l'ordre! à Tordre! (Un grand nombre de représentants se lèvent et crient de nouveau, les uns : à Tordre! les autres : à la question! D'autres quittent leurs places bruyamment et vont se grouper au pied de la tribune; de sorte qu'en ce moment toute la salle présente un spectacle de confusion cl de tumulte, dont il serait difficile de donner une idée.) Le lendemain, Louis-Napoléon prenant la parole, à propos de l'incident de la veille, expliqua la situation que Digitized by Google

Quelques membres. — Eh bien ! et après ? et après?

M. Clément Thomas. — Je lui demanderai s'il n'est pas vrai que partout, dans les départements, on présente la candidature de son cousin à la partie la moins éclairée de la population... (Vive interruption.) Et si, pour la faire réussir, on ne répand pas les bruits les plus absurdes?

Si cela est vrai, je demande à M. Jérôme Napoléon Bonaparte à quel titre son cousin vient se présenter à la candidature... (Bruyante interruption.)

M. Isambert.— En vertu de son droit de citoyen.

M. Jérome Bonaparte *au président.* — Rappelez l'orateur à l'ordre. Il ne s'agit pas de discuter ici les candidats à la présidence.

Les cris : A l'ordre! à la question ! se font de nouveau entendre.

M. le président. — J'invite l'orateur à rentrer dans la question dont il s'est écarté.

M. Clément Thomas. — M. Isambert me dit que tout citoyen a le droit de se présenter aux suffrages du pays ; il me semble, à moi, que les prétentions de ce genre doivent être appuyées sur des titres réels. (Exclamations.)

M. Pietri *au président.* — M. le président, vous ne faites pas votre devoir. C'est une indignité : rappelez l'orateur à l'ordre. (Bruit tumultueux).

M. le président *à M. Pietri.* — Je viens de rappeler l'orateur à la question : cela ne vous regarde pas : je vous rappelle, vous, à l'ordre.

M. Pierre Bonaparte *à l'orateur.* — Vous parlez au nom d'une coterie.

Voix nombreuses. — A l'ordre! à l'ordre! (Un grand nombre de représentants se lèvent et crient de nouveau, les uns : à l'ordre! les autres : à la question! D'autres quittent leurs places bruyamment et vont se grouper au pied de la tribune ; de sorte qu'en ce moment toute la salle présente un spectacle de confusion et de tumulte, dont il serait difficile de donner une idée.)

Le lendemain, Louis-Napoléon prenant la parole, à propos de l'incident de la veille, expliqua la situation que

DE LA FAMILLE BONAPARTE. ÎI7 voulaient lui faire ses ennemis et sa conduite ultérieure. Il déclara qu"il acceptait du sentiment populaire une candidature qu'il n'avait pas recherchée, parce que les élections successives qui l'avaient porté à l'Assemblée, et les votes de l'Assemblée elle- même contre tout décret de proscription, l'autorisaient à croire que la France regardait son nom comme pouvant être une garantie d'ordre, comme pouvant servir à la consolidation de la société. 11 ajouta que désormais , quelles que fussent les attaques et les interpellations dont il serait poursuivi, il s'abstiendrait d'y répondre. Voici du reste son discours : « Citoyens représentants, l'incident regrettable qui s'est » élevé hier à mon snjet, ne me permet pas de me taire. » Je déplore profondément l'obligation où je suis de par» 1er encore de moi, car il me répugne de vous parler ici » sans cesse des questions personnelles, alors que nous » n'avons pas un moment à perdre pour nous occuper » des graves intérêts de la patrie. » Je rie parle pas ici de mes sentiments et de mes opi• riions. Je les ai déjà manifestés , et jamais personne n'a » pu encore douter de ma parole. » Quant à ma conduite parlementaire, de même que » je ne me permettrai jamais de demander compte à au» cun de mes collègues de celle qu'il aura choisie, de » mémo je ne reconnais à personne le droit de m'inter-l » peller sur la mienne. Ce compte, je ne le dois qu'à mes, » commettants. t » De quoi m'accusc-t-on ? D'accepter du sentiment po» polaire une candidature que je n'ai pas recherchée. Digitized by Google

voulaient lui faire ses ennemis et sa conduite ultérieure. Il déclara qu'il acceptait du sentiment populaire une candidature qu'il n'avait pas recherchée, parce que les élections successives qui l'avaient porté à l'Assemblée, et les votes de l'Assemblée elle-même contre tout décret de proscription, l'autorisaient à croire que la France regardait son nom comme pouvant être une garantie d'ordre, comme pouvant servir à la consolidation de la société. Il ajouta que désormais, quelles que fussent les attaques et les interpellations dont il serait poursuivi, il s'abstiendrait d'y répondre.

Voici du reste son discours :

« Citoyens représentants, l'incident regrettable qui s'est » élevé hier à mon snjet, ne me permet pas de me taire. » Je déplore profondément l'obligation où je suis de par- » ler encore de moi, car il me répugne de vous parler ici » sans cesse des questions personnelles, alors que nous » n'avons pas un moment à perdre pour nous occuper » des graves intérêts de la patrie.

» Je ne parle pas ici de mes sentiments et de mes opi- » nions. Je les ai déjà manifestés, et jamais personne n'a » pu encore douter de ma parole.

» Quant à ma conduite parlementaire, de même que » je ne me permettrai jamais de demander compte à au- » cun de mes collègues de celle qu'il aura choisie, de » même je ne reconnais à personne le droit de m'inter- » peller sur la mienne. Ce compte, je ne le dois qu'à mes » commettants.

» De quoi m'accuse-t-on? D'accepter du sentiment po- » pulaire une candidature que je n'ai pas recherchée.

SIS HISTOIRE » Eli bien ! oui , je l'accepte , cette candidature qui » m'honore (agitation), je l'accepte, parce que trois élec- 1 » lions successives et le décret unanime de FAssemblée » contre la proscription de ma famille m'autorisent à » croire que la France regarde mon nom comme pou» vant servir à la consolidation de la société... (Nom» breuses exclamations. — Interruption bruyante et pro» longée.) » Ceux qui m'accusent d'ambition connaissent peu mon » cœur. Si un devoir impérieux ne me retenait pas ici , si » les sympathies de mes concitoyens ne me consolaient » de l'animosité de quelques attaques et de l'impétuosité » même de quelques défenses (interruption) , il y a long» temps que j'aurais regretté l'exil. » On voudrait que j'eusse montré de grands talents et » occupé brillamment celte tribune. Mais il n'est donné » qu'à peu de personnes d'apporter une parole éloquente » au service d'idées justes et saines. N'y a-t-il qu'un » moyen de servir le pays ? Ce qu'il faut surtout au pays, » c'est un Gouvernement stable, intelligent, ferme, sage, » qui pense plus à guérir les maux de la société qu'à les » venger. (Interruption.) Quelquefois on triomphe mieux » par une conduite habile et prudente que par les baion» nettes de théories non fondées sur l'expérience et sur la » raison. » Citoyens représentants, on veut, je le sais, semer » mon chemin d'écueils et d'embûches. Je n'y tomberai » pas. Je suivrai la voie que je me suis tracée , sans m'in» quiéter, sans m'irriter. Je saurai montrer toujours le n calme d'un homme résolu à iàire son devoir. Je ne veux que mériter l'estime de l'Assemblée nationale et de tous Digitized by Google

» Eh bien ! oui, je l'accepte, cette candidature qui » m'honore (agitation), je l'accepte, parce que trois élec- » tions successives et le décret unanime de l'Assemblée » contre la proscription de ma famille m'autorisent à » croire que la France regarde mon nom comme pou- » vant servir à la consolidation de la société... (Nom- » breuses exclamations. — Interruption bruyante et pro- » longée.)

» Ceux qui m'accusent d'ambition connaissent peu mon » cœur. Si un devoir impérieux ne me retenait pas ici, si » les sympathies de mes concitoyens ne me consolaient » de l'animosité de quelques attaques et de l'impétuosité » même de quelques défenses (interruption), il y a long- » temps que j'aurais regretté l'exil.

» On voudrait que j'eusse montré de grands talents et » occupé brillamment cette tribune. Mais il n'est donné » qu'à peu de personnes d'apporter une parole éloquente » au service d'idées justes et saines. N'y a-t-il qu'un » moyen de servir le pays ? Ce qu'il faut surtout au pays, » c'est un Gouvernement stable, intelligent, ferme, sage, » qui pense plus à guérir les maux de la société qu'à les » venger. (Interruption.) Quelquefois on triomphe mieux » par une conduite habile et prudente que par les baïon- » nettes de théories non fondées sur l'expérience et sur la » raison.

» Citoyens représentants, on veut, je le sais, semer » mon chemin d'écueils et d'embûches. Je n'y tomberai » pas. Je suivrai la voie que je me suis tracée, sans m'in- » quiéter, sans m'irriter. Je saurai montrer toujours le » calme d'un homme résolu à faire son devoir. Je ne veux que mériter l'estime de l'Assemblée nationale et de tous

 les hommes de bien , la confiance de ce peuple raa» gnanime qu'on a si légèrement traité hier. (Mouvements » divers.) » Je déclare donc à ceux qui voudraient organiser contre « moi un système de provocations, que dorénavant je ne » répondrai à aucune interpellation, à aucune espèce d'at» taque. Je ne répondrai pas à ceux qui voudraient me » faire parler, alors que je veux me taire. Je resterai iné» branlable contre toutes les attaques, impassible contre » toutes les calomnies. » Le résultat de cette maladroite attaque du 23 octobre fut que Louis-Napoléon, qui jusqu'alors s'était à peine avoué candidat, se posa comme tel. Le véritable motif de ces attaques n'était un secret pour personne. C'était, d'une part, une sollicitude exagérée, mais sincère, pour le maintien de la république, que l'on croyait compromise avec l'avènement à la présidence d'un Bonaparte. De l'autre, c'était une ardeur d'opposition passionnée à qui tout faisait ombrage, hommes et choses : et çà et là des intérêts menacés, des ambitions impatientes, dont le mobile n'avait ni la sincérité des premiers, ni l'excuse des seconds. A ces éléments plus ou moins sincèrement attachés à la république, et acharnés alors contre les Bonapartes, il faut joindre ceux qui ne voulaient ni des Bonapartes, ni de présidence ; et si les bornes de ce récit nous permettaient de faire l'histoire de ces partis à la fois hostiles à la forme et au fond, iJ serait aisé de les montrer passant de la surprise à la malveillance, de la malveillance à l'intrigue, fomentait les passions, suscitant les haines, exploitant la

Digitized by Google

» les hommes de bien, la confiance de ce peuple ma-
» gnanime qu'on a si légèrement traité hier. (Mouvements
» divers.)

» Je déclare donc à ceux qui voudraient organiser contre
» moi un système de provocations, que dorénavant je ne
» répondrai à aucune interpellation, à aucune espèce d'at-
» taque. Je ne répondrai pas à ceux qui voudraient me
» faire parler, alors que je veux me taire. Je resterai iné-
» branlable contre toutes les attaques, impassible contre
» toutes les calomnies. »

Le résultat de cette maladroite attaque du 25 octobre fut que Louis-Napoléon, qui jusqu'alors s'était à peine avoué candidat, se posa comme tel.

Le véritable motif de ces attaques n'était un secret pour personne. C'était, d'une part, une sollicitude exagérée, mais sincère, pour le maintien de la république, que l'on croyait compromise avec l'avènement à la présidence d'un Bonaparte. De l'autre, c'était une ardeur d'opposition passionnée à qui tout faisait ombrage, hommes et choses : et çà et là des intérêts menacés, des ambitions impatientes, dont le mobile n'avait ni la sincérité des premiers, ni l'excuse des seconds.

A ces éléments plus ou moins sincèrement attachés à la république, et acharnés alors contre les Bonapartes, il faut joindre ceux qui ne voulaient ni des Bonapartes, ni de présidence ; et si les bornes de ce récit nous permettaient de faire l'histoire de ces partis à la fois hostiles à la forme et au fond, il serait aisé de les montrer passant de la surprise à la malveillance, de la malveillance à l'intrigue, fomentant les passions, suscitant les haines, exploitant la

220 HISTOIRE misère et la peur, et tournant contre la république jusqu'aux promesses qu'elle avait dû faire et que le malheur des temps ne lui avait pas permis de réaliser. Au milieu du bouillonnement de ces éléments plus ou moins purs, plus ou moins immondes, la France, qui ne voyait là en jeu que des coteries qui, depuis plus d'un quart de siècle, n'avaient cessé de la balottcrdans le vide, attendait. Le jour de l'élection approchait. Elle avait à élire son premier magistrat, à risquer son avenir dans ce jeu du hasard qu'on appelle le choix d'un homme, et seule au milieu des scandaleux ébats des hommes publics et des partis, calme, majestueuse, réfléchie, elle semblait avoir la conscience de la solennité de cet acte de souveraineté. Sur le terrain où allait se vider ce grand débat, apparaissaient plusieurs sortes de républicains : Les républicains par système ; Les républicains par principe ; Les républicains d'industrie ; Les républicains par raison ou par nécessité. Les premiers, les républicains par système, qu'on appelait les républicains rouges , avaient deux grands torts : l'un, de puiser exclusivement leurs inspirations dans la tradition montagnarde du passé et, par cela seul, de faire douter de leur aptitude à fonder l'avenir ; l'autre de cher* cher leur appui dans la surexcitation des appétits égoïstes jet grossiers et, par cela seul encore, d'effrayer 1er, intérêts. En donnant ainsi matière à leurs ennemis de les attaquer sur leurs facultés d'initiative et sur la pureté de leurs intentions, ils s'exposaient à compromettre une fois encore la cause démocratique qu'ils avaient déjà compromise eu 1 Digitized by Google

misère et la peur, et tournant contre la république jusqu'aux promesses qu'elle avait dû faire et que le malheur des temps ne lui avait pas permis de réaliser.

Au milieu du bouillonnement de ces éléments plus ou moins purs, plus ou moins immondes, la France, qui ne voyait là en jeu que des coteries qui, depuis plus d'un quart de siècle, n'avaient cessé de la balotter dans le vide, attendait. Le jour de l'élection approchait. Elle avait à élire son premier magistrat, à risquer son avenir dans ce jeu du hasard qu'on appelle le choix d'un homme, et seule au milieu des scandaleux ébats des hommes publics et des partis, calme, majestueuse, réfléchie, elle semblait avoir la conscience de la solennité de cet acte de souveraineté.

Sur le terrain où allait se vider ce grand débat, apparaissaient plusieurs sortes de républicains :

Les républicains par système ;

Les républicains par principe ;

Les républicains d'industrie ;

Les républicains par raison ou par nécessité.

Les premiers, les républicains par système, qu'on appelait les *républicains rouges*, avaient deux grands torts : l'un, de puiser exclusivement leurs inspirations dans la tradition montagnarde du passé et, par cela seul, de faire douter de leur aptitude à fonder l'avenir ; l'autre de chercher leur appui dans la surexcitation des appétits égoïstes et grossiers et, par cela seul encore, d'effrayer les intérêts. En donnant ainsi matière à leurs ennemis de les attaquer sur leurs facultés d'initiative et sur la pureté de leurs intentions, ils s'exposaient à compromettre une fois encore la cause démocratique qu'ils avaient déjà compromise en

 et que, par une sorte de fatalité, ils semblent destinés à compromettre toujours. Les seconds, les républicains par principe, sans se mouvoir exclusivement' comme les premiers dans la tradition révolutionnaire, cherchaient de bonne foi à dominer une situation plus forte qu'eux. Mais la plupart rappelant sous le régime nouveau le parti que, sous Louis-Philippe, on avait appelé conservateur ou satisfait, paraissaient trop s'accommoder de ce qui était pour laisser croire qu'on pût arriver avec eux à ce qui devait être. Les républicains d'industrie étaient ce qu'avaient été sous tous les régimes ces cœurs gangrénés sans âme et foi : vrais sépulcres blanchis au-dehors , et dont l'enduit, comme ceux des tombeaux , ne recouvrait au-dedans que pourriture et corruption : race impure, jetée comme une lèpre au plein cœur des partis généreux et, là comme partout, vivant de l'immorale idée que chaque coup de griffe devait leur valoir un salut, et chaque coup de dent un gâteau. Les derniers enfin , les républicains par nécessité ou par raison, formaient l'immense majorité de la nation. Ils n'avaient pas appelé la république : ils l'avaient acceptée. Ouvrant l'histoire des cinquante dernières années, ils avaient vu Louis XVII ne pas succéder à Louis XVI, le roi de Rome à Napoléon, le duc de Bordeaux à Charles X, le comte de Paris à Louis-Philippe. Devant ce terrible enseignement écrit quatre fois en sanglants caractères dans nos annales d'un demi-siècle, ils avaient vu la forme monarchique usée sous toutes ses faces, et s'étaient ralliés à la république comme au seul essai qu'il leur restait à faire pour ne pas désespérer de Dieu et d'eux-mémes. Digitized by Google

1830 et que, par une sorte de fatalité, ils semblent destinés à compromettre toujours.

Les seconds, les républicains par principe, sans se mouvoir exclusivement comme les premiers dans la tradition révolutionnaire, cherchaient de bonne foi à dominer une situation plus forte qu'eux. Mais la plupart rappelant sous le régime nouveau le parti que, sous Louis-Philippe, on avait appelé *conservateur* ou *satisfait*, paraissaient trop s'accommoder de ce qui était pour laisser croire qu'on pût arriver avec eux à ce qui devait être.

Les républicains d'industrie étaient ce qu'avaient été sous tous les régimes ces cœurs gangrénés sans âme et foi : vrais sépulcres blanchis au-dehors, et dont l'enduit, comme ceux des tombeaux, ne recouvrait au-dedans que pourriture et corruption : race impure, jetée comme une lèpre au plein cœur des partis généreux et, là comme partout, vivant de l'immorale idée que chaque coup de griffe devait leur valoir un salut, et chaque coup de dent un gâteau.

Les derniers enfin, les républicains par nécessité ou par raison, formaient l'immense majorité de la nation. Ils n'avaient pas appelé la république : ils l'avaient acceptée. Ouvrant l'histoire des cinquante dernières années, ils avaient vu Louis XVII ne pas succéder à Louis XVI, le roi de Rome à Napoléon, le duc de Bordeaux à Charles X, le comte de Paris à Louis-Philippe. Devant ce terrible enseignement écrit quatre fois en sanglants caractères dans nos annales d'un demi-siècle, ils avaient vu la forme monarchique usée sous toutes ses faces, et s'étaient ralliés à la république comme au seul essai qu'il leur restait à faire pour ne pas désespérer de Dieu et d'eux-mêmes.

4SÏ JI1ST0IHE Quatre noms pour la présidence servaient de drapeau à ces nuances diverses de républicains. Les républicains rouges , divisés comme toujours, même avant la victoire, avaient arboré deux drapeaux. La fraction socialiste portait Raspail , honnête homme du reste, mais que peu de personnes prenaient au sérieux. La fraction montagarde portait Ledru-Rollin qui, avec le courage de ses opinions, avait le tort de vouloir les imposer. Les républicains conservateurs portaient le général Cavaignac, promu à la présidence provisoire après les journées de juin. Ne représentant ni une dynastie, ni une catégorie, ce candidat était l'enfant de la fortune, qui pouvait le sacrer en quelque sorte sans rabaisser personne. Mais, admis par des circonstances extraordinaires à être lhomme de la France, il s'était obstiné à être l'homme d'un parti. Les républicains d'industrie, épars sous les drapeaux divers, avaient consulté non leurs préférences, mais leur intérêt. Les moins corrompus n'avaient pas de drapeau ostensible etse bornaient à tout brouiller pour tout dominer. Les républicains de la dernière catégorie portaient Louis-Napoléon Bonaparte. Les services publics de ce candidat, banni de France depuis l'âge de sept ans, se bornaient à des vœux incessants et sincères pour le bonheur de la patrie qui le proscrivait. Son seul titre, c'était son nom , en qui se reflétait tout un passé prestigieux de gloire et de souvenirs, et qui, depuis trente-trois ans, avait été un titre de spoliation et de proscription pour ceux qui avaient eu le terrible honneur de le porter. Aussi dès que ce nom se trouva jeté au milieu du courant Digitized by Google

Quatre noms pour la présidence servaient de drapeau à ces nuances diverses de républicains.

Les républicains rouges, divisés comme toujours, même avant la victoire, avaient arboré deux drapeaux. La fraction socialiste portait Raspail, honnête homme du reste, mais que peu de personnes prenaient au sérieux. La fraction montagarde portait Ledru-Rollin qui, avec le courage de ses opinions, avait le tort de vouloir les imposer.

Les républicains conservateurs portaient le général Cavaignac, promu à la présidence provisoire après les journées de juin. Ne représentant ni une dynastie, ni une catégorie, ce candidat était l'enfant de la fortune, qui pouvait le sacrer en quelque sorte sans rabaisser personne. Mais, admis par des circonstances extraordinaires à être l'homme de la France, il s'était obstiné à être l'homme d'un parti.

Les républicains d'industrie, épars sous les drapeaux divers, avaient consulté non leurs préférences, mais leur intérêt. Les moins corrompus n'avaient pas de drapeau ostensible et se bornaient à tout brouiller pour tout dominer.

Les républicains de la dernière catégorie portaient Louis-Napoléon Bonaparte. Les services publics de ce candidat, banni de France depuis l'âge de sept ans, se bornaient à des vœux incessants et sincères pour le bonheur de la patrie qui le proscrivait. Son seul titre, c'était son nom, en qui se reflétait tout un passé prestigieux de gloire et de souvenirs, et qui, depuis trente-trois ans, avait été un titre de spoliation et de proscription pour ceux qui avaient eu le terrible honneur de le porter. Aussi dès que ce nom se trouva jeté au milieu du courant

 populaire comme une force dont le hasard avait dans l'ombre forgé les ressorts, par instinct seul, le peuple s'y rallia. La France républicaine tint à honnenr d'élever sur le pavois ce nom qui avait dû son martyre aux ombrages des rois. Elle sembla dire à Louis-Napoléon : « A cause de ton nom, les monarchies t'ont mis hors la loi; à cause de ton nom, je vais te confier l'exécution de la loi. » Ce n'était pas un acte de caprice, d'engoùment, c'était un acte de sentiment, de réparation. Puis, depuis les journées de juin, l'impuissance ou les fautes des divers gouvernements qui s'étaient succédés, l'hostilité permanente des partis, les désastres et les menaces qui préoccupaient l'opinion, les doutes que chaque jour accroissait et dont s'assombrissait l'avenir, étaient des symptêmes effrayants qui mettaient toutes les intelligences et toutes les volontés en demeure. Malgré son apparente inactirfn, le feu était toujours au sein de la société : il fallait l'éteindre, et plus qu'un autre, le nom de Bonaparte signifiait gouvernement national, société régulière, impuissance des coteries, organisation puissante et féconde. Dans son bon sens, la France pressentit que l'œuvre qui pouvait le plus tenter un Bonaparte, était de fonder la république malgré les résistances et en dépit des passions : elle pensa que ce noua qui, dans d'autres temps, avait pu servir de symbole à une ère de guerre et de conquête, ne pouvait servir, en \ 848, de symbole qu'à une ère d'organisation et de liberté. Ainsi , seul entre tous les candidats , Louis-Napoléon Bonaparte était désigné au peuple par cet instinct de l'humanité, illogique si l'on veut, mais éclatant inopinément, naissant d'un souvenir, s'attachant à un nom, sorte de toi qui surgit, vient à tous, donne la force, rallie les esprits et Digitized by Google

populaire comme une force dont le hasard avait dans l'ombre forgé les ressorts, par instinct seul, le peuple s'y rallia. La France républicaine tint à honneur d'élever sur le pavois ce nom qui avait dû son martyre aux ombrages des rois. Elle sembla dire à Louis-Napoléon : « A cause de ton nom, les monarchies t'ont mis hors la loi; à cause de ton nom, je vais te confier l'exécution de la loi. » Ce n'était pas un acte de caprice, d'engoûment, c'était un acte de sentiment, de réparation. Puis, depuis les journées de juin, l'impuissance ou les fautes des divers gouvernements qui s'étaient succédés, l'hostilité permanente des partis, les désastres et les menaces qui préoccupaient l'opinion, les doutes que chaque jour accroissait et dont s'assombrissait l'avenir, étaient des symptômes effrayants qui mettaient toutes les intelligences et toutes les volontés en demeure. Malgré son apparente inaction, le feu était toujours au sein de la société : il fallait l'éteindre, et plus qu'un autre, le nom de Bonaparte signifiait gouvernement national, société régulière, impuissance des coteries, organisation puissante et féconde. Dans son bon sens, la France pressentit que l'œuvre qui pouvait le plus tenter un Bonaparte, était de fonder la république malgré les résistances et en dépit des passions : elle pensa que ce nom qui, dans d'autres temps, avait pu servir de symbole à une ère de guerre et de conquête, ne pouvait servir, en 1848, de symbole qu'à une ère d'organisation et de liberté.

Ainsi, seul entre tous les candidats, Louis-Napoléon Bonaparte était désigné au peuple par cet instinct de l'humanité, illogique si l'on veut, mais éclatant inopinément, naissant d'un souvenir, s'attachant à un nom, sorte de foi qui surgit, vient à tous, donne la force, rallie les esprits et

HISTOIRE ÏM doit sa source à ces courants invisibles dans lesquels, au jour donné, se trouvent entraînées les idées et les sympathies. C'était là une force immense. Un tel candidat devenait dès-lors un adversaire incommode poui les amis officiels ou officieux des autres. On éleva contre lui une digue de manœuvres et de calomnies, dont la perfidie et l'ensemble n'avaient pas eu de précédents dans l'histoire, et avec la morale facile de nos mœurs politiques, on appela cela faire de la donne guerre. Ce procès contre Louis-Napoléon ou plutôt contre le nom de Bonaparte, était, nous l'avons vu, porté parfois devant l'Assemblée : il avait en outre une tribune dans les journaux, dans les pamphlets; mais en réalité c'était devant la nation qu'il se plaidait; c'était elle qui devait prononcer en dernier ressort. La question était complexe; ia nation ne s'y méprit pas. Sous sa forme apparente, c'était la nomination d'un président de la république. Sous sa forme incidentelle, c'était la réhabilitation solennelle de l'acte de souveraineté populaire qui avait, en -1804, porté Napoléon à l'empire, et que la ligue des rois avait déchiré en 1815. Les nuances les plus ardentes du parti républicain ne surent pas démêler ce qu'il y avait de national , de patriotique, de profondément républicain dans ce fait. Kn combattant la candidature d'un Bonaparte , elles reprirent en sous-œuvre l'œuvre monarchique de 1 81 î>. Les hommes d'État alors au pouvoir partagèrent cette aberration. De part et d'autre, ce ne fut peut-être qu'une erreur. Mais l'opinion publique, d'une susceptibilité morbide depuis quelque temps, pensa généralement que, cette fois comme tant d'autres, la morale des intérêts l'avait emporté sur la morale de sentiment. Digitized by Google

doit sa source à ces courants invisibles dans lesquels, au jour donné, se trouvent entraînées les idées et les sympathies. C'était là une force immense. Un tel candidat devenait dès-lors un adversaire incommode pour les amis officiels ou officieux des autres. On éleva contre lui une digue de manœuvres et de calomnies, dont la perfidie et l'ensemble n'avaient pas eu de précédents dans l'histoire, et avec la morale facile de nos mœurs politiques, on appela cela *faire de la bonne guerre*.

Ce procès contre Louis-Napoléon ou plutôt contre le nom de Bonaparte, était, nous l'avons vu, porté parfois devant l'Assemblée : il avait en outre une tribune dans les journaux, dans les pamphlets; mais en réalité c'était devant la nation qu'il se plaidait; c'était elle qui devait prononcer en dernier ressort. La question était complexe; la nation ne s'y méprit pas. Sous sa forme apparente, c'était la nomination d'un président de la république. Sous sa forme incidentelle, c'était la réhabilitation solennelle de l'acte de souveraineté populaire qui avait, en 1804, porté Napoléon à l'empire, et que la ligue des rois avait déchiré en 1815. Les nuances les plus ardentes du parti républicain ne surent pas démêler ce qu'il y avait de national, de patriotique, de profondément républicain dans ce fait. En combattant la candidature d'un Bonaparte, elles reprirent en sous-œuvre l'œuvre monarchique de 1815. Les hommes d'État alors au pouvoir partagèrent cette aberration. De part et d'autre, ce ne fut peut-être qu'une erreur. Mais l'opinion publique, d'une susceptibilité morbide depuis quelque temps, pensa généralement que, cette fois comme tant d'autres, la morale des intérêts l'avait emporté sur la morale de sentiment.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 2Î3 Quoi qu'il en soit, on a vu comment dans la séance du 23 octobre à l'Assemblée nationale le représentant Grandin , parlant des ferments cachés qui pouvaient inquiéter la sécurité publique, avait ironiquement cherché à rassurer les Bonapartes sur le mauvais usage auquel on pouvait employer leur nom. Le ministre de l'intérieur, Dufaure, avait, avec une bonhomie perfide, ajouté à l'ironie de M. Grandin quelques-unes de ces phrases aigres-douces à l'usage des orateurs qui n'ont pas de bonnes raisons à donner. L'Assemblée s'était laissée prendre à cette tactique qui, quoique usée, manque rarement son but, lorsque le représentant Clément Thomas, par sa rude et brusque boutade, était venu brutalement balayer toutes ces finesses parlementaires, et prouver aux siens le danger de certains amis. En effet, à l'aide de cette intempestive et gratuite réclame, Louis-Napoléon, qui jusqu'alors s'était à peine avoué candidat, s'était trouvé tout aussitôt posé comme prétendant. Acceptant bravement la position, il avait le lendemain prononcé le discours que nous avons reproduit, et peu de jours après lancé le manifeste suivant : A MES CONCITOYENS. « Pour me rappeler de l'exil , vous m'avez nommé Représentant du Peuple. A la veille d'élire le premier magistral de la République , mon notn se présente à vous comme symbole d'ordre cl de sécurité » Ces témoignages d'une confiance si honorable s'adressent, je le sais , bien plus à ce nom qu'à moi-même, qui n'ai rien fait encore pour mon pays; mais plus la mémoire de l'Ëmpercur me protège et inspire vos suffrages, plus je me sens obligé de vous faire connaître mes sentiments et mes principes. Il ne faut pas qu'il y ail d'équivoque entre vous et moi. 29 Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, on a vu comment dans la séance du 25 octobre à l'Assemblée nationale le représentant Grandin, parlant des ferments cachés qui pouvaient inquiéter la sécurité publique, avait ironiquement cherché à rassurer les Bonapartes sur le mauvais usage auquel on pouvait employer leur nom. Le ministre de l'intérieur, Dufaure, avait, avec une bonhomie perfide, ajouté à l'ironie de M. Grandin quelques-unes de ces phrases aigres-douces à l'usage des orateurs qui n'ont pas de bonnes raisons à donner. L'Assemblée s'était laissée prendre à cette tactique qui, quoique usée, manque rarement son but, lorsque le représentant Clément Thomas, par sa rude et brusque boutade, était venu brutalement balayer toutes ces finesses parlementaires, et prouver aux siens le danger de certains amis. En effet, à l'aide de cette intempestive et gratuite réclame, Louis-Napoléon, qui jusqu'alors s'était à peine avoué candidat, s'était trouvé tout aussitôt posé comme prétendant. Acceptant bravement la position, il avait le lendemain prononcé le discours que nous avons reproduit, et peu de jours après lancé le manifeste suivant :

A MES CONCITOYENS.

« Pour me rappeler de l'exil, vous m'avez nommé Représentant du Peuple. A la veille d'élire le premier magistrat de la République, mon nom se présente à vous comme symbole d'ordre et de sécurité.

» Ces témoignages d'une confiance si honorable s'adressent, je le sais, bien plus à ce nom qu'à moi-même, qui n'ai rien fait encore pour mon pays; mais plus la mémoire de l'Empereur me protége et inspire vos suffrages, plus je me sens obligé de vous faire connaître mes sentiments et mes principes. Il ne faut pas qu'il y ait d'équivoque entre vous et moi.

SM HISTOIRE » Je ne rais pas un ambitieux qui rive tantôt l'Empire et la guerre, tantôt l'application de théories subversives. Elevé dans des pays libres, a l'école du malheur , je resterai toujours Adèle aux devoirs que m'imposeront vos suffrages et les volontés de l'Assemblée. • Si j'étais nommé Président , je ne reculerais devantaucun «langer, devant aucun sacriAce, pour défendre la société si audacieusement attaquée; je me dévouerais tout entier, sans arrière-pensée, à raffermissement d'une République sage par ses lois , honnête par ses intentions , grande et forte par scs actes. ■ démettrais mon honneur à laisser, au bout de quatre ans, à mou successeur, le pouvoir affermi , la liberté intacte, un progrès réel accompli. » Quel que soit le résultat de l'élection , je m'inclinerai devant la volonté du Peuple, et mon concours est acquis d'avance à tout gouvernement juste et ferme qui rétablisse l'ordre dans les esprits comme dans les eboses ; qui protège efficacement la religion , la famille , la propriété , bases éternelles de tout état social ; qui provoque les réformes possibles, calme les haines, réconcilie les partis, et permette ainsi à la patrie inquiète de compter «ur un lendemain. * Rétablir l'ordre, c'est ramener la conOance, pourvoir par le crédit b l'insufOsance passagère des ressources, restaurer les finances, ranimer le commerce. » Protéger la religion et la famille, c'est assurer la liberté des cultes et la liberté de l'enseignement. » Protéger la propriété, c'est maintenir l'inviolabilité des produits de tous les travaux; c'est garantir l'indépendance et la sécurité de la possession , fondements indispensables de la liberté civile. » Quant aux réformes possibles , voici celles qui me paraissent les plus urgentes : » Admettre tonte» les économies qui, sans désorganiser les services publics , permettent la diminution des impôts les plus onéreux au peuple; encourager les entreprises qui, en développant les richesse* Digitized by Google

 Je l'agriculture, peuvent, en F rance et en Algérie , donner du travail aux bras inoccupés; pourvoir à la vieillesse des travailleurs par des institutions de prévoyance ; introduire dans nos lois industrielles les modifications qui tendent, non à ruiner le riche au profit du pauvre , mais à fonder le bien-être de chacun sur la prospérité de toas. » Restreindre dans de justes limites le nombre des emplois qui dépendent du pouvoir, et qui souvent font d'un peuple libre un peuple de solliciteurs. » Éviter celte tendance funeste qui entraîne l'État à exécuter luimême ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui. La centralisation désintérêts et des entreprises est dansla nature du despotisme. La nature de la République repousse le monopole. • Enfin, préserver la liberté de la presse des deux excè* qui la compromettent toujours : l'arbitraire et sa propre licence. » Avec la guerre , point de soulagement à nos maux. La paix serait donc le plus cher de mes désirs. La France, lors de sa première révolution, a été guerrière, parce qu'ua l'avait forcée de l'étre. A l'invasion, clic répondit par la conquête. Aujourd'hui qu'elle n'est pas provoquée, elle peut consacrer ses ressources aux améliorations pacifiques, sans renoncer à une politique loyale et résolue. Une grande nation doit se taire, ou ne jamais parler en vain. » Songer à la dignité nationale, c'est songer à l'armée, dont le patriotisme si noble et si désintéressé a été souvent méconnu, fl faut, tout en maintenant les lois fondamentales qui font la force de notre organisation militaire, alléger et non aggraver le fardeau de la conscription. Il faut veiller au présent et à l'avenir non-seulement des officiers, mais aussi des sous-officiers et des soldats, et préparer aux tommes qui ont servi longtemps sous les drapeaux une existence assurée. La République doit être généreuse et avoir foi dans son avenir : aussi, tuoi qui ai connu l'exil et la captivité, j'appelle de tous mes vmax le jour où la patrie pourra sans danger faire cesser toutes les prescriptions et effacer les dernière; traces de nos discorde^ civiles.
Digitized by Google

de l'agriculture, peuvent, en France et en Algérie, donner du travail aux bras inoccupés; pourvoir à la vieillesse des travailleurs par des institutions de prévoyance ; introduire dans nos lois industrielles les modifications qui tendent, non à ruiner le riche au profit du pauvre, mais à fonder le bien-être de chacun sur la prospérité de tous.

» Restreindre dans de justes limites le nombre des emplois qui dépendent du pouvoir, et qui souvent font d'un peuple libre un peuple de solliciteurs.

» Éviter cette tendance funeste qui entraîne l'État à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui. La centralisation des intérêts et des entreprises est dans la nature du despotisme. La nature de la République repousse le monopole.

» Enfin, préserver la liberté de la presse des deux excès qui la compromettent toujours : l'arbitraire et sa propre licence.

» Avec la guerre, point de soulagement à nos maux. La paix serait donc le plus cher de mes désirs. La France, lors de sa première révolution, a été guerrière, parce qu'on l'avait forcée de l'être. A l'invasion, elle répondit par la conquête. Aujourd'hui qu'elle n'est pas provoquée, elle peut consacrer ses ressources aux améliorations pacifiques, sans renoncer à une politique loyale et résolue. Une grande nation doit se taire, ou ne jamais parler en vain.

» Songer à la dignité nationale, c'est songer à l'armée, dont le patriotisme si noble et si désintéressé a été souvent méconnu. Il faut, tout en maintenant les lois fondamentales qui font la force de notre organisation militaire, alléger et non aggraver le fardeau de la conscription. Il faut veiller au présent et à l'avenir non-seulement des officiers, mais aussi des sous-officiers et des soldats, et préparer aux hommes qui ont servi longtemps sous les drapeaux une existence assurée.

» La République doit être généreuse et avoir foi dans son avenir : aussi, moi qui ai connu l'exil et la captivité, j'appelle de tous mes vœux le jour où la patrie pourra sans danger faire cesser toutes les proscriptions et effacer les dernières traces de nos discordes civiles.

2ÎS HISTOIRE » Telles sonl , mes chers Conciloyens, les idées que Rapporterais dans l'exercice du pouvoir, si vous ui appeliez à la présidence de la République. • La tâche est difficile, la mission immense, je lésais! Mais je ne désespérerais pas de l'accomplir en conviant à l'œuvre, sans distinction de parti , les hommes que recommandent à l'opinion publique leur haute intelligence et leur probité. » D'ailleurs, quand on a l'honneur d'élre à la tète du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est de le vouloir. » LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. . L'effet de ce manifeste fut de faire prendre à la candidature de Louis-Napoléon un essor incroyable. Peu après, seule elle se révéla comme une candidature d'entrainement, tandis que les autres n'apparurent que comme autant de candidatures de coalition. Avant l'élection le président était en quelque sorte nommé. On vit alors un triste spectacle. Individus, coteries, partis, chacun parut occupé à s'arranger un logement, ici par naïveté d'espérance, là par ambition désespérée, ailleurs par dépit, partoutparcalcul. Comme au plein cœur delà monarchie on prit effrontément pour devise : chacun pour soi. D'une part des charlatans d'affa ires et des charlatans dephrases se jetèrent à genoux du côté du soleil levant. De l'autre des charlatans de principes, hissés avec fracas sur des trétaux improvisés, essayèrent d'escompter au plus haut prix le dernier coupon de leur popularité. Ici l'orgueil de la démence se déifia pour n'avoir plus à reconnaître ni devoir ni pouvoir; là, et dans le même but, la démence de l'orgueil provoqua et brava le martyre. Puis des amis maladroits, et dans un excès de zèle comprometDigitized by Google

» Telles sont, mes chers Concitoyens, les idées que j'apporterais dans l'exercice du pouvoir, si vous m appeliez à la présidence de la République.

» La tâche est difficile, la mission immense, je le sais! Mais je ne désespérerais pas de l'accomplir en conviant à l'œuvre, sans distinction de parti, les hommes que recommandent à l'opinion publique leur haute intelligence et leur probité.

» D'ailleurs, quand on a l'honneur d'être à la tête du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est de le vouloir.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

L'effet de ce manifeste fut de faire prendre à la candidature de Louis-Napoléon un essor incroyable. Peu après, seule elle se révéla comme une candidature d'entraînement, tandis que les autres n'apparurent que comme autant de candidatures de coalition. Avant l'élection le président était en quelque sorte nommé.

On vit alors un triste spectacle. Individus, coteries, partis, chacun parut occupé à s'arranger un logement, ici par naïveté d'espérance, là par ambition désespérée, ailleurs par dépit, partout par calcul. Comme au plein cœur de la monarchie on prit effrontément pour devise : chacun pour soi. D'une part des charlatans d'affaires et des charlatans de phrases se jetèrent à genoux du côté du soleil levant. De l'autre des charlatans de principes, hissés avec fracas sur des tréteaux improvisés, essayèrent d'escompter au plus haut prix le dernier coupon de leur popularité. Ici l'orgueil de la démence se déifia pour n'avoir plus à reconnaître ni devoir ni pouvoir; là, et dans le même but, la démence de l'orgueil provoqua et brava le martyre. Puis des amis maladroits, et dans un excès de zèle compromet-

DE LA FAMILLE BONAPARTE. m tant, firent de la candidature de Louis-Napoléon une question de famille réglée par les sénalus-consulte des ans xii et xin, voulant substituer une légitimité précaire à la plus imposante des légitimités. Ailleurs des ennemis habiles, consommés dans la science approfondie de l'intrigue, et dont le parti sans principe inflexible n'est qu'une tradition qui les porte vers tout pouvoir, appuyèrent la candidature de Louis-Napoléon comme un acheminement à d'autres espérances. Des adversaires peu scrupuleux jetèrent d'une main de la boue sur le futur président, tenant cachée de l'autre une couronne pour la lui ofTrir au besoin. Des ennemis francs, mais aveuglés par la passion, frappèrent à tort et à travers au risque de voir leurs coups porter à la fois sur l'idole qu'ils voulaient briser et sur celle qu'ils avaient élevée. D'autres plus calmes jetèrent d'avance et avec habileté des bâtons dans les roues d'un char qui traînait quelque chose de régulier à sa suite, et murmurèrent tout bas : périsse la république plutôt que nous! D'autres enfin, forcenés séides d'une idée, surexcitant tous les appétits grossiers pour mettre des jours d'anarchie entre un nom principe d'ordre et son triomphe, semblèrent vouloir doter le prolétariat moderne de ses chevaliers de proie par droit humain, comme jadis la noblesse avait eu ses chevaliers de proie par droit divin. Tous les instincts, tous les penchants, tous les égoïsmes, toutes les passions bonnes ou mauvaises, entrèrent en scène, alors comme toujours criant bien haut : Salut du i peuple I bonheur du peuple ! Manteau banal que dans leur insolente profanation les mauvais citoyens de toutes les classes et de tous les pays ont, de tout temps, jeté sur la lèpre immonde de leurs égoïstes calculs. Digitized by Google

tant, firent de la candidature de Louis-Napoléon une question de famille réglée par les sénatus-consulte des ans XII et XIII, voulant substituer une légitimité précaire à la plus imposante des légitimités. Ailleurs des ennemis habiles, consommés dans la science approfondie de l'intrigue, et dont le parti sans principe inflexible n'est qu'une tradition qui les porte vers tout pouvoir, appuyèrent la candidature de Louis-Napoléon comme un acheminement à d'autres espérances. Des adversaires peu scrupuleux jetèrent d'une main de la boue sur le futur président, tenant cachée de l'autre une couronne pour la lui offrir au besoin. Des ennemis francs, mais aveuglés par la passion, frappèrent à tort et à travers au risque de voir leurs coups porter à la fois sur l'idole qu'ils voulaient briser et sur celle qu'ils avaient élevée. D'autres plus calmes jetèrent d'avance et avec habileté des bâtons dans les roues d'un char qui traînait quelque chose de régulier à sa suite, et murmurèrent tout bas : périsse la république plutôt que nous! D'autres enfin, forcenés séides d'une idée, surexcitant tous les appétits grossiers pour mettre des jours d'anarchie entre un nom principe d'ordre et son triomphe, semblèrent vouloir doter le prolétariat moderne de ses *chevaliers de proie par droit humain*, comme jadis la noblesse avait eu ses *chevaliers de proie par droit divin.* Tous les instincts, tous les penchants, tous les égoïsmes, toutes les passions bonnes ou mauvaises, entrèrent en scène, alors comme toujours criant bien haut : *Salut du peuple! bonheur du peuple!* Manteau banal que dans leur insolente profanation les mauvais citoyens de toutes les classes et de tous les pays ont, de tout temps, jeté sur la lèpre immonde de leurs égoïstes calculs.

130 HISTOIRE Tout cela semblait avoir atteint la limite possible de la décadence morale des partis politiques dans la France de 4 848. Illusion vaine! La nomination du président allait les montrer sous un jour plus hideux encore. En effet, après cette dernière assise de l'édifice républicain , le jeu régulier de l'institution commençait. La coque du vaisseau était achevée, il ne restait qu'à hisser les mâts, tendre les agrès , déployer les voiles. C'était compter sans le génie haineux, envieux, destructif, qui, dans la France moderne, semble avoir survécu à tous les autres génies. Aussi, impudemment couverts d'une livrée démocratique, mille égoïsmes allaient se dresser en face du nouveau pouvoir, une main prête à recevoir, l'autre prête à frapper. Les traditions des repus et des affamés des vieux régimes allaient devenir l'Évangile de ces profanateurs du régime nouveau. Dans le but seul de gagner parmi les débris quelque tronçon de colonne qui put, pour un jour, servir de piédestal, on allait essayer de détruire, toujours détruire. La mêlée était confuse : on allait s'y précipiter poussant à droite, poussant à gauche ; tant pis pour qui tombait : probité, talent, vice, vertu, tout était assez bon pour servir de marchepied. S'élever, être quelque chose, ccuper de soi la renommée n'importe à quel prix, n'importe à quel titre, allait devenir le but commun. Four cela on devait contracter des alliances monstrueuses de coteries ou de partis encore salis de la boue qu'ils s'étaient mutuellement jetés la veille : Érostrates aux cent tètes qui, pour boire une heure à la coupe du pouvoir, allaient, par le fracas de leur ambition, mettre la France en feu ; Walpoles retournés qui, par l'étalage de leur immoralité, allaient faire entrer la jeune république dans le champ Digitized by Google

 du progrès social par la porte par où les vieilles monarchies en sortent. Comme au beau temps des nécessités parlementaires (voir la note : page 209) chacun se faisant son idéal de justice et de patriotisme, allait agir comme si la foi qu'il avait dans son idée devait justifier tous ses actes. Une fois la conscience abritée sous le couvert de cette morale chargée de tant d'iniquités , la fin justifie les moyens, chaque parti allait marcher à son but, sans pudeur pour rougir de ses vues secrètes, sans raison pour modérer ses excès patents, n'ayant de pur que les oreilles, de vibrant que les basses cordes du cœur, et se groupant comme toujours autour du premier déclamaleur qui , sous des mots pompeux savait masquer tous ces appétits. Acteurs, comparses, compères tous se valaient. Même indifférence pour le repos et la prospérité de l'Étal; même mépris pour les maux réels de la société; mêmes prétentionsau pouvoir et à la fortune; même audace sans scrupules; même intrigue sans principes; même influence acquise à la lèpre des assemblées délibérantes de tous les temps, à l'avocat, au rhéteur, sans que nul soupçonnât que la raison n'est pas verbeuse , que les sentiments généreux et le courage ne sont pas loquaces et qu'Athènes, où l'on parlait beaucoup et bien, tomba sous les coups de Lacédémone où l'on parlait peu et mal. En somme, l'arène politique allait devenir une vraie caverne ; et si, dans les individus pris isolément, on pouvait démêler çà et là quelque généreux sentiment, quelque désintéressement timide, dans les partis pris collectivement, on devait ne voir que des instincts corrompus et des appétits effrontés. Quant au peuple proprement dit, c'est-à-dire à la masse Digitized by Google

du progrès social par la porte par où les vieilles monarchies en sortent.

Comme au beau temps des *nécessités parlementaires* (voir la note : page 209) chacun se faisant son idéal de justice et de patriotisme, allait agir comme si la foi qu'il avait dans son idée devait justifier tous ses actes. Une fois la conscience abritée sous le couvert de cette morale chargée de tant d'iniquités, *la fin justifie les moyens*, chaque parti allait marcher à son but, sans pudeur pour rougir de ses vues secrètes, sans raison pour modérer ses excès patents, n'ayant de pur que les oreilles, de vibrant que les basses cordes du cœur, et se groupant comme toujours autour du premier déclamateur qui, sous des mots pompeux savait masquer tous ces appétits. Acteurs, comparses, compères tous se valaient. Même indifférence pour le repos et la prospérité de l'État; même mépris pour les maux réels de la société; mêmes prétentions au pouvoir et à la fortune; même audace sans scrupules; même intrigue sans principes; même influence acquise à la lèpre des assemblées délibérantes de tous les temps, à l'avocat, au rhéteur, sans que nul soupçonnât que la raison n'est pas verbeuse, que les sentiments généreux et le courage ne sont pas loquaces et qu'Athènes, où l'on parlait beaucoup et bien, tomba sous les coups de Lacédémone où l'on parlait peu et mal.

En somme, l'arène politique allait devenir une vraie caverne; et si, dans les individus pris isolément, on pouvait démêler çà et là quelque généreux sentiment, quelque désintéressement timide, dans les partis pris collectivement, on devait ne voir que des instincts corrompus et des appétits effrontés.

Quant au peuple proprement dit, c'est-à-dire à la masse

232 HISTOIRE de la nation , avant comme apres la nomination , elle a»* sistait avec dégoût à ces scandaleuses saturnales politiques; mais s'éclairant à leur vue sur la valeur des mots, des hommes et des choses, elle se disait que, si en temps de révolution on est parfois tenté de haïr les hommes, lorsqu'un pouvoir régulier se lève et promet de grandir on ne peut que les mépriser. Les cabinets monarchiques eux-mêmes, mêlant leur blason séculaire à la blouse démocratique , ne dédaignèrent pas de descendre dans cette arène où un peuple souverain, érigé en juge de camp, allait désigner le vainqueur. La Russie, cabinet à la politique aventureuse , soit par attachement pour la famille Bonaparte, soit dans une pensée occulte sur la politique à venir du futur président, soutenait l'élection de Louis-Napoléon : son ambassadeur agissait dans ce sens. L'Angleterre, cabinet à la politique positive , ayant des rapports tout établis avec le gouvernement né après juin, faisait appuyer par lord Normanby, son ambassadeur, le général Cavaignac. Eu Allemagne les puissances allemandes se tenaient, il est vrai, dans une réserve d'autant plus prudente que les symptômesrévolutionnaireset démocratiques, qui agitaient en ce moment la veille Germanie, ne permettaient guère à ses ambassadeurs d'intervenir dans la question qui agitait la France; mais, en revanche, dans l'Italie insurgée, dans la Pologne frémissante, les masses aspiraient après l'avènement au pouvoir en France d'un Bonaparte. Au souvenir de Napoléon elles croyaient voir l'héritier de ce nom si grand jetant, comme lui, la lourde épée de la France dans la balance de leurs destinées. Enfin l'élection eut lieu. Le tO décembre 1848, la souDigitized by Google

de la nation; avant comme apres la nomination, elle assistait avec dégoût à ces scandaleuses saturnales politiques; mais s'éclairant à leur vue sur la valeur des mots, des hommes et des choses, elle se disait que, si en temps de révolution on est parfois tenté de haïr les hommes, lorsqu'un pouvoir régulier se lève et promet de grandir on ne peut que les mépriser.

Les cabinets monarchiques eux-mêmes, mêlant leur blason séculaire à la blouse démocratique, ne dédaignèrent pas de descendre dans cette arène où un peuple souverain, érigé en juge de camp, allait désigner le vainqueur. La Russie, cabinet à la politique aventureuse, soit par attachement pour la famille Bonaparte, soit dans une pensée occulte sur la politique à venir du futur président, soutenait l'élection de Louis-Napoléon : son ambassadeur agissait dans ce sens. L'Angleterre, cabinet à la politique positive, ayant des rapports tout établis avec le gouvernement né après juin, faisait appuyer par lord Normanby, son ambassadeur, le général Cavaignac. En Allemagne les puissances allemandes se tenaient, il est vrai, dans une réserve d'autant plus prudente que les symptômes révolutionnaires et démocratiques, qui agitaient en ce moment la veille Germanie, ne permettaient guère à ses ambassadeurs d'intervenir dans la question qui agitait la France; mais, en revanche, dans l'Italie insurgée, dans la Pologne frémissante, les masses aspiraient après l'avènement au pouvoir en France d'un Bonaparte. Au souvenir de Napoléon elles croyaient voir l'héritier de ce nom si grand jetant, comme lui, la lourde épée de la France dans la balance de leurs destinées.

Enfin l'élection eut lieu. Le 10 décembre 1848, la sou-

de i.a famille Bonaparte. 533 veraineté populaire s'exerça sur l'échelle la plus vasle dont les annales du monde fassent mention. 7 millions 494 mille 992 votants prirent part au vole. Les suffrages furent ainsi répartis : Louis-Napoléon 5,562,834 Le général Cavaignac 4,469,166 Ledru-Roliin 377,236 Raspail 37,406 23,685 voles furent répartis entre Lamartine et le général Changarnier, et le reste perdu (22,965). Ce grand acte de souveraineté populaire n'était que le renouvellement du grand acte de 4804. 3 millions 524 mille 675 votes sur 3,524,234 votants avaient voté l'élévation de Napoléon à l'empire. 3 millions 500 mille élevaient l'héritier de son nom à la présidence de la république. La nation souveraine reprenait en sous-œuvre t œuvre de 4791 et 4804, ébranlée dès son début par l'or des coalitions royales et renversée en 1815 sous les roues de leurs canons. Ainsi , les hommes et les passions ont beau faire , un principe no recule pas, et marche à son but. Dans les premières années du siècle, la souveraineté du peuple s'était glorieusement assise sur un trône avec un Bonaparte; avant môme que ce même siècle eût atteint son milieu, elle s'y rasseyait sous une forme plus rationnelle avec un autre, et justifiait ce mot du poète : il viondova da se (le monde va de lui-même). Aussi Louis-Napoléon, n'étant, comme Napoléon lui-même, qu'un fait purement révolutionnaire, il était permis d'espérer que la révolution commencée contre le principe du droit divin, le 5 mai 4789, reprise le 20 mars 4815, rétablie dans ses 30 Digitized by Google

veraineté populaire s'exerça sur l'échelle la plus vaste dont les annales du monde fassent mention. 7 millions 494 mille 992 votants prirent part au vote. Les suffrages furent ainsi répartis :

Louis-Napoléon.	5,562,834
Le général Cavaignac.	1,469,166
Ledru-Rollin.	377,236
Raspail.	37,106

25,685 votes furent répartis entre Lamartine et le général Changarnier, et le reste perdu (22,965).

Ce grand acte de souveraineté populaire n'était que le renouvellement du grand acte de 1804. 3 millions 521 mille 675 votes sur 3,524,234 votants avaient voté l'élévation de Napoléon à l'empire. 3 millions 300 mille élevaient l'héritier de son nom à la présidence de la république. La nation souveraine reprenait en sous-œuvre l'œuvre de 1791 et 1804, ébranlée dès son début par l'or des coalitions royales et renversée en 1815 sous les roues de leurs canons.

Ainsi, les hommes et les passions ont beau faire, un principe ne recule pas, et marche à son but. Dans les premières années du siècle, la souveraineté du peuple s'était glorieusement assise sur un trône avec un Bonaparte; avant même que ce même siècle eût atteint son milieu, elle s'y rasseyait sous une forme plus rationnelle avec un autre, et justifiait ce mot du poète : *il mondo va da se* (le monde va de lui-même). Aussi Louis-Napoléon, n'étant, comme Napoléon lui-même, qu'un fait purement révolutionnaire, il était permis d'espérer que la révolution commencée contre le principe du droit divin, le 5 mai 1789, reprise le 20 mars 1815, rétablie dans ses

 droits les 27, 28, 29 juillet 1850, arrivée à un solennel degré de manifestation le 24 février et le 10 décembre 1848, il était permis, disons-nous, d'espérer qu'elle avait achevé de tourner dans le cercle fatal où la Providence l'avait enfermée et promenée depuis soixante ans. Les six millions de voix qui avaient porté Louis-Napoléon à la présidence provenaient de trois courants d'idées, les unes nées de l'occasion ou de l'instinct, les autres fomentées en haine de la république extrême ou modérée. Le plus fort du courant était républicain d'instinct, autant et plus peut-être que de système : nous l'appellerons t/mb/ico-napoléonien. Voyant dans le nom de Napoléon un _it révolutionnaire, le plus grand et surtout le plus populaire des temps modernes, il avait voulu abriter la république sous le manteau de la popularité de ce nom cher aux masses. Il pensait, et avec raison peut-être, que ce nom seul donnant le change à de vivaces défiances contre la forme républicaine, pouvait familiariser les esprits avec cette forme et rendre facile ce qui paraissait i peine possible. Des deux autres courants d'idées, l'un dépassant de beaucoup dans ses calculs lo grand flot ? épublico-napoléonien , tendait évidemment à se perdre dans l'empire; l'autre, aux principes arrêtés et acceptant comme transition tout ce qui pouvait aider au succès de ses principes , rêvait une troisième restauration après avoir usé un nom dont la formidable légitimité révolutionnaire se dressait comme un obstacle insurmontable contre k légitimité du droit divin dont la France ne voulait plus. CeS deux derniers courants étaient un véritable danger pour le président. S'il s'abandonnait trop imprudemment aux flots prestigieux de l'un, s'il prêtait le flanc Digitized by Google

 aux vagues sourdes de l’autre, il s’exposait à se faire rappeler qu’en France la jnain et la pensée sont promptes, et que, si les choses s’y font vite, elles s’y défont de même. Le 20 décembre eut lieu, dans l’Assemblée nationale, la cérémonie d'inauguration. Elle fut simple, touchante, solennelle. L’émotion était dans tous les cœurs, ici par dépit, partout ailleurs par espoir. Flus de huit cents représentants assistaient à la séance. Le général Cavaignac, président du conseil depuis juin, monta h la tribune pour annoncer qu’il venait de recevoir la démission do tous les ministres et pour déposer les pouvoirs qu’il avait reçus lui-même de la confiance de l’Assemblée. Le président de l’Assemblée, Marrast, l’y remplaça, et, au nom du peuple et de l’Assemblée nationale, proclama Louis-Napoléon Bonaparte président de la république jusqu’au deuxième dimanche de mai 1832. Louis-Napoléon, portant sur un frac noir les insignes du grand cordon de la Légiond’Honneur qu’il avait reçu de l’empereur, monta à son tour à la tribune, prêta serment à la république, et prononça le discours suivant : « Citoyens représentants, » Les suffrages de la nation et le serment que je viens » de prêter commandent ma conduite future. Mon devoir » est tracé; je le remplirai en homme d’honneur. > Je verrai les ennemis de la patrie dans tous ceux qui » tenteraient do changer, par des voies illégales, ce que » la France entière à établi. » Entre vous et moi, citoyens représentants, il ne sau* rait y avoir de véritables dissentiments. Nos volontés, Digitized by Google

aux vagues sourdes de l'autre, il s'exposait à se faire rappeler qu'en France la main et la pensée sont promptes, et que, si les choses s'y font vite, elles s'y défont de même.

Le 20 décembre eut lieu, dans l'Assemblée nationale, la cérémonie d'inauguration. Elle fut simple, touchante, solennelle. L'émotion était dans tous les cœurs, ici par dépit, partout ailleurs par espoir. Plus de huit cents représentants assistaient à la séance. Le général Cavaignac, président du conseil depuis juin, monta à la tribune pour annoncer qu'il venait de recevoir la démission de tous les ministres et pour déposer les pouvoirs qu'il avait reçus lui-même de la confiance de l'Assemblée. Le président de l'Assemblée, Marrast, l'y remplaça, et, au nom du peuple et de l'Assemblée nationale, proclama Louis-Napoléon Bonaparte président de la république jusqu'au deuxième dimanche de mai 1852. Louis-Napoléon, portant sur un frac noir les insignes du grand cordon de la Légion-d'Honneur qu'il avait reçu de l'empereur, monta à son tour à la tribune, prêta serment à la république, et prononça le discours suivant :

« Citoyens représentants,

» Les suffrages de la nation et le serment que je viens » de prêter commandent ma conduite future. Mon devoir » est tracé; je le remplirai en homme d'honneur.

» Je verrai les ennemis de la patrie dans tous ceux qui » tenteraient de changer, par des voies illégales, ce que » la France entière à établi.

» Entre vous et moi, citoyens représentants, il ne sau- » rait y avoir de véritables dissentiments. Nos volontés,

£36 HISTOIRE » nos désirs sont les mêmes. Je veux comme vous ras- f » seoir la société sur ses bases, affermir les institutions » démocratiques, et rechercher tous les moyens propres » à soulager les maux de ce peuple généreux et intelligent • qui vient de me donner un témoignage si éclatant de ss » confiance. » La majorité que j'ai obtenue, non-seulement me pé» nètre de reconnaissance, mais elle donnera au gouver» nement nouveau la force morale sans laquelle il n'y à » pas d'autorité. Avec la paix et l'ordre, notre pays peut » se relever, guérir ses plaies, ramener les hommes égarés » et calmer les passions. » Animé de cet esprit de conciliation , j'ai appelé près » de moi des hommes honnêtes , capables et dévoués au » pays, assuré que, malgré les diversités d'origine poli» tique, ils sont d'accord pour concourir avec vous à » l'application de la Constitution, au perfectionnement » des lois, à la gloire de la république. » La nouvelle administration, en entrant aux affaires, » doit remercier celle qui la précède des efforts qu'elle a » faits pour transmettre le pouvoir intact, pour maintenir » la tranquillité publique. La conduite de l'honorable gé» néral Cavaiguac a été digne de la loyauté de son carac» tère et de ce sentiment du devoir qui est la première » qualité du chef d'un État. » Nous avons, citoyens représentants, une grande mis■, sion à remplir, c'est de fonder une république dans i l'intérêt de tous, et un gouvernement juste, ferme, qui » soit animé d'un sincère amour du progrès sans être » réactionnaire ou utopiste. » Soyons les hommes du pays, non les hommes d'un Digitized by Google

» nos désirs sont les mêmes. Je veux comme vous ras-
» seoir la société sur ses bases, affermir les institutions
» démocratiques, et rechercher tous les moyens propres
» à soulager les maux de ce peuple généreux et intelligent
» qui vient de me donner un témoignage si éclatant de sa
» confiance.

» La majorité que j'ai obtenue, non-seulement me pé-
» nètre de reconnaissance, mais elle donnera au gouver-
» nement nouveau la force morale sans laquelle il n'y a
» pas d'autorité. Avec la paix et l'ordre, notre pays peut
» se relever, guérir ses plaies, ramener les hommes égarés
» et calmer les passions.

» Animé de cet esprit de conciliation, j'ai appelé près
» de moi des hommes honnêtes, capables et dévoués au
» pays, assuré que, malgré les diversités d'origine poli-
» tique, ils sont d'accord pour concourir avec vous à
» l'application de la Constitution, au perfectionnement
» des lois, à la gloire de la république.

» La nouvelle administration, en entrant aux affaires,
» doit remercier celle qui la précède des efforts qu'elle a
» faits pour transmettre le pouvoir intact, pour maintenir
» la tranquillité publique. La conduite de l'honorable gé-
» néral Cavaignac a été digne de la loyauté de son carac-
» tère et de ce sentiment du devoir qui est la première
» qualité du chef d'un État.

» Nous avons, citoyens représentants, une grande mis-
» sion à remplir, c'est de fonder une république dans
» l'intérêt de tous, et un gouvernement juste, ferme, qui
» soit animé d'un sincère amour du progrès sans être
» réactionnaire ou utopiste.

» Soyons les hommes du pays, non les hommes d'un

DE LA FAMILLE BONAPARTE. JTJ • parti, et, Dieu aidant, nous ferons du moins le bien, si » nous ne pouvons faire de grandes choses. » Après ce discours remarquable par un caractère de droiture et de sincérité qui lui concilia l'approbation de l'Assemblée, le nouveau président se rendit, aux cris de : Vive la république ! au palais de l'Elysée national, qui lui avait été assigné pour demeure. Etrange vicissitude de ce palais! bâti, en 17 18, par le comte d'Evreux , il avait porté le nom à' Hôtel d'Évreux. Acheté par une des maîtresses de Louis XV, madame de Pompadour, et conservé par elle jusqu'à sa mort, en 1 664, il passa au financier Beaujon qui le vendit à Louis XVI : il fut alors nommé YÊlysce Bourbon. Devenu sous la république propriété nationale, il changea de nom encore sans recevoir d'affectation ; et , sous l'empire , le roi de Naples, Murat, en fit l'acquisition. Sous la deuxième restauration, et en vertu de la loi de spoliation du 12 janvier 1816, le domaine do l'État s'en empara sans tenir compte des droits de la famille Murat. Après la révolution de 1830, la loi qui fixa la liste civile de Louis-Philippe l'affecta à la résidence de la reine Marie-Amélie, dans le cas où elle survivrait au roi son époux. Ce palais, qui avait repris le nom d'Élysée Bourbon, devint alors un lieu de généreuse hospitalité pour les voyageurs princiers. Mais, par la plus remarquable de ses vicissitudes, ce fut dans ce palais que le 24 juin 1815, après Waterloo, descendit Napoléon : ce fut sa dernière demeure avant de partir pour le lieu d'exil où devaient le clouer les ombrages des rois, et ce fut la première habitation de celui de ses héritiers que les suffrages du peuple devaient appeler au pouvoir. Coïncidence singulière! le peuple souverain Digitized by Google

» parti, et, Dieu aidant, nous ferons du moins le bien, si » nous ne pouvons faire de grandes choses. »

Après ce discours remarquable par un caractère de droiture et de sincérité qui lui concilia l'approbation de l'Assemblée, le nouveau président se rendit, aux cris de : *Vive la république*! au palais de l'Elysée national, qui lui avait été assigné pour demeure.

Etrange vicissitude de ce palais! bâti, en 1718, par le comte d'Evreux, il avait porté le nom d'*Hôtel d'Évreux*. Acheté par une des maîtresses de Louis XV, madame de Pompadour, et conservé par elle jusqu'à sa mort, en 1664, il passa au financier Beaujon qui le vendit à Louis XVI : il fut alors nommé l'*Élysée Bourbon*. Devenu sous la république propriété nationale, il changea de nom encore sans recevoir d'affectation; et, sous l'empire, le roi de Naples, Murat, en fit l'acquisition. Sous la deuxième restauration, et en vertu de la loi de spoliation du 12 janvier 1816, le domaine de l'État s'en empara sans tenir compte des droits de la famille Murat. Après la révolution de 1830, la loi qui fixa la liste civile de Louis-Philippe l'affecta à la résidence de la reine Marie-Amélie, dans le cas où elle survivrait au roi son époux. Ce palais, qui avait repris le nom d'Élysée Bourbon, devint alors un lieu de généreuse hospitalité pour les voyageurs princiers. Mais, par la plus remarquable de ses vicissitudes, ce fut dans ce palais que le 24 juin 1815, après Waterloo, descendit Napoléon : ce fut sa dernière demeure avant de partir pour le lieu d'exil où devaient le clouer les ombrages des rois, et ce fut la première habitation de celui de ses héritiers que les suffrages du peuple devaient appeler au pouvoir. Coïncidence singulière! le peuple souverain

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

338 HISTOIRE ayant, en haine de la royauté, délégué, en 1848, son pouvoir à un Ronaparte, fixa la demeure de son élu dans le lieu même où avait résidé un Bonaparte, lorsque trentetrois ans auparavant les royautés liguées l'avaient précipité du pouvoir en haine de la souveraineté populaire. Cette page glorieuse, vrai pendant de celle de 1815, clôt noblement, en 1848, l'histoire de la famille Bonat parte. Digitized by Google

TROISIÈME PÉRIODE — S DIT B — » ' X (1849.) L’année 1849 devait être une rude année d’épreuve pour le nom de fionaparte. Ce nom , on l’a vu , avait été adopté le 10 décembre par la France républicaine, nonseulement comme une garantie d’ordre et de dignité nationale , mais plus que tout peut-être comme un fait purement révolutionnaire, comme une sorte de pressenti ment qu’au nom qui avait illustré le début de la lutte ouverte en 1789 entre les peuples elles rois était réservé l’honneur de la clore. Envisagé de ce point de vue élevé, l’avènement de Louis-Napoléon n’était plus un incident politique ordinaire, c’était une mission providentielle. Un mot à ce sujet. Digitized by Google

TROISIÈME PÉRIODE

— SUITE —

(1849.)

L'année 1849 devait être une rude année d'épreuve pour le nom de Bonaparte. Ce nom, on l'a vu, avait été adopté le 10 décembre par la France républicaine, non-seulement comme une garantie d'ordre et de dignité nationale, mais plus que tout peut-être comme un fait purement révolutionnaire, comme une sorte de pressentiment qu'au nom qui avait illustré le début de la lutte ouverte en 1789 entre les peuples et les rois était réservé l'honneur de la clore.

Envisagé de ce point de vue élevé, l'avènement de Louis-Napoléon n'était plus un incident politique ordinaire, c'était une mission providentielle.

Un mot à ce sujet.

;io HISTOIRE Dans l’histoire ilu monde il est des époques qui, n’ayant rien de partiel, rien de local, soit par l’intérêt des évènements qu’elles présentent, soit par l’importance des effets qu’elles produisent , peuvent être considérées comme l’expression de la pensée des siècles. Ce n’est plus alors un peuple qui agit c’est l’humanité qui marche. La révolution française de 1789 fut une de ces époques. Dans ce fait immense, sous le triple point de vue moral, social et politique, tous les intérêts humanitaires s’étaient, à la fois, trouvés engagés : la dignité de l'homme, sa liberté, son égalité relative, sa solidarité, sa réhabilitation, en un mot tout ce qui constitue le progrès social et moral. Lorsque avait éclaté cette révolution, lorsque sous l’influence de l’intronisation absolue du droit naturel, le peuple français pesant dans la balance de sa raison son culte , ses institutions, ses mœurs, ses lois, le pouvoir et les prérogatives de ses chefs, avait brisé les liens qui l’attachaient au passé, s’était aventuré à la recherche d’un nouvel ordre politique et social , tout avait été mis en question. Dans l’enthousiasme du premier élan l’antiquité tout entière avait semblé renaitre pour venir apposer le sceau à sa fin. Alors on avait pu recueillir tous les débris épars du passé, les trier, séparer le bon du mauvais, déblayer largement le terrain, amonceler des matériaux et poser la première pierre du nouvel ordre social. Mais pendant que s’élevait l’édifice, une effroyable secousse, dont la commotion subite imprima une oscillation au monde, avait failli tout engloutir, la religion, les lois, les mœurs, la société elle-même. Ueureusement, sous Digitized by Google

 l’irrésistible influence de l’esprit chrétien qui dominait ce mouvement sous une forme rude et neuve, les grands principes de la tradition évangélique étant encore aidents et vivaces au fond des cœurs, tout avait peu à peu repris son niveau. Cette révolution n’était apparue que comme l’introduction violente du principe chrétien : liberté, égalé dans l’ordre civil et politique, et une nouvelle ère des nséquences et des applications du christianisme s’était erte. En effet , le premier résultat du premier combat du christianisme avait été de changer l 'esclavage en servage : ce travail humanitaire avait été complété au ix siècle. Après un second combat, un second résultat complété au xviii*, avait été de changer le servage en salaire. Le salaire avait à se modifier à son tour par un nouveau perfectionnement qui devait signaler la troisième ère, ou le troisième grand combat du christianisme et marquer le but du progrès démocratique. En attendant, avec le développement nouveau qu’avait pris l’esprit humain après le second combat de 1789, il lui était resté définitivement acquis le droit sacré de l’homme, la liberté de l’esprit, la chute du principe do l’esclavage et l’introduction définitive dans l’ordre social du principe d’égalité relative et de fraternité. L’incendie d’où étaient sortis comme par enchantement tous ces titres perdus du genre humain avait mis l'univers en combustion. Par le seul effet de l’expansion de sa lueur une ère nouvelle avait brillé sur les deux hémisphères. L’esprit de liberté s’était agité partout, et s’il n’avait pas effectué son triomphe dans le présent il l’avait assuré dans l’avenir. 31 Digitized by Google

l'irrésistible influence de l'esprit chrétien qui dominait ce mouvement sous une forme rude et neuve, les grands principes de la tradition évangélique étant encore ardents et vivaces au fond des cœurs, tout avait peu à peu repris son niveau. Cette révolution n'était apparue que comme l'introduction violente du principe chretien : liberté, égalité dans l'ordre civil et politique, et une nouvelle ère des conséquences et des applications du christianisme s'était ouverte.

En effet, le premier résultat du premier combat du christianisme avait été de changer l'*esclavage* en *servage* : ce travail humanitaire avait été complété au IX siècle.

Après un second combat, un second résultat complété au XVIII^e^, avait été de changer le *servage* en *salaire*.

Le *salaire* avait à se modifier à son tour par un nouveau perfectionnement qui devait signaler la troisième ère, ou le troisième grand combat du christianisme et marquer le but du progrès démocratique.

En attendant, avec le développement nouveau qu'avait pris l'esprit humain après le second combat de 1789, il lui était resté définitivement acquis le droit sacré de l'homme, la liberté de l'esprit, la chute du principe de l'esclavage et l'introduction définitive dans l'ordre social du principe d'égalité relative et de fraternité.

L'incendie d'où étaient sortis comme par enchantement tous ces titres perdus du genre humain avait mis l'univers en combustion. Par le seul effet de l'expansion de sa lueur une ère nouvelle avait brillé sur les deux hémisphères. L'esprit de liberté s'était agité partout, et s'il n'avait pas effectué son triomphe dans le présent il l'avait assuré dans l'avenir.

HISTOIRE US Cela devait être. En effet, ces grandes vicissitudes humanitaires ne naissent pas d'un vain caprice des peuples. Elles ont leur fondement dans les entrailles de l'univers : elles en sont le résultat le plus élevé; elles sont une condition du monde de faire connaître, nielle époque, telle forme do civilisation. Ce germe, produit naturel de la pensée des siècles, fermente, éclot, mûrit sur un point ot porte ses fruits au jour marqué par la Providence des nations. Par un privilège dont la France a lieu de s'enorgueillir, l'esprit progressif humain semble s'être résumé en elle. C'est elle qui représente le moins imparfaitement l'unité sociale du monde ; c'est elle qui a toujours pris l'initiative des grands principes de dignité humaine ; c'est elle qui parait avoir été chargée de mûrir le germe précieux de la régénération des peuples : ce fut elle enfin qui , en 1789, ouvrit, entre deux principes inconciliables, cette grande lutte qui n'était que la protestation du droit contre la force, le spectacle de la liberté se débattant sous les fers qui l'enchaînaient , do la dignité humaine se levant en face de l'oppression , qui n'était en un mot que l'esprit de propagande révolutionnaire révélant aux intelligences le besoin do rendre la société à elle-même, de briser la pierre du sépulcre où les iniquités des siècles avaient enfoui les droits du genre humain. Aussi lorsque à cette mémorable époque In France avait semblé dire à l'Europe : lève-toi et marche ! L'Europe avait marché. Elle s'était levée non comme la vague passagère qui trappe le rivage , mais comme le soulèvement de l'Océan remué dans scs abymes. •Ce qui s'était alors passé en France tout le. monde le Digitized by Google

RE LA FAMILLE BONAPARTE. Îi3 Mit'; lutte impuissante d’une vieille monarchie, sa courte mais terrible agonie; énergie précoce d’une jeune démocratie , Bon prompt mais sanglant triomphe ; décadence des sentiments monarchiques d’une part, de l’autre développement des principes républicains; aveugles fureurs des aristocraties coutiuen taies, calme bravoure des valeureuses phalanges républicaines et impériales ; orgueil éphémère de la conquête barbare , gloires impérissables de la résistance patriotique : ou avait vu , en un mot , réuni dans un laps de quelques années tout ce qui jette un si brillant éclat dans les annales de la grandeur antique. Tout cela avait été comme un miroir magique où les peuples avaient pu à la fois lire la formule de leurs droits et le présage de leur avenir. Dès ce moment ils avaient été moralement en insurrection contre leur passé. Et cela devait être. Les peuples ont un lendemain et ils le savent. L’appel de la France, à la régénération humaine, avait tellement retenti dans le monde qu’il avait réveillé des nations endormies , galvanisé des peuples morts. Le despotisme continental avait à son tour pris l’alarme, s’était uni dans une ligue impie. Mais quand les iniquités de la force ont fait leur temps , il n’est plus au pouvoir des hommes de leur redonner la vie qu’elles ont perdue. Issues d’âges de barbarie, l’éclat de la civilisation est mortel pour elles : elles sont destinées à mourir avec les siècles qui les ont produites. Aussi dès que la révolution française se fut révélée aux peuples, nou-sculement empreinte d’un grand caractère d’à propos et d’utililé, mais encore de providentielle solDigitized by Google

vait : lutte impuissante d'une vieille monarchie, sa courte mais terrible agonie ; énergie précoce d'une jeune démocratie, son prompt mais sanglant triomphe ; décadence des sentiments monarchiques d'une part, de l'autre développement des principes républicains ; aveugles fureurs des aristocraties continentales, calme bravoure des valeureuses phalanges républicaines et impériales ; orgueil éphémère de la conquête barbare, gloires impérissables de la résistance patriotique : on avait vu, en un mot, réuni dans un laps de quelques années tout ce qui jette un si brillant éclat dans les annales de la grandeur antique.

Tout cela avait été comme un miroir magique où les peuples avaient pu à la fois lire la formule de leurs droits et le présage de leur avenir. Dès ce moment ils avaient été moralement en insurrection contre leur passé.

Et cela devait être. Les peuples ont un lendemain et ils le savent. L'appel de la France, à la régénération humaine, avait tellement retenti dans le monde qu'il avait réveillé des nations endormies, galvanisé des peuples morts.

Le despotisme continental avait à son tour pris l'alarme, s'était uni dans une ligue impie. Mais quand les iniquités de la force ont fait leur temps, il n'est plus au pouvoir des hommes de leur redonner la vie qu'elles ont perdue. Issues d'âges de barbarie, l'éclat de la civilisation est mortel pour elles : elles sont destinées à mourir avec les siècles qui les ont produites.

Aussi dès que la révolution française se fut révélée aux peuples, non-seulement empreinte d'un grand caractère d'à propos et d'utilité, mais encore de providentielle sol-

il i s r <> i r Ui licitude, la France leur était apparue comme un phare d'avenir. Comme elle portait leurs espérances, leurs vœux comme leurs sympathies s'étaient naturellement tournées vers elle. Foyer ardent vers lequel rayonnaient toutes les forcesj toutes les intelligences, rien ne demeura en dehors du mouvemeut qu'elle imprimait aux esprits. Alors, aux cœurs de tous les peuples, résonnèrent d'elles-mêmes toutes les cordes intimes qui font vibrer les sentiments généreux et les croyances ardentes : sainte similitude qu'on est forcé de respecter quand on la comprend ! Cet accord intime des peuples était un fait nouveau , immense, sans précédents dans l'histoire. Alors, et des ce moment, l'œuvre révolutionnaire européenne n'apparut que oomme une œuvre providentielle, comme une simple introduction dans l'ordre civil et politique européen du principe chrétien, liberté, égalité, fraternité. Alors ce même principe qui dominait toutes les réactions sous une forme rude et neuve , se révéla lui-même comme le lien le plus indestructible pour unir le passé au présent . statues incomplètes dont l'une n'a été retirée que mutilée du débris des âges, et dont l'autre attend sa perfection de l'avenir. Alors encore la France, qui approchait le plus de l'œuvre d'ensemble de l'humanité, la France en qui s'était toujours résumé l'esprit progressif humain , qui semblait en un mot destinée à mener à bonne fin l'œuvre du christianisme, se montra revêtue du triple caractère d'apôtre de la Providence, de missionnaire de la civilisation et de mandataire des peuples. Alors, enfin, on put comprendre sans peine que le monde eût marché quand par sa révolution la France avait imprimé un mouvement au monde. Digitized by Google

licitude, la France leur était apparue comme un phare d'avenir. Comme elle portait leurs espérances, leurs vœux comme leurs sympathies s'étaient naturellement tournées vers elle. Foyer ardent vers lequel rayonnaient toutes les forces, toutes les intelligences, rien ne demeura en dehors du mouvement qu'elle imprimait aux esprits. Alors, aux cœurs de tous les peuples, résonnèrent d'elles-mêmes toutes les cordes intimes qui font vibrer les sentiments généreux et les croyances ardentes : sainte similitude qu'on est forcé de respecter quand on la comprend !

Cet accord intime des peuples était un fait nouveau, immense, sans précédents dans l'histoire. Alors, et dès ce moment, l'œuvre révolutionnaire européenne n'apparut que comme une œuvre providentielle, comme une simple introduction dans l'ordre civil et politique européen du principe chrétien, liberté, égalité, fraternité. Alors ce même principe qui dominait toutes les réactions sous une forme rude et neuve, se révéla lui-même comme le lien le plus indestructible pour unir le passé au présent : statues incomplètes dont l'une n'a été retirée que mutilée du débris des âges, et dont l'autre attend sa perfection de l'avenir. Alors encore la France, qui approchait le plus de l'œuvre d'ensemble de l'humanité, la France en qui s'était toujours résumé l'esprit progressif humain, qui semblait en un mot destinée à mener à bonne fin l'œuvre du christianisme, se montra revêtue du triple caractère d'apôtre de la Providence, de missionnaire de la civilisation et de mandataire des peuples. Alors, enfin, on put comprendre sans peine que le monde eût marché quand par sa révolution la France avait imprimé un mouvement au monde.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. MB Là où il y avait unité d’esprit il devait y avoir unité de tendance. Pendant que dans des vues d'un ordre si élevé, que les regards de l'homme ne sauraient y atteindre, s’étaient combinés entre la France révolutionnaire et les peuples révolutionnés, ces éléments de cohésion morale, avait grandi le plus grand des Bonaparles, Napoléon. Dans la lutte ouverte entré la démocratie européenne et les royautés, il s’était, on l’a vu (voir page 58 à 60), cru appelé, à force de grandeur et de gloire à être le médiateur; il était mort à la peine, léguant peut-être celte noble tâche à quelqu’un des héritière de son nom. Aussi, à l’avènement au pouvoir d'un nouveau Bonaparte, rappeler succinctement comme nous venons de le faire, dans quelles circonstances le premier d’entre eux s’était vu appelé par la Providence à tracer la voie à d’autres, c’était toujours une page de l’histoire de cette famille. Quoi qu’il en soit, pendant cinquante ans environ la liberté qui était née avec le siècle, avait partout plus ou moins marché avec lui : ici terrible, impatiente, brisant plus ou moins violemment les obstacles dont on hérissait sa marche; ailleurs résignée, patiente, jalonnant sa route de larges flaques de sang : partout se préparant à une de ces luttes suprêmes où le sort de l’humanité, mis tout entier en jeu , semble attendre de la Providence une de ces solutions que les passions des hommes sont impuissantes à lui assurer.) La révolution de février -1 848 avait éclaté en France, et comme il est dans la destinée de la France d’ébranler le monde lorsqu’elle se remue, avec cette révolution nouvelle lentement mûrie par les rudes épreuves d’un Digitized by Google

Là où il y avait unité d'esprit il devait y avoir unité de tendance.

Pendant que dans des vues d'un ordre si élevé, que les regards de l'homme ne sauraient y atteindre, s'étaient combinés entre la France révolutionnaire et les peuples révolutionnés, ces éléments de cohésion morale, avait grandi le plus grand des Bonapartes, Napoléon. Dans la lutte ouverte entre la démocratie européenne et les royautés, il s'était, on l'a vu (voir page 58 à 60), cru appelé, à force de grandeur et de gloire à être le médiateur ; il était mort à la peine, léguant peut-être cette noble tâche à quelqu'un des héritiers de son nom. Aussi, à l'avènement au pouvoir d'un nouveau Bonaparte, rappeler succinctement comme nous venons de le faire, dans quelles circonstances le premier d'entre eux s'était vu appelé par la Providence à tracer la voie à d'autres, c'était toujours une page de l'histoire de cette famille.

Quoi qu'il en soit, pendant cinquante ans environ la liberté qui était née avec le siècle, avait partout plus ou moins marché avec lui : ici terrible, impatiente, brisant plus ou moins violemment les obstacles dont on hérissait sa marche ; ailleurs résignée, patiente, jalonnant sa route de larges flaques de sang : partout se préparant à une de ces luttes suprêmes où le sort de l'humanité, mis tout entier en jeu, semble attendre de la Providence une de ces solutions que les passions des hommes sont impuissantes à lui assurer.

La révolution de février 1848 avait éclaté en France, et comme il est dans la destinée de la France d'ébranler le monde lorsqu'elle se remue, avec cette révolution nouvelle lentement mûrie par les rudes épreuves d'un

The text on this page is estimated to be only 27.68% accurate

ur, HISTOIRE demi-siècle, sembla luire le jour de la lutte suprême. Celte fois, en effet, l'ébranlement avait été plus que jamais subit, la commotion plus que jamais profonde; l'Europe entière en avait tressailli. Dans l'Italie déjà remuée dans son patriotisme par l ame libérale de Pie IX, la Sicile s'était insurgée contre la domination de Naples; à Naples une constitution promulguée la veille de la proclamation de la république en France avait paru illusoire le lendemain. En Toscane, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Venise, à Lucques, le sentiment de la nationalité italienne s'était révélé frémissant. La Lombardie s'était levée tout entière contre la maison d'Autriche. En Piémont, le roi s'était vu forcé de donner en gage une constitution populaire. Au delà des Alpes juliennes, même ébranlement, même commotion. Moins d'un mois après la révolution do France, le 14 mars 18-18, la révolution s'était éveillée à Vienne même, et avait commencé par expulser le vieux système contre-révolutionnaire dans la personne du prince de Metternich (t). La Hongrie s'était levée au (*) Voici ce que j'écrivais de II. de Metternich, en 1846, dans mon Histoire des peuples et des révolutions de il Europe depuis 1789 (val. p. 400), sans pressentir que les évènements allaient sitôt donner à ces paroles le caractère d'une pré'üction. « A celle époque (1823) le prince de Metternich, avait la haute main dans les affaires du cabinet de Vienne. Cel homme d'étal dont le nom déjà maudit par les peuples, le sera un jour par la maison de Ilapsbourg-Lorrainc elle-même, dont il aura avancé la chute de plus d'un siècle, ne se recommande par aucune autre qualité personnelle qu'une incontestable habileté à faire ressortir tout le mahpossible d'une situation donnée. Libertin, cupide, orgueilleux, impiloyable, il a tous les vices qui peuvent déparer de grandes âmes, sans avoir aucune des qualités qui peuvent racheter ces vices. C'est à lui à qui l'on doit d'avoir poussé jusqu'à son dernier période l'audace de la fausseté qui s'enveloppe de mots imposteurs, qui rend la langue même complice delà mauvaise foi, qui au besoin invente jusqu'à un vocabulaire pour cacher sous des mots honnêtes des actes condamnables. Ainsi, par •xemple , envahir un Ëlat s'appela le sauver de sa ruine ; y tenir garnison , le ptv Digitized by Google

demi-siècle, sembla luire le jour de la lutte suprême.

Cette fois, en effet, l'ébranlement avait été plus que jamais subit, la commotion plus que jamais profonde; l'Europe entière en avait tressailli. Dans l'Italie déjà remuée dans son patriotisme par l'âme libérale de Pie IX, la Sicile s'était insurgée contre la domination de Naples; à Naples une constitution promulguée la veille de la proclamation de la république en France avait paru illusoire le lendemain. En Toscane, à Parme, à Plaisance, à Modène, à Venise, à Lucques, le sentiment de la nationalité italienne s'était révélé frémissant. La Lombardie s'était levée tout entière contre la maison d'Autriche. En Piémont, le roi s'était vu forcé de donner en gage une constitution populaire. Au delà des Alpes juliennes, même ébranlement, même commotion. Moins d'un mois après la révolution de France, le 14 mars 1848, la révolution s'était éveillée à Vienne même, et avait commencé par expulser le vieux système contre-révolutionnaire dans la personne du prince de Metternich (1). La Hongrie s'était levée au

(1) Voici ce que j'écrivais de M. de Metternich, en 1846, dans mon *Histoire des peuples et des révolutions de l'Europe depuis* 1789 (vol. VIII, p. 189), sans pressentir que les évènements allaient sitôt donner à ces paroles le caractère d'une prédiction.

« A cette époque (1823) le prince de Metternich, avait la haute main dans les affaires du cabinet de Vienne. Cet homme d'état dont le nom déjà maudit par les peuples, le sera un jour par la maison de Hapsbourg-Lorraine elle-même, *dont il aura avancé la chute de plus d'un siècle*, ne se recommande par aucune autre qualité personnelle qu'une incontestable habileté à faire ressortir tout le mal possible d'une situation donnée. Libertin, cupide, orgueilleux, impitoyable, il a tous les vices qui peuvent déparer de grandes âmes, sans avoir aucune des qualités qui peuvent racheter ces vices. C'est à lui à qui l'on doit d'avoir poussé jusqu'à son dernier période l'audace de la fausseté qui s'enveloppe de mots imposteurs, qui rend la langue même complice de la mauvaise foi, qui au besoin invente jusqu'à un vocabulaire pour cacher sous des mots honnêtes des actes condamnables. Ainsi, par exemple, envahir un État s'appela le *sauver de sa ruine*; y tenir garnison, *le pro-*

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

DE I.A FANIM.E BONAPARTE. *n nom de sa nationalité ; la Bohême s’était assurée de son côté une constitution spéciale à part; et par cette levée simultanée de boucliers de l’Italie, de la Hongrie et de la Bohème, l’empire d’Autriche, ce vieux foyer de la contre-révolution craquait de toutes parts. D’autre part, l’Allemagne entière était debout. Le 1 8 mars, le peuple de Berlin combat et triomphe dans les rues de la capitale. Même mouvement dans le Wurtemberg (5 mars) ; dans le duché de Bade (4 mars); à Munich (5 mars), où le roi de Bavière, après des combats de rue, est forcé de se démettre; Wger ; le couvrir d’échafauds, y rétablir l'ordre. Il décora du nom de gouvernement paternel un despotisme endurci qui , dans ses sanglantes fureurs, insultait aux lois divines et humaines ; par civilisation, il entendait le maintien des droits , c’est-àdire des abus existants. L’Autriche véritable foyer d’obscurantisme était appelée le dernier rempart du monde civilisé. La propagation des doctrines généreuses, l'irruption de nouveaux barbares. J’en passe. » Arrivé au pouvoir au milieu de la tourmente qui menaçait d’engloutir tous ces vieux trônes absolutistes fléaux des siècles passés, honte du siècle présent, il se crut investi de la mission de conjurer leur naufrage. Son système dans celle longue lutte contre les droits des peuple, ne révéla en lui ni esprit inventif, ni esprit judicieux. Il consista à considérer le stabilisme, en politique, comme le rempart de la civilisation et la Confédération germanique, telle qu'elle avait été reconstruite en 1813, comme le point central d’où devait rayonner, dans l'Europe continentale, la lumière partie de ce singulier foyer. Ainsi, en résumé, la civilisation européenne telle que l’entendait le diplomate autrichien, s’appuyait sur le stabilisme, et le stabilisme sur la nouvelle Confédération du Rhin qui, comme on l'a vu, ne reposait elle-même que sur un nom : étrange théologie politique qui rappelle la curieuso cosmogonie indoue, qui faisait reposer le monde sur un éléphant, l’éléphant sur une tortue sans dire sur quoi la tortue reposait. Là se borne le géoie d'invention et de jugement de M. de Metleruicb, dans son système si vanté par l’oligarchie européenne. Tout le reste il l’a de commun avec les natures perverses de tous les temps. » Tel était l'homme d’Étal à l'âme aussi laide que la figure, et dont l'admiuis tration devait être, pour la maison de Hapsbourg-Lorraine comme le précurseur de sa chute, et pour l’Allemagne commele passage d’un malfaisant génie qui sera célèbre dans l’avenir au

même titre que les Verrès, les Séjean, les Walpole, les Laubardemont et tous ces mauvais ministres, dont le nom est synoûjme de quelque grande perversité humaine. » Digitized by Google

nom de sa nationalité; la Bohême s'était assurée de son côté une constitution spéciale à part; et par cette levée simultanée de boucliers de l'Italie, de la Hongrie et de la Bohême, l'empire d'Autriche, ce vieux foyer de la contre-révolution craquait de toutes parts. D'autre part, l'Allemagne entière était debout. Le 18 mars, le peuple de Berlin combat et triomphe dans les rues de la capitale. Même mouvement dans le Wurtemberg (5 mars); dans le duché de Bade (4 mars); à Munich (5 mars), où le roi de Bavière, après des combats de rue, est forcé de se démettre;

téger ; le couvrir d'échafauds, *y rétablir l'ordre*. Il décora du nom de *gouvernement paternel* un despotisme endurci qui, dans ses sanglantes fureurs, insultait aux lois divines et humaines; par civilisation, il entendait le maintien des *droits*, c'est-à-dire des *abus existants*. L'Autriche véritable foyer d'obscurantisme était appelée le *dernier rempart du monde civilisé*. La propagation des doctrines généreuses, *l'irruption de nouveaux barbares*. J'en passe.

» Arrivé au pouvoir au milieu de la tourmente qui menaçait d'engloutir tous ces vieux trônes absolutistes fléaux des siècles passés, honte du siècle présent, il se crut investi de la mission de conjurer leur naufrage. Son système dans cette longue lutte contre les droits des peuple, ne révéla en lui ni esprit inventif, ni esprit judicieux. Il consista à considérer le stabilisme, en politique, comme le rempart de la civilisation et la Confédération germanique, telle qu'elle avait été reconstruite en 1815, comme le point central d'où devait rayonner, dans l'Europe continentale, la lumière partie de ce singulier foyer. Ainsi, en résumé, la civilisation européenne telle que l'entendait le diplomate autrichien, s'appuyait sur le stabilisme, et le stabilisme sur la nouvelle Confédération du Rhin qui, comme on l'a vu, ne reposait elle-même que sur un nom : étrange théologie politique qui rappelle la curieuse cosmogonie indoue, qui faisait reposer le monde sur un éléphant, l'éléphant sur une tortue sans dire sur quoi la tortue reposait. Là se borne le génie d'invention et de jugement de M. de Metternich, dans son système si vanté par l'oligarchie européenne. Tout le reste il l'a de commun avec les natures perverses de tous les temps.

» Tel était l'homme d'État à l'âme aussi laide que la figure, et dont l'administration devait être, pour la maison de Hapsbourg-Lorraine comme le *précurseur de sa chute*, et pour l'Allemagne comme le passage d'un malfaisant génie qui sera célèbre dans l'avenir au même titre que les Verrès, les Séjean, les Walpole, les Laubardemont et tous ces mauvais ministres, dont le nom est synonyme de quelque grande perversité humaine. »

M8 H 1 S T 0 1 R t à Hess-Darmstadt (du 6 au -H mars); à Hesse-Cassel ; à Nassau, à Leipsick, à Oldembourg, à Mecklembourg , à Hambourg, à Brème, et enfin dans le Luxembourg. Là comme partout les peuples en armes conquièrent des privilèges et des concessions, et moins d'un an après la révolution de février, dix souverains par droit divin ou a peu près, chassés de leurs Etats, étaient partis, volontairement ou non, pour l'exil. C'étaient : Louis-Philippe, roi des Français; Ferdinand , empereur d'Autriche; Louis , roi de Bavière ; Pie IX , pape ; Le duc de Lucques ; Le duc de Modène ; Le prince régnant de Segmaringen Le grand-duc de Toscane; Charles-Albert, roi de Piémont ; Et le grand-duc de Bade. Ces mouvements insurrectionnels qui, d'un bout de l'Europe à l'autre , répondaient au grand mouvement démocratique de France, constituaient entre la France républicaine et l'Europe monarchique révolutionnée une sorte de solidarité morale qui pouvait aboutir à une solidarité matérielle. Eluder l'une était peu digne; accepter l'autre était peu prudent. Les trois gouvernements qui s'étaient succédé depuis février, le Gouvernement provisoire, la Commission exécutive, la présidence provisoire du général Cavaignac Savaient fait ni l'un ni l'autre. Ils étaient restés dans un vaDigitized by Google

à Hess-Darmstadt (du 6 au 11 mars); à Hesse-Cassel; à Nassau, à Leipsick, à Oldembourg, à Mecklembourg, à Hambourg, à Brême, et enfin dans le Luxembourg. Là comme partout les peuples en armes conquièrent des priviléges et des concessions, et moins d'un an après la révolution de février, dix souverains par droit divin ou a peu près, chassés de leurs Etats, étaient partis, volontairement ou non, pour l'exil.

C'étaient :

Louis-Philippe, roi des Français ;
Ferdinand, empereur d'Autriche ;
Louis, roi de Bavière ;
Pie IX, pape ;
Le duc de Lucques ;
Le duc de Modène ;
Le prince régnant de Segmaringen ;
Le grand-duc de Toscane ;
Charles-Albert, roi de Piémont ;
Et le grand-duc de Bade.

Ces mouvements insurrectionnels qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, répondaient au grand mouvement démocratique de France, constituaient entre la France républicaine et l'Europe monarchique révolutionnée une sorte de solidarité morale qui pouvait aboutir à une solidarité matérielle. Eluder l'une était peu digne ; accepter l'autre était peu prudent.

Les trois gouvernements qui s'étaient succédé depuis février, le Gouvernement provisoire, la Commission exécutive, la présidence provisoire du général Cavaignac n'avaient fait ni l'un ni l'autre. Ils étaient restés dans un va-

 gue rationnel que motivait du reste la netteté peu définie encore des évènements, mais qui pouvait changer de caractère si, ce qui était probable, les évènements venaient à se dessiner d'une manière plus franche. Ce fut précisément ce qui arriva après l'élection du 40 décembre. En Allemagne , en Italie , les évènements se compliquèrent d'incidents chaque jour plus impérieux, et le nom de Bonaparte lui-même qui, en France, sortit avec une sorte d'unanimité de l'urne électorale comme un des plus grands faits révolutionnaire du passé, ajouta aux évènements une complication nouvelle. A l'intérieur, il rappela des trônes abattus, des monarchies humiliées, des jours de gloire et de triomphe ; à l'extérieur il pesa sur le présent de tout le poids de la lourde épée du grand empereur né du flot révolutionnaire qui, après un demi-siècle, bouillonnait encore. Delà, pour Louis-Napoléon, un double embarras qui naissait de son nom : au dehors celui de l'appel et des espérances des peuples; au dedans, celui des illusions irrationnelles de ces nombreux esprits chevaleresques qui rêvant pour la France démocratique les bouillantes excentricités de sa jeunesse, se croyaient reportés au temps des brillantes aventures et des croisades de sentiment. A 1 intérieur , les embarras n'étaient pas moindres. Louis-Napoléon, on l'a vu, avait été élu président comme une espérance. Mais depuis la révolution de février , au milieu de la société en décomposition, tout ce qui pouvait hâter sa recomposition avait été désiré au môme titre : l'Assemblée constituante, comme devant mettre un terme au provisoire né de février : la Constitution comme devant brider l'allure un peu suspecte de l'Assemblée consliDigitized by Google

gue rationnel que motivait du reste la netteté peu définie encore des évènements, mais qui pouvait changer de caractère si, ce qui était probable, les évènements venaient à se dessiner d'une manière plus franche.

Ce fut précisément ce qui arriva après l'élection du 10 décembre. En Allemagne, en Italie, les évènements se compliquèrent d'incidents chaque jour plus impérieux, et le nom de Bonaparte lui-même qui, en France, sortit avec une sorte d'unanimité de l'urne électorale comme un des plus grands faits révolutionnaire du passé, ajouta aux évènements une complication nouvelle. A l'intérieur, il rappela des trônes abattus, des monarchies humiliées, des jours de gloire et de triomphe ; à l'extérieur il pesa sur le présent de tout le poids de la lourde épée du grand empereur né du flot révolutionnaire qui, après un demi-siècle, bouillonnait encore.

Delà, pour Louis-Napoléon, un double embarras qui naissait de son nom : au dehors celui de l'appel et des espérances des peuples; au dedans, celui des illusions irrationnelles de ces nombreux esprits chevaleresques qui rêvant pour la France démocratique les bouillantes excentricités de sa jeunesse, se croyaient reportés au temps des brillantes aventures et des croisades de sentiment.

A l'intérieur, les embarras n'étaient pas moindres. Louis-Napoléon, on l'a vu, avait été élu président comme une espérance. Mais depuis la révolution de février, au milieu de la société en décomposition, tout ce qui pouvait hâter sa recomposition avait été désiré au même titre : l'Assemblée constituante, comme devant mettre un terme au provisoire né de février : la Constitution comme devant brider l'allure un peu suspecte de l'Assemblée consti-

*30 HISTOIRE tuante; et enfin l'élection du président de la républi (jue, comme l'inauguration de quelque chose de régulier et de définitif. Dans ces vœux sincères, dans ces illusions patriotiques, nul n'avait compté sur le mal de la société si profond, si enraciné, d'une guérison immédiate si impossible ; nul n'avait osé s'avouer que la situation était si difficile, si obstruée parle jeu irrégulier des passions de toutes sortes que tout ce qui était espérance la veille, devait, pendant quelque temps, tomber forcément à l'état de mécompte le lendemain. l'uis une sorte de fatalité avait alors généralement perverti les cœurs et les intelligences : le juste n'était plus le juste ; le vrai n'était plus le vrai qu'au point de vue de l'intérêt ou delà passion. Cctle sorte de vertige, prélude habituel de cette décadence morale qui jette les peuples hors des voies régulières de la civilisation , avait puissamment réagi sur les élections des représentants. Aussi, en dehors de toute nuance politique, l'Assemblée constituante s'était trouvée composée de quelques éléments purs d'intentions et de principes, et de beaucoup d'éléments impurs de principes et d'intentions. Ce fait parut évident, dès que le nom de Bonaparte porté à la présidence fut considéré par ceux dont cet évènement entravait les vues, ou comme un obstacle qu'il fallait briser à tout prix, ou comme une espérance que les coteries et les partis devaient s'acharner à rendre irréalisable. Tout dès lors fut dirigé vers ce double but. On gêna non-seulement le jeu régulier du pouvoir exécutif, mais encore on entrava sa faculté d'initiative, et, comme aux plus mauvais jours des monarchies constitutionnelles, on vit, dans une assemblée républicaine . des coteries ou des Digitized by Google

 partis impudemment drapés d'une défroque patriotique, et ne formant en somme qu'un assemblage d'ambitieux vulgaires qui chacun compta sa personne pour tout et le. patrie pour rien. Pour surcroît d'embarras, la Constitution elle-même, qui pouvait venir en aide au nouveau président, fut un obstacle de plus. En effet, essentiellement combinée en défiance du pouvoir exécutif, elle eut pu être, entre des mains pures , un phare de salut pour tous, elle devint un poignard à deux lames, dont l'une fut dirigée contre le président de la république dont on paralysait sciemment jusqu'aux intentions, et l'autre contre la république ellemême , dont on s'exposait imprudemment à discréditer le jeu. Ce fut au milieu de ces graves embarras du dehors et du dedans, les uns nés de la force des choses, les autres de la violence des passions, que Louis-Napoléon choisit son ministère. A celte époque (20 décembre -1848), et depuis quelque temps déjà, la conciliation de toutes les opinions généreuses était à la fois un besoin et un devoir. Mais l'Assemblée nationale, à la remorque d'une partie de la presse, s'était, dans un but de prééminence assez mesquine ou d'exclusion déplorable, tacitement classée en républicains de la veille et républicains du lendemain. L'idée n'était ni neuve, ni heureuse; elle était empruntée aux anciens émigrés de Coblentz qui, cinquante ans auparavant, s'étaient donné le même ridicule en se classant comme émigrés de la première, de la deuxième ou de la troisième sortie. L'opinion publique qui, en 4793, s'était fort égayée sur ce singulier blason monarchique, s'égaya aussi, en Digitized by Google

partis impudemment drapés d'une défroque patriotique, et ne formant en somme qu'un assemblage d'ambitieux vulgaires qui chacun compta sa personne pour tout et la patrie pour rien.

Pour surcroît d'embarras, la Constitution elle-même, qui pouvait venir en aide au nouveau président, fut un obstacle de plus. En effet, essentiellement combinée en défiance du pouvoir exécutif, elle eut pu être, entre des mains pures, un phare de salut pour tous, elle devint un poignard à deux lames, dont l'une fut dirigée contre le président de la république dont on paralysait sciemment jusqu'aux intentions, et l'autre contre la république elle-même, dont on s'exposait imprudemment à discréditer le jeu.

Ce fut au milieu de ces graves embarras du dehors et du dedans, les uns nés de la force des choses, les autres de la violence des passions, que Louis-Napoléon choisit son ministère.

A cette époque (20 décembre 1848), et depuis quelque temps déjà, la conciliation de toutes les opinions généreuses était à la fois un besoin et un devoir. Mais l'Assemblée nationale, à la remorque d'une partie de la presse, s'était, dans un but de prééminence assez mesquine ou d'exclusion déplorable, tacitement classée en *républicains de la veille* et *républicains du lendemain*. L'idée n'était ni neuve, ni heureuse; elle était empruntée aux anciens émigrés de Coblentz qui, cinquante ans auparavant, s'étaient donné le même ridicule en se classant comme émigrés de la première, de la deuxième ou de la troisième sortie. L'opinion publique qui, en 1793, s'était fort égayée sur ce singulier blason monarchique, s'égaya aussi, en

 sur le non moins singulier blason républicain. Aussi Louis-Napoléon, soit comme un hommage à la majorité de la France qu'il dut croire républicaine du lendemain , soit par conviction qu'avec du patriotisme, des talents et de la probité on n'est jamais trop tard venu pour servir une bonne cause, choisit ses ministres parmi les républicains du lendemain. Il fit plus, il se proposa de les maintenir malgré les clameurs des ambitions impatientes ou déçues, des jalousies, des rancunes; obstination louable qui, soit dit en passant, semblait vouloir rompre avec le triste passé de nos assemblées délibérantes où la fréquence des changements de ministère, leurrant chacun de l'espoir de gagner un lot, faisait de la représentation un piédestal pour toute ambition vulgaire, une arme pour toute ambition déçue, et des débats , une arène où chaque individu se débattait pour son intérêt privé au grand détriment de l'intérêt public. C'était là un premier pas vers la réforme d'un abus immoral dont ne pouvaient et ne devaient s'accommoder les mœurs austères d'une réjiubliquo. Quoiqu'il en soit, les ministres nommés appartenaient à cette opinion de la France républicaine modérée qui avait porté Louis-Napoléon "à la présidence ; c'étaient MM. Odilon Barrot à la justice et président du conseil ■n l'absence du président de la République; Léon de Malleville, à l'intérieur; Drouvn de L'Huys aux affaires étrangères; général Rulhière à la guerre; de Tracy à la marine; Passy aux finances; Léon Faucher aux travaux publics; de Falloux à l'instruction publique; Bixio à l'agriculture et an commerce. Le général Changarnier fut investi du commandement Digitized by Google

1848, sur le non moins singulier blason républicain. Aussi Louis-Napoléon, soit comme un hommage à la majorité de la France qu'il dut croire républicaine du lendemain, soit par conviction qu'avec du patriotisme, des talents et de la probité on n'est jamais trop tard venu pour servir une bonne cause, choisit ses ministres parmi les républicains du lendemain. Il fit plus, il se proposa de les maintenir malgré les clameurs des ambitions impatientes ou déçues, des jalousies, des rancunes; obstination louable qui, soit dit en passant, semblait vouloir rompre avec le triste passé de nos assemblées délibérantes où la fréquence des changements de ministère, leurrant chacun de l'espoir de gagner un lot, faisait de la représentation un piédestal pour toute ambition vulgaire, une arme pour toute ambition déçue, et des débats, une arène où chaque individu se débattait pour son intérêt privé au grand détriment de l'intérêt public.

C'était là un premier pas vers la réforme d'un abus immoral dont ne pouvaient et ne devaient s'accommoder les mœurs austères d'une république.

Quoi qu'il en soit, les ministres nommés appartenaient à cette opinion de la France républicaine modérée qui avait porté Louis-Napoléon à la présidence; c'étaient MM. Odilon Barrot à la justice et président du conseil en l'absence du président de la République; Léon de Malleville, à l'intérieur; Drouyn de L'Huys aux affaires étrangères; général Rulhière à la guerre; de Tracy à la marine; Passy aux finances; Léon Faucher aux travaux publics; de Falloux à l'instruction publique; Bixio à l'agriculture et au commerce.

Le général Changarnier fut investi du commandement

DE LA FAMILLE BONAPARTE. ÏS3 des (roupes de la première division militaire et de la garde nationale de la Seine. Une question de prérogative assez maladroitement engagée contre le président de la république par MM. Léon de Malleville et Bixio, amena presque immédiatemaut une modification ministérielle. Le premier fut remplacé par M. Léon Faucher, qui passa des travaux publics à l'intérieur; M. Lacrosse, vice-président de l'Assemblée nationale, eut le portefeuille des travaux publics, et M. Buffet celui de l'agriculture et du commerce. Le 26 décembre 1848 le ministère, ainsi modifié, fit connaître à l'Assemblée nationale son programme politique, basé sur la même pensée et les mêmes engagements que le discours du président de la république, lors de sa proclamation par l'Assemblée. Voici ce manifeste qui pendant six mois devait rester une lettre morte, tant le pouvoir exécutif allait se voir forcé d'ajourner ses idées d'amélioration et de progrès pour s'user en préparatifs de lutte et de défense. « Citoyens représentants , » Vous n'attendez pas de nous un exposé de la situation , que rendrait nécessairement incomplet la date récente encore de notre entrée aux affaires. Ce que nous vous devons, ce sont des explications sur les principes qui ont présidé à la formation du cabinet, et sur la ligne de conduite qu'il se propose de suivre. » Nos origines politiques sont diverses , vous le savez. Aujourd'hui les ministères ne doivent plus naître de la lutte seule des opinions, ni du triomphe exclusif d'un parti. L'élection du 10 décembre vient de manifester dans la société un accord, un esprit d'union, auquel le pouvoir doit répondre. Lorsque tous les hommes qui aiment leur pavs se rallient dans un tel sentiment , il n'y aurait de la part

Digitized by Google

des troupes de la première division militaire et de la garde nationale de la Seine.

Une question de prérogative assez maladroitement engagée contre le président de la république par MM. Léon de Malleville et Bixio, amena presque immédiatement une modification ministérielle. Le premier fut remplacé par M. Léon Faucher, qui passa des travaux publics à l'intérieur; M. Lacrosse, vice-président de l'Assemblée nationale, eut le portefeuille des travaux publics, et M. Buffet celui de l'agriculture et du commerce. Le 26 décembre 1848 le ministère, ainsi modifié, fit connaître à l'Assemblée nationale son programme politique, basé sur la même pensée et les mêmes engagements que le discours du président de la république, lors de sa proclamation par l'Assemblée.

Voici ce manifeste qui pendant six mois devait rester une lettre morte, tant le pouvoir exécutif allait se voir forcé d'ajourner ses idées d'amélioration et de progrès pour s'user en préparatifs de lutte et de défense.

« Citoyens représentants,

» Vous n'attendez pas de nous un exposé de la situation, que rendrait nécessairement incomplet la date récente encore de notre entrée aux affaires. Ce que nous vous devons, ce sont des explications sur les principes qui ont présidé à la formation du cabinet, et sur la ligne de conduite qu'il se propose de suivre.

» Nos origines politiques sont diverses, vous le savez. Aujourd'hui les ministères ne doivent plus naître de la lutte seule des opinions, ni du triomphe exclusif d'un parti. L'élection du 10 décembre vient de manifester dans la société un accord, un esprit d'union, auquel le pouvoir doit répondre. Lorsque tous les hommes qui aiment leur pays se rallient dans un tel sentiment, il n'y aurait de la part

HISTOIRE *U du gouvernement ni patriotisme ni sagesse à résister à celte grande et salutaire impulsion. « La situation que nous indiquons ici commande notre politique. Ce que le pays veut, citoyens représentants, c'est l'ordre, l'ordre sur la place publique , dans les ateliers , dans l'administration, dans les esprits. Le gouvernement républicain ne sera définitivement affermi que le jour où nous aurons fermé la période des agitations révolutionnaires. » En constituant énergiquement la force publique , le gouvernement a voulu mettre l'ordre matériel hors de question. Nous avons cru que l'énergie, en pareil cas , était de la prévoyance. Nous avons entendu décourager jusqu'à la pensée du désordre. Nous nous sommes proposé d'épargner au pays ces terribles nécessités de la répression , devant lesquelles le pouvoir ne doit pas reculer quand le moment est venu, mais qui sont toujours, pour l'humanité et pour la patrie, un douloureux sacrifice. » Apres les agitations que nous venons de traverser, et qui ont profondément ébranlé la société ; la sécurité est le premier besoin de tous. Il faut enfin que le calme renaisse dans les esprits, que la société prenne confiance dans l'avenir, que chacun puisse songer au lendemain. Cette confiance fécondera le travail, et, avec le travail se rouvriront bientôt les sources réelles de la richesse. D'heureux symptômes nous annoncent que nos prévisions à cet égard sont déjà plus qu'une espérance, et commencent à se réaliser. » L'agriculture , l'industrie et le commerce ont beaucoup souffert ; la fortune de l'Etat n'a pas reçu de moins graves atteintes. Dans celte crise universelle, la puissance collective , qui restait seule flebout, a dû venir au secours des malheurs individuels, et suppléer aux lacunes du travail. La force des choses a peut-être fait sortii l'Etat, dans celte circonstance , de son rôle naturel, et, en tout cas, celle intervention a déjà légué au trésor les charges les plus lourdes. Les finances publiques sont aujourd'hui fortement engagées. " L'Assemblée nationale a compris qu'il était temps de rentrer dans les voies d'une prévoyance éclairée et d'une économie sévère. Le cabinet se dévoue à celte grande et difficile tâche, sans craintes exagérées comme saus illusions. Assurément nous n'entendons pas que Digitized by Google

 la main de l'État se relire de tous les points auxquels s’était étendue son assistance ; mais nous croyons qu'il ne doit entreprendre que dans la mesure de ses forces, qu'il ne doit pas tout faire, ni , b plus forte raison, tout faire à la fois. Nous appelons à notre aide l’esprit d’association et les forces individuelles. Nous pensons que l'impulsion de l'Etat doit, partout où cela est possible, se substituer à l'exécution par l’État. Notre société a contracté la déplorable habitude de se reposer sur le gouvernement des soins auxquels pourvoit, parmi les autres nations , l'activité individuelle. De là cette recherche des places et des subventions, qui avait corrompu et qui a fini par ruiner la monarchie, et dont il faut préserver le gouvernement de la République, en simplifiant les rouages de l'administration , et en substituant la règle à l’arbitraire dans la dispensation des emplois. » Nous n’oublierons pas, citoyens représentants, que pour donner des préceptes avec autorité , le pouvoir doit, avant tout, donner des exemples. » Quant aux rapports de la France avec les gouvernements élrau gers , nous n’avons pas besoin de dire à l’Assemblée quelles en som les complications actuelles. Nous trouvons des négociations ouvertes sur tous les points Celte situation nous impose une réserve que l'Assemblée comprendra; car nous sommes très décidés à ne promettre que ce que nous croirons pouvoir tenir. Nous recherchons, partout où elles sont possibles , les solutions pacifiques, parce qu’elles sont dans l'intérêt de la France comme dans celui de l'Europe ; avons-nous besoin de dire que l'honneur national tiendra la première place dans les préoccupations du gouvernement. o Citoyens représentants, nous nous proposons surtout de relever eu France et consolider l'autorité. Mais qu’on le sache bien , nous u'enlcndons pas faire des nécessités de l'ordre une fin de non-recevoir ni une barrière contre les tendances de la société moderne. L’ordre r'est pas la fin pour nous; il n’est que le moyen. Nous y voyons la condition essentielle de toute liberté et de tout progrès. Le rétablissement complet de la sécurité peut seul permettre à ta République de donner l'essor aux grandes conceptions , aux pensées généreuses , au développement de l'aisance générale et des nueurs politiques. Nous ne 'unions faire défaut à aucun de ces intérêts Digitized by Google

la main de l'État se retire de tous les points auxquels s'était étendue son assistance ; mais nous croyons qu'il ne doit entreprendre que dans la mesure de ses forces, qu'il ne doit pas tout faire, ni, à plus forte raison, tout faire à la fois. Nous appelons à notre aide l'esprit d'association et les forces individuelles. Nous pensons que l'impulsion de l'État doit, partout où cela est possible, se substituer à l'exécution par l'État. Notre société a contracté la déplorable habitude de se reposer sur le gouvernement des soins auxquels pourvoit, parmi les autres nations, l'activité individuelle. De là cette recherche des places et des subventions, qui avait corrompu et qui a fini par ruiner la monarchie, et dont il faut préserver le gouvernement de la République, en simplifiant les rouages de l'administration, et en substituant la règle à l'arbitraire dans la dispensation des emplois.

» Nous n'oublierons pas, citoyens représentants, que pour donner des préceptes avec autorité, le pouvoir doit, avant tout, donner des exemples.

» Quant aux rapports de la France avec les gouvernements étrangers, nous n'avons pas besoin de dire à l'Assemblée quelles en sont les complications actuelles. Nous trouvons des négociations ouvertes sur tous les points Cette situation nous impose une réserve que l'Assemblée comprendra ; car nous sommes très décidés à ne promettre que ce que nous croirons pouvoir tenir. Nous recherchons, partout où elles sont possibles, les solutions pacifiques, parce qu'elles sont dans l'intérêt de la France comme dans celui de l'Europe ; avons-nous besoin de dire que l'honneur national tiendra la première place dans les préoccupations du gouvernement.

» Citoyens représentants, nous nous proposons surtout de relever en France et consolider l'autorité. Mais qu'on le sache bien, nous n'entendons pas faire des nécessités de l'ordre une fin de non-recevoir ni une barrière contre les tendances de la société moderne. L'ordre n'est pas la fin pour nous; il n'est que le moyen. Nous y voyons la condition essentielle de toute liberté et de tout progrès. Le rétablissement complet de la sécurité peut seul permettre à la République de donner l'essor aux grandes conceptions, aux pensées généreuses, au développement de l'aisance générale et des mœurs politiques. Nous ne voulons faire défaut à aucun de ces intérêts

256 HISTOIRE L élection du 10 décembre a mis dans les mains du gouvernement une force immense. Notre tâche, citoyens représentants, est d'empécher que celte force n’avorte ni ne s’égare. Nous comptons sur votre concours patriotique pour la remplir. » Le jour même où ce manisfeste fut rendu public, corn mença contre le pouvoir exécutif une lutte qui ne devait se terminer que six mois après par la chute du gouvernement inauguré par le vote du 10 décembre ou par la défaite du parti qui s’intitulant exclusivement démocratique, allait porter à la démocratie un de ces coups terribles dont le moindre inconvénient est de jeter le découragement dans les esprits convaincus et le doute dans les esprits hésitants. Dans ce triste résultat, il devait y avoir à la fois de la faute des hommes et de celle des choses. En effet si , d’une part, par la presse, par les clubs, par une propagande active, des passions de toutes sortes, bonnes ou mauvaises, tenaient dans une agitation continuelle les bas-fonds de la société ; de l’autre, la situation de l’Assemblée constituante avec ses pouvoirs sans limite en face du président désormais irrévocable avec ses droits déterminés, devait être une source de conflits prémédités ou involontaires. Cette assemblée, obligée de sacrifier sur certains points une souveraineté qu’elle conservait intacte sur d’autres, de se faire législative sans aucune des conditions imposées par la Constitution aux législatives futures, était dans une situation anormale et exceptionnelle, qui, chaque jour, devenait de plus en plus tendue. Dans ces circonstances si difficiles, il fallait, dans le parti démocratique, des nobles abnégations, des dévoîtments profonds, il n’y eut, en général, que des rancunes mesDigitized by Googl

L'élection du 10 décembre a mis dans les mains du gouvernement une force immense. Notre tâche, citoyens représentants, est d'empêcher que cette force n'avorte ni ne s'égare. Nous comptons sur votre concours patriotique pour la remplir. »

Le jour même où ce manisfeste fut rendu public, com mença contre le pouvoir exécutif une lutte qui ne devait se terminer que six mois après par la chute du gouvernement inauguré par le vote du 10 décembre ou par la défaite du parti qui s'intitulant exclusivement démocratique, allait porter à la démocratie un de ces coups terribles dont le moindre inconvénient est de jeter le découragement dans les esprits convaincus et le doute dans les esprits hésitants.

Dans ce triste résultat, il devait y avoir à la fois de la faute des hommes et de celle des choses.

En effet si, d'une part, par la presse, par les clubs, par une propagande active, des passions de toutes sortes, bonnes ou mauvaises, tenaient dans une agitation continuelle les bas-fonds de la société ; de l'autre, la situation de l'Assemblée constituante avec ses pouvoirs sans limite en face du président désormais irrévocable avec ses droits déterminés, devait être une source de conflits prémédités ou involontaires. Cette assemblée, obligée de sacrifier sur certains points une souveraineté qu'elle conservait intacte sur d'autres, de se faire législative sans aucune des conditions imposées par la Constitution aux législatives futures, était dans une situation anormale et exceptionnelle, qui, chaque jour, devenait de plus en plus tendue. Dans ces circonstances si difficiles, il fallait, dans le parti démocratique, des nobles abnégations, des dévoûments profonds, il n'y eut, en général, que des rancunes mes-

PE LA FAMILLE RON APARTE. t!S7 quines et d'extravagantes fureurs, un vrai vertige de ereu* et d'esprit. Ce qu'il y avait de plus déplorable encore, c'est que les luttes de la tribune se traduisaient au dehors en faits d'une immoralité révoltante. Des hommes, des journaux qui n'avaient de républicains démocrates que le nom, exploitant dans un intérêt d'homme ou de parti tout ce qu'il y a de plus respectable au monde , la misère ou la faim des classes laborieuses , ne savaient servir la sainte cause qu'ils souillaient qu'en jetant, dans des esprits aigris , des ferments de haine et des appétits grossiers. Pour surcroît de mal l'exaltation factice, le patriotisme mensonger de ces hommes ou de ces journaux entraînaient à leur suite les quelques démocrates sincères et convaincus qui, portés par les élections au sommet de l'échelle sociale, eussent pu, avec plus de jugement, sauver la démQcratie de la crise vers laquelle tout semblait la pousser. Pour cela, dans ce moment suprême où , après de si longues et de si rudes épreuves , la démocratie moderne était enfin devenue gouvernement, il fallait, avant tout, secouer sur le seuil du temple la poussière du passé ; il fallait se pénétrer de cette grande et utile vérité, quela masse a des besoins et n'a pas de système; il fallait attacher les classes diverses au progrès, non par les appétits des sens, mais parles appétits du cœur; enfin, en prônant un ordre social meilleur que celui qu'on battait en brèche , il fallait prêcher d'exemple et prouver par ses actes qu'on valait mieux que ceux qu'on aspirait à remplacer. Ainsi avaient fait, il y a dix-huit siècles, les chrétiens, démocrates opprimés, en face du monde payen oppresseur. Aux monstrueuses calomnies répandues contre eux, AS Digitized by Google

quines et d'extravagantes fureurs, un vrai vertige de cœur et d'esprit.

Ce qu'il y avait de plus déplorable encore, c'est que les luttes de la tribune se traduisaient au dehors en faits d'une immoralité révoltante. Des hommes, des journaux qui n'avaient de républicains démocrates que le nom, exploitant dans un intérêt d'homme ou de parti tout ce qu'il y a de plus respectable au monde, la misère ou la faim des classes laborieuses, ne savaient servir la sainte cause qu'ils souillaient qu'en jetant, dans des esprits aigris, des ferments de haine et des appétits grossiers. Pour surcroît de mal l'exaltation factice, le patriotisme mensonger de ces hommes ou de ces journaux entraînaient à leur suite les quelques démocrates sincères et convaincus qui, portés par les élections au sommet de l'échelle sociale, eussent pu, avec plus de jugement, sauver la démocratie de la crise vers laquelle tout semblait la pousser.

Pour cela, dans ce moment suprême où, après de si longues et de si rudes épreuves, la démocratie moderne était enfin devenue gouvernement, il fallait, avant tout, secouer sur le seuil du temple la poussière du passé ; il fallait se pénétrer de cette grande et utile vérité, que la masse a des besoins et n'a pas de système ; il fallait attacher les classes diverses au progrès, non par les appétits des sens, mais par les appétits du cœur ; enfin, en prônant un ordre social meilleur que celui qu'on battait en brèche, il fallait prêcher d'exemple et prouver par ses actes qu'on valait mieux que ceux qu'on aspirait à remplacer.

Ainsi avaient fait, il y a dix-huit siècles, les chrétiens, démocrates opprimés, en face du monde payen oppresseur. Aux monstrueuses calomnies répandues contre eux,

>58 HISTOIRE ils avaient répondu en remuant profondément toutes les idées de dignité humaine. Dans un monde d'égoïsme ils avaient pntiqué d'admirables maximes, qui avaient reconstitué le sacrifice et le dévouaient sous toutes les formes; dans un inonde de vices ils avaient affiché une émulation de vertus qui avait placé tout son orgueil dans les désirs enchaînés et les passions abattues; dans un monde de malheur et d'oppression ils avaient eu au service de tout être souffrant et opprimé, non pas des accents de fureur et de haine, mais des paroles dé consolation et d'espérance. Avec un tel système l'homme s'était agrandi ; if s'était estimé davantage, il avait apprécié mieux ses semblables, et l'égoïsme n'avait plus été sa première loi. Aussi à ce foyer vivifiant le monde opprimé n'avait pas tardé a se spiritualiser : en dehors de lui le monde oppresseur s'était matérialisé de plus en plus. Dès ce moment avec l'un il y avait eu tout un avenir d'ordre et d'activifé; avec l'autre tout un avenir de désordre et d'atonie, et les degrés de la chute de ce dernier avaient dû alors forcément devenir et étaient devenus, en effet, les degrés ascendants de l'élévation du premier. Les chefs des démocrates de 4848 avaient là un bel exemple à imiter, ils préférèrent emprunter aux Gracches de tous les temps leur tactique et leurs calculs. 11 est vrai de dire que, d'une part, il fallait de l'abnégation et des vertus , et que, de l'autre, il ne fallait que des passions et des vices. Reprenons notre récit. Le jour môme, avons-uous dit, où le nouveau ministère avait fait connaître son manifeste, la lutte avait com mencé contre le pouvoir exécutif. En effet, dans la séance Digitized by Google

ils avaient répondu en remuant profondément toutes les idées de dignité humaine. Dans un monde d'égoïsme ils avaient pratiqué d'admirables maximes, qui avaient reconstitué le sacrifice et le dévoûment sous toutes les formes; dans un monde de vices ils avaient affiché une émulation de vertus qui avait placé tout son orgueil dans les désirs enchaînés et les passions abattues; dans un monde de malheur et d'oppression ils avaient eu au service de tout être souffrant et opprimé, non pas des accents de fureur et de haine, mais des paroles de consolation et d'espérance. Avec un tel système l'homme s'était agrandi; il s'était estimé davantage, il avait apprécié mieux ses semblables, et l'égoïsme n'avait plus été sa première loi. Aussi à ce foyer vivifiant le monde opprimé n'avait pas tardé à se spiritualiser : en dehors de lui le monde oppresseur s'était matérialisé de plus en plus. Dès ce moment avec l'un il y avait eu tout un avenir d'ordre et d'activité; avec l'autre tout un avenir de désordre et d'atonie, et les degrés de la chute de ce dernier avaient dû alors forcément devenir et étaient devenus, en effet, les degrés ascendants de l'élévation du premier.

Les chefs des démocrates de 1848 avaient là un bel exemple à imiter, ils préférèrent emprunter aux Gracches de tous les temps leur tactique et leurs calculs. Il est vrai de dire que, d'une part, il fallait de l'abnégation et des vertus, et que, de l'autre, il ne fallait que des passions et des vices.

Reprenons notre récit.

Le jour même, avons-nous dit, où le nouveau ministère avait fait connaître son manifeste, la lutte avait commencé contre le pouvoir exécutif. En effet, dans la séance

239 DE LA FAMILLE BONAPARTE, dri 26 décembre, le chef des Montagnards, Ledru-Rollin, attaqua l'arrêté présidentiel du 20 qui , au mépris de l'article 67 de la loi du 22 mars t83f, concentrait entre les mainAlu général Changarnier le commandement des troupes de la première division militaire et des gardes nationales de la Seine. Tout, dès ce jour, devint, dans la {aèlique de l'opposition, sujet d'attaque, de discussion, d'inlerpellation. Sous la monarchie?bsolue,parune erreur familière aux courtisans, on avait appelé l'Etat , non pas ceux qui le composaient, mais le prince et sa cour; sous la République on appela, par la même erreur, le peuple, non pas l'universalité des citoyens, mais les adhérents d'un parti, les séides d'un club, les sicaires d'une coterie. Au nom du peuple, sous prétexte d'économie, on s'étudia à désorganiser tous les services et à rendre plus aggravante la crise financière que legouverncmentde LouisPhilippe avait léguée à la République (31 décembre). Au nom du peuple on accueillit par des cris de démence la proposition du représentant Rateau sur la dissolution d'une assemblée qui,- depuis l'élection du 10 décembre, n'était plus la représentation vraie des intérêts du pays (3-11 janvier 18*19). Au nom du peuple on essaya d'entraver, par de mesquines et peu dignes tracasseries, l'entrée en fonctions du vice-président de la République (19 janvier). Au nom du peuple on se disposa à procéder à la formation du conseil d'État , dans le même esprit qui avait présidé au vote de la Constitution, c'est-à-dire en défiance du pouvoir exécutif (20 janvier). Au nom du peuple on essaya d'entraver par mille moyens dilatoires, le renvoi des prévenus du 15 mai devant la haute cour nationale de Bourges (22 janvier). Au nom Digitized by Google

du 26 décembre, le chef des Montagnards, Ledru-Rollin, attaqua l'arrêté présidentiel du 20 qui, au mépris de l'article 67 de la loi du 22 mars 1831, concentrait entre les mains du général Changarnier le commandement des troupes de la première division militaire et des gardes nationales de la Seine. Tout, dès ce jour, devint, dans la tactique de l'opposition, sujet d'attaque, de discussion, d'interpellation. Sous la monarchie absolue, par une erreur familière aux courtisans, on avait appelé *l'Etat*, non pas ceux qui le composaient, mais le prince et sa cour; sous la République on appela, par la même erreur, *le peuple*, non pas l'universalité des citoyens, mais les adhérents d'un parti, les séides d'un club, les sicaires d'une coterie. Au nom du peuple, sous prétexte d'économie, on s'étudia à désorganiser tous les services et à rendre plus aggravante la crise financière que le gouvernement de Louis-Philippe avait léguée à la République (31 décembre). Au nom du peuple on accueillit par des cris de démence la proposition du représentant Rateau sur la dissolution d'une assemblée qui, depuis l'élection du 10 décembre, n'était plus la représentation vraie des intérêts du pays (3-11 janvier 1849). Au nom du peuple on essaya d'entraver, par de mesquines et peu dignes tracasseries, l'entrée en fonctions du vice-président de la République (19 janvier). Au nom du peuple on se disposa à procéder à la formation du conseil d'État, dans le même esprit qui avait présidé au vote de la Constitution, c'est-à-dire en défiance du pouvoir exécutif (20 janvier). Au nom du peuple on essaya d'entraver par mille moyens dilatoires, le renvoi des prévenus du 15 mai devant la haute cour nationale de Bourges (22 janvier). Au nom

>00 U I STO I It E du peuple on protesta contre la présentation d'un projet de loi destiné à régulariser les clubs d'où , par suite de la base vicieuse qui présidait à leur formation, il ne pouvait sortir que de mauvaises tendances et de mauvaises passions (27 janvier). Au nom du peuple on gaspilla le temps de l'Assemblée en interpellations oiseuses, sans consistance, sans portée et à peine dignes de figurer parmi les nouvelles aventurées des journaux qui se respectaient le moins (4-9 janvier). Au nom du peuple, enfin, on se disposa à déposer à tout propos des projets de mise en accusation contre le président de la République et les ministres, triste comédie, toujours précédée d'une mise en scène combinée par les plus aventureux et les plus compromettants des enfants perdus du parti (27-28 janvier). Et ce pauvre peuple, au nom de qui on parlait, qu'on calomniait en lui prêtant des intentions si funestes à son bienêtre, à qui chacune de ces saturnales parlementaires coûtait des mois de souffrance, maudissait les intrigants tarés qui , apres avoir exploité sa crédulité , exploitaient si audacieusement sa patience ! Tout cela avait servi de prologue à un drame annoncé, dans lequel chaque parti vaincu au 10 décembre avait accepté un rôle, dans l'espoir que la représentation er serait donnée à son bénéfice. On a vu ailleurs (page 228 et suiv.) ce qu'étaient 1er partis politiques en France en 1848. En 1849, ils avaient à peu près le même caractère ; seulement à mesure que l'opinion publique s'éclairait sur leur compte, elle voyait plus distincts dans les partis ardents deux éléments dont l'un déparait essentiellement l'autre. C'étaient, d'une part, des hommes généreux mus par des convictions sincères ; Digitized by Google

du peuple on protesta contre la présentation d'un projet de loi destiné à régulariser les clubs d'où, par suite de la base vicieuse qui présidait à leur formation, il ne pouvait sortir que de mauvaises tendances et de mauvaises passions (27 janvier). Au nom du peuple on gaspilla le temps de l'Assemblée en interpellations oiseuses, sans consistance, sans portée et à peine dignes de figurer parmi les nouvelles aventurées des journaux qui se respectaient le moins (4-9 janvier). Au nom du peuple, enfin, on se disposa à déposer à tout propos des projets de mise en accusation contre le président de la République et les ministres, triste comédie, toujours précédée d'une mise en scène combinée par les plus aventureux et les plus compromettants des enfants perdus du parti (27-28 janvier). Et ce pauvre peuple, au nom de qui on parlait, qu'on calomniait en lui prêtant des intentions si funestes à son bien-être, à qui chacune de ces saturnales parlementaires coûtait des mois de souffrance, maudissait les intrigants tarés qui, après avoir exploité sa crédulité, exploitaient si audacieusement sa patience !

Tout cela avait servi de prologue à un drame annoncé, dans lequel chaque parti vaincu au 10 décembre avait accepté un rôle, dans l'espoir que la représentation en serait donnée à son bénéfice.

On a vu ailleurs (page 228 et suiv.) ce qu'étaient les partis politiques en France en 1848. En 1849, ils avaient à peu près le même caractère ; seulement à mesure que l'opinion publique s'éclairait sur leur compte, elle voyait plus distincts dans les partis ardents deux éléments dont l'un déparait essentiellement l'autre. C'étaient, d'une part, des hommes généreux mus par des convictions sincères ;

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Ki de l'autre, des hommes d’une conviction plus que douteuse, d’un patriotisme plus que suspect. Par cela seul que la franchise a moins d’audace que l’astuce , les premiers étaient à la remorque des seconds qui , chaque jour plus impitoyables pour les souffrances du peuple dont ils se posaient comme les seuls vrais défenseurs, cherchaient, par un surcroît d’agitation et par contre de misère, à le jeter une fois encore dans la rue pour s’en faire, selon l’usage, un instrument et un marchepied. Dans ce but, ils avaient eu recours, pendant le mois de janvier, à toutes les tactiques du genre, banquets, réunions, protestations, colères factices, déclamations outrées et enfin mise eD accusation du cabinet. Tout cela s’était passé cette fois comme à l’ordinaire, avec cette différence, cependant, que les révolutionnaires de la grande tradition jacobine , ayant plus de chances de se saisir du pouvoir que les autres nuances plus prononcées ou moins ardentes de l’opposition, avaient été le point de mire des jalousies de tous les autres intérêts en jeu ; de là, dans les préliminaires du plan projeté par la ligue nouvelle, anarchie dans les vues et les moyens, défaut d’accord et d’ensemble. Ainsi, par exemple, pendant tout ce mois de janvier, au lieu de faire de l’agitation collective, on avait fait de l’agitation séparée ; au lieu d’opérer par voie d’association on avait opéré par voie de concurrence; et le jour même de l'exécution on était tombé d’aceord sur le but, mais non pas sur le moyen. Les républicains rouges voulaient, pour se saisir du pouvoir, employer un moyen à la Mallet; les autres méditaient un coup d’Élat parlementaire qui eût amené la citation immédiate du président de la république devant l’Assemblée. Digitized by Google

de l'autre, des hommes d'une conviction plus que douteuse, d'un patriotisme plus que suspect. Par cela seul que la franchise a moins d'audace que l'astuce, les premiers étaient à la remorque des seconds qui, chaque jour plus impitoyables pour les souffrances du peuple dont ils se posaient comme les seuls vrais défenseurs, cherchaient, par un surcroît d'agitation et par contre de misère, à le jeter une fois encore dans la rue pour s'en faire, selon l'usage, un instrument et un marchepied. Dans ce but, ils avaient eu recours, pendant le mois de janvier, à toutes les tactiques du genre, banquets, réunions, protestations, colères factices, déclamations outrées et enfin mise en accusation du cabinet.

Tout cela s'était passé cette fois comme à l'ordinaire, avec cette différence, cependant, que les révolutionnaires de la grande tradition jacobine, ayant plus de chances de se saisir du pouvoir que les autres nuances plus prononcées ou moins ardentes de l'opposition, avaient été le point de mire des jalousies de tous les autres intérêts en jeu; de là, dans les préliminaires du plan projeté par la ligue nouvelle, anarchie dans les vues et les moyens, défaut d'accord et d'ensemble. Ainsi, par exemple, pendant tout ce mois de janvier, au lieu de faire de l'agitation collective, on avait fait de l'agitation séparée; au lieu d'opérer par voie d'association on avait opéré par voie de concurrence; et le jour même de l'exécution on était tombé d'accord sur le but, mais non pas sur le moyen. Les républicains rouges voulaient, pour se saisir du pouvoir, employer un moyen à la Mallet; les autres méditaient un coup d'État parlementaire qui eût amené la citation immédiate du président de la république devant l'Assemblée.

HISTOIRE 262 Ce défaut d’unité dans les vues, joint au manque d’audace des chefs au moment décisif, allait faire de cette journée du 29 janvier une vraie journée de désastre moral pour le parti. Les chefs allaient y mettre à découvert non pas seulement la divergence de leurs vues, oe qui n’était un secret pour personne, mais encore leur peu de courage au jour supième de l’action , ce qui était moins connu; et la noble et sainte cause de la démocratie, qui, par une aberration déplorable, s’est en France personnifiée dans quelques hommes, allait, par suite de ce désastre, avoir à souffrira la fois dans ses intérêts et dans sa dignité. La veille de ce jour, et depuis quelque temps déjà , quelques hommes qui, sous laseconde république, jouaient le même rôle qu’avaient joué sous la première les misérables vendus à l'olygarchie européenne , se posant, selon l’usage, comme les gardiens exclusifs de la Constitution, avaient ouvertement proposé dans leurs journaux d’en déchirer violemment un chapitre, en destituant l’élu du 10 décembre ou en le forçant à se démettre. Frappés d’un inexplicable esprit de démence, les quelques démocrates à conviction sincère de l’Assemblée ou de la presse, avaient accepté la question sur le terrain où l’avaient posée les républicains traîtres à la République. Dans la journée du 28, ils avaient, au sujet de la loi des clubs, protesté contre la violence en même temps qu’ils la conseillaient et la provoquaient. Le même jour ils avaient déposé un acte d’accusation contre le cabinet. Ou avait procédé à cette mise en scène eu passionnant tout ce qui se rattachait à la proposition Rateau sur la dissolution de l’Assemblée. A ce sujet on avait souillé le feu dans l’Assemblée elle-même en lui disant que si elle Digitized by Google

DE LA h AMI LLE BONAPARTE. 883 céijait, le peuple de Paris ne céderait pas, et que si plie ne restait à son poste pour défendre la république contre la réaction, le peuple saurait bien défendre lui-même la république contre l'Assemblée. Au fond de ce débat, qui avait passionné les quelques cœurs généreux qui craignaient qu'une Assemblée nouvelle ne défit le peu qui avait été fait, il y avait quelque chose de profondément triste, c'est qu'il était spécialement attisé par ceux qui avaient de bonnes raisons pour craindre de n'êtrc pas réélus. A ces difficultés généralement créées par l'artifice des partis vint s'en joindre une nouvelle. Un arrêté du 25 janvier avait décrété la réorganisation de la garde mobile et la réduction des cadres évidemment trop vastes de ce corps. On avait exploité habilement l'irritation causée par cette mesure, et cette garde , menacée d'une réorganisation, avait paru devoir être aux mains des agitateurs, ce qu'avaient été aux journées de juin les ateliers nationaux menacés d'une dissolution. A toute cette tactique de partis plus ou moins sincères en faveur de la république , il faut ajouter celle des coureurs émérites de portefeuilles qui, affichant sous la république la même ferveur de commande qu'ils avaient affichée sous la monarchie, s'étudiaient à tout brouiller dans l'espoir de dominer quelque chose , et saisissaient toutes les occasions de porter à la tribune leur émotion factice et leur caquet oiseux. En résumé, le 29 janvier, le pouvoir s'était trouvé en face de deux questions, l'une dans l'Assemblée, l'autre dans là rue : l'une et l'autre ayant tous les caractères d'une lutte imminente; l'une et l'autre prêtes à être posées et Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 20:i du mobile qui avait ligué pour un jour cinq à six partis dont le but variait depuis un simple changement de ministère jusqu'à la révolution la plus radicale. L'un des programmes d'une des fractions de cette ligue vit seul le jour. C'était celui d'un des partis ardents ; on s'y proposait : La dissolution de l'Assemblée nationale; L'établissement d'un comité de salut public ; L'emprisonnement de la famille Bonaparte ; La suppression delà libertéde la presse pendant deux ans; La suspension temporaire de la liberté individuelle, pour ies épurations ; Le jugement par une commission de tous ceux, officiers ou magistrats , qui auraient pris part au jugement des transportés; L'établissement du papier monnaie pour le remboursement de la rente ; Le droit au travail ; La dissolution de la garde nationale; L'adoption du drapeau rouge avec le triangle des associations ; L'impôt progressif et la confiscation des biens de lou$ les émigrants et de tous ceux qui seraient condamnés révolulionnairement, etc. Quant aux moyens d'exécution de ce programme, tout ce qui devait y concourir, clubs, garde mobile, sociétés secrètes , factions de l'Assemblée nationale, comité insurrectionnel, tout resta dans l'ombre grâce à des mesures de résistance combinées par le général Changarnier dans des dimensions telles qu'elies découragèrent l'attaque. En effet, dans les journées du 27-28, quoique!» centai• oll

Digitized by Google

du mobile qui avait ligué pour un jour cinq à six partis dont le but variait depuis un simple changement de ministère jusqu'à la révolution la plus radicale.

L'un des programmes d'une des fractions de cette ligue vit seul le jour. C'était celui d'un des partis ardents; on s'y proposait :

La dissolution de l'Assemblée nationale;

L'établissement d'un comité de salut public;

L'emprisonnement de la famille Bonaparte;

La suppression de la liberté de la presse pendant deux ans;

La suspension temporaire de la liberté individuelle, pour les épurations;

Le jugement par une commission de tous ceux, officiers ou magistrats, qui auraient pris part au jugement des transportés;

L'établissement du papier monnaie pour le remboursement de la rente;

Le droit au travail;

La dissolution de la garde nationale;

L'adoption du drapeau rouge avec le triangle des associations;

L'impôt progressif et la confiscation des biens de tous les émigrants et de tous ceux qui seraient condamnés révolutionnairement, etc.

Quant aux moyens d'exécution de ce programme, tout ce qui devait y concourir, clubs, garde mobile, sociétés secrètes, factions de l'Assemblée nationale, comité insurrectionnel, tout resta dans l'ombre grâce à des mesures de résistance combinées par le général Changarnier dans des dimensions telles qu'elles découragèrent l'attaque.

En effet, dans les journées du 27-28, quelques centai-

WW HISTOIRE n ('s de gardes mobiles s'étaient portés sur l'Élysée-National et l'état-major pour demander la révocation de l'arrété du 23. Le général Changarnier s'était borné à faire arrêter quelques officiers, et cette manifestation n'avait pas eu ostensiblement d'autre suite. D'autre part, les sociétés secrètes qui avaient survécu à la révolution de février et qui, depuis un décret du 28 juillet 1858 sur les clubs et les associations, s'étaient recrutées et organisées tant à Par is que dans les départements sous forme de comités électoraux, s'étaient, dans la nuit du 28, constituées en permanence, prèles à descendre dans la rue sans pouvoir saisir, dans la journée du lendemain, le moment de s'y jeter avec quelque chance de succès. À l'Assemblée nationale il en avait été à peu près de même. Mais la mine étant éventée, une question de prérogative entre l'autorité militaire et le président de l'Assemblée, dérangea les calculs de la ligue qui, croyant mettre le gouvernement à sa merci , se trouva à la sienne. Quant au comité insurrectionnel qui était censé diriger tous les fils de cette ténébreuse affaire , après avoir •décidé que l'action ne serait plus concentrée, comme aux journées de juin, dans les quartiers populeux, mais serait portée dans les premier, deuxième, troisième et dixième arrondissements , il avait, dès le matin du 29, lancé quelques groupes sur divers points cl attendu, pour généraliser l'insurrection, que l'action fût engagée soit dans la rue, soit dans l'Assemblée. 11 avait attendu eu vain. En effet, dès le matin du 29, par un formidable déploiement de forces militaires, le général Changarnier, sans attendre l'attaque sur aucun Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Jfi7 point, s’était montré inattaquable sur tous et , par le seul écrasant spectacle de la supériorité matérielle du pouvoir avant la lutte, tout s’était trouvé vaincu. Ainsi tout s'était passé en préparatifs de la part de la ligue et en mesures d’énergie préventives de la part du gouvernement. Mais, par cela seul que ce dernier avait étouiré le mal dans son germe, on uia naturellement qu’il y eût eu le germe du mal. On accusa de provocation le pouvoir qui avait paralysé toute manifestation; on loua de son calme et de son bon sens la population qui, s’étant montrée indifférente aux menées, se montra fort indifférente aux louanges. Dans les clubs, dans la presse, dans l’Assemblée, ceux qui étaient les plus tarés crièrent, selon l’usage, le plus haut contre le gouvernement; toute la phraséologie de circonstance défraya, un jour ou deux, la presse et la tribune; l’opinion publique qui, depuis longtemps, voyait à chaque manifestation avortée défiler dans l’une ou à l’autre les mêmes accusations, les mêmes rubriques, les mêmes déclamations, ne s’émut que peu ou point; et comme, matériellement parlant, il n'y avait eu ni vainqueurs ni vaincus, tous, gouvernement, cote ries et partis, chantèrent victoire. Ce fut chose triste. Le peuple souffrait depuis longtemps. Les régimes monarchiques déchus n’avaient pas compris celte souffrance sociale. Puis, au moment où, sous l’influence d’institutions populaires, on pouvait porter le scalpel sur des plaies vives et saignantes, tous, amis et ennemis, avaient semblé,, par d’inintelligentes luttes , s’étudier à en nier ou à en irriter le mal. Nous avons dù nous arrêter un instant sur cette journée du 29 janvier, parce qu’elle résume le caractère spécial Digitized by Google

point, s'était montré inattaquable sur tous et, par le seul écrasant spectacle de la supériorité matérielle du pouvoir avant la lutte, tout s'était trouvé vaincu.

Ainsi tout s'était passé en préparatifs de la part de la ligue et en mesures d'énergie préventives de la part du gouvernement. Mais, par cela seul que ce dernier avait étouffé le mal dans son germe, on nia naturellement qu'il y eût eu le germe du mal. On accusa de provocation le pouvoir qui avait paralysé toute manifestation ; on loua de son calme et de son bon sens la population qui, s'étant montrée indifférente aux menées, se montra fort indifférente aux louanges. Dans les clubs, dans la presse, dans l'Assemblée, ceux qui étaient les plus tarés crièrent, selon l'usage, le plus haut contre le gouvernement ; toute la phraséologie de circonstance défraya, un jour ou deux, la presse et la tribune ; l'opinion publique qui, depuis longtemps, voyait à chaque manifestation avortée défiler dans l'une ou à l'autre les mêmes accusations, les mêmes rubriques, les mêmes déclamations, ne s'émut que peu ou point; et comme, matériellement parlant, il n'y avait eu ni vainqueurs ni vaincus, tous, gouvernement, coteries et partis, chantèrent victoire.

Ce fut chose triste. Le peuple souffrait depuis longtemps. Les régimes monarchiques déchus n'avaient pas compris cette souffrance sociale. Puis, au moment où, sous l'influence d'institutions populaires, on pouvait porter le scalpel sur des plaies vives et saignantes, tous, amis et ennemis, avaient semblé, par d'inintelligentes luttes, s'étudier à en nier ou à en irriter le mal.

Nous avons dû nous arrêter un instant sur cette journée du 29 janvier, parce qu'elle résume le caractère spécial

H I S T 0 1 K E Ï6b tie toutes les attaques dirigées, au nom de la souveraineté populaire, contre le nom et le lait d'un Bonaparte réintégré au pouvoir par la souveraineté populaire elle-même. Dans les attaques qui devaient suivre, quelques fractions de l'Assemblée constituante allaient, comme au 29 janvier, se mettre à la remorque de la rue, attendre l'impulsion d'en bas pour s'en faire une opinion et la traduire en actes contre le pouvoir exécutif. Une fois à la merci de cette impulsion extérieure, cette Assemblée, plus ou moins maîtrisée par la minorité, allait clore ses travaux par une série de débauches parlementaires dont on chercherait en vain un autre exemple dans les annales de la civilisation. Tristes saturnales politiques où, comme un défi à l'opinion publique qui, dès et avant même le 29 janvier, avait déjà porté son verdict sur les hommes et sur les choses, les mômes moyens allaient être mis en jeu, les mêmes caractères en relief, les mêmes hommes en scène; où les mêmes fautes, les mêmes aberrations , les mêmes passions allaient se produire dans les faits I Mais ce qui surtout devait être profondément déplorable pour les amis de la démocratie, c'était de voir des démocrates purs , des hommes à convictions ardentes , mais sincères, jetés par quelque fatalité dans cette cohue à laquelle ils allaient seuls donner une sorte de relief démocratique. S'enivrant des paroles et des louanges de leurs flatteurs, des illusions et des espérances de leurs journaux ; se croyant forts et appuyés parce qu'ils prenaient leurs désirs pour des réalités ; se disant seuls dans la voie de la vérité sociale et politique parce qu'ils écoulaient la voix de la passion et non celle de la raison, ces hommes allaient donner à un peuple souverain le spec* Digitized by Google

 tacle étrange de quelques individualités se considérant comme seules légitimement gouvernementales, vivant en dehors de la vie politique commune, pensant comine personne ne pensait, voyant comme personne ne voyait, s'attaquant non pas seulement au pouvoir pour régénérer la société , mais à la société pour renverser le pouvoir, et, dans ce but illogique, prenant des alliés de toutes mains sans demander où ils allaient, d'où ils vouaient, et accueillant comme frère le premier rhéteur qui avait à leur service quelque arme immorale bien effilée ! Ah ! que l'aberration de ces hommes soit imputable à leur cœur ou à leur esprit , leur passage à travers la cause démocratique n'eu doit pas moins être signalé, comme un fléau. En effet, leur inintelligente tactique, leurs monstrueux accouplements devaient plus faire contre la démocratie en quelques mois, que n'avaient pu faire en un demi-siècle la rage de ses ennemis les plus acharnés; ils devaient faire douter des facultés d'initiative et des vues désintéressées des démocrates ! Que Dieu et la postérité leur pardonnent! L'histoire ne saurait leur pardonner; elle doit marquer leur venue d'un jalon sinistre, comme ces croixlugttbrcs plantées pardes mainspieusessur le bord d'une passe dangereuse, pour prévenir le voyageur qui suit de l'abime où a sombré le voyageur qui a précédé. Cette grande croisade démocratico-socialisle, eu apparence dirigée en faveur de la démocratie , mais en réalité contre le nom de Bonaparte, fait et principe d'autorité, avait pour chef ostensible M. Ledru-Rollin. Cet homme, que la France avait alors décidément pris au sérieux, eût pu jouer ur grand et beau rôle s'il eut eu la pensée et le pouvoir de maîtriser les éléments plus ou moins dociDigitized by Google

tacle étrange de quelques individualités se considérant comme seules légitimement gouvernementales, vivant en dehors de la vie politique commune, pensant comme personne ne pensait, voyant comme personne ne voyait, s'attaquant non pas seulement au pouvoir pour régénérer la société, mais à la société pour renverser le pouvoir, et, dans ce but illogique, prenant des alliés de toutes mains sans demander où ils allaient, d'où ils venaient, et accueillant comme frère le premier rhéteur qui avait à leur service quelque arme immorale bien effilée ! Ah ! que l'aberration de ces hommes soit imputable à leur cœur ou à leur esprit, leur passage à travers la cause démocratique n'en doit pas moins être signalé comme un fléau. En effet, leur inintelligente tactique, leurs monstrueux accouplements devaient plus faire contre la démocratie en quelques mois, que n'avaient pu faire en un demi-siècle la rage de ses ennemis les plus acharnés; ils devaient faire douter des facultés d'initiative et des vues désintéressées des démocrates ! Que Dieu et la postérité leur pardonnent ! L'histoire ne saurait leur pardonner; elle doit marquer leur venue d'un jalon sinistre, comme ces croix lugubres plantées par des mains pieuses sur le bord d'une passe dangereuse, pour prévenir le voyageur qui suit de l'abîme où a sombré le voyageur qui a précédé.

Cette grande croisade démocratico-socialiste, en apparence dirigée en faveur de la démocratie, mais en réalité contre le nom de Bonaparte, fait et principe d'autorité, avait pour chef ostensible M. Ledru-Rollin. Cet homme, que la France avait alors décidément pris au sérieux, eût pu jouer un grand et beau rôle s'il eût eu la pensée et le pouvoir de maîtriser les éléments plus ou moins doci-

ro HISTOIRE les qui étaient fortuitement venus sc grouper sous sa main. Mais il fallait pour cela uu tribun fort et dominant qui, par une énergique et puissante initiative, dégageant le parti du mouvement de tout impur alliage, lui imprimât une direction essentiellement morale, répudiât ses appels systématiques, plus ou moins déguisés, à toutes les passions égoïstes, à tous les appétits grossiers, se montrât plus jaloux de gagner des cœurs que des bras, fit, en un mot, du succès de la cause une affaire humanitaire et noir une affaire de coterie ou de faction. S'il eût agi ainsi, la France qui tient assez peu aux hommes et aux choses, qui est prête à accepter le progrès régulier, d'où qu'il vienne; la France, disons-nous, sc fût assez immédiatement démocratisée pour assurer désormais, envers et contre tous, le développement graduel de la vérité sociale enlevée ù la sphère nuageuse des abstractions , à l'influence des passions, et résolument posée, par des hommes de valeur et de probité, sur le terrain pratique des faits. Mais M. Ledru-Rollin ne s'était montré tribun qu'à la surface, plus dominé par son parti qu'il ne le dominait, recevant plutôt l'impulsion qu'il ne la donnait, ce parti à son tour était reste ce qu'il était, c'est-à-dire un amalgame d'éléments hétérogènes, variant dans leur but social depuis les institutions monacales de Sparte avec sa vie commune et son brouet noir pour tous, jusqu'à une république aristocratique avec des chevaux pur sang, du vin de Champagne et des tilles d'Opéra pour les habiles. En un mot, les idées et les faits des démocrates socialistes n'ayant en rien répondu aux espérances, après comme avant janvier, tout était lesté dans le même état; la

France Digitized by Google

les qui étaient fortuitement venus se grouper sous sa main. Mais il fallait pour cela un tribun fort et dominant qui, par une énergique et puissante initiative, dégageant le parti du mouvement de tout impur alliage, lui imprimât une direction essentiellement morale, répudiât ses appels systématiques, plus ou moins déguisés, à toutes les passions égoïstes, à tous les appétits grossiers, se montrât plus jaloux de gagner des cœurs que des bras, fît, en un mot, du succès de la cause une affaire humanitaire et non une affaire de coterie ou de faction. S'il eût agi ainsi, la France qui tient assez peu aux hommes et aux choses, qui est prête à accepter le progrès régulier, d'où qu'il vienne ; la France, disons-nous, se fût assez immédiatement démocratisée pour assurer désormais, envers et contre tous, le développement graduel de la vérité sociale enlevée à la sphère nuageuse des abstractions, à l'influence des passions, et résolument posée, par des hommes de valeur et de probité, sur le terrain pratique des faits.

Mais M. Ledru-Rollin ne s'était montré tribun qu'à la surface, plus dominé par son parti qu'il ne le dominait, recevant plutôt l'impulsion qu'il ne la donnait, ce parti à son tour était resté ce qu'il était, c'est-à-dire un amalgame d'éléments hétérogènes, variant dans leur but social depuis les institutions monacales de Sparte avec sa vie commune et son brouet noir pour tous, jusqu'à une république aristocratique avec des chevaux pur sang, du vin de Champagne et des filles d'Opéra pour les habiles. En un mot, les idées et les faits des démocrates socialistes n'ayant en rien répondu aux espérances, après comme avant janvier, tout était resté dans le même état ; la France

DE LA FAMILLE BONAPARTE. *7t Attendant, les factions continuant à se liguer systématiquement contre tout principe d'autorité : les évènements ultérieurs calqués eu quelque sorte sur les évènements antérieurs. Aussi les mois qui suivirent, jusqu'aux élections des membres de l'Assemblée législative ne différèrent en rien de ceux qui avaient précédé : même absence d'idées pratiques d'organisation ; môme affluence d'idées théoriques de destruction; la variété des faits fut dans la date : le mobile, la tendance, le but restèrent les mêmes. Ainsi, par exemple, la proposition Hateau, qui avait soulevé tant de tempêtes en janvier, en souleva de nouvelles les 5, 7, 8, 9, I l février et se termina le 17 par un vote qui fixait, il est vrai, un terme à la session de l'Assemblée constituante, mais qui avait été précédé d'un projet de mise en accusation des ministres, le 5 février, d'interpellations violentes, le A, d'une demande d'enquête sur la marche du pouvoir, le 5, et suivi, le 2o, d'un mar nifeste du socialisme, mettant en question la validité du jugement du pays au 10 décembre. Les mois de mars et d'avril avaient ressemblé à ceux de janvier et de février. Le 21 mars, au sujet de la discussion dune loi sur les clubs, la minorité ardente, cette fois entraînée par des modérés rancuneUx, essaya d'arrêter l'Assemblée dans l'exercice régulier de sa puissance législative et d'engager le pays dans une issue au bout de laquelle il y avait un appel à l'insurrection. Puis vinrent, le 31, des interpellations nouvelles, sorte de réclame électorale fort à l'usage des capacités douteuses ; le 3 avril, nouvelle discussion sur le double commandement du général Changarnier; le 17, encore des interpellations à

la Digitized by Google

attendant, les factions continuant à se liguer systématiquement contre tout principe d'autorité : les évènements ultérieurs calqués en quelque sorte sur les évènements antérieurs.

Aussi les mois qui suivirent, jusqu'aux élections des membres de l'Assemblée législative ne différèrent en rien de ceux qui avaient précédé : même absence d'idées pratiques d'organisation ; même affluence d'idées théoriques de destruction ; la variété des faits fut dans la date : le mobile, la tendance, le but restèrent les mêmes.

Ainsi, par exemple, la proposition Rateau, qui avait soulevé tant de tempêtes en janvier, en souleva de nouvelles les 3, 7, 8, 9, 11 février et se termina le 17 par un vote qui fixait, il est vrai, un terme à la session de l'Assemblée constituante, mais qui avait été précédé d'un projet de mise en accusation des ministres, le 3 février, d'interpellations violentes, le 4, d'une demande d'enquête sur la marche du pouvoir, le 5, et suivi, le 23, d'un manifeste du socialisme, mettant en question la validité du jugement du pays au 10 décembre.

Les mois de mars et d'avril avaient ressemblé à ceux de janvier et de février. Le 21 mars, au sujet de la discussion d'une loi sur les clubs, la minorité ardente, cette fois entraînée par des modérés rancuneux, essaya d'arrêter l'Assemblée dans l'exercice régulier de sa puissance législative et d'engager le pays dans une issue au bout de laquelle il y avait un appel à l'insurrection. Puis vinrent, le 31, des interpellations nouvelles, sorte de réclame électorale fort à l'usage des capacités douteuses ; le 3 avril, nouvelle discussion sur le double commandement du général Changarnier ; le 17, encore des interpellations à la

m. HISTOIRE suite (lesquelles l'opposition s'abstint de voter. Tout cela fut flanqué du vote de quelques lois plus ou moins digérées, telles que la loi électorale (15 mars), celle sur les clubs (24 mars), sur le cautionnement des journaux et les écrits périodiques (21 avril) , sur l'organisation delà force publique (2 mai). Tout cela fut accompagné de faits graves intérieurs, plus ou moins prévus, tels que, un appel du socialisme à la violation de la Constitution, et à la suite duquel l'Assemblée livra à la justice un de ses membres, le chef nominal du parti socialiste, le rédacteur du Peuple, Proudhon (10 février) ; puis vinrent en mars le procès des accusés de mai qui, après avoir occupé devant la haute coui nationale de Courges vingt-quatre audiences, depuis le 7 mars jusqu'au 2 avril, se termina parmi rigoureux verdict; en avril (le 22) un arrêt solennel de la cour de cassation, interprétant la loi de 1790 , dont les dispositions contestées avaient, dès avant février 1848, servi de texte aux uns pour proclamer la légalité des réunions politiques et aux autres pour la nier; enfin en mai (8, 9, 10, I I, 42), après une seconde édition de la journée du 29 janvier, où la ligue plus que jamais ardente contre le pouvoir exécutif échoua une fois encore devant la vigilance du gouvernement et l'énergie des chefs militaires, l'Assemblée constituante arriva au 15 mai, jour des élections générales pour l'Assemblée législative. Ces élections eurent lieu. Sur 900 membres que complait l'Assemblée constituante, 312 seulement reçurent un nouveau mandat; 588 ne furent pas réélus; de ce nombre lurent les cinq présidents de l'Assemblée constituante, MM. Audry de l'uyraveau qui, dans les séances des 4 et 5 mai 1848, avait occupé le fauteuil comme président

Digitized by Google

suite desquelles l'opposition s'abstint de voter. Tout cela fut flanqué du vote de quelques lois plus ou moins digérées, telles que la loi électorale (15 mars), celle sur les clubs (24 mars), sur le cautionnement des journaux et les écrits périodiques (21 avril), sur l'organisation de la force publique (2 mai). Tout cela fut accompagné de faits graves intérieurs, plus ou moins prévus, tels que, un appel du socialisme à la violation de la Constitution, et à la suite duquel l'Assemblée livra à la justice un de ses membres, le chef nominal du parti socialiste, le rédacteur du *Peuple*, Proudhon (10 février); puis vinrent en mars le procès des accusés de mai qui, après avoir occupé devant la haute cour nationale de Bourges vingt-quatre audiences, depuis le 7 mars jusqu'au 2 avril, se termina par un rigoureux verdict; en avril (le 22) un arrêt solennel de la cour de cassation, interprétant la loi de 1790, dont les dispositions contestées avaient, dès avant février 1848, servi de texte aux uns pour proclamer la légalité des réunions politiques et aux autres pour la nier: enfin en mai (8, 9, 10, 11, 12), après une seconde édition de la journée du 29 janvier, où la ligue plus que jamais ardente contre le pouvoir exécutif échoua une fois encore devant la vigilance du gouvernement et l'énergie des chefs militaires, l'Assemblée constituante arriva au 15 mai, jour des élections générales pour l'Assemblée législative.

Ces élections eurent lieu. Sur 900 membres que comptait l'Assemblée constituante, 512 seulement reçurent un nouveau mandat; 388 ne furent pas réélus; de ce nombre furent les cinq présidents de l'Assemblée constituante, MM. Audry de Puyraveau qui, dans les séances des 4 et 5 mai 1848, avait occupé le fauteuil comme président

DE La FAMILLE BONAPARTE. TK d’âge; Bûchez, president au 5 mai ; Marie, au commencement de juin; Sénart, peu avant les journées de juin; et Marrast, depuis juillet. Ce jugement du pays était sévère, mais il était mérité; le peuple s’était montré indigné que des partis ardents ou modérés usurpant son nom , ne pussent déployer le drapeau de la liberté qu’avec la perspective de taches de sang d’une part ou de déchirures de l’autre. Les quinze jours qui allaient s’écouler entre les élections du 13 mai et la session de l’Assemblée législative, offrirent le spectacle d’une situation sans précédents dans l’histoire : celle d’une assemblée n’existant que par une fiction constitutionnelle, à qui le peuple venait de retirer la vie et qui, malgré ce soleunel verdict, allait non-seulement disputer pied à pied son héritage à l’Assemblée nouvellement élue, mais encore faire, sans responsabilité aucune, comme ces mauvais locataires qui s’acharnent à dégrader les lieux d’où on les expulse. Aussi, alors et plus que jamais éclata dans son effrayant ensemble toute la dépravation des mœurs politiques du temps. Ces hommes à qui le peuple venait de retirer sa confiance cherchèrent à se venger du peuple en créant des obstacles pour entraver la marche de la législature à venir. Le 19 mai, en présence d’une crise financière qui écrasait la France depuis près de deux ans, ils abolirent de fait, au lieu de l'abolir seulement en principe, un impôt de cent millions (l’impôt des boissons) sur un budget qu’ils n’avaient pas mission de faire. Le ?0, au milieu d’une fermentation des esprits chaque jour croissante, rejetant le double commandement du généra) Changarnier, 36 Digitized by Google

d'âge; Buchez, président au 5 mai; Marie, au commencement de juin; Sénart, peu avant les journées de juin; et Marrast, depuis juillet.

Ce jugement du pays était sévère, mais il était mérité; le peuple s'était montré indigné que des partis ardents ou modérés usurpant son nom, ne pussent déployer le drapeau de la liberté qu'avec la perspective de taches de sang d'une part ou de déchirures de l'autre.

Les quinze jours qui allaient s'écouler entre les élections du 13 mai et la session de l'Assemblée législative, offrirent le spectacle d'une situation sans précédents dans l'histoire : celle d'une assemblée n'existant que par une fiction constitutionnelle, à qui le peuple venait de retirer la vie et qui, malgré ce solennel verdict, allait non-seulement disputer pied à pied son héritage à l'Assemblée nouvellement élue, mais encore faire, sans responsabilité aucune, comme ces mauvais locataires qui s'acharnent à dégrader les lieux d'où on les expulse.

Aussi, alors et plus que jamais éclata dans son effrayant ensemble toute la dépravation des mœurs politiques du temps. Ces hommes à qui le peuple venait de retirer sa confiance cherchèrent à se venger du peuple en créant des obstacles pour entraver la marche de la législature à venir. Le 19 mai, en présence d'une crise financière qui écrasait la France depuis près de deux ans, ils abolirent de fait, au lieu de l'abolir seulement en principe, un impôt de cent millions (l'impôt des boissons) sur un budget qu'ils n'avaient pas mission de faire. Le 20, au milieu d'une fermentation des esprits chaque jour croissante, rejetant le double commandement du général Changarnier,

fj* HISTOIRE ils imposèrent au gouvernement l'obligatiou de se départir des mesures qu'il croyait nécessaires pour protéger la liberté ouvertement menacée de leurs successeurs : chaque jour amena son attaque ; chaque jour laissa prévoir une crise pour le lendemain; on ne vécut plus au jour le jour, on vécut à l'heure ; et ce corps délibérant, mort moralement dès le tô mai, mort matériellement dès le jour où les élections avaient été connues, ne voulant pas cependant descendre au sépulcre sans jeter de nouveaux brandons dans la France déjà en feu, ne cessa de se débattre dans son double linceul qu'au jour de ses funérailles. Il y eut quelque chose d'effrayant à voir tant d'étincelles sortir de cette cendre ! Dans cct intervalle de quinze jours qui, relatés avec détail, pourraient être à eux seuls toute une histoire de nos mœurs politiques, s'étaient produits plus que jamais, comme systèmes sociaux, des axiomes incroyables au point de vue de la logique et de la moralité politique. Ainsi , par exemple, en vue d'une pression extérieure à exercer sur l'Assemblée législative, après avoir mis sérieusement en question si la minorité ou la majorité devait gouverner, les démocrates socialistes étaient arrivés à cette conclusion que c'était la minorité. Bien plus, au mépris de tous les stygmates par lesquels l'histoire et la pniiosophie avaient, depuis près d'un siècle, flétri cette immorale maxime d'une société fameuse, la fin justifie tes moyens, ils avaient retourné cette monstruosité morale et proclamé la légitimité du but. Le germe de cette perversité d'esprit n'était pas dans la cause que défendaient en apparence les démocrates tooiaiistes. Au point de vue social, politique et moral, cette Digitized by Google

ils imposèrent au gouvernement l'obligation de se départir des mesures qu'il croyait nécessaires pour protéger la liberté ouvertement menacée de leurs successeurs : chaque jour amena son attaque ; chaque jour laissa prévoir une crise pour le lendemain ; on ne vécut plus au jour le jour, on vécut à l'heure ; et ce corps délibérant, mort moralement dès le 13 mai, mort matériellement dès le jour où les élections avaient été connues, ne voulant pas cependant descendre au sépulcre sans jeter de nouveaux brandons dans la France déjà en feu, ne cessa de se débattre dans son double linceul qu'au jour de ses funérailles. Il y eut quelque chose d'effrayant à voir tant d'étincelles sortir de cette cendre !

Dans cet intervalle de quinze jours qui, relatés avec détail, pourraient être à eux seuls toute une histoire de nos mœurs politiques, s'étaient produits plus que jamais, comme systèmes sociaux, des axiomes incroyables au point de vue de la logique et de la moralité politique. Ainsi, par exemple, en vue d'une pression extérieure à exercer sur l'Assemblée législative, après avoir mis sérieusement en question si la minorité ou la majorité devait gouverner, les démocrates socialistes étaient arrivés à cette conclusion que c'était la minorité. Bien plus, au mépris de tous les stygmates par lesquels l'histoire et la philosophie avaient, depuis près d'un siècle, flétri cette immorale maxime d'une société fameuse, *la fin justifie les moyens*, ils avaient retourné cette monstruosité morale et proclamé la *légitimité du but*.

Le germe de cette perversité d'esprit n'était pas dans la cause que défendaient en apparence les démocrates socialistes. Au point de vue social, politique et moral, cette

 cause était juste, légitime, sainte, c'était celle du progrès. Mais la corruption des régimes monarchiques déchus ayant bouleversé toute raison naturelle, n'avait plus montré le juste ou l'injuste que par rapport aux intérêts personnels, à l'ambition personnelle; les mœurs sociales ainsi déviées de leur but par une éducation basée sur cette erreur, sois le premier, la raison individuelle n'était plus devenue que l'intérêt des passions individuelles et chacun s'attachant à la fortune d'une idée politique s'était fait socialiste ou républicain, démocrate rouge plus ou moins foncé, suivant qu'il importait a la cause qui était devenue son unique mobile. En somme la République inaugurée en février avait fait espérer une moralisation de la France ; on pouvait croire qu'avec l'autorité des mœurs politiques qu'elle nécessite, qu'avec les hommes nouveaux qui allaient se produire, on pourrait changer le cuivre de nos mœurs politiques en or ; mais à la vue des derniers moments de l'Assemblée constituante on put craindre un instant que le peu qui restait d'or dans ces mœurs ne se changeât en cuivre. On voit par ce qui précédé contre quelles graves complications avait à lutter Louis-Napoléon après le vote du 10 décembre. Ce n'était pas tout encore. Si la question intérieure était à elle seule une grosse affaire, la question extérieure ne l'était pas moins. En effet, dès la fin de 1848, la Hongrie, l'Italie soulevées contre l'Autriche luttaient avec espoir de succès pour leur nationalité. La Sicile revendiquait la sienne aux Bourbous de Naples les armes à la main. Le Pieraonr se jetait à l'aventure dans cette lutte d'un principe. Queluue? États de l'Allemagne affrontaient les hasards des révoinDigitized by Google

cause était juste, légitime, sainte, c'était celle du progrès. Mais la corruption des régimes monarchiques déchus ayant bouleversé toute raison naturelle, n'avait plus montré le juste ou l'injuste que par rapport aux intérêts personnels, à l'ambition personnelle; les mœurs sociales ainsi déviées de leur but par une éducation basée sur cette erreur, sois LE PREMIER, la raison individuelle n'était plus devenue que l'intérêt des passions individuelles et chacun s'attachant à la fortune d'une idée politique s'était fait socialiste ou républicain, démocrate rouge plus ou moins foncé, suivant qu'il importait à la cause qui était devenue son unique mobile. En somme la République inaugurée en février avait fait espérer une moralisation de la France; on pouvait croire qu'avec l'autorité des mœurs politiques qu'elle nécessite, qu'avec les hommes nouveaux qui allaient se produire, on pourrait changer le cuivre de nos mœurs politiques en or ; mais à la vue des derniers moments de l'Assemblée constituante on put craindre un instant que le peu qui restait d'or dans ces mœurs ne se changeât en cuivre.

On voit par ce qui précède contre quelles graves complications avait à lutter Louis-Napoléon après le vote du 10 décembre. Ce n'était pas tout encore. Si la question intérieure était à elle seule une grosse affaire, la question extérieure ne l'était pas moins.

En effet, dès la fin de 1848, la Hongrie, l'Italie soulevées contre l'Autriche luttaient avec espoir de succès pour leur nationalité. La Sicile revendiquait la sienne aux Bourbons de Naples les armes à la main. Le Piémont se jetait à l'aventure dans cette lutte d'un principe. Quelques États de l'Allemagne affrontaient les hasards des révolu-

 tions pour hâter une unité allemande de longtemps impossible. Dans cette levée de boucliers contre l'absolutisme européen, ces peuples tournèrent naturellement leurs regards vers ta France républicaine, invoquèrent sa vaillante épée; mais cette épée paralysée entre les mains du pouvoir suffisait à peine pour défendre la République nouvelle contre ses amis et ses ennemis intérieurs. Delà encore pour le pouvoir exécutif de la République une sorte d'impossibilité dont on lui faisait un crime. Par des attaques extérieures incessantes on l'épuisait en préparatifs de lutte et de défense, et quand on l'avait forcé d'assister l'arme au bras à l'exécution de quelque nationalité, on l'accusait de n'avoir rien fait. Et en cela encore l'histoire doit être implacable pour les démocrates socialistes de 1849. Sans leurs systèmes trop absolus, sans leurs principes inflexibles, tous ces pays soulevés auraient pu, sous l'influence et les garanties de la France républicaine , faire quelque grand pas dans la voie des améliorations politiques. Alors , et d une part, grâce aux idées françaises cette fois pacifiquement victorieuses , la France républicaine , plus heureuse que la France constitutionnelle qui n'avait jamais pu faire oublier à l'Europe le souvenir toujours vivant des conquêtes d'un autre temps, la France, disons-nous , eût pu avoir avec cette même Europe dont ebe eût garanti l'émancipation, des alliances de rechange ; d'autre part ce rôle de grand médiateur du monde étau nu des plus magnifiques rôles qu'ait jamais eu à exciter aucune nation ; mais, entravée dans son initiative p«i ses embarras intérieurs, la France républicaine ne Digitized by Google

tions pour hâter une unité allemande de longtemps impossible.

Dans cette levée de boucliers contre l'absolutisme européen, ces peuples tournèrent naturellement leurs regards vers la France républicaine, invoquèrent sa vaillante épée ; mais cette épée paralysée entre les mains du pouvoir suffisait à peine pour défendre la République nouvelle contre ses amis et ses ennemis intérieurs.

Delà encore pour le pouvoir exécutif de la République une sorte d'impossibilité dont on lui faisait un crime. Par des attaques extérieures incessantes on l'épuisait en préparatifs de lutte et de défense, et quand on l'avait forcé d'assister l'arme au bras à l'exécution de quelque nationalité, on l'accusait de n'avoir rien fait.

Et en cela encore l'histoire doit être implacable pour les démocrates socialistes de 1849. Sans leurs systèmes trop absolus, sans leurs principes inflexibles, tous ces pays soulevés auraient pu, sous l'influence et les garanties de la France républicaine, faire quelque grand pas dans la voie des améliorations politiques. Alors, et d'une part, grâce aux idées françaises cette fois pacifiquement victorieuses, la France républicaine, plus heureuse que la France constitutionnelle qui n'avait jamais pu faire oublier à l'Europe le souvenir toujours vivant des conquêtes d'un autre temps, la France, disons-nous, eût pu avoir avec cette même Europe dont elle eût garanti l'émancipation, des alliances de rechange ; d'autre part ce rôle de grand médiateur du monde était un des plus magnifiques rôles qu'ait jamais eu à exercer aucune nation ; mais, entravée dans son initiative par ses embarras intérieurs, la France républicaine ne

 mars) , avait entraîné la Lombardie dans sa défaite et s'était trouvé heureux d'implorer une médiation de la France qu'il avait repoussée quand elle eût pu être plus efficace. La Sicile qui, comme le Piémont, avait dédaigné la médiation française, s'était vue forçée aussi de subir les conditions du Bourbon de Naples (9 mai). L'Autriche, menacée au nord et au midi, avait appelé les Russes à son aide, et l'affaire de Hongrie ne paraissait plus qu'une question de temps. La Prusse avait envahi les États révolutionnés de l'Allemagne et avait balayé cette démocratie bâtarde qui, comme en France, n'avait su signaler sa venue que par un appel à tous les appétits grossiers. En Italie, Venise bloquée par les Autrichiens résistait encore. A Rome seule, qui avait proclamé la république le 9 février, à Rome contre qui s'étaient liguées les puissances catholiques, l'Autriche l'Espagne, Naples, la France étaitintervenue en armes pour sauver quelques débris de libertés du naufrage assuré où, sous les coups de l'absolutisme, elles pouvaient s'engloutir toutes. Mais cette intervention ayant, en apparence, été concertée avec les puissances absolutistes , il fut facile à l'opposition d'en dénaturer l'esprit et le but en exploitant le sentiment, si irritable en France, de la vanité nationale , Digitized by Google

put que gémir sur tant d'énergie usée en pure perte par la démocratie européenne et sur le rôle passif auquel la condamnaient les passions aveugles et turbulentes des partis.

Aussi, vers la fin de mai, cette levée de boucliers de l'Europe démocratique en faveur de la liberté avait partout tourné contre la liberté. Le Piémont, écrasé par l'Autriche dans champs de Novare (23 mars), avait entraîné la Lombardie dans sa défaite et s'était trouvé heureux d'implorer une médiation de la France qu'il avait repoussée quand elle eût pu être plus efficace. La Sicile qui, comme le Piémont, avait dédaigné la médiation française, s'était vue forcée aussi de subir les conditions du Bourbon de Naples (9 mai). L'Autriche, menacée au nord et au midi, avait appelé les Russes à son aide, et l'affaire de Hongrie ne paraissait plus qu'une question de temps. La Prusse avait envahi les États révolutionnés de l'Allemagne et avait balayé cette démocratie bâtarde qui, comme en France, n'avait su signaler sa venue que par un appel à tous les appétits grossiers. En Italie, Venise bloquée par les Autrichiens résistait encore. A Rome seule, qui avait proclamé la république le 9 février, à Rome contre qui s'étaient liguées les puissances catholiques, l'Autriche, l'Espagne, Naples, la France était intervenue en armes pour sauver quelques débris de libertés du naufrage assuré où, sous les coups de l'absolutisme, elles pouvaient s'engloutir toutes.

Mais cette intervention ayant, en apparence, été concertée avec les puissances absolutistes, il fut facile à l'opposition d'en dénaturer l'esprit et le but en exploitant le sentiment, si irritable en France, de la vanité nationale,

S78 HISTOIRE aussi devint-elle le point central autour duquel la ligue démocratico-socialiste groupa ses griefs vrais ou supposés. Toutes les attaques contre le pouvoir exécutif, depuis l'injure jusqu'à l'appel à la violence, qui avaient signalé les temps écoulés, se renouvelèrent avec un luxe d'ensemble inouï 5 et ce fut au milieu des colères factices, des tentatives impuissantes d'une ligue dont la partie la moins pure était restée gisant sur le champ de bataille électoral, que l'Assemblée constituante termina sa carrière. Ainsi finit, ou plutôt tomba devant l'indifférence publique, une Assemblée qui , dans ses éléments généraux, ne fut qu'un étalage d'ambitions ardentes, non pas de ces ambitions nobles dont les vues généreuses captivent même dans leurs erreurs , mais de ces sortes d'ambitions négatives qui , ne pouvant rien élever, s'acharnent à tout abattre. Écrasée sous le poids de circonstances plus grandes qu elle, elle sut peu vivre et ne sut pas mourir. Elle eut pu fermer en France le cercle des mauvaises traditions parlementaires^ elle l'élargit. En effet, il manquait à ces traditions un phénomène d'immoralité , celui d'une représentation tuée par les élections et se survivant daus la mort pour tuer par dépit un gouvernement : elle le donna. Le dernier de ses jours (28 mai) fut le premier de l'Assemblée législative. Cette assemblée nouvelle offrit une particularité qui pouvait n'étre pas sans danger : c'est que si deux des éléments qui la composaient, l'élément légitimiste et l'élément démocratico-socialiste s'étaient ligués, — et cette ligue n'eût pas été plus monstrueuse que celle des utvers partis de l'opposition sous l'Assemblée constiDigitized by Google

aussi devint-elle le point central autour duquel la ligue démocratico-socialiste groupa ses griefs vrais ou supposés. Toutes les attaques contre le pouvoir exécutif, depuis l'injure jusqu'à l'appel à la violence, qui avaient signalé les temps écoulés, se renouvelèrent avec un luxe d'ensemble inouï; et ce fut au milieu des colères factices, des tentatives impuissantes d'une ligue dont la partie la moins pure était restée gisant sur le champ de bataille électoral, que l'Assemblée constituante termina sa carrière.

Ainsi finit, ou plutôt tomba devant l'indifférence publique, une Assemblée qui, dans ses éléments généraux, ne fut qu'un étalage d'ambitions ardentes, non pas de ces ambitions nobles dont les vues généreuses captivent même dans leurs erreurs, mais de ces sortes d'ambitions négatives qui, ne pouvant rien élever, s'acharnent à tout abattre. Écrasée sous le poids de circonstances plus grandes qu'elle, elle sut peu vivre et ne sut pas mourir. Elle eut pu fermer en France le cercle des mauvaises traditions parlementaires; elle l'élargit. En effet, il manquait à ces traditions un phénomène d'immoralité, celui d'une représentation tuée par les élections et se survivant dans la mort pour tuer par dépit un gouvernement : elle le donna.

Le dernier de ses jours (28 mai) fut le premier de l'Assemblée législative. Cette assemblée nouvelle offrit une particularité qui pouvait n'être pas sans danger : c'est que si deux des éléments qui la composaient, l'élément légitimiste et l'élément démocratico-socialiste s'étaient ligués, — et cette ligue n'eût pas été plus monstrueuse que celle des divers partis de l'opposition sous l'Assemblée consti-

 tuante, — le gouvernement s’y fût trouvé en minorité. Mais la situation était si tendue; la perspective de l'inconnu qui se dressait à l’horizon si peu rassurante, que le parti légitimiste s’était rallié à la république jusqu’au jour, sans doute, où l’occasion lui paraîtrait plus favorable pour la renverser. Ainsi isolé entre les diverses nuances qui avaient pris le titre de républicains modérés, le parti démocratico-socialiste eût dû prendre conseil de sa situation et attendre pour se produire avec éclat que quelque grande question divisât la majorité. 11 n’en fit rien. Mû par le même esprit de vertige et d’erreur qui, depuis seize mois, avait compromis la révolution et qui, plus que jamais alors, semblait conspirer la ruine de la démocratie , ce parti chercha à utiliser immédiatement, sous l’Assemblée législative, les batteries qui, depuis l’Assemblée constituante, s’étaient trouvées toutes dressées contre le pouvoir exécutif. Moins de quinze jours après l’ouverture de la session de l’Assemblée nouvelle, le 4 I juin, le chef delà Montagne, Ledru-Rollin, jeta du haut de la tribune un solennel appel aux armes. Le grief ostensible était la violation des articles b, 54 et 4 4 4 de la Constitution au sujet de l’expédition de Rome. Le lendemain cct appel aux armes fut reproduit : Par la Montagne qui, mettant hors la loi la majorité de l’Assemblée, déclara la minorité seule représentant légitime du peuple; Par la presse républicaine qui déclara que la Montagne avait nommé des délégués pour aviser; Par le comité des écoles qui invita à marcher en avant; Par le comité typographique qui dit aux montagnards : agissez ; Digitized by Google

tuante, — le gouvernement s'y fût trouvé en minorité. Mais la situation était si tendue ; la perspective de l'inconnu qui se dressait à l'horizon si peu rassurante, que le parti légitimiste s'était rallié à la république jusqu'au jour, sans doute, où l'occasion lui paraîtrait plus favorable pour la renverser.

Ainsi isolé entre les diverses nuances qui avaient pris le titre de républicains modérés, le parti démocratico-socialiste eût dû prendre conseil de sa situation et attendre pour se produire avec éclat que quelque grande question divisât la majorité. Il n'en fit rien. Mû par le même esprit de vertige et d'erreur qui, depuis seize mois, avait compromis la révolution et qui, plus que jamais alors, semblait conspirer la ruine de la démocratie, ce parti chercha à utiliser immédiatement, sous l'Assemblée législative, les batteries qui, depuis l'Assemblée constituante, s'étaient trouvées toutes dressées contre le pouvoir exécutif. Moins de quinze jours après l'ouverture de la session de l'Assemblée nouvelle, le 11 juin, le chef de la Montagne, Ledru-Rollin, jeta du haut de la tribune un solennel appel aux armes. Le grief ostensible était la violation des articles 5, 54 et 111 de la Constitution au sujet de l'expédition de Rome. Le lendemain cet appel aux armes fut reproduit :

Par la Montagne qui, mettant hors la loi la majorité de l'Assemblée, déclara la minorité seule représentant légitime du peuple ;

Par la presse républicaine qui déclara que la Montagne avait nommé des délégués *pour aviser ;*

Par le comité des écoles qui invita à *marcher en avant ;*

Par le comité typographique qui dit aux montagnards : *agissez ;*

1»0 I11ST0IKE Par l’association démocratique des amis de la constitution qui s’associa en tremblant à ce cri de guerre; Par quelques prétendus démocrates qui s’arrogèrent le droit de parler au nom des légions de la garde nationale ; Et enfin par le comité démocratique socialiste dont le manifeste fut à la fois le plus explicite et le plus franc. Le voici : DECLARATION DU PEUPLE. • Le Président de la République et ses ministres sont hors de la Constitution 1 » La partie de l’Assemblée qui s’est rendue leur complice par son vote, relatif à l'expédition de Rome, s’est mise hors la Constitution! • Que la garde nationale se lève t • Que les ateliers se ferment ! • Que nos frères de l’armée se souviennent qu’ils sont citoyens, et que le premier de leurs devoirs est de défendre la Constitution ; • Que le peuple entier soit debout ! » Le 43 juin, en effet, la levée de boucliers eut lieu, et jamais peut-être, dans les annales insurrectionnelles du monde, tant d’imprévoyance ne s’était trouvée alliée à tant de vertige. Tout échoua. Le soir de ce jour il ne resta que la trace du plus grand échec moral qu’ait jamais essuyé un parti. La démocratie en eût été frappée au cœur si la légitimité de sa pure et sainte cause eût pu un moment être confondue avec les calculs égoïstes de quelques audacieux meneurs, les aberrations déplorables de quelques esprits aveuglés, et l’impuissance pratique de quelques profanes indignes qui s’en étaient impudemment constitués les patrons et Digitized by Google

Par l'association démocratique des amis de la constitution qui s'associa en tremblant à ce cri de guerre ;

Par quelques prétendus démocrates qui s'arrogèrent le droit de parler au nom des légions de la garde nationale ;

Et enfin par le comité démocratique socialiste dont le manifeste fut à la fois le plus explicite et le plus franc. Le voici :

DÉCLARATION DU PEUPLE.

« Le Président de la République et ses ministres sont hors de la Constitution !

» La partie de l'Assemblée qui s'est rendue leur complice par son vote, relatif à l'expédition de Rome, s'est mise hors la Constitution !

» Que la garde nationale se lève !

» Que les ateliers se ferment !

» Que nos frères de l'armée se souviennent qu'ils sont citoyens, et que le premier de leurs devoirs est de défendre la Constitution ;

» Que le peuple entier soit debout ! »

Le 13 juin, en effet, la levée de boucliers eut lieu, et jamais peut-être, dans les annales insurrectionnelles du monde, tant d'imprévoyance ne s'était trouvée alliée à tant de vertige.

Tout échoua. Le soir de ce jour il ne resta que la trace du plus grand échec moral qu'ait jamais essuyé un parti. La démocratie en eût été frappée au cœur si la légitimité de sa pure et sainte cause eût pu un moment être confondue avec les calculs égoïstes de quelques audacieux meneurs, les aberrations déplorables de quelques esprits aveuglés, et l'impuissance pratique de quelques profanes indignes qui s'en étaient impudemment constitués les patrons et

DE„LA FAMILLE BONAPARTE. »1 qui, au jour de l'œuvre , n'avaient su qu'étaler à la face du monde le vide de leur tête et le vide de leur cœur. En groupant les précédents, le mobile, les faits et les suites de cette journée du 15 juin, on trouve que, depuis les dernières élections, des inquiétudes graves, des craintes sérieuses n'avaient cessé de peser sur la situation. Le suffrage universel avait, il est vrai, donné une grande majorité au parti modéré dans l'Assemblée ; mais le parti ardent avait eu aussi son triomphe relatif, et il fut évident, dès les premières séances, qu'il ne saurait pas accepter sa position de minorité. Depuis quelque temps un journal socialiste, le Peuple, avait mis eu avant la déchéance du président, et d'autres journaux de la même nuance avaient cherché à établir comme une conséquence de la Constitution , la possibilité légale de déclarer déchus et de priver de leurs droits constitutionnels le président et les représentants faisant partie de la majorité de l'Assemblée nationale. Quelques-uns même, révélant à l'avance ce qui allait se passer, avaient nettement déclaré que le président et la majorité de l'Assemblée étant déchus et mis hors la loi par le seul fait de la violation de la Constitution, toute autorité passait de droit aux mains de la minorité qui devait se constituer et se saisir immédiatement de tous les pouvoirs. La question ainsi engagée tout, sauf le résultat final, s'était passé comme on l'avait annoncé. Le If, interpellations au ministère sur les affaires de Rome ; déclaration de la Montagne que la Constitution était violée ; sommation à la majorité d'obéir à la minorité; appel aux armes. Le 12, proposition de mise en accusation du 56 Digitized by Google

qui, au jour de l'œuvre, n'avaient su qu'étaler à la face du monde le vide de leur tête et le vide de leur cœur.

En groupant les précédents, le mobile, les faits et les suites de cette journée du 13 juin, on trouve que, depuis les dernières élections, des inquiétudes graves, des craintes sérieuses n'avaient cessé de peser sur la situation. Le suffrage universel avait, il est vrai, donné une grande majorité au parti modéré dans l'Assemblée ; mais le parti ardent avait eu aussi son triomphe relatif, et il fut évident, dès les premières séances, qu'il ne saurait pas accepter sa position de minorité.

Depuis quelque temps un journal socialiste, *le Peuple*, avait mis en avant la déchéance du président, et d'autres journaux de la même nuance avaient cherché à établir comme une conséquence de la Constitution, la possibilité légale de déclarer déchus et de priver de leurs droits constitutionnels le président et les représentants faisant partie de la majorité de l'Assemblée nationale. Quelques-uns même, révélant à l'avance ce qui allait se passer, avaient nettement déclaré que le président et la majorité de l'Assemblée étant déchus et mis hors la loi par le seul fait de la violation de la Constitution, toute autorité passait de droit aux mains de la minorité qui devait se constituer et se saisir immédiatement de tous les pouvoirs.

La question ainsi engagée tout, sauf le résultat final, s'était passé comme on l'avait annoncé. Le 11, interpellations au ministère sur les affaires de Rome ; déclaration de la Montagne que la Constitution était violée ; sommation à la majorité d'obéir à la minorité ; appel aux armes. Le 12, proposition de mise en accusation du

SM HISTOIRE président de la République et des ministres. Le 13, insurrection. Cette fois cependant l'insurrection s'était produite avec une circonstance spéciale. Ainsi , par exemple, au 15 mai 1848, les chefs de club avaient tout fait, entraînant à peine à leur suite deux représentants du peuple ; au 23 juin aucun député ne s'était compromis d'une manière directe; mais, au 15 juin 1849, les hommes d'action du dehors s'étant lassés de descendre à leurs risques dans la rue, tandis que les orateurs du parti, abrités derrière leur inviolabilité, conservaient tous les avantages de la situation présente et toutes les espérances de l'avenir, avaient mis en demeure un certain nombre de représentants de sortir de leur réserve prudente. L'injonction était formelle : force avait été d'y obéir. Quelques représentants s'étaient constitués au Conservatoire des arts et métiers en une sorte de convention , attendant que l'armée, sur qui l'on comptait, se prononçât; que la garde nationale, dont on espérait le concours, activât le mouvement ; que le peuple se jetât dans l'insurrection. Mais la garde nationale et l'armée étaient restées fidèles au gouvernement. Quant au peuple, dont la souveraineté n'était plus alors un vain mot, il n'avait vu qu'avec une froideur très marquée des hommes à qui il avait délégué cette souveraineté, ne sachant pas se résigner à attendre d'elle une suprématie qu'elle seule pouvait donner. Ainsi abandonnés à leurs seules forces, les représentants compromis dans cette levée de boucliers n'essayèrcut pas même de résister. La fuite en sauva quelques-uns ; la justice s'empara de quelques autres, et cet echec fut un grand et nouveau coup porté au parti ultra-démocrate. A chacune de ses défaites, ce par ti, en perdant ses chefs,
Digitized by Google

 «Tait perdu une partie de sa force. Sous le Gouvernement provisoire et la Commission exécutive, il s'était montré redoutable par les principes généreux dont il semblait l'expression; après les journées de juin d 84 8, il avait encore conservé la forme d'une association puissante. Mais après le 1 3 juin 1849, désorganisé déjà par la retraite des démocrates purs d'intentions et de principes qui n'avaient plus voulu d'une solidarité devenue moralement trop lourde, réduit aux éléments les plus aveugles, les plus passionnés ou les plus corrompus , ce parti ne put plus puiser de force dans son principe qu'il avait tant de fois compromis. Il sembla condamné à l'isolement, s'il acceptait le fait acquis d'une république gouvernée sans lui, ou aux forces chanceuses et terribles du parti de la misère et de la faim , s'il voulait par la violence protester contre elle. 11 fut probable alors que, par la faute de ces hommes qui n'avaient su exploiter de saintes idées qu'au profit de passions tout au moins suspectes, la vérité sociale, à qui appartient incontestablement l'avenir, ne réaliserait désormais son règne qu'avec d'autres hommes et d'autres idées. C'était plus qu'un temps d'arrêt, c'était un temps de recul dont les ultra-démocrates doivent être responsables devant la postérité et devant l'histoire. Quoi qu'il en soit, dès ce jour seulement , l'élu du 1 0 décembre, Louis-Napoléon Bonaparte, fut ce que doit être tout chef d'État, libre de faire le bien, libre de conjurer le mal. 11 put tenter de réaliser à la fois ce 1 que la nation attendait de lui et ce que promettait, son nom , le retour de l'ordre et le développement du progrès. Il inaugura cette sorte d'émancipation par la proDigitized by Google

avait perdu une partie de sa force. Sous le Gouvernement provisoire et la Commission exécutive, il s'était montré redoutable par les principes généreux dont il semblait l'expression ; après les journées de juin 1848, il avait encore conservé la forme d'une association puissante. Mais après le 13 juin 1849, désorganisé déjà par la retraite des démocrates purs d'intentions et de principes qui n'avaient plus voulu d'une solidarité devenue moralement trop lourde, réduit aux éléments les plus aveugles, les plus passionnés ou les plus corrompus, ce parti ne put plus puiser de force dans son principe qu'il avait tant de fois compromis. Il sembla condamné à l'isolement, s'il acceptait le fait acquis d'une république gouvernée sans lui, ou aux forces chanceuses et terribles du parti de la misère et de la faim, s'il voulait par la violence protester contre elle.

Il fut probable alors que, par la faute de ces hommes qui n'avaient su exploiter de saintes idées qu'au profit de passions tout au moins suspectes, la vérité sociale, à qui appartient incontestablement l'avenir, ne réaliserait désormais son règne qu'avec d'autres hommes et d'autres idées. C'était plus qu'un temps d'arrêt, c'était un temps de recul dont les ultrà-démocrates doivent être responsables devant la postérité et devant l'histoire.

Quoi qu'il en soit, dès ce jour seulement, l'élu du 10 décembre, Louis-Napoléon Bonaparte, fut ce que doit être tout chef d'État, libre de faire le bien, libre de conjurer le mal. Il put tenter de réaliser à la fois ce que la nation attendait de lui et ce que promettait son nom, le retour de l'ordre et le développement du progrès. Il inaugura cette sorte d'émancipation par la pro-

1U HISTOIRE clamation suivante , qui résume à la fois les difficultés contre lesquelles il avait eu à lutter et l'idée arrêtée de les vaincre. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU PEUPLE FRANÇAIS. « Quelques factieux osent encore lever l'étendard de la révolte contre un gouvernement légitime , puisqu'il est le produit du suffrage universel. » Ils m'accusent d'avoir violé la Constitution , moi qui ai supporté depuis six mois, sans en être ému, leurs injures, leurs calomnies, leurs provocations. » La majorité de l'Assemblce elle-même est le but de leurs outrages. » L'accusation dont je suis l'objet n'est qu'un prétexte , et la preuve , c'est que ceux qui m'attaquent me poursuivaient déjà avec la même haine, la même injustice, alors que le peuple de Paris me nommait représentant, et le peuple de la France, président de la République. « Ce système d'agitation entretient dans le pays le malaise et la défiance qui engendrent la misère. • Il faut qu'il cesse. ■ Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent. » La République n'a pas d'ennemis plus implacables que ces hommes qui, perpétuant le désordre, nous forcent à changer la France en un camp , nos idées d'amélioration et de progrès en préparatifs de lutte et de défense. » Élu par la nation , la cause que je défends est la vôtre. C'est celle de vos familles, de vos propriétés, celle du pauvre comme celle du nche, celle de la civilisation tout entière. • • Je ne reculerai devant rien pour la faire triompher. » Paris, le 13 juin 1849. » Louis-Napoléon BONAPARTE.» Digitized by Google

clamation suivante, qui résume à la fois les difficultés contre lesquelles il avait eu à lutter et l'idée arrêtée de les vaincre.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AU PEUPLE FRANÇAIS.

« Quelques factieux osent encore lever l'étendard de la révolte contre un gouvernement légitime, puisqu'il est le produit du suffrage universel.

» Ils m'accusent d'avoir violé la Constitution, moi qui ai supporté depuis six mois, sans en être ému, leurs injures, leurs calomnies, leurs provocations.

» La majorité de l'Assemblée elle-même est le but de leurs outrages.

» L'accusation dont je suis l'objet n'est qu'un prétexte, et la preuve, c'est que ceux qui m'attaquent me poursuivaient déjà avec la même haine, la même injustice, alors que le peuple de Paris me nommait représentant, et le peuple de la France, président de la République.

» Ce système d'agitation entretient dans le pays le malaise et la défiance qui engendrent la misère.

» Il faut qu'il cesse.

» Il est temps que les bons se rassurent et que les méchants tremblent.

» La République n'a pas d'ennemis plus implacables que ces hommes qui, perpétuant le désordre, nous forcent à changer la France en un camp, nos idées d'amélioration et de progrès en préparatifs de lutte et de défense.

» Élu par la nation, la cause que je défends est la vôtre. C'est celle de vos familles, de vos propriétés, celle du pauvre comme celle du riche, celle de la civilisation tout entière. »

» Je ne reculerai devant rien pour la faire triompher.

» Paris, le 13 juin 1849.

» LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE. »

DE LA FAMILLE BON At’AKTE. 281. En même temps que le président de la République lançait cette énergique proclamation, Paris était déclaré en état de siège. A part quelques troubles sanglants qui eûrent lieu à Lyon, mais qui furent bientôt réprimés par les généraux Magnan, d’Arlonville et Gémeau, la majorité de la France osa applaudir à l’initiative que prenait à ses risques et périls LouisNapoléon Bonaparte. La nation comprit alors qu'il y avait un homme sur lequel elle pouvait compter à l’occasion et qui ne craignait pas d’imposer sa volonté dans un moment où son pouvoir paraissait le plus ébranlé. C’est vers la même époque que les troupes françaises entraient dans Rome, et que paraissait la loi sur la presse- L’état de siège dura à Paris jusqu’au 9 août, et l’Assemblée législative se prorogea jnsqu'au 1 1 octobre. Cependant l’armée française était à Rome et il fallait la soutenir; c’est alors qu’eût lieu un vif débat sur l’ouverture d’un crédit pour l’expédition romaine; à la suite de ce débat le ministère fut changé. Affaires étrangères, M. de Rayncval, bientôt remplacé par le général La Ilitte ; intérieur, M. Ferdinand Barrot ; guerre» M. d’Hautpoul; finances, M. Fould ; justice, M. Rouher; instruction publique, HL de Parieu; marine, l’amiral Desfossés; commerce, M. Dumas; travaux publics, M. Bineau. Ce changement de ministère apporta plusieurs lois répressives réclamées par la partie modérée de l’assemblée. L’impôt sur le timbre fut rétabli sur la presse périodique et le cautionneme n des journaux fut augmenté. L’instruction publique reçut une nouvelle organisation, et la loi électorale fut révisée; elle supprima 3,000,000 d’électeurs. L’assemblée était hostile aux actes du chef de l’Etat, de toutes manières elle avait cherché à contre barrer ses projets de loi, et les débats passionnés du mois d’avril et du mois de mai Digitized by Google

En même temps que le président de la République lançait cette énergique proclamation, Paris était déclaré en état de siége. A part quelques troubles sanglants qui eûrent lieu à Lyon, mais qui furent bientôt réprimés par les généraux Magnan, d'Arlonville et Gémeau, la majorité de la France osa applaudir à l'initiative que prenait à ses risques et périls Louis-Napoléon Bonaparte. La nation comprit alors qu'il y avait un homme sur lequel elle pouvait compter à l'occasion et qui ne craignait pas d'imposer sa volonté dans un moment où son pouvoir paraissait le plus ébranlé.

C'est vers la même époque que les troupes françaises entraient dans Rome, et que paraissait la loi sur la presse. L'état de siége dura à Paris jusqu'au 9 août, et l'Assemblée législative se prorogea jnsqu'au 11 octobre. Cependant l'armée française était à Rome et il fallait la soutenir; c'est alors qu'eût lieu un vif débat sur l'ouverture d'un crédit pour l'expédition romaine; à la suite de ce débat le ministère fut changé.

Affaires étrangères, M. de Rayneval, bientôt remplacé par le général La Hitte; intérieur, M. Ferdinand Barrot; guerre, M. d'Hautpoul; finances, M. Fould; justice, M. Rouher; instruction publique, M. de Parieu; marine, l'amiral Desfossés; commerce, M. Dumas; travaux publics, M. Bineau.

Ce changement de ministère apporta plusieurs lois répressives réclamées par la partie modérée de l'assemblée. L'impôt sur le timbre fut rétabli sur la presse périodique et le cautionnement des journaux fut augmenté. L'instruction publique reçut une nouvelle organisation, et la loi électorale fut révisée; elle supprima 3,000,000 d'électeurs.

L'assemblée était hostile aux actes du chef de l'Etat, de toutes manières elle avait cherché à contrebarrer ses projets de loi, et les débats passionnés du mois d'avril et du mois de mai

286 HISTOinfc en furent une preuve évidente. Meis celle hoslilité systématique jeta complètement le masque à propos d'un projet de loi avant pour but d’augmenter le traitement du Président pour frais de représentation. Louis Napoléon parut accepter cette opposition avec la plus grande insouciance, et pendant que l’assemblée cherchait à chaque moment l’occasion d’un conflit, le Président entreprit de visiter les départements « pour juger des sentiments et des besoins du pays.» Ses voyages à Lyon et à Cherbourg ne furent qu’une continuelle ovation, et les sympathies qu’il rencontra sur son chemin durent le dédommager du dédain de l’assemblée. Cependant la position était trop tendue : la situation du chef de l'Etat et de ses ministres n’était plus tenable ; et le général Changarnier, auquel Louis-Napoléon avait confié le commandement général des troupes, semblait avoir des idées de domination. Il fallait agir. Dès le 9 janvier un décret enleva au général Changarnier son double commandement, et plusieurs autres nouveaux ministres furent nommés; ce furent : MM. Drouyn de Lhuys, aux affaires étrangères; le général Régnault de Saint- Jean-d’Angely, à la guerre; Magne, aux travaux publics ; Bonjean, à l’agriculture et au commerce. Les luttes de partis recommencèrent, et les socialistes répondirent à ce second acte énergique du Président de la République par des protestations qui agitèrent un instant Paris et les départements. Le 4 novembre 1851 était fixé pour la rentrée de l’Assemblée. On attendait avec impatience ce jour-là; car on avait hâte de lire le message du Président de la République. Ce message, que nous reproduisons, du reste, fut d’une dignité trèsgrande et d’une adresse telle, que l’Assemblée resta divisée sur la question : Louis-Napoléon annonçait un projet de loi Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Î87 qui devait restituer au principe du suffrage universel toute su plénitude : a Messieurs les Représentants, * Je viens, comme chaque année, vous présenter le compte sommaire des faits importants qui se sont accomplis depuis le dernier message. Toutefois, je crois devoir passer sous silence les événements qui, malgré moi, ont pu produire certains dissentiments toujours regrettables. « La paix publique, sauf quelques agitations partielles, n'a pas été troublée ; et même, à plusieurs époques où les difficultés politiques étaient de nature à affaiblir le sentiment de la sécurité et à exciter les alarmes, le pays, par son attitude paisible, a montiédans le Gouvernement une confiance dont le témoignage m'est précieux. < Il serait néanmoins imprudent de se faire illusion sur cette apparence de tranquillité. Une vaste conspiration démagogique s'organise en France et en Europe. Les sociétés secrètes cherchent à étendre leurs ramifications jusque dans les moindres communes; tout ce que les partis renferment d'insensé, de violent, d'incorrigible, sans être d'accord sur les hommes ni sur les choses, s'est donné rendez-vous en 1852, non pour bâtir, mais pour renverser. c Votre patriotisme et votre courage, à l'égal desquels je m'efforcerai de marcher, épargneront, je n'en doute pas, à la France les périls dont elle est menacée; mais pour les conjurer, envisageons-les sans crainte comme sans exagération ; et, tout étant convaincus que, grâce à la force de l'administration, au zèle éclairé de la magistrature, au dévouement de l'armée, la France ne saurait périr, réunissous tous nos efforts afin d'en

qui devait restituer au principe du suffrage universel toute sa plénitude :

« Messieurs les Représentants,

« Je viens, comme chaque année, vous présenter le compte sommaire des faits importants qui se sont accomplis depuis le dernier message. Toutefois, je crois devoir passer sous silence les événements qui, malgré moi, ont pu produire certains dissentiments toujours regrettables.

« La paix publique, sauf quelques agitations partielles, n'a pas été troublée; et même, à plusieurs époques où les difficultés politiques étaient de nature à affaiblir le sentiment de la sécurité et à exciter les alarmes, le pays, par son attitude paisible, a montré dans le Gouvernement une confiance dont le témoignage m'est précieux.

« Il serait néanmoins imprudent de se faire illusion sur cette apparence de tranquillité. Une vaste conspiration démagogique s'organise en France et en Europe. Les sociétés secrètes cherchent à étendre leurs ramifications jusque dans les moindres communes; tout ce que les partis renferment d'insensé, de violent, d'incorrigible, sans être d'accord sur les hommes ni sur les choses, s'est donné rendez-vous en 1852, non pour bâtir, mais pour renverser.

« Votre patriotisme et votre courage, à l'égal desquels je m'efforcerai de marcher, épargneront, je n'en doute pas, à la France les périls dont elle est menacée; mais pour les conjurer, envisageons-les sans crainte comme sans exagération; et, tout étant convaincus que, grâce à la force de l'administration, au zèle éclairé de la magistrature, au dévouement de l'armée, la France ne saurait périr, réunissons tous nos efforts afin d'en-

2S8 nisTomE lever au génie du mal jusqu'à l’espoir d’une réussite momentanée. « Le meilleur moyen d’y parvenir m’a toujours paru l’application de ce système qui consiste, d’un côté, à satisfaire largement les intérêts légitimes'; de l’autre, à étouffer dès leur apparition les moindres symptômes d’attaque contre la religion, la morale, la société. < Ainsi procurer du travail en concédant à des compagnies nos grandes lignes de chemins de fer, et avec l’argent que l’Etat retirera de ces concessions donner une vive impulsion aux autres travaux dans tous les départements; encourager les institutions destinées au développement du crédit agricole ou commercial ; venir, par des établissements de bienfaisance, au secours de toutes les misères, telle a été et telle doit f tre encore notre première sollicitude; et c’est en suivant cette marche qu’il sera plus facile de recourir à la répression lorsque le besoin s’en fera sentir « 11 vous sera présenté un projet de loi qui restitue au principe électoral toute sa plénitude, en conservant de la loi du 31 mai ce qui dégage le suffrage universel d'éléments impurs et en rend l'application plus morale et plus régulière. » L’Assemblée répondit à ce message par une proposition dite des questeurs, énonçant que le président de l’Assemblée était chargé de veiller à la sûreté intérieure et extérieure : qu’il exerçait, en vertu de l’article 32 de la Constitution, le droit de fixer les forces militaires que réclamait la sûreté de l’Assemblée, et d’en désigner le chef : qu’il avait droit de requérir la force armée, de convoquer la garde nationale ; et, enfin, qu’il pouvait déléguer ce droit de réquisition aux questeurs. Pendant ce temps, les doctrines socialistes faisaient des adeptes, et soixante députés montagnards avaient approuvé le Digitized by Google

UE LA FAMILLE BONAPARTE. 28« programmft du Comité central européen ■ Le but de cette société était < de faire parvenir le prolétariat à la domination, d'abroger l'autorité de l'ancienne loi civile, et de fonder une nouvelle société sans classes et sans rapports civils de propriété. Sur la proposition des questeurs, dit M: Rrissaud, la montagne se divise. La proposition est repoussée , mais la guerre est déclarée de nouveau au Président par un projet de loi sur la responsabilité des agents du pouvoir. L'assemblée passa à l'ordre du jour, mais elle restreignit encore un peu plus le suffrage populaire, et s'attacha au droit de réquisition directe. « Elle préparait un coup«d'Etat contre le Prince Président ; celui-ci l'exécuta contre elle. » Le 2 décembre l'Assemblée fut dissoute, le suffrage universel fut rétabli, et le peuple Français convoqué dans ses comices du 14 au 22 décembre. Les Sociétés secrètes étaient restées en permanence, pour exécuter le coup-d'Etat contre Louis Napoléon, aussi purentelles organiser certaine résistance. Quelques barricades s'élevè- (rent dans Paris, et dans la journée du 1 la lutte devint même assez sérieuse, mais l'armée de Paris, sous les ordres du général Magnan, rcsta.mailresse du terrain. Voici quellesavaient été les proclamations de Louis Napoléon : Français 1 « La situation actuelle ne peut durer plus longtemps. Chaque jour qui s'écoule aggrave les dangers du pays. L'Assemblée qui devrait être le plus ferme appui de l'ordre est devenue un foyer de complots. Le patriotisme de trois cents de ses membres n'a pu arrêter ses fatales tendances. Au lieu de faire des lois dans l'intérêt général, elle forge des armes pour la guerre 37

Digitized by Google

programme du *Comité central européen*. Le but de cette société était « de faire parvenir le prolétariat à la domination, d'abroger l'autorité de l'ancienne loi civile, et de fonder une nouvelle société sans classes et sans rapports civils de propriété.

Sur la proposition des questeurs, dit M. Brissaud, la montagne se divise. La proposition est repoussée, mais la guerre est déclarée de nouveau au Président par un projet de loi sur la responsabilité des agents du pouvoir. L'assemblée passa à l'ordre du jour, mais elle restreignit encore un peu plus le suffrage populaire, et s'attacha au droit de réquisition directe.

« Elle préparait un coup-d'Etat contre le Prince Président ; celui-ci l'exécuta contre elle. »

Le 2 décembre l'Assemblée fut dissoute, le suffrage universel fut rétabli, et le peuple Français convoqué dans ses comices du 14 au 22 décembre.

Les Sociétés secrètes étaient restées en permanence, pour exécuter le coup-d'Etat contre Louis Napoléon, aussi purent-elles organiser certaine résistance. Quelques barricades s'élevèrent dans Paris, et dans la journée du 4 la lutte devint même assez sérieuse, mais l'armée de Paris, sous les ordres du général Magnan, resta maîtresse du terrain.

Voici quelles avaient été les proclamations de Louis Napoléon :

Français !

« La situation actuelle ne peut durer plus longtemps. Chaque jour qui s'écoule aggrave les dangers du pays. L'Assemblée qui devrait être le plus ferme appui de l'ordre est devenue un foyer de complots. Le patriotisme de trois cents de ses membres n'a pu arrêter ses fatales tendances. Au lieu de faire des lois dans l'intérêt général, elle forge des armes pour la guerre

290 HISTOIRE civile; elle attente au pouvoir que je tiens directement du peuple, elle encourage toutes les mauvaises passions ; elle compromet le repos de la France : je l'ai dissoute et je rends le peuple entier juge entre elle et moi. « La Constitution, vous le savez, avait été faite dans le but d'affaiblir d'avance le pouvoir que vous alliez me confier. Six millions de suffrages furent une éclatante protestation contre elle, et cependant je l'ai fidèlement observée. Les provocations, les calomnies, les outrages, m'ont trouvé impassible, mais aujourd'hui que le pacte fondamental n'est plus' respecté de ceuxlà même qui l'invoquent sans cesse, et que les hommes qui ont déjà perdu deux monarchies veulent me lier les mains afin de renverser la République, mon devoir est de déjouer leurs per> fîdes projets, de maintenir la République et de sauver le pays en invoquant le jugement solennel du seul souverain que je reconnaisse en Feance : Le peuple. < Je fais donc un appel loyal à la nation tout entière, et je vous dis : si vous voulez continuer cet état de malaise qui nous dégrade et compromet notre avenir, choisissez un autre à ma place, car je ne veux plus d'un pouvoir qui et impuissant à faire le bien, me rend responsable d'actes que je ne puis empêcher et m'enchaîne au gouvernail quand je vois le vaisseau courir dans l'abime. «Si au contraire, vous avezencore confiance en moi, donnezmoi le moyen d'accomplir la grande mission que je tiens de vous. «Cette mission consiste à fermer l'ère des Révolutions en satisfaisant les besoins légitimes du peuple et en le protégeant contre les passions subversives. Elle consiste surtout à créer des institutions qui survivent aux hommes et qui soient enfin Digitized by Google

 des fondations sur lesquelles on puisse asseoir quelque chose de durable. € Persuadé que l'instabilité du pouvoir, que la prépondérance d'une seule assemblée sont des causes permanentes de troubles et de discordes, je soumets à vos suffrages les bases fondamentales suivantes d'une Constitution que les assemblées développeront plus tard. * i" Un chef responsable nommé pour dix ans. « ï‘ Des ministres dépendants du pouvoir exécutif seul. < 3* Un conseil d'Etat formé des hommes les plus distingués, préparant les lois et soutenant la discussion devant le Corps législatif. « 4* Un Corps législatif discutant et votant les lois, nommé par le suffrage universel, sans scrutin de liste qui fausse l'élection. c 5° Une seconde assemblée formée de toutes les illustrations du pays, pouvoir pondérateur, gardien du pacte fondamental et des libertés publiques. < Ce système créé par le premier Consul au commencement du siècle a donné à la France le repos et la prospérité; il les lui garantirait encore. «Telle est ma conviction profonde. Si vous la partagez, déclarez-le par vos suffrages, si au contraire vous préférez un gouvernement sans force, monarchique ou républicain, emprunté à je ne sais quel passé ou quel avenir chimérique, répondez négativement. « Ainsi donc pour la première fois depuis 1 804 vous voterez en connaissance de cause en sachant bien pour qui et pour quoi. * Si je n'obtiens pas la majorité des suffrages, alors je provoDigitized by Google

des fondations sur lesquelles on puisse asseoir quelque chose de durable.

« Persuadé que l'instabilité du pouvoir, que la prépondérance d'une seule assemblée sont des causes permanentes de troubles et de discordes, je soumets à vos suffrages les bases fondamentales suivantes d'une Constitution que les assemblées développeront plus tard.

« 1° Un chef responsable nommé pour dix ans.

« 2° Des ministres dépendants du pouvoir exécutif seul.

« 3° Un conseil d'Etat formé des hommes les plus distingués, préparant les lois et soutenant la discussion devant le Corps législatif.

« 4° Un Corps législatif discutant et votant les lois, nommé par le suffrage universel, sans scrutin de liste qui fausse l'élection.

« 5° Une seconde assemblée formée de toutes les illustrations du pays, pouvoir pondérateur, gardien du pacte fondamental et des libertés publiques.

« Ce système créé par le premier Consul au commencement du siècle a donné à la France le repos et la prospérité; il les lui garantirait encore.

« Telle est ma conviction profonde. Si vous la partagez, déclarez-le par vos suffrages, si au contraire vous préférez un gouvernement sans force, monarchique ou républicain, emprunté à je ne sais quel passé ou quel avenir chimérique, répondez négativement.

« Ainsi donc pour la première fois depuis 1804 vous voterez en connaissance de cause en sachant bien pour qui et pour quoi.

« Si je n'obtiens pas la majorité des suffrages, alors je provo-

HISTOIRE 292 querai la réunion d’une nouvelle assemblée , et je lui remettrai le mandat que j’ai reçu de vous. * Mais si vous croyez que la cause dont mon nom est le symbole, c’est-à-dire la France régénérée par la Révolution de 89 et organisée par l’Empereur, est toujours la vôtre, proclamezle en consacrant les pouvoirs que je vous demande. Alors, la France et l’Europe seront préservées de l’anarchie, les obstacles s’aplaniront, les rivalités auront disparu, car tous respecteront dans l’arrêt du peuple le décret de la Providence. * Fait au Palais de l’Elysée, le 2 décembre 1851. * Louis Napoléon Bonaparte. » « Les 20 et 21 décembre, le peuple répondit à cette proclamation, par 7,459,216 suffrages affirmatifs. Le Président de la République fut donc nommé pour dix ans. « Celte période de la Présidence décennale commença au 20 décembre 1852. La France fut régie par la Constitution du 14 janvier 1852. « La Constitution reconnut, coniirma et garantit ces grands principes, proclamés en 1789 et qui sont la base du droit public des Français. Le gouvernement de la République française fut confié pour dix ans au Prince Louis Napoléon Bonaparte. Le Président de la République gouverna au moyen des ministres, du Conseil d'Etat, du Sénat et du Corps législatif. * 11 se déclara responsable devant le peuple Français auquel cependant il se réserva toujours le droit de faire appel. «Commandant des forces de terre et de mer, il peut déclarer la guerre, faire des traités de paix, d'alliance et de commerce, nomme à tous les emplois , a seul l’initiative des lois, et a le droit de faire grâce. » Tels furent ses pouvoirs. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 593 Pendant cette période de la Présidence décennale , Louis Napoléon divisa la France en circonscriptions de 35,000 électeurs, il subordonna les journaux ou écrits péridiodiques à la nécessité de l'autorisation préalable, à l'avertissement, à la suspension administrative, et à la suppression par le chef de l'Etat. Cette juridiction administrative n'excluait pas dans certains cas la juridiction des tribunaux. Louis Napoléon, qui prit alors le nom de Prince-Président, fortifia l'action du pouvoir sur la garde nationale, sur les maires et sur la plupart des autorités administratives non dépendantes de l'Etat . L'émeute était vaincue : les meneurs socialistes avaient reconnu l'inutilité de la lutte ; peu à peu le calme un instant troublé par quelques coups de parti, se rétablit, et dès le 28 mars un décret du Prince-Président leva l'état de siège, dans les départements soumis à cette nécessité. Le lendemain, Louis Napoléon réunit tous les grands corps de l'Etat, et leur déclara son travail de réorganisation et de dictature terminé. « La dictature que le peuple m'avait confiée dit-il, cesse aujourd'hui. Les choses vont reprendre leur cours régulier; C'est avec un sentiment de satisfaction réelle que je viens proclamer la mise en vigueur de la Constitution, car ma préoccupation constante a été non-seulement de rétablir l'ordre, mais de le rendre durable , en dotant la France d'institutions appropriées à ses besoins. € 11 y a quelques mois à peine, vous vous en souvenez, plus je m'enfermais dans le cercle étroit de mes attributions, plus on s'efforçait de le rétrécir encore afin de m'ôter le mouvement et l'action. Découragé, je l'avoue, j'eus la pensée d'abandonnerun pouvoirainsi disputé, ce qui me retint, c'est que je ne voyais pour me succéder qu'une chose : l'anarchie. Partout, en Digitized by Google

Pendant cette période de la Présidence décennale, Louis Napoléon divisa la France en circonscriptions de 35,000 électeurs, il subordonna les journaux ou écrits péridiodiques à la nécessité de l'autorisation préalable, à l'avertissement, à la suspension administrative, et à la suppression par le chef de l'Etat. Cette juridiction administrative n'excluait pas dans certains cas la juridiction des tribunaux. Louis Napoléon, qui prit alors le nom de Prince-Président, fortifia l'action du pouvoir sur la garde nationale, sur les maires et sur la plupart des autorités administratives non dépendantes de l'Etat.

L'émeute était vaincue : les meneurs socialistes avaient reconnu l'inutilité de la lutte ; peu à peu le calme un instant troublé par quelques coups de parti, se rétablit, et dès le 28 mars un décret du Prince-Président leva l'état de siége, dans les départements soumis à cette nécessité.

Le lendemain, Louis Napoléon réunit tous les grands corps de l'Etat, et leur déclara son travail de réorganisation et de dictature terminé.

« La dictature que le peuple m'avait confiée dit-il, cesse aujourd'hui. Les choses vont reprendre leur cours régulier ; C'est avec un sentiment de satisfaction réelle que je viens proclamer la mise en vigueur de la Constitution, car ma préoccupation constante a été non-seulement de rétablir l'ordre, mais de le rendre durable, en dotant la France d'institutions appropriées à ses besoins.

« Il y a quelques mois à peine, vous vous en souvenez, plus je m'enfermais dans le cercle étroit de mes attributions, plus on s'efforçait de le rétrécir encore afin de m'ôter le mouvement et l'action. Découragé, je l'avoue, j'eus la pensée d'abandonner un pouvoir ainsi disputé, ce qui me retint, c'est que je ne voyais pour me succéder qu'une chose : l'anarchie. Partout, en

 effet, s’exaltaient des passions ardentes à détruire, incapables de rien fonder. Nulle part une institution ni un homme à qui se rattacher. Nulle part un droit incontesté, une organisation quelconque, un système réalisable. » * Aussi, lorsque grâce au concours de quelques hommes courageux, grâce surtout à l’énergique attitude de l’armée , tous les périls furent conjurés en quelques heures, mon premier soin fut de demander au peuple des institutions. Depuis trop longtemps la Société ressemblait à une pyramide qu’on aurait retournée et voulu faire reposer sur son sommet ; je l’ai replacée sur sa base. Le suffrage universel, seule source du droit dans de pareilles conjectures, fut immédiatement rétabli; l’autorité reconquit son ascendant; enfin la France adoptant les dispositions principales de la Constitution que je lui soumettais, il me fut permis de créer des corps politiques dont l'influence et la considération seront d’autant plus grandes que leurs attributions auront été sagement réglées * En me voyant rétablir les institutions et les souvenirs de l’Empire, on a répété souvent que je désirais rétablir l’Empire même. Si telle était ma préoccupation constante, cette transformation serait accomplie depuis longtemps: ni les moyens, ni les occasions ne m’ont manqué. • « Ainsi en 1848, lorsque 6 millions de suffrages me nommèrent en dépit de la Constituante, je n’ignorais pas que le simple refusd’aquiescerà la Constitution pouvait me donner un trône. Mais une élévation qui devait nécessairement entraîner de graves désordres ne me séduisit pas. « Au 13 juin 1849, il m’était également facile de changer la forme du gouvernement, je ne le voulus point. * Enfin au 2 décembre, si des considérations personnelles Digitized by Google

effet, s'exaltaient des passions ardentes à détruire, incapables de rien fonder. Nulle part une institution ni un homme à qui se rattacher. Nulle part un droit incontesté, une organisation quelconque, un système réalisable. »

« Aussi, lorsque grâce au concours de quelques hommes courageux, grâce surtout à l'énergique attitude de l'armée, tous les périls furent conjurés en quelques heures, mon premier soin fut de demander au peuple des institutions. Depuis trop longtemps la Société ressemblait à une pyramide qu'on aurait retournée et voulu faire reposer sur son sommet ; je l'ai replacée sur sa base. Le suffrage universel, seule source du droit dans de pareilles conjectures, fut immédiatement rétabli ; l'autorité reconquit son ascendant ; enfin la France adoptant les dispositions principales de la Constitution que je lui soumettais, il me fut permis de créer des corps politiques dont l'influence et la considération seront d'autant plus grandes que leurs attributions auront été sagement réglées. . . . . .

. . . . . .

« En me voyant rétablir les institutions et les souvenirs de l'Empire, on a répété souvent que je désirais rétablir l'Empire même. Si telle était ma préoccupation constante, cette transformation serait accomplie depuis longtemps : ni les moyens, ni les occasions ne m'ont manqué. »

« Ainsi en 1848, lorsque 6 millions de suffrages me nommèrent en dépit de la Constituante, je n'ignorais pas que le simple refus d'aquiescer à la Constitution pouvait me donner un trône. Mais une élévation qui devait nécessairement entraîner de graves désordres ne me séduisit pas.

« Au 13 juin 1849, il m'était également facile de changer la forme du gouvernement, je ne le voulus point.

« Enfin au 2 décembre, si des considérations personnelles

 |’eussent emporté sur les graves intérêts du pays, j'eusse d'abord demandé au peuple qui ne l'eût pas refusé un titre pompeux. Je me suis contenté de celui que j’avais.» Mais malgré lui peut-être, Louis Napoléon était sur le chemin du trône. Déjà depuis le 10 mai, l’aigle avait été rétablie sur les drapeaux, et lors du voyage du prince-Présidcnt à Strasbourg, lors de l’inauguration de la première grande ligne de chemin de fer, Louis Napoléon avait été reçu aux cris de Vive l’Empereur! à Bourges, à Moulins, à Saint-Etienne, à Lyon, à Bordeaux. Pendant ces voyages du Prince-Président dans le midi de la iFrance, ses amis à Paris ne restaient pas inactifs, et préparaient ,son avènement au trône. Dans les salons, dans tous les cercles diplomatiques, parmi la bourgeoisie et surtout parmi le peuple, on accueillait avec ardeur les idées d'un second empire, l.e retour du prince Président dans Paris fut un vrai triomphe on se porta sur son passage, on l’accueillit par des cris de : Fine Napoléon! Vive l'Empereur! Le peuple avait parlé ! il fallait lui donner satisfaction. — Aussi dès le à novembre le Prince Président poussé par scs amis et Jpar les sollicitations qui lui arrivaient de toutes les parties de la France exposa dans le message suivant au sénat les vœux exprimés par la population : Messieurs les Sénateurs, « La nation vient de manisfester hautement sa volonté de rétablirl’Empire. Coniiant dans votre patriotisme et vos lumières je vous ai convoqués pour délibérer légalement sur cette grave question et vous remettre le soin de régler le nouvel ordre des choses. Si vous l’adoptez, vous penserez sans doute comme moi que la Constitution de 1852 doit être maintenue, et alors les Digitized by Google

j'eussent emporté sur les graves intérêts du pays, j'eusse d'abord demandé au peuple qui ne l'eût pas refusé un titre pompeux. Je me suis contenté de celui que j'avais.»

Mais malgré lui peut-être, Louis Napoléon était sur le chemin du trône. Déjà depuis le 10 mai, l'aigle avait été rétablie sur les drapeaux, et lors du voyage du prince-Président à Strasbourg, lors de l'inauguration de la première grande ligne de chemin de fer, Louis Napoléon avait été reçu aux cris de *Vive l'Empereur!* à Bourges, à Moulins, à Saint-Etienne, à Lyon, à Bordeaux.

Pendant ces voyages du Prince-Président dans le midi de la France, ses amis à Paris ne restaient pas inactifs, et préparaient son avénement au trône. Dans les salons, dans tous les cercles diplomatiques, parmi la bourgeoisie et surtout parmi le peuple, on accueillait avec ardeur les idées d'un second empire. Le retour du prince Président dans Paris fut un vrai triomphe; on se porta sur son passage, on l'accueillit par des cris de : *Vive Napoléon! Vive l'Empereur!*

Le peuple avait parlé! il fallait lui donner satisfaction. — Aussi dès le 4 novembre le Prince Président poussé par ses amis et par les sollicitations qui lui arrivaient de toutes les parties de la France exposa dans le message suivant au sénat les vœux exprimés par la population :

Messieurs les Sénateurs,

« La nation vient de manisfester hautement sa volonté de rétablir l'Empire. Confiant dans votre patriotisme et vos lumières je vous ai convoqués pour délibérer légalement sur cette grave question et vous remettre le soin de régler le nouvel ordre des choses. Si vous l'adoptez, vous penserez sans doute comme moi que la Constitution de 1852 doit être maintenue, et alors les

HISTOIRE 296 modifications reconnues indispensables ne toucheront en rien aux bases fondamentales. * Le changement qui se prépare portera principalement sur la forme, et cependant reprendre le symbole impérial est pour la France d'une immense signification. En effet, dans le rétablissement de l'Empire le peuple tiouve une garantie à un intérêt et une satisfaction à son juste orgueil : ce rétablissement garantit ses intérêts en assurant l'avenir, en fermant l'ère des révolutions, en consacrant encore les conquêtesde 89. 11 satisfait son juste orgueil, parce que relevant avec liberté et a*ec réflexion ce qu'il y a trente-sept ans l'Europe entière avait renversé par la force des armes au milieu des désastres de la patrie, le peuple venge noblement ses revers sans faire de victimes, sans menacer aucune indépendance, sans troubler la paix du monde. « Je ne me dissimule pas néanmoins tout ce qu'il y a de redoutable à accepter aujourd'hui et à mettre sur sa tête la couronne de Napoléon ; mais mes appréhensions diminuent par la pensée que, représentant à tant de titres la cause du peuple et la volonté nationale, ce sera la nation qui, en m'élevant au trône se couronnera elle -même. Fait au palais de Saint-Cloud le h novembre 1852. Louis NAPOLÉON. » Le 7 novembre un sénatus consulte rétablit à titre héréditaire la dignité impériale en faveur de Louis Napoléon. A défaut d'héritiers directs, l'Empereur régla lui-même l'ordre de succession dans la famille Bonaparte. La nation consultée donna 8,657,752 suffrages affirmatifs I. Le 2 décembre, l'Empire était proclamé. Digitized by Google

QUATRIÈME PÉRIODE (de 1852 a 1866). La France fut régie par la constitution du 1 4 janvier 1 552 , modifiée par les sénatus-consultes de décembre 1852, promulgués après le rétablissement de l'Empire. L'Empereur fut proclamé chef de l'Etat. Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme Napoléon, ex-roi de Westphalie, fut déclaré héritier du trône. Dans une histoire de la famille Bonaparte, la biographie du prince Napoléon devait nécessairement trouver sa place; aussi, avant de commencer cette quatrième période , nous n'hésitons à la donner. Né à Trieste, en lllvrie, le 9 septembre 1822, le prince Napoléon vécut dans l'exil jusqu'au moment où la Chambre des pairs discuta, en 1847, la loi d'exil qui frappait la famille Bonaparte. 38

QUATRIÈME PÉRIODE

(DE 1852 A 1866).

La France fut régie par la constitution du 14 janvier 1852, modifiée par les sénatus-consultes de décembre 1852, promulgués après le rétablissement de l'Empire.

L'Empereur fut proclamé chef de l'Etat.

Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme-Napoléon, ex-roi de Westphalie, fut déclaré héritier du trône.

Dans une histoire de la famille Bonaparte, la biographie du prince Napoléon devait nécessairement trouver sa place; aussi, avant de commencer cette quatrième période, nous n'hésitons à la donner.

Né à Trieste, en Illyrie, le 9 septembre 1822, le prince Napoléon vécut dans l'exil jusqu'au moment où la Chambre des pairs discuta, en 1847, la loi d'exil qui frappait la famille Bonaparte.

298 HISTOIRE Après de longues discussions, le gouvernement de LouisPhilippe autorisa le roi Jérôme et son fils le plus jeune, car l'aîné était mort en exil , à séjourner à Paris. Là commença véritablement la vie politique du prince Napoléon Bonaparte. 11 assista à la révolution de Février, et nous avons vu autre part la lettre qu'il écrivait le 2o février au gouvernement provisoire. Nommé membre de l'Assemblée constituante par la Corse, prince Napoléon agit selon ses convictions et selon ses principes: il défendit la Pologne de sa voix éloquente, et il eût aussi des paroles sympathiques pour l'Italie. Mais n'anticipons pas sur lesévénements et continuons le récit de l'épopée impériale, aux gloires de laquelle le nom du prince se trouve mêlé à chaque instant. L'Empire était proclamé! De tous les côtés de la France ce ne fut qu'un long cri d'allégresse ; le nouvel Empereur prit !o nom de Napoléon III. Tous les États de l'Europe, un instant effrayés de ce nom illustre si longtemps proscrit, et qui ravivait des idées de guerre et de conquête, n'hésitèrenl pas cependant à reconnaître le rétablissement du nouvel empire, lorsque le souverain eut déclaré que l'empire « c'était la paix. » L'Empereur Napoléon 111, après avoir établi sur des bases solides son gouvernement, tout démocratique, donna à l'Europe le spectacle d'un prince ami de la paix et du bonheur de scs sujets. Désireux de donner un successeur au trône impérial, il épousa, le 29 janvier 1853, Eugénie de Montijo, comtesse de Téba. Comme Napoléon I" en épousant Joséphine de Beauharnais, Napoléon III avait consulté son cœur; voici comment il anDigitized by Google

Après de longues discussions, le gouvernement de Louis-Philippe autorisa le roi Jérôme et son fils le plus jeune, car l'aîné était mort en exil, à séjourner à Paris.

Là commença véritablement la vie politique du prince Napoléon Bonaparte. Il assista à la révolution de Février, et nous avons vu autre part la lettre qu'il écrivait le 26 février au gouvernement provisoire.

Nommé membre de l'Assemblée constituante par la Corse, prince Napoléon agit selon ses convictions et selon ses principes : il défendit la Pologne de sa voix éloquente, et il eût aussi des paroles sympathiques pour l'Italie.

Mais n'anticipons pas sur les événements et continuons le récit de l'épopée impériale, aux gloires de laquelle le nom du prince se trouve mêlé à chaque instant.

L'Empire était proclamé! De tous les côtés de la France ce ne fut qu'un long cri d'allégresse ; le nouvel Empereur prit le nom de Napoléon III.

Tous les États de l'Europe, un instant effrayés de ce nom illustre si longtemps proscrit, et qui ravivait des idées de guerre et de conquête, n'hésitèrent pas cependant à reconnaître le rétablissement du nouvel empire, lorsque le souverain eut déclaré que l'empire « c'était la paix. »

L'Empereur Napoléon III, après avoir établi sur des bases solides son gouvernement, tout démocratique, donna à l'Europe le spectacle d'un prince ami de la paix et du bonheur de ses sujets. Désireux de donner un successeur au trône impérial, il épousa, le 29 janvier 1853, Eugénie de Montijo, comtesse de Téba.

Comme Napoléon Ier en épousant Joséphine de Beauharnais, Napoléon III avait consulté son cœur; voici comment il an-

 nonçace mariage aux trois grands corps de l’Etat, et la France battit des mains en lisant ccs paroles remplies de dignité : < Messieurs, < Je me rends au vœu si souvent manifesté par le pays en venant vous annoncer mon mariage. « L’union que je contracte n'est pas d'accord avec les traditions de l’ancienne politique, c’est là son avantage. * La France, par ses révolutions successives, s’est toujours brusquement séparée du reste de l’Europe ; tout gouvernement sensé doit chercher à la faire rentrer dans le giron des vieilles monarchies : mais ce résultat sera bien plus sûrement atteint par une politique droite et franche, par la loyauté des transactions, que par des alliances royales, qui créent du fausses sécurités et substituent souvent l’intérêt de famille à l’intérêt national. D’ailleurs les exemples du passé ont laissé dans l’esprit du peuple des croyances superstitieuses; il n'a pas oublié que depuis soixante-dix ans les princesses étrangères n’ont monté les degr és du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre et par la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n’était pas issue d’un sang royal. . . . < Quand en face de la vieille Europe on est porté par la force d’un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n’est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s’introduire à tout prix dans la famille des rois qu’on se fait accepter. C’est bien plutôt en se souvenant de son origine, en conservant son caractère propre et en prenant franchement Digitized by Google

nonça ce mariage aux trois grands corps de l'Etat, et la France battit des mains en lisant ces paroles remplies de dignité :

« Messieurs,

« Je me rends au vœu si souvent manifesté par le pays en venant vous annoncer mon mariage.

« L'union que je contracte n'est pas d'accord avec les traditions de l'ancienne politique, c'est là son avantage.

« La France, par ses révolutions successives, s'est toujours brusquement séparée du reste de l'Europe ; tout gouvernement sensé doit chercher à la faire rentrer dans le giron des vieilles monarchies : mais ce résultat sera bien plus sûrement atteint par une politique droite et franche, par la loyauté des transactions, que par des alliances royales, qui créent de fausses sécurités et substituent souvent l'intérêt de famille à l'intérêt national. D'ailleurs les exemples du passé ont laissé dans l'esprit du peuple des croyances superstitieuses ; il n'a pas oublié que depuis soixante-dix ans les princesses étrangères n'ont monté les degrés du trône que pour voir leur race dispersée et proscrite par la guerre et par la révolution. Une seule femme a semblé porter bonheur et vivre plus que les autres dans le souvenir du peuple, et cette femme, épouse modeste et bonne du général Bonaparte, n'était pas issue d'un sang royal. . . .

. . . . . .

« Quand en face de la vieille Europe on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant de son origine, en conservant son caractère propre et en prenant franchement

titre glorieux lorsqu’on parvient par le libre suffrage d’un grand peuple. « Ainsi obligé de s’écarter des précédents suivis jusqu’à ce jour, mon mariage n’était plus qu’une affaire privée. Il restait seulement le choix de la personne. Celle qui est devenue l’objet de ma préférence est d’une naissance élevée. Française par le cœur, par l’éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause du premier Empire, elle a, comme Espagnole, l’avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l’ornement du trône, comme au jour du danger elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France ; gracieuse et bonne, elle fera revivre dans la même position, j’en ai le ferme espoir, les vertus de l’impératrice Joséphine. * Je viens donc, Messieurs, dire à la France : J’ai préféré une femme que j’aime et que je respecte à une femme inconnue dont l’alliance eût eu des avantages mêlés de sacrifices. Sans témoigner de dédain pour personne, je cède à mon penchant, mais après avoir consulté ma raison et ma conviction. Enfin, en plaçant l’indépendance, les qualités du cœur, le bonheur de famille au-dessus des préjugés dynastiques et du calcul de l’ambition, je ne serai pas moins fort, puisque je serai plus libre. « Bientôt, en me rendant à Notre-Dame, je présenterai l'Im- . pèratrice au peuple et à l'armée ; la confiance qu’ils ont en moi assure leur sympathie à celle que j’ai choisie; et vous, Messieurs, en apprenant à la connaître, vous serez convaincus que, cette fois encore, j’ai été inspiré par la Providence. » Le mariage de l’Empereur et de la jeune et gracieuse souveDigitized by Google

 raine eût lieu à Notre-Dame avec une grande pompe. Le 1 fi mars 1830, la naissance de Napolcon-Eugène-Louis, déclaré Prince Impérial, vint combler les vœux de l'Empereur. L'Empereur et l'Impératrice voulurent tenir sur les fonts du baptême les enfants nés le mémo jour que le jeune prince. ' Dés l'année 1854, l'Empereur avail rétabli la garde impériale, dont il confiait le commandement en chcfau brave général Régnault de Saint-Jcan-d'Angély. C'est dans le mois de mars de celte même année que l'empereur Napoléon 111 déclara la guerre à la Russie. Cetle guerre est connue dans l'histoire sous le nom de guerre de Crimée. Voici quels en furent les préliminaires.: « ta conduite réservée de l'Empereur de Russie Nicoias 1", dit M. Brissaud dans son Histoire contemporaine, pendant les années difficiles de 1848-1851 lui avait donné un immense ascendant sur les cabinets de l'Europe, qui le regardaient comme la personnification du principe d'autorité. Il avait travaillé avec succès h développer les ressources de la Russie. Tout en faisant peser sur elle un immense établissement militaire, il avait amélioré les voies de communication, établi des chemins de fer, protégé les marchands étrangers, et placé sous un contrôle sévère les services administratifs. Les projets de Nicolas s'étendaient avec sa puissance. Il se crut l'arbitre absolu des destinées de l'EurÔpei 11 pesait sur elle par son protectorat religieux sur les Grecs, par la force du Panslavisme, par des mariages entre des membres de sa famille et les cours allemandes. « L'affaiblissement de la Turquie semblait lui promettre la conquête de Constantinople. Déjà, en 1849, il avait fait occuper la Valachie et la Moldavie. Au commencement de 1853, il proposait à l'ambassadeur d'Angleterre le partage de l'empire Digitized by Google

raine eût lieu à Notre-Dame avec une grande pompe. Le 16 mars 1856, la naissance de Napoléon-Eugène-Louis, déclaré Prince Impérial, vint combler les vœux de l'Empereur. L'Empereur et l'Impératrice voulurent tenir sur les fonts du baptême les enfants nés le même jour que le jeune prince.

Dès l'année 1854, l'Empereur avait rétabli la garde impériale, dont il confiait le commandement en chef au brave général Regnault de Saint-Jean-d'Angély. C'est dans le mois de mars de cette même année que l'empereur Napoléon III déclara la guerre à la Russie. Cette guerre est connue dans l'histoire sous le nom de guerre de Crimée. Voici quels en furent les préliminaires :

« La conduite réservée de l'Empereur de Russie Nicolas Ier, dit M. Brissaud dans son *Histoire contemporaine*, pendant les années difficiles de 1848-1851 lui avait donné un immense ascendant sur les cabinets de l'Europe, qui le regardaient comme la personnification du principe d'autorité. Il avait travaillé avec succès à développer les ressources de la Russie. Tout en faisant peser sur elle un immense établissement militaire, il avait amélioré les voies de communication, établi des chemins de fer, protégé les marchands étrangers, et placé sous un contrôle sévère les services administratifs. Les projets de Nicolas s'étendaient avec sa puissance. Il se crut l'arbitre absolu des destinées de l'Europe. Il pesait sur elle par son protectorat religieux sur les Grecs, par la force du Panslavisme, par des mariages entre des membres de sa famille et les cours allemandes.

« L'affaiblissement de la Turquie semblait lui promettre la conquête de Constantinople. Déjà, en 1849, il avait fait occuper la Valachie et la Moldavie. Au commencement de 1853, il proposait à l'ambassadeur d'Angleterre le partage de l'empire

302 HISTOIRE Ottoman, et concentrait de grandes lorces de terre et de mer dans les gouvernements de Tauride, de Kherson et de Bessarabie. Le 28 février 1853, son ambassadeur, le prince Menlschikoff, arrivait à Constantinople, réclamait contre les vexations souffertes par les coreligionnaires de son souverain, et exigeait que désormais l'Empereur de Russie fût reconnu comme protecteur des onze millions de Grecs sujets de la Porte. La Turquie se tourna vers la France et l'Angleterre, et répondit par un refus aux demandes exorbitantes de Mentschikoff. En mars 1853, la France, là première envoya une escadre dans les eaux de la Grèce pour veiller sur les actes de la Russie. Mentschikoff repartit le 21 mai, et, le 3 juillet les armées russes passaient le Prulh sans déclaration de guerre > Napoléon III tenta alors un dernier effort pour ramener le Czar, et voici la lettre autographe qu'il lui envoya le 29 janvier 1854. « Sire, « Le différent qui s'est élevé entre Votre Majesté et la Porte Ottomane en est venu à un tel point de gravité que je crois devoir expliquer moi-mème directement à Votre Majesté la part que la France a prise dans cette question, et les moyens que j'entrevois d'écarter les dangers qui menacent le repos de l'Europe a Ainsi les troupes russes abandonneraient les principautés et nos escadres la mer Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec la Turquie, elle nommerait un ambassadeur qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence de quatre puissances. Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre Digitized by GoogI

Ottoman, et concentrait de grandes forces de terre et de mer dans les gouvernements de Tauride, de Kherson et de Bessarabie. Le 28 février 1853, son ambassadeur, le prince Mentschikoff, arrivait à Constantinople, réclamait contre les vexations souffertes par les coreligionnaires de son souverain, et exigeait que désormais l'Empereur de Russie fût reconnu comme protecteur des onze millions de Grecs sujets de la Porte.

La Turquie se tourna vers la France et l'Angleterre, et répondit par un refus aux demandes exorbitantes de Mentschikoff. En mars 1853, la France, la première envoya une escadre dans les eaux de la Grèce pour veiller sur les actes de la Russie. Mentschikoff repartit le 21 mai, et, le 3 juillet les armées russes passaient le Pruth sans déclaration de guerre »

Napoléon III tenta alors un dernier effort pour ramener le Czar, et voici la lettre autographe qu'il lui envoya le 29 janvier 1854.

« Sire,

« Le différent qui s'est élevé entre Votre Majesté et la Porte Ottomane en est venu à un tel point de gravité que je crois devoir expliquer moi-même directement à Votre Majesté la part que la France a prise dans cette question, et les moyens que j'entrevois d'écarter les dangers qui menacent le repos de l'Europe. . . . . .

. . . . . .

« Ainsi les troupes russes abandonneraient les principautés et nos escadres la mer Noire. Votre Majesté préférant traiter directement avec la Turquie, elle nommerait un ambassadeur qui négocierait avec un plénipotentiaire du sultan une convention qui serait soumise à la conférence de quatre puissances. Que Votre Majesté adopte ce plan, sur lequel la reine d'Angleterre

 et moi sommes parfaitement d'accord, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Rien en effet dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Maissi, parun motif difficile à comprendre, votre majesté opposait un refus, alors la France, comme l'Angleterre serait obligée délaisser au sort des armes et aux hasards de la guerre, ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice. * Malgré les termes conciliants de cette lettre, le Czar rompit les négociations, et après que l'Angleterre et la France eurent fait alliance, pour assurer leur appui à la Turquie, l'Empereur déclara la guerre au czar ; le ministre d'Etat fut chargé de l'annoncer aux chambres. *Le gouvernement de l'Empereur et celui de sa majesté Britannique avaient déclaré au cabinet de Saint-Pétersbourg que si le démêlé avec la Sublime Porte n'était pas replacé dans des termes purement diplomatiques, de même que si l'évacuation des principautés de Moldavie et de Valachie n'était pas commençée immédiatement et effectuée à une date fixe, ils se verraient forcés de considérer une réponse négative ou le silence comme une déclaration de guerre. « Le cabinet de Saint-Pétersbourg ayant décidé qu'il ne répondrait pas à la comminication précédente, l'Empereurme charge de vous faire connaître cettè résolution, qui constitue la Russie avec nous dans un état de guerre dont la responsabilité appartient tout entière à cette puissance. » Les hostilités commencèrent le 22 avril : les amiraux Dundas et Hamelin bombardèrent le port mililaire d'Odessa : dans le mois de mai 50,000 Français, sous les ordres du maréchal de Saint- Arnaud et 20,000 Anglais commandés par lord Raglan débarquèrent à Gallipoli : pendant ce temps les escadres alliées croisaient dans la mer Baltique sous les amiraux ParsevalDigitized by Google

et moi sommes parfaitement d'accord, la tranquillité est rétablie et le monde satisfait. Rien en effet dans ce plan qui ne soit digne de Votre Majesté, rien qui puisse blesser son honneur. Mais si, par un motif difficile à comprendre, votre majesté opposait un refus, alors la France, comme l'Angleterre serait obligée de laisser au sort des armes et aux hasards de la guerre, ce qui pourrait être décidé aujourd'hui par la raison et par la justice. »

Malgré les termes conciliants de cette lettre, le Czar rompit les négociations, et après que l'Angleterre et la France eurent fait alliance, pour assurer leur appui à la Turquie, l'Empereur déclara la guerre au czar ; le ministre d'Etat fut chargé de l'annoncer aux chambres.

« Le gouvernement de l'Empereur et celui de sa majesté Britannique avaient déclaré au cabinet de Saint-Pétersbourg que si le démêlé avec la Sublime Porte n'était pas replacé dans des termes purement diplomatiques, de même que si l'évacuation des principautés de Moldavie et de Valachie n'était pas commençée immédiatement et effectuée à une date fixe, ils se verraient forcés de considérer une réponse négative ou le silence comme une déclaration de guerre.

« Le cabinet de Saint-Pétersbourg ayant décidé qu'il ne répondrait pas à la comminication précédente, l'Empereur me charge de vous faire connaître cettè résolution, qui constitue la Russie avec nous dans un état de guerre dont la responsabilité appartient tout entière à cette puissance. »

Les hostilités commencèrent le 22 avril : les amiraux Dundas et Hamelin bombardèrent le port mililaire d'Odessa : dans le mois de mai 50,000 Français, sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud et 20,000 Anglais commandés par lord Raglan débarquèrent à Gallipoli : pendant ce temps les escadres alliées croisaient dans la mer Baltique sous les amiraux Parseval-

 Deschènes et Napier et bloquaient devant Cronsladt la flotte russe qui n'osa accepter le combat. La forteresse de Boinarsund fut prise le 16 août, et les îles d'Aland furent attaquées. Mais le théâtre principal dé la guerre était dans la mer Noire, et les troupes alliées débarquèrent à Old-Fort en Crimée non loin d'Eupatoria le 14 septembre. La victoire de l'Alma quelques jours après ouvrit aux alliés la route de Sébastopol dont ils firent le siège, siège mémorable qui dura onze mois et qui se termina par l'occupation de cette forteresse que les Ilusses avaient jugée imprenable. Les troupes rentrèrent de Crimée le 29 décembre 1853, et le 25 février suivant, un congrès des puissances belligérantes eût lieu à Paris. De ce congrès sortit le traité île Paris par lequel la Russie renonçait au protectorat sur les puissances Danubiennes; la navigation du Danube était désormais libre, et la mer Noire était neutre. La France recueillit tout l'honneur de ce traité et celle guerre terminée si glorieusement pour nos armées nous replaça au premier rang des peuples. A l'intérieur l'Empereur Napoléon III voulant encourager les arts et l'industrie avait décrété cette magnifique exposition de 1835 qui attira à Paris plus de 20,000 exposants. Ce fut son cousin le prince Napoléon qui fut nommé président de la commision pour celle exposition universelle. Le prince put alors déployer tout son savoir, et étonna par ses connaissances approfondies des choses techniques, les hommes célèbres qu'il présidait. Le rapport publié par le prince après l'exposition, est une œuvre des plus remarquables qui subirait seule pour établir la réputation d'un savant et qui restera comme un monument de travail sérieux et d'études sur l'industrie française. Cette exposition avait amené à Paris les rois de Portugal et Digitized by Google

 de Wurtemberg, et la reine Victoria rendit au mois d'août, à Napoléon III, la visite que celui-ci lui avait faite au mois d'avril. Ce fut aussi pendant cette année 1855 que Pianori et Bellemarre tentèrent d'assassiner l'Empereur, au moment où sa sollicitude pour les classes pauvres venait de faire ouvrir les asiles impériaux de Vincennes et du Vésinet pour les ouvriers convalescents. * L'année 1856 vit naître, comme nous l'avons vu, NapoléonEugène-Louis prince impérial; le pape accepta le parrainage du nouveau-né, et envoya de Rome son légat pour tenir le jeune prince sur les fonts baptismaux. Celte année fut cependant attristée par des inondations dans le Midi de la France ; l'Empereur partit précipitamment de Paris et visita les inondés de Lyon, leur prodiguant des encouragements et leur distribuant les premiers secours. Les Lyonnais se souviennent encore avec émotion de ce jour où l'Empereur, entouré de quelques officiers, parcourait les quartiers qui avaient le plus souffert du fléau, et, par son dévouement et ses sympathiques encourage ments, rasséréna bien des cœurs assombris et des fronts soucieux . Pendant que Napoléon III travaillait ainsi au soulagement des malheureux inondés , le prince Napoléon, lui, travaillait pour la science, et visitait l'Ecosse, l'Irlande et le Groenland I L'expédition fut couronnée de succès. « On visita tour à tour, dit un de ses biographes, les Iliglands, Thurso, on doubla le cap Portland, on traversa les îlots de l'Homme de l'Ouest et l'on arriva dans la rade de Rcykiawik, — cette capitale de l'Islande, d'où l'on aperçoit au loin des montagnes de lave, des glaciers couverts de neige. < Le prince voulut voir la banquise, muraille de glaces de vingt lieues à la ronde, flottante ici, immobile là, qui entoure i'île Jean Mayen. 39 Digitized by Google

de Wurtemberg, et la reine Victoria rendit au mois d'août, à Napoléon III, la visite que celui-ci lui avait faite au mois d'avril. Ce fut aussi pendant cette année 1855 que Pianori et Bellemarre tentèrent d'assassiner l'Empereur, au moment où sa sollicitude pour les classes pauvres venait de faire ouvrir les asiles impériaux de Vincennes et du Vésinet pour les ouvriers convalescents.

L'année 1856 vit naître, comme nous l'avons vu, Napoléon-Eugène-Louis prince impérial; le pape accepta le parrainage du nouveau-né, et envoya de Rome son légat pour tenir le jeune prince sur les fonts baptismaux. Cette année fut cependant attristée par des inondations dans le Midi de la France; l'Empereur partit précipitamment de Paris et visita les inondés de Lyon, leur prodiguant des encouragements et leur distribuant les premiers secours. Les Lyonnais se souviennent encore avec émotion de ce jour où l'Empereur, entouré de quelques officiers, parcourait les quartiers qui avaient le plus souffert du fléau, et, par son dévouement et ses sympathiques encouragements, rasséréna bien des cœurs assombris et des fronts soucieux.

Pendant que Napoléon III travaillait ainsi au soulagement des malheureux inondés, le prince Napoléon, lui, travaillait pour la science, et visitait l'Ecosse, l'Irlande et le Groënland!

L'expédition fut couronnée de succès.

« On visita tour à tour, dit un de ses biographes, les *Higlands*, *Thurso*, on doubla le cap Portland, on traversa les îlots de *l'Homme de l'Ouest* et l'on arriva dans la rade de Reykiawik, — cette capitale de l'Islande, d'où l'on aperçoit au loin des montagnes de lave, des glaciers couverts de neige.

« Le prince voulut voir la *banquise*, muraille de glaces de vingt lieues à la ronde, flottante ici, immobile là, qui entoure l'île Jean Mayen.

30G HISTOIRE « Alors commença une navigation audacieuse dans une mer féconde en tempêtes, en neiges, en brumes, où flottent des mon tagnes de glaces d'une hauteur de cent cinquante mètres. On franchit la ligne du cercle arctique, et, après mille péripéties, on arriva au milieu des glaçons, des neiges, des bandes de pho ques, devant la barrière, spectacle étrange et qui remplit le cœur d'épouvante et d'émotion. t La Reine

Ilorlense navigua dans le détroit de Davis

« Alors commença une navigation audacieuse dans une mer féconde en tempêtes, en neiges, en brumes, où flottent des montagnes de glaces d'une hauteur de cent cinquante mètres. On franchit la ligne du cercle arctique, et, après mille péripéties, on arriva au milieu des glaçons, des neiges, des bandes de phoques, devant la barrière, spectacle étrange et qui remplit le cœur d'épouvante et d'émotion.

« La *Reine Hortense* navigua dans le détroit de Davis et mouilla près du Groënland, où vivent les Esquimaux.

« Après avoir exploré ces parages désolés, le prince revint débarquer au Hâvre le 6 octobre, rapportant une curieuse collection et des renseignements plus curieux encore sur les villes et les habitants de ces contrées glaciales où se trouve le cap de la *Désolation.* »

Pendant cette année, l'Empereur donna aux besoins du pays et aux intérêts populaires de nombreuses satisfactions : il créa plusieurs institutions de bienfaisance, il donna une grande impulsion aux travaux publics : Paris est assaini et embelli, le Louvre commencé en 1852 est terminé, et la suite de ses palais magnifiques le réunit aux Tuileries ; l'industrie et l'agriculture sont encouragées ; les comices et les concours agricoles se multiplient par toute la France, et en 1856 une loi autorise l'Etat à un prêt de cent millions pour entreprise de drainage ; le privilége de la Banque de France est prorogé jusqu'en 1897 ; elle est autorisée à émettre des billets de cinquante francs et à élever le taux de son escompte au-dessus de six pour cent ; les succursales de la Banque de France se multiplient ; enfin l'Empereur, plein de sollicitude pour les familles, propose et fait adopter la loi de l'exonération militaire et la caisse de la dotation de l'armée. « En remplaçant lui-même les jeunes gens qui paieront chaque année le prix fixé pour l'exemption du service

 militaire, le Gouvernement soustrait les familles aux manœuvres frauduleuses des anciennes compagnies ; il assure à la composition de l’armée un grand nombre d’anciens soldats ; le code de la justice militaire est en même temps révisé, et la pénalité est adoucie. » > L'année 1853 commença par un horrible attentat qui manqua de plonger la France dans le deuil et peut-être dans la guerre civile; quatre Italiens, Orsini, Piélri, Rudio et Gomez, tentèrent d’assassiner l’Empereur au moment où il se rendait à l’Opéra. Les amis du trône, effrayés des conséquences terribles qui auraient pu survenir si cette tentative eût réussi, et aussi voulant en prévenir de nouvelles, proposèrent la loi de sûreté générale, qui fut votée à l’unanimité puis abrogée eu 1865; depuis 1852, la mort civile avait été supprimée. Cependant l'horizon politique s’assombrissait du côté du Piémont. Lors de la guerre de Crimée, le roi Victor-Emmanuel avait signé, avec la France et l’Angleterre, un traité d’alliance offensif et défensif, aussi la question italienne fit-elle son avènement dans la séance du 8 avril du Congrès de Paris. L'occupation des Romagnes par les Autrichiens avait été résolûment combattue par le comte Cavour, un profond politique dont la seule pensée était l’affranchissement de l’Italie. Le traité de Paris avait laissé ces questions en suspens, et le désaccord entre l’Autriche et le Piémont avait pris déjà de graves proportions. Les députations des provinces occupées 'par l’Autriche venaient à Turin et demandaient protection à Victor-Emmanuel ; une souscription nationale s’organisa immédiatement pour l’armement de la citadelle d’Alexandrie, et l’Autriche de son côtéré poi dit en augmentant ses forces militaires dans la Lombardie. Sur ces entrefaites le comte de Cavour obtenait de l’EmpeDigitized by Google

militaire, le Gouvernement soustrait les familles aux manœuvres frauduleuses des anciennes compagnies; il assure à la composition de l'armée un grand nombre d'anciens soldats; le code de la justice militaire est en même temps révisé, et la pénalité est adoucie. »

L'année 1858 commença par un horrible attentat qui manqua de plonger la France dans le deuil et peut-être dans la guerre civile; quatre Italiens, Orsini, Piétri, Rudio et Gomez, tentèrent d'assassiner l'Empereur au moment où il se rendait à l'Opéra. Les amis du trône, effrayés des conséquences terribles qui auraient pu survenir si cette tentative eût réussi, et aussi voulant en prévenir de nouvelles, proposèrent la loi de sûreté générale, qui fut votée à l'unanimité puis abrogée en 1865; depuis 1852, la mort civile avait été supprimée.

Cependant l'horizon politique s'assombrissait du côté du Piémont. Lors de la guerre de Crimée, le roi Victor-Emmanuel avait signé, avec la France et l'Angleterre, un traité d'alliance offensif et défensif, aussi la question italienne fit-elle son avénement dans la séance du 8 avril du Congrès de Paris. L'occupation des Romagnes par les Autrichiens avait été résolûment combattue par le comte Cavour, un profond politique dont la seule pensée était l'affranchissement de l'Italie. Le traité de Paris avait laissé ces questions en suspens, et le désaccord entre l'Autriche et le Piémont avait pris déjà de graves proportions. Les députations des provinces occupées par l'Autriche venaient à Turin et demandaient protection à Victor-Emmanuel; une souscription nationale s'organisa immédiatement pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie, et l'Autriche de son côté répondit en augmentant ses forces militaires dans la Lombardie.

Sur ces entrefaites le comte de Cavour obtenait de l'Empe-

308 HISTOIRE reur Napoléon 111, une entrevue à Plombières: de ce jour, l'affranchissement de l'Italie était résolu : le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, de Sardaigne, fille du roi Victor Emmanuel, vint encore resserrer les bons rapports entre les deux pays. < Le roi et le prince tous deux animés de sentiments démocratiques devaient nécessairement faire alliance. » Cependant l'Empereur d'Autriche, malgré l'intervention de lord Cowley, à Vienne, et la proposition d'un congrès fait parla Russie, s'obstina à ne pas désarmer. Il adressa même une proposition injurieuse au Piémont, que Napoléon 111 avait promis de défendre. Le Corps législatif, qui en cas d'éventualité avait dans sa séance du 27 avril, voté le projet de loi pour une levée de 140,000, hommes vota le lendemain celui d'un emprunt de guerre, montant à 150 millions. L'emprunt dépassa 2 milliards 500 millions en moins de quinze jours. Le 2 mai Napoléon déclara la guerre à l'Autriche : nous rapportons ici ce document qui prouve une fois de plus encore l'énergie et la dignité du chef du gouvernement : « Français, — L'Autriche en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié nous déclare la guerre. Elle viole ainsi les traités de justice et menace nos frontières. Toutes les grandes puissances ont protesté contre cette agression. Le Piémont ayant accepté les conditions qui devaient assurer la paix, on se demande quelle peut être la raison de cette invasion soudaine; c'est que l'Autriche a amené les choses à cette extrémité qu'il faut qu'elle domine jusqu'à l'Adriatique, car dans ce pays, tout coin de terre demeuré indépendant est uu danger pour son pouvoir. * Jusqu'ici la modération a été la règle de ma conduite, maintenant l'énergie devient mon premier devoir. Digitized by Google

reur Napoléon III, une entrevue à Plombières : de ce jour, l'affranchissement de l'Italie était résolu : le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, de Sardaigne, fille du roi Victor Emmanuel, vint encore resserrer les bons rapports entre les deux pays. « Le roi et le prince tous deux animés de sentiments démocratiques devaient nécessairement faire alliance. »

Cependant l'Empereur d'Autriche, malgré l'intervention de lord Cowley, à Vienne, et la proposition d'un congrés fait par la Russie, s'obstina à ne pas désarmer. Il adressa même une proposition injurieuse au Piémont, que Napoléon III avait promis de défendre.

Le Corps législatif, qui en cas d'éventualité avait dans sa séance du 27 avril, voté le projet de loi pour une levée de 140,000, hommes vota le lendemain celui d'un emprunt de guerre, montant à 150 millions. L'emprunt dépassa 2 milliards 500 millions en moins de quinze jours.

Le 2 mai Napoléon déclara la guerre à l'Autriche : nous rapportons ici ce document qui prouve une fois de plus encore l'énergie et la dignité du chef du gouvernement : « Français, — L'Autriche en faisant entrer son armée sur le territoire du roi de Sardaigne, notre allié nous déclare la guerre. Elle viole ainsi les traités de justice et menace nos frontières. Toutes les grandes puissances ont protesté contre cette agression. Le Piémont ayant accepté les conditions qui devaient assurer la paix, on se demande quelle peut être la raison de cette invasion soudaine; c'est que l'Autriche a amené les choses à cette extrémité qu'il faut qu'elle domine jusqu'à l'Adriatique, car dans ce pays, tout coin de terre demeuré indépendant est un danger pour son pouvoir.

« Jusqu'ici la modération a été la règle de ma conduite, maintenant l'énergie devient mon premier devoir.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 309 « Que la France s’arme et dise résolument à l’Europe t Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir sans faiblesse ma politique nationale et traditionnelle ; j’observe les traités à condition qu’on ne les violera pas contre moi; je respecte le territoire et les droits des puissances neutres, mais j’avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l’oppression étrangère « Je vais bientôt me mettre à la tête de l’armée : je laisse en France l’Impératrice et mon fils. Secondée par l’expérience du dernier frère de l’Emperaur, elle saura être à la hauteur de sa mission. « Je les confie à la valeur de l’armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières comme pour protéger le foyer domestique; je les confie au patriotisme de la garde nationale. Je les confie enfin au peuple tout entier qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves. » Après cette proclamation , l’Empereur confia, par un décret, la régence à l’Impératrice Eugénie, et, le 10 mai, il parti de Paris pour l’Italie, accompagné d’acclamations unanimes. Rien ne pourrait rendre l’enthousiasme du peuple de Paris lorsque l’Empereur, en tenue de campagne, suivit les boulevards pour se rendre à la gare de Lyon. Sa voiture fut enlevée par les ouvriers et portée sur leurs épaules jusqu’au lieu du départ. L’élan fut général, tant cette guerre était populaire. Nous donnerons rapidement la légende de cette série de victoires qui se succédèrent depuis l’arrivée de l’Empereur en Italie, jusqu’à la paix de Yilla-Franca. — Les dépêches télégraphiques envoyées par L’Empereur à l’Impératrice-Régente nous aideront à le suivre dans cette epopée militaire qui devait jeter une gloire nouvelle sur lui et sur la France. Digilized by Google

« Que la France s'arme et dise résolument à l'Europe : Je ne veux pas de conquête, mais je veux maintenir sans faiblesse ma politique nationale et traditionnelle ; j'observe les traités à condition qu'on ne les violera pas contre moi ; je respecte le territoire et les droits des puissances neutres, mais j'avoue hautement ma sympathie pour un peuple dont l'histoire se confond avec la nôtre et qui gémit sous l'oppression étrangère. . . . . .

« Je vais bientôt me mettre à la tête de l'armée : je laisse en France l'Impératrice et mon fils. Secondée par l'expérience du dernier frère de l'Emperaur, elle saura être à la hauteur de sa mission.

« Je les confie à la valeur de l'armée qui reste en France pour veiller sur nos frontières comme pour protéger le foyer domestique ; je les confie au patriotisme de la garde nationale. Je les confie enfin au peuple tout entier qui les entourera de cet amour et de ce dévouement dont je reçois chaque jour tant de preuves. »

Après cette proclamation, l'Empereur confia, par un décret, la régence à l'Impératrice Eugénie, et, le 10 mai, il parti de Paris pour l'Italie, accompagné d'acclamations unanimes. Rien ne pourrait rendre l'enthousiasme du peuple de Paris lorsque l'Empereur, en tenue de campagne, suivit les boulevards pour se rendre à la gare de Lyon. Sa voiture fut enlevée par les ouvriers et portée sur leurs épaules jusqu'au lieu du départ. L'élan fut général, tant cette guerre était populaire.

Nous donnerons rapidement la légende de cette série de victoires qui se succédèrent depuis l'arrivée de l'Empereur en Italie, jusqu'à la paix de Villa-Franca. — Les dépêches télégraphiques envoyées par L'Empereur à l'Impératrice-Régente nous aideront à le suivre dans cette epopée militaire qui devait jeter une gloire nouvelle sur lui et sur la France.

HISTOIRE 310 Voici la répartition des commandements : l’armée des Alpes était divisée en quatre corps commandés par Earaguayd'Hilliers, de Mac-Mahon, Canrobert et Niel. Le maréchal Pélissier avait le commandement du corps d’observation dont le quartier général était à Nancy. Le prince Napoléon commandait le 5* corps d’armée. Le 13 mai débarquement de Napoléon 111 à Gènes; le 14, il établit son quartier général à Alexandrie. Le 20 mai, victoire du général Forey à Montebello ; 30 et 31 mai combats de Palestro : Les Autrichiens avaient attaqué avec environ 1 5 ,000 hommes, les postes avancés du maréchal Baraguay-d’Hilliers. Ils furent repoussés par la division Forey qui se conduisit admirablement et enleva le village de Montebello déjà fameux, après un combat acharné de 4 heures. Le général d'infanterie Beurel fut tué. Les pertes de l’ennemi s’élèvent à plus de 2,000 hommes. Le 4 juin, la garde impériale fit des prodiges de valeur au pont de BufTarola : habile manœuvre du général Mac-Mahon. — Victoire de Magenta. L’Empereur à l’Impératrice : 5 juin 4 heure» 15 du soir. « Voici le résumé connu de la bataille de Magenta: « 7,000 prisonniers au moins. — « 20,000 Autrichiens mis hors de combat. — « Trois canons. < Deux drapeaux. t Aujourd’hui l’armée se repose et s’organise. Nos perle» sont d’environ 3,000 hommes tués ou blessés, et un canon pris par l’ennemi. Digitized by Google

Voici la répartition des commandements : l'armée des Alpes était divisée en quatre corps commandés par Baraguay-d'Hilliers, de Mac-Mahon, Canrobert et Niel. Le maréchal Pélissier avait le commandement du corps d'observation dont le quartier général était à Nancy.

Le prince Napoléon commandait le 5e corps d'armée.

Le 13 mai débarquement de Napoléon III à Gènes ; le 14, il établit son quartier général à Alexandrie.

Le 20 mai, victoire du général Forey à Montebello ; 30 et 31 mai combats de Palestro :

Les Autrichiens avaient attaqué avec environ 15,000 hommes, les postes avancés du maréchal Baraguay-d'Hilliers. Ils furent repoussés par la division Forey qui se conduisit admirablement et enleva le village de Montebello déjà fameux, après un combat acharné de 4 heures.

Le général d'infanterie Beuret fut tué.

Les pertes de l'ennemi s'élèvent à plus de 2,000 hommes.

Le 4 juin, la garde impériale fit des prodiges de valeur au pont de Buffarola : habile manœuvre du général Mac-Mahon. — Victoire de Magenta.

L'Empereur à l'Impératrice :

5 juin 4 heures 15 du soir.

« Voici le résumé connu de la bataille de Magenta :

« 7,000 prisonniers au moins. —

« 20,000 Autrichiens mis hors de combat. —

« Trois canons.

« Deux drapeaux.

« Aujourd'hui l'armée se repose et s'organise. Nos pertes sont d'environ 3,000 hommes tués ou blessés, et un canon pris par l'ennemi.

 Le 8 juin l'Empereur annonce à l'Impératrice sot) entrée à Milan. Le 18 juin les souverains entrent à Brescia. « Le 23 la dépêche télégraphique suivante annonçait à la France la victoire de Solférino. L'Empereur à l'Impératrice Carrinna le 24 juin penf hetires nn qunrt du «oîr. « Grande bataille et grande victoire. * Toute l'armée autrichienne a donné. < La ligne de bataille avait 5 lieues d'étendue. « Nous avons enlevé toutes les positions, pris beaucoup de canons, de drapeaux et de prisonniers. « Les autres détails sont impossibles pour le moment. « La. bataille a duré depuis quatre heures du malin jusqu'à 8 heures du soir. Cavriana le 25 join 1 heure et demie du loir t 11 est encore impossible d'avoir des détails précis sur la bataille d'hier. t L'ennemi s'est retiré cette nuit. « J'ai passé la nuit dans la chambre i occupée la veille par l'Empereur d'Autriche. « Le général Niel est nommé maréchal de France. Cependant l'Empereur sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître arrive à Valeggio après avoir fait passer le Mincio à ses troupes, et se propose de marcher sur Vérone. Les souverains de Modène, de Parme, de Toscane quittent précipitamment leurs Etats; les délégués du pape sont méconnus dans les Romagnes et de tous côtés les municipalités reconnaissent pour roi Victor Emmanuel. Digitized by Google

Le 8 juin l'Empereur annonce à l'Impératrice son entrée à Milan. Le 18 juin les souverains entrent à Brescia.

« Le 25 la dépêche télégraphique suivante annonçait à la France la victoire de Solférino.

L'Empereur à l'Impératrice

Cavriana le 24 juin neuf heures un quart du soir.

« Grande bataille et grande victoire.

« Toute l'armée autrichienne a donné.

« La ligne de bataille avait 5 lieues d'étendue.

« Nous avons enlevé toutes les positions, pris beaucoup de canons, de drapeaux et de prisonniers.

« Les autres détails sont impossibles pour le moment.

« La bataille a duré depuis quatre heures du matin jusqu'à 8 heures du soir.

Cavriana le 25 juin 1 heure et demie du soir

« Il est encore impossible d'avoir des détails précis sur la bataille d'hier.

« L'ennemi s'est retiré cette nuit.

« J'ai passé la nuit dans la chambre occupée la veille par l'Empereur d'Autriche.

« Le général Niel est nommé maréchal de France.

Cependant l'Empereur sans donner à l'ennemi le temps de se reconnaître arrive à Valeggio après avoir fait passer le Mincio à ses troupes, et se propose de marcher sur Vérone.

Les souverains de Modène, de Parme, de Toscane quittent précipitamment leurs Etats; les délégués du pape sont méconnus dans les Romagnes et de tous côtés les municipalités reconnaissent pour roi Victor Emmanuel.

312 . HISTOIRE Le H juillet, entrevue de François Joseph et de Napoléon III. « 12 juillet, paixde Villa-Franca. L'Empereur à l'Impératrice Valleggio il j aillât 1859. < La paix est signée entre l'Empereur d'Autriche et moi : amnistie générale. Cette paix surprit d'abord beaucoup de monde en France, mais à son retour à Saint-Cloud, l'Empereur réunit les grands corps de l'Etat, et leur expliqua quelles avaient été les causes qui l'avaient forcé à faire arrêter l'armée dans l'élan de sa victoire. € Si je me suis arrêté, ce n'est pas par lassitude ou par épu.sement ni par abandon de la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France. « Croyez-vous donc qu'il m'en ait peu coûté de mettre un frein à l'ardeur de ces soldats qui exaltés par la victoire ne demandaient qu'à marcher en avant. * Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement devant l'Europe de mon programme le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique ? « Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de voir dans des cœurs honnêtes de nobles illusions se détruire, de patriotiques espérances s'évanouir? » Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe ; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix. »
Digitized by Google

 Ce discours fut virement applaudi par les grands corps do l'Etat : on avait compris que l'Empereur avait été aussi loin que l'exigeait l'honneur de la France, et pas plus loin que ne le voulaient nos intérêts. Voici maintenant quelles furent les conséquences de la paix de Villafranca : Confédération de tous les Etats de l'Italie sous la présidence honoraire du pape. La Vénétie fait partie de la Confédération italienne, mais elle reste à l'Autriche. La Lombardie est réunie au Piémont. La paix de Villafranca est ratifiée le 10 novembre par les traités de Zurich, entre la France et l'Autriche, puis entre la France, l'Autriche et la Sardaigne. Cependant l'Italie n'était pas pacifiée, et le cabinet de Turin aspirait manifestement à la nationalité de la Péninsule. L'Allemagne s'inquiéta, l'Angleterre soutint les prétentions des patriotes italiens, mais le cabinet des Tuileries parvint, à force de diplomatie, à maintenir le statu quo. Le 2! mars 1860, Victor-Emmanuel céda à la France les territoires de Nice et de la Savoie. Ces territoires furent aussitôt divisés en trois départements : Savoie, Haute-Savoie et AlpesMaritimes. Nous ne suivrons pas l'Italie dans ses luttes avec le gouvernement romain, ceci ne rentrant pas dans le cadre de notre histoire, qu'il nous suffise d'ajouter que le 15 septembre 186/i, une convention signée entre Victor-Emmanuel et Napoléon III, stipula que la capitale de l'Italie serait transportée à Florence, et qu'au bout de deux années les troupes françaises quitteraient Home. C'était respecter le principe de non-intervention. 4i Digitized by Google

Ce discours fut vivement applaudi par les grands corps de l'Etat : on avait compris que l'Empereur avait été aussi loin que l'exigeait l'honneur de la France, et pas plus loin que ne le voulaient nos intérêts.

Voici maintenant quelles furent les conséquences de la paix de Villafranca :

Confédération de tous les Etats de l'Italie sous la présidence honoraire du pape.

La Vénétie fait partie de la Confédération italienne, mais elle reste à l'Autriche.

La Lombardie est réunie au Piémont.

La paix de Villafranca est ratifiée le 10 novembre par les traités de Zurich, entre la France et l'Autriche, puis entre la France, l'Autriche et la Sardaigne.

Cependant l'Italie n'était pas pacifiée, et le cabinet de Turin aspirait manifestement à la nationalité de la Péninsule. L'Allemagne s'inquiéta, l'Angleterre soutint les prétentions des patriotes italiens, mais le cabinet des Tuileries parvint, à force de diplomatie, à maintenir le *statu quo*.

Le 24 mars 1860, Victor-Emmanuel céda à la France les territoires de Nice et de la Savoie. Ces territoires furent aussitôt divisés en trois départements : Savoie, Haute-Savoie et Alpes-Maritimes.

Nous ne suivrons pas l'Italie dans ses luttes avec le gouvernement romain, ceci ne rentrant pas dans le cadre de notre histoire, qu'il nous suffise d'ajouter que le 15 septembre 1864, une convention signée entre Victor-Emmanuel et Napoléon III, stipula que la capitale de l'Italie serait transportée à Florence, et qu'au bout de deux années les troupes françaises quitteraient Rome. C'était respecter le principe de non-intervention.

HISTOIRE 3

Pendant que la guerre d'Italie se terminait d'une manière si glorieuse pour la France, l'Empereur envoyait en Chine une armée de 12,000 hommes sous le commandement du général Cousin de Montauban. L'Angleterre, de son côté, désireuse d'assurer l'exécution des traités faits avec la Chine, y envoyait également une armée de 18,000 hommes. Dès le mois d'octobre 1857 les autorités de Canton avaient violé les traités de 1843 et 1844. Les Chinois voulaient bien vendre, mais non acheter : le 28 décembre de la même année, un corps anglo-français était débarqué sur les bords de la rivière de Canton et avait occupé le fort Lynn. Canton dans la suite avait été pris. — Les Chinois avaient traité alors avec la France à Tien-Tsin. C'est la violation de ce traité que Napoléon III, de concert avec la reine d'Angleterre, voulait punir.

Le 6 juillet 1860, l'expédition arrive dans le golfe de Pe-Tchili. Prise des forts de Peï-Hô. Victoire de Pali-Kao. Le 22 octobre, les troupes alliées font leur entrée dans Pékin. Des indemnités de guerre nous sont accordées, et des traités sont signés et ratifiés par les puissances belligérantes.

Dans les mêmes années le pavillon français flotte en Cochinchine à côté de celui de l'Espagne; les deux puissances voulaient venger d'anciennes insultes faites à leurs nationaux. — Les forts qui entourent la baie de Touranne sont occupés par les armées alliées; le port de Saïgon tombe en leur pouvoir et la conquête de la province de Bien-Hoa, bientôt suivie de la victoire de Baria, détermine l'empereur Tu-Duc à nous donner satisfaction. — Les provinces de Saïgon, de Bien-Hoa, de Mytho et l'île de Poulo-Condor sont cédées en toute propriété à la France et les ports sont ouverts au commerce.

Malgré ces guerres entreprises si loin de la France et couronnées cependant d'un plein succès, l'Empereur envoie au

 secours des chrétiens de Syrie une brigade de 7,000 hommes sous les ordres du général Beaufort d'Hautpoul. L'action prompte et vigoureuse de celte petite armée parvient, après de nombreuses difficultés, à rétablir l'ordre dans le Liban. La commission internationale donne au Liban un gouverneur unique et chrétien sous la suzeraineté de la Porte. De ce côté encore nos armées obtiennent satisfaction, et la France n'a plus qu'une guerre à entreprendre. Nos agents consulaires et nos nationaux ont été insultés par le gouvernement de Juarez au Mexique, les traités de 18.39 ne sont pas exécutés par le chef des radicaux. Les conventions sont méprisées. Le général Lorencez, à la tète de 7,C00 hommes, est envoyé au Mexique de concert avec les forces espagnoles et anglaises, mais après la retraite des troupes alliées, il est obligé d'agir seul. Il dépasse Orizaba, sa base d'opérations, et marche sur Mexico. Le 4 mai 180*2, il arrive à Puebla où Juarez a concentré l'armée mexicaine. La petite armée française passe héroïquement l'hiver à Orizaba et, renforcée par les troupes du général Forey qui arrive à la Vera-Cruz, elle s'empare de Puebla. La victoire de San Lorenzo nous ouvre le chemin de Mexico , où nous entrons sans coup férir, reçus avec enthousiasme par la population. Le général Forey crée alors une junte de 35 notables; puis il constitue une assemblée composée de 215 membres : cette assemblée, consultée sur la forme d'un gouvernement, se décide pour une monarchie impériale et propose d offrir la couronne à Maximilien, archiduc d'Autriche, qui prend prend possession du trône, le 10 avril 1864. L'empereur Maximilien, soutenu par la France, établit un gouvernement stable, et entouré de l'amour de scs sujets et des sympathies de la majeure partie de la population mexicaine, il n'aura bientôt plus besoin de notre

secours des chrétiens de Syrie une brigade de 7,000 hommes sous les ordres du général Beaufort d'Hautpoul. L'action prompte et vigoureuse de cette petite armée parvient, après de nombreuses difficultés, à rétablir l'ordre dans le Liban. La commission internationale donne au Liban un gouverneur unique et chrétien sous la suzeraineté de la Porte.

De ce côté encore nos armées obtiennent satisfaction, et la France n'a plus qu'une guerre à entreprendre. Nos agents consulaires et nos nationaux ont été insultés par le gouvernement de Juarez au Mexique, les traités de 1839 ne sont pas exécutés par le chef des radicaux. Les conventions sont méprisées. Le général Lorencez, à la tête de 7,000 hommes, est envoyé au Mexique de concert avec les forces espagnoles et anglaises, mais après la retraite des troupes alliées, il est obligé d'agir seul. Il dépasse Orizaba, sa base d'opérations, et marche sur Mexico. Le 4 mai 1862, il arrive à Puebla où Juarez a concentré l'armée mexicaine. La petite armée française passe héroïquement l'hiver à Orizaba et, renforcée par les troupes du général Forey qui arrive à la Vera-Cruz, elle s'empare de Puebla. La victoire de San Lorenzo nous ouvre le chemin de Mexico, où nous entrons sans coup férir, reçus avec enthousiasme par la population.

Le général Forey crée alors une junte de 35 notables; puis il constitue une assemblée composée de 215 membres : cette assemblée, consultée sur la forme d'un gouvernement, se décide pour une monarchie impériale et propose d'offrir la couronne à Maximilien, archiduc d'Autriche, qui prend prend possession du trône, le 10 avril 1864. L'empereur Maximilien, soutenu par la France, établit un gouvernement stable, et entouré de l'amour de ses sujets et des sympathies de la majeure partie de la population mexicaine, il n'aura bientôt plus besoin de notre

HISTOIRE 316 appui chevaleresque; ce qui permettra à notre brave armée d'occupation de revenir bientôt en France. Ajoutons à toutes ces gloires extérieures le percement de l'isthme de Suez , entrepris sous les auspices du gouvernement français, par un compatriote dont le nom restera dans l'histoire : M. Ferdinand de Lesseps. N'omettons pas de dire un mot de l'Exposition des beauxarts, dans les récompenses de laquelle la princesse Mathilde, cousine de l'Empereur, a obtenu de si légitimes succès. L'Exposition universelle de 1867, enfin, dont le Prince Impérial vient d'être nommé président d'honneur, attirera à Paris de toutes les parties du monde un grand nombre de visiteurs, et mettra notre pays à la tête du mouvement industriel et commercial de l'Europe. Ainsi la France, victorieuse dans les guerres entreprises, respectée au dehors, paisible et heureuse au dedans, le commerce florissant, les lettres et les arts protégés, l'instruction primaire développée, la législation en progrès, la liberté commerciale inaugurée, les encouragements de toutes sortes accordés à l'agriculture et à l'industrie , l'impulsion donnée aux travaux publics, les institutions de bienfaisance favorisées, des victoires remportées, des territoires acquis à la France, tel est le programme glorieux réalisé par l'empereur Napoléon DI. Digitized by Google

appui chevaleresque; ce qui permettra à notre brave armée d'occupation de revenir bientôt en France.

Ajoutons à toutes ces gloires extérieures le percement de l'isthme de Suez, entrepris sous les auspices du gouvernement français, par un compatriote dont le nom restera dans l'histoire : M. Ferdinand de Lesseps.

N'omettons pas de dire un mot de l'Exposition des beaux-arts, dans les récompenses de laquelle la princesse Mathilde, cousine de l'Empereur, a obtenu de si légitimes succès.

L'Exposition universelle de 1867, enfin, dont le Prince Impérial vient d'être nommé président d'honneur, attirera à Paris de toutes les parties du monde un grand nombre de visiteurs, et mettra notre pays à la tête du mouvement industriel et commercial de l'Europe.

Ainsi la France, victorieuse dans les guerres entreprises, respectée au dehors, paisible et heureuse au dedans, le commerce florissant, les lettres et les arts protégés, l'instruction primaire développée, la législation en progrès, la liberté commerciale inaugurée, les encouragements de toutes sortes accordés à l'agriculture et à l'industrie, l'impulsion donnée aux travaux publics, les institutions de bienfaisance favorisées, des victoires remportées, des territoires acquis à la France, tel est le programme glorieux réalisé par l'empereur Napoléon III.

 En résumant cette quatrième période de l'histoire de la famille Bonaparte , nous constaterons un fait remarquable : c'est qu'en 1848, cette même année où finit l'exil des Bonapartes , élevés au faite de la puissance par droit humain, neuf souverains par droit divin ou à peu près, chassés de leurê États, partirent volontairement ou non pour l'exil. La royauté par droit divin semblait avoir fait son temps : in ne la tuait pas, on la chassait Il y a dans ce seul fait toute une révélation : c'est que ie règne du droit divin était fini ; c'est que le règne du droit humain avait commencé. Ce qui était l'expression de l'un et de l'autre devait naturellement suivre cette double phase. Les familles souveraines représentant le droit divin étant chassées, les familles plébéiennes représentant le droit humain étant réhabilitées, c'était aux unes et aux autres à comprendre cette nécessité des temps. L'Europe plébéienne a échappé aux mains des premières pour passer peut-être aux mains des secondes; c'est à ces dernières à bien se pénétrer d'où elle vient et où elle veut aller. Leur œuvre est belle : c'est de fermer la lutte ouverte dès 1789, entre les peuples et les rois. Napoléon Bonaparte l'avait tenté; mais faute d'avoir été compris par les peuples, il est mort à la peine. C'est à ceux qui ont hérité de son nom et de sa gloire, aujourd'hui que les peuples peuvent les comprendre , à continuer cette œuvre et à clore cette grande et belle période des temps modernes. Laisser à une autre génération la solution depuis longtemps pendante de cette grave question, ce serait méconDigitized by Google

En résumant cette quatrième période de l'histoire de la famille Bonaparte, nous constaterons un fait remarquable : c'est qu'en 1848, cette même année où finit l'exil des Bonapartes, élevés au faîte de la puissance par *droit humain*, neuf souverains par *droit divin* ou à peu près, chassés de leurs États, partirent volontairement ou non pour l'exil.

La royauté par *droit divin* semblait avoir fait son temps : on ne la tuait pas, on la chassait.

Il y a dans ce seul fait toute une révélation : c'est que le règne du *droit divin* était fini ; c'est que le règne du *droit humain* avait commencé.

Ce qui était l'expression de l'un et de l'autre devait naturellement suivre cette double phase.

Les familles souveraines représentant le *droit divin* étant chassées, les familles plébéiennes représentant *le droit humain* étant réhabilitées, c'était aux unes et aux autres à comprendre cette nécessité des temps.

L'Europe plébéienne a échappé aux mains des premières pour passer peut-être aux mains des secondes ; c'est à ces dernières à bien se pénétrer d'où elle vient et où elle veut aller.

Leur œuvre est belle : c'est de fermer la lutte ouverte dès 1789, entre les peuples et les rois. Napoléon Bonaparte l'avait tenté ; mais faute d'avoir été compris par les peuples, il est mort à la peine. C'est à ceux qui ont hérité de son nom et de sa gloire, aujourd'hui que les peuples peuvent les comprendre, à continuer cette œuvre et à clore cette grande et belle période des temps modernes.

Laisser à une autre génération la solution depuis longtemps pendante de cette grave question, ce serait mécon-

 naître dans son esprit, dans sa portée, la nomination du \ 0 décembre. En effet, en dehors de la politique et dans un ordre d’idées en quelque sorte moral , le prestige du nom de Bonaparte exercé sur la multitude fut, au 10 décembre, un fait d’une formidable éloquence. 11 prouva que tout ce qui, dans les annales historiques de France, avait précédé 89 et l’empire, se trouvait absorbé et en quelque sorte annihilé dans les souvenirs d’un temps qui semblait avoir inauguré l’ère de la décadençe des vieilles royautés et de la grandeur des peuples. Charlemagne et son empire , la chevalerie et ses faits d’armes, Louis XIV et sa suprématie, étaient relégués à l’arrière-plan de toute histoire contemporaine. Ce brillant passé n’était qu'une préface. Avec la grande lutte qui ferme le I 8* siècle et ouvre le \ 9', l’intérêt commençait. Là s’ouvrait le drame. Là seulement apparaissaient les grandes figures de cette épopée révolutionnaire, et après elles, la plus grande de toutes. Napoléon Bonaparte, dont la poétique auréole s’était reflétée sur tout ce qui lui appartenait. Ce sentiment fait plus qu’expliquer la nomination du tO décembre. Il trace la ligne de conduite à l’élu du peuple. Il dénote que la société française ne peut plus se mouvoir dans son vieux moule ; que la loi de transformation qui régit l’humanité, comme elle régit le monde, attend son accomplissement; que résister à cette loi, quand se manifestent les signes les plus évidents de dissolution , ce serait méconnaître tous les devoirs que crée l’autorité. La tâche est difficile, sans doute. Longtemps encore le temps pourra rester nuageux. Plus d’une raffale agitera Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 319 encore les feuilles, sifflera dans leurs rameaux frémissants, courbera jusqu'à terre leurs tiges majestueuses, mais la souveraineté populaire une fois encore intrônisée avec un nom , pliera et ne rompra pas. Peu à peu lui succéderont le calme et la sérénité et, comme après toutes les tempêtes, la sève de l'arbre sera plus forte et sor feuillage plus verdoyant. Un dernier mot. La puissance de la famille Bonaparte est dans son nom. Elle est dans l'observance rigide de cette devise de Napoléon : Tout pour le peuple ; tout par le peuple. Elle est dans la méditation pratique de ces quelques mots de Napoléon à Benjamin Constant, en <818, sorte d'évangile politique que le grand homme semblait vouloir léguer à ses successeurs. — Je ne suis pas seulement , comme on Ta dit, l'empereur des soldats , je suis celui des paysans, des plébéiens, de la France... Aussi vous voyez le peuple revenu à moi. Il y a sympathie entre nous , parce que je suis sorti du peuple , et que la fibre populaire répond à la mienne... Entre le peuple et moi, il y a même nature : il me regarde comme son soutien, comme son sauveur... Je suis l'homme du peuple : si le peuple veut réellement la liberté, je la lui dois : j'ai reconnu sa souveraineté , il faut que je préh l'oreille à ses volontés '. Dans ces quelques mots, il y avait tout le secret de W puissance du grand empereur; il y a l'explication la plus logique de la nomination du 1 0 décembre. Aussi , arrivés au terme de notre course, pour prouver par des faits que ' Voir la Minette française , 94* livre, lome 8, 11* lettre sur les Cent-Jour*, p»K. Benjamin Constant. Digitized by Google

encore les feuilles, sifflera dans leurs rameaux frémissants, courbera jusqu'à terre leurs tiges majestueuses, mais la souveraineté populaire une fois encore intrônisée avec un nom, pliera et ne rompra pas. Peu à peu lui succèderont le calme et la sérénité et, comme après toutes les tempêtes, la sève de l'arbre sera plus forte et son feuillage plus verdoyant.

Un dernier mot.

La puissance de la famille Bonaparte est dans son nom.

Elle est dans l'observance rigide de cette devise de Napoléon : *Tout pour le peuple ; tout par le peuple.*

Elle est dans la méditation pratique de ces quelques mots de Napoléon à Benjamin Constant, en 1815, sorte d'évangile politique que le grand homme semblait vouloir léguer à ses successeurs. — *Je ne suis pas seulement, comme on l'a dit, l'empereur des soldats, je suis celui des paysans, des plébéiens, de la France... Aussi vous voyez le peuple revenu à moi. Il y a sympathie entre nous, parce que je suis sorti du peuple, et que la fibre populaire répond à la mienne... Entre le peuple et moi, il y a même nature : il me regarde comme son soutien, comme son sauveur... Je suis l'homme du peuple : si le peuple veut réellement la liberté, je la lui dois : j'ai reconnu sa souveraineté, il faut que je prête l'oreille à ses volontés* [1].

Dans ces quelques mots, il y avait tout le secret de la puissance du grand empereur; il y a l'explication la plus logique de la nomination du 10 décembre. Aussi, arrivés au terme de notre course, pour prouver par des faits que

[1] Voir la *Minerve française*, 94e livre, tome 8, 11e lettre sur les Cent-Jours, par M. Benjamin Constant.

 Alpes en attendant des renforts, était sur la défensive. Ces armées manquaient littéralement de tout. Loin de se laisser abattre par l' imminence des revers que faisait pressentir une telle situation , le Directoire fit, pour 1796, un plan de campagne qui consistait d'abord, pour éloigner la guerre des frontières, à porter les armes de la république au centre même 3es éLits ennemis; ensuite, pour soulager les finances, à entretenir les troupes aux dépens des contrées conquises. Ce fut pour coopérer à ce plan que Napoléon Bonaparte fui nommé général en chef de l'armée d'Italie le 9 mars. - 1796. — MARS. 27. — Arrivée de Napoléon Bonaparte au quartier général à Nice. AVRIL. 8. — Entrée en Italie. 11. — Victoire de Montenotte. IA. — Victoire de Millesimo. 16. — Combat de Dego. 17. — Prise du camp retranché de Ccva. 25. — Bataille de Mondovi. 25. — Prise de Cberasco. A la suite de la prise de Cherasco, un armistice fut conclu le 15 mai avec le Piémont qui abandonna à la France le comté de Nice et la Savoie. Débarrassé des Piémontais , Napoléon songea à attaquer l'armée autrichienne. MAI. 7. — Combat de Fombio. H. — Passagedu pont de Lodi : beau fait d'armesqui ouvrit la roule de la Lombardie à l'armée française. 12. — Prise de Pizzighittone. 15. — Entrée triomphale à Milan. 22. — Prise de Pavie. 29. — Victoire de Borghelto. 'il. — Formation de la république ligurienne. «ns. 5. — Prise de Vérone 4t

322 Hisrciiti 19. — Prise de Bologne et de Modène. 29. — Prise de Livourne. JUILLET. 7. — Combat de la Bocchetta di Campione. 8. — Formation de la répuLdique cisalpine. 18. — Combat de Migliaretto. 29. — Combat de Salo. AOÛT. 5. Bataille de Castiglione et combat de Lonate. 6. — Combat de Peschiera. 11. — Combat de la Corona. -, 24. — Combat de Borgoforte et de Governolo. SEPTEMBRE. 3. — Combat de Serravalle. 4. — Combat de Roveredo. 5 — Prise de Trente, capitale du Tyrol. Ce même jour, la cou seription militaire remplaça en France l'ancien mode de recru tement. 7. — Combat de Covolo. 8. — Combat deBassano. 12. — Combat de Cerca. 13. — Combat de Bue-CastelM. 15. — Combat de Saint-Georges. ■ OCTOBRE. 22. — Evacuation de la Corse par les Anglaii. 27. — Prise de Bcrpame. nOYBMBUL 6. — Combat sur la Brenla. 11. — Combat de Caldiero. 15-17, _ Bataille d’Arcole Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE 323 1797. — JANVIER. 14. — Bataille ae Rivoli. 13. — Combat d'Anghiari. 26. — Comliat de Carpendolo. 27. — Combat de Desinzano et bataille de la Favorite, qui amena, le 5 février suivant, la capitulation de Mantoue, dernière place qui restait aux Autrichiens en Italie. Le pape, dans la prévision d'une défaite de l'armée française, avait levé des troupes. Napoléon marcha contre lui. FÉVRIER, 1. — Invasion de la Romagne. 4. — Défaite des troupes du pape sur le Sinio. 9. — Prise d'Ancène. (Élats-Romains.) 10. — Prise de Lorette. (Etats-Romains.) 19. — Traité de Tolenliuo qui détacha violemment lo pape de la coalition. 26. — Arrivée en France des trophées de l'Italie. Depuis l'entrée en campagne trois années autrichiennes avaient été vaincues. Une quatrième couvrait Vienne au pied et au delà des Alpes Juliennes. Napoléon marcha contre elle. MARS. 2. — Combat di Monte-di-Sover. 10. — Combat de Bellune. 12. — Combat de San-Salvador. 13. — Combat de Sacio. 16. — Bataille du TagIiamento.| 19. — Combat de Gradisca. (Frioul.) 22. — Combat et prise de Botzen. (Tyrol.) 23. — Prise de Trieste. (Istrie.) 25. — Pâques véronaises. AVRIL. 2. — Combat de Nemnarclt. 3. — Prise du col de Tarvis, point culminant des Alpes Noriqnes. Digitized by Google

1797. — JANVIER.

14. — Bataille de Rivoli.
15. — Combat d'Anghiari.
26. — Combat de Carpendolo.
27. — Combat de Desinzano et bataille de la Favorite, qui amena, le 3 février suivant, la capitulation de Mantoue, dernière place qui restait aux Autrichiens en Italie. Le pape, dans la prévision d'une défaite de l'armée française, avait levé des troupes. Napoléon marcha contre lui.

FÉVRIER.

1. — Invasion de la Romagne.
4. — Défaite des troupes du pape sur le Sinio.
9. — Prise d'Ancône. (États-Romains.)
10. — Prise de Lorette. (États-Romains.)
19. — Traité de Tolentino qui détacha violemment le pape de la coalition.
26. — Arrivée en France des trophées de l'Italie. Depuis l'entrée en campagne trois armées autrichiennes avaient été vaincues. Une quatrième couvrait Vienne au pied et au delà des Alpes Juliennes. Napoléon marcha contre elle.

MARS.

2. — Combat di Monte-di-Sover.
10. — Combat de Bellune.
12. — Combat de San-Salvador.
13. — Combat de Sacio.
16. — Bataille du Tagliamento.
19. — Combat de Gradisca. (Frioul.)
22. — Combat et prise de Botzen. (Tyrol.)
23. — Prise de Trieste. (Istrie.)
25. — Pâques véronaises.

AVRIL.

2. — Combat de Neumarck.
3. — Prise du col de Tarvis, point culminant des Alpes Noriques.

HISTOIRE 324 7. — Armistice d'Indinbourg. m7. — Préliminaires de la paix de Léoben. La monarchie autrichienne humiliée, vaincue, avait vu ses meilleurs généraux baillis, quatre de ses armées détruites, et était forcée de demander la paix à la République française. Peudant que l'armée française était engagée au delà des Alpes Juliennes avec les débris des armées autrichiennes, Venise avait fomente et laissé exécuter d'atroces manœuvres contre les Français, Napoléon fit atlaouer Venise. 24. — Prise de Vérone. (États de Venise.) ■xi. 16. — Prise de possession de la ville et des forts de Venise. JUIN. 3. — Arrivée à Paris des trophées de Venise. 6. — Convention de Montebello. JUILLET. 9. — Organisation de la république cisalpine. 23. — Réunion de la Romagne à la république cisalpine octobui. 17. — Traité de Campo-Formio. Parce traité, la république française fut reconnue par l'Autriche, qui renonça en sa faveur à tous scs droits sur les Pays-Bas autrichiens, cl reconnut l'indépendance de ses anciennes possessions italiennes, sous le titre de république cisalpine. Le restant de la péninsule italique, rançonnée et conquise, resta sous l'inOuence française. Napoléon rentra triomphant à Paris. 1798. — JANVIKK. . i. — Napoléon est reçu membre de l'institut. ■ABS. 15. — Par arrêté de ce jour, Napoléon est chargé du soin de diriger le grand armement des cèles de la Médilerrannée. lin ancien Digitized by Google

7. — Armistice d'Indinbourg.

17. — Préliminaires de la paix de Léoben. La monarchie autrichienne humiliée, vaincue, avait vu ses meilleurs généraux battus, quatre de ses armées détruites, et était forcée de demander la paix à la République française. Pendant que l'armée française était engagée au delà des Alpes Juliennes avec les débris des armées autrichiennes, Venise avait fomenté et laissé exécuter d'atroces manœuvres contre les Français, Napoléon fit attaquer Venise.

24. — Prise de Vérone. (États de Venise.)

MAI.

16. — Prise de possession de la ville et des forts de Venise.

JUIN.

3. — Arrivée à Paris des trophées de Venise.

6. — Convention de Montebello.

JUILLET.

9. — Organisation de la république cisalpine.

25. — Réunion de la Romagne à la république cisalpine

OCTOBRE.

17. — Traité de Campo-Formio. Par ce traité, la république française fut reconnue par l'Autriche, qui renonça en sa faveur à tous ses droits sur les Pays-Bas autrichiens, et reconnut l'indépendance de ses anciennes possessions italiennes, sous le titre de république cisalpine. Le restant de la péninsule italique, rançonnée et conquise, resta sous l'influence française. Napoléon rentra triomphant à Paris.

1798. — JANVIER.

4. — Napoléon est reçu membre de l'Institut.

MARS.

15. — Par arrêté de ce jour, Napoléon est chargé du soin de diriger le grand armement des côtes de la Méditerrannée. Un ancien

 projet, déposé sous Louis XV au ministère des affaires étran gères, et tendant à former en Egypte une colonie puissante, destinée à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde , avait depui longtemps préoccupé Napoléon. Des livres de la Bibliothèque ambroisienne à Milan, relatifs à l'Orient, l'avaient fortifié dans son opinion, et une expédition en Egypte avait été résolue. HAI. 7. — Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Orient. 19. — La flotte expéditionnaire part de Toulon. juin. 10. — Prise de Malle. — Destruction de l'Ordre. JUILLET. 1. — Arrivée de la flotte en Egypte. 2. — Débarquement de l'armée. 3. — Prise d'Alexandrie. 5. — Institution d'une commission administrative française à Alexandrie. 6. — Départ de l'armée pour le Caire. 15. — Combat de Ramanich. 17. — Bataille de Chcbreiss. 21. — Bataille des Pyramides. 21. — Entrée de l'armée française au Caire. 31 . — Combat naval d'Aboukir où l'amiral Nelson détruisit la flotte française. AOUT. 1. — Combat de Salchich. 4. — Combat d'Elhanca. Après ce combat et la prise de Salchich , le dernier endroit habité de la Basse-Egypte, les Mamelouks se trouvèrent refoulés dans la Haute-Egypte et la Syrie. 15, — Etablissement d'une administration centrale au Caire. 21. — Création de l'Institut d'Egypte, ayant pour objet d'étudier les antiquités, l'histoire naturelle, et d'initier les populalionr indigènes aux arts et aux industries de l'Europe. La gloire d'aDigitized by Google

projet, déposé sous Louis XV au ministère des affaires étrangères, et tendant à former en Egypte une colonie puissante, destinée à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, avait depuis longtemps préoccupé Napoléon. Des livres de la Bibliothèque ambroisienne à Milan, relatifs à l'Orient, l'avaient fortifié dans son opinion, et une expédition en Egypte avait été résolue.

MAI.

7. — Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Orient.
19. — La flotte expéditionnaire part de Toulon.

JUIN.

10. — Prise de Malte. — Destruction de l'Ordre.

JUILLET.

1. — Arrivée de la flotte en Egypte.
2. — Débarquement de l'armée.
3. — Prise d'Alexandrie.
5. — Institution d'une commission administrative française à Alexandrie.
6. — Départ de l'armée pour le Caire.
13. — Combat de Ramanieh.
17. — Bataille de Chebreiss.
21. — Bataille des Pyramides.
24. — Entrée de l'armée française au Caire.
31. — Combat naval d'Aboukir où l'amiral Nelson détruisit la flotte française.

AOUT.

1. — Combat de Salchich.
4. — Combat d'Elhanca. Après ce combat et la prise de Salchich, le dernier endroit habité de la Basse-Egypte, les Mamelouks se trouvèrent refoulés dans la Haute-Égypte et la Syrie.
15. — Etablissement d'une administration centrale au Caire.
21. — Création de l'Institut d'Egypte, ayant pour objet d'étudier les antiquités, l'histoire naturelle, et d'initier les populations indigènes aux arts et aux industries de l'Europe. La gloire d'a-

326 HISTOIRE voir ainsi, pour la première lois, fait servir la guerre au profit de la science, revient tout entière à Napoléon. SEPTEMBRE. 13. — Arrêté pour obliger tous les liabilnnts de l'Egypte à porter la cocarde tricolore. Trois jours auparavant (22 septembre), avait eu lieu au Clitrmp-de-Mars, à Paris, la première exposition publique des produits des manufactures et de l'industrie française. La deuxième eut lieu trois ans après (1 KOI), dans le Louvre, et les gouvernements qui se sont succédés, oui depuis adopté cette utile institution. 22. — Célébration en Egypte de l'anniversaire de la république en France. 21-22. — Insurrection du Caire. 1799. — FEVRIER. 6. — Sur l'avis que les peuples du Liban élaienl-disposés en sa faveur, Napoléon se met en marche pour la Syrie. — Victoire d'El-Arish. — Prise de Gaza 16. 24. 6. 16. MARS. — Prise de Jaffa. — Siège do Saint-Jean-d'Acre. AVRIL. 16. — Bataille du Mont-Tliabor. 18. — Combat do Saiul-Jean-d'Acre. MAI. 17. — Levée du siège de Saint-Jean-d'Acre, et retour de Napoléon en Egypte. JUILLET. 23. — Bataille d'Aboukir. Trente-quatre jours après le combat naval d'Aboukir, le 4 septembre, la Porte avait déclaré la guerre à 1a France, et avait envoyé deux armées pour reconquérir l'Égypte. La première avait été détruite en Syrie à la bataille de Digitized by Google

voir ainsi, pour la première fois, fait servir la guerre au profit de la science, revient tout entière à Napoléon.

SEPTEMBRE.

15. — Arrêté pour obliger tous les habitants de l'Egypte à porter la cocarde tricolore. Trois jours auparavant (22 septembre), avait eu lieu au Champ-de-Mars, à Paris, la première *exposition publique des produits des manufactures et de l'industrie française.* La deuxième eut lieu trois ans après (1801), dans le Louvre, et les gouvernements qui se sont succédés, ont depuis adopté cette utile institution.

22. — Célébration en Egypte de l'anniversaire de la république en France.

21-22. — Insurrection du Caire.

1799. — FÉVRIER.

6. — Sur l'avis que les peuples du Liban étaient disposés en sa faveur, Napoléon se met en marche pour la Syrie.

16. — Victoire d'El-Arish.

24. — Prise de Gaza

MARS.

6. — Prise de Jaffa.

16. — Siége de Saint-Jean-d'Acre.

AVRIL.

16. — Bataille du Mont-Thabor.

18. — Combat de Saint-Jean-d'Acre.

MAI.

17. — Levée du siége de Saint-Jean-d'Acre, et retour de Napoléon en Égypte.

JUILLET.

25. — Bataille d'Aboukir. Trente-quatre jours après le combat naval d'Aboukir, le 4 septembre, la Porte avait déclaré la guerre à la France, et avait envoyé deux armées pour reconquérir l'Égypte. La première avait été détruite en Syrie à la bataille de

 Mont-Thabor, la seconde fut anéantie à Aboukir. Napoléon partit d'Egypte le 22 août, et le 2 novembre suivant, après la journée dite du 18 brumaire et le renversement du Directoire, il fut nommé premier consul. DécKHURB. 15. — Promulgation de la constitution de l'an vm. 25. — Formation du Conseil d'Etat. 1800: — JANVIER. 1. — Ouverture du Corps-Législatif. 15. — Proclamation définitive de l'étalon des poids cl mesures. 18. — Traité de Monlluçon avec les chefs vendéens. Ce traité amène la pacification de l'ouest. révaiER. 11. — Etablissement de la banque de France 17. — Division de la France en préfectures et arrondissements communaux. 19. — Napoléon s'installe aux Tuileries, MARS. 22. — Division du Prytanée français en quatre collèges. Pendant que Napoléon avait guerroyé eu Afrique , les armées françaises avaient en Europe éprouvé de cruelles défaites. De l'Italie conquise par lui, il ne restait que la seule ville d'Ancône. Après des revers successifs, que la journée désastreuse de Novi (13 août 1799) avait paru rendre irréparables , la situation militaire de la France était a peu près pareille à celle de 1796, lorsque Napoléon prit le commandement de l'armée. La victoire de Zurich (25 septembre 1799), où Masséna extermina l'armée russe, avait donné un moment de répit aux armés de la république, lorsque Napoléon, premier consul, reprit, le 1" mai 1800, le commandement de l'année dlLdie. MAI. 18. — Pasaage du Mont-Saint Bernard. Digitized by Google

Mont-Thabor, la seconde fut anéantie à Aboukir. Napoléon partit d'Egypte le 22 août, et le 2 novembre suivant, après la journée dite du 18 brumaire et le renversement du Directoire, il fut nommé premier consul.

DÉCEMBRE.

15. — Promulgation de la constitution de l'an VIII.
25. — Formation du Conseil d'Etat.

1800. — JANVIER.

1. — Ouverture du Corps-Législatif.
15. — Proclamation définitive de l'étalon des poids et mesures.
18. — Traité de Montluçon avec les chefs vendéens. Ce traité amène la pacification de l'ouest.

FÉVRIER.

11. — Etablissement de la banque de France
17. — Division de la France en préfectures et arrondissements communaux.
19. — Napoléon s'installe aux Tuileries.

MARS.

22. — Division du Prytanée français en quatre colléges.

Pendant que Napoléon avait guerroyé en Afrique, les armées françaises avaient en Europe éprouvé de cruelles défaites. De l'Italie conquise par lui, il ne restait que la seule ville d'Ancône. Après des revers successifs, que la journée désastreuse de Novi (15 août 1799) avait paru rendre irréparables, la situation militaire de la France était a peu près pareille à celle de 1796, lorsque Napoléon prit le commandement de l'armée. La victoire de Zurich (25 septembre 1799), où Masséna extermina l'armée russe, avait donné un moment de répit aux armés de la république, lorsque Napoléon, premier consul, reprit, le 1er mai 1800, le commandement de l'armée d'Italie.

MAI.

15. — Passage du Mont-Saint Bernard.

 JUIN. 34. — Bataille de Marengo. 15. — Convention d’Alexandrie qui restitue à la France toutes les conquêtes de la Lombardie. 18. — Institution à Milan d'une consulte chargée de réorganiseï la république cisalpine. 23. — Rétablissement de l’université de Pise. JUILLET. 3. — Retour de Napoléon à Paris. 20. — Ligue des neutres qui tourne toutes les puissances maritimes contre l'Angleterre. SEPTEMBRE, 15-30. — Constitutiou de la centralisation administrative qui régit encore aujourd'hui la France. La liste de l'émigration est fermée. Organisation de la justice. Régularisation de l’admiuisdes forêts, de la poste, des domaines, des finances, etc. DÉCEMBRE. 24. — Explosion de la machine infernale. 1801. — JANVIER. 1. — Ouverture du congrès de Lunéville. 2. — Passage de l’Adige. 3. — Prise de Vérone. 8. — Prise de Vicence. — Armistice de Steyer. 9. — Paix de Lunéville. Par cette paix avec l'Autriche, la France s’agrandit du côté du Rhin, et par le traité du 28 mars suivant, elle acquit en Italie l’ile d'Elbe et Piombino. Le Rhin fut la limite de la France en Allemagne , l’Adige celle de la Cisalpine en Italie. L’Autriche reconnut l’indépendance des républiques cisalpine , helvétique, batave et ligurienne. La pacification devient peu après générale. Digitized by Google

JUIN.

14. — Bataille de Marengo.
15. — Convention d'Alexandrie qui restitue à la France toutes les conquêtes de la Lombardie.
18. — Institution à Milan d'une consulte chargée de réorganiser la république cisalpine.
23. — Rétablissement de l'université de Pise.

JUILLET.

3. — Retour de Napoléon à Paris.
20. — Ligue des neutres qui tourne toutes les puissances maritimes contre l'Angleterre.

SEPTEMBRE.

15-30. — Constitution de la centralisation administrative qui régit encore aujourd'hui la France. La liste de l'émigration est fermée. Organisation de la justice. Régularisation de l'administration des forêts, de la poste, des domaines, des finances, etc.

DÉCEMBRE.

24. — Explosion de la machine infernale.

1801. — JANVIER.

1. — Ouverture du congrès de Lunéville.
2. — Passage de l'Adige.
3. — Prise de Vérone.
8. — Prise de Vicence. — Armistice de Steyer.
9. — Paix de Lunéville. Par cette paix avec l'Autriche, la France s'agrandit du côté du Rhin, et par le traité du 28 mars suivant, elle acquit en Italie l'île d'Elbe et Piombino. Le Rhin fut la limite de la France en Allemagne, l'Adige celle de la Cisalpine en Italie. L'Autriche reconnut l'indépendance des républiques cisalpine, helvétique, batave et ligurienne. La pacification devient peu après générale.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 329 MARS. 4. — Etablissement d'une exposition annuelle de l’industrie Irançaise. 19. — Paix avec l’Espagne. 124-23. — Paul I", ami de la ligue des neutres est assassiné. 18. — Paix avec Naples. mm. S 9. — Ouverture du concile national de France. JUILLET. 15. — Signature du concordai avec le pape Pie Vil. La déclaration de l’église gallicane de 1682, avec une plus large part d'action et un droit de surveillance plus étendu par le pouvoir temporel furent la base de cet accord. 24. Paix avec la Bavière. SEPTEMBRE. 29. — Paix avec le Portugal. OCTOBRE. 1. — Préliminaires de la paix entre la France et l’Angleterre. 8. — Paix avec la Russie. 9. — Préliminaires de paix avec la Porte. 12. — Proclamation d'une nouvelle constitution de Hollande. NOVEMBRE. 12. — Départ de l'expédition de Saint-Domingue. DÉCEMBRE. 17. — Paix avec le dey d’Alger. 4802. — JAKVIER. 23. — Napoléon accepte le titre de président de la républiqr». italienne. MARS. 4. Arrêté portant qu’il sera dressé un tableau des sciences, des lettres et des arts, depuis 1789 jusqu'en 1802. 13 Digitized by Google

MARS.

4. — Etablissement d'une exposition annuelle de l'industrie française.
19. — Paix avec l'Espagne.
24-25. — Paul Ier, ami de la ligue des neutres est assassiné.
28. — Paix avec Naples.

JUIN.

29. — Ouverture du concile national de France.

JUILLET.

15. — Signature du concordat avec le pape Pie VII. La déclaration de l'église gallicane de 1682, avec une plus large part d'action et un droit de surveillance plus étendu par le pouvoir temporel furent la base de cet accord.
24. Paix avec la Bavière.

SEPTEMBRE.

29. — Paix avec le Portugal.

OCTOBRE.

1. — Préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre.
8. — Paix avec la Russie.
9. — Préliminaires de paix avec la Porte.
12. — Proclamation d'une nouvelle constitution de Hollande.

NOVEMBRE.

12. — Départ de l'expédition de Saint-Domingue.

DÉCEMBRE.

17. — Paix avec le dey d'Alger.

1802. — JANVIER.

23. — Napoléon accepte le titre de président de la république italienne.

MARS.

4. Arrêté portant qu'il sera dressé un tableau des sciences, des lettres et des arts, depuis 1789 jusqu'en 1802.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 33. FÉVRIER. Il, — Pacte fédéral de la Suisse, qui motiva plus tard le titre» pour Napoléon, de médiateur de la confédération suisse. 25. — Hecés, ou acte de partage des indemnités aux souverains germaniques dépossédés, qui motiva plus tard aussi pour Napoléon, le titre de protecteur de lo'con/édération du Rhin. MARS. 5. — Présentation au corps législatif, du titre préliminaire du code civil. 10. — Etablissement à Compiègne d'une école des arts et métiers. MAI. 13. — Rupture de la paix d'Amiens. juin. 3. — Prise de possession de l'électorat de Hanovre. NOVEMBRE. 30. — Traité de neutralité entre le Portugal d'une part, etla France et l'Espagne de l'autre. DÉCEMBRE. 1, — Préparatif d'une descente en Angleterre. Camp de Boulogne. 1804. — JANVIER. 1, — Proclamation de l'indépendance de Saint-Domingue. FÉVRIER. 23. — Etablissement des droits réunis. MARS. 15. — Institution des écoles de droit dans les principales villes dn royaume, et réorganisation de l'Ecole de droit de Paris. Pendant la révolution, les écoles de droit avaient été suspendues. Deux écoles particulières s'étaient cependant établies à Paris , 1 l'une rue de Vendôme , sous le titre A' Académie de législation , l'autre rue de la Harpe, sous le titre d'Université de jurispruDigitized by Google

FÉVRIER.

11. — Pacte fédéral de la Suisse, qui motiva plus tard le titre pour Napoléon, de *médiateur de la confédération suisse.*

25. — *Recès,* ou acte de partage des indemnités aux souverains germaniques dépossédés, qui motiva plus tard aussi pour Napoléon, le titre de *protecteur de la confédération du Rhin.*

MARS.

5. — Présentation au corps législatif, du titre préliminaire du code civil.

10. — Etablissement à Compiègne d'une école des arts et métiers.

MAI.

13. — Rupture de la paix d'Amiens.

JUIN.

3. — Prise de possession de l'électorat de Hanovre.

NOVEMBRE.

30. — Traité de neutralité entre le Portugal d'une part, et la France et l'Espagne de l'autre.

DÉCEMBRE.

1. — Préparatif d'une descente en Angleterre. Camp de Boulogne.

1804. — JANVIER.

1. — Proclamation de l'indépendance de Saint-Domingue.

FÉVRIER.

25. — Etablissement des droits réunis.

MARS.

13. — Institution des écoles de droit dans les principales villes du royaume, et réorganisation de l'École de droit de Paris. Pendant la révolution, les écoles de droit avaient été suspendues. Deux écoles particulières s'étaient cependant établies à Paris, l'une rue de Vendôme, sous le titre d'*Académie de législation*, l'autre rue de la Harpe, sous le titre d'*Université de jurispru-*

332 HISTOIRE dence. Alors el avant, ces écoles avaient langui dans l’état le plut déplorable. L'enseignement y était nul : les examens, les thèses, - n’olTraient qu’une vaine cérémonie. Le décret du 15 mars 1801 (22 ventôse an xii), les réorganisa sur un plan qui reçut son complément en 1820, el qui subsiste encore aujourd'hui. il. — Réunion des lois civiles sous le litre de Code civil des Français. AVRIL. 50. — Le tribunat demande que Napoléon soit déclaré empereur. MAI. 2. — Le corps législatif émet le même voeu. 16. — Proposition directe du sénat de l'institution impériale. 18. — Le litre d'f/npcreur est décerné à Napoléon. Sa nomination, soumise à la sanction du peuple, fut continuée, le 15 juin , par 5,521,675 voix sur 5,52-1,254 volans. Il fut sacré et couronné par le pape le 2 décembre suivant. 20. — Organisation de l’empire. JUILLET. 16. — Organisation de l’École polytechnique. AOUT. 6. — Rétablissement des missions étrangères. SEPTEUDRE. 10. — Institution des grands prix décennaux où toutes e* sciences étaient admises à concourir. 1805. — MARS. 13. — Députation des collèges électoraux de la république italienne pour offrir à Napoléon la couronne d'Italie. AVRIL. 11. Traité de Presbourg entre l'Angleterre et la Russie contre la France. 48. — Acceptation de la couronne d'Italie par Napoléon. Digitized by Google

dence. Alors et avant, ces écoles avaient langui dans l'état le plus déplorable. L'enseignement y était nul : les examens, les thèses, n'offraient qu'une vaine cérémonie. Le décret du 13 mars 1804 (22 ventôse an XII), les réorganisa sur un plan qui reçut son complément en 1820, et qui subsiste encore aujourd'hui.

31. — Réunion des lois civiles sous le titre de *Code civil des Français*.

AVRIL.

30. — Le tribunat demande que Napoléon soit déclaré empereur.

MAI.

2. — Le corps législatif émet le même vœu.

16. — Proposition directe du sénat de l'institution impériale.

18. — Le titre d'*empereur* est décerné à Napoléon. Sa nomination, soumise à la sanction du peuple, fut confirmée, le 15 juin, par 3,521,675 voix sur 3,524,254 votans. Il fut sacré et couronné par le pape le 2 décembre suivant.

20. — Organisation de l'empire.

JUILLET.

16. — Organisation de l'École polytechnique.

AOUT.

6. — Rétablissement des missions étrangères.

SEPTEMBRE.

10. — Institution des grands prix décennaux où toutes les sciences étaient admises à concourir.

1805. — MARS.

13. — Députation des colléges électoraux de la république italienne pour offrir à Napoléon la couronne d'Italie.

AVRIL.

11. Traité de Presbourg entre l'Angleterre et la Russie contre la France.

18. — Acceptation de la couronne d'Italie par Napoléon.

DE LA FAMILLE BONAPARTE. 33.1 MAI. 26. — Couronnement de Napoléon à Milan comme roi d’Italie. juin. 8. — La vice-royauté d’Italie est confiée à Eugène Beauliarnais. 9. — ltéunion de l'Etat de Gènes à la France. 23. — Création de la principauté de Lucques en faveur d'Elisa Bonaparte. SEPTEMBRE. 9. — Sénatus consulte pour le rétablissement du calendrier grégorien fixé au 1" janvier 1800. 21. T— Traité de neutralité entre la France et Naples. OCTOBRE. 1" . — Traité de Postdam entre la Russie et la Prusse, qui adhère à la coalition. Tandis que Napoléon, tout occupé d'une descente en Angleterre, avait réuni au camp de Boulogne de formidables éléments d'invasion, qui s'étendaient depuis Brest jusqu'à l’extrémité des frontières du Hanovre, le cabinet britannque avait fomenté une troisième coalition à laquelle avaient accédé l'Autriche, la Russie, la Suède. L’Autriche, entrant la première en campagne, envahit la Bavière. Napoléon, suspendant les apprêts contre l'Angleterre pour faire face à ses ennemis du continent, mit en marche toute l'armée d’invasion, par un simple mouvement de front , et par une manœuvre des plus hardies, se trouva, en quelques jours, menacer les derrières et les flancs de l’ennemi, au plein cœur de la Souabe. OCTOBRE. 8. — Combat de Wertingen (Souabe). 9. — Combat de Gunlzhourg (Souabe). 12. — Reprise de Munich (capitale de la Bavière) 11. — Prise de Memmingen (Souabe). 15. — Combat d'Elkingen (Souabe). 01 . — Combat de Zantersdorf (Moravie), 20. — Capitulation d’Ulm (Souabe). Digitized by Google

MAI.

26. — Couronnement de Napoléon à Milan comme roi d'Italie.

JUIN.

8. — La vice-royauté d'Italie est confiée à Eugène Beauharnais.
9. — Réunion de l'État de Gênes à la France.
23. — Création de la principauté de Lucques en faveur d'Élisa Bonaparte.

SEPTEMBRE.

9. — Sénatus-consulte pour le rétablissement du calendrier grégorien fixé au 1er janvier 1806.
21. — Traité de neutralité entre la France et Naples.

OCTOBRE.

1er. — Traité de Postdam entre la Russie et la Prusse, qui adhère à la coalition.

Tandis que Napoléon, tout occupé d'une descente en Angleterre, avait réuni au camp de Boulogne de formidables éléments d'invasion, qui s'étendaient depuis Brest jusqu'à l'extrémité des frontières du Hanovre, le cabinet britannique avait fomenté une troisième coalition à laquelle avaient accédé l'Autriche, la Russie, la Suède. L'Autriche, entrant la première en campagne, envahit la Bavière. Napoléon, suspendant les apprêts contre l'Angleterre pour faire face à ses ennemis du continent, mit en marche toute l'armée d'invasion, par un simple mouvement de front, et par une manœuvre des plus hardies, se trouva, en quelques jours, menacer les derrières et les flancs de l'ennemi, au plein cœur de la Souabe.

OCTOBRE.

8. — Combat de Wertingen (Souabe).
9. — Combat de Guntzbourg (Souabe).
12. — Reprise de Munich (capitale de la Bavière).
14. — Prise de Memmingen (Souabe).
15. — Combat d'Elkingen (Souabe).
61. — Combat de Zantersdorf (Moravie).
20. — Capitulation d'Ulm (Souabe).

334 HISTOIRE 21. _ Bataille navale de Trafalgar, où la flotte combinée francoespagnole fut anéantie par la flotie anglaise. 28. — Prise de Braunau (Basse-Bavière). ROVEMBR*. 4. — Combat d'Amstetten (Autriche intérieure). 7. — Prise d'Inspruck. ' 11. — Combat de Diemstein (Basse- Autriche). — De Landsberg (Prusse-Ermeland). — Occupation de Biberack (Wurtemberg). 13. — Entrée des Français dans Vienne. , 14. — Prise de Trente (capitale du Tyrol). 15. — Prise de Presbourg. 17. — Prise de Znaïm (Moravie). 19. — Prise de Bru un (capitale de la Moravie). 24. — Prise de Trieste. 25. — 30. — A la suite de divers combats à Vezio, Ronco, Caldiero, San-Felice, les troupes autrichiennes furent chassées du Tyrol. DÉCEMBRE. 2. — Bataille d'Austerliti (Moravie). 15. — Cession parla Prusse à la France des pays de Clèves, Bareuth , etc. Le cabinet de Berlin promet de ne pas s'opposer à ce que la France enlève l'électoral de Hanovre à l'Angleterre. 20. — Paix de Presbourg. Par cette paix, l'Autriche perdit les Étals de Venise,, le Voralberg et le Tyrol. 1806. — UÎIVIER. 1 . — Formation des royaumes de Bavière et de Wurtemberg. Le mai jraviat de Bade est érigé en grand-duché. Ainsi se trouvèrent posées les bases de la confédération germanique sous le .Protectorat de la France. 2. - Proclamation de la déchéance des Bourbons de Naples. FÉVRIER. 6. — Combat naval de Santo-Domingo. 8. - Invasion du royaume de Naples.
Digitized by Google

21. — Bataille navale de Trafalgar, où la flotte combinée franco-espagnole fut anéantie par la flotte anglaise.
28. — Prise de Braunau (Basse-Bavière).

NOVEMBRE.

4. — Combat d'Amstetten (Autriche intérieure).
7. — Prise d'Inspruck.
11. — Combat de Diernstein (Basse-Autriche).
— De Landsberg (Prusse-Ermeland).
— Occupation de Biberack (Wurtemberg).
13. — Entrée des Français dans Vienne.
14. — Prise de Trente (capitale du Tyrol).
15. — Prise de Presbourg.
17. — Prise de Znaïm (Moravie).
19. — Prise de Brunn (capitale de la Moravie).
24. — Prise de Trieste.
25. — 30. — A la suite de divers combats à Vezio, Ronco, Caldiero, San-Felice, les troupes autrichiennes furent chassées du Tyrol.

DÉCEMBRE.

2. — Bataille d'Austerlitz (Moravie).
15. — Cession par la Prusse à la France des pays de Clèves, Bareuth, etc. Le cabinet de Berlin promet de ne pas s'opposer à ce que la France enlève l'électorat de Hanovre à l'Angleterre.
26. — Paix de Presbourg. Par cette paix, l'Autriche perdit les États de Venise, le Voralberg et le Tyrol.

1806. — JANVIER.

1. — Formation des royaumes de Bavière et de Wurtemberg. Le margraviat de Bade est érigé en grand-duché. Ainsi se trouvèrent posées les bases de la confédération germanique sous le protectorat de la France.
2. — Proclamation de la déchéance des Bourbons de Naples.

FÉVRIER.

6. — Combat naval de Santo-Domingo.
8. — Invasion du royaume de Naples.

33B ùE LA FAMILLE BON APARTE. 20. — Réouverture de l’église dn Panthéon. Par un décret du 4 avril 1791 , l'Assemblée constituante l’avait destinée à recevoir les cendres des grands hommes de la France. Les honneurs du Panthéon avaient été décernés à Mirabeau, mort le 2 avril de la même année, à Voltaire, le 11 juillet, à J.-J. Rousseau, le 16 octobre suivant. En rendant le Panthéon au culte, Napoléon lui conserva néanmoins la destination que lui avait donnée l'Assemblée constituante. MARS. V). — Joseph Bonaparte est proclamé roi de Naples. MAI. 2. — Introduction dans la constitution de la Saxe du principe de liberté de conscience. 3. — Création d’une chaire de belles-lettres à l'École polytechnique, et d’une chaire d’économie rurale à l’École d’Alfort. 10. — Institution de l'Université impériale. 12. — Organisation du conseil d'État. JUIN. 5, — Louis Bonaparte est proclamé roi de Hollande. JUILLET. 12. — Napoléon est officiellement reconnu protecteur de la confédération du llhin. Cette organisation nouvelle réduisit & 31 le nombre des petits ÉtaLs de l'Allemagne qui, dans l'ancienne confédération, s’élevait à 284. J6 — Convocation à Paris d'une assemblée de juifs , sous le nom • de grand-sanhedrin , dans le but de lixer le sort de la nation juive. AOUT. 1. — Les confédérés germaniques notifient à la diète de Ralisbonne leur séparation du corps de l'empire. S. — François II renonce formellement à son litre d’empereur d'Allemagne, de roi des Romains, et est réduit à celui d'empereur héréditaire d’Autriche , sous le nom de François I". Ainsi

Digitized by Google

20. — Réouverture de l'église du Panthéon.

Par un décret du 4 avril 1791, l'Assemblée constituante l'avait destinée à recevoir les cendres des grands hommes de la France. Les honneurs du Panthéon avaient été décernés à Mirabeau, mort le 2 avril de la même année, à Voltaire, le 11 juillet, à J.-J. Rousseau, le 16 octobre suivant. En rendant le Panthéon au culte, Napoléon lui conserva néanmoins la destination que lui avait donnée l'Assemblée constituante.

MARS.

30. — Joseph Bonaparte est proclamé roi de Naples.

MAI.

2. — Introduction dans la constitution de la Saxe du principe de liberté de conscience.

3. — Création d'une chaire de belles-lettres à l'École polytechnique, et d'une chaire d'économie rurale à l'École d'Alfort.

10. — Institution de l'Université impériale.

12. — Organisation du conseil d'État.

JUIN.

5. — Louis Bonaparte est proclamé roi de Hollande.

JUILLET.

12. — Napoléon est officiellement reconnu protecteur de la confédération du Rhin. Cette organisation nouvelle réduisit à 31 le nombre des petits États de l'Allemagne qui, dans l'ancienne confédération, s'élevait à 284.

26 — Convocation à Paris d'une assemblée de juifs, sous le nom de grand-sanhedrin, dans le but de fixer le sort de la nation juive.

AOUT.

1. — Les confédérés germaniques notifient à la diète de Ratisbonne leur séparation du corps de l'empire.

6. — François II renonce formellement à son titre d'empereur d'Allemagne, de roi des Romains, et est réduit à celui d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François Ier. Ainsi

336 HISTOIRE finit, après mille ans de durée, l'empire établi par Charlemagne. Ce grand acte politique, que nul souverain avant Napoléon n'cûl osé entreprendre, amena une quatrième coalition. L'Autriche, trop épuisée, ne put en faire partie : la Prusse pri, sa place. — Napoléon est surnommé Grand par le sénat. SEPTEMBRE. 21. — Commencement de la guerre de 1806. OCTOBRE. 9. — Combat de Schleitz (Saxe). 10. — Combat de Saalfeld , où est tué le prince de Prusse (HauteSaxe). 14. — Bataille d'Iéna (Allemagne-Thuringe). 16. _ Combat de Grenssen. — Prise d'Erfurl. (Allemagne-Thuringe). 17. — Bataille de Halle (Souabe). 18. — Prise de Leipsick (Allemagne-Misnie). 24. Prise de Postdam et envoi à l'ilôtel-des-lnvalides de Paris de l'épée du grand Frédéric, de l'épée de général qu'il avait portée pendant la guerre de sept ans et du cordon de ses ordres qui se trouvaient sur son tombeau. 23. — Prise de Brandebourg (Allemagne). De Spanda,v (Allemagne). De Berlin, capitale de la Prusse. 88. — Combat de Preulzlow (Allemagne) 29. — Prise de Stctliu (Allemagne). NOVEMBRE. 1". Capitulation de Cuslrin (Allemagne). Prise de possession de l'électorat de Hesse-Cassel. 4. — Arrêté portant que la perception de tous les revenus de l'électorat et l'administration de Injustice se feront à l'avenir au nom de Napoléon. 7. — Prise de Lubeck (Basse-Saxe). 8. — Prise de Magdebourg (Basse-Saxe). Celle prise acheva d'aDigitized by Google

finit, après mille ans de durée, l'empire établi par Charlemagne. Ce grand acte politique, que nul souverain avant Napoléon n'eût osé entreprendre, amena une quatrième coalition. L'Autriche, trop épuisée, ne put en faire partie : la Prusse prit sa place.

5. — Napoléon est surnommé *Grand* par le sénat.

SEPTEMBRE.

21. — Commencement de la guerre de 1806.

OCTOBRE.

9. — Combat de Schleitz (Saxe).
10. — Combat de Saalfeld, où est tué le prince de Prusse (Haute-Saxe).
14. — Bataille d'Iéna (Allemagne-Thuringe).
16. — Combat de Grenssen. — Prise d'Erfurt. (Allemagne-Thuringe).
17. — Bataille de Halle (Souabe).
18. — Prise de Leipsick (Allemagne-Misnie).
24. — Prise de Postdam et envoi à l'Hôtel-des-Invalides de Paris de l'épée du grand Frédéric, de l'épée de général qu'il avait portée pendant la guerre de sept ans et du cordon de ses ordres qui se trouvaient sur son tombeau.
25. — Prise de Brandebourg (Allemagne).
De Spandaw (Allemagne).
De Berlin, capitale de la Prusse.
28. — Combat de Prentzlow (Allemagne).
29. — Prise de Stettin (Allemagne).

NOVEMBRE.

1er. Capitulation de Custrin (Allemagne).
Prise de possession de l'électorat de Hesse-Cassel.
4. — Arrêté portant que la perception de tous les revenus de l'électorat et l'administration de la justice se feront à l'avenir au nom de Napoléon.
7. — Prise de Lubeck (Basse-Saxe).
8. — Prise de Magdebourg (Basse-Saxe). Cette prise acheva d'a-

 nantir l'armée prussienne, dont les débris depuis la bataille d’Iéna avaient été successivement forcés de mettre bas les armes. Napoléon marcha contre les autres coalisés. 10. — l’rise de possession, par Napoléon , de l'électorat de Hanovre. 11. — P rise de Posen (Pologne). 12. — Décret impérial sur l’organisation de la garde nationale de France. 19. — Prise de Hambourg (Basse-Saxe). 20. — Capitulation d'Hamelin (Basse-Saxe). 21. — Capitulation de Brème (Basse-Saxe). 22. — Décret impérial qui déclare les lies bntanniques en état de blocus. 23. — Capitulation de Nienbourg | Allemagne), dont la reprise compléta la rentrée en possession du Hanovre. 28. — Prise de possession du Mcrklemhourg. Entrée de l'armce française à Varsovie. cécexnne. 2. — Capitulation de Glogow (Silésie). 6. — Prise de Thorn (Prusse). 11. — Erection de l'électorat de Saxe au rang de royaume. 22. — Combat de Czarnoxvo (Pologne-Mazovie). 23. — Combat de Biczan (Pologne-Mazovie). 2d. — Combats de Morungcn, de Nazielsk (Pologne-Mazovie) 25. — Combat de Pulstuck (Pologne-Mazovie). 20. — Combat de Soldaw et Mlawa (Mazovie.). 27. — Combat de Golymin (Pologne-Mazovie. 1807. — JANVIER. 3. — Capitulation de Brcslau (Silésie). 15. — Combat de Georgenlal (Prusse-Hokerland). FÉVRIER. 3. — Prise de Gustadt (Prusse royale-Ermeland). . 5. — Combat de Waterdorff (Prusse-Hokerland). 6. — Combat de Glodau (.Prusse , cercle de Muricnbourg). U Digitized by Google

néantir l'armée prussienne, dont les débris depuis la bataille d'Iéna avaient été successivement forcés de mettre bas les armes. Napoléon marcha contre les autres coalisés.

10. — Prise de possession, par Napoléon, de l'électorat de Hanovre.
11. — Prise de Posen (Pologne).
12. — Décret impérial sur l'organisation de la garde nationale de France.
19. — Prise de Hambourg (Basse-Saxe).
20. — Capitulation d'Hamelin (Basse-Saxe).
21. — Capitulation de Brême (Basse-Saxe).
22. — Décret impérial qui déclare les Iles britanniques en état de blocus.
25. — Capitulation de Nienbourg (Allemagne), dont la reprise compléta la rentrée en possession du Hanovre.
28. — Prise de possession du Mecklembourg.
Entrée de l'armée française à Varsovie.

DÉCEMBRE.

2. — Capitulation de Glogow (Silésie).
6. — Prise de Thorn (Prusse).
11. — Érection de l'électorat de Saxe au rang de royaume.
22. — Combat de Czarnowo (Pologne-Mazovie).
23. — Combat de Biezan (Pologne-Mazovie).
24. — Combats de Morungen, de Nazielsk (Pologne-Mazovie)
25. — Combat de Pulstuck (Pologne-Mazovie).
26. — Combat de Soldaw et Mlawa (Mazovie.).
27. — Combat de Golymin (Pologne-Mazovie.

1807. — JANVIER.

3. — Capitulation de Breslau (Silésie).
15. — Combat de Georgental (Prusse-Hokerland).

FÉVRIER.

3. — Prise de Gustadt (Prusse royale-Ermeland).
5. — Combat de Waterdorff (Prusse-Hokerland).
6. — Combat de Glodau (Prusse, cercle de Marienbourg).

338 HISTOIRE 7. — Prise de Sweidnilz (Silésie). 8. — Bataille d’Eylau (Prusse-Natangen). 10. — Combat de Frankestein (Silésie). 15. — Combat d'Ostrolenka f Pologne-Mazovie). 16. — Combat de Stargard (Allemagne-Poméranie). 23. — Combat de Di rscliau. (Allemagne-Poméranie). 24. — Combat de Ncugarlen. (Allemagne-Poméranie). 25. — Combat de Peterswalde (Prusse-Warmie.) 26. — Combat de Braunsberg (Prusse royale). MARS. 9. — Fin des séances du grand sanhédrin. Les juifs sont admis à la participation des droits civils et politiques. 12. — Cession de Casscl et Koslein , faite à la France par le prince de Nassau. AVRIL. 17. — Combat de Glalz (Silésie). MAI. 15. — Combat de Weikselmunde (Prusse-Poméranie). 16. — Combat de Stegen (Prusse). 23. — Prise du camp retranché de Glalz. 25. — Capitulation de Glatz. 26. — Capitulation de Danlzick (Prusse). juik. 1". — Capitulation de Neiss (Silésie). 4. — Combat de Zagern (Prusse). 5 au 12. — Combats de Spandaw, de Homitten , d’Allkircken , d'Amt-Gustadt, de Deppen, de Wolforf, de Glotlau, de Heilsberg , de Druchewow. 14. — Bataille de Friedland (Allemagne). Celte grande victoire remportée sur les armées combinées de la Prusse et de la Russie acheva d'anéantir la monarchie prussienne , et peut, par ses ré sultals, être placée à côté de celles de Marcugo, d'Austerlitz et d’Iéna.
Digitized by Google

7. — Prise de Sweidnitz (Silésie).
8. — Bataille d'Eylau (Prusse-Natangen).
10. — Combat de Frankestein (Silésie).
15. — Combat d'Ostrolenka (Pologne-Mazovie).
16. — Combat de Stargard (Allemagne-Poméranie).
23. — Combat de Dirschau. (Allemagne-Poméranie).
24. — Combat de Neugarten. (Allemagne-Poméranie).
25. — Combat de Peterswalde (Prusse-Warmie.)
26. — Combat de Braunsberg (Prusse royale).

MARS.

9. — Fin des séances du *grand sanhédrin*. Les juifs sont admis à la participation des droits civils et politiques.
12. — Cession de Cassel et Koslein, faite à la France par le prince de Nassau.

AVRIL.

17. — Combat de Glatz (Silésie).

MAI.

15. — Combat de Weikselmunde (Prusse-Poméranie).
16. — Combat de Stegen (Prusse).
23. — Prise du camp retranché de Glatz.
25. — Capitulation de Glatz.
26. — Capitulation de Dantzick (Prusse).

JUIN.

1er. — Capitulation de Neiss (Silésie).
4. — Combat de Zagern (Prusse).
5 au 12. — Combats de Spandaw, de Homitten, d'Altkircken, d'Amt-Gustadt, de Deppen, de Wolforf, de Glottau, de Heilsberg, de Druchewow.
14. — Bataille de Friedland (Allemagne). Cette grande victoire remportée sur les armées combinées de la Prusse et de la Russie acheva d'anéantir la monarchie prussienne, et peut, par ses résultats, être placée à côté de celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna.

 13-16. — Prise de Kœnisherg (capitale de la Prusse royale). 20. — Capitulation de Kosel (Silésie). Après la reddition de cette place , il ne resta au roi de Prusse dans la Silésie que le rocher de Silherberg et Grandenz dont le siège était vigoureusement poussé. Toutes les forces de la monarchie prussienne se trouvèrent à peu près réduites à Memel. 23. — Entrevue sur le Niémen des deux empereurs de France et de Russie , Napoléon et Alexandre. JUILLET. 7. — Paix de Tilsitt entre la France et la Russie. Par cette paix, l'empereur Alexandre abandonna la cause du roi de Naples, Ferdinand IV, reconnut la confédération germanique et offrit sa médiation auprès de l'Angleterre pour décider cette puissance à ne plus mettre obstacle à la paix générale. 9. — Paix avec la Prusse. AOUT. 18. — Formation du royaume de Westphalie. 19. — Suppression du tribunat français. 20. — La Suède étant entrée dans cette quatrième coalition contre la France, Napoléon marcha contre elle et prit Stralsund le 20 août. SEPTEMBRE. 1". — Organisation du gouvernement des Sepl-Iles. 7. — Prise de l’ile de Rugen (Poméranie suédoise). 14. — Grand blocus continental. Napoléon déclare qu'il s'opposera par la force à toute liaison des puissances du continent avec l'Angleterre. 17. — Départ de Bayonne d'une armée française pour le Portugal. 18. — Adoption du Gode de commerce. 27. — Traité de Fontainebleau entre la France et l'Espagne. NOVEMBRE. 11. — Flessingue est cédée à la France. 30. — Prine de Lisbonne (capitale du Portugal).
Digitized by Google

15-16. — Prise de Kœnisberg (capitale de la Prusse royale).

20. — Capitulation de Kosel (Silésie). Après la reddition de cette place, il ne resta au roi de Prusse dans la Silésie que le rocher de Silherberg et Grandenz dont le siége était vigoureusement poussé. Toutes les forces de la monarchie prussienne se trouvèrent à peu près réduites à Memel.

25. — Entrevue sur le Niémen des deux empereurs de France et de Russie, Napoléon et Alexandre.

JUILLET.

7. — Paix de Tilsitt entre la France et la Russie. Par cette paix, l'empereur Alexandre abandonna la cause du roi de Naples, Ferdinand IV, reconnut la confédération germanique et offrit sa médiation auprès de l'Angleterre pour décider cette puissance à ne plus mettre obstacle à la paix générale.

9. — Paix avec la Prusse.

AOUT.

18. — Formation du royaume de Westphalie.

19. — Suppression du tribunat français.

20. — La Suède étant entrée dans cette quatrième coalition contre la France, Napoléon marcha contre elle et prit Stralsund le 20 août.

SEPTEMBRE.

1er. — Organisation du gouvernement des Sept-Iles.

7. — Prise de l'île de Rugen (Poméranie suédoise).

14. — Grand blocus continental. Napoléon déclare qu'il s'opposera par la force à toute liaison des puissances du continent avec l'Angleterre.

17. — Départ de Bayonne d'une armée française pour le Portugal.

18. — Adoption du Code de commerce.

27. — Traité de Fontainebleau entre la France et l'Espagne.

NOVEMBRE.

11. — Flessingue est cédée à la France.

30. — Prise de Lisbonne (capitale du Portugal).

340 DÉCEMBRE. S. — Elévation de Jérôme Bonaparte au trône de Wcstphali* 10. — Prise de possession du royaume d'Etrurie. 1808. — JANVIER. 21. — Réunion à la France de Flessinguc, Cassel , Kclh et Wesel, FÉVRIER. 2. — Entrée des troupes françaises à Rome. 17. — Envahissement de l'Espagne par la France. Commencement de la guerre d'Espagne. MARS. 11. — Création des majorais et des titres héréditaires. 17. — Décret organique définitif de la constitution de l'Université. Création d'une académie dans chaque ville de courd'appel. 27. — Bref comminatoire d'excommunication contre Napoléon lancé par le pape. AVRIL. 2. — L'Etat ecclésiastique .plusieurs autres Etals sont démembrés et réunis au royaume d'Italie. JUIN. 5. — Traité de Bayonne par lequel Charles IV cède la couronne d'Espagne à Napoléon. 15. — Adresse de la junte suprême d'Espagne demandant Joseph Bonaparte , frère de Napoléon , pour roi. 21. — La Toscane, Parme, Plaisance, sont réunis à l'Empire. 27 à 30. — Insurrection eu Espagne. JUIN. — Joseph Bonaparte est prorlamé roi d'Espagne et des Indes. 15. — Ouverture de la junte de Bayonne. 10. — Insurrection en Portugal. JUILLET. 14. — Bataille de Medina-del-Rio-Seco. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. Ul 15. — Murat est nommé roi de Naples. 22. — Capitulation de Baylen. AOUT. 21. — Bataille de Vimeiro. 30. — Evacuation du Portugal. SEPTEMBRE. 8. — Traité entre la France et la Prusse qui met un terme aux différents des deux nations. 15-25. — Abolition du servage et du colonat, par Napoléon , dans les duchés de Bade et de Berg, dans les pays de Fulde, de Hanau, de Bayreuth et d'Erefail. 27. — Entrevue a Erfurt entre Napoléon et Alexandre. OCTOBRE. 19. — Les Anglais pénètrent en Espagne. NOVEMBRE. 4. — Arrivée de Napoléon en Espagne. 10. — Prise de Burgos. 11. — Bataille d'Espinosa. 20. — Combat de Zudela. 28. — Combat de Somo-Sierra. DÉCEMBRE. 4. — Prise de Madrid. 5. — Prise de Roses. 16. — Combat de Cardegou. 21. — Combat de Hebrcgal. 25. — Combat de Beuavenle. 28. — Combats de Cacabelleros et de la Corogne. Après ces deux combats où uue armée anglaise, venue au secours de l'insurrection espagnole, avait été forcée de se rembarquer précipitamment, Napoléon réorganisa l’Espagne et, par un décret, assura en un seul jour au peuple conquis tous les bienfaits de la révolution française. Digitized by Google

15. — Murat est nommé roi de Naples.
22. — Capitulation de Baylen.

AOUT.

21. — Bataille de Vimeiro.
30. — Evacuation du Portugal.

SEPTEMBRE.

8. — Traité entre la France et la Prusse qui met un terme aux différents des deux nations.
15-25. — Abolition du servage et du colonat, par Napoléon, dans les duchés de Bade et de Berg, dans les pays de Fulde, de Hanau, de Bayreuth et d'Erefail.
27. — Entrevue a Erfurt entre Napoléon et Alexandre.

OCTOBRE.

19. — Les Anglais pénètrent en Espagne.

NOVEMBRE.

4. — Arrivée de Napoléon en Espagne.
10. — Prise de Burgos.
11. — Bataille d'Espinosa.
26. — Combat de Zudela.
28. — Combat de Somo-Sierra.

DÉCEMBRE.

4. — Prise de Madrid.
5. — Prise de Roses.
16. — Combat de Cardegou.
21. — Combat de Hebregal.
23. — Combat de Benavente.
28. — Combats de Cacabelleros et de la Corogne. Après ces deux combats où une armée anglaise, venue au secours de l'insurrection espagnole, avait été forcée de se rembarquer précipitamment, Napoléon réorganisa l'Espagne et, par un décret, assura en un seul jour au peuple conquis tous les bienfaits de la révolution française.

m HISTOIRE 1809. Pendant que Napoléon combattait au midi, l’Angleterre avait fomenté une nouvelle coalition au nord , et l'Autriche, pour se venger des humiliations du traité de Tilsilt, avait préparé de nouveaux armements et envahi la Bavière. Napoléon partit d'Espagne, arriva à Paris le 23 janvier, et dans les premiers jours d’avril se trouva à la tête de l'armée d’Allemagne. Âvnii. 19. — Bataille de Tann. Combat de Pfaffeuhofen. 20. — Bataille d'Abensberg. 21. — Combat de Landsbut (Bavière). Capitulation de Varsovie. 22. — Bataille d'Eckuiull. 23. — Prise de ltalisbonne , où Napoléon est blessé au pied par une balle morte. 26. — Passage de l’Inn. 29. — Victoires de Caidierc (Italie). 30. Passage de la Salza. MAI. 4. — Combat d'Ebersberg. 8. — Combat de la Piave par l'armée d’Italie , que le prince Eugène avait ordre de conduire à l'armée d'Allemagne. — 10. — Napoléon arrive sous les murs de Vienne. 13 — Prise de Vienne. 17. — Réunion des Etats romains à l’Empire. 18. — Prise de Trieste. 19. — Prise d'Inspruck. 21-22. — Bataille d'Essling, où fut tué le maréchal Lannes. 22. — Prise de Laybacli (Carniole). 23. — Prise de Lcobeu (Styrie). JUIN. 1". — Evacuation de Varsovie par les Autrichiens. 11. — Nouvelle excommunication lancée contre Napoléon par U pape.
Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. J»3 14. — Bataille de Raah. 22. — Prise de Raab. JUILLET* 4. — Passage du Danube. 6. — Bataille de Wagram, qui met de nouveau l'Autriche a o, discrétion de Napoléon. Le même jour, MaiH, en Italie, a raison de l’excomunication lancée contre Napoléon , faisait enlever le pape et l'éloignait de Rome. 12. — Armistice de Ztiaïm. 1 A. — Prise des établissements français au Sénégal parles Anglais. 50. — Expédition des Anglais sur Flessingue. AOUT. 15. — Prise de Flessingue parles Anglais. OCTOSBI. 14. — Patx conclue à Vienne entre la France et l'Autriche. Par cette paix, l'Autriche perdit la Carniole, la Croatie, l'Istrie, Saltzbourg et Trieste avee le littoral. Elle reconnut, en outre, les royautés napoléoniennes. BÉCENBBB. 40. — Dissolution du mariage de Napoléon et de Joséphine. 24. — Evacuation de Flessingue par les Anglais. Celte année , furent achevés les canaux de Saint-Quentin et du Nord. Les ports de Cherbourg et de Cette furent creusés. Le pont d'Iéna , les quais du Louvre et des Invalides furent construits. L'armée française, que Napoléon avait laissée en Espagne, avait soutenu la guerre avec avantage. Le 20 février, elle s’était emparée de Saragosse , après un des sièges les plus terribles des temps modernes. Les insurgés avaient été successivement battus à Bdchille (18 juin), par le général Suchet, b Talavera (28 juille') et à Anobisco (8 août) par le maréchal Soult , à Orcana (19 novembre) par le général Mortier, à Alba-dc-la-Tormès (23 novembre) par le général Mortier. Le 10 décembre, le maréchal Augereau avait couronné ces succès par la prise de Gironne. Digitized by Google

14. — Bataille de Raab.
22. — Prise de Raab.

JUILLET.

4. — Passage du Danube.
6. — Bataille de Wagram, qui met de nouveau l'Autriche à la discrétion de Napoléon. Le même jour, Maret, en Italie, a raison de l'excomunication lancée contre Napoléon, faisait enlever le pape et l'éloignait de Rome.
12. — Armistice de Znaïm.
14. — Prise des établissements français au Sénégal par les Anglais.
30. — Expédition des Anglais sur Flessingue.

AOUT.

15. — Prise de Flessingue par les Anglais.

OCTOBRE.

14. — Paix conclue à Vienne entre la France et l'Autriche. Par cette paix, l'Autriche perdit la Carniole, la Croatie, l'Istrie, Saltzbourg et Trieste avec le littoral. Elle reconnut, en outre, les royautés napoléoniennes.

DÉCEMBRE.

16. — Dissolution du mariage de Napoléon et de Joséphine.
24. — Evacuation de Flessingue par les Anglais.

Cette année, furent achevés les canaux de Saint-Quentin et du Nord. Les ports de Cherbourg et de Cette furent creusés. Le pont d'Iéna, les quais du Louvre et des Invalides furent construits.

L'armée française, que Napoléon avait laissée en Espagne, avait soutenu la guerre avec avantage. Le 20 février, elle s'était emparée de Saragosse, après un des siéges les plus terribles des temps modernes. Les insurgés avaient été successivement battus à Belchitte (18 juin), par le général Suchet, à Talavera (28 juillet) et à Arzobisco (8 août) par le maréchal Soult, à Orcana (19 novembre) par le général Mortier, à Alba-de-la-Tormès (23 novembre) par le général Mortier. Le 10 décembre, le maréchal Augereau avait couronné ces succès par la prise de Gironne.

344 HISTOIRE 1810. JANVIER. 8. Traité de paix entre la France et la Suède. A la suite d'une révolution qui avait eu lieu en Suède, le 15 mars 1809. GustaveAdolphe IV avait été arrêté, et le duc de Suderiuanie, son oncle, mis à la tète du gouvernement le 10 mai. Gustave-Adolphe, forcé d'abdiquer, avait été déclaré déchu du trône lui et ses héritiers , et le G juin suivant, le duc de Sudermamanie avait été proslamé roi de Suède. Par son traité avec la Frauce, du 6 janvier 1810, la Suède entra dans le système continental. FÉVRIER. 2. — Prise de Séville (Espagne). 6. — Prise de la Guadeloupe parles Anglais. 7. Convention de mariage entre Napoléon et Marie-Louise , archiduchesse d'Autriche. 17. — Réunion des Etats du pape à la France. A la suite de son enlèvement, Pie VII, successivement amené à Grenoble et à Avignon , avait été conduit à Savone. Napoléon avait motivé celte mesure sur ce que « l'influence spirituelle d'un prêtre étranger » dans ses F.tats, étant contraire à l'indépendance de la France » et à la sûreté de son trône , il allait réunir les Etats romains » à son empire et annuler les donations des empereurs français » ses prédécesseurs. » En conséquence , le même sénatus-consulte qui dépouillait le pape lui accorda deux millions de dotation. 20. — Adoption, par le Corps législatif, du projet du Code pénal. 28. — La déclaration du clergé de France de 1G82 est adoptée comme loi générale de l'empire. MARS. 16. — Cession à la France de la Zélande, du Brabant hollandais , etc. AVRIL. 25. — Combat de Lérida (Espagne). 24. — Réunion à la France des pays situés sur la rive gauche du Rhin. Digitized by Google

 MAI. 6. — Prise d'Aslorga (Espagne). 13. — Prise de Lerida. 15. — Evasion des prisonniers français des pontons de Cadix jum. 8. — Prise de Mequinenza (Espagne). JUILLET. l«r au 9. — Abdication de Louis Bonaparte, toi de Hollande. Incorporation de la Hollande à la France. Amsterdam est déclaré la troisième ville de l'Empire et Rome la seconde. 3. — Création d'un conseil du commerce et des manufactures près le ministre de l'intérieur. 4. — Décret accordant des récompenses à ceux qui trouveront des plantes indigènes propres à remplacer l'indigo. 8. — Prise de l'ile Bourbon par les Anglais. 10. — Prise de Ciudad-Rodrigo (Espagne). 11. — Formation et organisation des cours impériales. AOUT. 19. — Création du conseil de marine. Organisation des tribunaux de première instance. 21. — Le maréchal Bernadotte est élu prince héréditaire de Suède. 27. — Prise d'Almeida (Portugal). SEPTEMBRE. 27. — Bataille de Busaco (Portugal). OCTOBRE. 18. — Institution des cours prévolales et des tribunaux de douane* NOVEMBRE. 9. Ouverture du canal de Saint-Quentin. DÉCEMBRE. 5. — Prise de l'ile de France par les Anglais. 45 Digitized by Google

MAI.

6. — Prise d'Astorga (Espagne).
13. — Prise de Lerida.
15. — Evasion des prisonniers français des pontons de Cadix.

JUIN.

8. — Prise de Mequinenza (Espagne).

JUILLET.

1er au 9. — Abdication de Louis Bonaparte, roi de Hollande. Incorporation de la Hollande à la France. Amsterdam est déclaré la troisième ville de l'Empire et Rome la seconde.
3. — Création d'un conseil du commerce et des manufactures près le ministre de l'intérieur.
4. — Décret accordant des récompenses à ceux qui trouveront des plantes indigènes propres à remplacer l'indigo.
8. — Prise de l'île Bourbon par les Anglais.
10. — Prise de Ciudad-Rodrigo (Espagne).
11. — Formation et organisation des cours impériales.

AOUT.

19. — Création du conseil de marine. Organisation des tribunaux de première instance.
21. — Le maréchal Bernadotte est élu prince héréditaire de Suède.
27. — Prise d'Almeida (Portugal).

SEPTEMBRE.

27. — Bataille de Busaco (Portugal).

OCTOBRE.

18. — Institution des cours prévotales et des tribunaux de douanes.

NOVEMBRE.

9. Ouverture du canal de Saint-Quentin.

DÉCEMBRE.

3. — Prise de l'île de France par les Anglais.

HISTOIRE 346 15. — Sénatus-consulle qui réunit à la France la Hollande, les villes anséaliques , le Valais, etc., et porte à cent trente le nombre des départements. 19. — Institution des censeurs impériaux. 2(i. — Décret sur l'administration générale de l'empire. 28. — Achèvement du canal du Nord. 1811. — JANVIER. Malgré les efforts dans la Péninsule du maréchal Ney, des généraux Suchet, Moncey, Masséna, Mortier, la guerre était partout, et les succès des troupes françaises n'amenaient t.ucun résultat politique. 2. — Prise de Tortose (Espagne). 20. — Prise d'Oporto (Portugal). 22. — Prise d'Olivença (Portugal). révRiBi. 19. - Bataille de la Gebora (Espagne). 28. — Les Français s'emparent du duché d'Oldembourg. MARS. 4. — Retraite du maréchal Masséna du Portugal. 5. — Combat de Chiclana (Espagne). 40. — Prise de Badajoz (Espagne). 20. — Naissance du roi de Rome. haï. 5. — Bataille de Fucntes de Onoro, contre l'armée anglo-portugaise, commandée par Wellington. 0. — Evacuation d'Almeida. 10. — Bataille d'Albuéra contre l'armée anglo-hispano-portugaisc, commandée par lord Beresford. JUIN. 2. — Christophe est couronné roi d'Haïti. 11. — Ouverture d'un concile national à Paris, pour obliger PieVII à se soumettre. Digitized by Google

13. — Sénatus-consulte qui réunit à la France la Hollande, les villes anséatiques, le Valais, etc., et porte à cent trente le nombre des départements.
19. — Institution des censeurs impériaux.
26. — Décret sur l'administration générale de l'empire.
28. — Achèvement du canal du Nord.

1811. — JANVIER.

Malgré les efforts dans la Péninsule du maréchal Ney, des généraux Suchet, Moncey, Masséna, Mortier, la guerre était partout, et les succès des troupes françaises n'amenaient aucun résultat politique.

2. — Prise de Tortose (Espagne).
20. — Prise d'Oporto (Portugal).
22. — Prise d'Olivença (Portugal).

FÉVRIER.

19. — Bataille de la Gebora (Espagne).
28. — Les Français s'emparent du duché d'Oldembourg.

MARS.

4. — Retraite du maréchal Masséna du Portugal.
5. — Combat de Chiclana (Espagne).
10. — Prise de Badajoz (Espagne).
20. — Naissance du roi de Rome.

MAI.

5. — Bataille de Fuentes de Onoro, contre l'armée anglo-portugaise, commandée par Wellington.
6. — Evacuation d'Almeida.
16. — Bataille d'Albuéra contre l'armée anglo-hispano-portugaise, commandée par lord Beresford.

JUIN.

2. — Christophe est couronné roi d'Haïti.
11. — Ouverture d'un concile national à Paris, pour obliger PieVII à se soumettre.

g g DE LA FAMILLE BONAPARTE. 347 20. — Assemblée du concile sous la présidence du cardinal Fesch. 28. — Prise de Tarragone. OCTOBRE. 25. — Bataille de Sagonte. 20. — Prise de Sagonte. DÉCEMBRE. 17. — Abolition de la féodalité dans les départements des Boucheede-l'Elbe, des Bouches-du-Weser et de l'Ems-Supérieur. 1812. — JANVIER. 3. — Conquête du royaume de Valence. 15. — Cent mille hectares de terrain sont affectés à la culture des betteraves. 26. — Prise de Stralsund. FÉVRIER. 24. — Nouveau traité d'alliaûce entre la France et la Prusse. MARS. 14. — Traité d'alliance entre la France et l'Autriche. 24. — Traité d'alliance entre la Russie et la Suède. L'Angleterre acoède à ce traité le 3 mai suivant. Une mésintelligence entre la France et la Russie était imminente. Napoléon reprochait à la Russie la violation du système continental. La Russie élevait sur certains points d'exhorbitantes prétentions. L'Angleterre poussait le continent à la guerre : on s'y préparait de part et d'autre. Napoléon partit pour l'Allemagne , arriva le 9 mai à Dresde, où, comme on l'a dit, il tint une cour plénière de rois, ayant réuni sous les aigles françaises les armées de l'Autriche, de la Prusse, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande , de la Pologne et de l'Italie. Cette époque fut l'apogée de l'Empire. MAI. . — Préliminaires de paix entre la Russie et la Turquie. — Napoléon quitte Dresde et réunit les différents corps de 1» grande armée qui présentaient un effectif de 600 mille combattants. Digitized by Google

20. — Assemblée du concile sous la présidence du cardinal Fesch.
28. — Prise de Tarragone.

OCTOBRE.

25. — Bataille de Sagonte.
26. — Prise de Sagonte.

DÉCEMBRE.

17. — Abolition de la féodalité dans les départements des Bouches-de-l'Elbe, des Bouches-du-Weser et de l'Ems-Supérieur.

1812. — JANVIER.

9. — Conquête du royaume de Valence.
15. — Cent mille hectares de terrain sont affectés à la culture des betteraves.
26. — Prise de Stralsund.

FÉVRIER.

24. — Nouveau traité d'alliance entre la France et la Prusse.

MARS.

14. — Traité d'alliance entre la France et l'Autriche.
24. — Traité d'alliance entre la Russie et la Suède. L'Angleterre accède à ce traité le 3 mai suivant. Une mésintelligence entre la France et la Russie était imminente. Napoléon reprochait à la Russie la violation du système continental. La Russie élevait sur certains points d'exhorbitantes prétentions. L'Angleterre poussait le continent à la guerre : on s'y préparait de part et d'autre. Napoléon partit pour l'Allemagne, arriva le 9 mai à Dresde, où, comme on l'a dit, il tint une *cour plénière de rois*, ayant réuni sous les aigles françaises les armées de l'Autriche, de la Prusse, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Hollande, de la Pologne et de l'Italie. Cette époque fut l'apogée de l'Empire.

MAI.

28. — Préliminaires de paix entre la Russie et la Turquie.
29. — Napoléon quitte Dresde et réunit les différents corps de la grande armée qui présentaient un effectif de 600 mille combattants.

J48 . HISTOIRE JUIN. 18. — Déclaration de guerre des Etats-Unis d'Amérique à l'Angleterre. 19. — Arrivée du pape à Fontainebleau. 22. — Déclaration de guerre de Napoléon à la Russie, et ouverture de la campagne de Russie. 2*> 2 S. — Passage du Niémen par l'armée française. 20. — Proclamation de l'empereur de Russie à ses peuples. 28. — Entrée des Français à Wilna, et proclamation de Napoléon annonçant le rétablissement du royaume de Pologne. JUILLET. 18. — Traité de paix d'Arebro entre l'Angleterre et la Suède. 20. — Traité entre la Russie et l'Espagne. 22. — Bataille des Aropilcs (Espagne). 23. — Combat de Mobilow (Russie). 28. — Entrée des Français à Witcpsk'(Russie). AOUT. 1. — Traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre. 2. — Combat d'Obaïarsma (Russie). 14. — Prise de Madrid par l'armée anglo-portugaise. Deux mois après (25 octobre), les trois armées françaises de la péninsule ayant opéré leur jonction, Madrid fut repris le 18 novembre. 17. — Bataille et prise de Smolcnsk (Russie). 18. — Bataille de Pololsk. 19. — Combat de Valcnlina-Cora. 28. — Entrevue de l'empereur Alexandre e' de Bernadotte à Abo (Finlande). septembre. 7. — Bataille de la Moscowa. 14. — Entrée des Français dans Moscou. Pour enlever aux Français toute ressource, les Russes incendient la ville comme iis avaient tout incendié sur le passage de l'armée envahissante. Celte guerre de barbares devait amener l'anéantissement de l'armée française. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. . 349 OCTOBRE. t3. — Conspiration de Mallet. 23. — Evacuation de Moscou. 24. — Bataille de Malo-Jaroslawitz. NOVEMBRE. 3. — Bataille de Wiasraa. 6. — Ce jour, le froid commença. Le thermomètre descendit à 26 degrés. La terre fut couverte de neige : le ciel obscurci de brouillards et la retraite qui jusqu'alors s'était faite avec assez d'ordre, ne fut plus dès ce moment qu'un immense désastre. 7. Arrivée des Français à Smolensk. 14-15. — Evacuation de Smolensk. 16. — Combat de Minsk. 19. — Combat de Krasnoe. 28. — Combat de Borisow. '•fi à 28. — Passage de la Bérézina. DÉCEMBRE. S. Napoléon annonce le désastre de la grande armée dans le vingt neuvième bulletin. 5. — Arrivée de Napoléon à Smorgony, il laisse le commandement des débris de l'armée à Murat, et part pour Paris. 11. — Evacuation de Wilna. 16. — Passage du Niémen. 20. — Arrivée de Napoléon à Paris. 1813. Par suite det oésastres de 1812, la politique européenne subit tm revirement eomplet. Les généraux qui, dans l'expédition de Russie, commandaient les contingents de la Prusse et de l'Autriche se déclarèrent contre la France : une nouvelle coalition se forma, JANVIER. 21. — Arrivée à Berlin de l'armée française. 25. — P . . ...
Digitized by Google

OCTOBRE.

23. — Conspiration de Mallet.
23. — Evacuation de Moscou.
24. — Bataille de Malo-Jaroslawitz.

NOVEMBRE.

3. — Bataille de Wiasma.
6. — Ce jour, le froid commença. Le thermomètre descendit à 26 degrés. La terre fut couverte de neige : le ciel obscurci de brouillards et la retraite qui jusqu'alors s'était faite avec assez d'ordre, ne fut plus dès ce moment qu'un immense désastre.
7. Arrivée des Français à Smolensk.
14-15. — Evacuation de Smolensk.
16. — Combat de Minsk.
19. — Combat de Krasnoe.
28. — Combat de Borisow.
26 à 28. — Passage de la Bérézina.

DÉCEMBRE.

5. Napoléon annonce le désastre de la grande armée dans le vingt neuvième bulletin.
5. — Arrivée de Napoléon à Smorgony, il laisse le commandement des débris de l'armée à Murat, et part pour Paris.
11. — Evacuation de Wilna.
16. — Passage du Niémen.
20. — Arrivée de Napoléon à Paris.

1813.

Par suite des désastres de 1812, la politique européenne subit un revirement complet. Les généraux qui, dans l'expédition de Russie, commandaient les contingents de la Prusse et de l'Autriche se déclarèrent contre la France : une nouvelle coalition se forma.

JANVIER.

21. — Arrivée à Berlin de l'armée française.
25. — C

HISTOIRE FéVHlKR. 350 1. — Proclamation de Louis XVIII aux Français. 8. — Prise de Varsovie par les Russes. 10 — Proclamation de l'empereur Alexandre aux peuples de l'Allemagne. HAAS, 1. — Leroi de Prusse, Frédéric-Guillaume, forme avec Alexandre une nouvelle alliance. 3. — Traité avec l'Angleterre et la Suède. 15. Le prince royal de Suède , Bernadotte , annonce à Napoléon l'intention où il est de s'allier aux ennemis de la France. Après cette défection , il ne resta d'allié à l'empereur que le roi de Saxe, qui déclara vouloir rester fidèle à la cause de Napoléon . IL — Occupation de Berlin par les Russes. 15. — Retraite de l'armée d'Espagne. Evacuation d'Hambourg par les Français, 21 . — Prise de Dresde par les Russes. 51 . — Manifeste de la Prusse contre la France. Avau.. 1. — Déclaration de guerre de la France à la Prusse. 13. — Départ de Napoléon de Paris pour l'armée d'Allemagne. IG. — Arrivée de Napoléon à Mayence. 29. — Combat de Weissenfels. 30 — Combat de Mersebourg. MAI. 2. — Bataille de Lutzen. 8. heprise de Dresde par les Français. 16. — Napoléon propose un congrès à Prague, pour la paix générale. Refus des alliés. 20. — Bataille de Bautzen. 22. — Combat de Reichenback. 50. — Prise de Hambourg par les Français. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. J»i JUIN. 1. — Reprise (le Breslau par les Français. 4. — Conclusion d'un armistice. SI. — Bataille (le Viltoria. A la suite de cette bataille, les Français évacuent l'Espagne. 30. — Convention de Dresde. JUILLET. 19. — Alliance entre la France elle Danemarck. 12. — Ouverture du congrès de Prague. 20. — L'Autriche adhère à l'alliance contre la France. 28 à 31. — Combat de Roncevaux entre les Français et les Anglais. AOUT. 12. — L'Autriche notifie son adhésion à la coalition. 13. — Le prince Bernadolte adresse à ses soldats une proclamation pour les préparer à la guerre contre la France. Le général Jomini , chef d'état-major du corps du maréchal Ney, livre à l'ennemi le plan de campagne de Napoléon. Autour de l'empereur la trahison est partout. 17. — Reprise des hostilités. 26. — Bataille de la Katzbach. 2G-27. — Bataille de Dresde, où fut tué le général Moreau dans les raugs des ennemis. 30. — Combat de Kulm , où le général Vandamme est fait prison nier avec trente mille hommes SEPTESflIRE. 6. — Combat de Dennevilz. 9. — Traité d'alliance de Tœplitz, entre l'Autriche, la Russie et la Prusse. OCTOBRE. 7. — L'armée française ayant été forcée d'évacuer l'Espagne, l'ar mée anglo-hispano-portugaise passe la Bidassoa et pénétré en France. Digitized by Google

JUIN.

1. — Reprise de Breslau par les Français.
4. — Conclusion d'un armistice.
21. — Bataille de Vittoria. A la suite de cette bataille, les Français évacuent l'Espagne.
30. — Convention de Dresde.

JUILLET.

19. — Alliance entre la France et le Danemarck.
12. — Ouverture du congrès de Prague.
20. — L'Autriche adhère à l'alliance contre la France.
28 à 31. — Combat de Roncevaux entre les Français et les Anglais.

AOUT.

12. — L'Autriche notifie son adhésion à la coalition.
15. — Le prince Bernadotte adresse à ses soldats une proclamation pour les préparer à la guerre contre la France. Le général Jomini, chef d'état-major du corps du maréchal Ney, livre à l'ennemi le plan de campagne de Napoléon. Autour de l'empereur la trahison est partout.
17. — Reprise des hostilités.
26. — Bataille de la Katzbach.
26-27. — Bataille de Dresde, où fut tué le général Moreau dans les rangs des ennemis.
30. — Combat de Kulm, où le général Vandamme est fait prisonnier avec trente mille hommes

SEPTEMBRE.

6. — Combat de Dennevitz.
9. — Traité d'alliance de Tœplitz, entre l'Autriche, la Russie et la Prusse.

OCTOBRE.

7. — L'armée française ayant été forcée d'évacuer l'Espagne, l'armée anglo-hispano-portugaise passe la Bidassoa et pénètre en France.

 16. — La grande armée ennemie est battue h Wachau. 17-18. — Bataille de Leipsick, nommée par les Allemands bataille des nations. 20. — Passage de l’Elster, où périt Poniatowsky. NOVEMBRE. 9. — Arrivée de Napoléon à Saint-Cloud. 11. — Capitulation de Dresde par les Français. 24. — Prise d’Amsterdam par les Prussiens. DÉCEMBRE. 1. — Déclaration des souverains h Francfort : ils annoncent qu'i/s ne font pas la guerre à la France, mais à Napoléon. SI. — Passage du llliin parles Autrichiens. 25. — Passage du Rhin par les Prussiens. 24. — Evacuation de la Hollande par les Français qui, depuis plus d’un mois, avaient évacué l'Allemagne et l’Espagne. La guerre portée un an auparavant aux contins de l'Europe, était alors au cœur de l'empire. A l'intérieur, Napoléon ne trouvant que de l'hostilité dans le Corps législatif, avait prononcé son ajournement le 31 décembre. 1814. — JANVIER. 6. — Traité entre l’Angleterre et le roi de Naples. 10. — Prise de Forbach par les Prussiens. 11. — Murat traite avec l’Autriche. 12. — Pillage de Bourg par les Autrichiens. IC. — Prise de Nancy par les Russes. 19. — Occupation de Dijon par les Autrichiens. 24. — Napoléon confie la régence à Marie-Louise. 20. — Arrivée de Fermée russe sur la Marne. 29. — Etablissement du quartier-général de Napoléon à Châlonssur-Marne. 29. — Combat de Brienne. rftvaii*. 1". — Bataille de La Rothière. Digitized by Google

DE LA FAMILLE BONAPARTE. J33 S. — Ouverture du congrès de Chàlillon. 10. — Combat de Champaubert. 11. — Combat de Monlmirail. 12. — Prise de Nogent-sur-Seine , de Laon, de Sens . de Pont-surYonue, par les alliés. 14. — Combat de Vaucbamp. 17. — Combat de Nangis. 18. — Combat de Montcreau. — Les ennemis, au congrès de Cliàlillon , ayant proposé des conditions inadmissibles , Napoléon les rejette. Les Bourbons, arrivés en France à la suite de l'in vasion , commencent à se montrer. Le duc d'Angoulème (ait une proclamation. Le comte d'Artois arrive à Vesoul. 37. — Combat de Bar. 28. — Combat de La Fcrté-sur-Aube. HAAS. 2. — Prise de Soissons par les Prussiens. 7. — Bataille de Craonne. 9-10. — Combats près de Laon. 41. — Mémorable victoire des Français contre les Anglais, dans Berg-op-Zooin. 12. — Le duc d'Angoulème entre a Bordeaux à la suite de l'armée anglo-espagnole. 15-14. — Combats près de Reims. 19. — Rupture du congrès de Cbàtillon. 20. — Combats d'Arcis-sur-Aube. 21. — Prise de Lyon par les Autrichiens. 25. — - Combat de La Fere-Cbauipenoiae. 26. — Combat de Sainl-Dizier. 28. — Marche des alliés sur Paris. 30. — Bataille de Paris. 31. — Capitulation de Paris. AVRIL. 1". — Etablissement d'un gouvernement provisoire. 2. — Le Sénat déclare Napoléon déchu du trône, et abolit le droit d'hérédité dans sa famille Digitized by Google

5. — Ouverture du congrès de Châtillon.
10. — Combat de Champaubert.
11. — Combat de Montmirail.
12. — Prise de Nogent-sur-Seine, de Laon, de Sens. de Pont-sur-Yonne, par les alliés.
14. — Combat de Vauchamp.
17. — Combat de Nangis.
18. — Combat de Montereau. — Les ennemis, au congrès de Châtillon, ayant proposé des conditions inadmissibles, Napoléon les rejette. Les Bourbons, arrivés en France à la suite de l'invasion, commencent à se montrer. Le duc d'Angoulême fait une proclamation. Le comte d'Artois arrive à Vesoul.
27. — Combat de Bar.
28. — Combat de La Ferté-sur-Aube.

MARS.

2. — Prise de Soissons par les Prussiens.
7. — Bataille de Craonne.
9-10. — Combats près de Laon.
11. — Mémorable victoire des Français contre les Anglais, dans Berg-op-Zoom.
12. — Le duc d'Angoulême entre à Bordeaux à la suite de l'armée anglo-espagnole.
13-14. — Combats près de Reims.
19. — Rupture du congrès de Châtillon.
20. — Combats d'Arcis-sur-Aube.
21. — Prise de Lyon par les Autrichiens.
25. — Combat de La Fère-Champenoise.
26. — Combat de Saint-Dizier.
28. — Marche des alliés sur Paris.
30. — Bataille de Paris.
31. — Capitulation de Paris.

AVRIL.

1er. — Etablissement d'un gouvernement provisoire.
2. — Le Sénat déclare Napoléon déchu du trône, et abolit le droit d'hérédité dans sa famille

35-t HISTOIHE S. — Le Corps législatif adhère à la déchéance de l'empereur. 4. — Le gouvernement provisoire supprime les emblèmes du gouvernement impérial, et dégage l'armée de scs serments envers Napoléon 1". Abdication de Napoléon. 5. — Convention de Chantilly, entre le général Marmonl et les ennemis. 6. — L'empereur Alexandre ayant refusé de sanctionner l'abdica. lion de Napoléon en faveur de son fils , une constitution est décrétée par le Sénat et les Bourbons sont rappelés. 9. — La cocarde blanche est substituée à la cocarde tricolore. 10. — Bataille de Toulon--'-. 11. — Traité de Paris. 12. — Entrée du comte d'Arlois à Paris. 14. — Le comte d'Artois est nommé lieutenant général du royaume. 20. — Adieux de Fontainebleau. — Départ de Napoléon pour î'ile d'Elbe. 24. — Débarquement de Louis XVIII à Calais. 27. — Second traité de Paris par lequel Napoléon est reconnu souverain de l'ilc d'Elbe. MAI. 2. — Déclaration de Louis'XVlII à Saint-Ouen. 3. — Entrée de Louis XVI U à Paris. Le même jour Napoléon prit possession de Pile d'Elbe, 1813. Les Bourbons, expulsés de France depuis vingt-cinq ans, n'avaient conservé de français que le nom. Totalement étrangers à la marche du temps et des idées , ils ne surent apprécier ni les besoins ni les sentiments d'un peuple. régénéré au creuset d'une épouvantable révolution. En tout, ils se montrèrent inintelligents jusqu'à la démence. Aussi , après quelques mois d'un règne où l'odieux le dispillait au ridicule , le peuple aspira après le jour où quelque flot de colère nationale rejetterait comme une épave , hors de France, celle royauté ignorante que le Ilot de l'invasiou avait jeté sur ic Irôue comme un fardeau de plus de la conquête. Napoléou qui . du lieu de

Digitized by Google

DK [.A FAMILLE BONAPARTE. 383 son exil , suivait du regard les progrès de la déconsidération croissante des Bourbons , se mit en mesure d’en profiter. MARS. t'\ — Napoléon débarque au golfe Juan. G. — Une ordonnance de Louis XVI II déclare Napoléon traître et rebelle. Mais ce prétendu traître et rebelle parcourait la France en triomphateur. Il arrive le 7 à Grenoble, le 10 à Lyon, le 20 à Paris. Louis XVlil en était parti le 17. 13. — Les puissances coalisées déclarent que, par la violation du traité de Fontainebleau , Napoléon s’est placé en dehors des lois civiles cl sociales , et s’engagent le 23, par le traité de Vienne , à ne point déposer les armes tant que Napoléon serait sur le trône. 27. — Le conseil (l’État annuité l’abdication de Napoléon. AVRIL. 22. Présentation de l’acte additionnel aux constitutions de l’Empire. MAI. 19. — Les Suisses ayant adhéré à l’alliance des coalisés, l'Europe entière marche contre la France. 2(i. — Départ pour leurs armées des empereurs de Russie et d’Autriche et du roi de Prusse. 31. — Traité de Vienne. Par ce traité, les puissances coalisées reconnaissent l'érection du royaume des Pays-Bas juin. 1". — Assemblée du Champ-de-Mai. 7. — Ouverture des Chambres. 8. — Signature de l’acte de la confédération de l'Allemagne. 9. — Fin du congrès de Vienne. 12. — Départ de Napoléon pour l’armée. 13. — Etablissement de l'enseignement mutuel. 13. — Bataille des Qualre-Bras. 16. — Bataille de Ligny. 18. — Bataille de Waterloo. Digitized by Google

son exil, suivait du regard les progrès de la déconsidération croissante des Bourbons, se mit en mesure d'en profiter.

MARS.

1er. — Napoléon débarque au golfe Juan.

6. — Une ordonnance de Louis XVIII déclare Napoléon traître et rebelle. Mais ce prétendu traître et rebelle parcourait la France en triomphateur. Il arrive le 7 à Grenoble, le 10 à Lyon, le 20 à Paris. Louis XVIII en était parti le 17.

13. — Les puissances coalisées déclarent que, par la violation du traité de Fontainebleau, Napoléon s'est placé en dehors des lois civiles et sociales, et s'engagent le 25, par le traité de Vienne, à ne point déposer les armes tant que Napoléon serait sur le trône.

27. — Le conseil d'État annulle l'abdication de Napoléon.

AVRIL.

22. — Présentation de l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire.

MAI.

19. — Les Suisses ayant adhéré à l'alliance des coalisés, l'Europe entière marche contre la France.

26. — Départ pour leurs armées des empereurs de Russie et d'Autriche et du roi de Prusse.

31. — Traité de Vienne. Par ce traité, les puissances coalisées reconnaissent l'érection du royaume des Pays-Bas.

JUIN.

1er. — Assemblée du Champ-de-Mai.

7. — Ouverture des Chambres.

8. — Signature de l'acte de la confédération de l'Allemagne.

9. — Fin du congrès de Vienne.

12. — Départ de Napoléon pour l'armée.

13. — Etablissement de l'enseignement mutuel.

15. — Bataille des Quatre-Bras.

16. — Bataille de Ligny.

18. — Bataille de Waterloo.

HISTOIRE 350 21. — Arrivée de Napoléon à Paris. 22. — Nouvelle abdication de Napoléon. Les Chambres, s'étant constituées en permanence , déclarent que l'indépendance de la na•ion est menacée. Une commission exécutive provisoire est nommée. 29. — Départ de Napoléon de Paris. JUILLET. 6. — Entrée des armées étrangères à Paris. 8. — Rentrée de Louis XV11I à Paris. 15. — Napoléon s'embarque sur le vaisseau anglais le Bellirophon , et est conduit à Sainte-Hélène où il arrive le 15 octobre. Comme complément de cette légende historique et chronologique , nous ajouterons deux dates lugubres qui terminent la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène , et quelques dates glorieuses où la France s'honora en honorant un grand homme dans la mort. 1821. — «ai. 5. — Mort de Napoléon. octoibi. 8 — Fnnérailles de Napoléon. 1840. — mai. 12. — Adoption par la Chambre des députés d'un projet de loi portant la demande d'un crédit supplémentaire pour la translation des restes mortels de Napoléon à Paris , et pour la construction de son tombeau dans l'église des Invalides. » JUILLET. 7. — Départ de Toulon pour Sainte-Hélène de la frégate ta SellePoule et de la corvette la Favorite pour transporter les restes mortels de l'Empereur en France. OCTOBRE. 8. — Arrivée de l'escadre à Sainte-Hélène. 15. — Exhumation des restes de l'Empereur. 18. — Appareillage de l'escadrille pour la France. Digitized by Google

Arrivée de l'escadrille en rade de Cherbourg. DÉCEMBRE. 8. — Transbordement du cerrucil de l’Empereur du bord de la frégate la Belle-Poule sur le bateau à vapeur la Normandie, qui devait le transporter jusqu’au débarcadère de Courbevoie. 14. — Arrivée du cercueil à Courbevoie. 15. — Funérailles de Napoléon et translation auxlnvalidrs des restes de riioniine qui en moins de vingt ans avait assujetti , soit à sa domination immédiate , soit à sa protection suprême , plus d'Etats et de provinces que les Mérovingiens, les Carlovingiens et les Capétiens n’en avaient réuni depuis la fondation de la monarchie française. Digitized by Google

NOVEMBRE.

30. — Arrivée de l'escadrille en rade de Cherbourg.

DÉCEMBRE.

8. — Transbordement du cercueil de l'Empereur du bord de la frégate *la Belle-Poule* sur le bateau à vapeur *la Normandie*, qui devait le transporter jusqu'au débarcadère de Courbevoie.

14. — Arrivée du cercueil à Courbevoie.

15. — Funérailles de Napoléon et translation aux Invalides des restes de l'homme qui en moins de vingt ans avait assujetti, soit à sa domination immédiate, soit à sa protection suprême, plus d'États et de provinces que les Mérovingiens, les Carlovingiens et les Capétiens n'en avaient réuni depuis la fondation de la monarchie française.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

tabtæ analytique DtS MATIERES i" PÉRIODE DE 1750 A 1815. « Notice généalogique sür la famille Bonaparte Page lié La famille Bonaparte en Corse pendant la vie de Charles-Marie Bonaparte 5 à 10 La famille Bonaparte en Corse pendant le veuvage de M,,,e Bonaparte. 10 à 10 La famille Bonaparte réfugiée en France. ..... 10 à 17 Élévation de Napoléon Bonaparte jusqu'à l'apogée de l'empire. . . . 17 à 23 Joséphine Taschcr de la Pagerie, première épouse de Napoléon. . • 24 Marie-Louise , deuxième épouse de Napoléon. 2 i Madame I-æiiiia Bonaparte -25 Joseph Bonaparte, depuis 1794 jusqu'à 1810. Sa famille. .... 25 à 29 Lucien Bonaparte, depuis 1793 jusqu'en 1814. Sa famille 29 à 35 Louis Bonaparte, depuis 1796 jnsqu'en 1810. Sa famille. « • • • 35 à 40 Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

1re PÉRIODE DE 1750 A 1815.

Notice généalogique sur la famille Bonaparte. . . . . Page 1 à 4
La famille Bonaparte en Corse pendant la vie de Charles-Marie Bonaparte. . . . . 5 à 10
La famille Bonaparte en Corse pendant le veuvage de Mme Bonaparte. 10 à 16
La famille Bonaparte réfugiée en France. . . . . 16 à 17
Élévation de Napoléon Bonaparte jusqu'à l'apogée de l'empire. . . . 17 à 23
Joséphine Tascher de la Pagerie, première épouse de Napoléon. . . 24
Marie-Louise, deuxième épouse de Napoléon. 24
Madame Lætitia Bonaparte. 25
Joseph Bonaparte, depuis 1794 jusqu'à 1810. Sa famille. . . . . 25 à 29
Lucien Bonaparte, depuis 1793 jusqu'en 1814. Sa famille. . . . . 29 à 35
Louis Bonaparte, depuis 1796 jusqu'en 1810. Sa famille. . . . . 35 à 40

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

160 TABLE ANALYTIQUE. Jérôme Bonaparte , depuis 1800 jusqu'en 1810. Sa famille. ... 40 k 41 Ëlisa Bonaparte. Sa famille. Félix Bacciocbi 43 k A4 Caroline Bonaparte. Sa famille. Marat 44 k 46 Pauline Bonaparte. Le général Leclerc. Le prince Borgbèee. • • . 46 i 48 * Napoléon Bonaparte, de 1810 k 1815 61 à 58 Appréciation de l'ère impériale. Napoléon compris des rois, incompris des peuples. Le nom de Bonaparte fait révolutionnaire. Influence de ce caractère spécial du nom sur l'avenir de la famille 58 k 60 Dispersion de la famille Bonaparte. 60 Madame-mère, de 1815 k sa mort 61 Joseph Bonaparte après 1815 62 k 66 Lucien Bonaparte , de 1814 à sa mort 67 k 72 Louis Bonaparte après 1815 . 72 Jérôme Bonaparte après 1815 73 à 76 Élisa Bonaparte après 1815 76 Pauline Bonaparte après 1815. 77 Caroline Bonaparte après 1815 78 Eugène de Beautiarnais 78 Bésuipé de la première période de ITiisloire de la famille Bonaparte. Incarnation en Napoléon du principe révolutionnaire. Destinée commune de ce principe et de la famille Bonaparte 80 k 82 2* PÉRIODE DE 1815 A 4848. Ligue du principe monarchique européen contre les Bonaparles considérés comme faits révolutionnaires ... 83 à 84 La Sainte-Alliance. Ce que c'était 84 k 86 Les deux restaurations 87 Mort de Napoléon 88 Avenement au trône de la branche cadette des Bourbons 89 Protestation de Joseph (comte de Survilliers) en faveur de Napoléon II. 90 Lettre du comte de Survilliers k Lafayelle sur le même sujet. ... 95 Réponse de Lafa jette. 98 Conspiration bonapartiste de 1832 100 Le journal la Révolution de 1830 101 Progrès du sentiment napoléonien » • • 102 Inauguration de la statue de Napoléon sur la colonue de la place Vendôme. Lettre de Joseph k ce sujet. .;••••••••• 103 ! ? I i : S î X Digitized by Google iwJmuoo yni

Jérôme Bonaparte, depuis 1800 jusqu'en 1810. Sa famille. . . . 40 à 43
Élisa Bonaparte. Sa famille. Félix Bacciochi. . . . . 43 à 44
Caroline Bonaparte. Sa famille. Murat. . . . . 44 à 46
Pauline Bonaparte. Le général Leclerc. Le prince Borghèse. . . . 46 à 48
Napoléon Bonaparte, de 1810 à 1815. . . . . 51 à 58
Appréciation de l'ère impériale. Napoléon compris des rois, incompris des peuples. Le nom de Bonaparte fait révolutionnaire. Influence de ce caractère spécial du nom sur l'avenir de la famille. . . . . 58 à 60
Dispersion de la famille Bonaparte. 60
Madame-mère, de 1815 à sa mort. 61
Joseph Bonaparte après 1815. . . . . 62 à 66
Lucien Bonaparte, de 1814 à sa mort. . . . . 67 à 72
Louis Bonaparte après 1815. 72
Jérôme Bonaparte après 1815. . . . . 73 à 76
Élisa Bonaparte après 1815. 76
Pauline Bonaparte après 1815. 77
Caroline Bonaparte après 1815. 78
Eugène de Beauharnais. 78
Résumé de la première période de l'histoire de la famille Bonaparte. Incarnation en Napoléon du principe révolutionnaire. Destinée commune de ce principe et de la famille Bonaparte. . . . . 80 à 82

2e PÉRIODE DE 1815 A 1848.

Ligue du principe monarchique européen contre les Bonapartes considérés comme faits révolutionnaires. . . . . 83 à 84
La Sainte-Alliance. Ce que c'était. . . . . 84 à 86
Les deux restaurations. 87
Mort de Napoléon. 88
Avénement au trône de la branche cadette des Bourbons. 89
Protestation de Joseph (comte de Survilliers) en faveur de Napoléon II. 90
Lettre du comte de Survilliers à Lafayette sur le même sujet. . . . 95
Réponse de Lafayette. 98
Conspiration bonapartiste de 1832. 100
Le journal *la Révolution de* 1830. 101
Progrès du sentiment napoléonien. 102
Inauguration de la statue de Napoléon sur la colonne de la place Vendôme. Lettre de Joseph à ce sujet. 103

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

TABLE ANALYTIQUE. 361 Mort du roi de Rome • » 404 Joseph Bonaparte aux États-Unis * . 105 La famille de Louis Bonaparte en Suisse. ..... 106 Du Sénalus-Consulie organique de l'an xti 407 Louis-Napoléon Bonapatle. 409 à 170 Vote d'une loi pour la translation des restes mortels du Napoléon à Paris 437 Le général Bertrand fait hommage des armes de Napoléon il la France. 438 Protestation de Joseph Bonaparte à ce sujet. ..... 130 Relation de l'exhumation des restes de Napoléon à Sainte-Hélène par le prince de Joinville. 14! Arrivée des restes de Napoléon en France 143 Funérailles de Napoléon. 144 4 48? Appréciation du gouvernement né de la révolution de juillet. . . . 153 Révolution de février 4848. 9 154 Les membres d« la famille Bonaparte qui représentaient la légitimité par droit humain, vaincue en 1815 par la légitimité par droit divin, rentrent en France lorsque cette dernière est vaincue 4 son tour. . 455 5* pÉuiODK (1848 - 1849.) Des circonstances dans lesquelles les Bonapartes rentrent en France. — Anecdote h ce sujet 157 Des causei qui avaient fait des Bonapartes les parias de l’Europe. . . 464 Exposé des lois de proscription prononcées contre eux 161 Ce qu’était la France que retrouvaient les Bonapartes. ..... 465 Lettres de quelques membres de la famille Bonaparte au Gouvernement provisoire 169 Situation fausse des Bonapartes après les journées de février. . . . 171 Causes de celte situation. Des hommes et des faits d’alors 172 La situation se dessine plus nette, et aux élections du 23 avril 4848 trois Bonapartes sont élus représentants à l’Assemblée nationale. . 178 Situation spéciale de Louis-Napoléon Bonaparte. Sa lettre aux membres du Gouvernement provisoire 179 Les Bonapartes sont menacés d’une persécution nouvelle. • . . . ISO Effets de celte persécution. 4SI Séances des 42 et 13 juin oh , en voulant refuser une tribune k Louis

Mort du roi de Rome. 104
Joseph Bonaparte aux États-Unis. 105
La famille de Louis Bonaparte en Suisse. 106
Du Sénatus-Consulte organique de l'an XII. 107
Louis-Napoléon Bonaparte. . . . . 109 à 170
Vote d'une loi pour la translation des restes mortels du Napoléon à Paris. 137
Le général Bertrand fait hommage des armes de Napoléon à la France. 138
Protestation de Joseph Bonaparte à ce sujet. 139
Relation de l'exhumation des restes de Napoléon à Sainte-Hélène par le prince de Joinville. 141
Arrivée des restes de Napoléon en France. 143
Funérailles de Napoléon. . . . . 144 à 152
Appréciation du gouvernement né de la révolution de juillet. . . . 153
Révolution de février 1848. 154
Les membres de la famille Bonaparte qui représentaient la *légitimité par droit humain*, vaincue en 1815 par la *légitimité par droit divin*, rentrent en France lorsque cette dernière est vaincue à son tour. . 155

3e PÉRIODE (1848-1849.)

Des circonstances dans lesquelles les Bonapartes rentrent en France. — Anecdote à ce sujet. 157
Des causes qui avaient fait des Bonapartes les parias de l'Europe. . . 161
Exposé des lois de proscription prononcées contre eux. 161
Ce qu'était la France que retrouvaient les Bonapartes. 165
Lettres de quelques membres de la famille Bonaparte au Gouvernement provisoire. 169
Situation fausse des Bonapartes après les journées de février. . . . 171
Causes de cette situation. Des hommes et des faits d'alors. 172
La situation se dessine plus nette, et aux élections du 23 avril 1848 trois Bonapartes sont élus représentants à l'Assemblée nationale. . 178
Situation spéciale de Louis-Napoléon Bonaparte. Sa lettre aux membres du Gouvernement provisoire. 179
Les Bonapartes sont menacés d'une persécution nouvelle. 180
Effets de cette persécution. 184
Séances des 12 et 13 juin où, en voulant refuser une tribune à Louis-

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

TABLE ANALYTIQUE 362 Napoléon Bonaparte, élu par quatre départements, on lui fait un piédestal . * 1B4 Le nom de Bonaparte, après s'étre révélé aux masses comme un principe d'ordre et de régularité, devient un drapeau définitif de régularité et d’ordre. . . . . c . . . « . . s * s £ s • s ± 124 Exposé des faits qui amenèrent ce résultat. .... • 194 à $10 Élections partielles de septembre ou Louis-Napoléon est élu par cinq départements. Son allocution à l'Assemblée. ..... 211 Sé-ince du 10 octobre où les Bonapartes sont meuacés daus leur droits de citoyens • 212 à 219 Résultat et motif de ces attaques 219 Des diverses sortes de républicains qui se préparaient I l'élection du Président de la République , de leurs candidats et de leurs chances. 220 à 224 Louis -Napoléon se porte comme prétendant. 223 Sa candidature apparut comme une candidature d'entraînement. . . 228 Des partis et du triste spectacle qu’ils offrirent e» cette circonstance. 228 à 232 Louis-Napoléon est élu et pro

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

TA RLE ANALYTIQUE. 363 législative UT i De l'Assemblée constituante. ; . • • ld. Jugement sur nette assemblée 273 Les démocrates socialistes sons l'Assemblée législative ..... 279 Journée du 13 juin. Sun résultat 280 Energique détermination de Louis- Napoléon 283 Expédition romaine. — Changement de ministère. •;.... ld. Hostilité systématique de l'Assemblée contre Louis-Napoléon Bonaparte 280 Message du Président de la République *287 Les doctrines socialistes font des adeptes 288 Le comité central européen 289 Dissolution de l'Assemblée; le suffrage universel rétabli dans !a journée du t décembre. . ld. Proclamations de Louis-Napoléon . • . ld. Le Président est nommé pour 10 ans 292 Voyage du Prince Président dans le midi de la France 293 Ses partisans préparent son avènement au trône ld. Message du Prince Président au Sénat . • . ld. L'Empire est proclamé (2 décembre 1832) 290 A® période (1855-1806.) La France est régie par la Constitution du li janvier 1832. . . . 297 Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte *^9$ Mariage de Napoléon 111 avec Eugénie de Montijo, comtesse de Téba H. Napokon III annonce son mariage aux trois grands corps de l'Etat 299 La garde impériale est rétablie 30 . Guerre de Crimée .302 Bombardement du port militaire d'Oiessa 303 La flotte russe bloquée devant Cronstadt ld. Prise de Bomarsund. 30 V Bataille d'Eupatoria. — Victoire de l'Alma. ..... ld. Siège et prise de Sébastopol. ld. Rentrée des troupes de Crimée ld. Congrès de Paris. — Traité de Paris ld. Exposition universelle de 1838. — Le prince Jérôme-Napoléon, président. ld. Digitized by Google

législative. 271
De l'Assemblée constituante. . . . . Id.
Jugement sur cette assemblée 273
Les démocrates socialistes sous l'Assemblée législative 279
Journée du 13 juin. Son résultat 280
Energique détermination de Louis-Napoléon. 285
Expédition romaine. — Changement de ministère. . . . . Id.
Hostilité systématique de l'Assemblée contre Louis-Napoléon Bonaparte.. 286
Message du Président de la République 287
Les doctrines socialistes font des adeptes. 288
Le comité central européen. 289
Dissolution de l'Assemblée; le suffrage universel rétabli dans la journée du 2 décembre. . . . . Id.
Proclamations de Louis-Napoléon. . . . . Id.
Le Président est nommé pour 10 ans. 292
Voyage du Prince Président dans le midi de la France 295
Ses partisans préparent son avénement au trône.. . . . . Id.
Message du Prince Président au Sénat. . . . . Id.
L'Empire est proclamé (2 décembre 1852).. 296

4e PÉRIODE (1852-1866.)

La France est régie par la Constitution du 14 janvier 1852. 297
Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte. 298
Mariage de Napoléon III avec Eugénie de Montijo, comtesse de Téba Id.
Napoléon III annonce son mariage aux trois grands corps de l'Etat 299
La garde impériale est rétablie. 30
Guerre de Crimée. 302
Bombardement du port militaire d'Odessa 303
La flotte russe bloquée devant Cronstadt. . . . . Id.
Prise de Bomarsund.. 304
Bataille d'Eupatoria. — Victoire de l'Alma. . . . . Id.
Siége et prise de Sébastopol. . . . . Id.
Rentrée des troupes de Crimée. . . . . Id.
Congrès de Paris. — Traité de Paris. . . . . Id.
Exposition universelle de 1855. — Le prince Jérôme-Napoléon, président. . . . . Id.

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

36* TABLE ANALYTIQUE. Tentatives d'assassinat sur la personne de l'Empereur. . . . . 355 Naissance de Napoléon Eugène-Louis, prince impérial I I. Inondations dans le midi de la France Id. Voyage du prince Jérôme-Napoléon en Ecosse, en Irlande et au Groenland Id. Nombreuses satisfactions données aux besoins du pays et aux intérêts populaires. 3011 Tentative d'assassinat contre l'Empereur et l'Impératrice dans la rue Le Peletier. . . . . > . . . . ■ . . : . s 307 Alliance de l'Empereur avec le roi du Piémont. Victor Emmanuel. . Id. Mariage du prince Jérôme-Napoléon avec la princesse Clotilde de Sardaigne . . 308 Déclaration de guerre à l'Autriche Id. L'Empereur part en Italie pour commander l'armée 309 Victoires de Montebello. — Combat de Pale.-tro. . ■ , , . , . 310 Victoire de Magenta 1 1. Napoléon III entre il Milan 311 Victoire de Solférino.. ■ . . . . . , . Id. Paix de Villa-FTanca. '. 312 Traités de Zurich.. . , . . . , , , , . » . . . . , 313 Anneiion à la France de Nice et de la Savoie Id. Expédition de Chine, — le général Cousin de Montauban 31* Prise de Canton. ■ . . . . . , Id. Traité de Tien-Tsin . . ■ ^ Id. Victoire de Paiikio. — Prise de Pékin. ■ . Id. Expédition en Cochinchine Id. Prise de Saigon : les provinces de Saigon, de Bien-Hoa , de Mytho, de l'ile Poulo-Condor, cédées à la France Id. Expédition de Syrie. — Le général Beaufbrt d'Hautpoul 313 Expédition du Mexique id. Griefs de la France. Les généraux Lorencez, Porey et Bazaine. . Id. Prise de Puebta. — Victoire de San Lorenzo Id. Entrée des Français à Mexico Id. L'archiduc Maximilien d'Autriche déclaré empereur du Mexique.. . 310 Occupation française Id. Percement de l'isthme de Suez il. Traités de commerce. Id. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.28% accurate

TABLE ANALYTIQUE. :i63 Continuation du règne glorieux de Napoléon III 3IC Résumé de la quatrième période 317 Légende historique et chronologique *N » — JmariBlrtie WaJder, rite Bouaparl*, 44. Digilized by Google

Continuation du règne glorieux de Napoléon III. 316
Résumé de la quatrième période.. 317
Légende historique et chronologique. . . . . .

Paris. — Imprimerie Walder, rue Bonaparte, 44.

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

bU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE HISTORIQUE F.T SCIENTIFIQUE ARTHÈME FAYARD, LIBRAIRE - ÉDITEUR W, Ru>: des Hoyers (Boulevard-Saint-Germaia), Paris JOURNAL HISTORIQUE HISTOIRE .'FRANCE I1LCSTRÉ PARAISSANT TOUS LES DIIANCBIS 5 CENTIMES I ABONNEMENT : LE NUMÉRO | UN AN 3 FR. 50 Chaque numéro contient 8 papes sur deux colonnes, -enrichies de 2 ou 3 belles gravures, portraits, reproductions de tableaux, etc. Ce journal public une chronique, des biographies, des nouvelle? historiques, illustrées de gravures médites , etc , etc. Il est imprimé sur beau papier j glacé. Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toutes les personnes qui le demandent. ASQUET1L continuée jusqu'à nos jours I Par LEYNADIER 8 volumes grand in -8° Illustrés de gravures inédites hors texte. Imprimés sur fort beau papier glacé. PRIX : 20 FR. Au lieu de fit fr. que coûtent les précédentes éditions moins complètes. VIENT DK PARAITRE Ü CENTIMES LA LIVRAISON HISTOIRE HISTOIRE DE NAPOLÉON I" (CONSULAT ET ERPIRE) PAl CAMILLE IEYHADIER Auteur do l'ffl.l«ire da P'« pU' « *• «ro/ulion. de ïF.urope, etc., etc. membre do l'Institut historique de France. Ouvrage illustré de planches gravées au burin sur acier par Adolphe Portier. Edition à 5 centimes la livraison de 8 pages. L'ouvrage se vend en lOséries brochées à l'anglaise avec gravures tirées à part. Prix de la série: 60 centimes. Prix complet : ti Francs. DE LA RÉVOLUTION POLONAISE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS (ni 1712 A 1605) Par le Comte Stanislas ARAHINSKI ÉDITION ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR ACIER Cet ouvragé sc vend en 6 séries à 60 c. Chaque série, brochée à l'anglaise, contient 80 pages de texte et une gravure tirée à part. L'ouvrage complet forme' un fort vol. de 300 pages gr. in -8° raisin, enrichi de gravures sur acier. Prix complet : 3 Pr. 50. Digitized by Google

EXTRAIT

DU CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE

ARTHÈME FAYARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

49, Rue des Noyers (Boulevard-Saint-Germain), Paris

JOURNAL HISTORIQUE

ILLUSTRÉ

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

5 CENTIMES LE NUMÉRO | ABONNEMENT : UN AN : 3 FR. 50

Chaque numéro contient 8 pages sur deux colonnes, enrichies de 2 ou 3 belles gravures, portraits, reproductions de tableaux, etc.

Ce journal publie une chronique, des biographies, des nouvelles historiques, illustrées de *gravures inédites*, etc., etc.

Il est imprimé sur beau papier glacé. Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toutes les personnes qui le demandent.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR

ANQUETIL

continuée jusqu'à nos jours

PAR LEYNADIER

8 volumes grand in-8°
Illustrés de gravures inédites hors texte,
Imprimés sur fort beau papier glacé.

—

PRIX : 20 FR.

Au lieu de 64 fr. que coûtent les précédentes éditions moins complètes.

VIENT DE PARAITRE :

HISTOIRE DE NAPOLÉON Ier

(CONSULAT ET EMPIRE)

PAR

CAMILLE LEYNADIER

Auteur de l'*Histoire des Peuples et des Révolutions de l'Europe*, etc., etc.
membre de l'Institut historique de France.

Ouvrage illustré de planches gravées au burin sur acier par Adolphe PORTIER.

Edition à 5 centimes la livraison de 8 pages.

L'ouvrage se vend en 10 séries brochées à l'anglaise avec gravures tirées à part. Prix de la série : 60 centimes.

Prix complet : 6 Francs.

5 CENTIMES LA LIVRAISON

—

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION POLONAISE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

(DE 1772 A 1865)

Par le Comte Stanislas ARAMINSKI

—

ÉDITION ILLUSTRÉE
DE GRAVURES SUR ACIER

—

Cet ouvrage se vend en 6 séries à 60 c. Chaque série, brochée à l'anglaise, contient 80 pages de texte et une gravure tirée à part.

L'ouvrage complet forme un fort vol. de 500 pages gr. in-8° raisin, enrichi de gravures sur acier.

Prix complet : 3 Fr. 50.

The text on this page is estimated to be only 17.87% accurate

REVUE HISTORIQUE ULîlSîalI Paraissant tous le* Dimanches par iitriiioni dt 24 p ogr*. Abonnement t Un on, 1* fr. Celle publication don ne gratuitement il tous ses donnés : 1° 4 Belle* et Grandes Photographie*, ou un ouvrage à choisir dans un catalogue très varié; 2“ t* C«rM,urrw «111 baria sur «icirr, représentant les membres de la finit illo Bonaparte; 3® 2 grande* Orarnrct orcUl!66 Par dk ia BUUGÉRE Parait tous les Jeudis et Dimanches. Plus de 40.000 Souscripteurs sc sont fait déjà inscrire pour cet ouvrage, qui paraîtra on 300 livraisons i\ S centimes. Chaque livraison, contient 8 pages gr. in-8. illustrées do gravures. L’ouvrap' complot, qui forment y gros volumes de 6 à 700 pages, ne coûtera que 15 fr. nu lieu de 00 fr. que coûtent les autres éditions de cet ouvrage, moins complet es non terminé jusqu'en 18GG. C'est le dernier mot do la belle librairie à un bon marché incroyable, qui n'est explicable que par le nombre extraordinaire do souscripteurs. Cet ouvrage parait aussi en séries brochées ii l'anglaise à 50 centimes, io Séries sont vu vente. 100 Livraisons de cet ouvrage sont déjè parues. La suite, depuis le 1er murs 18G6« continue à paraître par 2 livraisons par semaine. Pour recevoir l’ouvrage complet, adrestor 15 fr. à l'Lditeur. VIENT 1)E PARAITRE : HISTOIRE ROMAINE fi*«i «• E. itOllIi^IN ILUSTIU R 1)F. 80 MiGTIlFIgl'b* GkAVURtS AU IIUKIS OTIlïlEHEiTr ISÉDITES Celte Histoire est divisée en quatre parlies : ns IMMS — LA Itm iILtQlE - LES CÉSUS — IlECIDEACE DK l/C MIMEE RdMAIN t,« bon marché extraordinaire de cette publication, l'esprit nouveau dans lequel elle est conçue, l'exécution artistique des illustrations, la recommande ut tout particulièrement aux pères de famille et aux classes intelligentes désireuses de conuultre les grands enseignements do l'HistoireL'Wûfoire romaine sera publiée en 50 livraisons. Chaque livraison, contenant 8 pages de texte sur 2 colonnes, est ornée d’ufce splendide gravure inédite, et imprimée en caractères uoufs et Bu r très- fort papier doublement glacé et satiné. Prix de la livraison 10 cent Une livraison est envoyée gratuitement aux personnes qui eu fout lu demande. MÉMOIRES AUTHENTIQUES mis m obufts par Camille LKYSAlHRR it Alfred d’AUNAY rascÉDÉs d'ci* Appel aux itni> de {‘Indépendance italienne par CLÉMENCE ROBERT a»ei- une prrface et une histoire des Origines et de» Traditions italienne» par lJ erre t>l PONT S (urt* vol. gr. iu-8 ornes de uaga.Aques gravures Urées k part. Prix du volume : 3 fr. 60. — Prix

complet : 7 fr. I GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA FRÆNOE ‘ Pur Raoul BRAVA KD Inspecteur ries Ecoles de Paris, membre de la Société des gens do lettres et do plusieurs société» savantes et littéraires. Hmri D*17W ATLAS DES oü DEPARTEMENTS Cu gros volume grand in-8 cartonné Prix : 3 francs. Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

ILLUSTRÉE

Paraissant tous les Dimanches

par livraisons de 24 pages.

Abonnement : Un an, 15 fr.

Cette publication donne *gratuitement* à tous ses abonnés :

1° **4 Belles et Grandes Photographies,** ou un ouvrage à choisir dans un catalogue très varié;

2° **12 Gravures au burin sur acier,** représentant les membres de la famille Bonaparte;

3° **2 grandes Gravures artistiques,** au burin, sur acier, par nos premiers artistes; à choisir dans un catalogue de plus de 40 planches, ou un très-joli *Album photographique* de 50 Cartes, ou bien encore un ouvrage à choisir.

Un numéro d'essai est envoyé gratuitement à toutes les personnes qui en font la demande.

HISTOIRE DE FRANCE

D'ANQUETIL

Terminée jusqu'en 1866

PAR DE LA BRUGÈRE

Paraît tous les Jeudis et Dimanches.

Plus de 40,000 Souscripteurs se sont fait déjà inscrire pour cet ouvrage, qui paraîtra en 300 livraisons à **5 centimes.**

Chaque livraison contient 8 pages gr. in-8, illustrées de gravures. L'ouvrage complet, qui formera 5 gros volumes de 6 à 700 pages, ne coûtera que 15 fr. au lieu de 80 fr. que coûtent les autres éditions de cet ouvrage, moins complet et non terminé jusqu'en 1866. C'est le dernier mot de la belle librairie à un bon marché incroyable, qui n'est explicable que par le nombre extraordinaire de souscripteurs.

Cet ouvrage paraît aussi en séries brochées à l'anglaise à 50 centimes.

10 Séries sont en vente.

100 Livraisons de cet ouvrage sont déjà parues. La suite, depuis le 1er mars 1866, continue à paraître par 2 livraisons par semaine.

Pour recevoir l'ouvrage complet, adresser 15 fr. à l'Editeur.

VIENT DE PARAITRE :

HISTOIRE ROMAINE

Par E. BOURSIN

ILLUSTRÉE DE 50 MAGNIFIQUES GRAVURES AU BURIN ENTIÈREMENT INÉDITES

Cette Histoire est divisée en quatre parties :

LES ROIS — LA RÉPUBLIQUE — LES CÉSARS — DÉCADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN

Le bon marché extraordinaire de cette publication, l'esprit nouveau dans lequel elle est conçue, l'exécution artistique des illustrations, la recommandent tout particulièrement aux pères de famille et aux classes intelligentes désireuses de connaître les grands enseignements de l'Histoire.

L'*Histoire romaine* sera publiée en 50 livraisons. Chaque livraison, contenant 8 pages de texte sur 2 colonnes, est ornée d'une splendide gravure inédite, et imprimée en caractères neufs et sur très-fort papier doublement glacé et satiné.

Prix de la livraison. . . . . 10 cent.

Une livraison est envoyée gratuitement aux personnes qui en font la demande.

MÉMOIRES AUTHENTIQUES

DE

GARIBALDI

MIS EN ORDRE

par Camille LEYNADIER et Alfred d'AUNAY

PRÉCÉDÉS D'UN

Appel aux Amis de l'Indépendance italienne

par CLÉMENCE ROBERT

avec une préface et une histoire des Origines et des Traditions italiennes

par Pierre DUPONT

2 forts vol. gr. in-8 ornés de magnifiques gravures tirées à part.

Prix du volume : 3 fr. 50. — Prix complet : 7 fr.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

DE LA

FRANCE

Par Raoul BRAVARD

Inspecteur des Ecoles de Paris, membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs sociétés savantes et littéraires.

SUIVI D'UN

ATLAS DES 89 DÉPARTEMENTS

Un gros volume grand in-8 cartonné

Prix : 3 francs.

The text on this page is estimated to be only 28.08% accurate

ŒUVRES ILLUSTRÉES dt PAUL UE K O CK La Jolie Fi)l® du Faubourg i 10 L'Amoureux tiansi 1 10 L'Homme aux trois Culotte#. w 90 Sanscravate. • 1 30 L'Amant de la Lune 3 15 * CeMommur 1 10 La Famille Gû|to 1 50 Cnrotin 1 10 Mon ami l'iffurt * 50 L'Amour qui passe et l'Amour qui vient, » 70 Taquinolle Bossu » 70 Ce r i»ct te 1 50 Une Gaillarde 1 80 La Mnre d' 'nti-uil 1 95 Lee Etuvistes 3 » Un Mousi ur très-tourmenté » 80 La BouquctW-rr du Ch&ieau*d*Eati 1 GO Paul el sou Chien 1 80 Madame de MmiHanqoiu 1 *20 Lit 1) moinelle du cinquième 1 60 Monsieur t. lu ublauc - KO Le Petit Isidore 1 50 Monsieur Cherami 1 30 Une Femme à trois visages 1 95 EUGÈNE SUE LES MYSTERES ME P ARIS. Nouvelle édition illustiée de nouv grav. inédit, fort belles. — 70 gravures dans le texte et 24 tirées à part. — Un magnifique rolume grand m-6*. — Pnx de l'ouvrage complet broché 6 fr. LES MISERES DF.8 ENFANTS TROUVÉS. Belle édit on grand iu-B% i 1. de grnv. — Prix de l'ouvrage complet broché. . 4 80 LE JUIF ERRANT. Belle édition grand in-8®, illustrée de 92 gravures.— Prix de l'ouvrage complet broché 3 15 JEAN HAUT ET LOUIS XiV. Drames maritimes du .Y 17/ • siècle. —Cette belle édition est illustrée de piès de 100 dessins pnr Heaucé, peintre de bataille, et de 30 belles gravure» tirées à part.— Uu très-gros vol. gr. iu-8». — Prix 15 fr. PAUL FÉVAL DOC CME DE FF.R. Edition iLust. de 25 grnv. • Prix 1 95 PIERRE ZACCONE LE» MISTER BR DE UICETRE, illustrés de 18 gruv. — Prix i 30 CNE HAINE AL BAGNE. Belle édition de | bibliothèque, illustrée de 63 gravures. — I Uu fort vol. grand in-8*. — Prix ... Sfr. LES MISÉRABLES DE LONDRES. Un volume i gr. iu-8#, illust. de 50 grav. — Prix.. 9 55 XAVIER DE MONTÉPJN LES MYSTERES DU TALAIS ROYAL. Edit. ornée de F0 gravures. — Prix 8 fr. LE MÉDECIN DES PAUVRES. Edit, illustrée de 32 gravures. — Prix 1 80 B EXT J AMIS! LAROCHE OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKESPARETraduction nouvelle. — Splendide édition de bibliothèque, illustrée de 120 gravures nu burin. — Deux forts vol. grand in-8*. — Prix de l'ouvrage complet 11 55 PONS ON DU TER RA IL LES MYSTÈRES DU DEMI MONDE. Belle édit, illust. de 44 grav. — Prix eompl. î fr. LES NUITS DE LA M VISON DOUEE. Illust. de 1 H gruv ures. —Prix 1 10 L'HÉRITAGE D'UN COMEDIEN. Iilust.de 11 giav. — Prix s 50 LE DIAMANT DU COMMANDEUR. Edition illustrée de 14

grav — Prix •* 70 LES CAVALIERS DE LA NUIT. Êdit. illust. i de 34 grav. Prix 9 40 JACQUES ARAGO SOCVEMHS d'on AVEUGLE VOYAGE AUTOUR DU MONDE. Belle édit, illust. de 128 grav.— Un vol. grand in-8*. — Prix de l'ouvrage complet broché,... 2 95 LÉO LESPES Timothée Trimm (du Petit Journal). LES FILLES de BARn AB.48. Belle édition illust. de 19 grav. — Prix 2 25 ALBOISE ET AUG MAÇUET LES PRISONS DE L ELROPE Kotnan historique.— Belle édit, illust. de 70 gravures. — Prix 3 55 ŒBVRES COMPLETES de RACHIE ET DE P.EllRR 1T T. CORNEILLE Un vol. grand in-8» — Prix 4 fr. ŒUVRES COMPLÈTES de JEAN -BAPTISTE POQUFLlü, DIT M LiEltt I (Nouvelle édition.) — Un fort volume grand] in-8". — Prix t» fr. Paria. — Tjrp. Walder, rue Bonaparte, 44. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

fh brtn” 4*1 « »c GüÀEl‘2 j IB 'OÏÏAÏ’Aïi'ÏS Digitized by Google



Digitized by Google

B cm àPAïiTÜ ïjCfiïï'JPlà Digitized by Google



Th. Devrits del et ac

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.40% accurate

:« orrjLS’Aïn’ie Digitized by Google



H. Valentin. del

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

iNAl'O LÉU.N Ier Digitized by Google



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

IJIIKUATIIICK HARIE-LollsE. Digitized by Google



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.87% accurate

Htmt p«r Scheftn l'IAJ’ULiui'l n. liül D'L ïtüï»£, (Dm- tic Rcichslutll .) Ml* |r 20 Vai> Mil , _ Mûri le 22 Juillet Digitized by Google





I |. 1 UC U fi iJOriÀ'FARTE. Digitized by Google



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

ÉL13A fj CJ flAf'A H T £. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

Digifeed by Google

The text on this page is estimated to be only 17.40% accurate

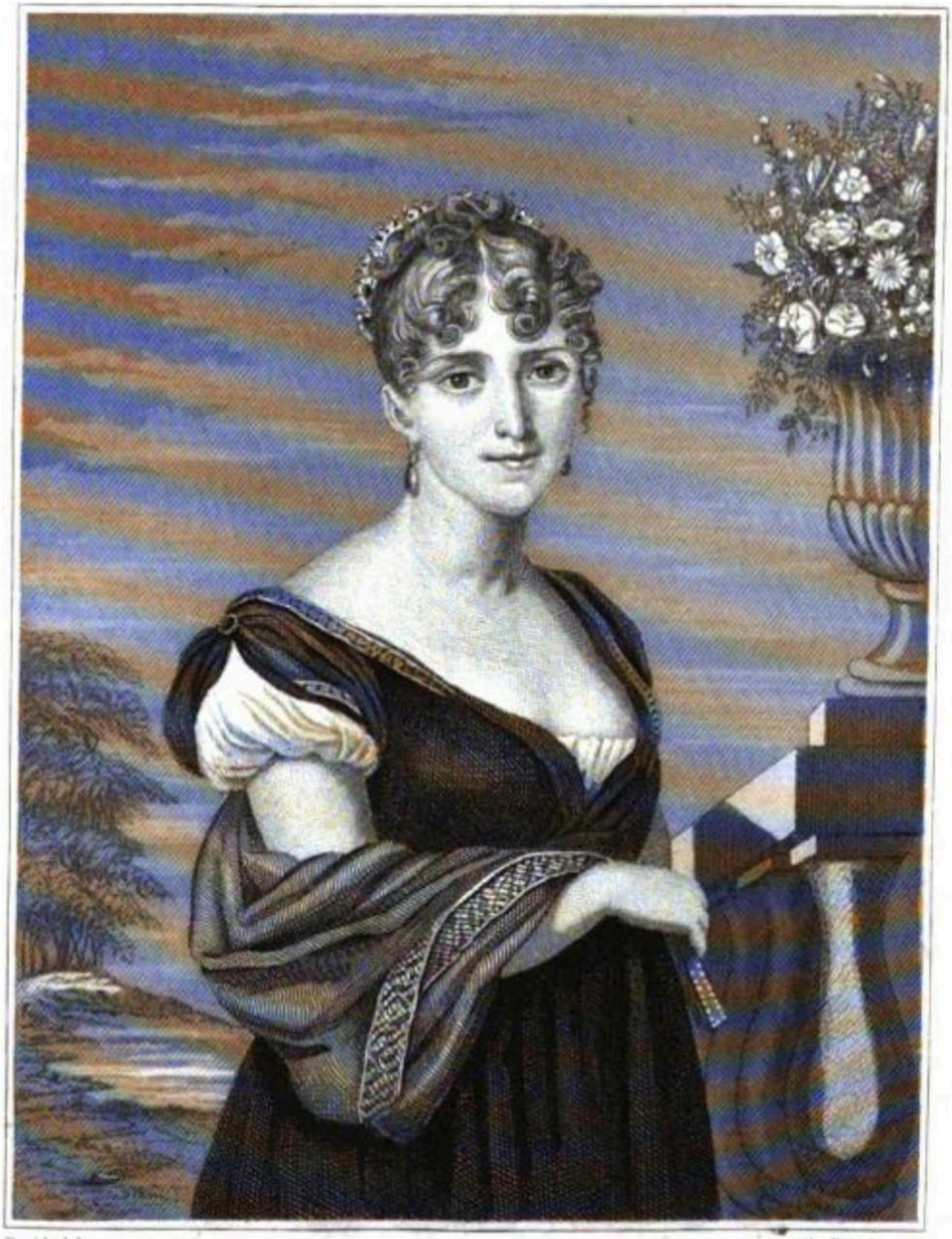
xuins ïïorfAPAiiTii Digitized by Google



Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

la jamïiE ncmïsrriîÆ Digitized by Google



Dagid del. Ch. Paquier sc.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.83% accurate

Vh'ü'Syt A Dl"ïAî'A'iiT." Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

i

The text on this page is estimated to be only 29.29% accurate

GAUGULIimi ÎB UÏÏAï’ÀiiïiS . Digitized by Google

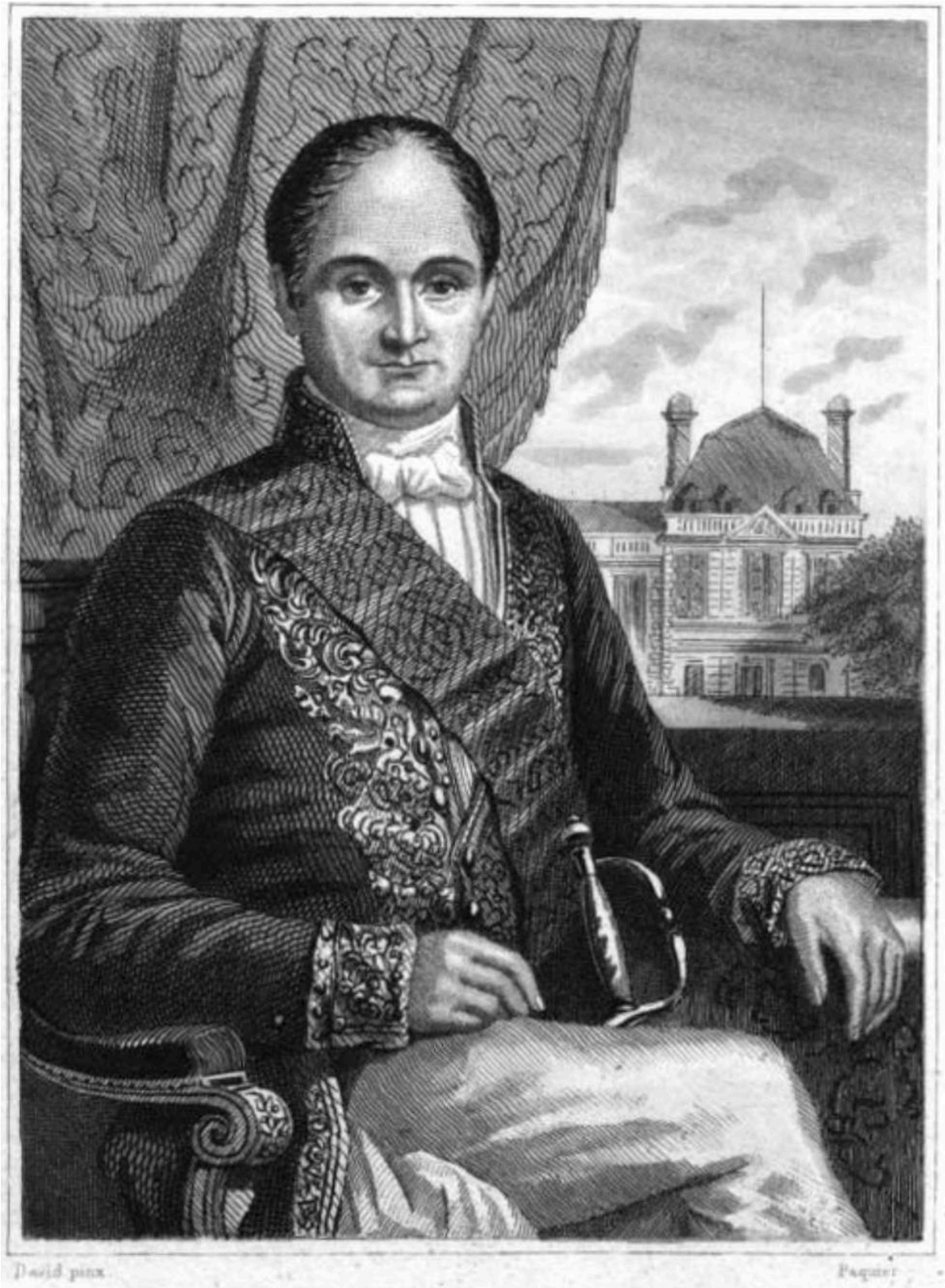


David pinx. Paquier s.

I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.00% accurate

UfjVUU’&liTSi. Digitized by Google



David pinx. Paquet

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.67% accurate

/-v P*ri4, HA^Ül^Oïl III rf // t f/ / ■» Digitized by Google



Digitized by Google

strijimü f f.f ' , ,f //,•,// * Digitized by Google



Ferdinand 2c

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

Digitized by Google

l'RlNCL .N A T 0 L £0 N. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

l-lUVCHSSh Molli. I>l. Digitized by Google


A.M. ROUSSEAU

I‘ R IN CESSE 51 A T II 1 LU t. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

Digitized by Google



